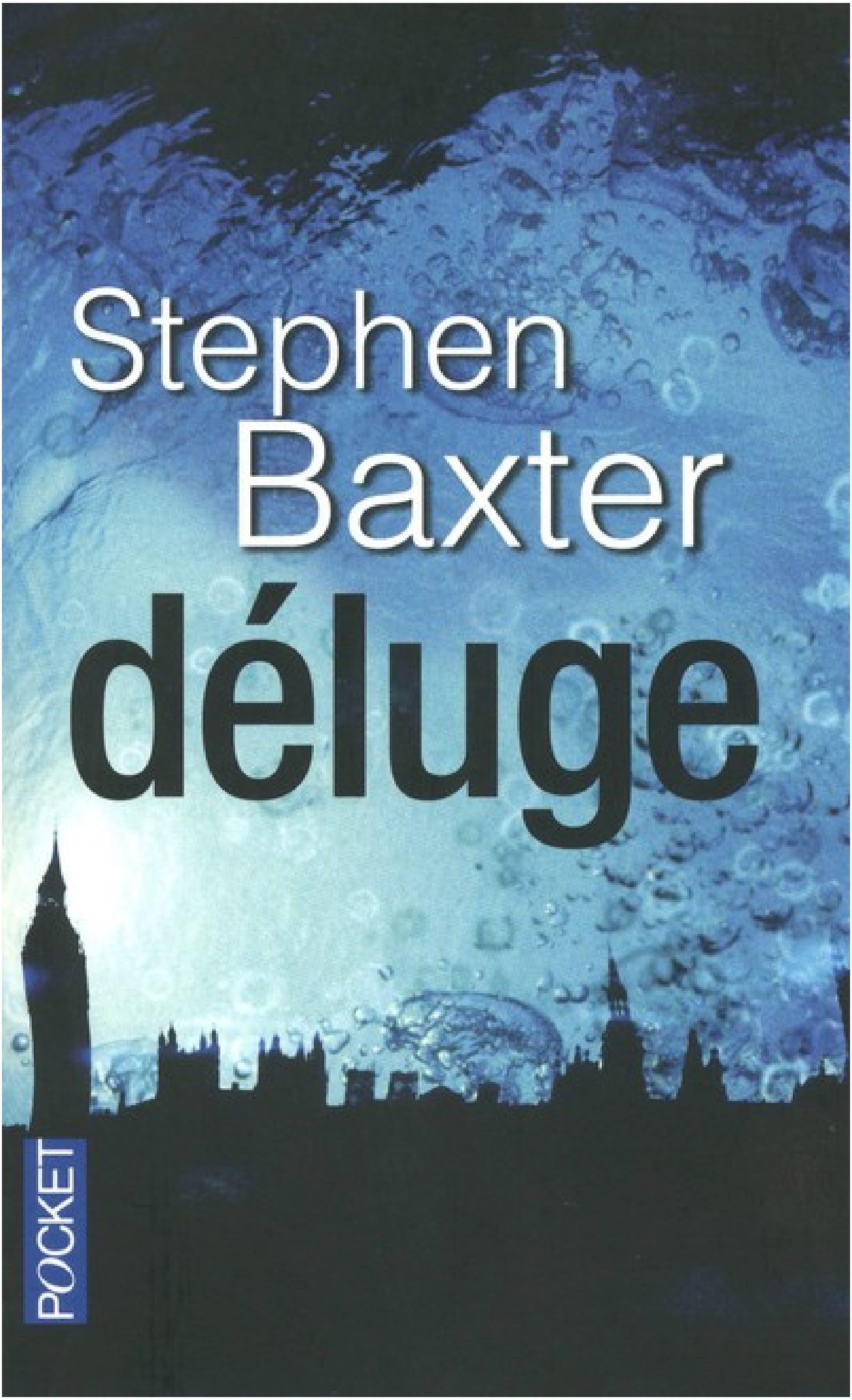

Stephen
Baxter
déluge
POCKET

Stephen Baxter

Stephen Baxter est né à Liverpool en 1957. Ingénieur et mathématicien, il a été enseignant pendant de longues années avant de se consacrer pleinement à l'écriture en 1995. En 1991, il a tenté de devenir astronaute, mais la Station Mir lui a échappé… Il reste cependant très investi dans la recherche pour la conquête spatiale et donne beaucoup de conférences en Europe. Auteur d'une quarantaine de romans, Stephen Baxter est l'un des plus grands auteurs de SF d'aujourd'hui. Il a obtenu des dizaines de prix, dont les British SF, John W. Campbell et Philip K. Dick Awards. Il a également écrit plus d'une centaine de nouvelles, dont beaucoup ont été récompensées.

Retrouvez l'actualité de l'auteur sur
www.stephen-baxter.com

SCIENCE-FICTION
Collection dirigée par Bénédicte Lombardo

STEPHEN BAXTER

DÉLUGE

Traduit de l'anglais
par Dominique Haas

PRESSES DE LA CITÉ

Titre original :
FLOOD

ISBN 978-2-266-20812-3

Pour Mary Jane Shepherd, née Ramsey,
1930-2007

PREMIÈRE PARTIE

2016

Élévation moyenne de la mer
par rapport au niveau de référence de 2010 :
1 à 5 mètres

1

Juillet 2016

Toutes les ornières, toutes les crevasses de la chaussée étaient pleines d'eau. À chaque embardée, Lily, qui était confinée dans un double fond sous le châssis du camion, en prenait plein la figure, et cette saleté qui puait le pétrole s'insinuait sous l'adhésif collé sur ses yeux et sa bouche. Il pleuvait à verse sur Barcelone, et le martèlement de la pluie sur la carrosserie s'ajoutait au rugissement du moteur et aux bruits de fusillade plus lointains.

Un cahot particulièrement brutal la projeta en l'air, contre la carcasse d'acier. Elle laissa échapper un grognement, étouffé par le ruban adhésif. Elle avait mal. Elle essaya de bouger, mais elle était couchée sur ses bras attachés derrière son dos. Elle avait beau faire, elle ne réussissait qu'à déplacer la douleur.

Il y avait quelqu'un d'autre avec elle, sous le ventre du camion. Ils étaient tête-bêche, comme des sardines dans une boîte de conserve. Lily tendit les jambes, aussi doucement que le permettaient les secousses. Elle était pieds nus, et ses orteils effleurèrent des cheveux.

Helen ? Mais Helen, si c'était elle, ne réagit pas. Ça faisait sept ou huit fois, peut-être même neuf, que Lily effectuait ce genre de trajet, et elle savait que chacun avait sa façon d'encaisser l'épreuve. Helen prenait les choses comme elles venaient. Tout ce qui comptait pour elle, c'était de récupérer son bébé à la fin.

Le camion s'arrêta dans un dernier spasme mécanique, le moteur tournant au ralenti. Un rapide échange de voix, un bredouillis en espagnol, que Lily comprenait un peu, et en catalan, auquel elle ne pigeait rien. L'une des voix était celle de Jaume, un jeune, trop gros, toujours en sueur, qui s'énervait tout le temps. Il devait négocier leur passage à un barrage dressé par une quelconque milice. La pluie crépitait sur le camion, sur le goudron de la route, sur les vêtements des hommes qui discutaient.

Lily entendit Jaume remonter précipitamment dans le camion. Il y eut un échange de coups de feu. Des balles criblèrent la carrosserie. Le chauffeur appuya sur le champignon, le véhicule repartit en trombe, et Lily se meurtrit à nouveau les épaules contre la ferraille du châssis.

Luttant contre la douleur et la panique croissantes, ballottée dans tous les sens, la route défilant à quelques centimètres de ses fesses,

elle faisait des bonds de carpe entravés par l'adhésif métallisé avec lequel on l'avait ligotée. Helen n'émettait pas un son.

Des cinq otages détenus à Barcelone – Helen, Gary, John, Piers et elle –, Lily devait être la plus ancienne.

Quand elle avait pris son poste à l'ambassade des États-Unis, cinq ans plus tôt, la situation était déjà très dégradée en Espagne. Le pays était déchiré par les tensions ethniques et séparatistes qui l'agitaient depuis des centaines d'années, depuis l'invasion musulmane du huitième siècle, et qui avaient culminé au vingtième siècle avec les divisions délétères de la guerre civile. Le problème était encore exacerbé par l'afflux d'immigrants qui fuyaient une Afrique en voie de désertification. La désintégration avait atteint son point critique lors d'un coup d'État de droite contre la monarchie au pouvoir.

Pendant que les ONG et les casques bleus de l'ONU se démenaient, ceux qui tiraient les ficelles en coulisse s'étaient activés : les multinationales agressives et les organismes financiers, avides de profiter de la recomposition d'un État en déliquescence, avaient embrasé ce vivier de révolte et de terrorisme. Les facteurs de dissension s'étaient aggravés, multipliés, et l'Espagne était devenue un État fragmenté, qui craquait de partout, un Liban de l'Occident. Même les grandes villes comme Barcelone semblaient désormais tombées entre les mains de factions armées.

Quand on était pris au milieu de tout ça, le kaléidoscope de conflits et d'alliances fragiles, mouvantes, donnait le vertige. Le Chinook de Lily avait été abattu par un groupe de musulmans fondamentalistes ; maintenant, elle était détenue par des extrémistes chrétiens. Au fil des ans, elle était passée de mains en mains, tel le mistigri d'un jeu d'enfants, et ce n'était pas fini. Elle était attachée sous un camion, ligotée avec du ruban adhésif, pour la énième fois.

Quelques minutes plus tard, le camion s'arrêta de nouveau. Des portières claquèrent. Lily entendit Jaume et ses acolytes se déplacer autour du véhicule, parlant vite, à mi-voix.

Et puis on l'attrapa par les chevilles, on la tira de sa cachette sous le camion et on la jeta sur une surface dure, détrempée, bosselée – des pavés ? En tout cas, elle eut mal. La pluie traversait son tee-shirt, la transperçait, ruisselait sur ses jambes, entre les bandes de ruban adhésif. Elle n'y voyait rien. Elle n'avait pas idée de ce qui arrivait à Helen.

Enfin, des mains rugueuses l'empoignèrent par les pieds et sous les bras. On la souleva comme un bébé, on la retourna et elle se retrouva jetée sur une épaule, pliée en deux comme une couverture, un bras passé en travers de ses jambes nues. On l'emmena ainsi, en courant à moitié sous l'averse. Celui qui la transbahutait devait être costaud :

Lupo ou Severo. Les secousses lui occasionnèrent de nouvelles souffrances, tirant sur ses bras encore attachés derrière son dos, faisant ballotter sa tête dans tous les sens. À présent, c'était sur son dos que la pluie tombait. Elle avait les pieds gelés. Elle se sentait vieille, beaucoup plus vieille que ses quarante ans, et vulnérable, à la merci du robuste jeune homme qui l'emportait.

Dans un endroit couvert, à l'abri de la pluie. La texture des sons changea, les pas précipités se réverbérèrent sur des murs. Un grand, un vaste espace vide ? Le garde dérapa sur quelque chose, infligeant à Lily une secousse supplémentaire, lâcha un juron en catalan. Il pressa l'allure. Descendit des marches, sans doute de pierre, entra dans un autre endroit plein d'échos, peut-être une cave. La tête de Lily frôla le linteau d'une porte. Elle eut de la chance de ne pas se cogner.

Le type, maintenant haletant, bascula vers l'avant pour se débarrasser de son fardeau. Elle banda ses muscles, s'attendant à ce qu'il la flanque par terre, mais elle se retrouva assise sur une chaise dure, en bois. Un couteau courut tout le long de son corps, tranchant le ruban adhésif sur ses jambes et son torse, passa derrière son dos pour lui délier les bras. La pointe froide du couteau se promenait sur sa peau, sans l'entailler. Elle sentit un souffle chaud sur son visage, une odeur de mauvaise bouffe grasse. Lupo, l'amateur de hamburgers.

Une fois détachée, elle résista à l'envie de s'étirer, de masser ses muscles endoloris. Elle connaissait la routine. Elle tendit son bras droit, sa jambe droite. Des bracelets de métal froid se refermèrent étroitement sur son poignet et sa cheville. Elle tira dessus, fit cliqueter une chaîne, pas très longue, solidement fixée.

Son cerbère s'éloigna. Elle avait toujours les yeux bandés, un bâillon sur la bouche. Mais il devait y avoir d'autres personnes avec eux. Elle entendait les conversations assourdies des gardes, les grognements des prisonniers qu'on amenait. Elle leva les mains, enleva le ruban adhésif qui lui couvrait la bouche, inspira une grande goulée d'air. Elle tâtonna pour trouver le bout des bandes adhésives qu'elle avait sur les yeux et les ôta en crispant les paupières pour le cas où le ruban aurait adhéré dessus. Ça lui tirailla le derrière de la tête, mais sur son crâne rasé le ruban ne collait pas très bien. Elle le laissa tomber par terre, à ses pieds.

Elle n'en pouvait plus. Elle avait mal partout. Elle regarda autour d'elle.

Ce n'était pas une cave comme elle en avait tant vu ; on aurait plutôt dit des oubliettes : un vaste espace voûté, coupé en deux par une rangée de douze arches. La seule source de lumière était une lanterne électrique branchée sur une batterie posée à même le sol. Les murs de pierre, vieux et sales, étaient ornés de bas-reliefs représentant

une femme soumise à la torture. Lily discerna un sarcophage. Une crypte ? Ça sentait le moisi. Elle vit des taches d'humidité sur les murs, un lent suintement entre les arches, des mares poussiéreuses par terre.

Elle était assise sur une chaise droite, raide, et ses fers étaient attachés à un radiateur vétuste. Debout au milieu de la salle, trois gardes – Jaume, Lupo et Severo – fumaient nerveusement, la mitraillette en bandoulière. Même là, dans la pénombre, Severo portait ses lunettes de soleil – en réalité, celles de Lily, des lunettes de l'armée de l'air américaine qu'on lui avait fauchées, comme tout le reste, le jour où son hélico avait été abattu.

Sur des chaises placées le long des murs, les otages étaient assis, en short et tee-shirt, pieds nus, certains encore saucissonnés avec le ruban adhésif gris métallisé. Ils étaient au complet : cinq avec elle.

Helen Gray dorlotait son bébé, Grace, qu'on lui avait rendu après le transfert. Le centre du monde, pour elle. Vingt-cinq ans, grande, l'air fragile, très pâle sous ses taches de rousseur, elle faisait très anglais.

Gary Boyle, un chercheur américain encore plus jeune, avait l'air hébété, assommé. Sa peur et sa détresse étaient comme une invite pour leurs gardiens, dont les pulsions sadiques ne demandaient qu'à s'exercer : il avait les bras et les jambes couverts de bleus et de bosses, à cause des roustes qu'on lui avait infligées.

Piers était avachi sur sa chaise, une serviette sale sur la figure. Piers Michaelmas – un officier supérieur anglais, et le principal passager que Lily transportait à bord de son hélicoptère. Il travaillait pour une coalition occidentale qui soutenait le nouveau gouvernement militaire au pouvoir. Il parlait peu. Il s'était retiré depuis plusieurs mois derrière ses serviettes et ses bandeaux.

John Foreshaw, l'entrepreneur américain, tiraillait sur ses fers pour éprouver leur solidité. Irascible, toujours en rogne, c'était lors des changements de lieu de détention, comme en ce moment, qu'il était le plus dangereux.

Hommes ou femmes, anglais ou américains, civils ou militaires, jeunes ou moins jeunes, ils se ressemblaient tellement, se dit Lily, avec leurs sous-vêtements sales, leur crâne rasé, leurs yeux cernés et leur mine de papier mâché à force de vivre dans des caves. Surtout ils étaient blancs, et anglais ou américains, ce qui faisait d'eux des otages de valeur.

Il n'y avait rien à cet endroit, rien de ce qui les accompagnait généralement dans cette captivité dont ils ne voyaient pas le bout : les matelas de mousse et les couvertures sales, les sacs en plastique dans lesquels ils devaient faire leurs besoins, les vieilles bouteilles de Coca qui contenaient leur eau potable et leur urine. Cette fois, ils étaient

sans rien.

John prit la parole en premier :

— Alors, vous nous avez emmenés où, cette fois ?

Jaume ôta sa cigarette de son bec et souffla une bouffée de fumée à peine inhalée. Comme les autres « Pères de l'Élu », il ne devait pas avoir plus de vingt ans. Vingt ans, la moitié de l'âge de John, de Piers, de Lily.

— La Seu, répondit Jaume.

— Où ça ? Qu'est-ce que tu dis ? Même pas foutus d'articuler deux paroles intelligibles, ces fils de pute !

Dans le temps, John était gros ; maintenant, ses bajoues pendaient de chaque côté de son menton, comme une baudruche dégonflée.

— La Seu, dit Gary Boyle. La cathédrale. Dédiée à sainte Eulalie. Une martyre de treize ans. Je suis venu là, quand j'étais gamin. En touriste… Mon Dieu, ajouta-t-il après un coup d'œil circulaire. C'est la crypte. On est enchaînés dans la crypte d'une cathédrale !

— Encore un trou à merde, c'est tout, reprit John. Regardez-moi cette flotte qui suinte sur les murs ! Bordel, on va se noyer ! Si on ne meurt pas de pneumonie avant…

— Endroit sacré, fit Jaume d'un ton détaché, avec son accent à couper au couteau. Vous avec Dieu, ici.

Il se dirigea vers un escalier plongé dans l'ombre, suivi par les deux autres.

John les héla :

— Hé, où est-ce que vous allez ? Et nos matelas ? Ils sont où ? Et y a rien à bouffer, ici ! Même pas un sac pour chier !

— Dieu pourvoira, répondit Jaume. Veille sur sainte depuis neuvième siècle, veillera sur vous.

John tira sur ses chaînes, les faisant cliqueter.

— Vous allez nous laisser crever là, c'est ça ?

Et s'il disait vrai ? se demanda Lily. Rien n'indiquait qu'on avait prévu de les laisser là un moment. Elle rumina cette pensée, l'idée de sa mort, et se rendit compte qu'elle n'avait pas peur. Il y avait cinq ans qu'elle était à la merci de jeunes gens ignares, terrifiés. Même sans les jeux cruels et les exécutions pour la frime, elle s'était habituée à l'idée qu'ils pouvaient mettre fin à sa vie d'une seconde à l'autre, sur un coup de tête. Mais elle ne voulait pas mourir au fond de ce trou, sous terre. Elle éprouvait un désir intense, viscéral, de revoir le ciel.

Comme leurs geôliers continuaient à battre en retraite vers l'escalier, John secoua ses chaînes de plus belle.

— Bande de petits cons ! Vous vous emparez d'une poignée d'otages, et vous croyez que vous allez contrôler le monde !

— Du calme, souffla Lily.

John fulminait, maintenant. Il avait la face violacée.

— Vous êtes que des putains de lâches et c'est tout ! Vous êtes même pas foutus d'aller au bout de votre job ! Vous êtes pas des hommes, juste des…

Severo se retourna et tira avec sa mitraillette une salve qui fit un bruit assourdissant dans l'espace clos. Le corps de John fut agité de secousses, au rythme des impacts. L'une des balles l'atteignit en pleine tête et son visage explosa en un magma sanglant.

— John ! s'écria Gary. Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

— Pas lâches, commenta Severo, la cigarette au bec.

Il suivit les autres dans l'escalier et disparut.

Le sang formait une mare visqueuse, par terre, en dessous de John, tout flasque sur sa chaise. Helen serra son bébé contre elle, l'entourant de ses bras, le dos rond, le berçant comme s'il n'existait rien d'autre au monde. Piers détourna la tête sous sa serviette et son corps sembla perdre tout son tonus.

Gary sanglotait, plié en deux, choqué. Il était hors de portée de Lily, enchaînée à plusieurs mètres de lui.

John était un connard, par bien des côtés, mais Lily le connaissait depuis quatre ans. Et voilà qu'il était parti, parti en un instant – tué sous ses yeux. Pire que ça : *éliminé*.

Comme s'il n'avait aucune valeur pour leurs ravisseurs. Il ne valait plus rien. De là à en déduire qu'eux non plus…

— C'est la fin, dit Helen.

C'était la première fois qu'elle ouvrait la bouche depuis qu'on les avait amenés là. Elle serrait son bébé sur sa poitrine, son menton posé sur sa petite tête.

— C'est ça, hein ?

Elle parlait avec précision, de manière appliquée, avec un accent du nord de l'Angleterre. Elle était professeur de langue.

— On n'en sait rien, répondit Lily. Peut-être qu'un autre groupe chargé de nous récupérer est en retard, c'est tout.

— Ils ont tué John, dit pesamment Gary.

— Et cette saleté de lanterne va s'éteindre, reprit Helen. Regardez ! Les salauds ! Même pas foutus de nous donner une batterie chargée. On va se retrouver dans le noir, avec un cadavre puant. On va nous laisser crever là.

— Oh, bon Dieu ! chuchota Gary.

Lily l'entendit gémir tout bas ; elle comprit ce que ça voulait dire : sa vessie s'était relâchée.

— Ça ne va pas se passer comme ça, affirma-t-elle. Libérons-nous de ces chaînes.

Elle tira dessus, pour voir, mais le radiateur était solidement rivé au mur.

— Regardons autour de nous pendant qu'on y voit encore un peu.

Il doit bien y avoir quelque chose ici, un truc utilisable…

— Que diriez-vous d'un coupe-boulons ?

2

C'était une voix d'homme, qui venait du haut de l'escalier. Ils tournèrent la tête avec ensemble. Même Piers, sous sa serviette.

Aveuglée par le faisceau d'une lampe électrique, Lily leva sa main libre pour s'abriter les yeux. Deux, trois, quatre silhouettes descendaient les marches, s'approchaient d'eux.

— Qui est là ? Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. *¿ Cómo se llama usted ? ¿ Me puede ayudar, por favor ? Me llamo…*

— Vous êtes Lily Brooke, hein ? Capitaine de l'armée de l'air des États-Unis, matricule…

— Qui êtes-vous ?

Il retourna sa torche vers son propre visage. C'était un grand Noir baraqué, d'une quarantaine d'années. Il portait un battle-dress, un béret rouge et un insigne à l'épaule : la Terre nichée dans une main en coupe.

— Je m'appelle George Camden.

— Vous êtes anglais. Dans l'armée ?

— Une compagnie de sécurité privée. AxysCorp, fit-il en tapotant son épaulette. Je suis venu vous tirer d'ici. Vous êtes sauvés.

Il eut un sourire.

Sur le coup, rien ne changea pour Lily. Elle n'éprouvait aucun soulagement. Elle n'arrivait pas à y croire. Elle restait tendue, méfiante, attendant que le piège se déclenche.

— AxysCorp, répéta Gary. La boîte pour laquelle John travaillait…

Camden braqua sa torche vers lui.

— Vous êtes Gary Boyle, de la NASA ? Oui, John Foreshaw travaille pour nous. Nous agissons conjointement avec les troupes gouvernementales et les forces de maintien de la paix de la coalition. AxysCorp ne laisse pas tomber ses gens.

Il parcourut le sous-sol avec le pinceau de sa torche. Piers cilla, aveuglé.

— Où est John ?

— Vous l'avez raté de peu, lâcha amèrement Helen.

— On l'a raté ?

La lumière de la torche tomba sur le cadavre de John.

— Oh, merde !

Lily souleva ses membres entravés par les fers.

— Vous avez parlé de coupe-boulons…

Camden fit signe à ses hommes d'approcher.

— Allez-y, les gars.

Une fois détachés, on les aida à remonter l'escalier de la crypte.

L'intérieur de la cathédrale, une véritable caverne de grès, avait été pillé et incendié. Ils sortirent d'une démarche mal assurée par une porte monumentale, le portail de San Ivo, et se retrouvèrent dans la rue. La cathédrale était un grand édifice gothique dont la construction avait duré des siècles. La façade, richement sculptée, était criblée d'éclats d'obus. Il pleuvait toujours à verse, une pluie drue, régulière, qui s'accumulait dans la rue, formant des mares et faisant briller les surfaces.

Un petit hélicoptère était posé non loin de là, dans les ruines d'un bâtiment. En voyant sortir les otages, les agents d'AxysCorp plantés auprès de l'appareil arrivèrent en courant. Lily, qui était pilote mais n'avait pas tenu de manche depuis cinq ans, ne reconnut pas le modèle ; il portait le fier logo d'AxysCorp : le monde tenu dans une main en coupe.

Pendant que les hommes d'AxysCorp s'organisaient, les quatre otages restèrent groupés. Helen dorlotait son bébé. Gary clignait des yeux, ébloui, avec un sourire d'enfant devant le sapin de Noël. Piers Michaelmas refusait, insupportablement, de retirer la serviette sale sous laquelle il se cachait la tête. Lily leva avidement les yeux. Au moins, elle aurait revu le ciel, même bouché par des nuages compacts. Tête nue, dans cette tenue légère, elle commençait à être trempée. Enfin, on était en juillet ; il faisait chaud. C'était juste qu'elle se sentait étrangement diminuée, presque nue, en tee-shirt et en short au milieu de ces hommes en battle-dress.

Un type d'AxysCorp avec un écusson de la Croix-Rouge sur la manche les examina rapidement et, abreuvant Helen d'excuses, lui prit son bébé des bras.

— Juste un instant, le temps de sortir d'ici. Il y a un berceau pour elle. Elle sera plus en sécurité comme ça.

Helen eut beau protester, elle ne put l'empêcher de s'en aller avec son bébé. Lily avait l'impression de sentir le lien entre la mère et l'enfant s'étirer comme un câble d'acier sous tension.

George Camden murmura à l'oreille de Lily :

— C'est drôle qu'elle soit si proche de cet enfant. C'est le fruit d'un viol…

— C'est Helen, rétorqua Lily du tac au tac. Le père n'a aucune importance. Saïd est parti, de toute façon. Ses camarades l'ont chassé.

— On est au courant, répondit gentiment Camden. Écoutez, tout va bien, ne vous emballez pas. C'est vraiment fini, vous êtes en sûreté, maintenant.

— Rien ne semble réel.

En effet, l'hélicoptère, la cathédrale ravagée, le ciel de plomb, tout

cela ressemblait de façon troublante aux hallucinations dont elle avait souffert en isolement.

— Je connaissais John, vous savez.

Camden souriait. Il avait des dents impeccables, plus propres que celles de Lily ne l'avaient été depuis cinq ans.

— Je n'arrive pas à le croire. Nous étions à deux doigts de le sauver, au bout de tout ce temps. S'il était là, il se plaindrait du mauvais temps.

— John tout craché, convint-elle. Il pleut depuis si longtemps. Il pleuvait déjà dans notre dernière prison, dans la banlieue, je ne sais où. Je ne me rappelle pas qu'il faisait ce genre de temps, à Barcelone.

— Capitaine Brooke, les choses ont bien changé depuis votre enlèvement, il y a cinq ans.

Un échange de tirs se fit entendre dans le lointain. Un craquement sourd. Camden fit mine d'écouter quelque chose, pourtant il n'avait pas d'oreillette.

— Je crois qu'on va pouvoir y aller.

Il s'approcha de l'hélicoptère, et l'espace d'un instant, les quatre otages se retrouvèrent seuls.

— Ce coup-ci, je crois que ça y est, dit Gary avec assurance. Après tous ces mois, toutes ces années…

Lily les regarda, le jeune Gary plein d'espoir, Helen, la mère meurtrie, Piers, si fragile.

— C'est un sacré truc qu'on a vécu ensemble, hein ?

— Pour ça oui, fit Helen. Personne ne pourra le comprendre.

Et voilà qu'on les libérait dans un monde manifestement métamorphosé.

— Écoutez, dit impulsivement Lily. On va se faire un serment. Le serment de rester en contact, tous les quatre. De veiller les uns sur les autres. Si l'un de nous a des problèmes, les autres viendront s'occuper de lui. Ça inclut Grace, bien sûr.

Gary hocha la tête.

— Si quelque chose de bien pouvait sortir de ce merdier… Je suis partant.

Il tendit la main, la paume offerte. Lily posa sa main dessus. Puis Helen posa la sienne sur celle de Lily. Même Piers tendit la main, à l'aveuglette. Lily dut l'aider à prendre celles des autres dans la sienne.

— Pour la vie, dit Lily. Et pour Grace.

— Pour la vie, murmurèrent Helen et Gary.

George Camden revint précipitamment vers eux.

— On y va. Il y a un C-130 qui nous attend sur le terrain.

Ils s'empressèrent de le suivre.

Ils montèrent tant bien que mal dans l'hélicoptère, prirent place

sur les sièges et bouclèrent leur ceinture de sécurité. Même là, Piers garda sa serviette sur la figure. Helen n'eut pas le droit de tenir son bébé, mais Grace n'était qu'à deux mètres d'elle, dans un berceau attaché sur un siège, à côté du toubib.

L'hélicoptère décolla assez brutalement. Lily, en spécialiste, se dit que le pilote manquait de doigté.

En s'élevant, l'appareil passa devant la façade de la cathédrale. Énorme, informe, on aurait plutôt dit une masse de grès naturelle qu'une construction humaine. Lily reconnut les cicatrices de la guerre, les impacts d'obus, les flèches brisées, les trous béants dans le toit dévasté par un incendie.

Encore plus haut, elle regarda avec curiosité le paysage urbain qui s'offrait à elle. Pendant les cinq années qu'elle avait passées enfermée dans des entrepôts et des caves à la périphérie de la ville, elle n'en avait pratiquement rien vu. Barcelone était un tapis de constructions bordé par la Méditerranée au sud-ouest, des montagnes au nord-ouest et des fleuves sur les côtés : le Llobregat au sud et le Besos au nord. Les bâtiments étaient coincés entre des collines basses. Les constructions plus récentes étendaient à l'intérieur des terres un damier bien net de blocs rectangulaires. Des gratte-ciel dressaient leurs aiguilles de verre dans le quartier des affaires et le long de la côte.

Les signes du conflit étaient évidents partout où portait le regard, dans les bâtiments incendiés et les rues jonchées de gravats : là, la façade d'un immeuble de verre avait été intégralement soufflée, ailleurs, un quartier entier était la proie d'un incendie apparemment incontrôlé. Toutefois, parmi ces dévastations, on distinguait des signes de prospérité : des secteurs clôturés de murs, tout de blanc et de vert, avec des pelouses, des terrains de golf et des bâtiments flambant neuf. Même du ciel, on voyait ce que Barcelone, défigurée par la violence et par l'intrusion des agences internationales, était devenue : une ville de quartiers gardés comme des forteresses pour les riches, entourés par des faubourgs plus anciens qui se dégradaient, se muaient en bidonvilles, où les seuls véhicules en mouvement étaient des blindés.

Et il y avait de l'eau partout. Elle formait de grandes flaques dans les rues, elle entourait le pied des immeubles dans le quartier des affaires, elle brillait sur les toits plats des bâtiments, dans les caniveaux et les rigoles. Les surfaces miroitantes reflétaient le ciel gris comme des mares d'étain fondu. Et Lily qui croyait que l'Espagne se désertifiait… C'était pour ça que Gary était venu là, au départ : pour dresser la carte d'un climat en voie de désertification.

Au sud-ouest, une Méditerranée très haute s'écrasait sur des barrages dressés contre la mer. Les plages de sable dont Lily gardait le souvenir étaient invisibles. Elle tapota l'épaule de Camden.

— Où est passée la plage ?

Il eut un sourire.

— Je vous l’avais dit ! répondit-il en criant pour se faire entendre. Les choses ont bien changé. Ça a joué en votre faveur, en réalité. Toutes ces inondations ont fait sortir les extrémistes de leurs caves comme des rats hors des égouts. Ils n’avaient plus nulle part où vous garder. Quant au reste… Enfin, vous verrez bien.

L’hélicoptère s’inclina sur le côté et, tout en prenant de l’altitude, se dirigea vers l’intérieur des terres. Lily eut une sorte de vertige et son estomac vide se mit à gronder.

3

En sortant du Savoy pour aller reprendre leur voiture, sur le Strand, Lily et Gary durent slalomer à travers un enchevêtrement de sacs de sable qui leur arrivait à la poitrine. Un portier en uniforme les escorta avec un grand parapluie monogrammé afin de les abriter de la pluie battante. Il avait aux pieds des bottes en caoutchouc qui brillaient comme s'il venait de les cirer.

— Même les sacs de sable arborent le logo de l'hôtel ! fit Gary en indiquant les sacs, qui étaient faits d'un tissu à l'aspect soyeux. Sacrés Anglais ! Vous nous étonnerez toujours !

— Merci, monsieur.

Dans la rue, en attendant la voiture, Lily se retrouva quelques instants à l'air libre. Après toutes ces journées passées dans des hélicoptères, des avions, des voitures, des camions, des bases militaires, des ambassades et des hôtels, elle avait l'impression d'être toujours enfermée. Mais le ciel, au-dessus de Londres, était complètement bouché, et même si l'air paraissait moins pollué que dans ses souvenirs, il faisait chaud et lourd.

Elle jeta un coup d'œil, dans la perspective du Strand, aux entrées du grand hôtel et aux vitrines des boutiques.

Elle reconnaissait pas mal de choses, mais il y avait eu beaucoup de changements. Les bus londoniens étaient maintenant de longs véhicules articulés comme des trains, leurs voitures rouge vif traversaient les rideaux d'eau tombant sur la chaussée quand elles ne restaient pas coincées dans les embouteillages. Toutes les surfaces, y compris les portes des taxis et les flancs des bus, étaient couvertes de publicités animées pour des spectacles du West End, des émissions de télévision, du Pepsi, du Coca, du prêt-à-porter, des appareils électroménagers « durables AxysCorp », et des gadgets électroniques dont elle ne comprenait même pas la nature : qu'est-ce que c'était qu'un Angel ? Le foot drainait plus de fric que jamais, à en juger par les pubs pour la finale de la Cup, entre Liverpool et Newcastle United, qui avait été déplacée de mai à juillet et devait avoir lieu à Bombay. Partout, il était question de la Coupe du monde : « Angleterre 2018 – à dans deux ans. » Toute cette animation déposait sur le monde un vernis scintillant qui se reflétait dans les flaques d'eau moirées par des traces d'essence.

Les passants couraient dans tous les sens, indifférents aux lumières mouvantes comme au rugissement assourdi, interminable, de la

circulation. Ils avaient l'air ailleurs, parlaient dans le vide, riaient, gesticulaient, se bousculaient sans y prendre garde. Lily – qui allait chez sa mère, ce jour-là – avait grandi à Fulham, dans la proche banlieue de Londres, et ne s'était jamais sentie chez elle dans le centre-ville. Pendant sa longue, trop longue absence, une nouvelle génération de jeunes gens confiants, au regard indifférent, avait grandi en croyant que Londres et ses merveilles avaient été inventées la veille, et que tout ça, cet instant de vie dans les lumières de la ville, durerait toujours.

La voiture, gris métallisé, très classe, de grands essuie-glaces articulés chassant la pluie du pare-brise, s'arrêta le long du trottoir. C'était une Ford, mais Lily ne reconnut pas le modèle. Gary lui fit remarquer qu'elle n'avait pas de tuyau d'échappement. Un coupe-file de l'ambassade des États-Unis était coincé sous le pare-soleil, et une bannière étoilée détrempée pendouillait à un mât d'une cinquantaine de centimètres. Le portier leur ouvrit les portières tout en les abritant sous son parapluie qu'il tenait d'une main experte. Lily et Gary se coulèrent sur la banquette arrière. L'intérieur était propre, douillet, et sentait le neuf.

La voiture repartit et se fondit dans la circulation. Les voitures avançaient pare-chocs contre pare-chocs. Le chauffeur leur dit que le trajet direct était à peu près impraticable, quitta le Strand à la première occasion et s'engouffra dans un labyrinthe de petites rues. Ils purent aller un peu plus vite, jusqu'à ce qu'ils soient bloqués dans une file de véhicules, devant une canalisation qui avait éclaté.

Le chauffeur – trente-cinq ans, une masse de boucles blondes serrées – les regarda dans le rétroviseur et leur sourit.

— Vous êtes les otages, hein ? C'est le dispatcheur de la boîte qui me l'a dit.

— On *était* otages, rectifia gentiment Gary. Maintenant, on est nous.

— Ouais. Sûr. Tant mieux pour vous. Vous êtes tous les deux américains ?

— Non, répondit Lily. Moi, je suis à moitié anglaise. Je suis née et j'ai grandi à Fulham.

— Ouais. Bon, ben, ça ne vous ennuie pas si je fais ça ?

Il appuya sur un bouton. Le petit drapeau américain s'enroula autour de la hampe, laquelle s'enfonça dans la carrosserie de la voiture et disparut.

— On travaille surtout pour l'ambassade. Mais c'est pas facile de leur dire que leur drapeau sert surtout de cible.

— C'est OK, pour moi, répondit Gary en haussant les épaules.

Ils réussirent à avancer de quelques mètres, puis bifurquèrent dans une rue latérale. Arrivés au bout, ils tombèrent sur un nouveau

bouchon.

— Alors ils vous ont relâchés, hein ? Vous devez être rudement soulagés.

— Ça oui, fit Gary.

En effet, se dit Lily. Ils avaient encore quelques obligations, notamment une réception organisée par Nathan Lammockson, le propriétaire et PD-G d'AxysCorp, la boîte qui les avait tirés des griffes des Pères de l'Élu. Ensuite, Lily devait assister à une réunion avec les officiers supérieurs de l'armée de l'air des États-Unis, à Mildenhall, dans le Suffolk, réunion qui déciderait de son avenir dans l'aviation. En attendant, ils appréciaient d'échapper un tant soit peu aux médecins, aux conseillers et aux séances de dentiste – ça, c'était pour Lily, qui en avait un besoin urgent –, et ils n'avaient pas volé un moment de liberté.

Le chauffeur secoua la tête.

— Cinq ans enchaînés à un radiateur… J'arrive pas à imaginer. C'est dingue que vous vous soyez pas entre-tués. Ou que vous vous soyez pas tués vous-mêmes. Enfin, vous me direz, y a bien quatre ans que je suis enfermé dans cette bagnole, alors… Sans compter que je suis marié depuis six ans. C'est bien pareil, non ?

Il jeta un coup d'œil à Lily.

— Alors comme ça, vous êtes de Londres ? Ça n'a pas beaucoup changé pendant votre absence, hein ? Rien ne change vraiment beaucoup, par ici.

— Je ne me souvenais pas qu'il pleuvait autant. Il pleuvait beaucoup en Espagne, aussi. Là où on était détenus.

Le chauffeur fit la grimace.

— Ouais. C'est vraiment un drôle de temps. Vous vous rendez compte, cette année, ils n'ont pas pu finir la saison. De foot, je veux dire. C'est la première fois depuis 1939. Trop de matches ont dû être annulés à cause du mauvais temps. Et il y a trois ans que Wimbledon n'est pas allé au bout de ses deux semaines. Il y a un type, à la station de taxis, qui dit que tout ça, c'est la faute des Chinois.

— Quoi donc ? demanda Gary.

— La pluie. Les inondations. La Chine est en train de se désertifier, non ? Alors ils veulent qu'il pleuve davantage, ça se comprend, même si nous on doit en crever.

Lily aurait été incapable de dire s'il parlait sérieusement ou non.

Encore une fois, la circulation reprit, et encore une fois la voiture s'engouffra dans une rue latérale. Lily essaya de suivre l'itinéraire qu'il leur faisait prendre. Ils allaient plus ou moins vers le sud-ouest, dans le dédale de rues de Mayfair, au-dessus de Green Park. Puis ils traversèrent Knightsbridge et se dirigèrent vers Brompton Road.

Le chauffeur vit qu'elle regardait les plaques de rues.

— Vous en faites pas, mon chou. Je vais vous mener à bon port.

Il avait l'air sur la défensive.

— Je n'en doute pas, répondit-elle.

— J'étais chauffeur de taxi. Au noir. Ça paye mieux. Mais j'ai suivi la formation. Évidemment, avec les rues barrées et inondées, on ne peut presque plus prendre les itinéraires classiques. On fait ce qu'on peut. La moitié des clients ne comprennent pas ; ils croient qu'on les vole. « Vous êtes sûr d'pas vous tromper d'chemin, m'sieur ? », fit-il en prenant un accent vaguement moyen-oriental. C'est pour ça que j'ai plié les gaules. C'est moins fatigant de travailler pour une compagnie… Oh, l'fils de pute !

Il donna un violent coup de volant pour éviter une voiture luxueuse qui faisait de l'aquaplaning sur une flaque d'eau sale avant de heurter un mur. Ils évitèrent la collision de justesse, mais restèrent immobilisés pendant cinq longues minutes, le temps que la police arrive et fasse dégager l'épave.

Un peu plus loin, la rue était barrée à cause de travaux importants. Leur chauffeur leur dit qu'on transformait les anciens bâtiments de Londres pour qu'ils résistent aux inondations : on renforçait les fondations et on doublait les étages inférieurs avec des sacs de sable. Et puis la chaussée fut envahie par une meute de gens, des hommes d'affaires qui semblaient en rogne, des badauds qui faisaient du lèche-vitrine et des groupes scolaires. Le chauffeur alluma la radio. La station de métro de Knightsbridge avait dû être évacuée à cause des inondations. On annonçait une tempête qui approchait sur la mer du Nord, et risquait de faire des dégâts sur la côte est.

Le chauffeur éteignit la radio et ils attendirent que la circulation reparte. Lily regarda les véhicules immobilisés, les rues barrées, les gens trempés, misérables, qui pataugeaient sur les trottoirs, chacun essayant de vaquer à ses occupations. Leur propre trajet, pénible, rageur, leur parut durer beaucoup plus que quelques kilomètres.

En arrivant chez sa mère, Lily poussa un soupir de soulagement. Elle descendit de voiture en se demandant si elle devait donner un pourboire au chauffeur, et de combien. L'inflation semblait avoir repris pendant leur incarcération. Elle lui tendit vingt livres. Il repartit, l'air ni surpris, ni déçu.

Lily inspira un bon coup et prit ses repères. Ils étaient à Fulham, dans Arneson Road. La Tamise était à un kilomètre de là, à peu près. Tous les pavillons de la rue, qui dataient de la fin de l'époque victorienne, avaient été considérablement rénovés et surmontés de paraboles. Des sacs de sable étaient entassés dans le petit jardin de sa mère. La fenêtre de la cave, à moitié enterrée, était condamnée par des planches et semblait abandonnée à elle-même. Lily se sentit toute

drôle de se retrouver là, après si longtemps. Tout paraissait plus petit que dans ses souvenirs. Elle se réjouit d’avoir demandé à Gary de l’accompagner ; une sorte d’emblème de son autre vie.

Gary parcourut d’un regard dubitatif la maison à deux étages, les fenêtres en PVC qui avaient remplacé les fenêtres à guillotine d’origine.

— Une petite maison squelettique, dit-il.

— Squelettique, mais profonde, répondit Lily d’un ton qu’elle espérait joyeux. Elle est plus grande à l’intérieur qu’elle n’en a l’air. Allez, on y va.

Ils poussèrent une grille. Un chemin avait été ménagé dans la boue collante, d’où montait une vague odeur d’égouts.

— Et puis ma mère fait le meilleur gâteau au chocolat de tout l’ouest de Londres.

Sauf que ce ne fut pas elle qui leur ouvrit la porte, mais la sœur de Lily, Amanda. Et c’est ainsi que Lily apprit la mort de sa mère.

4

Amanda les emmena vers l'arrière de la maison. La cuisine n'était séparée de la porte d'entrée par aucune cloison. Elles avaient toutes été abattues lors d'une importante réfection, dans les années 1970.

Lily promena sur la pièce un regard effaré. Les livres de sa mère avaient disparu, tout comme les meubles anciens, fatigués. Et la vieille moquette usée jusqu'à la corde que Lily avait toujours connue avait été remplacée par un carrelage bas de gamme. Il n'y avait plus ni peinture ni papier peint sur le bas des murs, des saignées ayant été grossièrement pratiquées dans le plâtre pour surélever les prises électriques à un mètre environ au-dessus du sol. La cheminée, obturée lors des travaux des années 1970, avait été remise en service, et, à voir l'état du foyer, noir de suie, on avait dû y faire du feu récemment.

La petite cuisine avait beaucoup moins changé que le salon. En tout cas, elle était aussi encombrée que dans les souvenirs de Lily, même si elle était maintenant occupée par les ustensiles de cuisine typiques d'Amanda, principalement des flopées de bocaux et de flacons d'épices. Elle avait une passion pour la cuisine indienne.

Amanda les fit asseoir sur des tabourets hauts et leur tendit des chopes de camomille bouillante. Sur une étagère, au-dessus de la table, étaient disposées des photos : leur mère, les enfants d'Amanda, une grande photo d'elle, sa photo officielle de l'armée de l'air, une Lily plus jeune, toute fringante dans son bel uniforme. Elle fut touchée de la voir là.

Elle essayait d'intégrer le fait que tout, autour d'elle, avait changé pendant son absence : sa mère était morte depuis deux longues années déjà, sa sœur avait quitté son vieil appartement de Hammersmith pour s'installer ici, dans la maison de leur enfance. Peut-être qu'elle était restée partie trop longtemps. Elle se sentait engourdie.

Gary, qu'elle avait emmené sur un coup de tête, avait l'air gêné de débarquer au milieu de ces histoires. Il savait tout de la famille de Lily. Elle lui en avait interminablement parlé, à Barcelone. Sa maman était une sorte de femme de GI : elle avait rencontré et épousé un membre de l'armée de l'air américaine basé dans le Suffolk. Il lui avait donné deux filles avant de se faire descendre pendant un entraînement, lors d'une mission de support logistique, au cours de la première guerre du Golfe. Lily n'avait jamais vécu aux États-Unis, mais elle avait les deux nationalités. Son père était mort alors qu'elle

avait quatorze ans, et c'était sa mère qui était son point d'ancrage.

— Je n'ai pas voulu te l'annoncer au téléphone, quand tu m'as dit que tu venais nous voir, dit Amanda.

Elle était visiblement tendue.

— Je comprends, et j'apprécie, répondit Lily.

Amanda avait trente-cinq ans, cinq de moins que Lily. Autrement dit, l'âge qu'avait Lily au moment de son enlèvement. Elle avait toujours été plus grande et plus mince que Lily, ses cheveux noirs plaqués sur sa tête étaient attachés dans le bas de sa nuque et elle portait une robe noire fonctionnelle, trop petite d'une taille, peut-être. Rien n'indiquait qu'on fumait dans la maison, mais Lily pensait voir des traces de cette vieille habitude dans la façon dont elle tenait les doigts de sa main droite autour d'un trou en forme de cigarette.

— Quand même, je n'arrive pas à comprendre que le gouvernement ne t'ait pas prévenue. Il y a déjà cinq jours que tu es revenue d'Espagne.

— Je pense qu'ils nous considèrent comme de grands traumatisés.

Ça, c'était à cause de Piers Michaelmas, qui gardait des séquelles visibles de sa captivité.

— Ils nous distillent les nouvelles au compte-gouttes. De façon sélective.

Gary regarda autour de lui et dit :

— On dirait que vous avez eu pas mal de raisons d'être traumatisés, par ici…

— Eh bien, on a été inondés au printemps. Tout est tellement compliqué, vous n'imaginez pas… Les assurances… Il faut attendre une éternité pour qu'un expert passe constater, et entre-temps on ne doit toucher à rien. On n'a même pas le droit de dégager la boue. Ça puait, Lily, tu n'as pas idée. Les saloperies de la rue, des égouts, il y en avait partout. Les tapis, la moquette étaient fichus, évidemment. Il n'y avait plus d'électricité, ni d'eau ni de gaz, les lames de parquet étaient soulevées, tordues, et après, le plâtre a pué pendant des semaines. C'était un véritable cauchemar. Un coup de bol que des champignons vénéneux n'aient pas poussé dans les murs. La vieille Mme Lucas, tu te souviens ? Elle en a eu. Et même après le passage de l'expert, pour être remboursés, il fallait s'engager à faire des travaux respectueux de l'environnement. Cela dit, j'admets que je préfère le carrelage à la moquette, pas toi ? C'est tellement plus facile d'entretien. Enfin, on a eu de la chance, tu sais, Lily. Il y a des maisons, dans le coin, qui ont été définitivement condamnées.

— Je suppose que ces vieilles baraques n'avaient pas été conçues pour résister à une inondation, commenta Gary. Que s'est-il passé ? La Tamise était en crue et elle a débordé ?

— Non. Il y a eu une inondation éclair…

Un déluge soudain avait suivi des journées de pluie ininterrompue, et les égouts avaient été complètement submergés. Les conduites d'évacuation de l'époque victorienne n'avaient pas tenu le coup. Des paquets d'eau qui ne trouvaient pas à s'écouler s'étaient répandus à la surface et s'étaient déversés dans les rues, les maisons et les écoles.

— Heureusement, les enfants étaient rentrés de l'école juste avant que l'eau ne commence à envahir la rue. De ce côté-là, on a eu de la chance. L'eau s'est infiltrée sous la porte. On s'est réfugiés à l'étage et on s'est calfeutrés. On a vu une voiture qui a été emportée dans la rue, tu te rends compte ? Et puis ça a commencé à remonter par l'évier et les toilettes, une boue noire qui puait les égouts. Les enfants étaient terrifiés, je te prie de le croire. C'est aussi bien que maman n'ait pas vécu pour voir ça.

— C'est difficile à croire, dit Lily. Que tout ça te soit arrivé, sans que j'en entende seulement parler.

— C'est comme pour ta maman, ajouta Gary. Je suis content d'avoir pu parler à ma famille, à ma mère. J'ai hâte de les revoir.

— Quand est-ce qu'ils vous renvoient chez vous ? demanda Amanda en lui versant de la tisane.

— Oh, ça ne devrait pas tarder. Il paraît que les avions ont du mal à décoller des aéroports civils.

— Et comment ! À Heathrow, il n'y a plus que des pistes inondées et des coupures de courant.

— Je devrais bien trouver assez vite un siège à bord d'un avion militaire.

— Mais vous n'êtes pas militaire ?

— Non, mais je travaille beaucoup avec l'armée. Je suis chercheur, dans le domaine du climat.

Quand il avait été enlevé, il venait de quitter l'école, le Goddard Institute for Space Studies, une émanation de la NASA.

— C'est pour ça que j'étais en Espagne. C'est un point sensible, avec le réchauffement climatique. L'intérieur devient aride, se change en une sorte de zone pareille à l'Afrique du Nord – ou du moins, c'était le cas avant qu'il se mette à pleuvoir comme ça. La pluie n'était pas prévue dans les vieux modèles, et je n'ai pas encore vu les dernières données. J'allais sur le terrain vérifier certaines observations géosatellitaires sur la formation des dunes de sable dans la région de Madrid quand, bam !, une voiture a bloqué la route juste devant moi.

— Je n'arrive pas à imaginer ce que vous avez dû ressentir.

— La première chose que je me suis dite, c'est comment est-ce que je vais finir mon travail ? répondit Gary.

Lily se souvenait qu'elle avait éprouvé plus ou moins la même chose lors de son propre enlèvement. Ce n'était pas la peur qui avait dominé, sur le coup, mais la rage d'être privée de tout ce qui faisait sa

vie, ses centres d'intérêt – ça, et le choc résiduel, suite à l'écrasement du Chinook, alors qu'elle en était sortie indemne, avec tout son équipage et ses passagers. Au début, elle était sûre qu'elle serait libérée en deux semaines, trois ou quatre au plus. La réalité de sa longue captivité ne s'était imposée à elle que plus tard, et d'autres réactions plus fortes avaient alors pris le relais. Rétrospectivement, elle se demandait si elle ne serait pas devenue dingue si elle avait su tout de suite qu'elle devrait attendre cinq ans avant de recouvrer la liberté.

Amanda la regardait sans rien dire.

— Pardon, fit Lily. J'étais ailleurs.

— Il y a des choses dont il faut qu'on parle, Lil, dit maladroitement Amanda. Du testament, pour commencer.

— Oh.

Sous le choc, Lily n'y avait même pas pensé, depuis une demi-heure qu'elle était là.

Gary reposa sa chope et se leva.

— Écoutez, vous devez avoir des tas de choses à vous dire, toutes les deux.

— Tu n'es pas obligé de partir.

Il sourit. Il avait un visage large, qui pouvait être enclin à s'empâter, une bouche au sourire facile, un front piqueté de taches de rousseur sous des cheveux brun roux qui commençaient à se dégarnir. Il posa la main sur celle de Lily.

— Mon chou, tu viens d'encaisser une rude nouvelle. Ça va aller, va. Je vais marcher un peu. Ça ne me fera pas de mal.

Amanda se leva à son tour.

— C'est vraiment gentil de votre part. Mais quand même, j'ai l'impression d'être une hôtesse merdique. Si vous voulez faire un tour, vous pouvez aller jusqu'à Fulham Road… par là, fit-elle en tendant le doigt. Vous arriverez à High Street, et puis à la Tamise, près de Putney Bridge. Il y a des parcs, un chemin au bord de l'eau…

— Ça me paraît très bien. Je vais donner à manger aux canards. Et je reviens dans, quoi, deux heures ?

— Tu vas te faire saucer, dit Lily.

— Pas si les pubs sont ouverts. Euh, vous pouvez me prêter un parapluie ?

Amanda l'accompagna jusqu'à la porte.

Les deux sœurs s'assirent sur les grands tabourets de la cuisine et piochèrent dans une boîte de Kleenex en parlant de leur maman, de la maison, des enfants d'Amanda, et du fait que cette dernière n'avait pas réussi à faire enterrer sa mère dans les environs. À Londres, même les cimetières étaient surpeuplés.

— Maman nous a tout laissé, à toi et moi, à parts égales. Après sa mort, la succession a été bloquée pendant un an. On n'avait aucune nouvelle de toi. On ne savait même pas si tu étais encore en vie. Pour finir, les notaires ont accepté d'exécuter le testament et de libérer les biens de maman. On nous a donné les clés, on a vendu l'appartement et on est venus s'installer ici. Sans ça, je n'aurais jamais pu payer l'entretien de la maison, les travaux après l'inondation et tout le reste. Ce salaud de Jerry me verse toujours une pension pour les enfants, mais le minimum vital. Ça n'aurait pas suffi pour… Écoute, Lil, je suis désolée. Je te croyais morte. Il fallait que je règle les choses.

Elle avait vraiment l'air désespérée, et elle devait se sentir coupable. Lily posa la main sur son bras.

— Ne t'inquiète pas. Tu as fait ce qu'il fallait.

— Tu peux venir t'installer ici, avec nous. Ou bien, on peut vendre la maison et partager la somme. Comme tu veux. Cela dit, les prix ici, à Fulham, ont chuté depuis les inondations.

— Nous ne sommes pas obligées de décider de ça aujourd'hui.

Un peu plus tard, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit et que les enfants firent irruption dans la maison, elles avaient évacué pas mal de problèmes.

5

Au moment de son enlèvement, il y avait plus d'un an que Lily n'avait pas revu son neveu et sa nièce. Elle avait eu cinq ans pour regretter cette année de négligence. Et voilà, ils étaient là, ils avaient grandi comme des tournesols, et ils étaient rentrés de l'école plus tôt pour voir leur tante.

Kristie était encore assez jeune pour donner à cette tante qu'elle n'avait pas vue depuis si longtemps l'embrassade attendue. Elle avait onze ans, et elle souriait à Lily de toutes ses dents prisonnières de bagues métalliques.

— Tu as raté les jeux Olympiques, dit-elle.

Benj, treize ans, les cheveux jaune fluo, plus réservé, arborait une expression rêveuse, comme s'il ne comprenait pas très bien ce qui se passait. Ils portaient tous les deux des couleurs vives. Kristie avait un sac à dos rose et un collier d'ambre autour du cou.

On dirait des oiseaux exotiques, pensa Lily, des êtres fragiles, pas chez eux dans ce monde d'adultes, sinistre, dévasté par la pluie et les inondations.

— Vous rentrez tôt de l'école, dit-elle.

C'était vrai : il n'était pas encore trois heures.

— La flotte, répondit Kristie avec un haussement d'épaules.

— Avec la pluie, les inondations, expliqua Amanda, ils ne les laissent plus sortir à la récré ou pour faire du sport. Ils rentrent à la maison bouillonnants d'énergie. De vrais fléaux !

— Quand même, les jeux Olympiques ! reprit Kristie. Les jeux Olympiques ont eu lieu ici, à Londres, et toi, tu étais coincée en Espagne… Tu les as vus ?

— Euh… non, avoua Lily.

Ce n'était pas faute d'y avoir pensé, à ces foutus jeux de Londres. Les otages marquaient le passage du temps par ce genre de pierres blanches, les dates importantes dans le monde extérieur – ça y est, ça doit avoir lieu en ce moment, ailleurs.

— On n'avait pas la télé là-bas. C'était bien ?

— J'y étais tous les jours de la dernière semaine, dit fièrement Kristie.

— Eh ben, ça a dû coûter cher, dis donc !

— Pas vraiment, répondit Amanda. Ça ne s'est pas très bien passé. Le temps, le dopage, le terrorisme… À la fin, ils distribuaient les billets dans les écoles et les maisons de retraite. Ils auraient fait

n’importe quoi pour remplir les stades…

— Alors, Benj, tu y es allé, toi aussi ? demanda Lily.

Benj haussa les épaules.

— Quelques jours. Pas beaucoup. C’était y a longtemps.

Amanda le regarda d’un air sévère.

— Encore ce satané Angel ? Qu’est-ce que je t’ai dit, à propos de ça, quand on a de la visite ?

— Oh, maman…

— J’ai entendu parler de ces trucs-là, dit Lily. Tu me montres comment ça marche, Benj ?

Il pécha, dans la poche de sa veste, un gadget pas plus gros qu’une cigarette, lourd, lisse, sans joint, encore tout chaud de la chaleur de son corps. Benj le régla machinalement, avec dextérité. Lily ne put suivre ce qu’il faisait, mais une musique pop tonitruante entra en éruption dans sa tête : « J’t’aime plus qu’mon phone / T’es mon Angel, t’es ma télé / J’t’aime plus qu’mon phone / T’es dans ma poche et tu chantes pour moi…»

L’Angel émettait directement sa musique dans son sensorium, stimulant son audition sans fils ni oreillettes.

— Bon sang…

— C’est « Téléphone », dit Benj. Le top du top des charts, cette année.

— Jamais entendu. Enfin, où aurais-je pu l’entendre, hein ?

— Évidemment, tout le monde doit avoir un de ces machins, dit Amanda. C’est plus qu’un effet de mode, tu comprends ; un mode d’affirmation. En tout cas, c’est une vraie plaie de se faire zapper à chaque coin de rue par des mômes qui croient malin de te farcir la tête avec leurs boum-boums…

— C’est pour ça qu’on nous les enlève à l’école, dit Benj en hochant la tête d’un air entendu.

— Ils travaillent sur une version vidéo. Tu imagines ?

— C’est stupéfiant la quantité de nouveautés qui sont apparues depuis mon enlèvement, constata Lily.

— Rien d’utile, répondit Amanda. Pas vraiment. De la poudre aux yeux. Ce qu’il nous faudrait, c’est des grands travaux pour empêcher les inondations. Le barrage sur la Tamise ne devait être qu’un début, mais le sujet n’est plus à l’ordre du jour.

— On a étudié les inondations, à l’école, dit Kristie.

Elle laissa tomber son sac à dos en plastique sur la table et fouilla dedans.

— En classe verte. Genre, les Fens sont sous le niveau de la mer. En cas d’inondation, là-bas, l’eau forme des étangs. Avant, on les pompait ou on les asséchait, mais c’est plus dur maintenant que le niveau de la mer a monté d’un mètre.

— Un mètre ! Vraiment ?

Kristie eut l'air vaguement vexée que Lily doute de sa parole.

— On a étudié ça à l'école, répéta-t-elle. On nous a dit qu'on devait tenir un scrapbook sur tous les changements.

— Un scrapbook ? Et quels changements ?

— Un recueil des drôles de choses qui arrivent à cause des inondations. Regarde.

Elle sortit un ordinateur nomade de son sac à dos, tapota sur le clavier. Lily se pencha pour regarder le petit écran.

Le premier sujet était une courte vidéo d'un vieil homme qui n'avait pas raté un seul match de Crystal Palace à domicile depuis les soixante dernières années et qui braillait : « Jeune ou vieux, qu'il neige ou qu'il vente, je soutiens le Palace ! » Il parlait un anglais pâteux, comme dans le temps, dans le sud de Londres. « Qu'il neige ou qu'il vente, depuis que j'ai dix ans, mais cette semaine, pour aller à Peterborough, faudrait que j'y aille à la nage. J'ai jamais raté un match, pas un seul, mais là, franchement…» Pour souligner le contraste, Kristie avait ajouté un clip sur la finale de la Cup, qui devait avoir lieu à Bombay. Le foot, soit ça se passait à l'autre bout du monde, soit vous souteniez une équipe locale et vous ne pouviez même plus y aller.

Il y avait un autre sujet, d'origine américaine. Une Noire racontait comment elle avait dû quitter sa maison dans Bay Saint Louis, à l'est de La Nouvelle-Orléans. Après l'ouragan Katrina, le Corps des ingénieurs de l'armée des États-Unis avait entrepris un vaste projet de relocalisation, abandonnant des zones entières de la côte du golfe aux marécages, en guise de barrière naturelle contre les tempêtes. La maison de cette femme avait été rachetée par le gouvernement fédéral, et elle avait été relogée dans l'intérieur des terres. Et voilà qu'elle était de nouveau obligée de partir de chez elle à cause d'une nouvelle menace d'inondation encore plus dramatique.

« J'ai jamais demandé à venir ici. C'est la Bay, ma maison, la maison de maman, mais le gouverneur a dit : Madame, il faut partir. Alors j'ai embarqué mes enfants, mon chien, et je suis partie. Et maintenant, regardez, cette satanée mer est dans mon salon. Je vous demande un peu à quoi ça sert de déménager, si cette saleté de mer vous suit partout… ? »

Une séquence d'un programme pour les jeunes soulignait les effets des inondations sur la nature, chez soi, dans son jardin. Il y avait des images saisissantes d'herbes du fleuve qui étaient restées accrochées dans les branches des arbres. La pluie lavait les feuilles où les insectes avaient pondu leurs œufs, et quand venait le moment de nidifier, les oiseaux ne trouvaient plus à manger. Dans le jardin de Kristie, comme dans toute l'Angleterre, on avait constaté une chute brutale de la

population des mésanges bleues.

— Ces extraits sont excellents, dit Lily à Kristie. Je veux dire, tu les as très bien choisis. Tu as un sacré regard. Tu devrais peut-être faire du journalisme.

— Je veux devenir écrivain, répondit Kristie. Écrire des histoires plutôt que des informations, quoi.

— Les inondations ravagent les cultures, intervint Benj, pour revenir sur le devant de la scène. C’est ce qu’on nous a appris, et c’est ce qui se passe dans le Yorkshire. Il y a de l’eau salée sur l’herbe, alors les vaches ne veulent plus la manger, ça fait noircir les aubépines, les feuilles des arbres se ratatinent, et ça provoque une crise dans le secteur de l’agro-assurance.

— On se fout de la crise dans l’agro-assurance, coupa Amanda. Va te laver avant de manger.

Il y eut un bip strident, émis par le téléphone que l’ambassade avait donné à Lily. Encore un objet plat, mince, lisse au toucher comme un galet. Elle le porta à son oreille. C’était Helen Gray, en colère, et complètement désemparée.

6

Lily ne savait pas comment appeler Gary Boyle avec son téléphone nouveau modèle. En fait, elle ne connaissait même pas son numéro. Alors elle sortit pour aller le chercher, affublée d'un lourd ciré prêté par Amanda.

Évitant les gerbes d'eau projetées par les voitures, elle réussit à retrouver le chemin de Fulham Road. Elle en gardait un vague souvenir, mais les changements s'étaient succédé, certains très récemment. Les grandes villas d'autrefois avaient presque toutes été divisées en appartements ou carrément démolies et remplacées par des magasins, des restaurants, des stations-service ou des agences immobilières. Et partout on voyait des traces de l'inondation, la marque du niveau auquel l'eau était montée, une boue visqueuse dans les jardins, une odeur d'égouts omniprésente. Beaucoup de propriétés étaient condamnées par des planches. En réalité, condamnées à cause des dégâts provoqués par l'inondation.

Elle coupa à travers Fulham High Street et prit Putney Bridge Road. Une guérite qui vendait des billets de théâtre annonçait des rabais sur le prix des spectacles du West End. Amanda lui avait dit qu'il était devenu tellement difficile de se déplacer qu'on n'avait aucun mal à trouver des billets pour le théâtre, les spectacles, et même les grands matchs de football. Il y avait toujours des tables libres dans les restaurants, mais pas grand-chose au menu, parce que le secteur agroalimentaire était, lui aussi, durement touché.

Avant d'arriver à la Tamise, elle emprunta un petit escalier qui menait à Bishop's Park, un jardin bien vert au-dessus duquel se dressait la tour du Fulham Palace. La pluie, qui s'était un peu calmée, bruissait dans le feuillage estival des vieux arbres. Les pelouses étaient détrempées, des canards et des poules d'eau nageaient béatement sur des mares hérissées de longues herbes et d'arbres épars.

Elle trouva Gary assis sur un banc, au bord du sentier qui longeait la Tamise. Une ceinture de sauvetage orange était accrochée à une rambarde peinte en vert. Elle s'assit à côté de lui. Gary fredonnait tout bas, en marquant le rythme du pied. Il avait manifestement découvert l'Angel. Il avait souvent dit combien la musique lui manquait, dans leurs caves. Il rattrapait le temps perdu, pensa Lily.

Elle trouvait la Tamise bien haute et le courant très rapide. C'était une bête grise, furieuse, qui grondait sous les arches de grès clair du Putney Bridge. Le long de la rive opposée, des péniches brillaient sous

la pluie ; personne ne ramait sur le fleuve, ce jour-là.

— J'ai compté sept joggeurs depuis que je suis assis ici, dit Gary. Et quatre promeneurs de chiens.

— Quelque part, dans ce parc, répondit Lily, il y a un mémorial aux Brigades internationales. Les combattants pour la République, pendant la guerre d'Espagne.

— Le monde est petit, dit-il. J'ai apprécié l'accueil de ta sœur. Je me suis senti comme chez moi.

— Oui. C'est plus ou moins son boulot. Elle bosse dans l'événementiel. Elle s'est mise en congé quand elle a appris ma libération. Elle a prévu d'aller chercher les enfants à l'école et de les emmener au Dôme, à Greenwich, demain. Un truc éducatif de fin de trimestre…

— Je trouve la Tamise très haute, là…

— Moi aussi.

— Elle subit encore l'effet de la marée, si loin de l'estuaire ?

— Je crois, oui.

— Regarde.

Il lui montra, en le protégeant de la pluie avec sa main, un ordi nomade, cadeau d'AxysCorp, sur lequel il regardait les infos et des clips enregistrés.

Les inondations ne concernaient pas que Londres. Il y en avait presque partout dans le pays, et ça paraissait être devenu un événement banal. Tous les grands fleuves d'Angleterre étaient en crue, ils avaient tous débordé à un endroit ou à un autre, et il y avait des camps de réfugiés, des parkings de caravanes et des tentes sur les zones surélevées près de la Trent, de la Clyde et de la Severn, jusqu'à Shrewsbury. Liverpool était particulièrement en difficulté, cet été-là. Lily fut choquée par une image satellite de l'East Anglia. La mer était entrée dans les Fens, bien au-delà de l'ancienne côte. Elle léchait les landes vers Wisbech et Spalding, et il y avait des lacs partout, figurés en bleu-noir sur le cliché retraité.

Les images avaient quelque chose d'irréel. Lily s'étonnait que toutes les conversations ne tournent pas autour de ce qui lui faisait l'effet d'une immense transformation. Elle se dit qu'au fil des ans on devait s'y habituer. Quand même, elle se retrouvait brutalement projetée dans un avenir non familier.

— Certaines de ces inondations sont d'origine fluviale, dit Gary. Des pluies exceptionnelles, des cours d'eau qui débordent. Les événements côtiers sont dus à la mer, naturellement… Je suppose que tu as eu l'appel de Helen.

— Oui. Je n'aurais jamais imaginé que ce salaud de Saïd était le fils d'un prince d'Arabie Saoudite… Tu te rends compte ? Se faire violer par un prince arabe ? Quel privilège !

— Ouais. Un sacré privilège, comme tu dis, fit-il amèrement.

La plupart de leurs ravisseurs étaient espagnols. Mais ils s'étaient parfois retrouvés entre les mains de factions musulmanes qui venaient de plus loin. Certains radicaux musulmans rêvaient de récupérer toutes les parcelles du Waqf, le territoire revendiqué lors de la première expansion islamique du huitième siècle, qui allait de l'Espagne à l'Iraq. Et voilà comment des combattants avaient été entraînés en Espagne par un conflit né dans d'autres parties du monde islamique.

À vrai dire, les prisonniers se moquaient bien de l'origine de leurs ravisseurs. Tout ce qui comptait pour eux, c'était la façon dont ils se comportaient. Chrétiens ou musulmans, ils étaient à mettre dans le même sac. C'étaient presque tous de très jeunes hommes, radicalisés par les paroles embrasées de ceux qui les endoctrinaient, ignares, et obsédés sexuels. Certains pourtant étaient à peu près équilibrés, ils pouvaient paraître presque normaux, se comporter amicalement avec les prisonniers, et parfois même rechercher avidement leur affection.

Mais d'autres aimaient faire souffrir leurs otages, qui représentaient pourtant une valeur d'échange. Ils leur infligeaient des brimades, des coups de fouet ou de ceinture, sous un prétexte ou un autre. Quand Lily avait entrepris une grève de la faim, par exemple. Ça allait parfois plus loin, au-delà de toute justification possible. C'étaient des jeunes gens perturbés, paumés, qui donnaient libre cours à leur frustration sur le premier venu, quoi qu'il ait pu faire. La pire expérience de Lily avait été une *bastinado* : on vous faisait mettre à genoux, les mains attachées dans le dos et reliées aux chevilles, et on vous frappait la plante des pieds avec une barre de fer. La douleur était incroyablement atroce. Là, ce n'était pas Saïd, mais un tortionnaire amateur dans son genre.

Elle avait fini par se dire que même si la torture proprement dite n'était pas de nature sexuelle, sa motivation l'était toujours plus ou moins. L'excitation de l'homme penché au-dessus de soi était perceptible, on sentait l'odeur salée de sa respiration sur son cou, on entendait le souffle rapide de ses poumons qui pompaient l'air.

Quant au sexe proprement dit, Lily avait été tripotée et triturée par ces crétins, mais il faut croire que son attitude les gênait plus qu'elle ne les excitait. Helen Gray, qui avait quinze ans de moins, n'avait pas eu autant de chance. Après avoir été violée deux ou trois fois par Saïd – elle avait été chaque fois emmenée à l'écart, et elle ne voulait pas raconter ce qu'elle avait subi, mais le sang et les ecchymoses parlaient pour elle –, les autres gardes y avaient mis bon ordre. Au bout d'un moment, Saïd était parti, peut-être affecté à un autre front sur le grand champ de bataille.

Il avait mis Helen enceinte. Sa grossesse, avec la seule assistance

de ses compagnons de captivité, leurs trousses de premiers secours rudimentaires et leur médecine de terrain primitive, puis son accouchement par un étudiant en médecine terrorisé, toute l'expérience avait été terrifiante. En fin de compte, il y avait eu un bébé, Grace, que Helen avait immédiatement aimée, et chérie à chaque instant de sa captivité.

— Helen ne savait pas qu'elle avait donné naissance à un descendant de la famille royale d'Arabie Saoudite, dit Gary. Une princesse !

Helen était persuadée que c'était pour ça qu'on ne lui avait pas rendu son bébé, après leur sauvetage, cinq jours plus tôt, devant la Seu. Il devait être au centre d'une gigantesque bataille diplomatique.

— Tu crois que c'est pour ça que Helen nous a appelés, et qu'elle tient tellement à ce que nous allions à la réception organisée par AxysCorp ? demanda Gary.

— Je suppose. Si Lammockson a réussi à nous sortir de Barcelone, peut-être qu'il réussira à exfiltrer le bébé de Riad, ou Dieu sait où il peut se trouver. Et donc, j'imagine que nous ferions aussi bien d'y aller.

— C'est sûr, acquiesça Gary. On a dit qu'on se serrait les coudes, tous les quatre, hein ? Mais, Lily, ta maman…

— Je ne peux plus rien faire pour elle, répondit fermement Lily. Alors que Helen et son bébé, je peux peut-être les aider. En attendant, on retourne dîner chez ma sœur. Tu vas adorer les gamins. Allez, viens.

Ils regagnèrent la maison en pataugeant dans le parc et sur les trottoirs ruisselants.

À l'intersection de High Street et Fulham Road, un égout était bouché et un lac s'était formé. Les voitures passaient tant bien que mal en soulevant des gerbes d'eau spectaculaires, et Lily et Gary durent faire un grand détour. Le temps d'arriver à Fulham Road, ils avaient les pieds trempés. C'était la vie à Londres, maintenant, apparemment. La pluie, les pieds mouillés et les routes barrées.

C'était l'heure de sortie des écoles et les routes étaient pleines de bus jaunes, comme en Amérique. Encore une innovation apparue pendant l'absence de Lily. Sur Fulham Road, ils se mêlèrent à une foule de parents et d'enfants bruyants, qui riaient et se bousculaient sur les trottoirs entre les caniveaux qui débordaient et les rangées de sacs de sable. Lily se demanda combien de nations du monde étaient représentées dans l'arc-en-ciel exaltant de visages qui l'entourait. Dans ce vieux village depuis longtemps phagocyté par l'agglomération londonienne hypertrophiée, un endroit qu'on traversait sans s'arrêter, les gens vivaient encore exactement comme quand Lily était petite, ils travaillaient, faisaient leurs courses, emmenaient leurs enfants à

l'école ; ils naissaient, vieillissaient et mouraient là.

Et puis la pluie se calma. Une colonne de lumière creva les nuages qui se dissipèrent, faisant briller l'eau qui stagnait sur les chaussées et dans les caniveaux, sur les pelouses et les terrains de jeux. Par un phénomène mystérieux, en ce jour où elle venait d'apprendre la mort de sa mère, elle se sentait pourtant optimiste. Elle était libre, un timide soleil scintillait ; impulsivement, elle prit la main de Gary, qui serra la sienne en retour.

7

Le lendemain matin, George Camden appela Lily à son hôtel. Camden était l'ex-militaire cool qui les avait libérés, à Barcelone. Il confirma l'invitation à déjeuner de Nathan Lammockson et expliqua que l'« hydrométropole » de Lammockson se trouvait dans le Southend, à une cinquantaine de kilomètres de Londres, à l'embouchure de la Tamise. Un hélicoptère allait venir chercher Lily et Gary à onze heures, à l'aéroport de London City.

Lily retrouva Gary devant l'hôtel, sous la pluie. Il regardait les infos sur son ordi nomade.

— Tu te souviens, la tempête sur la mer du Nord qu'ils annonçaient à la radio, quand on était dans le taxi ? Eh bien, elle se dirige vers le sud.

Il pleuvait déjà à verse, et voilà qu'une tempête approchait…

— Génial !

— Toute la côte est s'est retrouvée inondée, cette nuit…

Il lui montra son nomade. À la BBC, les infos tournaient autour du temps, avec des images de la Tyne qui avait débordé de son lit et envahi les restaurants à la mode de Quayside, à Newcastle. L'île de Lindisfarne, qui était reliée à la terre par une chaussée inondable à marée haute, était isolée, et les vacanciers coincés dans l'île contraints de prendre leur mal en patience. Les plages du Lincolnshire étaient dévastées. Des procédures d'alerte étaient lancées partout en East Anglia, à Boston et à King's Lynn, où la mer menaçait les nouvelles digues contre les inondations tout autour du Wash. Et ainsi de suite. Sur les cartes météo animées, la tempête apparaissait sous la forme d'un tourbillon de nuages laiteux qui descendait inexorablement vers le sud.

— Ça paraît anormalement sérieux, non ? demanda Lily. Londres risque-t-elle d'être mise en péril si ça continue comme ça ?

— Ils n'en ont pas parlé. Je ne pense pas que ce soit une tempête particulièrement puissante. Si ça se conjuguait avec des crues torrentielles ou la marée haute, ça pourrait devenir catastrophique, mais je n'en sais rien. Les choses ont drôlement changé, on dirait.

— Kristie – ma nièce, tu sais ? – dit que le niveau des mers a monté d'un mètre.

Il haussa les sourcils.

— Un mètre ? Je me demande bien à quoi ça peut être dû ? Les anciens modèles climatiques ne prévoyaient pas ça, même dans le pire

des cas.

— Je n'attache pas trop de crédit à ce que dit Kristie. Elle a très bien pu confondre les mètres et les centimètres.

— Enfin, si elle dit vrai, ça va être un beau bordel partout… Je ne sais pas, Lily, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? J'ai été hors circuit pendant trois ans, et l'Angleterre n'était pas dans ma zone de compétence, de toute façon. Un peu stressée, ta frangine, non ? ajouta-t-il en lui jetant un coup d'œil.

— Elle a toujours été comme ça. Cela dit, elle n'est pas bête. Elle a un diplôme de droit. Et puis elle s'est retrouvée dans l'événementiel, à s'occuper des gens plutôt qu'à traiter des dossiers. Je suppose que c'est une question de personnalité. Intelligente, pétillante, séduisante. Un peu fragile. D'un autre côté, ni toi, ni moi, on n'a élevé deux enfants.

— C'est vrai, convint-il.

Ils avaient vécu trois ans ensemble, et il connaissait son histoire : Lily ne s'était jamais mariée, et il y avait des années qu'elle n'était pas restée plus de six mois avec quelqu'un. Elle avait fini par tirer un trait sur la question. Un commandant de base militaire avait flashé sur elle, et comme elle ne répondait pas à ses avances, il avait menacé de l'affecter au sol. Elle qui était qualifiée pour voler sur trois types d'appareils différents, reléguée à un emploi de bureau… Par la suite, le personnage avait été viré de l'armée pour « viol comme arme de guerre », selon la terminologie en vigueur. Mais pour Lily, qui avait déjà du mal à entretenir une relation durable, l'affaire avait fait des dégâts. Elle n'aurait jamais cru se retrouver seule à quarante ans, mais c'était comme ça que ça avait tourné.

Le nomade afficha une nouvelle projection de la BBC selon laquelle la tempête pourrait obliquer dans l'estuaire de la Tamise, plus tard, dans la journée.

Et puis la chaîne passa un flash en provenance d'Australie : des vues de carte postale de Harbour Bridge et de l'Opéra de Sydney alternaient avec des images de la montée des eaux à Darling Harbour, Sydney Cove et Farm Cove. L'eau passait déjà par-dessus les berges autour de l'Opéra, et se répandait sur la promenade. Pour le moment, c'était un événement qui pimentait la visite des touristes : ils se filmaient avec leur téléphone en train de reculer devant les vagues en faisant des petits bonds et en poussant des cris. Mais dans les Jardins botaniques royaux, au sud de l'Opéra, l'eau jaillissait des canalisations rompues et s'accumulait dans l'herbe. Et à Bondi Beach, les amateurs de surf contemplaient la plage qui disparaissait sous les brisants.

Lily avait du mal à assimiler ces infos, comme si ces images étaient oblitérées par celles de l'Angleterre. Des inondations à Sydney ? Comment était-ce possible ?

Gary avait l'air déconcerté.

Un autre gros titre attira leur attention : le test match de cricket prévu à l'Oval, entre l'Angleterre et l'Inde, avait été remis au lendemain.

La voiture arriva.

8

London City était l'aéroport le plus proche du centre-ville, mais pendant le trajet, lent, saccadé, interminable, ils eurent tout loisir de contempler les tours de Canary Wharf sous la pluie. Le temps qu'ils arrivent à l'aéroport, d'après les informations transmises par le nomade de Gary, les inondations de King's Lynn et de Hunstanton, autour du Wash, avaient fait des victimes, et la tempête était entrée par la côte est jusqu'à Great Yarmouth et Lowestoft.

Les pistes de l'aéroport étaient vitrifiées par la pluie et battues par les vents, mais les avions atterrissaient et décollaient, en bondissant comme des saumons après un roulement au sol d'une brièveté affolante.

L'hélico d'AxysCorp était du même modèle, nouveau et léger, que celui qui était venu les chercher à Barcelone. Ils montèrent rapidement à bord et l'appareil prit son envol. Le pilote semblait avoir une foi absolue dans sa machine, en dépit des bourrasques qui s'acharnaient sur eux. Lily se sentait en confiance, elle aussi, dans le ventre de l'hélico, bien plus que dans une voiture qui avançait péniblement dans le chaos et les encombrements des rues de Londres. Là, au moins, elle était dans son élément.

L'est de Londres défila en dessous d'eux. La Tamise était un ruban d'un vilain gris. À un kilomètre de l'aéroport, le barrage sur la Tamise tendait en travers de l'eau ses coques d'acier luisantes. Les poutrelles basculantes jaunes, massives, étaient levées sur le côté de chaque jetée. Les vagues coiffées de blanc s'écrasaient sur le barrage fermé, projetant des gerbes d'écume très haut dans les rideaux de pluie.

L'appareil monta encore, plongea vers l'avant et continua vers l'est, le long de l'estuaire de la Tamise. La zone industrielle brun-gris qui entourait Londres était un patchwork de parkings de camions, de zones d'entrepôts et d'usines désaffectées. Lily fut frappée par l'importance du développement de la plaine inondable, avec toutes ces nouvelles constructions et ces centres commerciaux, Barking, Woolwich et Thamesmead, qui brillaient sous la pluie comme des maquettes d'architecture. Elle distingua le pont de la M25, qui prenait son essor à Dartford, où la rocade traversait le fleuve. C'était le dernier pont avant la mer. Des fleuves de voitures et de camions avançaient pare-chocs contre pare-chocs aux péages du pont et des tunnels. En direction de l'est, la Tamise coulait entre deux murs de verre : des projets immobiliers et des centres commerciaux

gigantesques, qui avaient poussé comme des champignons le long de l'autoroute.

Un peu plus loin, l'estuaire commençait à s'élargir entre les vastes docks de Tilbury et les zones urbanisées de Gravesend, derrière des étendues de boue apportées par le fleuve. Tout cela était en aval du barrage, hors de sa protection supposée. Le barrage devait préserver le centre de Londres des crues de la Tamise dues aux marées qui remontaient à contre-courant. Plus loin, vers le nord, le fleuve s'élargissait rapidement. Là aussi, ce n'étaient que lotissements à perte de vue, des hectares de raffineries, d'entrepôts, et les réserves d'hydrocarbures de Coryton et de Canvey Island. Après cette laide extension industrielle, l'estuaire s'offrait à la mer.

La ville de Southend-on-Sea était un fouillis de vieilles rues qui embrassaient la côte, coincées derrière une autoroute qui montait vers le nord, balafrant le paysage. Lily distingua une jetée d'une longueur impressionnante, une ligne fine, frêle, qui griffait la surface de la mer. Les vagues se brisaient sur les digues, explosaient en giclées silencieuses de blancheur, et l'eau s'accumulait sur les promenades.

Ils survolèrent la ville, puis l'hélico descendit vers une petite plate-forme d'atterrissage, un peu plus loin vers l'est, près de Shoeburyness. Une jetée protégée par un toit et des murs de Plexiglas menait, par-dessus une étendue de plage sablonneuse, vers ce qui ressemblait à une petite marina, une rangée de bâtiments massifs devant lesquels étaient amarrés des bateaux. Et puis Lily s'aperçut que les « bâtiments » flottaient sur l'eau, posés sur de gros pontons.

Malgré le vent de plus en plus violent, le pilote les posa en douceur. Deux employés d'AxysCorp en combinaison bleue, capuchon relevé sur la tête, se précipitèrent vers l'hélico en tirant derrière eux une espèce de tunnel extensible. Lily et Gary furent à peine exposés au vent et à la pluie avant de se ruer vers le tunnel puis sur la jetée. Tout en longeant les parois de verre battues par la pluie, Lily vit, au bout de la jetée, une fête qui battait son plein, des rires, des lumières et des gens élégants.

Un serviteur les arrêta, leur prit leurs cirés et leur tendit des serviettes pour s'essuyer le visage. Il y avait même une petite salle de bains. L'homme, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, portait un costume noir discret. Il était incroyablement séduisant et parlait avec un accent écossais cultivé, à la Sean Connery.

Lorsqu'ils furent prêts, on les conduisit au bout du passage, où ils furent accueillis par un serveur avec un plateau de flûtes de champagne. Ils se servirent et entrèrent dans une salle dimensionnée comme une caverne cubique, haute de plafond. Un lustre monstrueux, gigantesque stalactite de verre et de lumière, était suspendu au-dessus

d'une vaste table en forme de beignet, couverte de mets et de boissons. Les murs de couleur pastel étaient plongés dans une pénombre crépusculaire qui faisait paraître étrangement sombres les rangées de toiles de maîtres qui y étaient accrochées, reliques sinistres d'un antique passé au sein de l'opulence moderne.

Dans cet espace, les invités évoluaient, à l'aise, sûrs d'eux, les hommes en smoking, les femmes en robe longue. Tout ce beau monde dégustait boissons et amuse-gueule en admirant le lustre et les œuvres d'art dans un vacarme étonnant, et ce sous l'œil des médias : des équipes de cameramen et de journalistes les suivaient en brandissant micros et caméras. Dans un coin, un quatuor à cordes s'escrimait en pure perte, le brouhaha des conversations couvrant la musique.

Et tout ça flottait sur l'eau. Lily sentait le doux balancement des vagues, elle entendait cliqueter le grand lustre étincelant. Le balancement n'était pas désagréable. En réalité, il allait bien avec les bulles du champagne. Cela dit, elle sortait de cinq années d'abstinence et n'avait plus l'habitude de boire de l'alcool.

— Ça, dit Gary d'une voix déjà pâteuse, c'est le putain de *Titanic.*

George Camden s'approcha d'eux, superbe, en smoking et nœud papillon noir.

— Monsieur Boyle ! dit-il. Votre esprit m'a manqué, ces deux derniers jours. Ce n'est pas un bateau – absolument pas, même, et je pense que M. Lammockson s'offusquerait de vous entendre employer ce terme. C'est un module d'une hydrométropole, une ville flottante. Encore petite, mais…

— Une *quoi* ? fit Lily.

— Ah, capitaine Brooke ! s'exclama Camden, tout sourire. Bienvenue. Vous êtes les invités d'honneur de cette fête.

Lily parcourut la pièce du regard.

— Helen et Piers sont là aussi ?

— Oh oui. M. Lammockson s'excuse de ne pas être là pour vous accueillir en personne. Il avait des coups de fil à passer.

— Tu m'étonnes, fit Gary.

Il avait sifflé son champagne et tendait la main vers une nouvelle flûte.

— Les types de ce genre ont toujours des coups de fil à passer… C'est pas un Gauguin, ça ? fit-il en indiquant le mur de gauche.

— J'ignorais que notre ami Boyle était amateur d'art.

Un couple venait de les rejoindre : Piers Michaelmas, raide comme la justice dans un uniforme de l'armée britannique flambant neuf, Helen Gray à son bras.

— Cela dit, tu as absolument raison, bien sûr, poursuivit Piers. Gauguin est le choix qui s'impose pour un seigneur de la finance, un de ces nouveaux maîtres de l'univers et des marchés financiers

désireux de dépenser son argent. Salut, vous deux !

Piers s'était fait couper les cheveux très court, façon militaire. Seules les rides autour de ses yeux indiquaient qu'il avait passé le plus clair de son temps, ces dernières années, muré dans le silence, le visage dissimulé sous un chiffon sale pour ne pas voir des ravisseurs dont il ne pouvait supporter qu'ils le regardent.

Ils confrontèrent leurs observations. Ces derniers jours, ils avaient vécu des expériences assez similaires : une tournée d'examens médicaux, de débriefings, de visites à leurs familles et d'événements médiatiques.

Seul Piers semblait démangé par l'envie de reprendre son boulot.

— Quelle saleté, ce climat, confia-t-il à Lily. Ça s'est vraiment détraqué pendant qu'on était enfermés, plus vite que ces chercheurs ne l'avaient prévu. Il paraît qu'il se passe quelque chose de nouveau, mais personne ne sait précisément quoi…

Il n'avait pas un mot à dire sur leur captivité ou ses suites.

Dans son dos, Gary chuchota à l'oreille de Lily :

— Le déni. Ce type est un cas d'école ambulant…

— Chut, siffla-t-elle en réponse.

Elle se tourna vers Helen, vêtue d'une petite robe noire toute simple ; elle était belle, se dit Lily, avec ses cheveux blonds, courts, dont la coupe avait dû coûter les yeux de la tête. Toutefois sa robe, sa coiffure ne faisaient que souligner sa minceur, sa pâleur, et le regard hanté de ses yeux bleus.

— Des nouvelles de Grace ?

— Que des fins de non-recevoir, répondit Helen. Le docteur qui s'est occupé de Grace, au début, était un employé d'AxysCorp. Mais depuis, ils se la sont repassée comme une grenade dégoupillée. Après AxysCorp, c'est un médecin de l'armée des États-Unis qui l'a récupérée, puis elle s'est retrouvée entre les mains de l'armée britannique, et puis du ministère des Affaires étrangères, et puis… quand je les appelle, ils me mettent en attente, ou ils m'aiguillent vers je ne sais quel conseiller.

— Je suis sûr qu'elle est en sécurité, dit Gary. Ils ne lui feraient pas de mal…

— Ce n'est pas le problème ! lança-t-elle hargneusement. Elle n'est pas là, avec moi. Je me fous que ce soit la bâtarde d'un prince arabe ou pas. Je suis sa mère.

— Nous sommes aussi consternés que vous, dit George Camden. Nous compatissons, Helen. Sincèrement. Et nous comptons bien faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que vous la retrouviez.

— C'est vrai, c'est absolument vrai, je confirme ce que George vient de dire au nom d'AxysCorp, claironna, d'un ton de commandement, une voix.

Une voix de stentor. Ils se retournèrent automatiquement, d'un même mouvement.

Nathan Lammockson venait vers eux.

9

Lammockson n’était pas très grand, sa veste de smoking était un peu trop juste, et son ventre tirait sur les boutons de sa chemise. Ses cheveux noirs légèrement grisonnants étaient très courts, presque ras, son double menton et son nez charnu étaient luisants de sueur. Il était suivi par une bande de reporters. Il serra la main aux quatre otages qu’il avait arrachés aux griffes des extrémistes espagnols en murmurant des paroles banales. Des flashs les aveuglèrent, des perches tendirent des micros au-dessus de leurs têtes. La rencontre était de toute évidence le clou de la fête, en ce qui le concernait.

Lily avait fait des recherches sur leur sauveteur, depuis son retour en Angleterre. Lammockson avait quarante-cinq ans. C’était un immigrant d’Ouganda de la troisième génération. Ses grands-parents avaient fui Idi Amin Dada. Il avait de faux airs levantins. Il prétendait ne pas connaître ses origines ethniques, ou s’en moquer. À quarante ans, il était devenu l’une des plus grosses fortunes de Grande-Bretagne. Fortune obtenue, pour ce qu’en savait Lily, en rachetant de grosses boîtes dont il utilisait les fonds propres comme garantie des emprunts qu’il avait contractés pour leur acquisition, et en les revendant, faisant au passage des profits gigantesques.

Lorsque les caméras se furent suffisamment rassasiées d’eux, Piers Michaelmas s’éloigna poliment pour examiner ce qui ressemblait à un pager futuriste.

— Ils commencent à lancer des alertes aux inondations à Londres, dit-il à Lily.

— La tempête sur la mer du Nord ?

— Oui. Le barrage est déjà relevé, mais… Allô… Oui, c’est Michaelmas…

Il s’éloigna en parlant dans le vide.

— Alors, fit Lammockson, très volubile. Vous vous amusez bien ?

Gary, qui était un peu pompette, répondit :

— J’aime toujours apprendre de nouveaux mots.

— Comme quoi ?

— « Hedgies ».

Lammockson partit d’un rire tonitruant.

— Les responsables de hedge funds, de fonds spéculatifs. Ça décrit probablement vingt pour cent des gens qui sont ici.

— Mais pas vous, avança Lily.

— Une fois, le *Financial Times* m’a qualifié de « magnat du capital-

investissement ». J'aime bien ce mot-là, pas vous ? « Magnat ». Ça fait riche Byzantin. Évidemment, nous sommes toute une caste, ces temps-ci. Ah, Londres… Loué soit le Seigneur de m'y avoir fait naître ! C'est tellement libéral. Un véritable paradis fiscal pour les gens comme moi.

— Et l'« hydrométropole » ? demanda Gary.

— Ah. Ça, c'est plus intéressant.

Lammockson les surprit en se mettant à faire des petits sauts, son poids massif rebondissant sur le sol.

— On flotte, dit-il. Toute cette demeure est flottante. Vous avez dû vous en rendre compte, depuis l'hélicoptère. Ça flotte, et pourtant, j'ai une piscine, un cinéma, un gymnase et des cuisines comme vous n'en croiriez pas vos yeux. J'ai même une serre. Je suis un homme amphibie ! La garantie ultime contre les inondations, non ? On n'a qu'à larguer les amarres… C'est une ville flottante, de conception hollandaise. Les Hollandais luttent contre la mer depuis des siècles. Bon sang ! Leurs ancêtres n'ont fait que ça pendant deux mille ans. Je vais vous dire une chose : les digues qui n'ont pas résisté quand Katrina a frappé La Nouvelle-Orléans avaient été conçues pour un événement extrême censé ne se produire qu'une fois tous les trente ans. Le barrage sur la Tamise a été conçu pour un événement censé ne se produire qu'une fois tous les mille ans. Aux Pays-Bas, ils prévoient pour un événement susceptible de se produire tous les dix mille ans. Mes amis, si vous voulez vous protéger contre le déluge, c'est les Hollandais qu'il faut aller voir…

— Et c'est là-dedans que vous investissez votre fortune, fit Gary, tout rouge. Ce radeau.

Lammockson le regarda.

— Vous appréciez le champagne, on dirait ?

— Nous ne sommes pas habitués à boire de l'alcool, dit très vite Lily.

Lammockson éclata de rire.

— C'est bien. Vous ne l'avez pas volé. Buvez tant que vous voulez, dites ce qui vous plaît. Écoutez, dans quoi voudriez-vous que j'investisse ? Mon fils, Hammond, va dans la meilleure école privée de Londres. Tout ce que je fais, c'est pour lui.

Il indiqua un garçon grassouillet, d'une dizaine d'années, en smoking, l'air renfrogné, non loin d'un serveur qui promenait un plateau chargé de verres de vin.

— Le père de mes petits-enfants, un jour, poursuivit Lammockson. Mais même sur un enfant, on ne peut investir que des sommes limitées. Alors, quoi d'autre ? J'ai grimpé dans les arbres des forêts tropicales, j'ai volé autour de la Lune dans un Soyouz russe. Regardez ma montre.

Il tendit son bras sous le nez de Gary et retroussa sa manche,

révélant un énorme bracelet-montre.

— Vous savez ce que c'est ? Une Richard Mille RM004-V7. Elle m'a coûté un bon quart de million. Et je n'ai pas *une* montre. J'en ai tout un placard.

— Eh ben, fit Gary avec un grand sourire. C'est la classe.

— D'accord, mais on ne peut mettre qu'une seule montre à la fois, hein ?

Il parcourut du regard la foule brillante qui buvait son champagne.

— Vous savez, la plupart des gens qui sont ici n'y comprennent rien. Même ceux qui ont accumulé de beaucoup plus grosses fortunes que moi, ils ne pigent rien. Mais j'ai le sentiment que vous, les gars, vous comprenez. Vous avez vu l'autre côté de la vie.

— Ils ne pigent pas quoi ? demanda Lily.

— Que tout ça, la façon dont nous vivons, dont nous avons fait fortune, est menacé. En train de changer.

— Le climat, avança Gary.

— Ouais. Surtout la rapidité du changement, l'élévation du niveau de la mer, le bouleversement climatique accéléré. Mais ça ne veut pas dire qu'on ne peut plus faire fortune. Les époques de changement sont des époques d'opportunité. Vous savez, lors de la chute de l'Empire romain, il y a des gens qui se sont enrichis comme jamais. Ils possédaient déjà la moitié de l'Europe. Il faut juste savoir quand c'est le moment de s'en aller, et comment. Il faut être réaliste.

— Et vous, monsieur Lammockson, vous êtes réaliste ? demanda Lily.

— Je m'y efforce. Appelez-moi Nathan. Écoutez… Dans le temps, l'hypercapitalisme, sur lequel reposait le capital-investissement, était une bulle perpétuellement sur le point d'éclater à la moindre tension. Le marché immobilier londonien est en train de s'effondrer, par exemple. Tout le monde achète les terrains les plus élevés. Hampstead, les Chilterns, et ça perturbe complètement l'économie du Royaume-Uni.

« Mais je suis sorti de l'immobilier depuis longtemps. Maintenant, je fais fortune dans les projets de réhabilitation après les catastrophes. Vous saisissez l'idée ? Quand les inondations arriveront et que tous les ordinateurs péteront, je pourrai transférer immédiatement leurs opérations vers un site de secours à Aberdeen. L'industrie des assurances est un autre secteur à fort potentiel, en ce moment. Les compagnies traditionnelles sont en train de crouler sous l'afflux des demandes.

— Et les « durables AxysCorp », fit Lily. J'ai vu les affiches.

— Exactement, acquiesça-t-il avec force. Les gens sentent que l'ère du jetable est révolue, ils veulent des vêtements qui vont durer au moins dix ans. Des machines à laver, des voitures qui marcheront

éternellement sans réparations, des choses comme ça. Et c'est précisément vers cette nouvelle niche que je m'oriente.

— Alors, pendant que le monde est sur le point d'exploser, vous allez encore vous enrichir, fit Gary.

— C'est l'idée générale. Mais je veux faire plus que faire de l'argent. Je sens qu'il est temps que quelqu'un prenne la direction des opérations, pour montrer qu'on peut encore s'en sortir dans notre monde en déliquescence.

— Quelqu'un comme vous, reprit Gary.

Lammockson eut un grand sourire.

— Vous êtes bien sarcastique, mon jeune ami. Et vous avez trop bu. Mais vous avez raison. C'est pour ça que je m'expose sur la scène publique. C'est une décision réfléchie, et une stratégie délibérée. Évidemment, un profil public élevé exige de grosses mises de fonds. Des coups médiatiques.

— Et notre sauvetage était un coup médiatique, c'est ça ? fit Gary.

— Je vous ai sortis d'affaire, non ? Je ne vois pas le mal qu'il y aurait à retirer un bénéfice du bien que je vous ai fait. Vous voyez ces types, dans le coin ?

Il indiqua un groupe d'hommes d'un certain âge qui se goinfraient allègrement de bouchées à la reine sous le grand lustre : petits, la peau noire, ils portaient le complet veston avec une sorte de nonchalance.

— Des anciens du Tuvalu.

— D'où ça ? releva Lily.

— Une nation insulaire. Menacée par l'élévation du niveau de la mer, répondit Gary.

— Vous retardez, mon ami, répondit Lammockson. Elle n'est plus menacée, elle a disparu sous l'eau, noyée, rayée de la carte. Elle avait été évacuée bien avant la fin, l'eau salée ayant depuis longtemps ravagé les cultures et tué les cocotiers. Oh, personne n'est mort ; juste une nation : dix mille personnes, qui ont trouvé refuge en Nouvelle-Zélande, ou ailleurs. Et les hélicoptères qui ont sauvé les derniers anciens en larmes des eaux qui montaient…

— … arboraient les couleurs d'AxysCorp ? supputa Gary.

— Et comment ! répondit Lammockson. AxysCorp, agissant pour le bien public. Prenant l'initiative dans un monde en plein désarroi. Voilà comment je vois les choses. Voilà ce que je fais avec mon argent. Et ce sera essentiel, dans l'avenir, croyez-moi. Je veux dire, pour lutter contre les inondations, dans ce pays, vous avez une Agence pour l'environnement à peu près aussi efficace qu'un chaton en train de se noyer, et un gouvernement qui coupe dans les crédits d'investissement en matière de défense contre les inondations. Alors que si cette putain de mer continue à monter, nous sommes partis

pour assister à des catastrophes majeures.

Lily commença à se sentir angoissée.

— Ça n'ira sûrement pas jusque-là.

— Je ne suis plus dans le coup, fit Gary en s'assombrissant. Il faut vraiment que je me renseigne sur tout ça.

— Vous savez, les gars, quand je dis que je veux que nous restions en contact, je ne plaisante pas, fit Lammockson lourdement. Vous avez une perspective unique, un regard neuf après ces années passées loin d'un monde en bonne voie de devenir dingue. Et moi…

Un délicat coup de gong – une alarme – retentit. Le quatuor à cordes cessa de jouer.

Le regard de George Camden s'était fait distant, comme s'il écoutait dans le vide.

— C'est la tempête, monsieur, lâcha-t-il. Elle arrive sur nous. Elle se dirige vers l'estuaire. Nous ne sommes pas en danger, mais les invités devraient en être informés.

— Occupez-vous-en, trancha Lammockson.

Camden hocha la tête et tourna les talons.

Lammockson reporta son attention sur les ex-otages.

— Écoutez, je suis vraiment désolé, il va falloir que je vous laisse…

Helen, qui n'avait rien dit pendant tout le monologue de Lammockson, posa la main sur son bras.

— Non, dit-elle. Il faut absolument qu'on parle de mon bébé.

Il la regarda bien en face.

— Mademoiselle Gray…

— C'est l'un de vos hommes, votre docteur, qui me l'a enlevée. Où qu'elle soit maintenant, vous êtes responsable.

— J'en ai pleinement conscience. Nous faisons tout ce qui est en notre…

— Ce n'est pas suffisant, coupa Helen, cédant à l'affolement. Vous savez, fit-elle en englobant, d'un geste, tous les micros et les caméras. Et si je faisais une déclaration disant que Nathan Lammockson, le sauveur du monde, m'a volé mon bébé ?

Lily mit la main sur son bras, pour l'arrêter.

— Écoute, Helen…

— Et si j'allais trouver les journalistes ? Si j'écrivais un livre incendiaire ?

Lammockson regarda Helen bien en face, son attention formidable pleinement rivée sur elle.

— Mademoiselle Gray. *Mademoiselle Gray*. J'entends ce que vous dites. Et vous savez quoi ? Je suis d'accord avec vous, à cent pour cent. Vous avez absolument raison, moralement. Mes hommes ont pris l'enfant sous leur protection et nous avons quitté la balle des yeux ;

nous sommes responsables. Je suis responsable. Je vous donne ma parole, solennellement, que nous retrouverons votre bébé et que nous vous le ramènerons.

— Elle. Vous me *la* ramènerez.

— Elle. Excusez-moi. Regardez cet endroit. Vous ne croyez pas que j'ai les moyens d'y arriver ? Doutez-vous que j'en aie la volonté ? Non. Je vous ai tirés de Barcelone, pas vrai ? Portez l'affaire sur la place publique si vous voulez, mademoiselle Gray, c'est votre droit. Tout ce que je vous demande, c'est un peu de temps pour régler ça, pour trouver une solution.

Lily vit que Helen était troublée, qu'elle essayait de résister à sa puissance de persuasion. Elle lui prit la main.

— Helen, c'est ce qui me paraît le plus raisonnable, franchement, pour le moment.

Lammockson hocha la tête, apparemment satisfait.

— Bon, alors, on est d'accord ? On va s'en occuper, vous et moi, fit-il en prenant Helen par les épaules. Mais là, tout de suite, j'ai une salle pleine de grosses fortunes à réconforter.

Il tourna les talons et s'éloigna, entouré de son staff comme une maman canard de ses canetons.

Piers s'approcha vivement de Lily.

— Ça va très mal. C'est l'alerte générale dans la zone de l'estuaire. Je suis en contact avec le commandement stratégique. Ils mobilisent tous les moyens à leur portée. AxysCorp fait décoller ses hélicos pour participer aux opérations de sauvetage. On peut faire quelque chose. Tu veux venir avec moi ? Les équipes de Lammockson mettent un hélicoptère à notre disposition. En se dépêchant, on pourrait prendre la tempête de vitesse.

— Il y a longtemps que je n'ai pas piloté.

— On ne te demande pas de piloter. Mais les hélicos, ça te connaît. Tu pourrais te rendre utile.

Lily pensa soudain à sa sœur et à ses enfants, qui étaient allés au Dôme, cet après-midi-là. Les transports en commun, pour quitter cet endroit, constituaient toujours un goulot d'étranglement.

— Tu pourrais m'emmener à Greenwich ?

— Aucun problème. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers Gary et Helen, vous serez peut-être plus en sécurité ici…

— Non, merci, répondit Gary. Écoute, Piers, tu pourrais me rapprocher du barrage ? Je suis en contact avec des collègues, là-bas, et j'aimerais essayer de comprendre ce qui se passe…

— Gary, intervint Lily. Tu as trop bu. Tu n'es pas en état de…

Il lui montra une plaquette de comprimés et lui dit en souriant :

— Je vais dessoûler sans problème. Maintenant, il y a des pilules dégrisantes pour combattre les effets de l'alcool. Tu devrais regarder

dans ton minibar, Lily.

— Le barrage, hein ? fit Piers. Alors il faut qu'on y aille tout de suite.

Un système d'annonce générale retransmit la voix profonde de Lammockson : la fête était pimentée par une alerte aux inondations, annonçait-il. Il n'y avait pas de quoi s'affoler, l'hydrométropole était parfaitement conçue pour résister aux inondations, tous ceux qui avaient eu la sagesse de s'inscrire pour des vacances-catastrophe seraient évacués et pris en charge.

Le sol se mit à osciller légèrement sous les pieds de Lily. Le bâtiment flottant s'élevait comme une gigantesque cabine d'ascenseur. Quelques invités perdirent l'équilibre. Il y eut des rires suraigus.

— Putain de merde ! fit Gary.

La salle se remit d'aplomb.

— Ça s'est élevé de combien ? demanda Lily.

— Difficile à dire, répondit Piers en haussant les épaules. Un mètre ? Deux ?

Lily ignorait tout du barrage sur la Tamise, et des défenses anti-inondations de Londres en général.

— Le barrage devrait réussir à encaisser une vague de cette hauteur, non ?

— Je n'en sais rien, répondit honnêtement Gary. La tempête sera canalisée dans l'estuaire comme dans un entonnoir, le niveau du fleuve va monter. La crue devrait être amplifiée lorsque l'eau atteindra le barrage.

— À quelle hauteur ?

Personne n'avait la réponse.

— Allez, trancha Piers. Au boulot !

Ils se précipitèrent derrière lui, récupérèrent leurs cirés en vitesse et parcoururent en courant la jetée vitrée qui menait à la plate-forme d'atterrissage.

Lily jeta un coup d'œil à sa montre. Il était un peu plus de trois heures de l'après-midi.

10

Un quart d'heure plus tard, un hélico d'AxysCorp fonçait vers l'ouest, remontant la Tamise, emmenant Gary Boyle vers le barrage qui enjambait le fleuve.

La tempête s'engouffrait déjà avec violence dans l'estuaire, mais elle n'arriverait pas au barrage avant une heure. L'hélicoptère la devança aisément, malgré les rafales de vent et la pluie battante. En dessous d'eux, le fleuve était un monstre en furie, écumant, qui ébranlait ses rives. Les étendues de boue, de l'autre côté, étaient submergées, et les landes inondées luisaient comme de l'étain fondu.

L'hélico déposa Gary à la tour de contrôle du barrage, sur la rive sud de la Tamise, et redécolla immédiatement pour procéder à des opérations d'évacuation.

Resté seul, Gary alla à pied jusqu'à la berge du fleuve. Il dut se pencher pour résister au vent chargé de pluie qui lui giflait le visage. On était en juillet et il ne faisait pas froid, mais sous le ciel bas, où filaient les nuages, régnait une lumière plombée, automnale.

Les piles du barrage, constituées de voiles d'acier hautes de cinq étages, brillaient comme de l'argent sous la pluie. Les portes avaient déjà été levées, des dalles d'acier de vingt mètres qui pivotaient sur des roues gigantesques afin de changer le barrage en un mur compact dressé à sept mètres au-dessus du niveau normal de l'eau. Des lumières rouges, aveuglantes, clignotaient sur les piles du pont, pour avertir les bateaux que le fleuve était barré. C'était la première fois que Gary voyait le barrage de près, et il fut frappé par son gigantisme. Chacun des quatre canaux navigables centraux était aussi large que l'ouverture centrale du Tower Bridge, et chaque porte pesait quatre mille tonnes. Le barrage était un monument élevé à la gloire des tentatives humaines pour contrôler la nature.

Mais ce jour-là, la nature mettait l'homme à rude épreuve. Le fleuve, qui remontait de l'aval sous la poussée de l'océan, était déjà sensiblement plus haut qu'en amont et des embruns volaient par-dessus les lignes nettes des portes.

Malgré le vacarme du vent, Gary entendait le hurlement des sirènes, tout le long de l'estuaire.

Deux silhouettes habillées en orange fluo s'approchèrent de lui.

— Gary ! C'est toi ? Espèce de connard, tu vas être emporté par le vent. Je devrais faire comme ces dingues de chrétiens, à Barcelone, et

te mettre en laisse.

— Moi aussi, je suis content de te voir, Thandie.

Thandie Jones referma autour de lui ses énormes manches orange. Elle était océanographe. Lors de l'enlèvement de Gary, elle travaillait pour la NOAA, la Météo américaine. Elle s'occupait de la modélisation du système climatique et des études sur le changement climatique. C'était une grande Black aux traits épais, originaire de Chicago, plus grande que Gary mais noueuse, et plus forte.

L'homme qui se trouvait à côté d'elle disparaissait derrière des épaisseurs de tissu enduit orange. Même ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes. On ne voyait que son nez.

Thandie fit les présentations :

— Gary Boyle, Sanjay McDonald. Il est aussi modélisateur du climat, le pauvre bougre.

Sanjay révéla une face barbue et serra la main de Gary.

— Je bosse pour Hadley – le Hadley Centre for Climate Prédiction, le Bureau de la météo. J'ai entendu parler de vous. Ravi de faire votre connaissance, Gary. Je suis sûr que vous avez été enchanté de découvrir, à peine rentré, un changement climatique vraiment digne de ce nom…

— Ouais, fit Thandie. Dites, à propos de climat, si on allait se mettre à l'abri ?

Elle les entraîna dans la tour de contrôle. Elle fit descendre Gary vers une espèce de vestiaire, où elle lui fit revêtir un équipement protecteur : une combinaison imperméable, des bottes, un gilet isolant, un casque et même un gilet de sauvetage. Gary n'avait jamais fait preuve d'une pudeur exagérée devant Thandie. Il se déshabilla et enfila la combinaison imperméable, qui n'était pas tout à fait à sa taille.

— Je considère comme une faveur le fait que tu m'aies appelée pour me donner rendez-vous ici, dit Thandie. Tu as un petit chouïa de célébrité, tu sais, Boyle. Pas plus grand que ça, ajouta-t-elle en écartant son pouce et son index d'un millimètre, mais ça a suffi pour me permettre de réquisitionner un hélico. On va courir après la tempête.

— Je savais que c'était une bonne idée de t'appeler, répondit-il avec un immense sourire.

— J'en déduis que vous vous connaissez bien, tous les deux, commenta Sanjay McDonald.

— On était ensemble au MIT, répondit Gary. À vrai dire, j'ai été son étudiant. Ensuite, je suis parti pour le Goddard Institute pendant que Thandie, qui avait tiré la courte paille, se retrouvait à la NOAA.

— Ouais, ouais, c'est ça, répliqua-t-elle.

— On travaillait dans le même domaine, la modélisation du climat.

Thandie était spécialiste de l'interaction entre l'océan et l'atmosphère… Mais je suppose que vous savez déjà tout ça. On a bossé ensemble sur des modèles prévisionnels concernant le projet de reconstruction de la digue post-Katrina, à La Nouvelle-Orléans.

— C'est un tout petit monde, le monde de la modélisation du climat, dit solennellement Sanjay.

Gary lui trouvait quelque chose d'asiatique, mais son accent était aussi écossais que son nom de famille.

— Tu nous as manqué, dit Thandie en regardant Gary. Je suis restée en contact avec ta maman. On a signé des pétitions, remué ciel et terre sur la Toile, punaisé des affiches, attaché des rubans jaunes aux arbres le jour de ton anniversaire. Pour que le public ne t'oublie pas.

Gary était profondément touché. Il n'avait pas imaginé, pendant sa captivité, que les gens faisaient un tel raffut pour lui.

— J'apprécie vraiment. Sincèrement, je t'assure. Ça a dû jouer un rôle positif dans ma libération. Et je sais que maman avait besoin d'aide. Je ne l'ai pas encore vue, mais on s'est parlé…

Quelques employés du barrage passèrent, uniquement des Anglais, des hommes, l'air épuisés, mais surexcités.

— Aujourd'hui, coupa Thandie, c'est le genre de jour où les gens qui bossent ici ont l'impression de ne pas s'échiner pour rien. En gros, c'est le grand jour. On essaie de ne pas se mettre dans leurs pattes. Officiellement, on est invités par le Service de prévision des crues d'orage du Bureau de la météo. Ils ont un grand centre de modélisation, à Liverpool…

— Mais les modèles ne marchent plus aussi bien, intervint Sanjay.

— Et donc, reprit Thandie, on est là, en première ligne, avec nos modèles expérimentaux, à essayer de bidouiller de nouvelles solutions.

— Si les modèles ne marchent pas, dit Gary, je ne vois pas comment le Bureau de la météo pourrait prédire les conséquences de cette tempête.

— En gros, c'est l'idée, dit Sanjay. Et c'est pour ça que l'alerte météo a été lancée au dernier moment. Idéalement, ils aiment bien avoir douze ou vingt-quatre heures de battement pour prévenir les écoles de rester fermées le matin et empêcher les banlieusards de venir en ville, ce genre de chose.

— Et les modèles ne marchent pas, reprit Thandie, parce que absolument tout fout le camp. Tu as vraiment raté le plus drôle, Gary Boyle.

Un profond gémissement mécanique se réverbéra dans la structure de béton. Gary essayer d'imaginer le poids terrible de l'eau du fleuve en crue sur les portes du barrage.

— Ça y est, tu es prêt ? demanda Thandie.

11

La console de bord de l'hélico, un Puma modifié appartenant au ministère de l'Environnement, était équipée d'une batterie d'instruments, de capteurs, d'appareils de mesure de température, de pression et de vitesse de l'air, et d'un joli petit ensemble radar-moniteurs infrarouges pour mesurer la profondeur du fleuve, la vitesse du courant, la température de l'eau et les mouvements de la surface. Une caméra était montée sous la coque. Il y avait même une sonde, un gadget en forme de poisson attaché à un câble muni d'un treuil qui permettait de le faire descendre dans l'eau, mais Sanjay décréta qu'on ne l'utiliserait pas aujourd'hui : l'eau était trop agitée et le risque que la sonde soit heurtée par un objet flottant était trop grand.

Pendant que Sanjay vérifiait le matériel, Gary observa Thandie. Elle avait un sourire et une lueur dans le regard qu'il ne connaissait que trop. C'était une vraie casse-cou, inconsciente du danger, qui courait après les tornades et les tsunamis au nom de la science, toujours prête à aller un peu plus loin que les autres. Le tourisme de catastrophe, comme elle disait. Les sports de glisse dans des conditions climatiques extrêmes.

Quand ils montèrent dans l'hélico et qu'il la vit prendre place aux commandes, il se sentit glacé jusqu'à la moelle des os. Elle coiffa un casque radio et commença à manipuler des interrupteurs. Le moteur rugit et le rotor se mit à tourner au-dessus de leur tête.

Sanjay ouvrit un ordinateur portable, se l'attacha sur les cuisses avec une sorte de harnais et le connecta à la console de bord. Pendant que l'ordi démarrait, il remarqua la tête que faisait Gary.

— Vous n'aviez pas prévu que c'était elle qui piloterait, je parie.

— Gagné, répondit Gary entre ses dents.

— On n'avait personne d'autre sous la main. Tous les pilotes officiels sont réquisitionnés pour des missions d'urgence. Un coup de bol que…

— Les gars, mettez vos moufles, on grimpe ! lança Thandie.

L'hélicoptère s'éleva dans l'air, au-dessus de la tour de contrôle. L'espace de quelques secondes, le temps que Thandie le reprenne en main, ils dérivèrent au gré du vent. Sous ses gifles, l'appareil leur parut aussi fragile qu'une feuille emportée par une bourrasque.

Gary baissa les yeux. Le barrage était à nouveau visible, ses capuchons d'acier fermement alignés, soumis aux assauts d'une

Tamise plus agitée qu'elle ne lui avait semblé, quelques minutes auparavant. Sur la berge, près de la barrière qui protégeait la tour de contrôle, il vit des gens en imperméable brandir des pancartes et des bannières détrempées, face à une rangée de policiers équipés comme pour repousser une émeute.

— C'est quoi, cette manif ? demanda-t-il.

Sanjay jeta un coup d'œil sous le ventre de l'appareil.

— Ils manifestent contre les inégalités, contre les milliards dépensés pour protéger Londres pendant que le reste de l'Angleterre disparaît sous les inondations, et tout ce qui s'ensuit.

— Ils croient peut-être qu'ils seraient mieux lotis si on laissait Londres s'engloutir sous les eaux ? rétorqua Thandie. Allez, on a du boulot.

Elle poussa un hurlement sauvage. L'appareil fit un bond en avant, droit sur la tempête approchante.

La pluie s'écrasait sur le cockpit de l'appareil, si drue que Gary avait du mal à voir au-dehors. La petite cabine encombrée de matériel, dans laquelle ils étaient serrés comme des sardines, s'agitait et bringuebalait, secouée en tous sens par les rafales de vent. La coque grinçait, les boucles des harnais cliquetaient. Rien à voir avec le pilotage sans à-coups, professionnel, du pilote d'AxysCorp qui avait transporté Gary, un peu plus tôt. Thandie semblait défier les éléments, foncer bille en tête dans les turbulences. Sanjay essayait de travailler sur son portable. Gary comprenait maintenant pourquoi il se l'était attaché sur les cuisses.

Gary se pencha en avant.

— Alors, Thand, qu'est-ce que j'ai raté dans ton soap opéra perso ? demanda-t-il en hurlant pour se faire entendre malgré le vacarme.

— Pas grand-chose, répondit-elle sur le même ton. Rien de nouveau sous le soleil dans le monde universitaire. Tu écris des articles, tu te démerdes pour te faire publier, tu concoctes des demandes de subventions pour continuer à exister, tout ça en repoussant les mains baladeuses de ces éminents professeurs. La science du climat est en plein boom, depuis quelques années, surtout depuis que nos modèles ont commencé à merder, mais c'est toujours aussi dur de gagner sa vie.

— Ça, c'est l'histoire d'une vie de chercheur…

— Ouais. Sauf que je me suis fait éjecter de la Royal Society, à Londres. Je me suis engueulée avec un vieux con qui m'a traitée de négationniste du changement climatique.

— Tu veux rire ?

— Nan. J'avais trouvé des données sur l'élévation du niveau de la mer qui ne cadraient pas avec le paradigme.

— Bon, mais tu ne le réfutais pas ?

— Je me contentais de dire qu'il semblait se passer quelque chose de différent. Un phénomène nouveau, impossible à expliquer par les mécanismes habituels, la fonte de la calotte polaire et l'expansion thermique des eaux de l'océan. Mais ces vieux crabes défendent leur position depuis trop longtemps, et leurs opposants n'ont pas voix au chapitre. Pour eux, toute remise en cause du dogme est une tentative de réfutation. D'un côté, on ne compte plus les observateurs qui considèrent ces événements exceptionnels comme une preuve que le réchauffement global est une réalité, alors même qu'il n'y a pas de lien de cause à effet direct, et de l'autre, tous ceux qui contestent le réchauffement global se font empaler. Un vrai gâchis.

— Tes données étaient nulles, intervint Sanjay. À la Royal Society. Tes conclusions étaient pure spéculation. Moi aussi, je t'aurais saquée, même si tu n'avais pas balancé à Isaac Keegan qu'il avait la tête dans le cul.

— Je ne regrette rien ! hurla Thandie. Le premier qui dit qu'il se passe quelque chose de nouveau dans le monde n'est jamais pris au sérieux. Gary, tu as connu Hansen, à Goddard, tu sais ce qui arrive aux anticonformistes : « On s'est bien moqué de Christophe Colomb quand il disait que la Terre était ronde », entonna-t-elle.

— Tu continues quand même à travailler ? demanda Gary.

— Ouais, plus ou moins.

— Alors, il y a un truc que j'ignore… Tu as un homme dans ta vie en ce moment, Thandie ? Il y a un « monsieur Jones » ?

Thandie hésita. Sanjay eut un haussement de sourcils expressif à l'intention de Gary et replongea le nez sur son portable.

— Alors tu n'es pas au courant… dit-elle enfin.

— Au courant ? Mais de quoi ?

— J'ai rencontré un gars. Qui était dans le e-business. Il voulait se lancer dans la commercialisation de prévisions météo personnalisées. Ce n'était pas la plus mauvaise idée du monde. Des prévisions, basées sur des modèles à large zone, du domaine public, améliorées grâce à un ensemble de capteurs qui assuraient le suivi du microclimat dans la région du client et le trajet attendu des…

— Thandie, le gars ?

— Ouais. Bon. Bref, on s'est mariés. Je suis tombée enceinte. J'ai perdu le bébé. Et j'ai perdu le gars. Ou on s'est perdus tous les deux.

Il fut choqué par la brutalité de la révélation.

— Oh. Je suis désolé. Et vous n'avez pas eu envie de retenter le coup ?

— Il est apparu que ce n'était plus une option, répondit-elle laconiquement. Plus pour moi. Les toubibs… Enfin, ça n'a plus d'importance.

— Oh merde… Thandie, c’est moche.

— C’est la vie, c’est tout. On connaît tous des changements comme ça. Les naissances, les morts, qu’est-ce que tu veux ? C’est juste un chemin que je n’ai pas pris.

Elle se tenait bien droite sur son siège, malgré les bourrasques qui ébranlaient l’appareil.

Sanjay tapota l’épaule de Gary.

— Moi, j’ai deux enfants, de deux mères différentes. Un à Glasgow, qui est plutôt écossais, l’autre, dans le Middlesex, qui est plutôt bengali. La vie n’est jamais simple, mon ami.

— C’est sûr. Mais…

Mais Gary connaissait une autre Thandie, avant, une Thandie exubérante, sauvage, bourrée d’idées et qui n’avait pas froid aux yeux. Il se demanda s’il réussirait jamais à connaître cette nouvelle personne abîmée.

— C’est une tragédie que je sois resté si longtemps parti.

— Une tragédie pour vous, pour votre famille et vos amis, répondit Sanjay. Vous devez en avoir gros sur la patate.

— Ah ça oui !

Et même de plus en plus, au fil des jours. À un moment, peut-être qu’il s’était trop habitué à ses ravisseurs, peut-être même qu’il s’était mis à les aimer, ou un putain de truc genre syndrome de Stockholm. Maté par sa longue captivité. Mais depuis sa libération, il était passé à autre chose, il voyait ça autrement : il les haïssait.

Et puis l’hélico plongea, et il se rappela que le monde passait lui aussi à autre chose, et qu’il se fichait pas mal de ses réflexions.

L’appareil survola en rase-mottes une péninsule séparée de la rive nord de la Tamise par un torrent profond. Des deux côtés s’étendaient des installations industrielles : des réservoirs de produits pétroliers, des raffineries, des cheminées d’usines et de grands gazomètres reliés par une résille de passerelles et de tuyaux. Un pont métallique plus important enjambait le fleuve.

— On est où, là ? demanda Gary. Et c’est quoi, tout ça ?

— Canvey Island, répondit Thandie en forçant sa voix pour se faire entendre. Et ça, à l’ouest, c’est Coryton. Un complexe pétrochimique.

Les terminaux étaient ravitaillés à partir du fleuve. Un essaim de remorqueurs entourait un superpétrolier gigantesque, amarré à une jetée. Un tapis de lampes au sodium éclairait le paysage, qui s’étendait apparemment sur des kilomètres, protégé par une digue de béton massive, de plusieurs mètres de hauteur. Mais la zone n’était pas entièrement livrée à l’industrie. Il y avait des propriétés privées, des maisons de brique rouge qui semblaient tendre le dos sous la pluie, certaines à moins de cinq cents mètres des installations industrielles.

Il était clair qu'une évacuation était en cours. Des files de voitures sortaient des propriétés, encombrant les routes qui se déversaient dans les voies de circulation plus importantes remontant vers le nord. Il n'était que quatre heures de l'après-midi, mais il faisait tellement noir que la plupart des voitures avaient allumé leurs phares. Tout cela, les files de voitures presque arrêtées, les hélicoptères de la protection civile d'un jaune vif qui patrouillaient le long des rives du fleuve, Gary le voyait en pointillés entre les rideaux de pluie, depuis un hélico ballotté par les rafales. Il entendait Thandie parler à un contrôleur du trafic aérien.

Tout à coup, il y eut un éclair, puis un coup de tonnerre.

— Le front orageux n'est qu'à quelques kilomètres droit devant nous, brailla Thandie en tendant le doigt. Sanj, quels sont les paramètres ? Tu as les données GPS ?

— Je les ai, répondit Sanjay en regardant son écran. Les capteurs climatiques sont nominaux, sauf qu'avec ce vent la sonde éolienne va s'arracher net. Et la pression est en chute libre. Neuf soixante-dix, neuf soixante-cinq… Le radar marche, le sonar moins bien, comme on pouvait s'y attendre. Ça aiderait, si cet hélico ne faisait pas des bonds de carpe…

— Je fais ce que je peux, bouffon.

Gary n'aurait jamais imaginé que la région était aussi industrialisée.

— C'est une vraie ville, dit-il. Et plutôt vulnérable, non ?

— Il faut ça pour alimenter Londres, ce gros monstre assoiffé. Mais ils sont parés pour les inondations, ils procèdent régulièrement à des simulations d'alerte.

Elle actionna un interrupteur et la radio commença à retransmettre les procédures effectuées par l'équipe d'une raffinerie qui égrenait les étapes du protocole de fermeture : pompes, chaudières, compresseurs, valves, unités de craquage catalytique, etc.

— Ils n'ont pas pris les devants, remarqua Gary. Pourtant, on suivait la tempête à la trace depuis l'Écosse.

— Plus d'un million de gens vivent dans la plaine inondable de la Tamise, et on ne déclenche pas une alerte comme ça à la légère, répondit Thandie. Tu imagines ce que ça coûte ? Rien que le trafic sur la Tamise est un problème. Ces temps-ci, le barrage donne l'impression d'être plus souvent levé qu'abaissé, et la fermeture d'une raffinerie, ce n'est pas de la rigolade. On ne se contente pas d'appuyer sur un bouton. Ça coûte une fortune d'interrompre tous ces processus. Les fausses alarmes ne sont pas populaires. Les gens sont très angoissés par les problèmes de sécurité, de poursuites judiciaires…

— Et dans le cas présent, intervint Sanjay, les conséquences possibles de la tempête étaient estimées avec une marge d'erreur trop

importante pour constituer une aide à la décision. Je vous l'ai dit, nos modèles prévisionnels sont à genoux. Mais le pire, c'est que l'interface entre les différents modèles vasouille aussi…

Gary comprenait le principe. Les modèles mathématiques utilisés en météo étaient généralement basés sur un ensemble de paramètres provenant de la terre, de l'air et de la mer, et sur des extrapolations de variables comme la pression, la température et la vitesse du vent. Mettons que l'on fasse tourner un modèle basique pour l'ensemble de la mer du Nord, par exemple, quand une tempête franchissait le Wash ou l'estuaire de la Tamise, on introduisait les données correspondant au modèle « océan » dans des modèles plus fins afin de voir ce qui se passait. Mais si tous les modèles capotaient parce que les données physiques des systèmes climatiques de la planète étaient bouleversées, les erreurs se multiplieraient, plus particulièrement aux limites, et au niveau des interfaces.

— La dernière grande inondation de Londres a eu lieu en 1953, poursuivit Sanjay. C'est à la suite de ça qu'on a construit le barrage. Une grande partie de la zone concernée est en dessous du niveau de la mer. Près d'un millier de maisons avaient été inondées, et il y avait eu plus de trois cents morts. La catastrophe était due à la convergence d'une marée haute et d'une tempête particulièrement violente.

Le cœur d'une tempête était une zone de basse pression capable de soulever la mer en dessous d'elle, de l'aspirer physiquement, formant à la surface une bosse qui pouvait faire des centaines de kilomètres de diamètre. Lorsque le vent repoussait ces hautes eaux contre une côte ou dans l'estuaire d'un fleuve, se produisait alors ce qu'on appelait une onde de tempête.

— Et là, ce serait quoi ? Une soudaine montée des eaux ? La marée haute ?

— La tempête chasse les vagues devant elle, répondit Sanjay, mais je ne dirais pas que c'est une montée spectaculaire. Quant à la marée, comme les modèles prévisionnels sont complètement caducs…

— L'événement auquel nous assistons maintenant n'a donc aucune des caractéristiques spécifiques de la catastrophe de 1953. Il y a tout de même bien une inondation…

— Ça y ressemble, convint Sanjay. Pourtant, ce n'est pas une tempête particulièrement sévère.

Il avait l'air chagriné, comme si le monde réel était un grain de sable dans la coquille d'huître bien close qu'était sa science.

— Et merde ! s'exclama Thandie. La voilà… !

L'hélico plongea et se cabra alors que Thandie le ramenait au-dessus du fleuve.

Gary vit, derrière les vitres battues par la pluie, la vague arriver.

L’eau montait, poussée par la tempête de la mer du Nord, et s’engouffrait dans l’estuaire qui formait une sorte d’entonnoir, plus étroit et moins profond. Sur son chemin, la vague submergeait comme si de rien n’était les barrages, les digues et toutes les défenses anti-inondations, formant une tache noire qui progressait sur les routes, les parcs et les jardins des deux rives.

— Tu l’as, Sanjay ? demanda Thandie.

Sanjay pilotait à l’aide d’un joystick la caméra fixée sur le ventre de l’hélicoptère.

— Plutôt pas mal, répondit-il.

— On alimente les chaînes d’infos en continu…

L’inondation atteignait les raffineries et les réservoirs de pétrochimie. L’eau encerclait la base des énormes structures, noire et visqueuse comme le pétrole qu’on y raffinait. Des lumières se mirent à clignoter, des voitures abandonnées furent rapidement submergées. L’eau devait monter très vite.

Et puis elle commença à se répandre dans les propriétés. Thandie fit descendre l’appareil pour leur permettre de voir le désastre de plus près. Les flots tumultueux se déversaient sur les routes d’accès encore pleines de voitures. Les phares des véhicules recouverts vacillaient puis s’éteignaient. Les gens sortaient précipitamment de leurs véhicules, grimpaient sur le toit, tentaient désespérément de fuir en pataugeant dans l’eau qui montait inexorablement. Mais le courant emportait les voitures elles-mêmes et les projetait sur eux.

Tout cela, ils le voyaient d’en haut, dans la chaleur et le confort relatifs d’une cabine d’hélicoptère. Il n’y avait pas de cris ou de hurlements ; les sons humains étaient étouffés par le rugissement de la tempête, le bruit du moteur, le battement des pales. Soudain, ce ne fut plus un événement climatique spectaculaire, une énigme pour les météorologues.

— Bon Dieu ! fit Gary. Mais c’est une véritable catastrophe, ce qu’on voit, là.

— Toute cette putain de journée *est* une catastrophe, répondit Thandie. Contentons-nous de faire notre boulot.

Dans un rugissement de moteur, l’hélicoptère fit un bond vers le haut et prit la direction de l’ouest. Les propriétés inondées se réduisirent à une abstraction, d’eau et de terre mêlées.

12

En suivant le front de tempête qui remontait la Tamise vers le centre de Londres, l'hélicoptère survola Tilbury. La zone, très peuplée, faisait l'objet de procédures d'évacuation majeures. La quantité de voitures qui se déversaient sur les routes était impressionnante. Les transformateurs électriques étaient envahis par les eaux. Le courant était coupé dans des secteurs entiers. Sur le fleuve, un porte-conteneurs s'était renversé, en essayant apparemment de faire demi-tour, et les conteneurs s'étaient répandus dans l'eau comme des boîtes d'allumettes. Leur récupération exigeait un dispositif très important, à en juger par les hélicoptères qui bourdonnaient dans les parages et les canots de sauvetage massés autour du bâtiment sinistré.

L'hélicoptère poursuivit son trajet.

— Il faut qu'on comprenne tout ça, murmura Thandie. Qu'on le comprenne, et qu'on y remédie.

— Le niveau moyen des mers a monté d'un mètre, dit Gary.

— Qui t'a raconté ça ? demanda Thandie en se tournant vers lui.

— Une gamine de onze ans.

— Eh bien, il se pourrait qu'elle n'ait pas tort, grommela Thandie.

— On ne peut rien affirmer, fit Sanjay. On a du mal à dégager des tendances. En réalité, on constate des événements fluviaux exceptionnels, et on assiste à des crues de marée, comme ici. Mais sur toute la planète. En même temps, les océans se réchauffent. Et l'élévation de la température alimente les tempêtes.

— Comme celle-ci.

— Possible. Les données sont fragmentaires.

— Qu'en penses-tu ? demanda Gary à Thandie.

— J'en pense que les océans sont en train de monter. Il se peut que les données soient fragmentaires, Sanjay, mais elles vont toutes dans le même sens. La tendance séculaire finira bien par apparaître, avec le temps.

— Alors, comment est-ce que ça marche ? Un mètre, ça fait beaucoup d'eau. À l'époque où j'ai été enlevé, on estimait que c'était la limite maximale d'élévation du niveau de la mer pour la fin du siècle, pas pour 2016.

— Je m'en souviens comme si c'était hier, répondit sèchement Thandie. Le bon vieux temps du réchauffement global.

— Alors, qu'est-ce qui provoque ça, si, comme tu le dis, ce n'est pas seulement dû à la fonte des glaciers et des calottes polaires, ni à

l'expansion de la masse des océans provoquée par leur réchauffement ?

— Tout ça continue, comme depuis des dizaines d'années, répondit Thandie. Mais là, c'est autre chose.

— La controverse fait rage depuis quelque temps, dit Sanjay. Et Thandie a des hypothèses – pas vrai, ma chère ?

— Fais-moi grâce de ce ton condescendant, espèce de loser d'Anglais frimeur. Ouais, j'ai ma petite idée. Tout ce que je veux, c'est un moyen de la valider.

— Et alors tu pourras écrire ton livre, passer à la télé et faire mourir tout le monde de trouille, en faisant fortune au passage.

Thandie leva sa main gantée, médius levé, puis elle fit doucement descendre et ralentir l'hélico.

— Bon sang ! Vous voyez ça ?

Gary regarda le pont sur la Tamise : une pelote de six voies de circulation enchevêtrées dans des échangeurs. La rive nord était bordée par des complexes industriels et festonnée par des pontons et des jetées qui s'avançaient dans le fleuve. Derrière la zone industrielle, une large bande de béton et de verre, vivement éclairée de l'intérieur, évoquait, vue du ciel, une succession d'immenses serres. Au sud, il repéra une ville de verre encore plus spectaculaire, enchâssée dans ce qui ressemblait à une carrière de craie, avec des hectares de parc soigneusement manucurés.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Dartford Crossing, répondit Sanjay. Et ça, mon ami américain, c'est la M25, la rocade qui fait le tour de Londres. En réalité, un parking géant en forme de beignet, même les bons jours. Ça, c'est l'endroit où elle traverse le fleuve.

— Et ces bâtiments industriels en verre ?

— Des centres commerciaux. Au nord Lakeside Thurrock, au sud Bluewater Park. Le paradis du shopping.

Sauf que c'était un très sale temps pour ces zones de chalandise. Des hélicoptères planaient au-dessus, de gros Chinooks de l'armée de l'air américaine. Ils balayaient, avec leurs projecteurs, la Tamise, dont le niveau montait de plus en plus haut sur les butées et les approches du grand pont autoroutier. L'eau, qui avait encerclé les bâtiments industriels de Lakeside, les isolant, s'engouffrait maintenant dans les centres commerciaux. Le Dartford Crossing était une immense cuvette où des routes serpentaient à travers des péages, et cette cuvette se remplissait d'eau, inexorablement. Ils voyaient les phares des voitures submergées s'éteindre, et les gens grouiller autour comme des fourmis.

— L'autoroute est complètement bouchée ! beugla Thandie. J'écoute les flashs de la police. Le tunnel a été fermé à cause de la

menace d’inondation, et le pont et les routes qui y mènent sont complètement embouteillés en raison d’un afflux de réfugiés en plus du trafic normal…

Sous les yeux de Gary, les lumières de Lakeside, le complexe commercial du Nord, s’éteignirent.

— Putain de merde… !

— Le front orageux approche du barrage, nota Sanjay en regardant son portable. Le moment de vérité approche, on dirait.

— Quoi, l’eau va passer par-dessus ? demanda Gary.

— Ah, fit Sanjay. Ça, c’est la question à quarante milliards de dollars. Le projet date des années 1960, et sa conception était basée sur l’estimation de l’époque concernant les probabilités d’inondations futures. Même avant le nouveau phénomène d’élévation du niveau des océans, les projections révisées en tenant compte du réchauffement climatique ont tiré le signal d’alarme…

— La police nous demande notre aide, dit Thandie, qui suivait les messages de la police sur sa radio. Ils organisent des zones de ramassage. Les femmes avec des bébés, les enfants, les malades et les blessés. On pourrait en emmener sur les zones surélevées. Faire des rotations tant qu’on aura du fuel.

— Hé… fit Sanjay, les yeux rivés sur son écran. Ma parole, on dirait que l’eau passe par-dessus le barrage !

Gary regarda Thandie.

— Essayons de nous rendre utiles.

— Ouais.

L’hélico se laissa tomber du ciel vers la masse sombre de Lakeside.

13

Amanda fut presque soulagée quand le spectacle fut interrompu par les annonces d'évacuation.

Tout le monde se leva avec allégresse, malgré le vagissement lointain des sirènes, puis s'engouffra dans les allées du Dôme. Cette interminable journée tirait à sa fin, de toute façon. Amanda connaissait les gamins : la plupart d'entre eux n'aspiraient qu'à retrouver les lumières du métro ou la chaleur de leur autobus, et à regagner leurs pénates. Quant à elle, l'idée qu'elle se faisait d'un après-midi de plaisir ne consistait pas à venir à Greenwich écouter des formations musicales de garçons à rouflaquettes chanter des madrigaux élisabéthains, même dans un but « éducatif », comme préconisé par la doxa pédagogique.

Cependant Amanda et Benj étaient assis de part et d'autre d'un siège vide. Kristie était partie aux toilettes. Amanda jeta un coup d'œil indécis à Benj.

— Tu crois qu'elle aura la présence d'esprit de revenir ici ?

Benj ne répondit pas. Il était avachi dans son fauteuil, un air rêveur, absent, inscrit sur la figure. Elle avait mis l'embargo sur son Angel pendant le spectacle, mais il l'avait rallumé dès que la sono avait lancé l'ordre d'évacuation.

Amanda éprouva une vague inquiétude. Elle ignorait la raison de l'évacuation. Elle avait entendu des gens parler d'alerte terroriste, mais elle était prête à parier que ça avait plutôt un rapport avec le temps épouvantable. La ligne Jubilee, celle qu'ils avaient prise à l'aller, devait être inondée ; c'était sûrement ça. L'ennui, c'est que le métro était le principal moyen d'accès à la péninsule. Il y aurait sûrement des autobus de remplacement, mais ils seraient bondés. Ils étaient partis pour poireauter pendant des heures, probablement sous la pluie, et les gamins allaient être en rogne.

Elle regarda autour d'elle. La plupart des gens étaient déjà dehors. La salle « Indigo 2 » de deux mille places se vidait à une allure impressionnante. Il ne restait que quelques traînards. Aucun signe de Kristie. Amanda se demanda si elle ne ferait pas mieux d'aller la chercher du côté des toilettes.

Elle essaya de l'appeler sur son portable. En vain. Il n'y avait pas de réseau.

Elle tenta sans plus de succès de joindre les services d'information dans l'espoir de découvrir ce qui clochait. Les services locaux étaient

injoignables, même la BBC. Elle réussit à accrocher CNN, mais ils ne parlaient pas de ce qui se passait à Londres. Il n'était question que des inondations catastrophiques de Sydney, en Australie. Amanda regarda des images spectaculaires, prises d'avion, d'eau qui débordait des ports et envahissait le centre-ville, et des scènes de panique tandis qu'on évacuait les tours de verre du CBD, le centre des affaires de Sydney. Les autoroutes qui quittaient l'agglomération étaient complètement embouteillées. La gare principale était noire de monde, et, d'après les infos, les trains avaient cessé de circuler. Entre ces images étaient intercalées les traditionnelles vues de carte postale de l'Opéra, sur son île. On aurait dit une séquence d'effets spéciaux.

Amanda se déconnecta et regarda autour d'elle. Pas de Kristie.

Un jeune homme portant l'uniforme du Dôme descendit l'allée et vint vers eux. Il avait une crête de cheveux rouges dressée sur la tête. Il mâchait un chewing-gum.

— Désolé, mam'zelle, dit-il, mais faut que vous sortiez. On évacue le bâtiment.

« Mam'zelle »… Amanda sourit ; il était à peine plus âgé que Benj.

— J'attends ma fille. Elle est allée aux toilettes.

— Je suis désolé, mais il faut que je vous demande de sortir. On fait évacuer le bâtiment.

— J'attends ma fille.

Le jeune homme recula nerveusement, mais il semblait ailleurs. Il devait recevoir des instructions par le truchement d'une espèce d'Angel.

— Je vous en prie. Je vais être obligé d'appeler la sécurité. On doit faire sortir tout le monde. Il y a un plan d'évacuation.

Benj se leva.

— C'est bon, maman, on y va. Il n'y a pas de raison de s'énerver. Elle attend probablement devant les toilettes, de toute façon. Tu sais comment elle est.

Amanda éprouvait une étrange réticence à l'idée de quitter sa place sans Kristie. Ça marquait une rupture définitive avec la journée normale. Mais elle supposa que le garçon disait vrai à propos des mesures de sécurité. Elle n'avait pas le choix.

— D'accord.

Elle se leva et suivit Benj entre les rangées de sièges.

Ils se dirigèrent vers l'entrée principale. Un hall grand comme une caverne, bordé d'un côté par une rangée de portes en verre et de l'autre par des comptoirs de vente de billets et des boutiques, dont un Starbucks désert. L'endroit se trouvait sous le toit du Dôme même, une tente salie sur laquelle tambourinait la pluie. Il faisait lourd, et l'air sentait le renfermé. L'éclairage et l'atmosphère étaient sinistres.

Pas de Kristie devant les toilettes. Une autre employée, une grande femme costaude, ne l'autorisa pas à entrer voir.

— Il n'y a personne aux toilettes, madame.

— Mais c'est là que ma fille est allée…

— Il n'y a personne aux toilettes. Elle ne peut pas y être.

— Écoutez, elle a onze ans !

— Je suis sûre que vous la retrouverez en train de vous attendre au point de rassemblement d'urgence de votre groupe.

La colère d'Amanda retomba d'un coup. Elle se sentait impuissante, dépassée par les événements.

— Quel point de rassemblement ? Je ne suis pas au courant.

— Mais si, m'man, dit Benj. C'était sur nos billets. Parking numéro quatre.

La femme tendit le doigt.

— C'est indiqué. Très facile à trouver.

Puis son talkie-walkie se mit à couiner. Avec un regard d'excuse à Amanda, elle tourna les talons.

Benj prit la direction des opérations :

— Je sais par où c'est, m'man. Allez, viens.

— On va l'appeler encore une fois…

Benj lui montra son propre portable. Un point rouge clignotait sur l'écran : pas de réseau.

— Je viens juste d'essayer. On ne peut même pas laisser de message. Écoute, elle n'est pas complètement débile. Elle sait où il faut aller.

— Eh bien, je l'espère.

Elle le suivit à contrecœur. Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Ils furent parmi les derniers à quitter le Dôme ; le gros de la foule était sorti très rapidement. Comme ils traversaient la place, devant l'entrée, ils furent rejoints par les derniers retardataires qui sortaient d'Entertainment Avenue, le grand centre commercial incurvé autour de la salle qui formait le cœur du Dôme, un couloir de boutiques et de restaurants, de lampadaires ornementés et même d'arbres qui réussissaient, on se demande comment, à survivre dans le crépuscule de la tente.

Ils se retrouvèrent sous la pluie que le vent chassait presque à l'horizontale. Amanda se retourna vers le Dôme. La pluie ricochait sur le matériau crasseux du toit. Elle n'en voyait qu'une petite partie ; il avait l'air étrangement peu impressionnant, sa courbure créait un horizon tellement proche qu'il était impossible d'en apprécier la véritable échelle. Mal conçu, se dit-elle.

Elle détourna le regard, et vit sur le parking une foule énorme, grouillante. Impossible à dénombrer. Des dizaines de milliers de gens,

peut-être ; une foule de match de football. Elle commençait à prendre la mesure de l'événement, et son cœur se glaça.

Benj resserra son capuchon autour de son visage et la prit par la main.

— C'est par là, pour le parking.

Ils avancèrent tant bien que mal en pataugeant dans l'eau qui formait sur le ciment et le goudron des mares de plus en plus vastes. Ça grouillait de gens en imperméable, qui couraient dans tous les sens. Pourtant, personne n'avait l'air inquiet ou mal à l'aise, à part Amanda. Les plus petits enfants étaient tout excités. Benj et Amanda essayèrent à nouveau de téléphoner, en vain. Toujours pas de réseau.

La situation paraissait particulièrement sérieuse du côté du métro. La station était fermée. Il y avait une barrière devant, gardée par des policiers en tenue débraillée. Amanda regarda les masses de voyageurs effrayés, trempés, qui remontaient à pied des profondeurs. Des infirmiers d'urgence en parka réfléchissante descendaient deux par deux à contre-courant de la foule et ressortaient avec des civières.

La vue de tous ces gens ruisselants, de ces corps inertes sur des brancards, horrifia Amanda. Elle n'arrivait pas à croire qu'une demi-heure plus tôt, même pas, elle était assise dans une salle de spectacle, bien au chaud, détendue, avec ses enfants à côté d'elle, à écouter une chorale de gamins assassiner des madrigaux. Et maintenant… Se pouvait-il qu'il y ait eu des *morts* ?

Si la Jubilee Line était inondée, le réseau de métro était probablement complètement fermé. Le retour allait être un cauchemar, en supposant qu'ils arrivent à quitter Greenwich. La journée promettait d'être encore longue.

Benj la tira par la main.

— Viens, m'man. Je commence à avoir froid.

— Oui. Bien sûr. Pardon.

Ils pressèrent l'allure.

14

Lily et Piers durent attendre qu'un hélico les transporte de Shoeburyness à Greenwich. Les plates-formes d'atterrissage limitées de l'hydrométropole étaient encombrées par les appareils qui emmenaient les invités en « vacances-catastrophe ». C'était une sorte de police d'assurance offerte par l'AxysCorp de Nathan : en cas de catastrophe naturelle – d'inondation, par exemple –, on était conduit aussi sec dans un hôtel de luxe, pour y attendre que ça se tasse pendant que d'autres géraient le bordel. Perdue dans ses pensées, Lily s'étonnait de voir à quel point le monde s'était accoutumé aux désastres. Certains des ploutocrates qui prenaient la tangente ne lâchaient même pas leur flûte de champagne pendant qu'on les escortait du lieu de la fête à leur moyen de transport.

Lily et Piers finirent par prendre leur hélico. Le vent soufflait de plus en plus fort et malgré toute son habileté le pilote ne put empêcher l'appareil de frémir tandis qu'il s'élevait dans un rugissement de moteur, ses rotors mordant l'air turbulent, sa coque craquant et gémissant.

Le temps qu'ils arrivent au-dessus de la banlieue de Londres, l'eau avait gagné beaucoup de terrain. Le fleuve avait rompu les digues anti-inondation des deux rives, avec une aisance confondante. Les bâtiments, les lampadaires et les arbres dépassaient de l'eau comme des jouets abandonnés dans des mares. Les évacuations se poursuivaient frénétiquement tout le long de la ligne de montée des eaux. Les routes étaient encombrées par des enfilades de véhicules qui avançaient à une lenteur d'escargot, des camions, des autobus, des voitures de pompiers et des ambulances dont les lumières brillaient comme des joyaux, et par la masse plus dense, la purée grumeleuse des gens qui fuyaient à pied, trop nombreux, et trop loin pour qu'on les distingue individuellement. Des êtres humains réduits à des particules.

Piers écoutait les flashs de la police tout en braquant sur le désastre qui se jouait en dessous son regard franc et intelligent. Ce genre de situation allait faire ressortir ce qu'il y avait de meilleur en lui, se dit Lily. Son entraînement, son sens du commandement. Mais il était très pâle, et il avait beaucoup maigri, comme les autres otages. Ils n'étaient libres que depuis six jours, et loin d'avoir récupéré la totalité de leurs forces. Or le monde n'allait pas attendre qu'ils aient

repris du poil de la bête.

Ils arrivèrent au-dessus du barrage sur la Tamise, et le pilote descendit pour le leur faire voir. La ligne qui coupait le fleuve était submergée sur toute sa longueur. Le courant torrentiel qui remontait vers l'amont cascadait par-dessus dans des gerbes d'embruns et de crachin, provoquant des tourbillons à la surface.

— Ça, murmura Piers, c'est le genre de truc qu'on pourra raconter à nos petits-enfants. Un événement censé se produire à une échelle millénaire. En réalité, le barrage fait lui-même l'objet d'une opération de sauvetage. Des types sont piégés dans les tours de contrôle, et dans une sorte de tunnel de connexion sous le fleuve. Les défenses de la cité ont besoin d'être défendues. Quelle catastrophe… conclut-il en se détournant.

L'hélico plongea et repartit vers l'ouest.

Ils survolèrent Greenwich. Le pilote restait assez haut pour ne pas gêner les manœuvres de sauvetage en cours.

À cet endroit, le fleuve décrivait un vaste *S*, un double méandre géant, créant deux péninsules rattachées l'une à la rive nord, l'autre à la rive sud, collées l'une contre l'autre comme les virgules jumelles du yin et du yang. La plus épaisse, l'île des Chiens, était une langue de terre basse incisée par des docks vieux de plusieurs siècles ; au nord, au niveau de l'isthme, s'étendaient des hectares de verre étincelant : les immeubles de bureaux pharaoniques de Canary Wharf. La péninsule de droite, plus étroite, qui remontait du sud, était Greenwich. Lily voyait nettement au bout un disque gris sale, hérissé de pointes : le Dôme du Millénaire, rebaptisé « 02 ». Sa sœur était là, quelque part, en bas, avec ses enfants.

Tout cela se passait à quelques kilomètres à peine du barrage rompu. Et l'eau se répandait déjà sur la terre au nord et au sud, submergeant les jetées et les quais, envahissant les routes encombrées au-dessus desquelles volaient des hélicoptères, tels des anges de la désolation.

— C'est incroyable, tu sais, dit Piers Michaelmas. Il y a trente, quarante ans, il n'y avait pratiquement rien, ici. Que les docks, et des vieilles baraques quasiment en ruine. Et regarde-moi ça. D'après la police, il y aurait maintenant plus d'un million de gens dans ces immeubles de bureaux et ces centres de loisirs. C'est une bulle, une énorme concentration humaine.

— Tout ça dans la plaine inondable.

— C'est fou ce qu'on peut être intelligent, avec le recul.

Il écouta à nouveau les messages de la police.

— Je sais que tu voudrais aller au Dôme, retrouver ta sœur, mais on m'appelle à l'île des Chiens, à Millwall, où se déroule une

opération d’évacuation majeure.

— Bon, eh bien on va se séparer.

— Oui, dit-il en se penchant vers le pilote. Vous avez entendu ?

Le pilote hocha la tête, l’esprit ailleurs, écoutant les flashs d’infos qui lui parvenaient par son propre casque.

— Mon ordinateur me demande de dégager. Je dois obéir à deux commandements distincts. Je vais d’abord vous emmener à Millwall, monsieur. J’ai le feu vert pour vous déposer à Mudchute Park. Et puis je ferai un saut jusqu’à Greenwich, avec le capitaine Brooke.

— Parfait, répondit Michaelmas.

L’hélico dériva vers le nord au-dessus du fleuve et descendit vers l’île des Chiens. Les détails se précisèrent, des rues, des maisons, un parc envahis par une eau sale. Lily distinguait la ligne du DLR, le Docklands Light Railway, la voie surélevée du chemin de fer qui remontait vers le nord. Des camions militaires et des véhicules de police étaient rassemblés sur le parc, une sorte de poste de commandement de campagne, manifestement. L’eau arrivait au milieu des roues des voitures.

Le pilote se posa en douceur sur l’herbe détrempée. La portière s’ouvrit en coulissant, laissant entrer une bourrasque de vent chargée d’une pluie glacée.

Piers releva sa capuche sur sa tête, empoigna son paquetage, déboucla son harnais et se leva. Il se retourna et serra la main de Lily.

— Bonne chance ! hurla-t-il.

— Toi aussi ! Allez, casse-toi et referme cette putain de porte !

Il sortit avec un grand sourire. L’hélicoptère redécolla aussitôt. Piers le regarda s’envoler, la main en visière pour s’abriter les yeux de la pluie.

Il se dirigea tout droit vers le centre de commandement de campagne, dans le parc.

Son grade, ajouté au fait que certains des officiers l’avaient reconnu, lui valut d’être aussitôt propulsé au cœur des événements, dans une salle de briefing pleine d’ordinateurs, d’écrans de télé et de tableaux blancs. Le chef de la police tenait une conférence continue avec les autorités locales, des représentants des services d’urgence, des responsables des compagnies d’électricité, de gaz et d’eau, de l’Agence pour l’environnement, des transports, de la santé et des médias, plus quelques journalistes locaux. Dans le système anglais, la police était au cœur de la gestion des urgences civiles. Tout le monde avait un téléphone portable vissé à l’oreille. Piers savait que les réseaux de téléphonie mobile avaient été réquisitionnés par les services d’urgence, et que l’interruption du service devait poser des problèmes à la population civile, même si le réseau n’était pas encore coupé au

niveau des antennes relais.

Piers considéra un instant la situation. Le problème crucial semblait être l'évacuation des zones les plus inondables, c'est-à-dire l'essentiel de Millwall. Les routes étaient déjà complètement embouteillées, et le plan consistait à évacuer le public par le DLR vers le nord et la rive opposée, qui ne se trouvait qu'à quelques kilomètres. À Londres, on n'était jamais loin de quoi que ce soit. Le DLR circulait sur une voie aérienne qui surplombait l'inondation, et en cas de coupure de courant, on pourrait toujours marcher dessus comme sur une chaussée.

Quant à savoir ce qu'il adviendrait des réfugiés après, la question n'était pas résolue. L'aéroport de London City était inondé. Le réseau routier était encombré dans toute l'agglomération londonienne, et il y avait un embouteillage inextricable sur la M25, jusqu'au tunnel de Dartford Crossing, qui était inondé. Et ce n'étaient pas les seuls problèmes. Là se trouvaient nombre de fournisseurs d'accès Internet et les infrastructures terrestres des centraux téléphoniques internationaux. Les communications s'interrompaient un peu partout, au fur et à mesure que l'eau envahissait les bâtiments.

Piers connaissait la structure de commandement mise en place en cas de catastrophe. Les mesures prises par des dizaines de groupes de ce genre, dans le Grand Londres, étaient relayées au Gold Coordination Group, présidé par un officier supérieur de la police, qui rendait compte à son tour à un comité de crise ministériel. Et encore au-dessus, compte tenu de la gravité de la situation, il devait y avoir des contacts au niveau de la communauté internationale. Il avait vu des Chinooks, sur la Tamise : les Américains mettaient en branle leurs moyens militaires basés en Grande-Bretagne, et l'Europe devait prévoir des mesures de sauvetage et de soutien. La tension qui régnait dans la salle était énorme, c'était une cacophonie de voix et de sonneries de téléphone, on traçait de grands traits sur des cartes puis on les redessinait, tandis que le groupe tentait de gérer les nombreux aspects du désastre. Piers se voyait embarqué dans ces discussions surexcitées, fébriles, survoltées, obligé de donner son avis, investi d'un nouveau rôle. Il était entraîné à jouer un rôle de commandement ; en théorie, il pouvait se rendre très utile.

Pourtant, il se sentait étrangement friable, la tête pleine de coton, incapable de s'engager. Il évitait de croiser le regard de ceux qui l'entouraient. Il eut une réminiscence inattendue des barreaux des caves de Barcelone, lorsque les gardes lui arrachaient cruellement ses bandeaux ou ses serviettes, par jeu, pour essayer de le surprendre les yeux ouverts, pour pénétrer jusqu'à son âme.

Il fallait qu'il se tire de là, il s'en rendait compte, tout à coup. Il se glissa subrepticement au-dehors, dans la tempête, remonta son

capuchon sur sa tête et se perdit dans les rues.

Le parking numéro quatre était de l'autre côté de la place. Tous les autres étaient pleins quand Amanda et les enfants étaient arrivés, ce matin-là, mais la plupart des voitures étaient maintenant reparties, ou massées au niveau des sorties, leurs feux arrière rouge sang abandonnant derrière elles, sur le gravier plein d'eau, une traînée rose pâle.

Benj tendit le doigt vers le fleuve.

— Je pense que notre point de rencontre est par là.

Les gens étaient groupés par paquets d'une cinquantaine sous des pancartes. Benj avait une meilleure vue qu'elle, et une bonne mémoire pour ce genre de chose ; elle était sûre qu'il ne se trompait pas.

Ils se précipitèrent sous la pluie battante, en évitant les flaques, le long d'un trajet matérialisé par des barrières bleues. La pluie martelait le double toit de l'académie de football créée par David Beckham. Ils manquèrent se faire écraser par un gros 4 x 4 qui surgit de nulle part et fonça sur eux, piloté par une jeune femme à l'air terrifiée, ses pneus hurlant sur le parking, un minuscule bébé sanglé sur le siège arrière.

Benj regardait autour de lui, concentré, attentif. Pour une fois, le monde était plus intéressant que son Angel.

— Regarde ce bateau, m'man. Il a l'air terriblement haut.

C'était un Thames Clipper, un beau bateau à grande vitesse, amarré à l'architecture moderniste du quai Queen Elizabeth. De fait, il était très haut sur l'eau et se soulevait au passage des vagues. Le niveau de la Tamise avait dû beaucoup monter.

Ils rejoignirent leur groupe. Une femme flic était plantée là, les mains dans le dos, souriante, l'image même du calme et de la compétence. Amanda parcourut les environs du regard et repéra d'autres policiers dans la foule, qui maintenaient la cohésion des groupes.

Mais elle ne voyait pas Kristie. Benj partit à sa recherche. Amanda attendit, un peu en retrait du groupe. Tout le monde avait l'air calme, sauf elle. Elle était incroyablement mal à l'aise, gênée d'avoir perdu un de ses enfants et de se retrouver dans ce merdier, paniquée, incapable de faire face.

Benj revint en courant, les cheveux plaqués sur la tête par la pluie.

— M'man, elle n'est pas là !

Elle ne pouvait encaisser la nouvelle.

— Comment ça, pas là ? Alors où est-elle ?

— Je n'en sais rien, fit-il d'une toute petite voix.

Elle le foudroya du regard comme si elle lui en voulait de revenir avec la mauvaise réponse. Kristie *devait* être là. Elle regarda autour d'elle, la policière qui parlait calmement dans sa radio, les enfants qui

se tenaient tranquilles, le sinistre parking détrempé, le Dôme avec sa couronne de pylônes dressée dans l'air. Désemparée, paralysée par la peur, elle aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs, en sécurité dans son bureau, à Hammersmith, avec ses dossiers, son ordinateur et un téléphone qui marchait, en sûreté dans un monde qu'elle connaissait et sur lequel elle avait prise. Pas dans cette désolation pluvieuse.

La policière monta sur un muret et tapa dans ses mains.

— Votre attention, s'il vous plaît…

Les enfants qui bavardaient se turent.

— Je viens de recevoir des instructions. Bon, vous voyez ce qui arrive : il n'y a plus de métro, les tunnels sont inondés. Les autobus sont pleins, et presque tous partis, de toute façon. Nous allons être obligés d'y aller à pied.

Il y eut un gémissement collectif, mais la policière eut un sourire radieux.

— Ne vous inquiétez pas, c'est le plan d'évacuation standard, et nous l'avons répété plusieurs fois. Ce n'est pas loin. Nous allons partir par là, dit-elle en tendant le bras. Nous allons suivre East Parkside, vers le tunnel de Blackwall. C'est une chaussée surélevée, alors vous serez à l'abri de l'inondation.

Quelle inondation ?

— Les routes sont encombrées par les voitures, mais les bas-côtés sont accessibles, et nous espérons ouvrir une voie supplémentaire, alors ça devrait bien se passer. Il y aura beaucoup de gens qui vont la prendre, à pied. Ce n'est qu'à…

Elle marqua une hésitation, regarda les plus jeunes enfants.

— Disons une heure avant d'arriver aux gares de Westcombe Park ou Charlton, et ils vont mettre des trains spéciaux à notre destination pour vous emmener.

Mais où ça ? se demanda Amanda. Comment allons-nous rentrer chez nous ?

— Voilà, c'est tout. Vous allez former une file, et je vous suis. Je serai juste derrière…

Tandis que les gens se mettaient docilement à la queue leu leu, Amanda s'approcha de la femme policier.

— Ma fille, Kristie Caistor… Je l'ai perdue.

— Madame Caistor, je vais lancer un appel, répondit la femme policier. On a une procédure pour retrouver les personnes égarées. Je suis sûre que…

— Je vais l'attendre, coupa Amanda, désespérée. Si elle vient ici nous rejoindre… Elle doit avoir très peur…

— Il vaut mieux ne pas rester ici. Nous devons évacuer la zone.

— C'est ce qu'on n'arrête pas de me répéter depuis qu'un connard

de môme m’a fait sortir de cette connerie de théâtre !

La policière blêmit, tendue, trempée. Elle trifouilla le bouton de sa radio, à son revers.

Benj tirailla Amanda par la manche, horriblement gêné.

— M’man, je t’en prie…

Quelqu’un poussa un hurlement. C’était l’un des gamins.

— J’ai les pieds mouillés !

Tout à coup, Amanda se rendit compte qu’elle avait les pieds gelés, elle aussi. Et pas que les pieds, les chevilles et les tibias également. Elle baissa les yeux. Une eau glacée et boueuse léchait ses chaussures. Elle regarda en direction de la jetée. L’eau passait par-dessus la digue, une petite cascade régulière qui se déversait sur le parking. L’espace d’une seconde ou deux, les gens se contentèrent de regarder l’eau fouaillée par la pluie monter autour de leurs chevilles.

Puis ce fut comme si le fleuve faisait le dos rond, une vague passa par-dessus le mur et se rua vers eux. Les enfants poussèrent des cris, les parents se mirent à courir dans tous les sens, entraînant leurs enfants derrière eux, les éloignant de l’eau. Amanda attrapa Benj.

Ensuite, comme si la marée montait, une vague arriva aux genoux d’Amanda, puis une autre la trempa jusqu’à la taille, la faisant tituber.

— Courez, vite ! cria la policière. Vers la chaussée surélevée ! Restez groupés !

Les gens se précipitèrent dans la direction indiquée tandis que l’eau continuait à se déverser par-dessus le mur et se répandait avidement sur le parking. Le courant était étonnamment fort pour une profondeur aussi faible, et il était difficile d’avancer. Une petite fille disparut sous l’eau. La femme flic et sa mère l’aidèrent à se relever. Elle refit surface en toussant, trempée jusqu’aux os. Et l’eau passait toujours par-dessus le mur.

Amanda regardait autour d’elle avec affolement tout en essayant de ne pas se faire renverser.

— Kristie. Kristie !

— Elle est là ! Elle va bien !

C’était Lily, surgie de nulle part, en combinaison imperméable et parka orange, qui courait vers elle en soulevant des gerbes d’eau à chaque pas. Elle tenait Kristie par la main, Kristie avec son sac à dos en plastique rose.

Amanda attrapa la main de sa fille avec un incroyable soulagement. Benj laissa même Kristie fourrer son visage dans le col de son imperméable.

— Lily ! fit Amanda. D’où sors-tu ? Enfin, peu importe. Où l’as-tu retrouvée ?

— Elle ne pouvait pas te rejoindre, elle n’arrivait pas à venir ici, alors elle est allée à un point de rencontre pour les personnes égarées.

Il y en a dans toute la péninsule. Une petite futée. Ils ont mis son nom sur la liste. C'est là que je l'ai trouvée, et je suis venue vous chercher…

Une nouvelle vague franchit le mur. Ils sautèrent avec ensemble.

Lily prit Kristie par la main.

— Allez, il faut qu'on parte. L'hélicoptère nous attend.

— Quel hélicoptère ?

— Un hélico d'AxysCorp.

— Et les autres ? demanda Benj.

— On ne peut pas emmener tout le monde, je suis désolée, Benj, répondit Lily d'un ton grave.

— Qu'est-ce qui se passe, Lily ? demanda Amanda. Comment est-ce qu'une chose pareille est possible ?

— Je n'en sais rien, répondit Lily. Mais il faut qu'on s'en aille. Venez. Tenez-moi bien, et ne vous lâchez pas…

Se tenant par la main, ils se dirigèrent vers l'hélicoptère en luttant contre le courant de plus en plus fort qui balayait le parking.

15

C'était la première fois que Piers mettait les pieds à Millwall, le cœur de l'East End, une vieille et rude communauté agglutinée autour de ses docks, sur la rive de l'île des Chiens.

L'endroit avait été visiblement oublié par le boom qui avait amené les magnifiques projets architecturaux de Greenwich et de Canary Wharf. On repérait tout de même des signes de réaménagement : des parcs industriels, des immeubles commerciaux et des lotissements où des pavillons bon marché, que la mère de Piers aurait appelés des cages à lapins, prenaient la place des maisons plus anciennes. Le fleuve n'épargnait rien. Ses eaux noires, qui puaient les égouts et la pourriture, envahissaient les rues, inondaient les jardinets et venaient lécher les façades malgré les sacs de sable censés les protéger.

Plus une seule voiture ne roulait. Les rues étaient désertes et les véhicules arrêtés, parfois au milieu de la chaussée, batterie noyée. Par les fenêtres ouvertes, Piers entendait le babillage des transistors à piles, mais pas une lampe, pas un écran de télévision n'était allumé ; peut-être le courant était-il déjà coupé. Les gens semblaient avoir obtempéré à l'injonction des autorités de rester chez eux. Piers voyait les habitants des maisons remonter péniblement des téléviseurs et des meubles dans les escaliers. Aux fenêtres du haut de certains pavillons, des couvertures trempées par la pluie qui tombait à verse claquaient au vent, signalant que leurs occupants avaient besoin d'être secourus.

Dans une petite rue bordée de maisons mitoyennes, Piers entendit un soudain bruit de cascade. Il se retourna. Une vague qui devait bien faire cinquante centimètres de haut déferlait vers lui dans la rue étroite, noire, huileuse, charriant des détritus de toutes sortes, bouteilles en plastique, morceaux de papier, jusqu'à un oiseau mort, un corbeau, qui tournait sinistrement sur lui-même.

Fuyant l'eau, instinctivement, Piers quitta la rue et poussa la porte d'un jardin. Il monta les marches qui menaient à un perron protégé par des sacs de sable, mais l'eau l'atteignit aux genoux, et la force du courant le fit tituber.

La porte de la maison, dans son dos, s'ouvrit.

— Hé, attention à ma porte !

C'était une vieille femme, en gilet violet et pantalon, appuyée sur une canne anglaise. Passant par-dessus son empilement de sacs de sable, l'eau se répandit dans son entrée, la faisant reculer.

— Ooh ! Oh mon Dieu !

— Attention !

Piers se précipita, réussit à la rattraper par les coudes avant qu'elle ne tombe. Il la fit asseoir alors que l'eau entrait dans la maison.

— Ça va ?

— Oh, regardez mes tapis ! Comment voulez-vous qu'on nettoie ça, maintenant ?

— Je suis désolé, dit Piers.

Elle le regarda d'un air de doute. Avec ses cheveux gris plumeux, il lui donnait dans les quatre-vingts ans. Elle avait dû être jolie, dans le temps.

— Je pensais que c'était l'infirmier. Vous n'êtes pas l'infirmier du district, hein ?

— Non.

— Ce n'est pas son jour de visite. Mais j'ai préparé mes affaires pour l'hôpital.

Elle indiqua une petite valise en cuir posée sur une table, dans l'entrée.

— J'ai tout mis dedans. Mes pilules et mon dentier de rechange, comme Kevin m'a dit. Mais vous n'êtes pas Kevin, hein ? Je n'ai plus mes yeux d'avant.

— L'infirmier ? Non, je suis désolé. Je m'appelle Piers.

— Piers ? Eh bien dites donc… Moi, c'est Molly.

— Ravi de faire votre connaissance, Molly.

— Vous n'êtes pas flic, hein ? Alors, qu'est-ce que vous faites dans mon allée, hein ?

— Je suis soldat.

— Oh, fit-elle comme si tout s'expliquait. Eh bien, mon jeune ami, aidez-moi à mettre mon imperméable.

Il hésita une seconde, puis il entra plus avant dans la maison pour prendre sa valise et son imper. L'entrée était minuscule, les murs disparaissaient sous les photos et les marquoirs au point de croix encadrés, des remugles d'eau stagnante planaient sur une odeur de pulls en laine pas lavés. Il trouva un lourd imperméable accroché à une patère et le lui présenta.

— Vous êtes en voiture ?

— En voiture ? Non.

— Alors, vous êtes en ambulance, hein ? Comment vous allez m'emmener à l'hôpital ?

Elle regarda l'eau sale qui montait implacablement.

— Enfin, je ne peux pas rester ici, et je ne peux pas marcher, avec mes genoux.

— Non, j'imagine que non.

Il jeta un coup d'œil dans la rue. Un policier en cuissardes et ciré jaune vif descendait la rue en frappant aux portes des maisons. Un

ordre d'évacuation, qui arrivait un peu tard… Les portes s'ouvraient et les gens sortaient à contrecœur de chez eux, portant des enfants, des valises, des balluchons contenant leurs biens les plus précieux.

Piers regarda Molly, puis l'eau qui tourbillonnait. Ça, se dit-il, ça, je peux le faire.

Il mit les mains sur les épaules de Molly et la regarda bien en face.

— Vous êtes sûre d'avoir pris tout ce qu'il vous fallait ? votre carnet de chèques, votre carte de sécurité sociale…

— Oh oui, j'ai tout mis dans la valise ; Kevin m'avait fait une liste. En écrivant gros. Il est vraiment bien, Kevin.

— C'est un peu… comment dire ?… Vous ne voulez pas prendre vos précautions… aller aux toilettes ? Je ne sais pas quand nous en aurons l'occasion, la prochaine fois.

Elle eut un petit rire.

— Ça va, mon jeune ami. Allons-y.

Elle jeta un coup d'œil dans la rue, derrière lui.

— Mais je ne vois pas votre voiture.

— C'est-à-dire que… Je n'ai pas de voiture, malheureusement. Mais je vais voir ce que je peux faire.

Il glissa les mains sous sa parka imperméable, enleva sa ceinture de pantalon, la passa dans la poignée de la valise, fit une boucle et s'attacha la valise dans le dos, sur son paquetage. Elle n'était pas très lourde. Puis il se pencha sur Molly.

— Et maintenant, si madame veut bien se donner la peine…

Il la cueillit dans ses bras. Elle eut un de ses petits rires.

— Eh bien, dites donc, quelle journée !

Elle passa ses bras autour de son cou et s'installa confortablement.

Il resta un instant debout là, dans l'entrée, le temps de reprendre son équilibre. C'était une femme solide, lourde, mais s'il se tenait bien droit, la valise sur son dos faisait en quelque sorte office de contrepoids. Il savait que sa captivité l'avait amaigri, que ses muscles avaient fondu ; il n'irait pas très loin comme ça. Mais il était confiant ; s'il pouvait faire un kilomètre, ça suffirait peut-être.

— C'est parti, Molly !

Il enjamba prudemment les sacs de sable et s'engagea sur l'allée.

Il la laissa chercher sa clé pour verrouiller sa porte.

— La dernière fois que quelqu'un m'a prise dans ses bras pour franchir ce seuil, c'était mon Benny, et c'était dans l'autre sens. Oh, je ne suis pas près d'oublier cette journée !

— Mon dos non plus, répondit amèrement Piers.

Il s'engagea dans l'allée envahie par l'eau.

— Et ces sacs de sable remontent à la guerre. Vraiment. J'étais petite fille, mais je m'en souviens comme si c'était hier. Mon papa avait versé le sable dans le jardin, mais il a toujours gardé les sacs, on

ne pouvait pas savoir quand ça recommencerait. Il avait raison, d'une certaine façon, pas vrai…

La laissant babiller, il avança lentement, prudemment, en courbant le dos sous la pluie. Il se dirigea vers la ligne du DLR. L'eau montait vite, et le courant était fort. Elle n'atteignait pas encore ses genoux, mais elle l'attirait avec une force surprenante. Un pas, un autre, dans l'eau qui tourbillonnait, de plus en plus fétide. Il faisait bien attention à ne pas glisser et à ne pas se faire renverser.

— Oh, je ne suis pas près d'oublier cette journée, ça c'est sûr. Vous êtes sûr que je ne suis pas trop lourde ? J'ai des pastilles de menthe, quelque part, vous voulez une pastille de menthe ?…

L'hélicoptère d'AxysCorp arracha Lily, Amanda et les enfants à un terrain de sport détrempé, battu par les vents, en contrebas du pont routier. L'hélico piqua du nez et partit vers le nord, au-dessus d'une péninsule qui se transformait en archipel alors que l'eau envahissait toute la zone autour du Dôme. Les parkings avaient maintenant disparu. Trempée jusqu'aux os, tremblante, Amanda serrait ses enfants contre elle.

— J'ai pensé que vous aimeriez peut-être voir ça, capitaine Brooke, fit le pilote, par-dessus son épaule. Comme vous avez raté les jeux Olympiques et tout ça…

L'hélico fila au-dessus du fleuve en crue et remonta vers le nord et le Parc olympique. Il s'étendait dans la vallée d'un affluent de la Tamise, la Lea, qui était elle aussi sortie de son lit. Lily reconnut un vélodrome, la cuvette d'un stade et ce qui ressemblait à un complexe de hockey ou de foot, tout cela abandonné, désolé, rouillé et même vandalisé. L'eau sale se répandait dans la vallée et tourbillonnait autour des installations olympiques comme si elle coloriait une carte.

L'hélico plongea à nouveau vers l'avant et repartit vers le centre de Londres.

Molly Murdoch était bien connue, à Millwall. Un vieux monsieur qui habitait à quelques rues de chez elle, et qui refusait obstinément de quitter sa maison, proposa à Piers de prendre la brouette qu'il utilisait pour jardiner. L'eau n'était pas encore trop haute ; ça pouvait donc marcher. Piers y installa sa protégée avec un luxe de délicatesse, en essayant de ne pas l'éclabousser et en s'excusant pour la boue, puis il lui déposa délicatement sa valise sur les genoux.

— C'est génial, dit-elle. Chauffeur, à la maison !

Et c'était parti.

Ils rejoignirent une foule de plus en plus nombreuse de gens à pied, marchant ou clopinant, certains poussant des landaus, des brouettes, des fauteuils roulants. La foule convergeait vers une gare

du DLR appelée Mudchute, au bord du parc où Piers s'était fait déposer. La voie courait sur un viaduc de briques à quelques mètres au-dessus du sol. Une équipe de policiers et d'employés du DLR organisaient des colonnes et supervisaient l'accès aux quais.

Molly, étant handicapée, était prioritaire. Piers demanda un coup de main pour la faire monter sur le quai avec sa brouette. Ils n'eurent pas longtemps à attendre, mais quand la rame arriva, elle était déjà bondée. Piers fut soulagé de constater que les trains circulaient encore. Lui et Molly eurent droit à un traitement de faveur, mais ils durent abandonner la brouette, faute de place.

Le train repartit, Piers assis à côté de Molly sur un siège détrempé. À la sortie de la gare, derrière les arbres qui bordaient la voie, il aperçut des rues résidentielles. Au-dessus d'un hypermarché Asda dont le parking se remplissait d'eau, ils furent rejoints par d'autres réfugiés poussant des chariots de supermarché pleins d'enfants et d'objets personnels. Après Crossharbour, sur la voie opposée, un train était arrêté, sa peinture rouge feu luisante de pluie, ses portes grandes ouvertes. Une queue informe de réfugiés s'en éloignait.

Ils traversèrent le fleuve à South Quay et entrèrent dans le quartier des bureaux, trente bâtiments de verre serrés les uns contre les autres, presque tous éclairés. Une vraie ville, se dit Piers. Comme un centre-ville américain qui aurait poussé à quelques centaines de mètres d'une commune beaucoup plus ancienne, mais parfaitement à l'écart, retranché derrière ses voies de communication express. Ça faisait vraiment drôle de circuler sur cette voie de chemin de fer incurvée, entre ces programmes immobiliers géants. On se serait cru sur une piste dans un massif montagneux. Mais les vieux docks qui s'étendaient au pied des bâtiments étaient submergés, et les bâtiments étaient des falaises de verre qui surplombaient une sorte de lagune où se débattaient des masses de gens dégoulinants.

À Canary Wharf, la voie passait sous la grande tour du One Canada Square, comme sous un séquoia géant, se dit distraitement Piers. La tour de cinquante étages était entourée, comme un château fort, par des douves pleines d'eau, et son centre commercial souterrain devait être inondé. Sur toute la façade du grand monolithe qui se dressait au-dessus de lui, des lumières brillaient dans le soir tombant. Aux fenêtres des bureaux, il voyait des employés, en chemise et cravate, ou chemisier de couleur, boire leur café en regardant Londres sous la pluie battante. Certains avaient des jumelles, d'autres prenaient des photos avec leur téléphone portable. On voyait les éclairs des flashs. Piers savait que l'inondation n'était pas forcément une mauvaise nouvelle pour certains des spectateurs. Une catastrophe, c'était comme un coup de gomme, une occasion de faire peau neuve, de rebâtir, peut-être d'améliorer le score. Les patrons des grands groupes

de Canary ne s’étaient jamais beaucoup occupés des vieilles communes comme Millwall, avec lesquelles ils partageaient l’île des Chiens. C’était peut-être l’occasion de rééquilibrer la donne. Certains de ceux qui travaillaient dans les bureaux se moquaient éperdument des réfugiés qui erraient au pied de leur tour ; ils levaient leur verre à leur intention en un salut ironique.

16

Helen Gray fut conduite dans le centre de Londres. Les rues étaient complètement encombrées sur des kilomètres.

À East Smithfield, le chauffeur d'AxysCorp – une solide femme d'une quarantaine d'années, au visage carré et au menton fort – marmonna quelque chose et donna un brutal coup de volant. Helen, assise à l'arrière, fut projetée en avant puis renvoyée en arrière alors que la voiture grimpait sur le trottoir. Des sirènes hurlaient. Un flic en ciré jaune fluo remontait la file de voitures en faisant signe aux conducteurs de dégager le passage. Tout le long de la rue, jusqu'aux tours jumelles du Tower Bridge dressées sur le ciel gris, la voie était libre, la circulation s'était écartée comme devant Moïse fendant les eaux. Même les énormes bus articulés avaient réussi à évacuer la chaussée.

Il pleuvait à seaux sur les vitres et le pare-brise de la voiture. Les piétons couraient, en costume de ville ou en imperméable, abrités sous des parapluies ou leurs attachés-cases, essayant d'éviter les mares d'eau sale, de plus en plus profondes. Beaucoup gesticulaient, un portable collé à l'oreille, mais la plupart regardaient leur téléphone qui refusait obstinément de trouver le réseau. Des paroles, des paroles, des paroles… Helen imaginait le brouhaha de paroles montant comme une vapeur des rues détrempées.

Dans la voiture il faisait bien chaud et elle était au sec, isolée du chaos qui régnait au-dehors, à l'aise dans sa combinaison durable AxysCorp bleue, garantie dix ans. Les seuls bruits qui lui parvenaient étaient le ronronnement du moteur qui tournait au ralenti et le crépitement de la pluie sur le toit. Rien ne paraissait réel, à l'extérieur.

Les véhicules étaient à l'arrêt. Helen essaya de dominer la tension qu'elle sentait monter en elle. Elle avait insisté pour qu'on la ramène à Londres, parce qu'elle avait un contact au ministère des Affaires étrangères, un dénommé Michael Thurley, officiellement chargé de l'affaire de son bébé. Il avait promis de la retrouver à la fin de la journée pour la tenir au courant de ses démarches. Selon Helen, c'était de la foutaise et ça ne servait qu'à amuser la galerie. Mais elle était déterminée à être présente au rendez-vous à Whitehall, que Londres coopère ou non. Et chaque fois que la voiture s'arrêtait comme ça, elle sentait l'étau de l'angoisse se refermer sur elle. Jusqu'où cette inondation irait-elle ? Elle avait l'impression que tout fichait le camp,

morceau par morceau.

La raison pour laquelle on leur avait fait dégager la chaussée apparut dans un hurlement de sirènes et une débauche de lumières bleues clignotantes : une voiture de pompiers, fonçant sur la chaussée à contresens de la circulation. Elle passa à toute allure près de Helen, mur de métal peint en rouge. Elle menait un convoi de voitures de police et de fourgons, d'ambulances et de véhicules d'urgence, et même des gros camions militaires vert kaki, qui soulevaient des gerbes d'eau pareilles à des cataractes à l'envers.

La conductrice d'AxysCorp avait enlevé sa casquette quelques kilomètres auparavant, révélant des cheveux gris coupés très court.

— On a eu de la chance, dit-elle en écoutant le murmure de son contrôleur radio. Sur la rocade nord, ils déblayent les rues au bulldozer pour permettre l'accès des véhicules d'urgence. Un massacre ! Espérons qu'ils étaient bien assurés.

Un rugissement accompagna les deux motards de la police qui fermaient le convoi.

— Bon, la voie est libre, dit la femme.

Elle fut parmi les premiers à réagir. Elle donna un coup de volant, accéléra, ramena la voiture sur la chaussée dégagée par la police et réussit à dépasser à toute vitesse les véhicules immobilisés.

L'espace de quelques minutes, le temps que les voitures réintègrent la chaussée, elle avança bien. Elle doubla des voitures et des bus jaunes pleins d'écoliers, des ambulances et des véhicules médicaux qui évacuaient les hôpitaux. La voiture s'engouffra rapidement dans l'échangeur avec le Tower Bridge Approach. Puis, alors que la masse sombre de la tour se dressait sur la gauche, elle arriva devant la grande station de métro, avec sa plaza à ciel ouvert. Des milliers de gens sortaient des stations de correspondance, certains semblaient choqués, la plupart trempés avant même de se retrouver sous la pluie. Le métro devait être inondé, et Helen se demanda comment les milliers de gens qui se répandaient dans le cœur de la ville allaient pouvoir se débrouiller.

La voiture avança encore un peu, mais de plus en plus lentement, s'arrêtant de plus en plus souvent. Il y avait des travaux partout, de grands trous creusés dans la chaussée ; Londres était perpétuellement en cours de reconstruction, et tous ces trous et ces tranchées se remplissaient d'eau. Helen entrevit la Tamise : elle était très grosse, très agitée, paraissait aussi dense que du métal en fusion, ou du mercure, pas vraiment comme de l'eau, pas du tout, même, et elle montait très haut entre les arches de béton du London Bridge.

Elles tombèrent sur un nouveau bouchon, mais la conductrice réussit à s'échapper non loin du London Bridge. Sur sa droite, Helen aperçut les gratte-ciel fuselés de la City, d'extraordinaires sculptures

de verre érigées pendant sa captivité, devant lesquels les hélicoptères se livraient à un ballet silencieux. Elles réussirent à atteindre le pont de Southwark, et puis elles se retrouvèrent complètement bloquées dans une rue obstruée comme une artère par un caillot. Plus grave, les piétons prenaient d'assaut le pont du Millénaire depuis la rive sud, achevant de bloquer la circulation.

La conductrice haussa les épaules.

— Désolée. Je crois que ce coup-ci, c'est cuit. Vous voulez que je fasse demi-tour ? Le West End doit être complètement embouteillé. On pourrait repartir par le nord et…

— Non. Il faut que j'aille à Whitehall, ou au mémorial de la RAF, sur l'Embankment. C'est là que j'ai dit que je retrouverais mon contact, si je ne pouvais pas arriver à Whitehall.

La conductrice lui jeta un coup d'œil non dénué de sympathie.

— Whitehall ? Écoutez, ce n'est pas à moi de vous donner un conseil. C'est vous qui essayez de retrouver votre petit gamin, c'est ça ?

— Ce sont mes affaires, lança Helen.

— C'est juste que Whitehall est pratiquement sur le fleuve. S'il y a un endroit qui doit être inondé, c'est bien celui-là.

Elle montra à Helen une sorte d'écran GPS, d'une technologie un peu plus avancée que celle dont elle avait gardé le souvenir. Il affichait des cartes en haute définition, vacillantes. Westminster et tout le West End disparaissaient sous la grisaille.

— M. Lammockson nous a fait suivre un entraînement pour les cas de ce genre. Ils vont probablement évacuer les bâtiments gouvernementaux, si ce n'est pas encore fait.

— Je n'ai pas le choix, dit lamentablement Helen.

— Vous êtes sûre ? Je peux encore vous emmener ailleurs, vous savez.

— Je sais. Merci. Il faut que j'y aille… Et vous, qu'allez-vous devenir ?

— Ne vous en faites pas pour moi.

— Vous avez une famille ?

La conductrice se détourna.

— Deux garçons. Leur père s'est tiré il y a cinq ans. Parti en Grèce avec eux. Au moins, là-bas, ils sont à l'abri des inondations. Vous voyez, on est dans le même bateau, vous et moi. Sauf qu'aujourd'hui je donnerais cher pour avoir un putain de bateau, ha ha. Vous ne connaissez pas Londres, hein ?

Helen haussa les épaules.

— En touriste, c'est tout.

— Eh bien, ce n'est pas la journée idéale pour faire du tourisme. Écoutez, si vous êtes coincée, allez vers le Strand. C'est une grande

rue qui part de Trafalgar Square. Vous ne pouvez pas la rater.

— Pourquoi là ?

— Parce que c’est là qu’étaient les anciennes berges, les docks, avant qu’ils bétonnent la Tamise. « Strand », ça veut dire « rivage ». Et même si le fleuve est en crue, s’il quitte son lit, il n’ira pas plus haut que cette berge là, hein ? Ça tombe sous le sens.

— Je m’en souviendrai. Merci.

— Faites attention à vous.

Helen releva son capuchon, le resserra sous son menton, autour de son visage. Elle vérifia que son ciré était bien fermé, prit son courage à deux mains et ouvrit sa portière.

17

Elle fut surprise par la violence du vent. Des bourrasques chargées de pluie lui trempèrent aussitôt la figure, collant ses cheveux sur son front.

Laissant la voiture derrière elle, elle se dirigea vers le West End en jouant des coudes dans la foule paniquée. Il n'y avait plus beaucoup de différence entre la route et le trottoir, maintenant que les gens vibrionnaient entre les véhicules arrêtés. Les conducteurs abandonnaient leurs voitures, les portières s'ouvraient comme des coquilles d'œuf cassées, les gens en émergeaient en plissant les paupières sous la pluie. Couvrant le brouhaha des hurlements, elle entendait des alarmes de voitures, le gémissement des sirènes, le flap-flap des pales des hélicoptères et partout le tambourinement de la pluie sur les carrosseries, le macadam des rues, les cirés, les parapluies des piétons. Le monde était un endroit froid, humide, bruyant et battu par les vents.

Et derrière tout ça, elle crut entendre un grondement plus sourd qui montait du fleuve, en aval. On aurait dit un animal qui approchait en montrant les dents.

Ça n'avançait pas vite. Helen était immobilisée tous les deux ou trois mètres par la foule qui ne savait dans quelle direction aller. Il y avait des gens avec des enfants, des touristes. Elle vit une meute de Japonais ou de Coréens en poncho de plastique transparent, les yeux écarquillés comme s'ils avaient été commotionnés, hurlant dans leur portable. Les hommes étaient en short et sandales, les jambes couvertes de boue.

Au bout d'un moment, fatiguée, exaspérée, Helen s'arrêta devant un distributeur de Coca-Cola, prit une pièce dans sa poche et acheta une bouteille. Un truc de soldat, qu'elle avait appris à Barcelone : l'afflux de sucre et de caféine provoquait un sursaut d'énergie. Elle vida rapidement la bouteille et la laissa tomber par terre sans s'arrêter. Ce n'était pas le moment de chercher une poubelle.

Elle arriva au Victoria Embankment. Le quai était bordé d'arbres et de réverbères, et il y avait des monuments commémoratifs du grandiose passé de l'Angleterre. Le fleuve était protégé par un muret qui arrivait à peu près à hauteur de la taille. Des marches permettaient de monter dessus et de redescendre de l'autre côté, vers le quai ou un bateau de plaisance. Le fleuve était tempétueux, et l'eau, très haute, éclaboussait le muret, projetant du crachin sur la route.

Helen continua vers Waterloo Bridge. Sur l'autre rive se dressaient l'immeuble d'IBM, le National Theatre et, derrière, un nouveau grand ensemble d'habitations, qui bouchait le paysage.

Et puis une terrible lame d'eau s'éleva au-dessus du muret qui protégeait le quai, monta dans l'air et s'écrasa sur la foule grouillante. L'eau était sale, boueuse. Les gens poussèrent des cris et reculèrent, affolés. Mais d'autres levèrent leur appareil photo ou leur téléphone pour immortaliser la scène. Helen poursuivit son chemin, pataugeant avec ses bottes dans l'eau malodorante qui envahissait la chaussée. Les égouts étaient pleins et refoulaient, déversant plus d'eau dans la rue qu'ils n'en évacuaient.

Elle passa sous le Waterloo Bridge. La grande roue qu'on appelait l'Œil de Londres dessinait un cercle arachnéen sur la berge opposée. Le grès pâle du palais de Westminster se dressait au loin, le long d'une boucle de la Tamise. Le fleuve rugissait, sa surface inégale criblée de moutons blancs. Helen passa devant l'obélisque de Cléopâtre et sous le pont ferroviaire de Hungerford. Il n'y avait pas de trains, et les gens couraient sur le pont, dans les deux directions, se répandant sur la route. Partout, les gens regardaient leur téléphone, appuyaient sur les touches, hurlaient dedans. D'autres, avides d'informations, se massaient autour des voitures immobilisées dont la radio était encore allumée. Des voitures, des téléphones, des gens courant dans tous les sens, le fleuve en crue, et la pluie, omniprésente, qui tombait sans discontinuer.

Arrivée au mémorial de la RAF, elle s'arrêta et regarda autour d'elle, désemparée. Le mémorial était une plaque de bronze sur laquelle était gravée une sorte de bande dessinée qui illustrait les exploits des pilotes et des équipages au sol pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle était venue la voir, six ou sept ans plus tôt. Elle ne devait pas avoir beaucoup plus de dix-huit ans. Ses parents avaient fait la moue, décrété que ce n'était pas très artistique, mais Helen avait été plutôt touchée par la déclaration directe et sans pathos. Délavée par la pluie, avec toute l'eau boueuse qui s'accumulait au pied, elle semblait pour l'heure complètement décalée.

C'est alors que, sortant de derrière le mémorial, Michael Thurley s'avança vers elle.

Il avait une quarantaine d'années et portait un costume de serge, des bottes et une bonne parka rouge vif. La pluie qui tombait sur ses lunettes l'aveuglait, et il essuyait compulsivement ses verres.

— Monsieur Thurley !

Elle était si formidablement heureuse de le voir qu'elle se retint pour ne pas lui sauter au cou. On n'embrassait pas les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères.

— Vous avez eu mon message…

— En effet, dit-il d'un ton attristé. Mais j'aurais préféré ne pas l'avoir reçu. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mademoiselle Gray, mais je dois vous dire que c'est un point de rendez-vous plutôt idiot, compte tenu des circonstances.

Il parlait un anglais précis, châtié, avec une pointe d'accent d'Oxford ou de Cambridge des plus raffinées.

— Je ne voyais pas d'autre endroit… Je ne connais pas Londres. Enfin, vous êtes venu.

— Je ne pouvais pas vous laisser attendre pour rien, n'est-ce pas.

Il tira sur le capuchon de sa parka pour se protéger le visage. Il devait crier pour se faire entendre par-dessus le vacarme de la pluie et du fleuve en furie.

— Nous avons le sens des responsabilités, aux Affaires étrangères, et votre ami, Nathan Lammockson, a tiré toutes sortes de ficelles pour nous convaincre d'agir. Mais je dois vous dire que Whitehall est pratiquement évacué, à l'heure qu'il est. En fait, dans la précipitation, j'ai été désigné comme agent de liaison avec Scotland Yard – la police, vous savez ? – et je suis chargé de mettre au point des procédures pour faire quitter Londres à plusieurs dignitaires étrangers. Même le Yard a été évacué, et délocalisé à Hendon, l'école de police. C'est là que je devrais être, en réalité…

— J'apprécie que vous soyez resté pour moi.

— Oui. Mais c'est vraiment la panique, n'est-ce pas ? Écoutez, vous voyez bien dans quelles difficultés nous nous débattons. Je crains fort que ce ne soit pas vraiment le jour idéal pour nous occuper de votre affaire. Enfin, le gouvernement d'Arabie Saoudite et la police espagnole m'ont assuré qu'il n'avait été fait aucun mal à votre bébé…

— Vous me l'avez déjà dit hier.

Elle baissa la tête, soudain indifférente à la pluie, aux gens qui les bousculaient, à ses pieds trempés. Après tous les efforts qu'elle avait faits pour venir ici, comprendre que cela ne servait à rien était terrassant.

Thurley s'approcha d'elle.

— Nous ne pouvons malheureusement pas faire plus, compte tenu des circonstances. Je comprends. Enfin, non, en réalité, j'en doute. De pouvoir comprendre. Ce n'est pas possible. Étant sans enfants… Je veux dire que je compatis.

— Vous essayez de m'aider. Je le sais. C'est juste que je n'aurais jamais pensé que ma vie prendrait ce tour-là.

Il s'obligea à sourire.

— Vous avez, quoi ? Vingt-cinq, vingt-six ans ? Vous avez la vie entière devant vous, croyez-moi.

— Ma vie entière est définie par ce bébé. Par un viol. C'est comme

si on m'avait cloué les pieds au sol, m'empêchant à jamais d'aller où que ce soit.

— Mais non, je suis sûr que ce n'est pas…

Elle entendit des hurlements, leva les yeux. Tout à coup, la rue s'était remplie d'eau, comme une gigantesque baignoire. Les gens pataugeaient dans l'eau en sandales et chaussures d'été, montaient des marches, grimpaient sur le muret qui longeait le fleuve. Et comme l'eau léchait les roues des voitures échouées, des alarmes commençaient à retentir.

— Regardez, fit Thurley. L'eau remonte des égouts…

En effet : les plaques d'égout se soulevaient sous la pression de l'eau, qui jaillissait du sol en gargouillant.

C'est alors que le lointain roulement de tonnerre devint un rugissement. Helen jeta un coup d'œil vers la Tamise, vit la tempête approcher. Une gigantesque vague coiffée de blanc remontait le fleuve, fonçant vers le Hungerford Bridge. Sur son passage, des gerbes d'écume jaillissaient au-dessus des murets sur lesquels les gens étaient grimpés. Ils prenaient des photos ; elle voyait le crépitement des flashs. L'eau se déversait maintenant sur le quai, formait sur la chaussée un fleuve parallèle à la Tamise en crue. Helen était encore loin, mais elle voyait des gens renversés, des voitures emportées comme des jouets chassés par un jet d'eau.

Tout à coup, cette journée d'inondation ne fut plus seulement une succession de désagréments. Des gens étaient en train de mourir, juste là, sous ses yeux.

Elle essaya de se concentrer, de réfléchir. Elle prit Thurley par le bras.

— Venez. Fichons le camp d'ici.

Il semblait littéralement hypnotisé.

— Ah… oui, absolument. Mais pour aller où ?

— Le Strand, répondit aussitôt Helen, repensant à la conductrice de la voiture. Par ici.

Jouant des coudes dans la foule, ils se précipitèrent le long du quai de l'Embankment. Ils étaient presque arrivés au coin de Horseguards Avenue quand l'eau les rattrapa. Elle leur arrivait aux genoux, et elle charriait des ordures, des papiers, des sacs en plastique et des emballages de fast-food, des flaques d'huile et d'autres fluides encore moins appétissants. Les gens se rattrapaient aux murs, aux lampadaires, aux voitures abandonnées. Ceux qui tombaient, renversés par le courant, se relevaient, trempés, hoquetants, toujours cramponnés à leur téléphone. Helen voyait des petits écrans lumineux partout. Elle se rendit compte qu'elle avançait à contre-courant. Elle avait l'impression de lutter contre la marée. Enfin, ils étaient encore debout, Thurley et elle.

Et le fleuve continuait à monter. Il commençait à cascader par-dessus le mur censé le contenir. Des voitures bondirent en avant, comme des galets charriés par un torrent. Les gens hurlaient, appelaient à l'aide.

Dans Horseguards Avenue, la situation n'était pas meilleure : l'eau noire, boueuse, irisée de traces de pétrole, les poursuivit alors qu'ils jouaient des coudes dans la foule. Lorsqu'ils arrivèrent à Whitehall, Helen était épuisée et Thurley soufflait comme un phoque, à bout de forces.

Même Whitehall était inondé. Ils virent un autre fleuve dévaler la rue depuis les zones surélevées au nord, se ruer vers eux, les submergeant jusqu'aux cuisses. L'eau longeait les pâles façades de grès clair des grandioses bâtiments officiels et s'engouffrait avidement dans les tranchées de travaux publics.

— Regardez-moi ça, dit Thurley en lui indiquant un canot en plastique de la police qui suivait le courant. Ils évacuent Downing Street.

— Ouais.

Elle se retourna. Elle voyait Trafalgar Square, les marches et les colonnes de la National Gallery, dressées comme une falaise au bout de la rue.

— On peut s'en sortir par là. Mais il va falloir lutter contre le courant.

Ils commencèrent à avancer, à une allure d'escargot. Tout autour d'eux, une foule de gens avaient eu la même idée. Ils remontaient la rue tant bien que mal ou grimpaient sur des rambardes, mais le courant était de plus en plus fort.

Thurley glissa. En essayant de le rattraper, Helen tomba à son tour, face en avant. Elle sentit l'eau sale entrer sous sa capuche, tremper ses cheveux, s'insinuer dans sa combinaison. Elle ferma la bouche en pensant à la façon dont l'eau rejaillissait des égouts. Elle avait presque réussi à se relever lorsque quelqu'un s'affala sur elle et la repoussa dans l'eau. Elle sentit qu'elle basculait en arrière, le long du trottoir de Whitehall. Elle paniqua, incapable de reprendre pied. Elle allait se noyer dans un mètre d'eau sale.

Et puis une main forte l'empoigna par la nuque et la remit d'aplomb. Elle resta plantée là, dégoulinante, devant une montagne humaine en short et tee-shirt, les bras tatoués comme un joueur de rugby. Crasseux, trempé jusqu'aux os, il tenait bel et bien une canette de bière dans une main. De l'autre, il lui pressa le sein à travers le tissu trempé de son ciré et lui jeta un sourire lubrique. Elle eut un mouvement de recul, dégoûtée, et il s'éloigna en rigolant.

Thurley était là. Ruisselant.

— Une nouvelle sorte de héros, lâcha-t-il.

— Un connard, rétorqua-t-elle. J'espère qu'il se noiera dans son vomi. Allez, venez, tirons-nous d'ici.

Ils reprirent leur chemin. Elle était complètement trempée, maintenant, son visage, ses cheveux ; même sa combinaison était pleine d'eau du fleuve, entravant encore davantage sa marche.

Ils arrivèrent malgré tout à Trafalgar Square. Sur la berge nord, la National Gallery et la vieille église de Saint Martin in the Fields étaient au-dessus de l'eau. Les gens étaient réfugiés, assis ou debout sur les marches du musée. Sur la place proprement dite, l'eau du fleuve affluait, formant un lac, léchant les antiques et vénérables fontaines. Il devait y avoir des milliers de gens rien qu'à cet endroit, des milliers de gens qui grouillaient autour de la place et gravissaient les marches de la galerie. Et aucun signe de présence policière, aucun indice de tentative d'évacuation en ordre. Elle jeta un coup d'œil à la colonne du haut de laquelle Nelson observait la situation, indifférent aux chocs que subissait sa ville.

Thurley lui posa la main sur l'épaule.

— Regardez !

Il lui indiqua le toit de la National Gallery, qui était couvert d'un tapis gris. Des pigeons. Des milliers et des milliers de pigeons.

— Vous avez mentionné le Strand, mademoiselle Gray.

— Oui.

Il tendit le doigt.

— Par ici.

Ils repartirent dans l'eau de plus en plus profonde, trébuchant sur les bordures de trottoir, passant devant des feux de signalisation qui ne marchaient plus, des voitures ballottées telles des pierres dans un torrent, et des gens, partout, qui cherchaient désespérément un endroit où ils seraient en sécurité.

18

L'hélicoptère d'AxysCorp replongea vers les ruines de Londres, vers un autre sauvetage : celui d'une mère, d'un enfant et d'une grand-mère échoués à Wapping, une ancienne zone de docks convertie en appartements avec vue sur le fleuve. Lily aida à attacher les réfugiés dans leur siège baquet.

Le grondement du rotor s'accentua. Ils reprenaient de l'altitude. L'hélico remonta la Tamise vers l'amont et une nouvelle mission. L'appareil était déjà presque plein de personnes âgées, de femmes et d'enfants enroulés dans des couvertures de survie métallisées. Mais il continuerait ses rotations jusqu'à ce qu'il soit à court de carburant, ou rempli jusqu'à la gueule de réfugiés. Il pouvait en contenir une centaine, en se serrant bien.

Jetant un coup d'œil par la porte ouverte, Lily vit l'eau, noire comme du pétrole, qui envahissait les rues de Londres, ses parcs et ses places, explorant les contours de la plaine inondable qui lui avait été si longtemps inaccessible. Il y avait des hélicos partout, pareils à des insectes affairés, des appareils jaunes de la protection civile, des hélicoptères militaires, et même des Sikorsky, qui devaient venir des bases américaines. Des embarcations de toutes sortes, des petits bateaux à moteurs privés, des canots gonflables, des Zodiac de la police et des barques de sauvetage, tournaient comme des insectes autour des maisons et des immeubles de bureaux où des couvertures pendaient mollement aux fenêtres les plus élevées. Loin des zones centrales inondées, des files de voitures avançaient à une allure de tortue sur les routes embouteillées, et des véhicules d'urgence remontaient à contre-courant vers la zone de catastrophe, leurs gyrophares bleus clignotant.

C'était une soirée de juillet, et il faisait encore clair, mais Lily voyait les endroits où le courant était coupé, où les affiches lumineuses et les feux de signalisation étaient muets, éteints. Sur le petit écran de son ordi nomade AxysCorp défilaient des images frénétiques de soldats courant fébrilement pour sauver des installations cruciales. Les hommes du train et du génie militaire érigeaient des digues et mettaient des pompes en route pour essayer d'empêcher l'eau d'entrer dans les transformateurs électriques et les installations de traitement de l'eau. La plaine inondable de Londres n'hébergeait pas seulement des immeubles de bureaux, des habitations et des commerces, c'était aussi là que se trouvaient les

hôpitaux, les postes de police et le siège des infrastructures qui étaient le cœur de la cité.

Son nomade bipa, et un gros titre s'afficha. À Sydney, le cœur de la ville était atteint par les inondations. Le gouvernement essayait d'organiser une évacuation contrôlée le long de l'autoroute 4, vers les régions surélevées qui se trouvaient derrière la Nepean, à une trentaine de kilomètres de la ville. Des centres d'accueil étaient prévus, encore plus loin vers l'ouest, dans les Blue Mountains. Le gouvernement australien se démenait, les commentateurs commentaient. Le pays n'avait jamais été frappé par une telle calamité. Des inondations à Sydney et à Londres, se dit Lily, des inondations des deux côtés du monde. C'était pour le moins étrange.

— Waouh, regardez ça, murmura le pilote.

L'hélicoptère s'inclina sur le côté.

Lily reposa son nomade et regarda au-dehors.

Ils passaient devant l'Œil de Londres, la grande roue du Millénaire. La base plongeait dans l'eau, le collier circulaire de perles de verre était immobile. Les gens étaient bien visibles, petites silhouettes piégées dans leurs cabines comme des mouches engluées dans l'ambre. De l'autre côté de l'eau, des bateaux affluaient autour du palais de Westminster, tels des explorateurs qui auraient approché frileusement les falaises de grès d'une terre inconnue.

Tout à coup, Lily fut frappée par la portée de l'événement. Elle détourna le regard, s'essuya les yeux avec sa main gantée, pressa ses paupières fermées.

La vieille dame qu'elle venait d'attacher sur son siège se pencha et lui tapota la main.

— Allons, allons. Ça va s'arranger, mon canard, vous verrez.

L'hélicoptère se cabra, fit un bond et s'éleva, flagellé par le vent qui soufflait en tempête.

19

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Trois jours après le début des inondations, Kristie a relevé un flash d'infos de BBC News 24 relatant les efforts déployés pendant des jours par les sauveteurs dans Londres inondée pour libérer des milliers de gens piégés à cause des coupures de courant dans leurs chambres d'hôtel verrouillées électroniquement. À n'importe quel autre moment, l'incident aurait été considéré comme grave et aurait fait la une. Ce que Kristie trouva drôle.

20

Août 2016

Ce matin-là, Kristie était en mission de repérage.

— Le camion d'eau est arrivé !

Elle descendit l'escalier quatre à quatre, ses galoches à semelle de bois faisant un boucan d'enfer sur le parquet nu. Il n'était pas tout à fait sept heures.

Amanda s'apprêtait à partir au travail. Elle portait un tailleur froissé qui n'aurait pas volé un passage au pressing, des bottillons pratiques pour marcher et des snow-boots imperméables. Les chaussures qu'elle mettrait au bureau étaient dans son sac à dos. Elle avait une tasse de café à la main, le fond du thermos de la veille au soir. Elle ronchonna en voyant Kristie dévaler l'escalier.

— Bon sang, Kris, tu es vraiment obligée de faire autant de bruit ?

Kristie, onze ans, était trop pleine de vie pour s'en préoccuper. Elle fouilla dans le tas de seaux et de bouteilles en plastique près de la porte.

— Allez, tante Lily. C'est notre tour d'y aller.

Lily se fourra un dernier bout de pain dans la bouche, se leva de table et la suivit vers la porte. Les lattes de parquet gondolées étaient bien froides sous ses pieds nus. Elle enfila ses bottes en caoutchouc et commença à réunir des bouteilles à mettre dans les filets. Kristie passa sur ses épaules le joug qu'elles avaient bricolé : deux seaux en plastique attachés à un manche à balai rembourré avec une vieille couverture.

— Je croyais que c'était le tour de Benj, ce matin ?

Amanda eut un reniflement. Elle se coiffait en se regardant, en guise de miroir, dans l'écran de télé éteint. L'électricité était coupée.

— Cette méduse de polochon est encore au lit. Je te jure, il y passerait toutes les vacances si je ne l'obligeais pas à se lever…

— Bah, c'est de son âge. Au moins, tu as de la chance avec celle-ci, fit Lily en ébouriffant les boucles serrées de Kristie. C'est une bosseuse.

Amanda, stressée comme toujours, se détendit un peu.

— Ça, j'en ai bien conscience. Et je suis rudement contente que tu sois là, Lily. Je ne sais pas ce qu'on ferait sans toi. Dieu sait comment on va se débrouiller si c'est encore le bordel comme ça à la rentrée.

— Bah, je fais ce que je peux.

Elle prit les gants de jardin d'Amanda.

— Allez, ma cocotte. On y va.

Kristie ouvrit la porte d'entrée.

— Je serai partie quand vous rentrerez, fit Amanda, dans leur dos. Je vais tirer Benj du lit, le prévenir qu'il doit vous ouvrir la porte.

— J'ai ma clé, répondit Kristie. À ce soir, m'man. Je t'aime très fort.

— Moi aussi, je t'aime. Salut !

Kristie laissa Lily fermer la porte derrière elle. Ce qui n'allait pas tout seul, car elle avait gonflé pendant l'inondation, un mois plus tôt. Elles traversèrent le petit jardin entouré de sacs de sable sales et sortirent dans la rue.

Elles se dirigèrent vers la Tamise, tournant le dos au soleil encore bas sur l'horizon. Elles marchaient sur le trottoir, mais à certains endroits les dalles avaient été soulevées par l'eau, les obligeant à un détour. La chaussée avait été plus ou moins dégagée. Les voitures abandonnées avaient été repoussées au bulldozer le long des trottoirs, leurs réservoirs siphonnés depuis longtemps. Ce n'étaient plus que des épaves aux vitres pulvérisées, aux roues et au capot arrachés, aux coussins pourris. Il y avait de l'eau partout, dans les caniveaux, les parcs et les jardins, jusque sur le toit plat des stations d'essence. Mais tout le monde savait que même filtrée et bouillie on ne devait pas la boire. Cette eau stagnante était celle dans laquelle avaient mariné les saletés des usines d'épuration et des incinérateurs d'ordures de la ville qui avaient été inondés.

Depuis plusieurs jours, il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et, malgré les odeurs nauséabondes habituelles, la fraîcheur de l'air annonçait une belle journée d'été anglais. En réalité, il faisait plus frais, depuis la forte diminution du trafic routier.

Kristie marchait sans rien dire, l'air pensive, comme si elle voulait paraître plus réfléchie, plus mûre que son âge. Au soleil cependant, elle se mit à sautiller et à faire des bonds dans les mares. Onze ans, c'est un âge compliqué, se dit Lily.

Elles arrivèrent à la citerne. Lily et Kristie n'étaient pas les premières de la file ; elles n'étaient jamais les premières. Des résidents munis de récipients hétéroclites – seaux, bouteilles et cuvettes en plastique – faisaient patiemment la queue, sous l'œil ennuyé d'un jeune auxiliaire de la police. La citerne était un grand réservoir en plastique bleu, avec un bouchon en haut et un unique robinet de cuivre en bas, déposé sans cérémonie au coin de la rue. Les grands tankers de l'armée étaient censés le remplir plusieurs fois par jour, mais les résidents avaient appris à leurs dépens qu'on ne pouvait

compter que sur les livraisons du matin et du soir, et même celles-là arrivaient à n'importe quel moment.

On faisait donc la queue. Lily se disait souvent que sans les couleurs vives, franches, des récipients en plastique la scène aurait eu un petit côté médiéval, avec ces gens sales, en vêtements rapiécés, faisant la queue au puits. Le désordre et la panique des premiers temps avaient laissé place à un semblant d'organisation : chaque famille avait droit à toute l'eau que deux personnes pouvaient emporter. Les voisins avaient vite appris qui avait besoin d'aide et pour qui faire des exceptions.

Les visages de la file étaient devenus familiers à Lily. Elle ne connaissait que peu de gens par leur nom, mais il y avait les Infirmières, deux retraitées d'une soixantaine d'années, soixante-dix tout au plus, peut-être des lesbiennes qui avaient vieilli ensemble ; il y avait le Papa Tout Seul, vingt-cinq ans maximum, mince, l'air rongé par les soucis, couvert de tatouages, avec son chariot de supermarché déglingué, plein de bouteilles de Coca qu'il remplissait pour ses trois petits enfants. Il y avait les Jeunes Cadres Dynamiques et Pleins d'Avenir, un jeune couple à l'air épuisé, aux yeux caves : ils avaient vu disparaître leur boulot dans la City et un mode de vie prestigieux, boosté à la caféine, et faisaient la queue comme des mendiants. Ce matin-là, ils se plaignaient des difficultés pour retirer de l'argent ; la plupart des distributeurs étaient en panne, comme les terminaux de paiement par carte de crédit dans les boutiques et magasins.

Personne ne regardait vers le bout de la rue. Personne ne s'intéressait au lac qui brillait là-bas, large, placide. Et pourtant, se disait Lily, c'était un spectacle qui les aurait sidérés quelques semaines auparavant. Ce n'était pas la Tamise ; c'était, théoriquement, la baie de Hammersmith, une vaste cuvette où l'eau de l'inondation était restée piégée derrière une berge surélevée. Au bord, la route s'enfonçait simplement sous l'eau, avec ses trottoirs, ses panneaux indicateurs et ses feux de signalisation. Tout était submergé, et de petites vagues clapotaient contre les portes d'entrée des maisons et des magasins abandonnés.

La queue avançait avec une lenteur affolante. Le robinet unique laissait à peine couler un filet d'eau. Lily se fit la réflexion qu'ils consacraient maintenant un temps incroyable aux tâches de survie élémentaires : aller chercher de l'eau, faire la queue aux supérettes pour voir ce qu'on trouvait à manger, ou aller au travail et en revenir à pied, comme Amanda, de sorte qu'un trajet qui prenait naguère quelques minutes pouvait maintenant durer des heures.

Lily s'en accommodait. Elle avait développé une sorte de discipline mentale, au cours de ses longues journées d'inactivité, à Barcelone, surtout quand elle était en isolement. Elle pouvait attendre ainsi,

comme dans le vide, pendant des heures, des journées entières ; elle arrivait à court-circuiter son réflexe de fuite – c'est ce que lui avait dit un psychologue, après sa libération.

Enfin, ce jour-là, ça ne paraissait pas si grave. C'était remarquable, à quel point tout le monde pouvait être chaleureux quand le soleil brillait. Les Londoniens qui faisaient la queue dans cette rue d'Angleterre, crasseux et flegmatiques, étaient d'assez bonne humeur. Beaucoup contemplaient avec espoir des téléphones mobiles qui n'avaient toujours pas de réseau pendant la majeure partie de la journée. Tandis que certains sifflotaient ou bavardaient, d'autres, alors que leur Angel leur murmurait dans la tête, promenaient un regard vide sur les toits de tuiles rouges de leurs petits pavillons de banlieue serrés les uns contre les autres.

Kristie fredonnait toute seule, le regard vitreux, comme si elle écoutait son Angel. Sauf que c'était du chiqué : Lily savait qu'il ne marchait pas, ce matin-là. Elle avait oublié de le recharger quand le courant était revenu, la veille au soir. Lily éprouva une pointe de tendresse pour elle. Kristie était d'une génération qui devrait apprendre à vivre une vie ramenée à ses besoins essentiels, une génération pour laquelle des mots comme « camion-citerne », « égouts » et « recyclage » deviendraient beaucoup plus importants que « e-mail », « téléphone portable » et « Angel ». L'inondation et ses conséquences avaient noyé une myriade de vies comme celle de Kristie, se disait-elle, une intervention cosmique dans des histoires déjà compliquées de parents et d'enfants, d'amants et d'ennemis. Exactement comme elle supposait que sa soudaine réapparition l'avait jetée dans les bras d'Amanda et de ses enfants. Lily eut à nouveau envie d'ébouriffer les cheveux de Kristie, mais y renonça ; trop enfantin.

Enfin, ce fut leur tour. Elles se penchèrent pour remplir leurs bouteilles et leurs seaux. Ensuite commença le lent et pénible trajet de retour. L'eau pesait un poids fou, bien qu'elles aient mis une technique au point pour répartir la charge sur leurs épaules, grâce au joug, et qu'elles portent des gants de jardin pour ne pas se faire mal aux mains avec les filets.

Elles avaient entrepris la lente remontée lorsqu'un petit avion bourdonna au-dessus de leur tête. Elles s'arrêtèrent pour le regarder. C'était nouveau. D'habitude, on entendait surtout des hélicoptères. L'appareil était rouge vif, et on aurait dit un jouet, brillant comme un joyau dans le ciel bleu, tout frais. Il tractait une banderole effrangée.

— Un Œil Volant, dit Kristie.

Peut-être. Mais il n'était pas là pour observer la circulation. Lily réussit, en plissant les paupières, à déchiffrer le slogan inscrit sur la banderole : *REGARDEZNAGER-LESCOCKNEYS.COM*. Lily avait entendu parler

de ça : une bande de provinciaux qui détestaient Londres, pirataient les émissions d'infos sur la catastrophe diffusées par les téléphones portables et les chaînes de télé locales, et émettaient leurs images à la place.

Kristie ne réagit pas. Lily espéra qu'elle n'avait pas réussi à lire le message.

Lorsqu'elles arrivèrent à la maison, il apparut que la porte était fermée à clé et, chose tout aussi prévisible, que finalement Kristie n'avait pas la clé. Ce n'était pas une gamine de onze ans pour rien, après tout. Elle tapa sur la porte, appela Benj en hurlant. Il ne mit que quelques minutes à se tirer du lit et à descendre, au grand soulagement de Lily.

— La télé marche, dit-il sans préambule.

Kristie lâcha ses réserves d'eau et courut à l'intérieur.

Lily rentra les récipients, referma la porte et déposa son joug. De fait, le grand écran de la maison était allumé, le son à fond. Sur une chaîne d'infos, apparemment.

Si la télé était allumée, ça voulait dire qu'il y avait de l'électricité, ce qui était exceptionnel pour un début de matinée. Lily alla dans la cuisine, remplit la bouilloire, la brancha, commença à ouvrir des bocaux et à chercher du riz en sachet plastique. Avec un peu de chance elle arriverait à préparer le déjeuner avant la prochaine coupure de courant.

De la cuisine, elle distinguait à peine l'écran. Les infos locales donnaient des détails sur l'inondation. Il était question des effets sur la vie sauvage : les animaux fouisseurs comme les taupes et les campagnols avaient été chassés de leurs terriers inondés, et les oiseaux qui nichaient à terre comme les hirondelles de rivage et ceux qui mangeaient des huîtres avaient dû fuir aussi. On voyait un jardinier pêcher dans le lac formé sur le terrain de cricket inondé de l'Oval. On pensait que les poissons avaient été mis là pour faire une farce.

Puis ils passèrent à un autre sujet : sur l'écran apparut une vue aérienne d'un paysage inondé. Le golfe du Bengale, disait un sous-titre, la côte du Bangladesh, un delta complexe où le Brahmapoutre et le Gange se jetaient dans la mer, et où la majeure partie de la population d'un pays pauvre tentait de survivre sur la côte ou sur des îles. Rares étaient les endroits situés à plus de deux mètres au-dessus du niveau de la mer. La région avait été inondée, et des îles entières étaient maintenant sous l'eau. Lily voyait des images avant/après, des lagons avec des palmiers et des mares à crevettes transformés en zones inondées, des survivants accrochés à des arbres ou réfugiés sur les toits de maisons en torchis dévastées.

Un zoom arrière révéla de longues files de réfugiés aux vêtements boueux avançant dans l'eau qui leur montait aux genoux, à la recherche d'un endroit sec. Ils étaient monstrueusement nombreux, des adultes, des enfants, dans un seul plan tremblant. Les zones moins rurales n'étaient pas épargnées : la rupture d'une digue avait changé un aéroport en lac, les hélicoptères et les avions militaires étaient entassés les uns sur les autres. Lily ne comprenait pas ce que racontait le commentateur, s'il y avait eu une sorte de tempête, ou un ouragan ; on aurait dit que la mer était simplement montée, inexorablement, provoquant le désastre.

Et, comme si la caméra avait encore reculé, l'écran afficha une carte du monde sur laquelle les continents étaient soulignés en bleu vif, le long des côtes et à l'emplacement des plus grands estuaires. Le tracé bleu indiquait les inondations dramatiques qui se multipliaient dans le monde entier, en Amérique, en Europe du Nord et du Sud, en Inde, en Asie, en Afrique et en Australie. Des régions entières étaient menacées comme le Bangladesh, la Floride, la Louisiane, les Pays-Bas et les deltas des fleuves, souvent surpeuplés. Dans les grandes villes comme New York, Vancouver, Tokyo et Shanghai, les populations qui avaient assisté aux souffrances de Londres et de Sydney procédaient maintenant à des préparatifs frénétiques.

Dix pour cent de l'humanité, des centaines de millions de gens, vivaient à moins de dix mètres au-dessus du niveau de la mer. La montée des océans, ou la peur de les voir monter, les chassait de chez eux, provoquant des migrations de population terrifiantes sur toute la planète. Au bout d'un moment, les images se brouillaient, les masses de réfugiés désolés, trempés, se ressemblaient toutes.

Un bandeau défilant annonçait que l'équipe de football de Newcastle était restée coincée à Bombay après avoir perdu la finale de la Cup. Et les nouvelles catastrophiques se succédèrent alors que Benj zappait sur les différentes chaînes. Il finit par s'arrêter sur une chaîne pour jeunes qui passait un dessin animé sanglant.

Lily avait réussi à faire cuire le riz quand le courant fut à nouveau coupé. Les enfants poussèrent des gémissements de frustration lorsque la télé s'éteignit. Lily versa le reste de l'eau bouillante dans un thermos et mit du café en poudre dedans.

21

Au début de l'après-midi, on frappa à la porte. Lily alla ouvrir et trouva Piers Michaelmas devant elle, en battle-dress. Il refusa le café du thermos. Il était venu la chercher pour faire un tour en bateau à Londres.

— Désolé de ne pas avoir pu t'appeler. Foutu téléphone, tu sais comment c'est. Tiens. Prends ça.

Il lui tendit un téléphone satellite modèle militaire.

— Alors, c'est quoi, cette expédition ?

— Disons que c'est en souvenir du bon vieux temps.

Elle colla les gamins chez une voisine et mit sa combinaison bleue AxysCorp. Ils suivirent la rue, passèrent devant la citerne et allèrent jusqu'à l'endroit où la chaussée disparaissait sous l'eau. Là, un Marine vêtu de cuissardes de pêche qui lui montaient jusqu'à la poitrine les attendait dans un canot pneumatique orange amarré à un lampadaire. Il aida Lily et Michaelmas à monter dedans, fit enfiler à Lily un gilet de sauvetage et un masque léger qui ressemblait à un accessoire de chirurgien de théâtre, poussa le canot pour l'éloigner du bord et lança le moteur. Le bateau fonça le long de la rue inondée vers l'ancienne rive du fleuve. Lily avait du mal à respirer avec le masque, mais, compte tenu de la puanteur de l'eau et des masses suspectes qui flottaient à la surface, elle s'estimait encore heureuse.

Elle regarda le Marine vérifier sa position sur un patch de manche GPS. Un genre de sonar miniaturisé était encastré dans le côté du canot, et il regardait d'un œil soupçonneux les masses sombres immergées dans l'eau.

— La navigation n'a pas l'air facile, dit-elle.

— Ça non, mademoiselle, dit-il d'un ton funèbre, avec un accent écossais à couper au couteau.

Il avait les cheveux grisonnants, la peau comme du cuir, et pourtant il ne devait pas avoir plus de quarante ans.

— Ne soyez pas modeste, dit Piers. Harry est un sacré matelot, à ce qu'il paraît.

— Oui, c'est vrai. J'ai grandi à Skye, vous savez. Mais là, c'est pas pareil. Faut dire que je ne connais personne qui ait navigué le long de Fulham Road. C'est plein d'obstacles, des bagnoles, des ordures, des lampadaires. Et on n'y voit rien dans cette mélasse, alors merci à Jim pour le sonar.

Apparemment, la prudence commandait de suivre le milieu des

rues submergées, ou, mieux encore, d'essayer de retrouver les anciens fleuves, où on pouvait être raisonnablement sûr d'avoir une hauteur d'eau suffisante sous la coque.

Ils arrivèrent à la Tamise un peu en amont du Putney Bridge. Le passage sous les arches du pont était très réduit, suffisant pour le canot, mais rien de plus gros n'aurait pu l'emprunter. De fait, un yacht luxueux était bel et bien resté coincé dessous. Le courant était assez fort, les eaux boueuses agitées, ça puait la pourriture et les égouts. Lily vit un nuage de moustiques, des nouveaux venus dans une ville métamorphosée.

Les anciennes berges de la Tamise étaient pratiquement invisibles. Le fleuve avait largement débordé de son lit, parfois jusqu'à un kilomètre à l'intérieur des terres. Des maisons, des écoles, des églises, des zones industrielles formaient au-dessus de l'eau boueuse des isthmes de brique et de verre, de béton et d'acier. Un pont autoroutier dépassait de l'eau, une partie surélevée de la route qui n'allait nulle part, couverte de voitures arrêtées, échouées. Les gens qui n'avaient pas fui étaient accrochés à des parcelles de terrain en hauteur, des îlots qui émergeaient à la surface. Lily vit des enfants agiter la main depuis l'un de ces îlots, et sur un autre un hélicoptère, posé dans la cour de récréation d'une école. La vallée de la Tamise se changeait en archipel.

Piers lui montra une carte schématique établie à partir d'une photo satellite toute récente du cours de la Tamise.

— Tu vois comment l'inondation s'est massée dans ces embaiements. Des unités hydrologiques indépendantes, pour employer le jargon officiel.

C'étaient des lagons inédits, des caractéristiques spectaculaires du paysage, qui faisaient parfois plusieurs kilomètres de long, et portaient le nom de la zone qu'ils recouvraient : Hammersmith, Westminster, Bermondsey, l'île des Chiens, Greenwich…

— Ils sont virtuellement séparés les uns des autres par des isthmes de terrain surélevé, bien qu'ils soient reliés par des tunnels, des égouts, etc. La bonne nouvelle, c'est qu'une inondation dans un endroit n'implique pas forcément une inondation ailleurs. La mauvaise, c'est qu'il faut pomper. Ils ne se drainent pas tout seuls.

Sous le Wandsworth Bridge, ils virent un flic qui empêchait un groupe de jeunes d'aller nager. Le Marine secoua la tête en faisant des bruits réprobateurs.

— Dès que le soleil se montre, les gens veulent aller patauger, malgré les cadavres, les étrons flottants, tout ça…

— Ah, ces civils ! Hein, Harry ? fit Piers. Enfin, on ne peut pas leur en vouloir. Il faut bien qu'ils s'amusent. On peut faire des balades en bateau à Westminster. Il paraît que les inondations y sont fréquentes

depuis le treizième siècle. Ou un tour en gondole autour de Soho. Et dans la City, des petits prodiges font du ski nautique autour des gratte-ciel.

Lily le regarda.

— Je te trouve bien optimiste, Piers. Je ne voudrais pas rouvrir de vieilles blessures, mais tu n'étais pas particulièrement détendu, à Barcelone.

Il tiqua légèrement, puis sourit.

— Oui, c'est ce que les psys me disent, chaque fois qu'ils réussissent à me mettre le grappin dessus. Mais c'est tellement bon d'être dehors… Je crois que cette idée commence enfin à faire son chemin dans ma tête. Même si nous nous sommes retrouvés plongés dans une nouvelle crise à la minute où nous sommes descendus du putain d'hélico d'AxysCorp.

Lily savait qu'il était divorcé, sans enfants, qu'il n'avait pas de famille à retrouver, pas de vrai chez-lui où retourner. Avant son enlèvement, il était officier supérieur, et c'était un personnage influent dans les milieux militaires et diplomatiques. C'était à ce titre qu'il était en Espagne, en mission de maintien de la paix.

Maintenant, après l'étrange, courageuse, tentative d'exorcisme de ses démons qu'il avait pratiquée sur l'île des Chiens, et dont il lui avait parlé, il semblait prêt à reprendre le combat dans le vaste monde. Et elle s'en réjouissait.

— Nous entrons dans une nouvelle phase de l'inondation, lui dit-il. Le long terme. Nous avons des décisions difficiles à prendre, et qui seront tout aussi difficiles à appliquer. C'est à ça que je m'attaque avec mon pauvre cerveau. En même temps, je suis bien conscient que c'est une sorte de thérapie.

Tout en parlant, ils passèrent sous d'autres ponts. Comme ils approchaient du pont de Chelsea, elle vit les tours de la centrale de Battersea qui dressaient leur masse au-dessus de l'eau dans une attitude de défi.

— Quelles décisions difficiles ? demanda-t-elle.

Il parcourut les environs du regard comme pour s'assurer qu'on ne risquait pas de surprendre leurs paroles.

— Crois-le ou non, le pire reste à venir. Tout le monde travaille d'arrache-pied à la remise en service des centrales électriques, des stations d'épuration et des installations de ce genre. Les opérations de récupération immédiates se poursuivent – par exemple, il y a vingt hôpitaux à évacuer dans les régions inondées. Nous avons aussi beaucoup trop de centres de rétention temporaire qui ne sont pas encore évacués. Des vieux, des mamans et des bébés sont enfermés depuis des semaines dans des écoles et des églises.

« Quelques jours de plus dans ces conditions, et nous serons

confrontés à des épidémies. La typhoïde, le choléra… L'eau est pleine de toxines récoltées dans les zones industrielles. Sans parler des gens qui meurent déjà de faim et de soif. Et ça, même si l'inondation ne se renouvelle pas…

Cette dernière phrase, avec son « si », la glaça jusqu'à la moelle des os.

— Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter une évacuation générale de Londres. Nous ne nous y résoudrons qu'en dernier recours. Mais nous nous y préparons. Nous faisons venir du matériel lourd de l'autre bout du pays, des engins d'assaut, des canots pneumatiques, des ambulances de terrain et des hôpitaux de campagne. C'est une espèce de nouveau Débarquement ! Nous installons des parcs de caravanes et des villes de tentes dans des régions surélevées comme les Chilterns et les South Downs. Nous sommes allés voir jusqu'à Birmingham. La police militaire est chargée de veiller à ce que les routes qui quittent Londres restent dégagées.

« Mais l'idée de cet exode, le déplacement de ces *millions* de gens, est une vision d'horreur. Je veux dire, nous n'avons pas les moyens de les transporter. Il faudra les faire marcher. Sans compter que les populations, dans les zones d'accueil, ne sont pas ravies de voir arriver tous ces Londoniens trempés comme des soupes. Je soupçonne pas mal de culs-terreux de ne pas être mécontents de voir Londres dans la mouise !

« Le fait est que l'infrastructure de la capitale se désagrège : l'eau, les transports, les communications, l'énergie… Des millions de sans-abri. Rien que les remboursements des assurances pourraient mettre le secteur financier en faillite. Les banques internationales et autres organismes de ce genre se sont déjà délocalisés vers leurs centres de sauvegarde de données – tu peux être sûre que notre ami Lammockson s'en est mis plein les poches au passage –, mais qu'est-ce qui pourrait les inciter à revenir ? Il faudra des années pour que Londres s'en remette, si elle s'en remet jamais. Et il y a des limites à ce que le pays peut se permettre…

— Il faut tout de même essayer, dit Lily. En réalité, Piers, je pense que tu relèves le défi avec jubilation, parce que les catastrophes sont ton fonds de commerce.

— C'est bien possible. J'admets que j'apprécie de me lever le matin avec la perspective d'avoir quelque chose à faire. Cela dit, pour moi, ce n'est qu'une question de réalisme. Les choses ne seront plus jamais comme avant. Mais nous nous en remettrons, d'une façon ou d'une autre, si les eaux baissent.

Et elle nota ce mot, à nouveau. *Si.*

Ils passèrent sous les ponts de Lambeth et de Westminster. Le

palais de Westminster, léché par l'eau, était éclairé de l'intérieur. Un croupion de la machine gouvernementale continuait à fonctionner, par forfanterie, à l'intérieur de ces murs.

Harry écarta le canot du lit du fleuve et l'approcha prudemment de la berge, juste avant Hungerford Bridge. Il surveillait tout à la fois : ses capteurs, les lampadaires, les façades des immeubles qui sortaient de l'eau autour de lui.

— Je vise le centre de Northumberland Avenue, murmura-t-il, concentré. Il faut faire attention à ne rien accrocher…

Trafalgar Square s'ouvrit devant eux. Lily vit qu'un Chinook était crânement posé devant les marches de la National Gallery.

Harry coupa le moteur et sauta dans l'eau qui lui arrivait en haut des cuisses. Il amarra le canot à un lampadaire, devant la colonnade qui bordait un côté de la place, aida Piers et Lily à prendre pied sur les marches et remonta attendre dans le canot.

Ils firent en pataugeant dans l'eau les quelques mètres qui les séparaient de la place proprement dite. L'eau était encore plus sale à cet endroit. Des ordures, des sacs-poubelle éventrés, des pigeons crevés qui flottaient à la surface. Sur la place même, il n'y avait que quelques centimètres d'eau, mais ils durent franchir un cordon militaire pour y arriver. En dehors des civils armés postés autour de la place, et des gens qui devaient être des employés de la galerie et qui allaient et venaient, chargés de paquets, la place était déserte. Lily regarda par-dessus son épaule, vers Northumberland Avenue, par où ils étaient arrivés. Les bâtiments de Londres se dressaient fièrement sur l'eau qui s'étendait à perte de vue, lisse et calme comme un miroir sous le soleil.

— Je ne peux m'empêcher de penser aux Anciens du Tuvalu, dit Piers. Tu te souviens, à la réception de Lammockson ?

— Oui, et alors ?

— Ils doivent jubiler, là. Tu ne crois pas ?

— Hum. Et pourquoi le Chinook ? Pourquoi ce périmètre ?

— Tu ne vois pas ? Ils évacuent la National Gallery. Il s'en est fallu de peu que l'eau franchisse le rempart des marches. Elle a provoqué de gros dégâts dans les sous-sols. Il y a des troufions qui aident le personnel à déplacer les trésors dans les étages supérieurs, ou à les envoyer carrément vers des endroits surélevés. Je me suis dit que tu apprécierais de voir ce spectacle assez inhabituel : un Chinook aux pieds de Nelson.

— Ouais. Je crois plutôt que tu frimes comme une bête, hein, Piers ?

Gary Boyle arriva d'un pas nonchalant, avec un grand sourire. Lily ne l'avait pas revu depuis la fête de Lammockson, l'après-midi de l'inondation. Et puis Helen Gray apparut, bras dessus bras dessous

avec un homme plus âgé qu'elle. Lily était incroyablement heureuse de les revoir tous. Des îlots de familiarité dans un monde d'étrangeté. Ils s'embrassèrent.

— Nous nous étions promis, à Barcelone, de rester en contact, dit Piers. J'ai pensé que ce serait bien de nous revoir avant que les vents du destin ne nous dispersent. Oh, à propos…

Il distribua aux autres des radio-téléphones au look militaire comme celui qu'il avait donné à Lily.

Helen leur présenta son compagnon, un certain Michael Thurley, du ministère des Affaires étrangères.

— Mike s'est vu confier la tâche de m'aider à résoudre le problème de ma petite Grace. Et non, poursuivit-elle avec un sourire forcé, je ne l'ai pas encore récupérée. Je ne sais même pas où elle est.

— Je suppose que tu vas te concentrer là-dessus, alors, dit Gary sur un ton grave.

— Je n'ai pas le choix, hein ?

— Et j'ai l'intention de l'aider, dit Thurley.

Il avait pris une sorte de congé sabbatique pour voyager à plein temps avec Helen. Leur première destination devait être l'Arabie Saoudite, le pays du père du bébé.

— Je crois bien que c'est devenu une sorte de cause, pour moi. Aux Affaires étrangères, on n'a pas fait grand-chose pour Helen. Et elle m'a plus ou moins sauvé la vie, le jour de l'inondation.

Il faisait très anglais, très tweed et humour à froid. Lily lui trouvait, de ce point de vue, une certaine ressemblance avec Piers. Il parlait avec un maniérisme exagéré, et il tenait Helen par le bras comme un grand frère. Peut-être qu'il était gay. Lily sentait une force, en lui, sous le vernis école prestigieuse et tout ce qui allait avec. Elle se demanda s'il n'était pas à la recherche d'autre chose, s'il ne comptait pas sur Helen pour régler des problèmes personnels. Mais l'inondation avait été un énorme traumatisme pour beaucoup de gens. Peut-être Michael était-il simplement ce qu'il disait être, un type animé par des mobiles sans complication.

— Et toi, Lily ? demanda Gary. Tu vas rester avec ta sœur ?

Depuis qu'elle était sortie de son trou, à Barcelone, elle vivait au jour le jour, sans penser au lendemain. Sa solde continuait à tomber, pour le moment ; elle pensait bien que, tôt ou tard, elle devrait reprendre le collier. En dehors de ça, elle ne faisait pas de projets.

— Je n'ai pas encore décidé.

— Alors, viens avec moi, dit aussitôt Gary.

Ce qui la prit de court.

— Où ça ?

— En Islande.

— Pardon ?!

Il lui parla de sa rencontre avec une vieille amie, sur le barrage, une grande gueule d'océanographe américaine nommée Thandie Jones.

— Le public ne sait pas ce qui se passe en réalité. Ce n'était pas un événement catastrophique isolé, une tempête exceptionnelle, fit-il en englobant, dans un large geste, la place, l'eau calme. Thandie pense qu'on assiste à une montée générale du niveau des océans. C'est pour ça qu'il y a des inondations dans le pays entier, et même dans tout ce foutu monde…

— Attends un peu, fit Piers. La plupart des inondations sont le résultat de conditions météorologiques inhabituelles…

— … provoquées, coupa Gary, par un taux inhabituel de vapeur d'eau dans l'atmosphère, lui-même dû à l'énergie calorifique dégagée par la montée des océans. Les études scientifiques, les modèles existent. Je te l'accorde, Piers, c'est encore fragmentaire, et il n'y a pas de consensus. Mais d'après Thandie, les données sont sans équivoque, et elle va en réunir davantage. On parle d'explorer le fond des océans, Lil. C'est cool, non ? Thandie remonte les infos à sa hiérarchie, la Fondation nationale pour la science, aux États-Unis, mais il n'y a pas un gouvernement, pas une agence intergouvernementale, qui veut la soutenir, et surtout pas le PICC, le Panel intergouvernemental sur le changement climatique, parce que, toujours d'après elle, ça reviendrait à admettre tacitement qu'il y a un vrai problème.

— Que veux-tu qu'elle dise d'autre ? soupira Piers. C'est soit ça, soit – autre hypothèse – ses « études » ne sont qu'un ramassis de conneries.

— Oui, sauf que maintenant, répondit Gary, elle a trouvé un financement. Grâce à moi.

Helen réagit dans la seconde :

— Nathan Lammockson ! Elle a réussi à le taper ?

— Ce bon vieux Nathan aime bien dépenser son pognon dans l'intérêt général. Surtout si ça se voit, fit Gary avec un grand sourire. Et qu'est-ce qui pourrait être plus visible que de sauver le monde ? Quoi qu'il en soit, ce nouveau programme d'exploration est conduit à partir de l'Islande, c'est là que je vais, et je voudrais que tu m'accompagnes, Lily. Je ne sais pas ce qui nous attend là-bas, et j'aimerais bien avoir auprès de moi une personne en qui j'aie confiance…

— Et je suis ce que tu as trouvé de mieux ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Il faudra bien que je m'en contente, répondit-il avec le plus grand sérieux. Et puis, si tu en es, il y a davantage de chances que

Nathan ne quitte pas le navire.

Helen fronça les sourcils et tendit le doigt.

— Le niveau de l'eau a encore monté, non ? remarqua-t-elle. Cette benne, là, elle est presque recouverte, maintenant. Et la façade des boutiques… Ce n'était pas comme ça, tout à l'heure.

Harry le Marine leur faisait de grands signes, debout à côté du canot, dans l'eau qui lui arrivait à la taille.

— Bon sang ! Tu as raison, répondit Piers. Il faut qu'on y aille. Eh bien voilà…

Pendant un dernier moment, ils restèrent debout là, ensemble, les quatre otages et Thurley.

— Ne m'oubliez pas. Et n'oubliez pas Grace, dit Helen d'un ton pathétique.

— Nous ne l'oublierons jamais, promit Lily.

— Allez, Lily, viens, coupa Piers. Il faut qu'on te ramène chez toi.

Il la prit par le bras et lui fit dévaler les marches dans l'eau de plus en plus profonde, jusqu'au canot.

Le temps qu'ils rentrent à Fulham, la Tamise était dramatiquement entrée dans l'intérieur des terres, une élévation de niveau minime se traduisant par une avancée majeure dans les rues peu profondes. Cette fois, il n'y avait pas eu de tempête ; le ciel était d'un bleu profond. L'eau avait monté sans cause apparente.

Sitôt descendue du bateau, Lily courut jusqu'à la maison d'Amanda. Elle remarqua un fourgon de la police qui descendait Fulham Road entre deux grandes gerbes d'eau, et entendit une voix amplifiée par haut-parleur ordonner l'évacuation immédiate. Les gens entassaient des affaires dans la rue, des porte-bébés, des bouteilles d'eau, des valises, des balluchons de vêtements et des couvertures. Les autres, ceux qui tenaient à rester terrés chez eux malgré tout, empilaient des sacs de sable devant leurs portes et dans leurs allées. La citerne d'eau était posée au milieu d'une mare. Des résidents, dont les Jeunes Cadres Dynamiques et le Papa Tout Seul, faisaient tout de même la queue, en bottes de caoutchouc et pantalon imperméable. L'eau coulait encore du robinet de cuivre. Mais Lily comprit qu'il n'y aurait plus de livraison d'eau à cet endroit.

La porte de la maison d'Amanda était ouverte. Lily entra précipitamment. Une eau sale, noire et puante dévalait les escaliers. Le courant n'était pas coupé, Dieu seul savait par quel miracle, et les deux gamins étaient assis, scotchés devant la télé.

Amanda descendit l'escalier avec ses bottes en caoutchouc, croulant sous les sacs à dos et les vêtements. Elle portait toujours son tailleur de travail.

— Lily, merci, mon Dieu ! Te voilà ! Tu peux m'aider à porter ça,

s'il te plaît ? Les toilettes se sont remises à déborder, comme la dernière fois. Il faudrait y déverser un sac de sable. Sauf que ça n'avait pas marché, la dernière fois non plus. Enfin, ça, c'est le coup de grâce, hein ?

Lily récupéra ses affaires.

— Alors, ils ont ordonné l'évacuation…

— C'était aux infos, confirma Amanda.

Elle parcourut du regard les immondices qui dévalaient les marches, les murs maculés de taches d'humidité, de moisissure.

— On pensait qu'on avait eu la totale, que c'était fini, et voilà que ça recommence…

Elle paraissait plus à bout de nerfs que de forces, plus désespérée que paniquée. Lily se demanda si elle n'était pas, d'une certaine façon, soulagée que le pire soit enfin arrivé. Amanda appela les enfants :

— Vous feriez mieux de vous bouger, vous deux, et de préparer ce que vous voulez emporter !

Benj répondit :

— Je crois qu'on n'ira nulle part, m'man.

Il indiquait la télé qui montrait des images aériennes en direct d'autoroutes au goudron fracassé, d'échangeurs effondrés et de carambolages de voitures qui avaient pris feu.

Lily se rapprocha et essaya de lire les panneaux autoroutiers tombés à terre.

— C'est la M25. À la jonction avec la M40.

— Il ne manquait plus que ça, dit Amanda. Il y a un rapport avec les inondations ?

— Possible.

Des incrustations montrèrent d'autres échangeurs dévastés. Toutes les autoroutes qui partaient de la rocade entourant Londres avaient sauté.

— Ils ont détruit les routes, dit simplement Benj. Et les trains, aussi. Personne ne veut de nous.

— Regardez nager les Cockneys point com, dit platement Kristie.

L'image devint visqueuse, se pixellisa et s'éteignit.

DEUXIÈME PARTIE

2017-2020

Élévation moyenne de la mer
par rapport au niveau de référence de 2010 :
5 à 80 mètres

22

Mai 2017

Après avoir quitté l'Angleterre, Lily était allée s'installer à Denver. Piers Michaelmas envoya un jet d'une compagnie pétrolière la chercher, et la ramener au Texas.

Vue d'avion, Houston offrait le spectacle d'un quadrillage urbain posé sur un paysage plat de collines molles, tavelé de forêts de pins, de marécages et de bayous. Les seuls points d'intérêt étaient l'œuvre de l'homme ; les blocs de verre du centre-ville ressemblaient à une énorme sculpture dressée dans la plaine. À l'est, il y avait la baie, avec son port, la ligne bien visible de son canal et les zones industrielles qui s'étendaient derrière. C'était le domaine de l'industrie pétrochimique : des réservoirs de stockage en forme de dôme et des tours fractales aériennes, le tout comme une cité futuriste de dessin animé, étalée sur des kilomètres vers le golfe du Mexique. Sur la baie proprement dite brillait un réseau de digues et de barricades destiné à protéger les installations de la montée des eaux. Des constructions énormes, mais Lily voyait bien que malgré ces nouvelles défenses les eaux de la baie avaient déjà pénétré au-delà de l'ancienne ligne de côte et formaient des mares au pied des réservoirs d'entreposage blancs. Tout cela sous un ciel enfumé, pâle, dans une chaleur si intense que l'air vacillait. Une cité sous un gril.

Lily suivit du regard la courbe aérienne du Gulf Freeway dans l'espoir d'entrevoir le Johnson Space Center où elle devait rencontrer, le lendemain, Gordon James Alonzo, un véritable astronaute en chair et en os. Mais le centre se perdait dans la mosaïque urbaine.

En atterrissant, elle reçut un coup de fil de Piers, qui lui disait de le retrouver devant l'aéroport.

Le terminal était un bloc de verre climatisé à mort, où il faisait un froid tellement glacial qu'elle envisagea de prendre un pull dans son sac de voyage. Ensuite elle dut faire quelques mètres en plein air, sous le ciel de Houston, vers la limousine qui l'attendait, et elle eut l'impression d'entrer dans un four. Et puis, dans la voiture de Piers, elle se remit à grelotter.

Piers portait une chemisette blanche à col ouvert et un short noir qui ressemblait à un pantalon de costume coupé au-dessus des

genoux. Lily l'avait vu pour la dernière fois à Londres, neuf mois plus tôt. Elle avait provoqué cette rencontre en apprenant qu'ils allaient se trouver tous deux du côté de Houston. Il lui tapota l'épaule, prit son sac et le déposa sur le plancher. La voiture démarra. Le chauffeur disparaissait presque derrière un écran de verre fumé.

— Tu voyages léger, à ce que je vois, dit Piers.

— Je vis léger, répliqua Lily en bouclant sa ceinture.

C'était vrai. Ses possessions n'auraient pas rempli plus de deux ou trois sacs à dos.

— Je n'ai jamais éprouvé le besoin de posséder beaucoup de choses. Plus depuis Barcelone, en tout cas.

— Exactement. Ce n'est pas vraiment une époque où on a envie de s'enraciner, hein ? À moins d'être un palétuvier, bien sûr.

Elle retrouvait cet esprit mordant dont les éclairs l'avaient réchauffée pendant leur captivité.

— Alors, tu as fait bon voyage ? Comment ça va ?

— Comme si je venais de sauter du plongeoir dans une piscine.

Il eut un petit rire.

— Eh oui, c'est ça, Houston. Le climat a toujours été éprouvant, aussi chaud que Calcutta. Ce n'est pas un endroit fait pour des êtres humains. Je t'avoue qu'au début, quand je suis arrivé ici, j'ai enchaîné rhume sur rhume. D'après le docteur, mon système immunitaire était affaibli par les brusques changements de température. Et Amanda et les enfants, ça va ?

— Ça va. Ils sont toujours dans le parking de caravanes, à la périphérie d'Aylesbury. Ils n'ont pas encore été autorisés à retourner chez eux, à Fulham. Les gamins vont à l'école à la nage. Non, je plaisante ! Et côté boulot, pour moi, ça va.

— Le projet de plongée, je suppose.

— Au stade préparatoire. Je bosse surtout en Angleterre, pour le moment.

Ils allaient vers le centre-ville, dont les gratte-ciel se dressaient devant eux. Houston semblait être un méli-mélo de zones industrielles, de grands centres commerciaux et d'immeubles résidentiels. Tout a l'air dépassé, ici, se dit Lily. Très années 1960. Elle vit des arroseurs sur des pelouses à l'air rêches, coriaces.

Piers n'avait pas changé de manières ni d'accent, malgré son immersion au Texas des derniers mois. Il faisait plus officier anglais que jamais, avec son humour à froid, sardonique. Son regard se perdait parfois dans le vide. Il devait avoir un Angel, ou le dernier matos militaire équivalent, qui lui parlait dans la tête ; même vis-à-vis d'elle, il gardait ses distances, une certaine réserve. Mais avec son regard clair, son visage rasé de près, ses cheveux coupés très court, il avait l'air plus en forme que jamais.

— Je vois que tu t'es adapté, Piers. Joli short, au fait.

Il haussa les sourcils.

— C'est pratique. Et ça fait net. Merci.

— Tu aimes ta nouvelle vie ici, hein ?

— Eh bien, les Américains sont toujours aussi accueillants. Houston est un endroit assez varié, je trouve. Il y a même un quartier iranien, maintenant, plutôt remarquable. Mais ce que j'aime surtout, c'est l'espace. On n'est qu'à une heure de la côte, à une journée de route du désert ou des collines, dans l'autre direction. Enfin, le principal, c'est le travail, évidemment. Avoir quelque chose d'important à faire, moralement, ça change tout.

— C'est sûr. J'ai vu les digues, depuis l'avion.

— Ils parlent de construire un barrage contre les marées, plus loin, une série de portes à côté desquelles le barrage sur la Tamise serait de la rigolade. Typiquement foutument texan. Mais ils ont beaucoup de choses à protéger. L'essentiel de ce que j'ai fait concernait les infrastructures pétrolières de Houston.

La protection du golfe était un projet paritaire, public et privé, qui associait plusieurs gouvernements, des compagnies pétrolières et d'autres multinationales. Piers était le chef d'un groupe d'échange d'Anglais qui appliquait les leçons apprises lors de la sécurisation des installations pétrochimiques britanniques comme Canvey Island au problème à beaucoup plus grande échelle de cet endroit.

— C'est un projet d'une envergure phénoménale, Lily. C'est la plus grande concentration de raffineries et d'unités de stockage pétrolier du monde. Cent kilomètres de réservoirs et de tours de craquage, qui vont de Houston à la côte.

— Et tout ça est menacé de mort.

— Exactement, dit-il doucement. Galveston Island, par exemple, n'est qu'à trois mètres environ au-dessus du niveau de la mer. De l'ancien niveau, je veux dire. Houston est encore plus mal placée. La ville a été construite sur des marécages, au départ, et le terrain s'est effondré à cause du pétrole et de l'eau qu'on tire depuis si longtemps du sol. Par endroits, la ville se trouve même en dessous de l'ancien niveau de la mer. Enfin, on sait que l'élévation moyenne du niveau des océans est déjà de cinq mètres. Si la mer brise les digues, eh bien… Mais bon, aussi immense qu'il soit, ce projet n'est qu'un élément du tableau global. Il faut que tu comprennes que c'est une crise globale, qui impacte un monde déjà affligé par le changement climatique, par une pénurie d'énergie et, pour couronner le tout, par des tensions idéologiques. Nous essayons de sauver les points nodaux.

— Les points nodaux ?

— Tu serais surprise si je te disais à quel point notre réseau mondial d'énergie et nos flux de matières premières reposent sur

quelques points stratégiques. Des silos à grain, des centrales, des sources de pétrole et des raffineries.

— Comme Houston.

— Comme Houston. Et bien sûr, une énorme proportion de ces installations se trouve sur la côte, et même dans des plaines inondables. Alors nous essayons de préserver ce réseau dans toute la mesure du possible. À court terme, nous envisageons des mesures d'urgence. Par exemple, nous faisons en sorte que la flotte de pétroliers reste en mer. Nous poussons au maximum le rendement de toutes les installations de production ou de traitement susceptibles de disparaître et nous leur faisons fabriquer des produits durables pour la période de transition – c'est-à-dire, jusqu'à ce que tout soit déplacé vers l'intérieur des terres, ou sur des positions surélevées, et protégé contre les inondations. Nous utilisons le bronze, l'acier inox et le plastique, des matériaux de ce genre, à l'épreuve du temps. Tu devrais voir l'usine Goodyear…

— Goodyear ? Les pneus ?

— Ils sont là depuis des dizaines d'années. Nous leur faisons produire des montagnes de ces satanés trucs.

— Et pourquoi on aurait besoin d'autant de pneus ?

— Pour faire des radeaux, répondit-il.

Cette simple phrase la déconcerta. Depuis leur libération, à Barcelone, Piers lui faisait l'impression d'être plus près qu'elle des centres de décision, d'en savoir beaucoup plus, de voir beaucoup plus loin dans l'avenir.

La voiture ralentit. Ils approchaient du centre-ville. Ils étaient à l'intersection de deux avenues importantes :

Montrose Street et Westheimer Road. Elle entrevit des galeries, des cafés, des restaurants, des bars, des boutiques. C'était une zone vivante, qu'Amanda aurait probablement qualifiée de « contre-culturelle ».

— C'est Montrose, dit Piers. L'un des rares quartiers où on peut se promener à pied dans la ville. J'ai pensé que tu aimerais être là. Ton hôtel est juste au coin de la rue. Là, tu vois ? Écoute, il faut que je retourne au boulot. J'en ai pour quelques heures. Désolé de t'abandonner déjà.

Il lui tendit son sac.

Sur une impulsion, elle lui planta un baiser sur la joue.

— Alors, à plus tard.

— Sûr.

La portière de la voiture s'ouvrit et Lily descendit d'un bond. Elle fut à nouveau frappée par l'intensité, la violence du soleil qui se réfléchissait sur les dalles de béton du trottoir. Il n'y avait pas beaucoup de gens dehors, dans la chaleur de la journée.

Piers l’appela, depuis la voiture.

— Ah, Lily ! Arrange-toi pour être dans ta chambre à minuit. J’organise une conférence téléphonique avec de vieux amis. Disons que c’est mon cadeau de bienvenue.

— C’est noté.

La portière se referma et la voiture s’éloigna. Lily se précipita en haut des marches et à travers les portes coulissantes, dans la pénombre fraîche du hall de l’hôtel.

23

Helen Gray et Michael Thurley, qui partageaient une caravane de l'Agence internationale pour l'énergie atomique, prirent un petit déjeuner tardif, après quoi ils se préparèrent pour la téléconférence de Piers. Ils s'installèrent dans un bar qui donnait sur la mer, dans le vieux port de Bushehr, et posèrent leurs portables sur une table de plastique. Les ordinateurs étaient des vieilles reliques cabossées des années 2000 et quelques, mais l'AIEA ne pouvait s'offrir mieux. La chaleur devenait torride. Enfin, dans ce bar, ouvert sur le devant, on avait l'habitude des visiteurs occidentaux. Il y avait des ventilateurs, de l'eau glacée à volonté, et ce serait supportable pendant au moins une heure. Il était encore tôt dans la matinée.

Pendant qu'ils attendaient que Lily se connecte, Helen but un jus d'orange en regardant le golfe Persique.

Bushehr était au bout d'une longue île plate, jadis reliée à l'Iran par une zone marécageuse inondée à marée haute. La montée du niveau de la mer l'en avait définitivement isolée, et on n'y allait plus qu'en bateau ou en avion. Un cargo démantibulé, sans doute chargé de fruits secs et de coton, les principaux produits d'exportation de la région, se dirigeait vers le large. Sa forme grise se profila entre des rangées de bâtiments.

En regardant vers l'intérieur des terres, Helen distinguait l'arrière-pays industriel de la vieille ville, les entreprises agroalimentaires et industrielles installées là pour servir le centre régional de distribution pétrolière, la principale fonction de la ville. Un mélange d'odeurs d'épices, d'essence, de métal chaud et de café planait dans le bar, et l'appel d'un muezzin vibrait dans la chaleur du matin.

Et là, tel un champignon pâle dressé derrière le vieux port, se dressait le dôme de béton blanc de la centrale nucléaire qui était la raison de leur présence en cet endroit.

Les écrans des ordinateurs s'allumèrent. Lily était assise dans ce qui ressemblait à une chambre d'hôtel, et Amanda, sa sœur, dans l'espace exigu d'une caravane ou d'un mobile home. Ce n'étaient encore que des images fixes. Ils devraient attendre quelques secondes que les liaisons soient complètement établies ; la largeur de bande n'était plus ce qu'elle était. Helen et Michael n'avaient jamais rencontré Amanda pour de vrai, mais ils avaient fait sa connaissance par l'intermédiaire de Lily et la considéraient comme un membre de la famille étendue.

— C’est tout ? murmura Helen à l’intention de Michael. Pas de Gary, pas de Piers ? C’est pourtant Piers qui est censé avoir organisé cette réunion en ligne…

— Pff, Gary est au fond de ce satané océan, Dieu sait où, répondit Michael. On ne peut pas lui en vouloir. Mais comme tu dis, c’est Piers qui a tout organisé. Il aurait pu trouver une demi-heure pour nous parler.

— Il fait ça pour Lily. C’est ce qu’il a dit.

— Sûrement pour lui aussi, fit Michael en frottant son menton pas rasé. Je vais t’expliquer. Tu sais que je suis de confession catholique.

En réalité, elle l’ignorait.

— Les catholiques formaient une communauté assez restreinte, dans le Hampshire. On n’était pas très nombreux. J’ai cessé de pratiquer assez jeune, vers dix-sept ans. Tout le monde, à l’église, n’a pas été aussi tolérant envers mon homosexualité, mon « péché », dit-il avec un sourire, qu’on aurait pu le souhaiter. Mais ma mère a continué à aller à la messe.

« Quelques années plus tard, mon père est mort brutalement, et ma mère a dit qu’elle avait perdu la foi. Elle n’est plus allée à la messe. J’ai trouvé ça assez déstabilisant. Je n’avais pas l’intention d’y retourner moi-même, mais je trouvais plus ou moins réconfortant qu’elle continue à pratiquer. Comme si ça m’avait procuré une voie de recours. Enfin, elle y est retournée, par amour pour moi, elle est retournée à confesse, et voilà. C’était bien. Je crois vraiment qu’elle a trouvé un réconfort dans la religion, à la fin de sa vie.

— Et tu penses que c’est peut-être pareil pour Piers ? Il ne veut pas nous rencontrer, mais ça le réconforte de savoir que nous, nous continuons à le faire ?

— Peut-être. Sauf que tu crois qu’on se comprend vraiment les uns les autres ? Enfin, je ne nous comprends même pas, *nous*.

Helen non plus ne comprenait pas leur relation. Ce qui ne l’avait pas empêchée d’essayer de l’expliquer aux inspecteurs et aux ingénieurs nucléaires de l’AIEA, des Occidentaux, des Russes et des Iraniens qui la draguaient régulièrement. Elle était mère célibataire, Michael un homo d’une petite quarantaine d’années, et ils formaient un drôle de couple : sans sexe, sans passion, mais pas vraiment platonique non plus ; c’était plus que ça. Ils étaient tombés dans les bras l’un de l’autre dans le traumatisme de l’inondation de Londres, évidemment. Peut-être que chacun avait trouvé chez l’autre ce dont il avait besoin, quelque chose qui lui manquait quand il était seul.

À moins qu’à un niveau plus caché, plus cynique, tout ce qui intéressait Helen en réalité chez Michael, c’était qu’il représentait sa meilleure chance de récupérer sa fille.

L’image de Lily apparut soudain sur l’écran.

— On est connectés ? Le Texas vous salue !

Amanda leur sourit, son visage s'illumina et elle leur souffla des baisers.

— Salut, Bushehr, voici les votes du jury du Luxembourg !

Helen et Michael lui renvoyèrent ses saluts, se sentant complètement idiots, assis là dans ce bar vide, à faire des grands « bonjour » à des écrans d'ordinateur hors d'âge.

Ils se dirent rapidement quelle heure il était, et où ils étaient : Lily, minuit, à Houston, dans une chambre d'hôtel, Amanda, au tout début de la matinée, dans les Chilterns, pas loin d'Aylesbury, dans une caravane, « sur un flanc de colline, avec un troupeau de moutons et la moitié de la population de Chiswick », et Helen et Michael, à mille kilomètres au sud de Téhéran, devant une centrale nucléaire iranienne.

— Je ne comprends pas vraiment ce que vous faites là, dit Amanda. Et ton bébé, Helen ? Son père n'était pas iranien, il venait d'Arabie Saoudite… Je ne vois pas le rapport avec des réacteurs nucléaires…

C'était une histoire compliquée. Ce réacteur, construit sous contrat par des ingénieurs russes, était, tout récemment encore, un point de friction au niveau mondial, en tant qu'élément clé du programme d'enrichissement d'uranium iranien. Mais Bushehr se trouvait juste sur le golfe Persique, et était – comme plus de quatre cents installations nucléaires dans le monde entier – menacé par l'élévation du niveau de la mer. De plus, sur le plan de l'ingénierie, c'était une catastrophe. Il cumulait les défauts de conception qui avaient été éradiqués de la plupart des centrales depuis Three Mile Island. L'équipe de l'AIEA se démenait pour aider les Iraniens à le démanteler avant que la mer ne l'envahisse.

— Le gouvernement britannique soutient cet effort, dit Michael. J'ai réussi à me faire affecter à notre petite équipe diplomatique. Ce n'est qu'un prétexte pour suivre de près la trace de Grace, vous comprenez.

Le bébé avait disparu dans les imbroglios de la famille royale saoudienne. L'un des patriarches de la branche à laquelle appartenait Saïd, un lointain cousin du roi, plus réaliste que les autres, avait proposé un compromis. Mais il avait été balayé par la crise globale, comme tout le monde, et envoyé en Iran avec un groupe d'inspection saoudien. Les Saoudiens tenaient à être présents parce que les retombées de Bushehr auraient menacé la partie du golfe située sous le vent : le Koweït, Dubaï et l'Arabie Saoudite elle-même.

Michael s'était fait désigner pour cette mission, dans l'espoir d'entrer en contact avec ce prince saoudien coopératif.

— Mais les progrès sont lents, admit-il.

Helen pensa que c'était un euphémisme.

Amanda remua sur sa chaise.

— Nous n'avons pas pu aller très loin de la côte. Cela dit, c'est aussi bien. Je voudrais vous montrer quelque chose…

Elle tapota un clavier, en dehors du cadre de l'image.

— Je vais essayer de vous le télécharger. C'est une carte qu'ils ont publiée hier. Je regrette que Benj ne soit pas là, c'est lui qui s'y connaît dans tous ces trucs-là, mais il ne se réveillera pas avant six heures, au mieux. Là, voilà.

L'écran afficha une image de la Grande-Bretagne inondée, obtenue à partir de centaines de photos satellites. Helen constata qu'elle était interactive : il suffisait d'effleurer l'écran pour zoomer dessus, s'y déplacer et y superposer des noms de villes et des numéros de routes. Ils jouèrent un moment avec et discutèrent de ce qu'ils voyaient.

La ligne de côte avait changé, d'une façon choquante. L'estuaire de la Tamise s'était élargi pour former une baie qui transformait les landes de l'Essex et du nord du Kent en marécages. Les plages des stations balnéaires de la côte sud avaient disparu. Dans le Somerset, la mer avait avalé landes et tourbières, et léchait Glastonbury Tor. En East Anglia, l'ancien réseau de drainage des Fens avait complètement débordé, et la mer était entrée dans les terres sur plus de soixante kilomètres. Cambridge était maintenant sur la nouvelle côte. Dans le nord, l'estuaire du Humber serpentait maintenant dans une mer intérieure qui couvrait ce qui avait été les plaines cultivées du Yorkshire. Dans l'ouest, la côte du Lancashire, de Liverpool à Lancaster, était sous les eaux ; Liverpool était pratiquement abandonnée.

Helen se sentait étrangement décalée. Ses années de captivité à Barcelone lui avaient fait perdre l'habitude de recueillir des informations sur un écran. Elle devait se forcer à se rappeler que tout ça était réel, que la mer prenait vraiment ces grandes bouchées d'Angleterre, que c'était le pays en cours de mutation où Grace viendrait vivre un jour.

Amanda parla de sa vie dans le parc de caravanes. Les inondations provoquées à Londres par la tempête de l'année passée avaient bien reculé, mais on n'avait pas trouvé les moyens nécessaires pour remettre en état les habitations abandonnées de Fulham, de Chiswick, de Hammersmith et d'ailleurs.

— Les caravanes s'enracinent. Nous avons l'électricité et l'eau courante. Mais je deviens dingue. C'est tellement petit, je n'ai même pas le quart de mes affaires…

Helen sentait que sous son babillage animé Amanda trouvait profondément désespérante l'idée qu'elle ne pourrait peut-être jamais

rentrer chez elle, rénover et repeindre sa maison.

Mais la vie en Angleterre connaissait des transformations plus subtiles. Les transports étaient plus difficiles, les routes et les liaisons ferroviaires impraticables, le prix du fuel augmentait constamment, et ça exigeait de tout le monde une adaptation en profondeur. Les gamins d'Amanda allaient dans des écoles locales du Buckinghamshire, pleines de réfugiés londoniens qui avaient été recueillis par les gens du coin. Amanda faisait encore le trajet tous les jours pour aller travailler à Londres, mais elle effectuait le dernier tronçon en bateau – un bateau qui longeait les appartements des berges inondées. Elle allait faire son shopping en bus à Aylesbury, dans un supermarché Waitrose ou Tesco, mais on ne trouvait jamais la même chose deux jours de suite alors que les chaînes d'approvisionnement et de livraison s'effondraient. En réalité, les petits commerçants indépendants qui se targuaient de vendre des produits locaux, frais, faisaient un retour en force.

— Tout est comme qui dirait étiré, déformé, dit stoïquement Amanda. J'ai parfois l'impression que c'est comme si on revenait loin en arrière. Les écoles locales, les boulots, ce qu'on mange. Enfin, ça fonctionne encore, plus ou moins.

Lily compatit, pour la caravane :

— Je t'imagine là-dedans, avec les gamins… Je pense que j'aurai plus de place dans le sous-marin de Gary.

La conversation se mit à tourner là-dessus, la nature de la plongée, ses risques, ses buts.

— Gary, Thandie et leur équipage ne croient tout simplement pas aux déclarations des Nations unies concernant les limites de l'élévation du niveau des océans.

— N'écoutez pas les chercheurs, renifla Amanda. Demandez plutôt à Benj et Kristie. Ils ne parlent que de ça. Des gamins australiens ont assisté à la disparition de la plage de Bondi, de jeunes Inuits ont vu le permafrost sombrer dans l'Arctique, et beaucoup d'entre eux ont bien compris ce qui se passait, ne serait-ce qu'en traçant des traits à la craie sur une jetée. Kristie fait un scrapbook sur tout ça. Son album de coupures… Tu te souviens de ce projet d'école, Lily ? Je veux dire, ce ne sont que des enfants, mais les gamins ne sont pas forcément stupides. En tout cas, les miens ont oublié d'être bêtes. Ils racontent ce qu'ils voient. Et ils sont tous du même avis : aucun doute, la mer monte, et de plus en plus vite, d'ailleurs. Inutile de plonger, Lily. À moins que ce ne soit un prétexte pour te rapprocher de cet astronaute, et démarrer quelque chose de plus personnel…

— Tu veux parler de Gordo ?

— C'est exactement ce que je lui dis, moi aussi, fit une nouvelle voix.

Sur l'écran, ils virent Lily lever les yeux, surprise.

— Tiens, salut, Piers !

Lily se poussa pour le laisser s'asseoir à côté d'elle. Sur son lit, apparemment, dans sa chambre d'hôtel.

Helen et Michael échangèrent un coup d'œil. Sacré Piers, il avait donc fini par y arriver.

— Tu as l'air en forme, Piers, dit Helen. On dirait que la cuisine texane te réussit.

Piers eut un sourire sans joie, crispé, et qui ne se communiqua pas à son regard. Helen se dit qu'il était plus de minuit pour lui ; il devait être crevé. Il se tourna vers Lily.

— Gordo ! Tu as toujours aimé te faire mousser en faisant allusion à tes célèbres relations, hein ?

— Il m'organise une visite guidée personnelle du Johnson Center, demain. C'est chouette, non ?

— Au moins, comme ça, tu auras eu la chance de voir le centre spatial avant que ça devienne un musée.

Le ton de Piers surprit Helen. Il avait évidemment raison. Malgré des efforts héroïques, Cap Canaveral était gravement menacé. De l'espace, la Floride donnait l'impression d'avoir été coupée en deux par l'océan. Mais la remarque de Piers était cynique, une attaque personnelle, assez cruelle. L'un des nombreux secrets de Lily qu'ils avaient découverts à Barcelone était qu'elle avait intégré l'armée de l'air américaine, alors qu'elle avait été élevée en Angleterre, dans le faible espoir d'entrer à la NASA. C'était ce vieux rêve que Piers lui renvoyait maintenant en pleine poire. Il devait être vraiment fatigué. À moins qu'il n'y ait une pointe de jalousie derrière tout ça.

Lily ne releva pas.

— Une minute, dit Piers.

Il se pencha en avant et pianota sur un clavier invisible.

Les images du portable vacillèrent, puis se stabilisèrent à nouveau, mais la qualité de l'image s'était dégradée, le son était moins clair.

— Que se passe-t-il ? demanda Amanda. Un problème technique ?

— Non. J'ai branché un filtre de cryptage militaire ; notre conversation est maintenant sécurisée. Écoutez, j'ai entendu ce que vous disiez, tout à l'heure. Je vais vous donner un conseil, à vous tous. Le problème, ce n'est pas cette théorie sur la montée du niveau de la mer. Quoi qu'il advienne des océans, la situation risque de devenir de plus en plus difficile à l'avenir.

— « Difficile » ? releva Michael.

— Difficile, oui. J'ai parlé du tableau d'ensemble avec Lily, tout à l'heure. On assiste à des guéguerres provoquées par l'afflux de réfugiés, et par le manque d'eau potable et de terre arable. Des pressions nouvelles exacerbent des tensions anciennes. Pour le

moment, ça pète aux endroits où la situation était déjà traditionnellement explosive : l'Inde contre le Pakistan, par exemple, mais ce conflit est largement dépassé par l'échelle de la crise humanitaire qui se déroule dans les deltas. En fin de compte, aucun endroit ne sera épargné.

Sa façon de parler, sèche, laconique, était étrangement glaçante. Helen se demanda de quels briefings ses paroles pouvaient bien être l'écho.

— Alors, Piers, qu'est-ce que tu nous conseilles ?

— De rentrer chez vous. En Angleterre. Le plus vite possible. Écoutez, avec l'inondation de Londres et des autres villes et la perte des fermes, la situation en Angleterre est très tendue. Nous sommes très dépendants des importations pour notre survie énergétique et alimentaire. Mais l'Angleterre est une île, ce qui nous procure, comme toujours, une sorte de protection naturelle. Le gouvernement lance un programme accéléré de résilience et de sécurisation des ressources énergétiques et agroalimentaires qui devrait nous permettre de nous affranchir des importations étrangères. Nous avons le pétrole et le gaz de la mer du Nord, du charbon et le nucléaire. Même dans les pires scénarios de changement climatique, l'Angleterre devrait raisonnablement s'en sortir. L'effondrement du Gulf Stream, le refroidissement de l'Atlantique Nord pourraient être contrebalancés par le réchauffement global de l'Arctique.

— Nous devrions nous retirer dans la Forteresse Angleterre, dit Lily. Pendant que le reste du monde se noie ?

— Eh bien, réfléchis-y. Tu voulais que nous nous serrions les coudes, Lily. Que veux-tu ? Je te donne mon meilleur conseil.

— J'apprécie, Piers, répondit Lily. Mais tu ne me feras pas renoncer à mes plongées. Il n'y a pas de consensus scientifique sur la montée du niveau des mers. Tu ne penses pas que ça vaut bien quelques plongées en sous-marin pour essayer d'y comprendre quelque chose ?

— La bonne question est : est-ce que ça vaut la peine d'y laisser la vie ? En réalité, Lily, ajouta-t-il en la regardant bien en face, que tu le croies ou non, je m'en fais pour ta sécurité.

Elle tendit la main et la posa sur la sienne.

— Je sais. Mais il faut que j'y aille. Sans ça, qui s'occuperait de Gary ?

Il eut un rire. Et puis il retira sa main, se referma comme une huître et se leva.

— Je retourne au boulot.

— Tu veux rire ? fit Helen en fronçant les sourcils. Tu as l'air épuisé.

Piers eut un sourire, baissa la tête pour que les autres ne puissent

pas voir son visage sur leur écran.

— Je vais bien. Bonsoir, vous tous.

— Bonsoir. Et bonne journée, Piers, dit Amanda.

Lorsqu'il fut parti, Michael secoua la tête.

— Il porte un short, pas de cravate, mais il n'a pas changé d'un iota. Je le dis depuis la première seconde où je l'ai vu. Un de ces jours, ce mec va casser comme une brindille desséchée.

Lily renifla et s'étira.

— Enfin, ce n'est pas lui qui me privera de ma balade en sous-marin. Et je n'ai pas fini de bavarder. La nuit est encore jeune. Si on faisait une pause café ? Je vais voir si je ne peux pas supprimer ce fichu filtre militaire de la ligne.

Ils acceptèrent et se séparèrent. Lily afficha un fond d'écran débile, une espèce de sirène de dessin animé aux longs cheveux blonds et aux pieds palmés qui nageait sur une chanson cucul. Une relique de son enfance, peut-être.

À cet instant, le téléphone de Helen afficha un nouveau flash d'infos : un véhicule transportant une ogive nucléaire retirée en catastrophe d'une installation de lance-missiles menacée d'inondation, dans le nord de l'Allemagne, avait été impliqué dans un carambolage. La charge avait partiellement explosé. Hambourg était déclarée zone sinistrée ; le gouvernement allemand faisait appel à l'aide internationale.

24

Juin 2017

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Mme Reese Shelby, de Belle Glade, en Floride, protestait, sur son blog, contre l'utilisation des bus scolaires pour transférer des prisonniers de la pire espèce depuis les centres de détention menacés par les inondations vers des prisons plus sûres du nord de l'État.

« Le problème, ce n'est pas que mes gamins doivent se traîner à pied à l'école, sous la pluie battante, ce n'est pas contre ça que je m'élève. Et ce n'est pas même le fait que le gouverneur a mis en sécurité des voleurs, des assassins et des violeurs avant de s'occuper des gens comme il faut. Non, ce qui me met en rogne, c'est l'état dans lequel ces prisonniers mettent les autobus. Les sièges sont vandalisés, ils font des graffitis obscènes, et il y a des fluides corporels absolument partout…»

Mme Shelby s'indignait, dans la foulée, de la décision du gouvernement d'ouvrir certains parcs nationaux aux réfugiés des zones sinistrées.

25

Octobre 2017

Nathan Lammockson organisa pour Lily un vol vers l'aéroport de Keflavik, à trente kilomètres à l'ouest de Reykjavik.

Une voiture d'AxysCorp l'attendait, et la conduisit non vers la ville mais vers l'intérieur des terres, dans une région désolée. Elle entrevit des montagnes coiffées de blanc. Elle était intriguée par cette île étrange ; c'était la première fois qu'elle y venait. Mais elle n'était pas là pour faire du tourisme. Maintenant que Lammockson avait obtenu son bathyscaphe, il avait mis le turbo sur le projet d'étude de l'océan, et Lily était subitement projetée dans une phase totalement nouvelle de sa vie. Lily Brooke, pilote de sous-marin… qui l'eût cru ?

Ils arrivèrent devant ce qui ressemblait à un hôtel assez chic. Il apparut vite que c'était la résidence présidentielle de Bessastadir.

Le lendemain matin, Lily attendait devant le bâtiment que la voiture revienne la chercher. L'air était frais et pur, le vent de la mer avait quelque chose de mordant, il n'y avait pas de givre sur le sol, pas de neige. Sa combinaison AxysCorp habituelle lui tenait assez chaud, mais elle remonta la capuche autour de son visage.

La voiture arriva, arborant un fanion, en l'occurrence la terre blottie dans une main en coupe qui était l'emblème d'AxysCorp. Cette fois, Lammockson était sur la banquette arrière et Gordon James Alonzo au volant. Lily boucla très vite sa ceinture. Gordo ne conduisait pas, il pilotait comme s'il était aux commandes d'une fusée ; elle l'avait découvert à ses dépens à l'époque où elle se trouvait avec lui aux États-Unis. Elle n'eut que le temps de se cramponner à la poignée de la portière. La voiture quitta l'allée et se jeta littéralement sur la chaussée.

Lammockson lui proposa un café dans un gobelet en plastique avec un couvercle. Elle refusa, il but une longue gorgée de son propre gobelet, et une forte odeur de café emplit l'habitacle. Il portait un épais pardessus de fausse fourrure, à la coupe élégante, et qui avait dû coûter très cher ; il occupait la majeure partie de la place sur la banquette. Devant elle, la nuque de Gordo était comme une ogive de guerre, solide, argentée par ses cheveux gris. Il était grand pour un astronaute. Il devait avoir près de quarante-cinq ans.

— Alors, Lily, fit Lammockson avec un grand sourire. Vous appréciez le voyage ? Et ce séjour à la Maison Blanche d'Islande ?

— Bien. Comment avez-vous goupillé ça avec la Présidente ?

— Bah, cette brave fille a une dette envers moi. Ces derniers temps, j'ai apporté pas mal d'investissements et d'emplois à ce caillou oublié de Dieu, alors que tous les autres « entrepreneurs » du monde remplissaient des sacs de sable et rentraient la tête dans les épaules. Et puis, la moitié des hôtels de Reykjavik sont inondés, comme partout ailleurs. En plus, votre chauffeur est un véritable astronaute. Évidemment, sans moi, il tirerait des vieilles dames et leurs chiens des inondations du Mississippi, il ne piloterait pas de mystérieux engins vers le fond des mers. Je le tiens fermement par les couilles, et il le sait. Pas vrai, le garçon de l'espace ?

— Vous êtes impayable, vous le savez ?

Gordo parlait avec son phrasé traînant californien habituel, mais Lily percevait la tension de sa voix ; à Houston, elle avait suffisamment appris à le connaître pour comprendre que quand il s'était retrouvé échoué à terre, par l'interruption du programme spatial, une blessure de la taille de la dorsale médio-atlantique s'était ouverte en lui. Mais elle savait aussi que c'était la façon de s'exprimer de Lammockson. Il fallait toujours qu'il exerce son pouvoir sur ses collaborateurs, avec brutalité, et sans se départir d'un sourire de séducteur.

Ils entraient en ville. La périphérie de Reykjavik était un endroit bien propre, net, moderne, une banlieue à l'européenne, avec beaucoup de verre et de béton, et de jolies petites maisons aux toits vivement colorés. Lily repérait par intermittence la surface plane, gris acier, de la mer, les montagnes coiffées de blanc dressées au-dessus de l'horizon. La seule conséquence de l'inondation qui affectait ce port de mer semblait être la circulation, qui était intense. On aurait dit que le monde entier était embouteillé, que l'ensemble de la population de la planète cherchait à fuir les inondations.

Gordo tourna la tête. Il était assez séduisant, dans le style surfeur baraqué, avec un cou épais, et des rides autour des yeux et de la bouche. Il rayonnait de compétence.

— Vous êtes déjà venue ici, Lily ? En Islande ?

— Non.

— On est juste sur la dorsale médio-atlantique. En réalité, l'Islande est l'une des montagnes de la crête. Ce qui en fait un bon endroit pour Thandie Jones et ses études sur les flux sous-marins.

— Mais il y a autre chose, fit Lammockson.

Il indiqua du doigt, par la vitre, un gros bâtiment posé sur un petit relief, coiffé par un dôme de verre illuminé de l'intérieur.

— Vous voyez ça ? C'est moi qui ai demandé à Gordo de nous faire

passer par là. C'est une vision remarquable, à mon humble avis, et je tiens à ce que tous ceux qui viennent ici y jettent un coup d'œil. On appelle ça « la Perle ». Un système de distribution d'eau géothermique. Depuis 1930, presque toute cette ville bénéficie du chauffage central grâce à la chaleur de la Terre, la vapeur qui bouillonne hors du sol.

Lily pensa comprendre où il voulait en venir.

— Et donc, la ville ne dépend d'aucune source d'énergie extérieure. Plus de pétrole, plus de charbon…

— Pas complètement, mais on pourrait y arriver, répondit Lammockson. Les réserves sont inépuisables. Et ce n'est pas tout. C'est une île ; on peut la défendre, vous comprenez ? Une sacrée idée, non ? C'est un endroit stable, un refuge contre les inondations, d'où la refondation pourrait commencer après le déluge…

Il parlait d'un ton laconique, très factuel, comme s'il ne s'agissait que de récupérer des données après une catastrophe informatique dans un centre AxysCorp. Lily savait que c'était sa façon de penser-comme d'agir et de décider, à long terme, sans prendre de gants. L'opération d'Islande était typique de son fonctionnement : elle visait plusieurs buts, l'étude des océans *et* l'implantation d'un refuge possible en cas de désastre, dans l'avenir.

Ils regagnèrent la banlieue anonyme et retournèrent vers l'intérieur des terres.

— Et maintenant, où allons-nous ?

Lily était venue pour s'entraîner à piloter le sous-marin des grandes profondeurs de Lammockson, et elle s'imaginait qu'ils allaient se diriger vers la côte. Gordo la détrompa :

— Un centre de simulation pour le véhicule d'immersion profonde a été installé à l'intérieur des terres. Pour l'instant, je suis le seul pilote ; vous serez la seconde, et certains chercheurs devraient aussi pouvoir le piloter. Nous espérons en entraîner plusieurs autres. Nathan et Thandie veulent mener leurs plongées d'études vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans la configuration actuelle, c'est un appareil pour deux personnes, un savant et un pilote, alors il nous faut du personnel.

— Et vous ne voulez pas mobiliser le seul appareil disponible pendant que vous entraînerez les nouveaux.

— Vous avez tout compris. La simulation est assez élémentaire, vous verrez. Mais elle n'a pas besoin d'être plus perfectionnée. Par rapport au pilotage de la Navette, ou d'Orion, le *Trieste* est un engin rudimentaire. Il s'apparenterait plutôt à un dirigeable. Ça ne vous posera aucun problème.

— Vous avez dit le *Trieste ?*

— Ce nom vous dit quelque chose ?

Quand Gary l'avait invitée à le rejoindre, à Londres, elle ne connaissait rien à la plongée sous-marine. Depuis, elle s'était un peu renseignée sur Google.

— Le *Trieste,* c'est l'engin qui a exploré la fosse des Mariannes dans les années 1960, non ?

— C'est ça, répondit Gordo. Il avait été conçu par les Suisses, racheté par les Américains en 1958, et en 1960 il avait atteint le Challenger Deep, dans les Mariannes, à onze mille mètres de profondeur, le point le plus profond jamais mesuré au fond des océans de la terre. Aucun engin n'est jamais retourné dans le Deep. En réalité, aucun appareil, habité ou non, construit depuis, n'a jamais pu plonger à de telles profondeurs.

— Et notre *Trieste* a été baptisé en hommage à ce pionnier, avança Lily.

— Eh non, Lily, répondit Lammockson. C'est le *Trieste* d'origine. Ou du moins ce qu'il est devenu, au bout de toutes ces années.

Après sa plongée dans le Challenger Deep, le *Trieste* avait été désarmé, mais le bathyscaphe, la partie la plus complexe sur le plan technologique, avait été incorporé dans un nouvel engin d'exploration appelé le *Trieste II.* Lequel avait servi de prototype au programme de plongée profonde de la Navy, et permis de qualifier quatre « hydronautes ». Le second *Trieste* avait été utilisé jusqu'en 1980, où il avait été supplanté par les sous-marins de classe Alvin.

— Dont tout le monde a entendu parler, l'exploration de l'épave du *Titanic* ayant été effectuée par un Alvin, poursuivit Lammockson. Le *Trieste* a été relégué dans un musée naval, à Keyport, dans l'État de Washington.

— Et les travaux de mise au point technologique en sont plus ou moins restés là, poursuivit Gordo. Depuis une dizaine d'années, il était question de remplacer les Alvin par une nouvelle génération de sous-marins des grandes profondeurs, mais ça n'a pas débouché.

— La Navy ne veut même pas lâcher ses Alvin pour ce projet, dit Lammockson avec amertume. Et Woods Hole non plus.

— Woods Hole est un très important institut océanographique du Massachusetts, expliqua Gordo. Ce sont eux qui exploitent les Alvin.

— Si vous voulez mon avis, c'est un repaire d'enfoirés, reprit Lammockson. Les Russes ont aussi des véhicules d'immersion profonde, les Mir. Deux d'entre eux ont exploré le fond de l'océan Polaire Nord, il y a quelques années, mais j'ai eu beau faire, impossible de mettre la main dessus. Et pour ça, j'en veux énormément à l'Institut océanologique Shirshov.

Lily hocha la tête.

— Et donc, vous avez sorti le *Trieste* de son musée.

— Je n'avais pas le choix, convint Lammockson. Nous n'avons pas

le temps de redévelopper toute une technologie en partant de zéro. Nous sommes officiellement parrainés par la Société islandaise de glaciologie, Dieu la bénisse. Mais je n'ai obtenu qu'une coopération minimale, de la part d'administrations qui devraient faire preuve de plus de jugement.

Il se lança dans une diatribe sur les organismes et les décideurs qui, disait-il, avaient tout fait pour lui mettre des bâtons dans les roues. La montée des eaux faisait l'objet d'un déni généralisé, parce que ça ne coïncidait avec aucun des anciens modèles de changement climatique, qui faisaient eux-mêmes l'objet de controverses saignantes.

— Enfin, il faut parfois savoir se contenter de ce qu'on a… conclut Nathan.

— Vous êtes excellent dans ce rôle-là, Nathan, murmura Gordo.

— Ouais, j'ai passé ma vie à faire des pipes aux bureaucrates, petit veinard que je suis. Enfin, je pense que nous tenons l'engin idéal pour le boulot de Thandie. Je suis content du *Trieste*. Mais évidemment, ce n'est pas moi qui vais le piloter. Vous vous rendez compte, Gordo, dit-il pour l'asticoter, vous allez voir le fond de l'océan, explorer des paysages que personne n'a vus jusque-là. Ça vous console de ne pas avoir marché sur Mars, hein ?

— On fait avec ce qu'on a… répondit Gordo. C'est sûr que je préfère faire ça qu'aider les autres à mettre Cap Canaveral sous cocon, ou à organiser les lancements de panique…

C'était le jargon qu'utilisait la NASA pour désigner les séries de lancements en roulement rapide au cours desquels les véhicules de Cap Canaveral étaient réquisitionnés pour mettre sur orbite toute la charge utile qu'ils pouvaient emporter – surtout des satellites météo et de communication, avant que les aires de lancement soient définitivement inondées.

Lammockson éclata de rire.

— Faire voler ces antiquités avant d'être vous-même changé en pièce de musée, hein, Gordo !

— Faute de grives, on mange des merles, soupira Gordo en haussant les épaules.

Ils laissèrent derrière eux la banlieue de Reykjavik, et la circulation devint plus fluide. La route traversait des champs de roche noire, dure, des strates entièrement dépourvues de végétation. On aurait dit du goudron labouré au bulldozer. De la lave, supposa Lily, gelée en plein vol, les roches les plus jeunes de la planète – le matériau qui composait les fonds marins et écartait les continents les uns des autres.

La lave abandonna bientôt le terrain à un paysage de prairies et de fermes très européen, sauf qu'il n'y avait pas d'arbres. Des moutons

regardaient sans curiosité excessive filer devant eux cette voiture qui emportait une otage libérée, un astronaute cloué au sol et l’un des hommes les plus riches du monde.

26

L'*Endurance* était un bâtiment scientifique européen construit en Italie et armé dans les docks du nord-est de l'Angleterre et de l'Écosse. La superstructure était truffée de capteurs, d'antennes paraboliques et de dômes de communication, ainsi que d'un derrick de forage qui dressait sa masse disgracieuse au-dessus de la coque. C'était un vaisseau robuste, élancé, aérodynamique, aussi gris et anonyme que la mer elle-même. Il servait maintenant de vaisseau de soutien pour le *Trieste*, qui serait attaché au pont pendant la traversée, comme le jouet sous-marin technologique d'une attraction de parc à thème.

L'*Endurance* voguait plus ou moins vers le sud en suivant la dorsale médio-atlantique – qui, une fois l'Islande disparue sous l'horizon, serait invisible jusqu'à ce qu'ils atteignent les prochaines îles de la chaîne : les Açores. Les membres de l'équipage, dont beaucoup avaient été recrutés par AxysCorp parmi les employés de ses compagnies pétrolières, travaillèrent sans relâche pendant toute la traversée. Le but de l'expédition était d'explorer les profondeurs du fond marin, les strates qui le composaient. Ils sondaient, à l'aide de sonars et de radars, les couches de sédiments et ce qui se trouvait en dessous, et ils lançaient périodiquement dans l'eau un engin qui ressemblait à un marsouin mécanique également équipé de sonars.

La partie la plus intéressante de la mission était le forage. Le vaisseau s'immobilisait, un ensemble d'hélices commandées par ordinateur l'empêchant de dériver avec le courant, et les techniciens spécialisés dans le pétrole se changeaient en manœuvres, revêtant la casquette de « chef de chantier de forage » ou de « directeur des forages ». Ils échantillonnaient la sous-surface profonde, remontant des mètres et des mètres de boue, des carottes pleines d'informations pour les sédimentologues. Tout cela sur une mer en furie, insoumise, qui se cabrait sans relâche, d'un gris turbide maculé des limons du fond, une mer troublée même par temps calme.

Sous le pont avant, dans le laboratoire scientifique, les sédimentologues pestaient en enrobant les carottes dans du Mylar, les découpaient en deux, testaient les concentrations d'eau à l'aide de capteurs électromagnétiques, prélevaient de minuscules échantillons de roches et de spécimens vivants, un travail minutieux, non reproductible, effectué dans des conditions qui évoquaient un tour sur les montagnes russes.

Lily avait traversé plusieurs fois la Manche ; elle avait pris des

ferries pour l’île de Wight, l’île d’Arran. Mais on ne pouvait dire qu’elle avait l’habitude de la mer, en dehors de quelques exercices en canot de sauvetage dans le cadre de l’entraînement à la survie organisé par l’armée de l’air américaine. Cet Atlantique Nord déchaîné était un choc pour elle. Aucun des cinq « hydronautes » – Lily, Gordo, Thandie, Gary Boyle et Sanjay McDonald, un copain météorologue de Thandie, âgé de trente ans – n’était très à l’aise, même pas Thandie, qui était l’océanographe spécialisée du groupe. Ils dormaient mal, et ils n’arrivaient pas toujours à garder ce qu’ils avalaient. Ils passaient le plus clair de leur temps à aider les techniciens du forage.

En réalité, comme le dit Gordo, ce serait un soulagement que de faire descendre le *Trieste* dans les profondeurs ; au moins, sous les vagues, on pouvait espérer quelques heures de calme.

Lorsqu’ils furent loin de Reykjavik et hors de la sphère d’influence directe de Nathan Lammockson, Gordo établit un planning pour le *Trieste,* en fonction des priorités scientifiques d’une part, et d’autre part de façon à organiser la rotation des équipes, et leur permettre de se reposer. Thandie et Gary étaient tous les deux capables de piloter le *Trieste* ; comme ils disposaient de tandems redondants de quatre pilotes et trois scientifiques, ce qui leur permettait de former des équipes de plongée constituées d’un pilote et d’un scientifique, Lily n’eut l’occasion de piloter le *Trieste* qu’à la quatrième plongée, et Gordo la mit en tandem avec Thandie. Il eut le tact de ne pas expliquer son raisonnement, mais comme Thandie était la plus expérimentée des pilotes/scientifiques, ça se justifiait.

Le jour dit, Lily monta sur le pont. C’était une matinée chaude et venteuse. Le ciel était gris, agité. Ils n’étaient plus très loin des Açores, à une quarantaine de degrés de latitude nord. Comme Thandie, Lily était bien équipée. Elle crevait même de chaud dans sa tenue AxysCorp – des sous-vêtements thermiques, une combinaison, une parka, un gilet de sauvetage par-dessus tout ça, et même une toque de fourrure à la russe, et des gants fourrés dans ses poches. Là où elle allait, on lui avait dit qu’il faisait froid.

On fixa des câbles au *Trieste,* et un derrick le souleva dans l’air jusqu’à ce qu’il se balance au-dessus de l’océan. Des techniciens tiraient sur des câbles à l’avant et à l’arrière pour le stabiliser. C’est là que Lily vit vraiment pour la première fois l’appareil qui allait devenir le sien.

Le *Trieste* était un sous-marin d’une quinzaine de mètres de long, une sorte de suppositoire au nez un peu aplati, dont le profil rappelait celui des sous-marins conventionnels, avec des ballasts aux deux bouts. L’essentiel de l’habitacle était occupé par des réservoirs de

flottaison contenant cent mille litres d'essence. Lily apercevait les dispositifs de libération des lourdes nacelles supportant les ballasts de fer accrochés à la quille. Les hélices étaient fixées au pont supérieur.

La nacelle d'observation se trouvait sous la coque principale. C'était la sphère pressurisée dans laquelle Lily et Thandie allaient descendre à plusieurs kilomètres dans l'océan.

Thandie s'approcha de Lily avec un grand sourire.

— Alors, la pucelle, ça va ?

— Prête à effectuer la mission du mieux que je pourrai.

— Bon sang, j'ai l'impression d'entendre parler un cadet de l'espace ! Tu vas adorer ça, tu vas voir.

Engoncées dans leurs gilets de sauvetage, elles descendirent l'échelle d'acier qui menait à un canot pneumatique orange manœuvré par un matelot. Il mit lez gaz pour leur faire parcourir les quelques mètres qui les séparaient du bathyscaphe.

Le *Trieste* tanguait et roulait d'une façon inquiétante, et le canot oscillait tout aussi dangereusement. Thandie en fit des tonnes, comme d'habitude : elle resta debout, compensant les mouvements du canot pour garder son équilibre, et franchit d'un bond la courte distance qui la séparait du bathyscaphe. Privilégiant la sécurité au spectacle, Lily préféra se cramponner à la main du matelot, puis à celle de Thandie, pour effectuer la brève traversée.

Ensuite, le bras d'amarrage se désolidarisa, le vaisseau rebondit tout seul sur l'eau, et elles adressèrent un dernier signe de la main à l'équipe de scientifiques et aux matelots qui les regardaient depuis le pont de l'*Endurance*. Gordo était là. Gary aussi. Lily fut frappée de voir ce visage familier dans des circonstances qui auraient difficilement pu être plus différentes de leur longue captivité à Barcelone.

Les deux femmes descendirent par la trappe d'accès qui menait à la nacelle. Un tunnel vertical traversait l'habitacle du bathyscaphe, passant entre deux réservoirs d'essence. Lily avait effectué plusieurs fois l'exercice avec Gordo, lors de son entraînement ; elle connaissait la manœuvre. Arrivée en bas, elle dut se baisser et passer les pieds devant par une écoutille afin d'entrer dans la nacelle proprement dite. L'écoutille, plus que les autres parties de l'engin, trahissait son âge. Ses poignées étaient polies par des dizaines d'années de frottements.

Lorsqu'elles furent toutes les deux à l'intérieur, Thandie referma le panneau d'écoutille.

— Bon sang ! fit-elle. Ce rafiot pue toujours l'essence. Enfin… Quand faut y aller…

Elles enlevèrent leurs gilets de sauvetage, s'installèrent à leur poste et parcoururent la brève check-list des systèmes essentiels : leur vie dépendait de bonbonnes d'oxygène et d'un système moderne de lavage du gaz carbonique, de ventilateurs, de pompes, de filtres

dérivés des technologies utilisées dans la Station spatiale. Le système de lavage se mit en route avec un bourdonnement qui rappelait celui des ventilateurs des vieux ordinateurs de bureau. Lily confirma que le système de propulsion – les hélices orientables placées sur la coque supérieure – était opérationnel. Thandie vérifia le fonctionnement des systèmes externes, des caméras vidéo, du dispositif de collecte des échantillons, de l'ensemble sonar orienté vers le bas et du radar destiné à l'exploration des profondeurs du fond marin. Une espèce de bras télémanipulateur pouvait être utilisé pour manœuvrer des objets hors de l'habitacle.

La coque ne cessa pas de tanguer pendant qu'elles s'affairaient, la nacelle fixée à la quille se balançait fortement d'avant en arrière. Les sièges baquets étaient équipés de harnais. Lily s'attacha. Avec le roulis, elle avait du mal à manœuvrer les commandes, et même à lire les écrans d'affichage, et elle commençait à avoir l'estomac retourné. Mais elle n'allait sûrement pas vomir là-dedans. Thandie sifflotait avec une nonchalance délibérée en vérifiant les appareils.

La nacelle était une sphère de deux mètres de diamètre, équipée de deux sièges baquets, de toilettes chimiques et d'un sac à provisions. L'unique hublot, un bloc de plexiglas encastré dans des parois d'acier de dix centimètres d'épaisseur et orienté vers le bas, se trouvait du côté opposé à l'écoutille. L'habitacle était beaucoup plus vaste que dans les années 1950. Il avait été complètement dépouillé et réarmé avec des instruments et des commandes modernes : les parois éraflées disparaissaient sous les écrans repliables.

Pourtant, Lily y était très à l'étroit. Elle comprenait que Gordo s'y sente comme un poisson dans l'eau ; il devait se croire dans un Soyouz. Lily était peut-être habituée aux cabines de pilotage exiguës, mais généralement, elles étaient entourées par un espace infini. Elle se demanda comment elle allait supporter d'être enfermée dans ce cercueil d'acier, sous des kilomètres d'océan, sans issue possible.

Pour finir, elle testa le système de communication. Ce jour-là, c'était Gordo qui faisait office de « capcom », celui qui assurait la liaison avec la capsule. C'était rassurant d'entendre sa voix. Il y avait une liaison radio à grande longueur d'onde et un lien hydrophone de secours, sauf qu'à la profondeur à laquelle elles allaient descendre les ondes sonores mettraient plusieurs secondes à remonter à travers l'eau vers le vaisseau de soutien, en surface.

Lorsque Lily, Thandie, Gordo et l'équipage de l'*Endurance* eurent confirmé que tout était okay, Lily tapota sur un écran.

Les ballasts avant et arrière se remplirent, et le *Trieste* plongea. Il y eut une brève secousse, comme quand un ascenseur rapide amorce sa descente, mais vite amortie, de même que le roulis ; les vagues de surface étaient déjà loin derrière elles. Lily jeta un coup d'œil par le

hublot, mais elle ne vit rien, si ce n’est une lueur bleutée et des particules de boue en suspension.

27

Thandie regarda par-dessus l'épaule de Lily l'écran du poste de pilotage. Il était centré sur un schéma de l'appareil, une coupe de la coque au niveau des flotteurs et des ballasts, la nacelle suspendue juste au-dessous. Il était intégralement couvert de chiffres.

Le principe du bathyscaphe était remarquablement simple : il était lesté par des ballasts, comme un ballon à air chaud, sauf que le matériau flottant n'était pas de l'air mais de l'essence, plus légère que l'eau et incompressible même sous des pressions extrêmes, de sorte qu'elle conservait ses propriétés de flottabilité. Le ballast était une masse de fer compacte. Pour le moment, le *Trieste* était juste un peu plus lourd que l'eau qu'il déplaçait, et il descendait régulièrement, sans à-coups. C'était une plongée au moteur, que Lily dirigeait grâce aux hélices orientables.

Lorsqu'elles voudraient remonter, la pression externe serait trop forte pour qu'elles remplissent les ballasts d'air de la façon habituelle. Lily couperait un électroaimant, libérant le ballast de fer de sa nacelle. Le *Trieste,* devenu instantanément plus léger que l'eau, remonterait comme une bulle vers la surface. C'était une manœuvre parfaitement sécurisée : en cas de coupure de courant, le ballast de fer se décrocherait instantanément.

La conception de l'engin marquait une véritable avancée par rapport aux anciens bathysphères, qui étaient de simples boules d'acier qu'on faisait descendre au bout de câbles, comme des appâts au bout d'une ligne de pêche. Le *Trieste* était un super-bathysphère en chute libre, autodirigeable.

Thandie tapota sur un indicateur de profondeur.

— On descend à une soixantaine de centimètres à la seconde, ce qui fait environ deux kilomètres à l'heure. Les sommets de la dorsale sont à deux kilomètres cinq de profondeur, et le flanc de la dorsale médio-atlantique est encore cinq kilomètres plus bas. Aujourd'hui, j'espère descendre à quatre kilomètres sous la surface. Ça fait environ deux heures de descente.

Elle se rappuya à son dossier et regarda Lily.

— Et donc, bienvenue dans mon monde.

— Merci.

— Autant nous détendre un peu, fit Thandie en sortant un thermos du sac à provisions. Tu veux du café ? On a aussi du chocolat. Normalement, on doit attendre d'être dans les profondeurs, parce qu'il

fait assez froid en bas. Sept ou huit degrés environ. On aura bien besoin d'un apport en sucre. Mais moi, ce que j'en dis, c'est qu'ils aillent se faire foutre.

Elle sortit une plaque de chocolat, déchira l'emballage, en cassa un bout et le tendit à Lily.

Les deux femmes mangèrent leur chocolat et burent leur café en devisant aimablement pendant la lente descente.

— Je suis vraiment contente qu'on fasse ça ensemble, dit Thandie, la bouche pleine. On n'a pas eu beaucoup le temps de discuter, mais j'ai l'impression de déjà te connaître. Il faut que je te raconte les histoires que Gary raconte sur toi, depuis Barcelone.

— Vas-y, dit prudemment Lily.

— Eh bien, un jour, tu t'es jetée sur un garde qui s'est pointé avec une bague qu'il t'avait fauchée.

— Ouais. Ils nous ont tout pris à la minute où ils nous ont enlevés. Je l'aimais bien, cette bague. Mais si tu veux que je te dise, j'étais aussi furieuse de le voir se pavaner avec mes lunettes.

Thandie éclata de rire.

— Et la fois où tu t'es coupé les cheveux à ras au lieu de les laisser faire…

— J'ai toujours eu les cheveux courts. Mais je ne pouvais pas supporter qu'ils me fassent ça, tu comprends. C'était tout ce qui me restait. Alors quand ils ont essayé de me raser, je me suis débattue.

Ce qui lui avait valu de se faire tabasser, et menacer par Saïd de se faire violer avec une bouteille de Coca cassée.

— Ils ont fini par y renoncer et ils m'ont laissée faire.

— Et aussi, poursuivit Thandie, la fois où tu as permis à Gary de se sortir d'un vrai merdier. C'est le cas de le dire : il avait la dysenterie et on ne voulait pas le laisser aller aux chiottes. Le pire ce n'était pas d'être malade, comme il disait, c'était la honte, devant les autres.

Lily avait baissé son short, soulevé son tee-shirt délavé et chié dans le coin, comme lui.

— Le meilleur moment de ma vie, dit-elle.

— Eh bien, ça l'a aidé. Tu étais une véritable amie, murmura Thandie. Tu sais, je ne sais pas si j'aurais supporté ça. Pas tellement la captivité ; le fait d'être condamnée à l'inactivité.

Lily se tut, comme elle en avait pris l'habitude quand les gens prétendaient savoir comment ils se seraient comportés dans une situation qu'ils ne pouvaient pas même imaginer.

— Il faut toujours que je fasse des trucs, reprit Thandie. Je suis quelqu'un d'actif, tu comprends. La frustration me rendrait dingue.

— C'est ce qu'on a tous ressenti. Tout nous manquait, notre vie, notre famille, notre carrière…

— Ouais, mais moi, je suis comme ça au carré, fit Thandie d'un ton

endeuillé. J'ai eu la chance d'avoir assez de cervelle pour faire une carrière universitaire, où on peut être son propre patron, même si on passe le plus clair de son temps à se bagarrer pour trouver des financements, des contrats et du fric pour payer le matos. J'ai l'impression d'avoir du flair pour repérer le filon, et je ne lâche pas le morceau.

— Comme ta théorie sur l'origine de l'eau qui provoque toutes ces inondations.

— Ouais, fit Thandie avec un sourire.

Son regard devint vague, et elle s'absorba dans ses pensées.

Lily savait que Thandie avait conquis une certaine notoriété grâce à ses hypothèses baroques sur la véritable origine de l'inondation et sur le niveau que la mer atteindrait probablement, et tout le monde savait qu'elle espérait en tirer un contrat pour un bouquin. Il semblait que c'était son vrai rêve, qu'elle comptait là-dessus pour transcender son métier, et même la science, et devenir célèbre : devenir *la* Thandie Jones, un personnage médiatique, un Cousteau des temps modernes. Mais pour y arriver, il fallait qu'elle valide ses théories avec des données irréfutables. Et c'était pour ça qu'elle était là, dans ces profondeurs, à dépenser le fric de Nathan Lammockson.

En même temps, Lily avait l'impression qu'elle n'avait pas réfléchi beaucoup plus loin que ça. Et si elle avait raison, si le niveau de la mer devait vraiment monter beaucoup plus que ne le prévoyait la communauté scientifique, quelles seraient les conséquences pour le monde ? Thandie était manifestement d'une intelligence redoutable. Mais il se pouvait qu'elle manque parfois d'imagination. Ou d'empathie.

Peut-être Thandie décela-t-elle les réserves qu'elle inspirait à Lily. Quoi qu'il en soit, la conversation tomba, et elles passèrent le plus clair de la descente dans le silence.

Et donc elles descendaient, sans heurts, dans la mer. La lumière, dehors, s'assombrit, passant des divers tons de bleu au noir. Alors que l'air se refroidissait, de la condensation se forma sur les parois, et Thandie commença à s'inquiéter pour ses écrans d'ordinateur. Il apparut qu'un déshumidificateur était tombé en panne. Au bout d'un moment, Lily mit sa toque de fourrure russe.

À un kilomètre de profondeur, il y eut un craquement inquiétant. Lily se représenta la petite nacelle exiguë écrasée comme une meringue dans un poing crispé. Thandie lui dit de ne pas s'alarmer ; ce n'était que les montures extérieures des instruments qui se contractaient sous l'effet du froid.

Deux kilomètres plus bas, le sonar de Thandie révéla la masse des montagnes submergées du rift médio-atlantique.

Elle laissa Lily diriger le bathyscaphe vers la pente de la montagne sous-marine que révélaient de puissantes lampes à arc fixées sur la coque. Les deux femmes étudièrent l'image vidéo et regardèrent par le petit hublot de plexiglas. Lily vit une vague surface couverte d'une espèce de magma suintant, un répugnant mélange de vase, de sable et de roche. La lumière ne portait qu'à quelques mètres ; rien ne permettait d'estimer l'échelle de la montagne souterraine qu'elles contournaient prudemment. Thandie brancha son système radar et le testa sur la pente de la montagne. Il renvoya des échos clairs, bien distincts, qui incluaient, à ce que comprit Lily, une mine de données sur la structure profonde des roches.

Elles se rapprochèrent et un bras manipulateur implanta de petites charges dans la boue. Lorsque le *Trieste* aurait reculé à distance prudente, elles les feraient sauter, déclenchant des signaux sismiques, ce qui était une autre façon de sonder les profondeurs de la roche. Dérangés par le bras télécommandé, des poissons, des crabes et des vers s'éloignèrent. Des créatures en apparence banales, mais pâles, adaptées aux ténèbres, et à la pression de plusieurs milliers d'atmosphères qui régnait à ces profondeurs. Thandie cita des noms comme *vers échiuriens, ethusa, bassogigas*… C'était un spectacle presque ordinaire, une faune des profondeurs sans rien de remarquable pour un œil profane.

Thandie dit à Lily d'écarter le *Trieste* de la pente, pour qu'elle puisse orienter le radar afin de scruter la partie plus profonde du rift médio-atlantique. Le radar cessa alors de renvoyer des échos nets. L'affichage de données devint flou, vacillant.

— Et merde !

Thandie effectua un rapide diagnostic.

— Tout a pourtant l'air OK…

Elle envoya un « ping » vers la montagne ; l'écho lui revint net.

— Mais quand j'envoie l'onde vers le bas…

Elle secoua la tête.

— Si je prenais les résultats au pied de la lettre, ça voudrait dire que le fond marin, en bas, est tout cabossé. Fracturé. Une sorte d'effondrement, peut-être.

Le bathyscaphe eut un frémissement ; Thandie se cramponna aux accoudoirs de son siège.

— Qu'est-ce que c'était que ça ?

Lily vérifia rapidement les données affichées sur son propre écran et envisagea divers scénarios : l'implosion d'un réservoir de flottaison, la défaillance d'une hélice. Tous les indicateurs étaient parfaits.

— On monte, dit-elle.

— Hein ? fit Thandie en se penchant vers elle pour voir. On est plus lourds que l'eau. On ne peut pas remonter !

Lily ne répondit pas. Elle se contenta d'indiquer la jauge de profondeur, qui repartait en sens inverse. Elle commençait à se sentir vaseuse. Elle vérifia rapidement la stabilité de l'appareil. Le *Trieste* remontait bel et bien en tournoyant sur lui-même.

— On se croirait dans un manège, dit-elle. Comme si on était prises dans une sorte de courant ascendant…

Elle jeta un coup d'œil par l'épais hublot. À la lumière des projecteurs, elle ne voyait que des turbulences. Des tourbillons de boue.

— Je le savais, souffla Thandie.

— Quoi donc ?

— C'est une fontaine. Qui remonte tout droit des réservoirs du manteau, par des fractures dans les couches de terrain.

— Dis-moi ce qu'on voit, là, demanda Lily.

— De l'eau, Lily. De l'eau qui remonte en bouillonnant des profondeurs de la terre. Je pense que c'est la source des inondations, de la montée du niveau des océans. Mon Dieu, Lily ! Je suis descendue là une dizaine de fois. Nous avions déjà trouvé des preuves directes de suintements, des changements de salinité, mais rien d'aussi dramatique. Tu es tombée dessus lors de ta toute première plongée !

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Un océan souterrain…

Lily éloigna le bathyscaphe du courant montant et lui fit regagner des eaux plus calmes.

Thandie expliqua à Lily que l'idée d'océans souterrains profonds lui était venue par pur hasard. Elle s'était trouvée au bon endroit au bon moment.

— Tout est parti d'une étude sur laquelle je suis tombée dans les années 1990. Deux types de l'université de San Diego, en Californie, avaient analysé un monceau de vieux signaux sismiques. Il faut savoir que les tremblements de terre génèrent des ondes qui voyagent tout droit à travers la structure de la Terre ; on peut les suivre et regarder comment elles sont diffractées dans les profondeurs par des strates de différentes densités, etc. Ces gars-là avaient mis en évidence un affaiblissement constant des ondes vers mille kilomètres de profondeur, c'est-à-dire dans le manteau de la Terre. Quelque part en dessous de Pékin. Ils étaient arrivés à la conclusion que l'amortissement devait être provoqué par de l'eau, une immense quantité d'eau, peut-être autant que dans l'océan Arctique, piégée dans le manteau poreux de la roche. Et ce n'est pas la seule théorie selon laquelle on trouverait de l'eau dans les profondeurs : il y en aurait sous d'autres formes, des océans entiers piégés, molécule par molécule, dans la structure de certains minéraux, dans les roches du

manteau.

— Des mers souterraines…

— Exactement.

— Et comment cette eau serait-elle arrivée là ?

— Il se pourrait que ce soit une survivance de la formation de la Terre. La planète est née d'un nuage de roche et de glace, de la glace d'eau, surtout. On pense généralement que la majeure partie de cette eau se serait vaporisée, avec d'autres substances volatiles, dans la chaleur de la formation, et que les océans que nous connaissons ont été formés par la suite, par des impacts de comètes. La formation des planètes est une affaire compliquée. Dans la violence de la formation de notre Terre, de l'eau a pu rester piégée dans le sous-sol.

« Ou bien l'eau a pu être transportée de la surface vers le sous-sol par des processus tectoniques. On sait que ce genre de chose se produit encore à notre époque. Nous sommes ici à l'un des endroits où se forment les plaques du fond de l'océan. À d'autres endroits, elles se détruisent. Ce sont des zones de subduction, où les plaques sont entraînées les unes sous les autres, renvoyées dans les profondeurs du manteau. Quand ça arrive, elles entraînent beaucoup d'eau, et d'autres matières, avec elles, dans les profondeurs.

— Donc, tu étais déjà au courant de l'existence de ces réservoirs profonds. Et quand tu as cherché une explication théorique à l'élévation du niveau des océans…

— Je n'ai eu qu'à la télécharger, répondit Thandie avec un sourire. Les données me sont tombées toutes cuites dans le bec. Je n'avais plus qu'à trouver le réservoir. Je me suis dit que si l'eau rejaillissait quelque part, pourquoi pas ici, au milieu des crêtes océaniques, où la matière de l'intérieur de la Terre est attirée vers le haut ?

— Et c'est comme ça que nous sommes arrivés là.

— Eh oui. J'avais des données concomitantes, des cartes de salinité, des anomalies de température et des concentrations d'impuretés diverses. Tout indiquait qu'un événement se produisait à cet endroit, au fond de l'océan, le long de la dorsale atlantique – et, je crois, le long des autres rifts médio-océaniques. Cela dit, je n'ai pas de données précises pour étayer cette hypothèse, alors qu'une injection réelle d'eau dans les abîmes est une preuve irréfutable.

— Mais pourquoi cette eau des profondeurs se libère-t-elle maintenant, alors que la Terre existe depuis des millions d'années ?

— Des milliards, tu veux dire ! Eh bien, j'espère le découvrir. Mais ce n'est pas un événement si dramatique, à l'échelle planétaire. La Terre est comme un œuf dont le noyau serait le jaune, le manteau le blanc, et la croûte la coquille. Pour recouvrir toute la surface émergée, il faudrait un océan qui ferait trois fois le volume des mers existantes – ce qui représenterait moins de un pour cent du volume

total de la Terre. Ce serait un événement gigantesque pour nous, mais une simple larme de blanc sur la coquille.

— Pour moi, ça paraît plausible, dit Lily. Mais je ne suis pas une scientifique.

— Tu as plus de bon sens que les têtes de pioche auxquelles j'ai eu affaire dans le cadre du PICC.

— Pourquoi ne veulent-ils pas t'écouter ?

— Parce qu'ils sont empêtrés dans des arguments d'un autre âge sur le changement climatique, qui n'intégraient pas l'élévation du niveau des mers. Ça, les modèles existants ne l'avaient pas prévu. Bref, ils sont dans le déni. Et ce n'est pas un état agréable.

— D'accord, répondit Lily. Mais je me demande si je ne préférerais pas qu'ils aient raison et que toi tu te trompes. Ne le prends pas mal.

— Je ne le prends pas mal. Mais j'ai raison. Je veux dire, maintenant, j'en ai la preuve.

Thandie ouvrait de grands yeux incrédules, comme si elle ne s'attendait pas à ce qu'elles venaient de découvrir ce jour-là, ou que les implications commençaient seulement à lui apparaître.

— Putain de merde ! J'avais vu juste !

Le bathyscaphe se remit à trembler et à tourner sur lui-même, à nouveau ébranlé par les turbulences.

— Il faut y aller…

Thandie tendit la main vers une manette, sur la console, devant elle. Il y eut une nouvelle secousse, alors que les électroaimants libéraient le lourd ballast de fer. Le *Trieste* se mit à monter rapidement, en tournoyant toujours, mais au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient de la fontaine et que les eaux devenaient plus calmes, la friction amortit la rotation.

Peu à peu, comme elles se rapprochaient de la surface, la lumière du soleil pénétra les eaux boueuses.

28

Décembre 2017

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Le directeur du Service des ressources marines du Mississippi déplorait l'échec de son projet de culture de mangrove le long des côtes de l'État rendues inhabitables par les inondations.

« Ça paraissait être une façon constructive, idéale, d'utiliser les terrains abandonnés. Les mangroves sont des espèces de végétaux amphibies. Elles aiment les eaux saumâtres et tolèrent l'eau de mer. Ce sont des brise-lames naturels, qui stabilisent les sols et les préservent de l'érosion et des inondations. Et des sanctuaires de vie sauvage : les oiseaux s'abritent dans les frondaisons, les crustacés s'attachent aux racines, les alligators chassent à la surface de l'eau. On en tire du bois de construction et des produits pharmaceutiques. Ce sont aussi de fabuleux pièges à carbone.

« Mais la mer monte trop vite. Nos mangroves sont noyées avant d'avoir eu le temps de pousser ou d'être exploitables.

« Nous n'avons pas renoncé, nous prenons un peu de recul, c'est tout. Nous replantons plus loin, vers l'intérieur des terres. Je tiens à rassurer le public : le rêve de mangrove du Mississippi n'est pas mort. »

29

Février 2018

Le vol Reykjavik-New York fut dérouté. À cause, à en croire le pilote, d'un système orageux centré sur l'Atlantique Nord. Ils allaient remonter vers le nord, redescendre par le Canada jusqu'à Montréal, et suivre la vallée de l'Hudson jusqu'à l'aéroport de Newburgh. On ne pouvait pas s'approcher davantage de New York. Nathan avait trouvé un moyen pour les emmener de là jusqu'à Manhattan. Lily, qui était assise auprès du hublot dans la rangée de trois sièges qu'elle occupait avec Gary et Thandie, entendit des passagers murmurer que l'« orage » était en réalité un cyclone en formation à l'ouest de l'Islande.

— Mais c'est ridicule, non ? objecta-t-elle. Il n'y a pas de cyclones si loin au nord. Et il n'y en a pas en février, de toute façon.

Gary, à l'autre bout de la rangée, haussa les épaules.

— C'est une époque étrange, Lil.

Il ferma les yeux et appuya sa tête à son dossier.

Thandie, assise entre eux, ne répondit pas. Elle avait les yeux rivés sur l'écran placé dans le dossier du siège, devant elle. Il affichait des images saccadées, sans doute prises avec un ordi nomade, du tsunami d'Istanbul.

Lily regarda, par le hublot, la couverture nuageuse. Les obsédés du climat qu'ils étaient auraient dû être en mesure d'apporter des réponses claires. Enfin, ils devaient être fatigués. Trop fatigués pour s'intéresser même à une tempête exceptionnelle.

Nathan Lammockson avait convoqué Thandie à New York pour présenter ses conclusions scientifiques à un sous-comité du PICC, l'organe intergouvernemental en charge du changement climatique, basé dans la Freedom Tower[1]. Il l'avait prévenue à la dernière minute ; c'était comme ça que ça se passait, ces temps-ci. Ils avaient passé, tous les trois, vingt-quatre heures frénétiques à emballer leur matériel à Thingvellir, une ville d'Islande située à l'intérieur des terres, où l'équipe d'études topographiques était allée s'installer en catastrophe quand Reykjavik avait été inondée. Thandie était prête à partir depuis un moment, avec ses graphiques, ses analyses et ses pages de calculs – bref, tout le matériel nécessaire à sa présentation. Lily avait l'impression qu'elle avait arrêté ses conclusions depuis des

mois. Le plus fastidieux avait été de préparer les échantillons qui confirmaient sa théorie, des coupes de carottage du fond de la mer préservées dans des gaines de Mylar, des conteneurs réfrigérés spéciaux, et des quantités de petits flacons d'eau de mer sur lesquels la docte assemblée pourrait se pencher. Ils étaient épuisés avant même de monter dans l'avion.

En réalité, tout le monde était épuisé, se dit Lily. Les inondations se succédaient sans trêve, la montée de l'eau se poursuivait, par zones inégales, ponctuée par des événements extrêmes, mais inexorables. Piers lui avait dit que les instances gouvernementales, sises à Denver, avaient eu un sacré choc en constatant que la montée des eaux avait si allègrement franchi la limite des dix mètres tacitement adoptée par les Nations unies et par diverses organisations d'aide humanitaire comme l'hypothèse du pire, donnée déduite des anciens modèles prévisionnels du changement climatique, qui paraissaient maintenant complètement et dangereusement obsolètes. D'après Woods Hole, l'élévation était globalement de treize mètres en moyenne, depuis le début de l'événement déclencheur de 2012, elle se poursuivait au rythme de trois centimètres par jour, et allait en s'accélérant ; on pensait qu'elle allait atteindre les douze mètres par an.

Quant au commun des mortels, on continuait à le prendre pour une bille. Par exemple, le pilote de cet Airbus n'aurait même pas dû se donner la peine de dire à ses passagers que le vol était dérouté ; ils s'y attendaient. Les principaux aéroports du monde étaient inondés, et notamment des plaques tournantes telles que Heathrow, à Londres, et JFK, à New York. Les liaisons aériennes et les horaires étaient complètement bouleversés. Avant de partir, Lily avait parlé à Amanda. Le climat, dans les Chilterns, était de plus en plus capricieux. On ne pouvait plus aller à Londres, inondée, elle était obligée de travailler chez elle, dans sa caravane, et elle passait le plus clair de son temps libre à faire la queue pour avoir de l'eau potable ou à persuader Benj et Kristie de continuer à aller à l'école, sous un chapiteau. C'était usant, même quand on avait la chance de ne pas être dans une zone sinistrée comme Karachi, Sydney, la Floride, la Louisiane, Sacramento ou, maintenant, Istanbul.

Tout le monde, sur la planète, était épuisé, se disait Lily. Et on n'en voyait pas le bout.

Le pilote annonça qu'ils allaient jusqu'à New York, d'où ils remonteraient vers le nord en suivant l'Hudson, de façon à effectuer l'approche finale face au vent. Comme l'avion virait au-dessus de Long Island et revenait vers la ville, Lily reconnut le tracé caractéristique de la baie de New York. Elle regretta de ne pas avoir été plus assidue en cours de géographie. On voyait la mer intérieure qui s'était formée à

Jamaica Bay ; l'aéroport JFK était sous l'eau, tout comme LaGuardia, quelque part dans le coin. À Rockaway Point, l'entrée de la baie, une ligne pâle, blanche, qui encerclait les goulets, luisait sous un film d'eau bleu-gris : la digue que les autorités de la ville avaient érigée dans l'espoir de protéger la baie et l'aéroport, et qui était maintenant submergée. Puis l'avion remonta vers le nord, et Lily aperçut une deuxième digue, entre Brooklyn et Staten Island. Elle aussi sous l'eau.

Quatre grandes digues – *quatre* – avaient été construites en moins de deux ans. Les deux autres étaient l'une à l'ouest, entre Staten Island et le New Jersey, l'autre plus à l'est, entre le Bronx et le Queens, en travers de l'East River, au niveau du Whitestone Bridge. Des ouvrages impressionnants, conçus pour protéger les zones métropolitaines vulnérables de la montée des eaux, alors estimée à moins de dix mètres.

Un effort monumental. Ils n'avaient pas fini d'en calculer le coût que la mer avait déjà tout recouvert.

Comme l'avion mettait cap au nord, Lily eut tout loisir d'observer les transformations subies par New York. De vastes quartiers de Jersey City et de Brooklyn avaient été engloutis ; les toits des bâtiments dépassaient mélancoliquement de l'eau. Tout autour de Manhattan, l'inondation avait effectué un grignotage plus détaillé, presque fractal. D'une façon générale, le sud de Manhattan était plus inondé que le nord, mais le schéma de montée des eaux était vague, inégal. Manhattan était une île montagneuse. Des parties entières des zones inondées révélaient des dégâts dus aux incendies. Et même les bâtiments qui n'avaient pas été détruits par le feu étaient dévastés. Lily savait, de ce qu'elle avait vécu à Londres, que leurs murs et leurs planchers devaient être pourris, envahis par les champignons, et leurs fondations sapées. Ils ne devaient plus tenir debout que par habitude. Elle contemplait des kilomètres carrés de désolation, des milliers de maisons, d'usines, de bureaux et de commerces impossibles à réhabiliter, quand bien même les eaux seraient redescendues le lendemain.

Laissant la ville derrière lui, l'avion remonta la vallée de l'Hudson. Elle était inondée par endroits, et partout on reconnaissait les stigmates de l'évacuation, des petites villes envahies par des bidonvilles, des flancs de colline dont tous les arbres avaient été rasés pour servir de bois de chauffage. Le long des deux rives du fleuve s'étendait un campement de réfugiés, un amoncellement de tentes et de voitures qui allait presque jusqu'à West Point. Au début de l'inondation, beaucoup de New-Yorkais avaient eu le réflexe de remonter l'Hudson dans l'espoir de gagner des terrains plus élevés. Certains étaient allés jusque dans le Connecticut et le New Jersey avant que les autorités ne bloquent les autoroutes à West Point. Et

Lily savait que c'était pareil dans le monde entier : les pouvoirs publics bloquaient les populations dans les villes menacées des estuaires et des côtes, dans l'espoir de conserver un semblant de contrôle sur les événements, cherchant les moyens de procurer à tout le monde de quoi boire et manger, et un abri.

Quand l'avion amorça sa descente vers la piste d'atterrissage plus ou moins improvisée de Newburgh, un peu au nord de West Point, Lily entrevit les chantiers géants ouverts au nord, près des Catskills. Des hectares de terre brune avaient été défrichés. La forêt avait laissé place à une mosaïque de grosses baraques en préfabriqué et à de vilaines étendues de zones industrielles. Pour la ville, c'était la solution de la dernière chance, les digues et les barrages contre l'océan ayant été submergés. En même temps, c'était un projet monstrueux, d'un coût pharamineux, exécuté à une vitesse phénoménale. New York évacuait ses fonctions essentielles, son industrie, et fuyait les alentours condamnés de la baie pour gagner les hauteurs. Une délocalisation remarquable de millions de gens, comportant la reconstruction d'usines, de centrales, d'écoles et d'hôpitaux. Voilà comment une nation riche combattait le désastre, en rebâtissant, encore et toujours.

Les projets immobiliers cependant étaient de qualité inégale, c'était visible même d'avion. On reconnaissait de vastes domaines entourés de murs, avec des villas, des pelouses et des piscines bleu ciel, autour desquels s'entassaient des communautés plus pauvres de tentes et de cabanes en tôle ondulée. L'ordinaire des zones de guerre et de la misère humaine, désormais produit localement : les Zones vertes pour les riches, et, pour les autres, les villes de tentes de l'Agence fédérale des situations d'urgence. Lily crut voir de petites étincelles dans la campagne, à la périphérie de la nouvelle colonie : des coups de feu, révélateurs de combats entre les résidents et les réfugiés, le gouvernement et ceux qui tentaient de survivre.

Thandie regardait toujours son écran, tête basse.

— Il faut que tu voies ça, lui murmura Lily. C'est sidérant. Toute une ville en mouvement. Il y a un an ou deux, on n'aurait jamais imaginé un tel spectacle…

— Tout est sidérant, partout, fit Thandie d'une voix atone. Dans le monde entier.

— Tu regardes Istanbul ?

Thandie inclina l'écran vers elle.

— Je suis obligée de changer tout le temps de canal. La plupart des chaînes américaines montrent ce qui se passe à Sacramento. Ou même à Washington DC. Oh, bon sang !

À n'importe quel autre moment, se dit Lily, l'un ou l'autre de ces

incidents aurait fait la une des médias. Sacramento était un désastre inattendu en cours de déroulement. Des ondes de tempête avaient fait entrer les eaux du Pacifique à des dizaines de kilomètres à l'intérieur des terres, hors du delta de la Sacramento River, dévastant les systèmes d'irrigation des fermes qui fournissaient la moitié du pays en fruits et légumes. Et quand des crues subites avaient submergé le barrage de Folsom, au-dessus de Sacramento, la ville s'était retrouvée coincée entre le fleuve et l'eau de mer. Les digues érigées en toute hâte avaient été submergées. Ce seul événement avait jeté un quart de million de gens sur les routes.

— Mais Istanbul, c'est bien pire, dit Thandie. Parce que c'est nouveau. Le début de l'étape suivante.

Lily fronça les sourcils ; le ton employé par Thandie ne présageait rien de bon. Elle jeta un coup d'œil à l'écran. Elle vit un paysage urbain étalé sur des collines, des ravines, des dômes et des minarets dressés au-dessus des eaux d'inondation sinistres, un pont effondré, des quartiers entiers en feu ; des images trop familières, qui auraient pu être filmées n'importe où.

— C'est quoi, ça ?

— Une vue prise d'un des plus grands bâtiments de la ville. La tour d'une banque, probablement à l'abri du désastre. Istanbul est à cheval sur les deux côtés du Bosphore, le détroit où la mer Noire rejoint la mer de Marmara.

Elle tapota l'écran, recadrant une vue aérienne, et traça un trait dessus avec son doigt.

— C'est la faille nord-anatolienne, l'endroit où la plaque tectonique africaine remonte vers l'Eurasie, au nord. On voit bien qu'elle est parallèle au nord de la côte de Turquie, et puis elle passe sous la mer de Marmara… Ils savaient qu'il y avait un tremblement de terre en préparation. Rien qu'au siècle dernier, il y a eu huit séismes d'une magnitude de sept et plus sur l'échelle de Richter, et ça se rapprochait régulièrement d'Istanbul, le long de la faille nord-anatolienne. C'est pour ça que les riches s'installaient dans des constructions antisismiques, modernes, sur la côte asiatique rocheuse du Bosphore, et que les pauvres s'entassaient par millions dans des taudis sans permis de construire, du côté européen, vulnérable.

Elle passa son doigt sur l'écran.

— Le tremblement de terre a détruit dix mille maisons. Dans l'ensemble, les constructions anciennes ont mieux tenu le coup que les plus récentes. Je suppose que tout ce qui a résisté pendant des siècles dans une région pareille a fait la preuve de sa résistance. Même le dôme de Sainte-Sophie est intact.

« Mais l'onde sismique est passée sous la mer de Marmara, provoquant un tsunami, une vague de sept ou huit mètres de haut, qui

a fait d'énormes dégâts en atteignant la ville. Et maintenant, il y a un immense flux de réfugiés…

— Thandie… c'est quoi, « l'étape suivante » ?

Thandie leva les yeux ; des yeux cernés, incapables de se focaliser pour avoir trop longtemps regardé l'écran.

— Au fur et à mesure de la montée du niveau des océans, on va assister à des changements de pression isostatique. Le sol des endroits inondés va s'effondrer sous le poids de l'eau ; de la même façon, les glaciers de l'ère glaciaire avaient si fortement enfoncé le sol sur lequel ils reposaient qu'il n'a pas encore repris son volume initial. Et ces changements de pression vont soumettre les failles à des tensions, aux points de rupture.

— Comme la faille nord-anatolienne.

— Exactement. D'où le tsunami d'Istanbul.

— Mais tu ne peux pas prouver que c'en est la cause.

Elle avait assez souvent traîné avec les scientifiques, au cours des derniers mois, et même avant, avec Gary, à Barcelone, pour avoir une idée assez précise de la façon dont leur esprit fonctionnait.

— Ça pourrait n'être qu'une coïncidence. Tu as dit toi-même qu'un tremblement de terre était en préparation depuis des dizaines d'années.

— Oui. Ça pourrait être une coïncidence. À moins que ce ne soit le début d'une nouvelle sorte de réaction aux inondations. Une réaction tectonique.

— Terrifiant. Et tu te sens assez sûre de toi pour raconter ça au PICC ?

Thandie jeta un coup d'œil par le hublot, derrière lequel défilaient des champs, des fermes et un bout de fleuve. L'avion effectuait son approche finale.

— Tu as raison. Ce n'est pas encore absolument certain. Le PICC est conservateur. Quand ils feront leur rapport final aux Nations unies et aux gouvernements, ils écarteront tout ce qui n'aura pas été prouvé trente-six fois. C'est ce qu'ils ont fait pendant des années, avec les prévisions de changement climatique. Mais je vais quand même en parler.

— Tu dois en avoir assez de jouer les Cassandre, non ? fit Lily, qui se sentait d'humeur consolatrice.

— Ouais, répondit Thandie en s'obligeant à sourire. D'autant que je ne signerai jamais de contrat pour mon livre, puisque personne ne publie plus de livres.

Lily lui tapota la main.

— Nathan t'écoutera, lui.

— Oui. C'est peut-être le plus important, finalement.

L'avion se posa avec un choc sourd, freina puissamment, ses roues

soulevant de véritables geysers sur la piste détrempée.

30

Un hélico d'AxysCorp les attendait sur la piste, à Newburgh. Un garde de la compagnie, un costaud, était à bord.

Piloté par une femme, l'appareil descendit la vallée de l'Hudson vers Manhattan, et Central Park. Derrière la bulle transparente, l'île que la montée des eaux grignotait de tous les côtés à la fois offrait un spectacle insolite. Les grands bâtiments de New York constituaient une forêt bien ordonnée de béton, de verre et d'acier dans laquelle on voyait des trous, des amas de gravats aux endroits où un immeuble s'était effondré, en entraînant souvent d'autres dans sa chute. Et pourtant la ville était toujours vivante. Hors des zones inondées, les voitures circulaient encore, des scarabées luisants, jaune moutarde, qui avaient dû être des taxis. Et dans les rues envahies par l'eau, des bateaux rôdaient, affairés, traînant de longs sillages derrière eux.

C'était une belle journée d'hiver. Malgré les rumeurs de perturbations approchant sur l'Atlantique, le ciel était clair et bleu. La ville brillait de mille feux sous le soleil encore haut, et ses millions de fenêtres étincelaient comme autant de paillettes. Même l'eau bien bleue, immobile au pied des bâtiments, était jolie. On aurait dit une carte postale de Venise, telle qu'elle était avant toutes ces catastrophes.

La pilote leur dit qu'il n'était pas prudent de descendre plus au sud de l'île, et se posa dans Central Park, sur une aire d'atterrissage aménagée sur la Grande Pelouse, en dessous du réservoir. Pendant qu'elle déchargeait les bagages, Lily s'approcha du bord de l'aire et s'aventura hors de la surface de béton.

Elle eut la surprise de voir son pied s'enfoncer dans le sol marécageux, plein d'eau. Elle regarda autour d'elle en s'abritant les yeux. La dernière fois qu'elle était venue là, c'était en touriste, il y avait des années de cela. Au premier abord, rien ne semblait avoir changé dans ce remarquable espace vert, au cœur de la plus grande ville du monde. Les bâtiments dépassaient toujours de la cime des arbres, aux quatre points cardinaux. Et puis, vers le sud, elle vit des tentes crasseuses, des abris de fortune et des panaches de fumée montant de feux de camp. Il y avait donc des gens qui vivaient dans Central Park. Et dans l'air planait une odeur de pourriture et d'égouts avec laquelle Londres ne l'avait que trop familiarisée.

La pilote la rappela auprès des autres. C'était une femme baraquée,

d’une trentaine d’années, non dénuée d’humour, qui parlait avec un fort accent du Bronx.

— Bon, alors, bienvenue à New York, et voici votre guide officiel, dit-elle en désignant le gros bras d’AxysCorp.

— Ce ne sera pas nécessaire, lâcha Thandie.

— Ce sont les ordres de M. Lammockson, et je vous serais reconnaissante de m’écouter. Il se peut que vous remarquiez quelques changements depuis votre dernière visite. La ville n’est pas aussi sinistrée qu’on pourrait le penser. Elle est toujours opérationnelle. Mais les transports ne sont plus ce qu’ils étaient. Nous ne pouvons pas vous emmener plus près du centre. Et le métro a été inondé dès le premier jour.

Le métro de New York avait été construit après les égouts, et circulait *au-dessous.* Même en temps normal, il faisait l’objet d’opérations de pompage héroïques, continuelles. L’eau des tunnels était évacuée dans les égouts, puis dans l’Hudson. Au moment de l’inondation, les tunnels s’étaient vite remplis, et la coupure du courant qui alimentait les pompes avait mis fin à tout espoir de sauver le métro.

— Alors, dit Thandie, comment sommes-nous censés aller à l’Empire State Building ?

C’était là qu’ils devaient retrouver Piers Michaelmas, vingt-cinq rues en dessous de Central Park. Normal que Piers ait choisi un endroit aussi peu original, se dit sèchement Lily.

— À pied, en taxi jaune, en rickshaw, ou en taxi d’eau dans les zones inondées. Ne prenez que les taxis officiels. Si vous n’êtes pas sûrs, demandez à un flic. Vous avez le GPS ?

Thandie leva le bras ; une carte GPS, réactualisée toutes les heures en fonction des données sur l’inondation, s’affichait au bout de sa manche.

— Faites preuve de bon sens, poursuivit leur pilote. Évitez les bâtiments effondrés. Ne buvez que de l’eau en bouteilles capsulées. N’allez pas nager. Ne parlez pas à des gens qui donnent l’impression de ne pas s’être lavés depuis deux jours. Si l’odeur vous gêne, mettez vos masques. Il y aurait des épidémies de choléra dans le Lower East Side, alors respectez les rubans jaunes de la police qui en interdisent l’accès. Je vais vous dire au revoir ici, il faut que je ramène cet hélico à la maison. Mais John va vous accompagner.

John, le sbire, hocha la tête et fit un pas en arrière. Lily comprit qu’il ne les lâcherait pas d’une semelle jusqu’à la Freedom Tower, que ça leur plaise ou non.

— Bon. Des questions ? demanda la pilote.

Gary indiqua l’amas de tentes, les feux de camp.

— Et ces gens-là ?

— Des réfugiés du bas de la ville. La municipalité les évacue par bateaux vers les campements installés autour de West Point, où on s'occupera d'eux. Mais il en arrive sans cesse. Central Park fait office de camp de rétention. C'est une espèce de bidonville.

— Comme avant que la ville achète le terrain et crée le parc, murmura Gary. Dans les années 1850, à cet endroit, il y avait des porcheries et des décharges d'ordures. Presque tout ce qu'on voit ici a été paysagé.

— La boucle est bouclée, hein ? Enfin, à votre place, je resterais à distance, conclut la pilote. D'autres questions ?

Ils lui dirent au revoir et l'hélico s'éleva dans le ciel dégagé. Les trois compagnons soulevèrent leur sac et partirent vers le sud, à travers le parc.

Le sol était un bourbier, et ils ne s'écartaient pas des sentiers. Lily n'avait pas besoin de se retourner pour être sûre que leur ange gardien les suivait sans rien dire.

Ils découvrirent que le sud du parc, notamment les terrains de jeux, était presque entièrement occupé par une batterie de générateurs électriques de secours, alimentés par une flotte de pétroliers et gardés par la police. Là est le cœur battant du sud de Manhattan, se dit Lily – et une cible idéale pour des terroristes, s'il s'en trouvait encore pour avoir l'énergie de sévir.

Hors du parc, ils coupèrent par la Septième Avenue. La bannière étoilée claquait bravement et fièrement au soleil, sur un grand nombre de bâtiments. Il n'y avait pas beaucoup de circulation. On voyait autant de rickshaws que de taxis jaunes, et des policiers à cheval, pas tous de la police de New York. Il y avait aussi des agents de la Sécurité du territoire, et des vigiles appointés par des boîtes de sécurité privées. Lily reconnut tous les signes de la catastrophe qu'elle avait déjà vus à Londres : les poubelles qui débordaient et, aux carrefours, de grosses citernes d'eau en plastique devant lesquelles les gens faisaient la queue avec des récipients.

Les piétons étaient rares, et emmitouflés dans des pantalons imperméables et des bottes en caoutchouc. Pourtant il y avait encore des gens qui travaillaient, des individus bien habillés qui papotaient dans des téléphones portables, sans se soucier des tarifs incroyablement élevés sur les réseaux subsistants. Montée des eaux ou non, New York restait une plate-forme financière. Depuis que les eaux l'avaient envahie, c'était même devenu un bastion du capitalisme, comme d'autres zones sinistrées. Des sommes considérables avaient été investies dans la défense contre les inondations, dans des programmes d'aide humanitaire et dans la grande transhumance vers les nouvelles cités modèles au nord. Il y avait beaucoup d'argent à se

faire pour ceux entre les mains desquels transitait la manne de l'argent public.

Riche ou pauvre, tout le monde avait un sifflet autour du cou. Lily avait vu à Londres comment une eau qui vous arrivait aux genoux pouvait vous renverser en un clin d'œil. Les bottes en caoutchouc étaient vivement conseillées. Les trottoirs étaient complètement détrempés par l'eau épaisse, nauséabonde, qui remontait parfois en bouillonnant des bouches d'égouts. Par endroits, lorsqu'une canalisation d'évacuation ou un tunnel du métro avait éclaté, le macadam était effondré, les obligeant à contourner le cratère. Les gens faisaient avec, se dépatouillaient comme ils pouvaient, et la vie continuait, ici comme à Londres et partout ailleurs.

Et sous le ciel hivernal d'un bleu angélique, beaucoup de boutiques étaient ouvertes. Des affiches, à l'entrée des magasins d'alimentation, des drugstores, des restaurants et des bars prévenaient les clients qu'ils devraient montrer un document d'identité biométrique et leur carte de rationnement. Lily ne pouvait pas dire si c'était vraiment la mode, mais les vêtements que portaient les mannequins, dans les vitrines, ressemblaient beaucoup à la fameuse gamme de « durables » AxysCorp, les combinaisons pratiques, pour tous les temps, les cirés, les bottes et les chapeaux garantis dix ans de Nathan Lammockson. Il vendait encore des choses au monde, il faisait encore de l'argent. D'autres magasins regorgeaient de monceaux de marchandises, des jouets, des téléphones portables, des cafetières à pression et des Angel. Encore un symptôme de l'effondrement de l'économie globale dont Nathan avait parlé à Lily. Les entreprises essayaient de rester en activité le plus longtemps possible, jusqu'à ce que leurs fournisseurs, ou le marché, s'effondrent, ou disparaissent carrément, et quand les boîtes fermaient, les stocks de marchandises étaient bradés dans des solderies.

Quelques distributeurs de journaux marchaient encore. Par curiosité, Lily dépensa dix dollars pour acheter un exemplaire du *New York Post*. L'édition était mince et mal imprimée sur un papier rugueux, maintes fois recyclé. La une titrait sur l'annulation définitive de la Coupe du monde de football, qui devait avoir lieu cet été-là, en Angleterre, et pour laquelle l'équipe américaine figurait parmi les favoris.

Au coin de la 45e Rue, Thandie consulta la carte affichée sur sa manche et prit une rue à droite, vers l'ouest.

Ils la suivirent, mais Gary protesta :

— L'Empire State Building est plutôt par là, non ?

Thandie se contenta de continuer à marcher, suivant son GPS.

Lily savait plus ou moins où ils allaient. C'était le quartier de la confection, le cœur de l'industrie du prêt-à-porter. En retournant vers

la Septième Avenue, Ralph Lauren, Calvin Klein et consorts étaient célébrés par des plaques de granit incrustées dans le trottoir. Elle était venue là, une fois, avec Amanda, qui s'intéressait beaucoup plus qu'elle à la mode. Maintenant, tout semblait plus ou moins à l'abandon.

Un peu plus loin, des pompiers s'activaient autour d'un véhicule de lutte contre l'incendie : ils pompaient un égout qui débordait. Ils envoyaient l'eau dans de gros tuyaux jaunes vers l'ouest, le long de la 45e Rue, parallèlement au chemin qu'ils suivaient. Les moteurs des engins rugissaient, et les hommes ne leur accordèrent même pas un regard.

Après la Huitième Avenue, il n'y avait plus de piétons. Au carrefour avec la Neuvième, Thandie consulta sa carte, s'arrêta et regarda autour d'elle. L'eau avait envahi le trottoir.

C'était une étrange plage urbaine, comme Lily en avait vu à Londres. L'eau, d'un gris-brun boueux, moirée par les résidus pétroliers, léchait le pied des bâtiments et les voitures depuis longtemps abandonnées. C'était là que les tuyaux des camions de pompiers s'enfonçaient sous l'eau, et des bulles et des tourbillons marquaient l'endroit où se déversait le liquide puant pompé hors des égouts. Dans les bâtiments, on voyait de la lumière à certaines fenêtres, dans les étages élevés, mais la plupart des vitres étaient cassées, et la brique brune était maculée de fiente de pigeon.

— L'eau va vers le sud jusqu'à la 19e Rue, dit Thandie en tendant le doigt. Et au nord, elle remonte sur une dizaine de pâtés de maisons. Les bâtiments du front de mer sont abandonnés. La carte du GPS est très précise. Elle décrit la ligne de montée des eaux à quelques mètres près. J'allais faire du patin à glace au Chelsea Piers, ajouta-t-elle avec une soudaine nostalgie.

Elle s'avança jusqu'aux chevilles dans l'eau boueuse, prit un couteau dans son sac, le déplia et détacha quelque chose d'un mur. Elle montra à Lily et Gary une moule de la taille d'un timbre-poste, et une petite coque.

— *Mytilaster lineatus,* dit-elle. Et ça, c'est un *Cardium edule.*

— Et alors ? demanda Lily.

— Alors, ce sont des coquillages marins. On en retrouve des fossiles dans les strates sédimentaires. Ils font partie des premières espèces qui ont colonisé la Terre quand la mer l'a submergée. Exactement comme maintenant.

Elle laissa tomber les coquilles dans l'eau.

Ils restèrent un moment à la limite de l'eau pleine d'ordures sinistres : sacs en plastique, plateaux repas, boîtes d'aluminium et préservatifs, les détritus d'une époque qui semblait déjà lointaine. Et l'eau approchait un peu plus des orteils de Lily à chaque vaguelette,

comme une marée montante.

— Allons-y, dit Thandie.

Elle se détourna et les ramena le long de la rue.

31

Ils regagnèrent la Septième Avenue, relativement vivante, avec sa circulation et ses badauds emmitouflés, comme si les incursions du fleuve, à quelques rues de là à peine, n'existaient pas, comme s'ils avaient franchi une sorte de portail les séparant d'un monde parallèle d'inondations et de puanteur.

Ils se dirigèrent vers Times Square, puis Broadway. Les panneaux lumineux géants, morts, ouvraient de grandes fenêtres noires sur le vide. Seules quelques publicités lumineuses rouge et blanc pour Coca-Cola avaient réussi, Dieu sait par quel miracle, à échapper aux coupures d'électricité imposées par la ville. À moins qu'on ne les ait laissées allumées pour remonter le moral des passants. La place était un endroit irréel, un énorme espace désert. Il n'y avait que très peu de circulation, et les piétons étaient rares. Mais des haut-parleurs accrochés à des poteaux déversaient de la musique : Ella Fitzgerald chantait « Someone to Watch Over Me ».

Au coin de la 34e Rue, ils passèrent devant chez Macy's. Le grand magasin était ouvert. Des couvertures et des serviettes séchaient aux fenêtres du haut. Un panneau publicitaire géant proclamait que le plus grand magasin du monde était fier d'héberger des réfugiés new-yorkais en cette période de crise.

Piers Michaelmas les attendait, comme promis, les bras croisés, au pied de l'Empire State Building. Il portait son uniforme de l'armée britannique. Il avait l'air détendu.

— Je me doutais bien que vous seriez en retard. Tu t'es amusée à faire des ricochets, c'est ça ? dit-il à Thandie.

— C'est ça, ouais.

Lily l'embrassa rapidement.

— Tu as l'air en forme, Piers. Tu dois être le seul homme en uniforme dans tout New York. Comment tu fais pour avoir des poignets de chemise impeccables ? Mon Dieu, tes chaussures sont même cirées !

— Je regarde où je mets les pieds, c'est tout. Il faut savoir tenir son rang quand on représente le gouvernement de Sa Majesté aux Nations unies.

Thandie jeta un coup d'œil à sa carte GPS.

— Tu travailles dans le bâtiment des Nations unies ? Mais toute la place est inondée jusqu'au fleuve !

— En effet. Le quartier entier est une lagune. Il faut prendre le

bateau. Mais les étages supérieurs sont habitables : l'organisation est toujours opérationnelle, bien que la plupart de ses fonctions soient dupliquées à Genève. Il ne faut pas baisser les bras, vous comprenez. Mon père dirigeait un petit cabinet de métrage vérification. Une fois, il a été catapulté hors de ses bureaux, à Manchester, par une bombe de l'IRA. Le lendemain matin, il avait transféré son activité dans un pub, au coin de la rue. Il avait accroché sur la vitrine une pancarte disant « Les affaires continuent comme d'habitude ».

Lily secoua la tête.

— Tu ne nous avais pas raconté ça, Piers. Je croyais pourtant qu'on s'était tout dit les uns sur les autres, à Barcelone.

— Ce serait bien ennuyeux si c'était vrai. Enfin, pour le moment, je suggère que nous prenions par l'est, la situation étant un peu compliquée, au sud…

Piers leur montra donc le chemin, en louvoyant entre les mares le long de la Cinquième Avenue, jusqu'à l'intersection avec Broadway, au niveau du Flatiron Building. Après quoi ils continuèrent sur Broadway, vers Union Square.

Thandie regardait toujours sa carte. Les trois otages, Gary, Piers et Lily, marchaient ensemble. Impulsivement, Lily qui était entre les deux hommes, les prit par le bras.

Piers parlait de Helen.

— J'ai entendu dire qu'elle était aux États-Unis. Avec son ami des Affaires étrangères.

— Non, tu rigoles ! fit Lily. La dernière fois qu'on s'est parlé, ils m'ont dit qu'ils faisaient la navette entre l'Iran et l'Arabie Saoudite…

— Eh bien, il y a eu une tentative de coup d'État en Arabie Saoudite. Je crains que nous n'assistions à beaucoup d'événements de ce genre dans les années à venir. La famille de Saïd a essayé de renverser le roi. Ça n'a pas marché, l'affaire a menacé de tourner à la guerre civile, et l'armée américaine est intervenue. Ils ont exfiltré Saïd et ses collègues, les ont emmenés à l'ambassade américaine à Bagdad et fait venir ici.

— Sous quel statut ? Prisonniers ? Réfugiés ?

— Je crois que ça reste à définir, répondit Piers avec un sourire diaphane. Saïd demandait l'asile politique pour sa famille.

— Ah. Ce qui pourrait inclure Grace, avança Gary.

— Oui. Je ne voudrais pas susciter de faux espoirs, mais à mon avis, Helen aurait de bien meilleures chances de retrouver sa fille si elles se retrouvaient toutes les deux aux États-Unis.

Lily l'espérait de tout son cœur. Elle se demanda si elle pourrait parler à Helen, peut-être même les rencontrer, Michael et elle, avant de repartir.

— C’est bien, Piers, que tu épaules Thandie pour sa présentation devant le PICC, dit Gary. Nathan apprécie, tu sais.

— Ça, je n’en doute pas, grommela Piers. Et je suis heureux d’avoir pu lui faciliter un peu les choses. Mais je ne pense pas que mon uniforme impressionne beaucoup l’assistance. Thandie va se retrouver devant des professeurs Nimbus. Et ces gens-là sont tous pareils : physiologiquement incapables d’accepter la discipline.

Ce qui fit rire Gary.

— C’est plus ou moins la définition même du savant.

— Eh bien, peut-être, mais ça ne vous rend pas plus faciles à manier, bougres de scientifiques.

— C’est important, Piers, intervint Lily. Si Thandie a raison…

— Si elle a raison, il faut l’entendre, évidemment. Mais si j’ai bien compris, il n’est pas encore prouvé qu’elle ait raison, bien que ce soit le plus cher désir de Nathan Lammockson.

— Comment ça ?

— J’ai une énorme dette envers lui. Je lui dois la vie. Mais pour moi, Lammockson est du genre à appeler l’apocalypse de tous ses vœux. Tu imagines : si tout s’écroule, il pourra nous sauver et tout rebâtir. Il voudrait vivre à une époque qui lui fournirait un défi à la mesure de la stature qu’il s’imagine avoir. Ça ne veut pas dire que Thandie a tort ; c’est juste qu’un homme comme Lammockson est prédisposé à croire ses prédictions catastrophiques.

— Possible, acquiesça Gary. Je me demande parfois si Nathan continuerait à dépenser son argent si les données obtenues par Thandie n’indiquaient pas que les choses vont empirer. Enfin, quoi qu’il en soit, il n’est pas prouvé qu’elle se trompe.

— Non, bien sûr, convint Piers. Mais le problème, c’est qu’à trop rêver de cataclysmes fantastiques, on risque de passer à côté de la réalité.

— Que veux-tu dire ?

Il regarda autour de lui. Ils étaient au coin de la 4e Rue.

— Venez par ici ; je vais vous montrer.

Il les conduisit avec assurance trois rues plus loin, jusqu’au Washington Square Park.

C’était un village de tentes, comme Central Park. Tout l’espace était occupé, à perte de vue, par des tentes crasseuses, couleur de boue, interrompues par les monolithes verts de sanitaires mobiles. Il y avait des dispensaires, des cuisines, des blocs de douches, des réservoirs d’eau. Ça ressemblait bien à ce que c’était : un camp de réfugiés exceptionnellement équipé. Mais il y avait des fils de fer barbelé partout, et des policiers à cheval patrouillaient autour. Au nord, au-dessus de l’amas de tentes, se dressait un arc de triomphe, clin d’œil d’une époque plus faste. On y avait accroché des banderoles

à la gloire d'agences comme la Sécurité du territoire, l'Agence de protection de l'environnement de la ville de New York, et le Bureau de gestion des mesures d'urgence de la ville. Une affiche proposait des cours gratuits de généalogie de l'ADN qui démontraient que l'héritage de la plupart des Américains recelait tout un arc-en-ciel d'ethnies. Un chœur d'agents de la police de New York, planté sous l'arc, chantait des ballades irlandaises nostalgiques.

Il n'y avait pas un brin d'herbe. Tout le parc était changé en boue, à force d'être piétiné. Et ça sentait les égouts et la fumée.

Thandie consulta son GPS et dit lentement :

— Nous sommes arrivés à une sorte d'isthme entre deux zones inondées. Greenwich Village est presque entièrement sous l'eau, jusqu'à la 14e Rue. Le quartier rénové, au bord du fleuve, là, est aussi inondé. Et il y a un autre lac à l'est, à l'endroit où l'East River a submergé l'East Village et Alphabet City, débordé jusque sur la Seconde Avenue, et même la Troisième. Et là, dit-elle en relevant les yeux, nous sommes au milieu.

— C'est ici, dit Piers, que sont venus se réfugier tous les commerçants, restaurateurs, artistes, écrivains et poètes de Greenwich Village, plus les Portoricains d'Alphabet City. Et quelques riches Blancs qui avaient colonisé les quartiers embourgeoisés à l'ouest de l'Avenue B. Tout ce monde-là vit maintenant sous la tente, à Washington Square.

— Et la police réussit à les séparer ? demanda Gary.

— On dit que New York est un melting pot, répondit Piers. Eh bien, on en a eu la confirmation cette année. Vous avez remarqué qu'ils organisent des programmes de lutte contre l'intolérance. Enfin, vous connaissez mon point de vue. Lily, nous avons déjà parlé de Nathan Lammockson et de ses gestes grandioses. Pour moi, c'est ça, le vrai travail humanitaire, fait par des médecins, des infirmières, des pompiers, la police et une masse colossale de volontaires : procurer un abri, de quoi boire et manger, se réchauffer et éviter les maladies – préserver les vies, une par une. Il paraît qu'il y a déjà eu une centaine de naissances et encore plus de décès dans ce village de tentes, au cours de ses six semaines d'existence. C'est ça, la réalité. Mais ce genre de projet ne sera jamais assez glamour pour Nathan Lammockson. Enfin, allons-y.

Il leur fit traverser Broadway et NoHo jusqu'au quartier du Bowery, puis au sud, par Little Italy et Chinatown.

Thandie disait qu'ils passaient à nouveau entre deux zones inondées, une bonne partie du Lower East Side et de SoHo, à l'ouest. Il n'y avait pas à cet endroit d'espace vert colonisable, et pas de tentes visibles. C'étaient des quartiers tranquilles, mais on y percevait une

certaine tension. D'après Piers, ils avaient été le théâtre de désordres, une certaine nuit cataclysmique avant Noël où le niveau du fleuve avait monté de dix mètres. Une véritable marée humaine s'était réfugiée dans l'East Side, dont beaucoup d'immigrants de la première génération qui avaient envahi quelques pâtés de maisons déjà surpeuplés, habités par une mosaïque de communautés hétéroclites. La plupart des gens avaient maintenant été évacués vers le nord.

Le groupe mené par Piers coupa à travers Park Row et arriva au Centre civique, au pied de la grande rampe qui montait vers le pont de Brooklyn. Là, ils tombèrent sur un autre rivage en pleine ville : la rue plongeait carrément dans l'eau.

— Ce coup-ci, ça y est, dit Thandie. À partir de là, vers le sud, il n'y a plus rien, que de l'eau.

Elle replia l'écran intégré à sa manche.

Lily dut s'abriter les yeux du soleil, qui rasait à présent l'horizon, pour regarder les bâtiments du quartier de la finance : la cathédrale gothique du Woolworth Building, à quelques rues des nouvelles tours étincelantes du World Trade Center, dominées par la forme triangulaire extraordinaire de la Freedom Tower. Malgré l'eau qui s'accumulait dans les canyons ombreux, au pied des groupes de tours, des lumières brillaient sur les façades et il y avait beaucoup d'activité. De nombreux bateaux faisaient la navette entre les bâtiments.

— Je constate qu'on travaille toujours à Wall Street, remarqua Thandie.

— Oui, répondit Piers. Une grande partie a été désaffectée, mise sous cocon, et les opérations transférées. Mais les sociétés aiment bien, pour leur image, conserver une présence dans la zone sinistrée dont elles tirent profit.

— Et la Freedom Tower… ? commença Gary.

— C'est là que Nathan a organisé la présentation de Thandie devant le PICC, répondit Piers. Ce n'est qu'un organisateur de spectacles, au fond. Le Mémorial est inondé, bien sûr.

Thandie s'abrita les yeux de sa main en visière.

— Il y a des années que je ne suis pas venue ici. La ligne d'horizon a dû bien changer.

— De temps en temps, un gratte-ciel s'écroule, confirma Piers. Ils sont tous construits sur le bon vieux schiste de Manhattan, mais les sous-sols sont minés, et les fondations n'avaient pas été prévues pour une immersion continue dans l'eau de mer. Et quand il y a une tempête… Cela dit, il y a généralement peu de victimes ; les gens sont avertis bien à l'avance. Quand les bâtiments s'écroulent, ils explosent, à cause des câbles d'acier sous tension emprisonnés dans la structure en béton armé.

— Alors, comment on va aller là-bas ? À la nage ? demanda

Thandie.

— AxysCorp a mis un bateau à notre disposition. Je vais l'appeler.

Il se détourna, prononça quelques mots dans le vide. Le garde qui les suivait comme leur ombre depuis Central Park émergea de l'obscurité et fit un signe de tête à Piers.

Un coup de vent ébouriffa les cheveux de Lily. Elle regarda vers l'est, en direction de l'océan. Les nuages filaient dans le ciel, un grand banc de ouate posé sur l'horizon, et elle repensa à la tempête qui avait obligé leur avion à se détourner.

32

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Comme il l'explique très bien sur son blog, Harrison Gelertner est né à San Francisco et y a toujours vécu. Il était avocat, spécialisé dans le droit civil. Il avait fait le tour du monde – curieusement, comme sa femme avait le goût des pays exotiques, il était surtout allé à l'étranger et n'avait jamais beaucoup visité son propre pays.

À soixante-cinq ans, Gelertner avait pris sa retraite. À soixante-huit ans, il s'était retrouvé seul, sa femme étant morte d'un cancer. Ç'avait été brutal, dramatique. Il avait soixante-neuf ans quand il s'était avisé que de grandes zones d'Amérique, le pays qu'il connaissait mal, disparaissaient rapidement sous les eaux.

Décidé à combler ce trou béant dans son expérience tant qu'il en avait les moyens matériels – et pendant que c'était encore possible –, il résolut de commencer par le haut : Washington DC.

C'est ainsi qu'en février 2018 il prit un vol d'American Airlines pour Washington National. Ce devait être l'un des derniers vols civils à se poser sur cet aéroport.

À première vue, Washington n'avait rien de très impressionnant. Gelertner trouva que c'était une petite ville américaine un peu miteuse, sale et pas très bien entretenue, et d'une chaleur insupportable en été, à ce qu'on disait, même si le temps était assez agréable parce frais matin de février. On voyait certes des signes de l'inondation : l'eau remontait en gargouillant des égouts et se répandait sur les trottoirs, rendant la marche difficile. Les sirènes hurlaient, il y avait des embouteillages partout. Ça donnait une impression de panique, de déliquescence, ainsi qu'il l'écrivit sur son blog. Tout était crasseux et tombait en morceaux.

Et puis il tourna au coin d'une rue et il tomba sur la Maison-Blanche, juste comme ça, le centre de pouvoir de la planète, pratiquement en plein centre-ville. D'après les nouvelles, à la radio – son petit-fils lui avait montré comment marchait un Angel –, le Président et son administration étaient partis depuis longtemps, mais il y avait toujours des manifestants : une bande de gens dépenaillés, massés devant les grilles, brandissaient des pancartes exprimant leur mécontentement au sujet des impôts, des guerres en territoire extérieur, et des inégalités dans le traitement des inondations. À quelques rues de là seulement, il y avait les quartiers généraux d'autres institutions terriblement importantes comme le FBI, la NASA

et la Banque mondiale. D'une certaine façon, c'était une ville trop petite pour son importance.

Gelertner suivit la verte étendue du Mail, au bout duquel se dressait la grande aiguille élancée du Washington Monument. Il s'orienta : le Capitole était à l'est, le Lincoln Mémorial se dressait majestueusement à l'ouest. Ses chaussures en caoutchouc s'enfonçaient dans l'herbe détrempée. Il put explorer le Lincoln Mémorial tant qu'il voulut, mais pas le Capitole, qui était fermé. Et il fut déçu de découvrir que les divers musées du Smithsonian étaient également fermés au public, bien qu'il y ait pas mal d'activité autour, le personnel étant occupé à emballer les trésors pour les envoyer en lieu sûr.

Quant aux progrès de l'inondation, c'était le flou le plus complet. Ce soir-là, les infos télévisées montrèrent des images alarmantes et des cartes détaillant la menace qui pesait sur Washington. L'océan avait envahi Chesapeake Bay, et remontait le Potomac vers la ville. Il n'aurait jamais cru que la capitale des États-Unis puisse être aussi directement menacée, mais c'était comme ça, et c'est ce qu'il nota sur son blog.

Il fut réveillé en pleine nuit par une sirène d'alarme. Il fallait évacuer l'hôtel.

Gelertner avait son billet d'avion, mais l'aéroport était fermé. Ne sachant trop que faire, il ne bougea pas. Au milieu de la matinée, il se retrouva dans une foule de familles, surtout des Noirs, des pauvres, qui attendaient un bus réquisitionné pour les emmener sur un terrain plus élevé. Des gardes de la Sécurité du territoire à l'air pas commode veillaient à ce qu'ils ne quittent pas le groupe auquel ils avaient été affectés, ou qu'ils ne mettent pas en danger les convois déjà formés, qui emmenaient les employés du gouvernement fédéral, les dirigeants des grandes compagnies et les riches.

À midi, Gelertner avait quitté la ville.

Voilà à peu près tout ce qu'il vit de Washington, une ville où le hasard avait voulu qu'il se rende précisément alors qu'elle allait être abandonnée. De l'inondation proprement dite, il ne vit rien de significatif. Il trouva particulièrement étrange que la toute première visite qu'il rendait à la capitale, à la fin de son long parcours personnel, fût peut-être l'une des toutes dernières qu'un touriste y effectuerait jamais.

Gelertner était surtout déçu de ne pas avoir pu voir Apollo XI au Musée national de l'air et de l'espace. Il ne devait jamais savoir si l'énorme capsule avait pu être évacuée.

33

Nathan Lammockson les accueillit dans les entrailles de la Freedom Tower, devant l'amphithéâtre où Thandie devait présenter ses conclusions à un sous-comité du PICC. Thandie alla se rafraîchir et se changer tandis que Piers s'éclipsait pour rencontrer les délégués du Panel. Gary partit discuter dans un autre coin du bâtiment avec des climatologues du Centre de prévision des ouragans de la NOAA à Miami et d'ailleurs. Leur entretien devait être suivi par des spécialistes locaux du climat, que la tempête approchante, rebaptisée « cyclone Aaron », inquiétait de plus en plus.

Lily était donc assise seule à côté de Nathan Lammockson, à un balcon qui donnait sur l'amphithéâtre où Thandie devait intervenir. Il n'y avait pas grand monde. Sur une centaine de sièges, une dizaine seulement étaient occupés par des gens entre deux âges, en accord avec le code vestimentaire et capillaire, et plus généralement la pilosité, qui semblait caractéristique des chercheurs. Ils se connaissaient apparemment tous et discutaient entre eux, en se penchant par-dessus le dossier de leur fauteuil. Ils ignorèrent superbement Thandie, qui préparait son topo. Devant elle, un grand écran en 3-D affichait une image translucide de la Terre. Il tournoyait lorsqu'elle l'effleurait ; Lily voyait son visage grave à travers les strates fantomatiques de la planète.

Lammockson sirota une rasade de café et se pencha vers Lily.

— On a une sacrée vue, d'ici.

— Oui. J'aime bien le projecteur en 3-D de Thandie.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Je suppose que vous n'avez jamais vu de boule de cristal ?

— J'ai raté beaucoup de ces nouveaux jouets pendant que j'étais en villégiature dans les caves de Barcelone.

— Ouais. Le principe est simple, si j'ai bien compris. En réalité, c'est une illusion d'optique.

Il leva la main droite et mima une rotation.

— Vous avez un écran translucide, vertical, comme ça, qui tourne : mille tours à la minute. Trois projecteurs sont braqués dessus, par l'intermédiaire d'un système de lentilles et de miroirs, et projettent chacun une coupe de l'objet tridimensionnel que vous voyez. Quand l'écran tourne, les sections se mêlent dans le champ visuel. Il paraît que c'est un outil formidable, en médecine. En chirurgie, vous voyez pourquoi. Des scans crâniens avec des tumeurs cérébrales, ce genre de

chose. Évidemment, le principal débouché, c’est le porno.

Ce qui la fit rire.

— En réalité, en regardant Thandie d’en haut, comme ça, j’ai l’impression d’assister à une opération chirurgicale.

— Ouais, c’est un peu ça, d’une certaine façon, maugréa-t-il. Ces enfoirés vont faire tout ce qui est en leur pouvoir pour démonter ce qu’elle leur apportera sur un plateau. Il faut comprendre le mode de fonctionnement du PICC, à quoi il sert…

Le Panel intergouvernemental sur le changement climatique avait été fondé par les gouvernements dès les années 1980, pour fournir des estimations autorisées et des prévisions concernant le changement climatique.

— Des groupes de travail suivent les données physiques sur le changement climatique, l’impact sur le monde, et son atténuation. Le mot clé, c’est « autorisé ». Tout, dans le fonctionnement du Panel, est conçu en fonction de ça : pour chaque section de chaque rapport qu’ils pondent, il y a un auteur principal, mais il y a immanquablement des centaines de réviseurs qui fournissent des dizaines de milliers de commentaires. D’une façon générale, ils ne laissent passer que ce sur quoi le consensus est absolu. Surtout quand il s’agit du Rapport final pour les responsables, qui est le seul truc que les gens lisent.

— Ouais. Le plus fortiche, ce serait qu’il en sorte quelque chose.

— C’est bien le problème. Le PICC est d’un conservatisme exacerbé. Par exemple, on pourrait lui reprocher d’avoir été trop lent à la détente alors que le changement climatique était une évidence. Mais quand il s’exprime, le gouvernement l’écoute.

— Et vous croyez qu’ils vont accepter les chiffres et les conclusions de Thandie ?

— Ses chiffres, peut-être. Ses conclusions, c’est moins sûr. Elles vont donner lieu à débat. Même ceux qui acceptent la réalité de l’élévation du niveau des océans n’y voient qu’un symptôme du changement climatique, et ne peuvent accepter une justification qui ne vient pas de leurs vieux modèles. Ils se refusent à voir qu’il s’agit d’un phénomène radicalement nouveau. Bien des choses dépendront de la présentation de Thandie. Pour le moment, ils se cramponnent à la limite de quatre-vingts mètres, point barre. Je veux dire, ce serait déjà assez catastrophique, mais…

— Et pourquoi quatre-vingts mètres ?

— Parce que c’est ce à quoi on arriverait si toute la banquise du Groenland et de l’Antarctique fondait. Or la fonte des glaces est la seule cause généralement admise de la montée du niveau des océans.

Lily hocha la tête.

— Et si Thandie avance une autre théorie, ils vont avoir du mal à

l'entendre.

— Exactement.

— Alors, que pensez-vous qu'il va sortir de cette journée ?

— Rien, dans l'immédiat. Il leur faudra des mois pour accoucher d'un rapport de synthèse. Et même alors, les gouvernements n'en tiendront probablement pas compte avant que la mer vienne leur lécher les pieds. Mais d'autres acteurs vont tendre l'oreille.

Il eut un mouvement de menton en direction de l'amphithéâtre, en dessous.

— Je pourrais vous indiquer cinq de ces personnages, avec leurs perruques de clown, là, en bas, qui sont dans la poche de membres de LaRei.

— LaRei ?

— Une société très fermée de Manhattan, répondit-il avec un sourire. Encore plus privée que le MetCircle. Il faut peser cent millions de dollars minimum rien que pour mettre le pied dans la porte. Les riches sont à l'écoute, croyez-moi.

— Et les riches savent prendre soin d'eux-mêmes, dit-elle en hochant la tête d'un air entendu.

— Les riches connards comme moi, vous voulez dire ? demanda-t-il en la regardant.

— Eh bien… bredouilla-t-elle.

Après tout, cet homme était son patron.

— Oh, ne vous en faites pas. Je sais ce que vous pensez de moi, bien que je vous aie sauvé la peau. Dans cette société prétendument capitaliste, tout le monde méprise l'argent, sauf ceux qui en ont. Cela dit, vous avez foutrement raison, j'ai bien l'intention d'agir. Je ne vais pas attendre que le gouvernement ait surmonté sa phase de déni collectif, comme dit le docteur Jones. Et oui, j'ai foutrement l'intention de m'en tirer, de tirer mon fils Hammond de là, et de m'en tirer avec ma fortune si possible, quoi que ça puisse vouloir dire dans le monde qui se prépare. Qui ne voudrait le faire ? Maintenant, dites-moi une chose : j'ai financé la mission d'études de Thandie. J'ai recruté les connards dont elle avait besoin, chez Woods Hole et partout ailleurs. Je finance même la réunion d'aujourd'hui. Que voulez-vous que je fasse de plus ?

Lily ne répondit pas. Elle ne croyait pas qu'il quêtait son approbation, ou ses remerciements. Avec Nathan, tout se ramenait à une question de domination. Mais Nathan n'était pas un monstre pour la seule raison qu'il avait fait fortune. Il avait vu clair en investissant dans des biens tangibles – du terrain, du matériel, des individus. Et si les projections de Thandie sur la rapidité à laquelle les événements risquaient de se dérouler dans les années à venir se révélaient exactes, le monde pourrait bien avoir besoin de gens comme Nathan, qui

avaient le pouvoir de décision et les ressources nécessaires pour faire avancer les choses, et vite.

Gary Boyle arriva précipitamment, un ordinateur portable sous le bras.

— Salut, fit-il tout bas en s’asseyant à côté de Lily. Je ne suis pas en retard, j’espère ?

— Juste à temps. Comment va Aaron ?

Il ouvrit son portable et lui montra une image prise d’une caméra sur le toit. Le ciel était envahi par un immense tourbillon de nuages.

— La vitesse du vent augmente. La pression atmosphérique est en chute libre. Une équipe de recherche et d’interception des tornades fait des rondes en hors-bord et en véhicule tout-terrain, avec des instruments météo et des ordinateurs. Et ils ont envoyé un avion pour larguer une sonde météo juste dans l’œil. Mais ils ne pensent pas qu’Aaron va toucher la côte.

— Hein, ils ne pensent pas *quoi* ? lança Nathan.

Il prononça quelques paroles dans un téléphone portable, ordonnant qu’on prépare un hélicoptère prêt à décoller sur le toit de la Freedom Tower.

Dans l’amphithéâtre, Thandie s’approcha de la Terre translucide en 3-D et commença à parler.

34

Elle partit des données de base, un rapide survol des informations dont ils disposaient sur la montée globale du niveau des océans. Le phénomène était à présent documenté en détail : les océanographes alarmés avaient implanté un réseau dense de sondes de marée dans tous les coins de la planète, et des satellites spécialisés scrutaient l'océan avec des altimètres radar et laser.

Lily regardait, fascinée, Thandie démontrer la réalité de l'élévation du niveau de la mer sur la surface du globe. Un ménisque rose, fantomatique, montait – à une vitesse qui allait croissant, sur une échelle verticale exagérée –, palpitait, se ridait, traduisant la multiplicité des sources des signaux. Le graphe était hérissé de cartouches, d'étiquettes et de notes, autant de données et d'équations dont le moindre détail était affiché sur des écrans placés devant les délégués.

Thandie parla du changement de nature des océans. En même temps qu'une montée globale des mers, les scientifiques constataient une baisse de leur salinité, une élévation de leur température, et un changement dans la répartition de leur chaleur. Or la température des mers dictait le climat, et donc le climat était lui-même en cours de modification, disait Thandie. Elle évoqua les nouveaux modèles climatiques de la NASA, du Goddard Institute, du Hadley Centre, en Angleterre, du Laboratoire de dynamique des fluides géophysiques de la NOAA et d'autres organismes russes, japonais, allemands, d'un peu partout. Elle montra comment des incidents spécifiques pouvaient être liés au réchauffement anormal, comme la mousson, en avance l'année passée, dans toute l'Asie.

Gary chuchota à l'oreille de Lily :

— Ouais, c'est la chaleur de la surface de l'océan qui provoque l'énorme tempête qu'on constate au-dehors, là, maintenant. La chaleur de l'océan est l'aliment des tornades.

Thandie passa à la description des effets sur la biosphère. On assistait à des efflorescences et à des extinctions de créatures vivantes dans les océans. Les récifs de corail, notamment, étaient durement touchés par les changements de température et la montée des eaux côtières.

Tout cela laissait peu de place à la controverse. C'est lorsque Thandie passa aux causes fondamentales de la montée en question, et à ses projections dans l'avenir, que les délégués du PICC

commencèrent à marmonner.

Les océans montaient. Et ils ne se contentaient pas de monter : ils se réchauffaient, ce qui entraînait une dilatation de l'eau, laquelle contribuait, en soi, à l'élévation. Mais la vérité pure, c'était que pour remplir les océans, exactement comme une baignoire, il fallait un robinet ouvert.

Thandie rejetait la théorie consensuelle selon laquelle la montée des eaux pouvait s'expliquer par la fonte des calottes glaciaires. Les glaces des pôles Nord et Sud étaient monitorées avec précision, comme tous les autres aspects du système climatique à l'échelle de la planète : oui, elles fondaient – de fait, l'élévation globale des océans accélérait la fonte dans l'Arctique et au Groenland, en soulevant les plaques de glace des roches sur lesquelles elles étaient ancrées. Mais la perte de masse des calottes glaciaires ne suffisait absolument pas à expliquer l'expansion globale des océans ; les chiffres ne collaient pas, point final.

Thandie évoqua donc une autre cause : la libération de masses d'eau emmagasinées dans les profondeurs de la Terre. Elle montra des images prises par le *Trieste* et diverses sondes, qui faisaient apparaître de gigantesques fontaines sous-marines turbulentes, des endroits où on voyait bien de l'eau chaude, chargée en minéraux, surgir du substrat rocheux.

Et elle lâcha son information la plus frappante. C'était une carte des mers souterraines qu'elle avait dressée, avec l'aide d'autres chercheurs, à partir des données fournies par les ondes sismiques et l'exploration directe en bathyscaphe. Il y avait d'énormes réservoirs d'eau sous les principales dorsales médio-océaniques : dans les profondeurs de l'Atlantique, autour de l'Afrique, sous l'Antarctique et autour de la vaste plaque pacifique. Le réservoir atlantique, qui avait été directement cartographié à partir du *Trieste,* était le plus précisément défini. Les autres étaient déduits de données sismiques plus frustes.

Thandie avait audacieusement baptisé ces mers souterraines Ziosudra, Utnapishtin et Deucalion – Deucalion étant le grand réservoir atlantique. Ces noms étaient des variations sur le nom de Noé dans différentes cultures, la légende d'un déluge global étant apparue un peu partout. Ziosudra provenait du sumérien, Utnapishtin apparaissait dans la saga de Gilgamesh, et Deucalion était issu de la mythologie grecque. Lorsque Zeus avait déversé des pluies torrentielles sur les hommes d'Hellas pour les punir, il avait ordonné à Deucalion de construire un coffre dans lequel il avait flotté pendant neuf jours avant de s'échouer sur le mont Parnasse…

Lily vit que les délégués s'agitaient de plus en plus sur leurs sièges

et échangeaient des regards entendus.

— Quelle imbécile ! murmura Nathan. On ne parle pas de Noé à ces types-là !

Thandie passa à la question suivante : pourquoi les réservoirs souterrains s'étaient-ils ouverts à ce moment précis ? Et là, elle s'aventurait en terrain mouvant. Elle ne pouvait qu'évoquer les changements dramatiques et abrupts que le climat de la Terre avait connus dans le passé. La Terre ne subissait pas en douceur les changements climatiques. Elle semblait n'avoir qu'un certain nombre d'états stables, et elle passait très vite de l'un à l'autre. Depuis deux millions d'années, le climat oscillait entre des ères glaciaires, des glaciations et des ères interglaciaires plus chaudes. La transition pouvait être rapide, ne prendre que quelques dizaines d'années, voire quelques années seulement. Peut-être n'était-ce que l'une de ces transitions dramatiques, mais naturelles.

Mais peut-être aussi l'humanité avait-elle une responsabilité dans ces changements, dit prudemment Thandie. Elle énonça des statistiques familières qui montraient comment, depuis la Révolution industrielle du dix-huitième siècle, l'espèce humaine s'était mise à *terraformer* la planète, supplantant même les processus naturels, provoquant des modifications significatives des cycles de l'oxygène, du soufre et de l'azote, et déplaçant chaque année dix fois plus de terre et de roche que la pluie et le vent. Peut-être le niveau d'intervention humaine sur les cycles de la Terre avait-il atteint ce que les spécialistes de la modélisation du climat appelaient un niveau d'interférence humaine dangereux. Les êtres humains bouleversaient si violemment les processus terrestres complexes, imbriqués, non linéaires de la Terre que tout le système basculait dans un nouvel état stable…

Lily sentit que Thandie avait perdu son public. Les délégués du PICC regardaient ailleurs, bavardaient entre eux. Il y en avait même un qui téléphonait.

Thandie passa à ses conclusions, qui prenaient la forme d'un ensemble glacé de points clés. Elle demandait le financement d'une étude plus vaste de la montée du niveau des mers et de ses causes. Par exemple, elle préconisait l'utilisation des bombes « fouisseuses » de l'armée américaine, conçues pour faire sauter des bunkers, capables de forer très vite des trous profonds dans la roche compacte, afin de confirmer ce qui se passait sous les fonds marins. Elle demandait que les grands télescopes spatiaux chercheurs de planètes se concentrent sur la physique des autres mondes aqueux : ces planètes avaient-elles un cycle « sec-humide » ? Elle demandait que l'on modélise l'impact sur les systèmes climatiques globaux du changement de répartition de la chaleur des océans. Elle demandait des études sur la modification

des charges isostatiques : y aurait-il d'autres Istanbul ?

Et, surtout, elle demandait que les délégués obtiennent de leurs gouvernements qu'ils se préparent non à une stabilisation du niveau de la mer mais à l'accélération de sa montée. Il n'y avait pas de limite prévisible au volume d'eau que les océans souterrains pouvaient encore libérer. Les tendances étaient incertaines, mais ce qui semblait se dégager à long terme, c'était une montée exponentielle – exponentiel signifiant que la montée doublerait, redoublerait et doublerait encore et encore, au-delà de toute limite prévisible.

Et voilà. Thandie ne déclencha pas un tonnerre d'applaudissements. Il y eut quelques questions neutres sur des points de détail scientifiques. Ce fut tout. Les gens se levèrent et se dirigèrent vers la sortie. Thandie, restée seule, referma son afficheur. Lily vit Piers entrer au fond de la salle et s'approcher des délégués regroupés près des machines à café ; il semblait vouloir leur parler.

Nathan Lammockson se cala au dossier de son fauteuil et gonfla les joues.

— Eh bien. Elle a complètement foiré son coup.

Gary regardait avec inquiétude les données affichées sur l'écran de son ordinateur portable.

— Ils ne sont pas sûrs de la trajectoire de l'orage. Le Bureau de gestion des mesures d'urgence s'est réveillé. Ils disent aux gens de ne pas évacuer l'île, les autoroutes et toutes les voies express qui ne sont pas encore inondées, ou bloquées d'une façon ou d'une autre, sont déjà encombrées. On leur conseille de se mettre en sécurité chez eux.

— Précieux conseil quand on vit sous une tente, à Central Park.

— Je vais jeter un coup d'œil dehors. Il se leva et sortit précipitamment. Lammockson avait d'autres préoccupations :

— Elle n'aurait jamais, *jamais,* dû parler de Noé. C'était vraiment une connerie.

— Allez, fit Lily en se levant. Vous allez m'offrir un café digne de LaRei, et on va discuter avec Piers.

35

— Vous avez raison, Nathan, dit Piers, la mine sombre. Ils n'ont pas digéré les allégories religieuses. C'est en tout cas les réactions que j'ai obtenues.

Piers, Nathan, Thandie et Lily étaient debout en cercle, dans le foyer, devant l'amphithéâtre. Ils prenaient un café. Lily le trouva trop fort, et aigre.

— J'ai juste lâché quelques noms. Je ne vois pas quel mal il y a à ça.

Thandie parlait très vite, ses gestes étaient saccadés ; elle engloutit son café brûlant. Elle subissait encore l'effet de la décharge d'adrénaline provoquée par son intervention.

— Vous ne comprenez pas ce que je vous dis ! fit Nathan, exaspéré. Enfin, merde, Thandie ! Il y a des gens qui croient que la bombe atomique est annoncée dans le Livre des Révélations. J'en connais ! Vous êtes intelligente, quand même ! Vous auriez dû vous en tenir aux faits objectifs. Vous avez joué sur les mauvais automatismes. Vous avez donné aux délégués une raison de ne pas vous suivre qui n'a rien à voir avec votre précieuse science…

— Enfin, ce qui est fait est fait, trancha Piers. Au moins, le débat est lancé. Bon, et maintenant ?

— Un, commença Nathan en comptant sur ses doigts, nous continuons à défendre notre point de vue. Nous travaillons les délégués du PICC au corps. Nous mettons la pression sur les rédacteurs du rapport de synthèse, nous essayons de nous faire entendre directement des gouvernements et nous continuons à collecter des données. Deux, nous n'attendons pas le coup de grâce. Nous préparons des options.

— Des options pour quoi ? demanda Lily.

— Pour le pire, répondit Nathan. Quoi que ça puisse être.

Gary revint en courant, tout essoufflé.

— Regardez ça !

L'écran de son portable affichait une carte schématique de New York sur laquelle glissait une image radar d'un vortex complexe en fausses couleurs.

— Aaron ne se comporte pas selon les modèles. Ils pensent qu'un nouvel œil s'est formé, invalidant les anciennes prévisions. Et le cisaillement est minimal. Ça veut dire que les vents des niveaux supérieurs qui pourraient écrêter le haut et l'empêcher de former une

tornade ne jouent pas ce rôle.

Thandie poussa un sifflement. Elle suivit du doigt un beignet rouge orangé, au centre du cyclone en formation.

— C’est l’œil ? Il doit faire une cinquantaine de kilomètres de diamètre. Une vraie splendeur !

— Une splendeur qui vient par ici, rétorqua Lily, qui avait l’esprit pratique.

— L’hélico ! ordonna Nathan. Tout de suite !

Ils coururent vers l’ascenseur qui montait sur le toit.

Le temps avait radicalement changé. Ils émergèrent dans un vent effroyable, assourdissant, qui chassait la pluie horizontalement devant lui, une pluie qui avait un goût de sel, accompagnée par des rideaux d’embruns blancs, opaques. En une seconde, Lily fut trempée, vêtements, visage, cheveux.

Le ciel, au-dessus d’eux, était une sculpture de nuages crémeux, tournoyants, un gigantesque système en rotation, une véritable séquence d’effets spéciaux de cinéma. Des éclairs crépitaient entre les strates de nuages, illuminant le ciel de rose et de violet. Impossible de croire que tout cela n’était que de l’air, de la vapeur d’eau et de la chaleur.

L’hélico était sur le toit, retenu sur son aire d’atterrissage par des crochets, son rotor tournant. Ils durent se couler derrière l’abri d’un mur et s’accrocher à une rampe métallique pour arriver jusqu’à l’appareil – sans cela, le vent les aurait balayés comme des fétus de paille. La pilote était la même femme coriace qui avait déposé Lily à Central Park, un peu plus tôt. Elle les aida à monter à bord, les tirant l’un après l’autre avec une force incroyable.

— Trente secondes de plus et je partais sans vous ! hurla-t-elle à la face de Lammockson.

— Tirez-nous de là, c’est tout ce qu’on vous demande !

Les portes claquèrent et le rugissement du moteur s’amplifia. La pilote libéra les crochets d’arrimage sans attendre qu’ils aient gagné leurs sièges, ce qu’ils firent tant bien que mal, et l’appareil s’éleva dans le ciel. En regardant vers le bas, Lily vit les lignes élégantes de la Freedom Tower dressée au milieu de l’eau turbulente qui recouvrait le Mémorial.

Puis l’hélico bondit vers l’ouest, passa par-dessus l’Hudson et fila vers l’intérieur des terres, secoué par des bourrasques tellement violentes que même Lily, qui avait l’habitude des trajets plutôt rudes, se sentait vulnérable, telle une feuille emportée par le vent.

Gary ouvrit son portable.

— Oh, putain ! Aaron est maintenant classé cyclone de catégorie quatre, limite cinq.

— C’est-à-dire, en termes de dégâts possibles ? demanda Piers.

Gary tapota sur son clavier.

— New York est rarement frappée par les ouragans. Le dernier remonte à… 1938. Préparatifs : zéro. Et la ville a déjà bien souffert des inondations. Les eaux sont assez froides, à cette latitude, pour atténuer la violence de la tempête – vous savez que les cyclones sont alimentés par la chaleur océanique. Mais il faut tenir compte de la topographie particulière de Manhattan. Tous ces canyons de béton vont amplifier les vents.

— Et merde, merde, merde ! fit Lammockson. Enfin, ce n'est que New York. Grâce au ciel, j'en ai retiré mes billes à temps.

— Les riches croient avoir le choix, dit gravement Piers. Alors que les pauvres doivent accepter leur destin.

— Il ne m'a pas semblé vous entendre refuser la balade, lui renvoya Lammockson d'un ton sarcastique.

— L'œil du cyclone est presque là, annonça Gary.

Ils se tortillèrent tous pour regarder derrière eux.

La tornade était un bol d'air tournoyant comme une gigantesque toupie suspendue au-dessus de la ville. Lily vit l'onde de tempête qui faisait rage dans les rues du quartier de la finance, des murs gris de mousse et de crachin, et la pure violence de l'eau qui se ruait entre les grands bâtiments. Des débris flottaient sur les vagues. Ils devaient être énormes, pour être visibles d'aussi haut ; des voitures, des arbres déracinés, peut-être. Et, chose incroyable, elle vit la proue d'un vaisseau arraché à l'océan et propulsé dans une avenue.

Alors, le cataclysme s'abattit sur la ville. Les petits bâtiments explosèrent purement et simplement, broyés par la force primitive du vent. Les grands gratte-ciel résistèrent, blottis les uns contre les autres sous la pluie battante, rappelant à Lily des manchots empereurs sur la banquise. Mais ils étaient entourés par une espèce de halo, comme si un brouillard de gouttelettes recouvrait leurs parois lisses. Elle comprit que c'était du verre pulvérisé, le verre d'un million de vitres arrachées à leur encadrement et réduites en miettes, une tempête de verre qui devait déchiqueter les chairs vivantes aux alentours.

L'hélico piqua du nez et vola vers le sanctuaire des hauteurs.

36

Décembre 2018

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Les derniers temps, Maria resta le plus possible chez elle, dans son appartement du centre de Manchester, seule avec son enfant virtuel. Chaque fois qu'elle se connectait, Linda laissait tomber ses jouets et les avatars sans âme qui partageaient ce domaine avec elle, les animaux de compagnie, les copains et les nounous, et se précipitait en courant vers l'image de sa mère en poussant des cris de joie.

La petite Linda, un bébé HeadSpace, avait quatre ans, maintenant. Elle vivait dans un appartement ménagé à flanc de falaise, surplombant une mer étincelante, que Maria avait conçu elle-même. Dans un endroit non spécifié du monde virtuel appelé HeadSpace, si ce n'est qu'elle l'avait modélisé en s'inspirant vaguement de la côte de Sorrente, où elle avait passé des vacances heureuses, en famille, quand elle était petite. Évidemment, la mer était une chose haïssable, maintenant, et Maria avait obturé les grandes baies vitrées avec des stores à lamelles afin de masquer la vue. Mais la petite fille en train de jouer sur le patio éclairé faisait encore une belle image que Maria aimait admirer sur l'écran de son ordinateur, dans son appartement sombre et humide.

Linda était le bébé de Maria, complètement virtuel, né sans souffrance et élevé dans le domaine étincelant de HeadSpace. Tout ce que Linda savait, c'était Maria qui le lui avait appris. Maria avait des gants et un casque, et elle pouvait l'entendre rire, elle pouvait sentir quand son avatar la serrait dans ses bras, présence fantomatique sous les capteurs du bout de ses doigts. Mais elle ne pouvait pas encore être avec son enfant, pas complètement. L'écran était une barrière entre HeadSpace et le monde réel – le monde terne, tel que Maria le voyait, monde humide, qui foutait le camp de partout, où elle était coincée, femme sans joie, sans enfant, de trente-sept ans.

Mais cette barrière allait fondre, bientôt, un jour. Les transhumanistes l'avaient promis. L'intelligence artificielle, le génie génétique et les nanotechnologies allaient booster l'évolution humaine ; ils émuleraient Maria dans une union de chair et de technologie. Après cela viendrait la singularité : les technologies humaines deviendraient plus intelligentes que les hommes eux-

mêmes. Tout ça mènerait de façon exponentielle à une transcendance glorieuse, qui échapperait à tout contrôle, à l'ouverture d'un nouveau domaine d'existence magnifiée. Elle lisait des choses là-dessus, depuis des années, elle avait passé la moitié de sa vie à ça. Quand la singularité viendrait, elle pourrait vivre pour toujours, si elle le voulait. Et elle pourrait passer sans transition d'un monde à l'autre, de son morne monde de Manchester au royaume lumineux de HeadSpace. Elle pourrait rejoindre son enfant dans la lumière, aussi réelle que Linda.

Mais la singularité n'en finissait pas d'arriver.

Et maintenant, elle n'entendait plus que rarement parler de ses contacts transhumanistes. Avec les inondations, il y avait des coupures de courant, ou pire, des plantages des fournisseurs d'accès Internet qui la reliaient à Linda, dans HeadSpace. Et Maria elle-même avait moins de temps à consacrer à son enfant. Perpétuellement affamée, assoiffée, gelée, elle devait faire la queue pendant des heures pour manger, pour se procurer des médicaments, et même de l'eau potable.

C'est que son accès à HeadSpace était le produit d'une société complexe, interconnectée, l'aboutissement d'une pyramide enracinée dans des technologies très anciennes – l'agriculture, l'exploitation minière, l'industrie, les transports, la production d'énergie. Il avait fallu que cette pyramide essentielle s'effondre pour que Maria prenne pleinement conscience de son existence. La singularité en venait à paraître de plus en plus inaccessible – une absurdité, vraiment. On ne pouvait avoir la pierre de faîte sans la pyramide qui la soutenait.

Un dimanche matin, le site Internet de HeadSpace finit par lâcher. Elle essaya de se connecter toute la journée, de façon répétée, jusque tard dans la nuit. Elle n'accepta sa disparition inéluctable qu'au bout de vingt-quatre heures, quand son propre accès Internet s'interrompit.

Et puis c'est le courant qui fut coupé. Elle resta assise dans son appartement plongé dans le noir, qui se refroidissait, la main posée à plat sur l'écran mort, attendant désespérément de quitter MorneMonde pour rejoindre Linda dans le soleil pixellisé.

Alors, le chagrin l'envahit.

37

Mai 2019

— Vous devez partir, Amanda. Quittez Postbridge, les enfants et toi. Tout de suite.

Amanda regarda sa sœur. Lily était debout devant la porte de la caravane, son sac à dos par terre, à ses pieds. Elle portait une combinaison bleue élimée, constellée d'écussons AxysCorp. Elle était très bronzée et elle avait l'air en forme, mince et intense, avec ses cheveux courts, grisonnants.

Assis à la table de la caravane, Wayne fabriquait un harnais avec un bout de cuir. Il était plus jeune qu'elles. Il avait trente et un ans. Amanda avait conscience de la façon dont il lorgnait Lily, ses courbes pourtant aplaties, gommées par la combinaison. Il était comme ça avec toutes les femmes qu'il croisait, même les plus proches de lui – y compris, et ce n'était pas une pensée confortable, Kristie, quatorze ans. C'était une habitude qu'Amanda avait appris à ignorer.

Lily l'ignora aussi. Elle avait les yeux rivés sur le visage d'Amanda.

— C'était quand, la dernière fois qu'on s'est vues ? demanda Amanda. Il y a plus d'un an… où as-tu dit que tu travaillais ?

— Au Pérou. AxysCorp a un gros projet, là-bas.

— Au Pérou ? En Amérique du Sud ? Je croyais que Nathan prévoyait de se terrer en Islande.

— Changement de programme.

— Quand même, le Pérou, bon sang ! Enfin, ça a l'air de te réussir, on dirait.

— Vous devez partir, répéta Lily.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire, répondit Lily, tendue. Venez avec moi à Londres. De là, tout est organisé pour quitter le pays. J'ai une voiture. J'ai été arrêtée à un barrage routier et j'ai dû continuer à pied, mais je dois la retrouver à Cheriton Bishop.

C'était sur l'A30, le plus grand axe routier à l'est de Dartmoor.

— Londres est sous l'eau, pouffa Wayne en regardant Lily.

Il avait un accent banlieusard assez vulgaire.

— Il y a un bateau à Marlow, reprit patiemment Lily à l'intention d'Amanda. Et puis, plus loin, en aval, un hélicoptère.

— Pourquoi l'hélicoptère n'est-il pas venu jusqu'ici ? demanda

Amanda.

— Ce n’était pas sûr.

Amanda savait ce qu’elle voulait dire. Les gens de Dartmoor n’aimaient pas beaucoup les Londoniens et les habitants de Birmingham qui affluaient encore de leurs banlieues inondées, envahissant les plaines de Salisbury et les Cotswolds. Les barrages, c’était une chose, mais, selon certaines rumeurs, quelqu’un avait abattu un hélicoptère de la police avec un missile sol-air. À la manière des terroristes, à Beyrouth.

— D’après AxysCorp… reprit Lily.

— AxysCorp par-ci, AxysCorp par-là, ironisa Wayne. Les grandes corporations, les grands déplacements. Vous êtes une relique du passé, du siècle dernier, vous êtes complètement out.

— C’est ma sœur, dit Amanda, d’une voix égale, pour ne pas le provoquer. Et elle a fait tout ce chemin pour venir me parler. Je peux tout de même l’écouter…

— Foutaises !

Wayne laissa tomber le bout de cuir sur la table, fourra son couteau dans sa ceinture et se leva. C’était un grand gaillard musclé, basané par ces huit ou neuf mois de travail au grand air, légèrement enrobé. La « graisse de Londres » lui collait à la peau, malgré tous ces mois de régime. On pouvait le trouver beau, se disait Amanda, essayant de se mettre à la place de Lily. Ce qu’il avait de mieux, c’étaient ses yeux bleus. Mais ces yeux étaient glacés alors qu’il regardait Lily de haut, avec une expression atone.

— Vous êtes de sa famille, lui dit-il. Vous pouvez manger et dormir ici ce soir. Après ça, si vous voulez rester, il faudra travailler. Tout le monde doit travailler. C’est comme ça, maintenant. On n’a pas de place pour les tire-au-flanc.

— C’est à ma sœur que je parle, dit calmement Lily.

Il s’approcha et lui hurla sous le nez :

— On est ensemble, maintenant, Amanda, les gosses et moi ! Alors c’est aussi mon affaire, pigé ?

Lily resta parfaitement immobile, sa silhouette frêle nanifiée par la grande carcasse de l’homme. Elle avait tellement changé, se dit Amanda. Elle avait remarqué cette habitude de calme chez Lily, après sa captivité. Enfin, elle était aussi un vétéran de l’armée de l’air américaine, bien sûr. Amanda n’avait aucun doute : si Wayne continuait à la menacer, c’était lui qui se retrouverait sur le dos, avec un bras cassé.

Elle s’interposa entre eux et prit la main de Lily.

— Écoute, on va parler de tout ça. Ça ne peut pas faire de mal, hein ?

Wayne poussa un reniflement, les yeux toujours rivés sur Lily. Mais

il se dégonfla. Il se rassit, tira son couteau et se remit à tailler le cuir d'un geste sûr, puissant.

— Allez, dit Amanda à Lily. On va s'asseoir et prendre une tasse de thé.

— Tu as encore du thé ?

— Enfin, non, fit tristement Amanda. J'ai fini mes dernières réserves il y a des mois. Mais on fait une infusion tout à fait correcte avec des orties…

— On ne pourrait pas plutôt marcher ? demanda sèchement Lily.

Wayne releva les yeux.

— Je ne suis pas très subtil, chérie. Alors si vous avez un problème avec moi, dites-le carrément.

— Je n'ai rien à vous dire, fit Lily.

Ceci fut articulé d'un ton sans mépris, mais Amanda savait que c'était le genre de réplique à mettre Wayne en rage. Il n'aimait pas qu'on le renvoie dans ses vingt-deux. Elle prit sa veste, accrochée derrière la porte, et enfila ses bottes.

— Allons faire un tour, dit-elle fermement. Je vais te montrer le coin.

Lily prit son sac et passa les bras dans les courroies comme si elle n'avait aucune intention de revenir.

Elles traversèrent Postbridge sans parler. Amanda sentait qu'elles avaient besoin d'un peu de temps pour évacuer la tension de la scène qui venait de se dérouler.

Postbridge était un joli petit village niché au milieu de la lande de Dartmoor. En réalité, ce n'était qu'un saupoudrage de fermes, une auberge et une chapelle. Un pont de pierre enjambait l'East Dart River, une construction médiévale qu'Amanda avait appris à appeler « pont en pierres plates ». Le soleil était encore bas sur l'horizon. C'était une belle journée de printemps. Un paysage de carte postale, une scène classique de campagne anglaise, ponctuée de modernité : des poteaux téléphoniques, des pylônes électriques, et même un relais de téléphonie mobile.

On n'aurait jamais dit qu'un déluge avait foutu le monde en l'air, songea tout à coup Amanda. Ils étaient si loin de la côte… On n'aurait jamais dit non plus que l'Angleterre était noyée sous trente mètres d'eau, parfois plus, et que le Sud était devenu un archipel. Qu'est-ce qui avait changé ? D'accord, les enfants jouaient dehors alors qu'ils auraient dû être à l'école ; ou bien ils travaillaient dans les champs, comme les siens ; l'école du village disait qu'il n'y avait que cinquante pour cent des gamins qui allaient en classe. L'absence complète de circulation. On n'entendait que le bruit assourdi des engins agricoles. Pas de journaux dans le petit bureau de poste ; le présentoir du *Daily*

Mail était vide, délavé par les intempéries. Des drapeaux anglais flottaient partout, à tous les toits, à toutes les fenêtres, et même aux antennes des voitures immobiles. Et puis il y avait la chaleur, évidemment, une chaleur qui n'était pas de saison. Ils n'avaient pas eu d'hiver, ce qui avait renvoyé plus tôt que d'habitude des fermiers rien moins que ravis dans leurs champs. Du coup, l'endroit était soudain devenu enviable, comme le prouvaient les caravanes, les tentes et les camping-cars massés au cœur du vieux village – dont la propre caravane d'Amanda –, parce que Postbridge était à plus de trois cents mètres au-dessus de l'ancien niveau de la mer. C'était le cœur des landes de Dartmoor, le coin le plus élevé du sud de l'Angleterre.

Amanda baissa les yeux sur sa veste matelassée, rapiécée, son jean usé, ses grosses bottes en caoutchouc. On aurait dit une femme de cul-terreux. Ce qu'elle était, de fait, même s'ils n'étaient pas mariés, Wayne et elle. L'Amanda de 2015 n'aurait pas reconnu celle qu'elle était devenue.

Lily observait le village avec curiosité.

— Aux États-Unis, la bannière étoilée flotte partout, et on noue des rubans jaunes dans les arbres, en souvenir des disparus. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais vu tous ces drapeaux en Angleterre. Sauf en période de Coupe du monde.

Ce qui arracha un sourire à Amanda.

— En réalité, on joue encore au foot. Beaucoup de stades sont restés ouverts, dans le Nord. Une sorte de Cup au rabais, à laquelle participent ceux qui peuvent. Wayne la suit à la radio. Bradford City est championne de ligue. Tu imagines ça ? Enfin, il n'y a plus de grands matchs à l'étranger. Dommage pour la Coupe du monde, quand même…

Les sœurs sortirent du village et suivirent un sentier vers le sud. Elles arrivèrent bientôt au périmètre du village, entouré de fil de fer barbelé. Le sentier était barré par un poteau téléphonique abattu. Cette barrière improvisée était gardée ce jour-là par Bill Pulford, le fils d'un fermier du coin. Il salua Amanda d'un hochement de tête et les laissa passer.

Amanda poursuivit :

— Nous ne sommes pas loin de Bellever Tor.

Les tors, des surrections de granit massives dressées sur la lande comme des chicots, étaient les caractéristiques les plus célèbres de Dartmoor, à l'époque où c'était une région touristique.

— Il y a un bois. Que des conifères, mais on a beaucoup d'oiseaux maintenant. Je suppose qu'ils viennent des vallées inondées. Et il y a des vestiges archéologiques, des cercles de huttes…

— Où sont les enfants ?

— Au boulot. À quelques kilomètres, par là, répondit Amanda en

tendant le doigt. De nouveaux champs ont été préparés, mais il faut les retourner. Les fermiers ont besoin de bras. Je préférerais qu'ils aillent à l'école, évidemment, mais qu'est-ce que tu veux ? Benj a seize ans, maintenant, et Kristie quatorze. C'est eux qui l'ont voulu. Enfin, le travail au grand air leur fait du bien. Et ils sont payés.

— En quoi ?

— En scripts. Le papier-monnaie local.

Elle fouilla dans sa poche et montra à Lily une poignée de pièces et de vieux billets en livres ou en euros, marqués ou coupés pour représenter un taux de change local.

— On reçoit des choses du dehors, bien sûr, mais…

— Tu pourrais appeler les enfants ? Tu as un portable ?

— Bien sûr qu'on a des portables.

Machinalement, Amanda prit son téléphone dans la poche de sa veste ; un appareil qui datait de quatre ans, déjà ringard à l'époque. Celui qu'elle avait au moment de l'inondation de Londres.

— Appelle-les, insista Lily. Tout de suite. Dis-leur de venir nous retrouver. Peut-être au tor dont tu m'as parlé. Ils sauraient y aller ?

Amanda soupesait son téléphone, sourcils froncés.

— Je ne sais pas si c'est la chose à faire…

— Je t'en prie, Amanda. Je ne te le demanderais pas si ce n'était pas important.

— Et ensuite ?

— Je te l'ai dit. On part d'ici, tous les quatre, et on va récupérer la voiture, à Cheriton Bishop.

— Ça doit être à vingt kilomètres. Peut-être plus.

Lily jeta un coup d'œil au soleil.

— Il n'est pas tard. Je suis venue ici à pied, hier, et je suis revenue ce matin. J'ai dormi dans un pub. Quatre, cinq heures, tout au plus. La voiture attendra jusqu'au coucher du soleil, si je le leur demande.

Amanda sentit la moutarde lui monter au nez.

— Et on s'en va, comme ça, c'est ça l'idée ? Tu sais que tu ne manques pas d'air, Lily ! Tu débarques dans ma vie, sans prévenir. Ma vie, la vie que je me suis bâtie, ici, avec les enfants ; ça n'a pas été facile, tu sais.

— Je ne suis pas venue pour te compliquer l'existence, fit Lily, d'une voix tendue, lasse.

Elle avait l'air épuisée derrière son bronzage sud-américain.

— Tu fais tout ce que tu peux pour te mettre entre Wayne et moi, non ?

— Ce n'est pas mon but non plus. Écoute, Amanda, je t'en prie… il faut que tu me fasses confiance.

— Pourquoi ?

— J'ai promis de ne rien dire.

— Promis à qui ? À AxysCorp, au grand manitou Lammockson ? Pourquoi tu ne dois rien dire ?

— Parce que… ce serait la panique.

Amanda s'arrêta net.

— La panique ?

La panique, Amanda l'avait déjà vue, une panique frénétique, à Greenwich, le jour où le barrage sur la Tamise avait été submergé, et plus tard, une panique au ralenti, plus misérable, quand le fleuve avait recommencé à monter et que l'ouest de Londres avait dû être évacué. Mais ici, à Dartmoor, elle n'avait rien à craindre des inondations. Qu'est-ce qui pourrait bien causer une panique ? Elle se sentait résistante, furieuse, très mal disposée.

C'est ce que Lily vit sur son visage.

— Je t'en prie, Amanda. Pour les enfants.

Amanda se dit qu'elle devait lui faire confiance.

C'était sa sœur. Et puis, elle pourrait toujours revenir quand le problème serait réglé, quel qu'il soit. Elle prit son téléphone.

— Il faut que je leur dise de passer à la caravane, d'abord, prendre leurs affaires…

— Non, dit Lily. Oublie la caravane. Oublie les affaires. Dis-leur simplement de venir nous retrouver.

— Si Wayne découvre que tu nous as fait filer en douce, si c'est ça le projet, il ne le prendra pas bien.

— Eh bien, ne le lui dis pas.

Lily ferma les yeux, et un muscle joua sur sa joue.

— Écoute, on va faire un marché. Une fois que vous serez, les enfants et toi, dans la voiture d'AxysCorp, tu pourras appeler Wayne ou qui tu veux. Ma priorité, ce n'est pas lui. Ce n'est même pas tes sentiments. Ma priorité, c'est toi et les enfants, c'est tout. Vous mettre en sûreté.

— Tu me fais peur, dit Amanda.

Bien qu'elle fût plus en colère que terrifiée.

— Tant mieux, dit platement Lily. Appelle les enfants. Je t'en prie, Amanda.

Amanda appuya sur la touche de raccourci et passa le coup de fil.

38

Les enfants mettraient un moment à les rejoindre. Lily et Amanda marchèrent lentement vers le tor.

Un engin agricole bourdonnait dans un champ.

— Encore des champs, dit Lily.

— Oui. Maintenant, au lieu d'élever des moutons et des vaches, ici, on cultive. Pour ça, on peut remercier le réchauffement climatique. Cela dit, ce n'est pas sans poser des problèmes. Comme la fièvre catarrhale du mouton et la peste équine africaine. Des souches virales qu'on n'avait jamais vues par ici avant. Les vétérinaires du gouvernement viennent parfois dans le coin.

Encore une conséquence du réchauffement dû à la montée des eaux : la quasi-mondialisation des maladies humaines et animales jadis réservées aux anciennes régions chaudes, comme le chikungunya et la fièvre de la vallée du Rift.

— Où trouvez-vous votre essence ? demanda Lily.

— Il y a un port pétrolier à Taunton.

Les plaines du Somerset étaient à peu près complètement inondées, mais des installations portuaires avaient été improvisées en hâte près de ce qui était naguère une ville dans l'intérieur des terres.

— L'essence est rationnée, évidemment ; elle est pratiquement réservée aux véhicules de ferme et aux centrales énergétiques. On n'utilise les voitures que pour les urgences. On a aussi quelques bicyclettes. Wayne en a une. Ils ont déjà dû reconstruire le port une fois, parce que la mer n'arrêtait pas de monter.

— C'est toujours la même histoire.

— Personne n'a l'air de savoir pendant combien de temps les pétroliers vont encore venir.

— Qui contrôle le rationnement ?

Amanda la regarda.

— Eh bien, la police, évidemment. Qui veux-tu qui le fasse ?

— C'est juste que vous êtes plutôt isolés, ici. Tous ces fils de fer barbelé, ces missiles SAM… C'est vrai que les gens d'ici ont « nationalisé » le supermarché Tesco de Taunton ?

— Plus ou moins, répondit Amanda. Les profits qu'ils tiraient de la région étaient très contestés.

— Ça ne serait jamais arrivé, dans le temps, hein ? Une grande partie de l'Angleterre est déconnectée du centre, maintenant.

— Pff, le gouvernement est à Leeds, à des centaines de kilomètres.

Et il ne s’intéresse pas beaucoup à nous. Wayne dit qu’on pourrait être autosuffisants ici, à Dartmoor, si on ne se faisait pas estamper.

— « Estamper » ?

Amanda ignora la question.

— Le climat s’est bien amélioré. C’est à cause du niveau de la mer. C’est comme si on s’était enfoncés de trente mètres, et les plateaux sont devenus des plaines. Wayne recueille des échantillons de faune et de flore : des papillons, des insectes, des oiseaux, des fleurs. Tout est en train de changer. Il tient une espèce de journal, sur son ordinateur portable.

— Alors, ton gigolo est une espèce de biologiste, c’est ça ?

— Gigolo, oh, je t’en prie. Il est biologiste marin. Il vient de Londres, mais il travaillait au laboratoire de Dove Marine, dans le Northumberland, avant l’inondation.

— Tu ne m’as jamais beaucoup parlé de lui, dans tes mails. Qu’est-ce que tu as fait, tu t’es mise à la colle avec le premier costaud que tu as réussi à trouver ?

Amanda monta sur ses grands chevaux :

— Tu continues sur ce ton et tu pourras aller toute seule à pied jusqu’à Cheriton Bishop.

— D’accord. Désolée. Je ne le pensais pas.

— Bien sûr que si, tu le pensais. Écoute, Lily, il n’est pas parfait, mais c’est un type plutôt correct. Il a un doctorat. Il est spécialisé dans la vie côtière, sauf que maintenant, il n’y a plus de côtes. On bouge un peu, tu sais, on va parfois jusqu’au Solent, rien que pour voir comment l’inondation évolue. Wayne dit que c’est une espèce d’événement d’extinction. La nature mettra un million d’années à reconstituer une côte normale, avec des mares dans les roches, des grottes sous-marines, des étendues marneuses avec leurs oiseaux limicoles et leurs cygnes sauvages. Même les dunes de sable sont sous l’eau. Tout a disparu, et on ne reverra plus jamais ça de notre vie. C’est triste, non ?

— Il a donc une âme, dit Lily. Allez, vas-y, raconte-moi où tu l’as déniché.

Ils s’étaient rencontrés dans le camp de réfugiés d’Aylesbury. Ils faisaient la queue pour la citerne d’eau.

Dès le début de l’inondation, Wayne avait décampé du Northumberland pour aller à Charlton, dans le sud de Londres, où il avait de la famille. Ils avaient réussi à en repartir et à rejoindre la foule qui allait à Aylesbury. C’est là qu’Amanda était tombée sur lui. Ils se voyaient dans ce qui tenait lieu de pubs au camp de réfugiés, des tentes où on stockait de la bière récupérée dans les banlieues désertées.

Mais l’inondation n’avait pas cessé ; la mer était entrée loin dans

les grands estuaires du fleuve. La Tamise était maintenant une mer intérieure jusque dans le Buckinghamshire. La Severn avait débordé de son lit jusqu'à Warwick, et la baie de Liverpool s'était étendue vers l'intérieur des terres jusqu'à Chester. Le pays de Galles semblait sur le point de se détacher complètement de l'Angleterre, de la même façon que les estuaires de la Forth et de la Clyde, qui avaient inondé la plus grande partie d'Edimbourg et de Glasgow, isolaient maintenant l'Écosse. Et la péninsule de Cornouailles, dominée par les grandes masses surélevées d'Exmoor et de Dartmoor, serait elle aussi bientôt séparée de la terre principale par des langues de mer. Quant au reste de l'Angleterre, à l'est d'une ligne qui passait par Middlesborough et descendait jusqu'à Cambridge, il n'y avait plus qu'une péninsule déchiquetée formée par des lambeaux de reliefs, comme les landes du Yorkshire. Au sud-est, la mer était entrée loin dans les vallées du Kent et du Sussex, laissant dépasser des bandes de terrain surélevé qui évoquaient les doigts d'une main de roches.

Dans les camps des Chilterns, la situation était devenue terrifiante pour les réfugiés londoniens. Tout le monde savait que l'élévation des eaux poussait une autre marée montante de gens vers l'intérieur des terres à partir des vallées de la Severn, du Trent et du Humber, et de toutes les côtes, certains fuyant des camps où ils étaient déjà venus se réfugier. Des millions de gens étaient ainsi déplacés.

Finalement, cédant sous la pression des réfugiés remontant la vallée de la Tamise, les autorités avaient commencé à doubler le camp d'Aylesbury et à renvoyer les gens vers l'ouest. Wayne avait invité Amanda et les enfants à s'installer avec lui, et à rejoindre une communauté qu'il connaissait, dans la lande de Dartmoor. Pour être honnête, Amanda n'avait qu'une confiance modérée en Wayne. Mais elle n'avait pas vraiment le choix.

— Et comment connaissait-il cet endroit ?

Amanda inspira un grand coup.

— D'accord. Voilà le passage que maman n'aurait pas approuvé. Quand il était gamin, Wayne faisait les quatre cents coups avec une bande de supporters de Charlton. Le club de foot, tu sais ? Je n'irai pas jusqu'à dire que j'apprécie vraiment ça. Je veux dire, les garçons seront toujours des garçons. Mais ceux-ci n'étaient pas des tendres. Wayne en est sorti. Il est quand même resté en contact avec les gars de la bande. Et certains d'entre eux étaient proches de, disons, des groupes marginaux.

Lily hocha la tête.

— D'où les drapeaux. La droite extrême. Comme le British National Party.

— Pas le BNP… mais pas loin, je dirais. Écoute, Wayne n'est ni une fripouille, ni un néonazi. C'est juste que, d'après lui, certaines idées

dont on n'entend parler nulle part ailleurs circuleraient parmi ces gens.

— Par exemple ?

— Par exemple, comment le monde s'en sortira-t-il quand il aura épuisé ses réserves pétrolières ? Je suppose que tout ça est caduc, maintenant ; nous avons bien d'autres problèmes. Mais à l'époque, les gens redoutaient l'anarchie. On envisageait des échappatoires. Wayne dit qu'un groupe avait recherché des endroits près des côtes, comme la Croatie, où on pourrait puiser de l'eau fraîche dans les fleuves et vivre grâce à l'énergie solaire. Certains ont commencé à faire de sérieux projets. Ils ont fait des caches de toutes sortes de choses.

— Des survivalistes qui brandissaient la croix gammée, en somme.

— Si tu veux. Quoi qu'il en soit, dès le début du déluge, ils ont déterré ces vieux projets. Wayne s'est acoquiné avec un groupe qui envisageait de s'installer plus près…

— Dartmoor.

— Oui. Le Devon et les Cornouailles étaient déjà une péninsule, avant l'inondation. Il y avait sans doute de vagues plans séparatistes qui consistaient à couper les routes principales. C'étaient plus des discussions de pub qu'autre chose. Mais l'idée avait germé dans leur tête. Et quand on a dû quitter Aylesbury, au moins, on avait un endroit où aller. Wayne a fait main basse sur une Land Rover, une caravane, et… Bref, nous voilà.

— Hum. Rien n'y manque. Il y a même les fils de fer barbelé et les missiles sol-air.

— C'est partout pareil, Lily ; n'essaie pas de me dire le contraire. Les gens ont énormément perdu et ils ont la trouille de perdre le peu qui leur reste. Mais je pense que ça va se calmer. On ne va pas vivre un film d'horreur survivaliste.

— Non ?

— Tu ne vis pas ici. Ce n'est pas si terrible.

Elle le croyait vraiment. Elle croyait avoir trouvé la force et la résilience nécessaires pour bâtir une maison, pour elle et pour les enfants, dans une situation qu'elle aurait naguère trouvée rigoureusement intolérable, et elle en voulait à Lily de débarquer pour tout foutre par terre d'un mot.

— Ça peut encore s'arranger, lança-t-elle d'un ton de défi. Ils disent que si ça se réchauffe, ce sera comme les îles grecques, ici. Tu te rappelles quand maman nous a emmenées à Céphalonie, quand on était petites ? Les oliveraies, les fruits de mer, et cette mer d'huile, qui brillait au soleil…

C'était un fantasme qu'elle entretenait dans sa tête, dans les ténèbres des nuits d'hiver, ou quand la tempête faisait rage sur leur petite caravane surpeuplée, un fantasme d'avenir sous le soleil, dans

une Angleterre changée en archipel.

Lily ne répondit pas. Elle avait l'air extraordinairement triste.

— Ça n'arrivera pas, hein ? demanda Amanda.

— Non.

Lily lui prit les mains.

— Je suis désolée, sœurette. Il faut vraiment que je t'emmène loin d'ici.

Il y eut un bruit de moteur soudain. Une moto arriva comme un boulet de canon, sur le chemin. Benj, Kristie accrochée à sa taille. Ils n'avaient de casque ni l'un ni l'autre.

Benj arrêta la moto, maladroitement. Kristie descendit, en larmes, et courut vers sa mère. Elle avait son vieux sac à dos rose, tout râpé, sur le dos.

Amanda se précipita vers eux.

— C'est la moto de Wayne ! Mais qu'est-ce que vous avez fait ? Il va être furieux !

— Il l'est déjà, répondit Benj. Salut, tante Lily.

— Salut, Benj, salut, Kris, répondit Lily avec fatalisme.

Amanda vit ses enfants par les yeux de Lily ; ils avaient tellement grandi, ils s'étaient remplumés, ils avaient changé. Les ados au visage de papier mâché, obsédés par la mode, obsédés par leur Angel, de l'époque précédant l'inondation, auraient eu l'air de paons à côté de ces travailleurs rustiques, costauds.

Mais Kris était en pleurs.

— M'man, c'est ma faute. Je sais que tu m'avais dit de ne pas repasser à la caravane, mais j'ai eu l'impression qu'on allait partir pour toujours…

— C'est moi qui ai eu cette impression, rectifia Benj. Quand tu as dit que tante Lily était là.

— Je ne voulais pas m'en aller sans mes affaires.

Kris tira sur les courroies de son sac à dos.

Amanda jeta un coup d'œil exaspéré à Lily.

— C'est tout ce qui lui reste de ses affaires de Londres. Des petits trucs, tu comprends, des fanfreluches, son collier d'ambre. Et son nounours !

— Ça ne fait rien, dit très vite Lily. Qu'elle les emmène, maintenant qu'elle les a. La question, c'est pourquoi vous êtes venus avec la moto ?

— À cause de lui, dit Benj. Il nous a vus.

Et Amanda se rendit compte qu'elle entendait un rugissement de moteur.

Wayne déboula par le même chemin, sur une grosse Honda. Celle de Bill Pulford, se dit Amanda. Il s'arrêta, coupa le moteur, laissa tomber la moto à terre et s'approcha à grandes enjambées, les poings

crispés.

Amanda s'obligea à rire, dans l'espoir de briser la glace.

— Tu sais que Bill va en faire tout un fromage s'il voit que tu traites sa moto comme ça…

— Toi, ta gueule, fit Wayne en pointant un doigt sale vers elle.

Il avait les yeux d'un bleu étincelant, les cheveux hirsutes, décoiffés par le vent ; sa combinaison durable AxysCorp était grise de crasse.

— Où est-ce que tu crois aller ? Tu t'en vas, hein, c'est ça ? J'ai compris quand j'ai vu filer ces deux petits cons !

Benj se dressa devant lui.

— Traite-moi de con si tu veux, mais « petit », c'est trop tard.

Wayne leva le poing.

À sa propre surprise, Amanda lui attrapa le bras.

— Tu lui tapes dessus, et c'est fini ! Ne fais pas ça !

Il la foudroya du regard. Mais il se ravisa, secoua le bras pour lui faire lâcher prise.

— C'est fini, de toute façon, non ? Tu te barres avec ta GI Jane de frangine, hein, c'est ça ?

— Je suis venue pour ma famille, répondit Lily d'un ton égal. Je n'ai rien contre vous.

— Eh bien, moi j'ai quelque chose contre toi, ma vieille ! J'ai des droits. C'est moi qui les ai sauvés quand on s'est fait éjecter d'Aylesbury. Oh, et puis fous le camp, va ! dit-il à Amanda. J'en ai marre de t'entendre geindre. Vous pouvez tous mettre les bouts. Sauf toi, fit-il en attrapant Kristie par le bras.

Elle se débattit en poussant des cris.

Lily s'interposa devant Benj pour l'empêcher de se jeter sur Wayne.

Amanda s'avança vers lui.

— Qu'est-ce que tu fais ? Lâche-la !

— Pas question, renvoya-t-il en montrant les dents.

Il plaqua Kristie contre lui, la tenant par la taille d'une de ses grosses pattes, l'autre lui tordant le bras derrière le dos.

— J'ai ce que je veux. Les autres, vous pouvez foutre le camp. Allez, cassez-vous !

Brusquement, Amanda comprit tout.

— C'était pour elle, pour Kristie, depuis le début, hein ?

— Évidemment. Je ne suis resté avec toi qu'en l'attendant, elle. Tu croyais peut-être que c'était de toi que j'avais envie, avec ta vieille chatte fripée ? Combien de gosses tu pourrais me donner ? Parce que c'est de ça qu'il va être question, à partir de maintenant. Des enfants, des garçons forts, des filles fertiles…

Kristie se débattit à nouveau, mais il resserra sa prise sur son bras jusqu'à ce qu'elle se calme.

— Bien sûr que c'était pour elle, depuis le début. Quand je te baisais, c'est à elle que je pensais. J'aurais jamais pu te sauter, sans ça…

Il y eut un « plop » assourdi, comme si quelqu'un crachait un noyau. Wayne lâcha Kristie et tomba par terre en hurlant. Sa botte droite avait explosé.

Benj se précipita sur sa sœur et la serra contre lui. Lily se pencha sur Wayne, son pistolet à la main.

Il se cramponnait à deux mains au magma sanglant qu'était devenue sa botte.

— Espèce de connasse ! Tu m'as niqué le pied !

— Vous dites encore un mot, et je vous fais sauter le genou. Et là, je doute que vous soyez très utile à vos copains survivalistes.

Il la foudroya du regard. Son visage était un masque de douleur et de colère sur lequel la sueur traçait des rigoles. Mais il n'ouvrit plus la bouche.

Amanda, toute tremblante, inspira profondément.

— Lily, tu n'arrêtes pas d'interférer dans ma vie.

Lily se tourna vers les enfants.

— Ça va, vous deux ?

— Oui, dit Kristie. Tante Lil, ne lui fais pas sauter le genou, même s'il fait ce bruit-là.

— Hein ? Quel bruit ?

Kristie prit son élan comme si elle se préparait à tirer un penalty, courut vers Wayne et lui flanqua un coup de pied dans les couilles. Il se recroquevilla sur lui-même en braillant de plus belle.

— Ce bruit-là, répondit-elle. Ordure ! hurla-t-elle.

— Kris, je suis désolée… commença Amanda.

— Te fais pas de bile, dit fraîchement Kristie en ravalant ses larmes. Il n'aurait pas eu l'occasion de m'approcher.

— Ça, jamais, affirma fermement Benj.

Lily regarda sa montre.

— Écoutez, ça n'a plus d'importance, maintenant. Plus rien de tout ça n'a d'importance. Il faut qu'on aille à Cheriton Bishop retrouver la voiture. On pourrait y être en un quart d'heure avec ces engins-là, dit-elle en regardant les motos, si on avait deux pilotes…

— Je peux piloter une moto, dit Benj.

— Je sais, mais… fit Amanda.

— Et moi aussi, dit vivement Kristie.

— Ça, je ne le savais pas, fit Amanda d'un ton sévère.

— Ne touchez pas à ma putain de meule, espèces de sorcières ! gronda Wayne, toujours allongé par terre.

— Moins fort, dit calmement Lily. Alors, Kris, je peux monter derrière toi ?

Wayne débita un chapelet d’invectives pendant qu’ils relevaient les motos et les faisaient démarrer. Puis, incapable de contenir sa fureur, il réussit à se mettre debout et s’avança en titubant vers eux. Lily braqua son pistolet sur lui, et Amanda n’eut qu’une hâte : sortir de son champ de vision.

39

Une fois dans le gros tout-terrain AxysCorp, les enfants se calmèrent, au grand soulagement d'Amanda. C'était la première fois qu'ils montaient en voiture depuis que Wayne les avait fait venir d'Aylesbury dans son Land Rover. Ils avaient l'air très grands, très musclés et très sales, dans l'habitacle impeccable de la voiture.

Ils prirent surtout des routes secondaires, en restant autant que possible sur les hauteurs. Il leur faudrait près de vingt-quatre heures pour aller de Postbridge à Marlow, où un bateau les attendait. Lily s'énervait de la lenteur de leur avancée. Le trajet aurait pris quelques heures avant l'inondation. Il était évident qu'elle redoutait un événement imminent.

Ils allèrent d'abord vers le nord-est, vers les collines de Blackdown, où ils aperçurent la mer et le terminal pétrolier de Taunton, puis vers l'est et le Dorset. Ils traversèrent plusieurs de ces nouveaux petits fiefs d'Angleterre, en franchissant à chaque fois des semblants de frontières matérialisées par des barrages routiers et beaucoup de fil de fer barbelé. À bord de la voiture, il y avait un officier de police, réquisitionné par Nathan Lammockson. On respectait encore suffisamment l'autorité centrale pour que sa présence leur permette de passer sans encombre. D'autant qu'il était muni d'un petit pactole – des livres sterling, des euros, des dollars et même des pièces d'or – pour les péages et les pots-de-vin.

En traversant la plaine de Salisbury, ils aperçurent la flèche de la cathédrale, mutilée par une tempête, aussi immobile qu'un os brisé au milieu d'un étang placide. Plus loin au nord, insensible aux problèmes du monde, Stonehenge dressait toujours ses monolithes, encerclés par une bande dépenaillée de prétendus druides qui avaient établi là leur campement et priaient jour et nuit pour la fin des inondations.

Ils passèrent la nuit dans leur véhicule, sur un parking, à Newbury. Le lendemain, après avoir traversé une Tamise en crue, ils repartirent vers le nord-ouest et les collines de White Horse, franchirent la Cherwell à Goring, traversèrent les Chilterns et redescendirent vers Marlow. Là, amarré au bord d'une rivière sur la pelouse inondée d'une villa qui avait naguère valu des millions, un petit hors-bord mis à leur disposition par AxysCorp les attendait.

Et en cet endroit, si loin à l'intérieur des terres, Amanda découvrit, en descendant de voiture, que l'air sentait le sel.

Le moteur du hors-bord rugissant, ils traversèrent Maidenhead et Windsor. Cramponnés au bastingage, Benj et Kristie regardaient la vue en mangeant des gâteaux secs arrosés de café. Le pilote se guidait au GPS pour suivre l'ancien cours du fleuve, afin d'éviter les bâtiments, les arbres et autres obstacles immergés.

Ils ouvrirent de grands yeux en passant devant le château de Windsor, fièrement dressé sur ses sinistres oubliettes. D'après leur flic maison, il était occupé par une bande de militaires dissidents. À un endroit où les rives étaient plus basses, le fleuve en crue s'étendait à perte de vue, des deux côtés, sa surface placide uniquement interrompue par la flèche occasionnelle d'une église ou par une tour de bureaux. Ils auraient aussi bien pu être en pleine mer, se dit Amanda, et il n'y avait que le GPS du pilote pour leur indiquer le cours original du fleuve. Mais c'était une mer d'une saleté incroyable, moirée par des résidus de pétrole, une Sargasse de sacs en plastique, de branches d'arbres, de poubelles échouées et d'îlots d'ordures qui hébergeaient des mouettes criailleuses. Tout le long du chemin, le pilote entonna les noms des quartiers submergés au-dessus desquels ils passaient : Shepperton, Hampton, Kingston, Richmond, maintenant engloutis, dix mètres sous la coque du bateau.

Les enfants se lassèrent du spectacle, assez monotone, et commencèrent à jouer aux cartes avec le flic. Amanda s'en réjouit : ils ne remarquèrent rien quand ils passèrent au-dessus de Fulham et de leur maison abandonnée.

Alors qu'ils se rapprochaient du centre de Londres, le trafic, sur le fleuve, se fit plus dense. Les enfants levèrent le nez parce qu'il y avait davantage de choses à voir. Des barques à rames, des bateaux à voile, quelques hors-bord, des radeaux improvisés avec des pneus attachés ensemble se risquaient entre les monolithes de verre qui émergeaient de l'eau pleine d'immondices. À un endroit, des plongeurs descendaient dans l'eau, traînant des bâches en plastique et des câbles électriques.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Amanda. De la récup' ?

— En partie, répondit Lily. Mais aussi du stockage. C'est stupéfiant la quantité de marchandises qu'il y avait à Londres, le jour où le barrage a été submergé, et tout est resté là, en bas : des machines, des outils, des bouteilles d'eau, des boîtes de conserve… Il y en avait tellement que tout n'a pas encore été remonté. Ce qu'ils ne pensent pas pouvoir récupérer rapidement, ils essaient de le préserver des eaux. Un entreposage pour l'avenir.

Ils traversèrent Westminster. La plus grande partie de l'Œil de Londres était encore au-dessus de l'eau, pareil à une immense roue de bicyclette. Des capsules d'observation fracturées, on voyait pendouiller des cordes, vestiges de l'opération de récupération. Sur la

rive opposée, la tour de Big Ben dressait bravement ses soixante mètres au-dessus de l'eau. Mais l'un des cadrans d'horloge était cassé et il n'en restait que des fragments. Le flic expliqua :

— Un cinglé a balancé une roquette dedans. Il avait dû trop regarder *Little Britain* – vous savez, la série télé qui…

Le téléphone de Lily se mit à pépier. Elle pécha dans sa poche un lourd radio-téléphone militaire.

La radio du flic crépita.

Et sur le tableau de bord de l'hélico d'AxysCorp, un écran se mit à clignoter.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Benj.

Lily prit un air navré, mais en réalité elle était étrangement soulagée.

— Ce que j'attendais. Les sismologues avaient vu juste.

— Et qu'est-ce qu'ils avaient vu ? demanda sèchement Amanda.

— Un séisme océanique majeur au sud-ouest de l'Irlande.

Ça paraissait ridicule. Amanda ne put retenir un éclat de rire.

— L'Irlande ? Mais il n'y a pas de tremblements de terre, en Irlande !

— C'est justement le problème, répondit Lily.

Elle lui expliqua patiemment le phénomène d'effondrement isostatique : le poids de l'eau enfonçait les terrains submergés dans les roches moins résistantes de la croûte, sur une profondeur qui pouvait aller jusqu'au tiers de la hauteur de l'eau qui les recouvrait. Mais la croûte semi-rigide de la Terre n'aimait pas qu'on appuie dessus. Les inondations provoquaient des tensions sismiques phénoménales dans le monde entier.

— Tu as passé trop de temps avec Gary Boyle, coupa Amanda. Quel rapport entre un séisme au large de l'Irlande et nous ?

— Ça, dit le chauffeur.

Il ouvrit un ordinateur portable devant eux.

— C'est une vue d'Exmoor…

On voyait la mer, et sur l'horizon, une ligne noire qui s'épaississait à vue d'œil. Au premier plan, la mer reculait, se retirait, révélant les villes et les champs submergés.

— Un tsunami, dit aussitôt Kristie.

— Un tsunami qui va frapper l'Angleterre, fit Amanda, incrédule.

— Ce n'est pas le premier, poursuivit Lily. On retrouve dans les enregistrements géologiques des traces de tsunamis provoqués par des secousses sismiques au large de l'Irlande, de la Norvège et dans la Manche, qui ont ravagé les ports de la Manche, l'estuaire de la Severn et l'Écosse.

— Et ça va monter jusqu'où ?

— On ne le sait pas encore, répondit Lily. Nous devrions être en

sûreté, ici. Mais ça va faire d'énormes dégâts sur toute la côte ouest.

Des images défilèrent dans l'esprit d'Amanda : le tsunami de l'océan Indien, en 2004. Istanbul, l'année précédente, et Macao, et Hong Kong… Des cadavres accrochés dans les arbres…

— Alors, Dartmoor n'est pas à l'abri, finalement.

— Tu comprends, Amanda, pourquoi il fallait que je vous tire de là. Ça va achever de dévaster ce qui restait de l'Angleterre, et elle n'aura pas les moyens de s'en remettre.

Kristie regardait l'écran.

— Et Molly, Linda, Barry, George, et…

— Des enfants de Postbridge, expliqua Amanda à Lily.

— On pourrait les prévenir ? demanda Kristie.

— Appelle qui tu veux, mon chou, fit Lily en lui tendant son téléphone. Il y a sûrement eu une annonce officielle, maintenant, de toute façon.

Kristie commença immédiatement à passer des coups de fil.

Benj était furieux.

— Tu étais au courant, hein, Lily ? C'est exactement comme à Greenwich. Tu savais ce qui allait arriver, et on a pris la fuite en les laissant crever…

— Oui. Pareil. Mais si j'avais ouvert ma gueule, nous n'aurions pas pu partir. Écoute, Benj, tu as une conscience et je t'en félicite. Mais tu ne vois pas que j'étais obligée d'agir comme je l'ai fait ?

Elle le regarda jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

Beaucoup plus tard, quand ils furent dans l'hélicoptère, le téléphone de Lily sonna à nouveau. Kristie, qui appelait toujours ses amis à Postbridge, lui rendit son appareil.

L'appel provenait d'AxysCorp, de Nathan lui-même. Helen Gray, qui se trouvait dans sa famille, à Chester, avait été emportée lorsque la grande vague avait déferlé.

Amanda prit la main de Lily.

— Je sais l'importance que ça a pour toi. La première d'entre vous qui disparaît.

— Je lui ai promis de m'occuper de sa fille, fit Lily, navrée. Mais comment vais-je bien pouvoir faire ça ?

40

Juin 2019

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Une brigade fluviale de la police qui patrouillait à la recherche de survivants dans les quartiers inondés de Paris a essuyé des rafales d'armes à feu tirées depuis un immeuble d'habitations.

Une véritable opération commando. Une bande d'adolescents s'est jetée sur les sauveteurs. Un agent a trouvé la mort. Affamés, fortement alcoolisés et rendus malades par l'eau polluée qu'ils avaient bue, ces ados étaient armés de kalachnikovs. Tous sauf un.

C'était un phénomène global. Avant l'inondation, il y avait une centaine de millions de kalachnikovs en circulation dans le monde ; la Kalachnikov, ou AK47, était facile à fabriquer, et très fiable. Il en avait été produit encore bien plus, mais beaucoup avaient disparu sous les eaux. Selon la porte-parole de la police française, de grandes quantités d'armes avaient été stockées par des « apprentis Napoléon », inspirés par des visions de guerres futures pour les hauteurs. On ignorait combien de ces caches pouvaient exister à la surface de la planète, leurs emplacements, ou combien il y avait d'AK47.

On disait que c'était l'arme la plus efficace jamais fabriquée, en nombre de victimes. Elle faisait maintenant figure d'ultime et sanglant monument à l'ère industrielle, à la mort mécanisée qui l'avait engendrée, et il était vraisemblable qu'elle jouerait un rôle majeur dans les temps à venir.

Les adolescents parisiens furent tous abattus, leur arme à la main. Sauf un.

41

Octobre 2019

Gary Boyle s’activait autour d’un treuil, sur le pont arrière du *Links.* Le vaisseau était sur le point d’appareiller lorsqu’il vit Sanjay McDonald monter précipitamment à bord. Il le héla, lui fit de grands signes.

Sanjay se dirigea vers l’arrière. Il transpirait sous son gros sac à dos. Il faisait très chaud, ce jour-là. Il laissa tomber son sac avec soulagement et prit la flasque d’eau fraîche que lui tendait Gary. Il souleva le masque de tissu qu’il portait sur sa bouche barbue, destiné à filtrer la fumée des incendies d’Istanbul et s’octroya une longue gorgée d’eau, puis il se versa le reste sur la tête et le visage.

— J’espère que ça ne t’ennuie pas ?

— Il y a une unité de dessalement à bord, dit Gary. Tu peux y aller.

— Merci.

Il était temps de larguer les amarres. Un bosco aligna les haussières en rangées parallèles bien nettes. Gary voyait le capitaine sur le pont, debout à côté du pilote turc qui allait faire franchir le détroit au vaisseau. Le bateau frémit lorsque les hélices jumelles commencèrent à hacher les eaux de la Corne d’Or. Quelques scientifiques remontèrent du laboratoire principal, sous le pont, pour assister au départ. Surtout des jeunes, tannés et débraillés. Ils se massèrent sur le pont pour regarder l’eau boueuse, les parois du canal. Mais ce n’était pas une croisière d’agrément. Dans le petit labo du haut, au-dessus du pont, deux chercheurs mettaient l’ensemble sonar en marche.

Sanjay s’appuya au bastingage et regarda lentement dériver la ligne d’horizon. Malgré l’inondation, malgré les tremblements de terre, Istanbul offrait encore un spectacle stupéfiant. Dix-huit mois après les premières secousses sismiques, le dôme obstinément intact de Sainte-Sophie était devenu un symbole pour un monde éprouvé, et la lumière rasante du soleil matinal faisait étinceler les minarets et les dômes dorés des mosquées qui se bousculaient dans la vieille cité. Des panaches de fumée montaient paresseusement des quartiers incendiés, des hélicoptères vrombissaient dans la brume.

Gary était content de voir Sanjay. Il appartenait à un réseau informel de climatologues et d’océanographes sur lesquels Gary

n'arrêtait pas de tomber depuis quelques années, alors qu'ils faisaient le tour du monde, enregistrant d'extraordinaires changements. Il avait bien cru que Sanjay allait louper le coche, ce jour-là.

— Tu es arrivé juste à temps, hein ?

Sanjay haussa les épaules.

— Tu sais ce que c'est, les transports, par les temps qui courent…

— Ouais. Enfin, du coup, il y a plein de couchettes libres. La moitié des participants prévus ne se sont pas pointés, malgré tous les efforts de Woods Hole.

— Thandie Jones est là ?

— Rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'embarquer, répondit Gary avec un grand sourire.

— C'est un bâtiment de Woods Hole, hein ?

— Ouais. C'était un vaisseau de sauvetage, pendant la Seconde Guerre mondiale. Il tremble comme un ivrogne en pleine crise de delirium tremens, fit Gary en flanquant un coup de pied dans une plaque rouillée. Mais je me dis que s'il n'a pas sombré en quatre-vingts ans, ce n'est pas aujourd'hui, et sous mes pieds, qu'il coulera.

— Espérons que non.

L'un après l'autre, les scientifiques retournèrent se mettre au travail. L'ordinateur de Gary bipa, requérant son attention. Toutes les équipes à bord du vaisseau commençaient à télécharger leurs données.

Le détroit du Bosphore était le seul point de communication entre la mer Noire et la mer de Marmara, qui rejoignait elle-même la Méditerranée au détroit des Dardanelles, après quoi celle-ci épousait l'Atlantique à Gibraltar. Le Bosphore était donc, pour l'océan global en crue, le seul passage vers la mer Noire.

Pendant des milliers d'années, la mer Noire avait été un océan d'eau douce, alimenté par plusieurs fleuves majeurs qui se déversaient dans la mer de Marmara. L'afflux d'eau douce du Bosphore provoquait depuis toujours un courant contraire, profond, d'eau salée qui remontait vers le nord, de la mer de Marmara vers la mer Noire. Depuis l'Antiquité, les navigateurs en tiraient parti : ils n'avaient qu'à plonger un panier plein de pierres dans l'eau profonde et se laisser entraîner à contre-courant. Le courant d'eau salée était un vestige du surgissement de l'ère post-glaciaire au cours de laquelle une mer Noire condamnée, à moitié asséchée, s'était trouvée remplie de façon cataclysmique par la montée de la mer de Marmara. Et voilà que les océans recommençaient à monter, et ce courant de profondeur, salé, était plus fort que jamais – beaucoup plus fort. Gary supposa qu'il finirait par supplanter complètement le courant de surface, et que le Bosphore deviendrait un aqueduc d'eau salée, qui remplirait à son tour la mer Noire.

Mais après la mer Noire, l'eau de l'océan en crue n'avait nulle part où aller – pour le moment, du moins. Car on anticipait un changement de situation ; c'était le motif principal de cette expédition.

Un nouveau « bip » retentit sur le portable de Gary. Il était temps de se remettre au boulot. Il commença à dérouler la chaîne d'instruments et à la larguer dans l'eau. Elle suivrait le flanc tribord du vaisseau, bien à l'écart des hélices.

Sanjay inspecta la chaîne d'instruments. Plus d'une centaine de thermomètres étaient attachés aux maillons, sur toute la longueur.

— Pour mesurer les variations de température d'un bout à l'autre de la thermocline ?

— Exactement. Le Bosphore doit être l'une des voies d'eau les plus intensément étudiées au monde. Et pourtant, la situation a tellement changé qu'on ne sait à peu près rien des conditions actuelles. Chaque mesure est une découverte… Alors, d'où viens-tu ?

— D'Australie.

— Comment ils s'en sortent, là-bas ?

Sanjay haussa les épaules. Son expression était indéchiffrable derrière son masque.

— La mer recouvre les côtes, évidemment. Les habitants des grandes villes, surtout sur la côte est, de Melbourne à Brisbane, fuient vers l'intérieur des terres. La cordillère australienne n'est plus qu'une immense ville de tentes. Mais le plus étonnant, c'est que la mer est entrée dans les terres par le sud-est, par les golfes de Spencer et de Saint Vincent. Le bassin de la Murray est pratiquement entièrement sous l'eau, et la mer a rejoint un lac, le lac Eyre, qui se trouvait en dessous de l'ancien niveau de la mer.

— Donc, l'Australie connaît elle aussi un épisode de remplissage.

— Les réfugiés de Bondi Beach ont essayé de surfer sur les vagues qui arrivaient. Dingue ! fit Sanjay en riant. Partout ailleurs, c'est plus ou moins comme on peut s'y attendre : les zones sèches s'assèchent de plus en plus, et les zones humides sont de plus en plus humides. En première approximation, il n'y à plus d'agriculture en Australie. Pour se nourrir, les gens dépendent complètement des importations, de ce qu'ils peuvent obtenir, du moins – le rationnement est implacable. Et les indigènes d'Australie sont partis.

— Quoi ? Les Aborigènes ? Comment ça, partis ?

— Ils n'avaient pas oublié où et comment vivre dans le cœur rouge du continent. Ils ont abandonné le peuple blanc à ses villes noyées.

Gary posa la question que tous les climatologues n'arrêtaient pas de poser :

— Et si les mers continuent à monter ?

— Eh bien, soupira Sanjay, les Aborigènes seront foutus. Comme nous tous, en fin de compte.

Le vaisseau avait atteint le détroit entre les falaises verticales de Kandilli et de Kanlica, qui se dressaient de toute leur hauteur au-dessus de l'eau.

— Et toi, Sanj, qu'est-ce qui te fait toujours courir comme ça ? demanda Gary. Comment s'en sort ta famille ? Et tes enfants ?

— Ils sont avec leur mère, chez ma sœur, Narinder, et sa famille à elle. Ils habitent dans les Highlands, en Écosse, un village pas loin de Fort William. C'est assez sûr, là-haut. Mais il se peut qu'ils soient obligés de déménager. Après le tsunami, le gouvernement central britannique s'est pratiquement effondré : il ne peut plus rien organiser, si ce n'est des évacuations et des secours d'urgence. Dans les Highlands, les vieux clans se reforment ! Notre père nous a laissé un arbre généalogique qui remonte à la fin du dix-septième siècle, avant Bonnie Prince Charlie. Alors nous avons des servitudes.

— Tu n'as pas envie de les rejoindre ?

— Peut-être, pour finir, si les choses empirent vraiment. Pour le moment, la recherche m'occupe suffisamment. Il faut continuer. Que veux-tu faire d'autre ?

Sanjay parcourut le ciel du regard. Le brouillard avait pratiquement disparu. Il enleva son masque et huma l'air.

42

Après avoir franchi le détroit, le *Links* suivit la côte est de la mer Noire. Il mouilla l'ancre près de la frontière entre la Russie et la Géorgie, devant la plage inondée de Sotchi.

À cet endroit, il n'y avait pas de port opérationnel. Des bateaux à faible tirant d'eau durent faire la navette pour déposer les savants sur une sorte de jetée improvisée – en fait, une importante route nord-sud appelée la perspective Kurortny. Il n'y eut personne pour les aider à débarquer leurs bagages et leur matériel ; juste l'équipage du vaisseau. Mais des camions affrétés par Woods Hole les attendaient. Gary se demanda combien le carburant avait pu coûter aux lointains argentiers de Woods Hole.

La ville de Sotchi, ou plutôt ce qui en surnageait, semblait plus ou moins abandonnée. Les boutiques, les bars étaient fermés ou incendiés, et les rues étaient quasi désertes. Une Russe appelée Elena Artemova, détachée de l'Institut océanologique Shirshov de Moscou, leur indiqua d'un air morose les montagnes qui se dressaient au-dessus de la côte.

— Les gens sensés sont montés dans les villages sur les hauteurs, dit-elle. Et c'est ce qu'on va faire pour la nuit.

Les camions emmenèrent les savants et leur matériel dans les montagnes, vers un village appelé Krasnaya Polyana – qui avait eu naguère les faveurs du président Poutine, leur dit sombrement un chauffeur boucané, mâcheur de chewing-gum. Le trajet fut spectaculaire, quoiqu'un peu terrifiant, car la route serpentait sur des corniches taillées dans des gorges de montagnes abruptes. En montant, Gary vit nettement que les stations côtières avaient été recouvertes par les eaux, leurs plages inondées, et que la mer s'était profondément introduite dans les vallées fluviales bordées de conifères.

C'était le Caucase, la vaste péninsule qui s'étendait à travers le sud de la Fédération de Russie, entre la mer Noire et la mer d'Azov, à l'ouest, et la mer Caspienne à l'est. Gary avait étudié la topographie locale. C'était un paysage varié, de steppes au nord, de montagnes au sud, des montagnes encore tout récemment coiffées de neige. Le plus intéressant pour les climatologues était la steppe du Nord, une bande tapissée de fleurs sauvages qui allait de Rostov à Grozny, en grande partie constituée de vallées fluviales couvertes d'alluvions. C'était le point le plus bas de cet isthme qui séparait la mer Noire de la

Caspienne, prisonnière des terres. Et quand la mer Noire avait débordé, l'eau s'était répandue dans la steppe.

À Krasnaya Polyana, on les emmena vers ce qui avait jadis dû être une grande datcha, un éparpillement de chalets de plain-pied sous un dais d'épicéas. Les camions s'arrêtèrent et les chauffeurs s'éclipsèrent pour aller passer la nuit chez eux, au village proprement dit. Les scientifiques explorèrent la datcha en s'interpellant d'une pièce à l'autre. Le plus grand bâtiment était un bloc de grès couvert de stuc et de peinture écaillée. Le plafond du long hall d'entrée avait été peint, mais les motifs disparaissaient sous les traces d'humidité. Des escaliers en spirale menaient aux chambres, lesquelles donnaient sur une mezzanine.

Il y avait du personnel, des gens du coin, presque tous âgés, qui ne parlaient pas anglais. Elena Artemova et tous ceux qui parlaient russe servirent d'interprètes. Ils parurent déçus que les savants ne soient qu'une douzaine, et qu'ils aient besoin de si peu de place. Elena semblait gênée de devoir négocier les tarifs avec une femme entre deux âges.

— On se demande ce qu'ils vont faire de cet argent, dit Sanjay.

— Heureusement pour nous, la vieille dondon ne s'est pas posé la question, murmura Thandie. Pendant que ses gamins ont filé dans les collines, font pousser du blé et se disputent les filles, elle est restée accumuler les roubles en prévision du jour où les choses reviendront à la normale. Un sacré bon plan.

— Elle n'a peut-être pas eu le choix, rétorqua rudement Elena. Vous n'y avez pas réfléchi ?

C'était une femme de vingt-huit ans, séduisante dans le registre sévère. Elle avait un visage allongé, la peau claire, lumineuse, de grands yeux et une bouche aux coins retombants. Elle portait ses cheveux blond cendré tirés en arrière, ce qui faisait ressortir son front osseux.

— Peut-être que ses fils n'ont pas voulu l'emmener dans les « collines ». Peut-être qu'il n'y a pas de travail pour elle, là-haut. Elle n'a rien d'autre, Thandie Jones.

Tout le monde est sous pression dans ce monde qui change. Et nous n'avons pas tous de riches institutions occidentales pour financer nos aventures.

Thandie eut un reniflement.

— Ne me servez pas ce discours, Mère Russie. Vous acceptez les dollars de Woods Hole comme chacun de nous.

— Le problème, ce n'est pas nous et les « dollars de Woods Hole », intervint Sanjay. Cette vieille femme et ceux qui travaillent avec elle doivent avoir faim. Alors tout le monde y gagne, non ? Restons-en là.

Mais ni Thandie ni Elena n'avaient l'air satisfaites. C'était mal parti

entre elles depuis Istanbul. L'irritation permanente, étrangement, faisait ressortir les stéréotypes, se dit Gary, la Russe austère, moralisatrice, contre l'Américaine rentre-dedans.

Les scientifiques décidèrent de n'utiliser, de la maison principale, que les sanitaires et la buanderie, et de s'installer dans les petits chalets abrités sous les épicéas. Ils seraient assez près les uns des autres pour pouvoir tenir un feu de camp dans l'espace commun entre les maisonnettes. Le feu de camp était un rituel important.

Gary et Sanjay partageraient le même bungalow. Sanjay, épuisé par le voyage, laissa tomber son sac à dos, enleva ses bottes et se jeta sur une couchette pour dormir. Certains des Américains décidèrent de se dérouiller en improvisant une partie de softball à l'ombre des arbres.

Gary alla trouver Thandie puis, par un caprice pervers, Elena, et leur suggéra de venir explorer le village avec lui. Les femmes se zyeutaient avec méfiance, mais acceptèrent la balade.

Krasnaya Polyana était un endroit charmant, entouré par des pics couverts de forêts, situé à six cents mètres au-dessus de l'ancien niveau de la mer, donc beaucoup trop haut pour avoir été concerné par les inondations. C'était agréable de pouvoir marcher vite et de respirer un air non pollué par la fumée ou les odeurs d'égouts. Gary comprenait pourquoi Poutine aimait cet endroit. Il se dit que ça devait être un homme de goût. En réalité, il était probablement plus agréable pour le promeneur occasionnel maintenant que le tourisme du vingt et unième siècle n'était plus qu'un souvenir. À supposer qu'on ne se fasse pas tirer dessus par un adepte russe du survivalisme.

Ils tombèrent sur des chemins qui menaient à un arboretum, et aux restes d'une hutte de chasse qui devait dater d'avant Poutine, voire d'avant la Russie moderne. Peut-être qu'elle avait appartenu aux tsars. Et plus loin, ils arrivèrent à une rivière encaissée, où une cascade filiforme tombait dans un bassin.

Thandie jeta un coup d'œil circulaire. Personne en vue.

— Et merde !

Elle courut vers l'eau en poussant de grands cris, tout en se déshabillant. Elle sauta à la baille en balançant son jean sur la rive. Le temps qu'elle arrive dans l'eau, elle était nue comme un ver, un ver tout en muscles déliés sous une peau brune, satinée.

— Faites attention à vos pieds sur les pierres ! cria Elena. Et l'eau doit être glacée…

— Elena… fit Gary en posant sa main sur son bras. Arrêtez de vous la jouer tragique. Allez, on y va !

Il baissa la fermeture Éclair de sa combinaison.

— D'accord. Mais on ne se regarde pas.

Gary se déshabilla. Elena garda ses sous-vêtements, des trucs peu affriolants, pratiques, une grosse culotte et une sorte de soutien-gorge de sport. Elle avait plus de poitrine qu'elle n'en avait l'air sous son chemisier.

Thandie soulevait déjà des gerbes d'eau sous la cascade, ses cheveux drus étoilés de gouttelettes. L'eau était assez froide. Gary y entra, centimètre par centimètre, en faisant des petits bonds accompagnés de couinements. Thandie l'éclaboussa avec ses pieds.

— Tu n'es qu'un geignard.

— Bon sang, Thandie, tu dois avoir la peau en caoutchouc !

Elena se glissa sans se plaindre dans l'eau, juste assez profonde pour nager, et s'éloigna des rochers en faisant la planche. Puis elle fit quelques brasses solennelles en regardant droit devant elle, la mine farouche.

Ils formèrent un cercle. Une fois qu'on s'y était fait, le froid n'était pas si terrible, et le contraste avec la chaleur de l'air était agréable. Gary devait faire un effort pour ne pas reluquer le corps nu de Thandie, et d'Elena, dont les sous-vêtements, trempés, ne cachaient pas grand-chose.

Quant au regard qu'elles portaient sur lui… Gary savait qu'il n'était pas un Apollon, mais il pensait qu'elles essaieraient de lui jeter de petits coups d'œil en douce. Sauf qu'elles avaient l'air de se donner plus de mal pour ne pas se regarder l'une l'autre que pour ne pas le regarder, lui. Aha, se dit-il. C'est peut-être pour ça qu'il y a tellement de tension entre elles…

— J'imagine que vous avez dû rêver d'endroits comme ça, pendant votre captivité, lui dit Elena.

— Ça, vous pouvez le dire !

— Pardon d'avoir demandé. Il y a un moment qu'on se côtoie, mais je ne vous connais pas bien. C'est la première fois que nous parlons de ça.

— C'est OK. La plupart des gens sont gênés d'en parler, je crois.

— Combien de temps vous êtes resté otage ?

— En tout, trois ans.

— C'est choquant.

— Les autres m'ont beaucoup soutenu. Les pires moments, ce n'étaient pas les trucs pénibles, les humiliations, les coups. Ou l'habitude qu'ils avaient prise, dans l'un des endroits où on a été enfermés, de nous lancer notre nourriture comme si on était des singes, pour nous obliger à l'attraper. Les pires moments, c'était quand j'étais tout seul.

— Nous sommes des créatures sociables, opina Elena. Nous sommes définis par nos relations avec les autres. Sans ça…

— Nous ne sommes rien.

Il s’aspergea le visage avec de l’eau.

— J’ai toujours su que j’avais encore des bons moments comme ça à vivre. C’est ce qui m’a fait tenir le coup.

— Mais il n’y a plus de bons moments pour Helen Gray, dit Thandie.

— Non. Pauvre Helen. Je ne pense pas que Lily ait beaucoup avancé dans sa recherche de sa fille… ?

— Non. Mais il paraît qu’elle est encore en Amérique. Lily pense qu’elle est devenue un enjeu dans les tractations diplomatiques complexes qui font intervenir diverses factions d’Arabie Saoudite, et surtout pour leur pétrole. Lily s’accroche à ça. En fait, je l’ai vue quand je suis allée en Amérique du Sud. Elle travaille avec AxysCorp au Pérou. Quelque chose appelé Project City.

— C’est quoi, ce truc ?

— Comment savoir… fit Thandie avec un haussement d’épaules. Encore une idée dingue de Nathan Lammockson, sans doute.

Elena se tourna vers elle.

— Tu es allée en Amérique du Sud ? Comment ça se passe, là-bas ?

— On devrait peut-être attendre le feu de camp… objecta Gary.

Comme le déluge n’en finissait pas, la bande internationale de climatologues, d’océanographes, de géologues, de sismologues, de chasseurs de tornades et d’écologistes qui parcourait le monde pour collecter des données et élaborer des hypothèses avait formé une communauté. Ils n’étaient pas si nombreux que ça, et puis ils étaient tous plus ou moins du même âge, ils avaient le même genre de passé universitaire, et surtout, ils n’arrêtaient pas de se rencontrer.

Avec le temps, la collecte de données et l’échange d’informations avaient fini par produire une espèce de labo global continu qui se révélait d’une importance croissante. La population civile était trop occupée à survivre aux défis des prochaines vingt-quatre heures, et les gouvernements à fournir le minimum vital à une population rudement éprouvée – et peut-être à se cramponner à leur pouvoir. Seul l’échange continu entre les scientifiques itinérants permettait de préserver une conscience planétaire.

Le rituel des « feux de camp » en était arrivé à constituer un élément essentiel du processus. Quand un groupe estimait être assez nombreux, généralement le soir, ses membres s’asseyaient autour d’un feu de camp, réel ou métaphorique, pour boire, fumer, se défouler, faire l’amour – et, surtout, se libérer en racontant ce qu’ils avaient vu. Les sessions étaient généralement transcrites par des systèmes de reconnaissance vocale et téléchargées vers ce qui restait du réseau Internet mondial, afin de constituer une histoire orale experte du déluge.

Thandie rétorqua :

— Non. On pourra revenir sur le sujet tout à l'heure, pendant le feu de camp. En attendant, je suis bien, là, fit-elle en croisant ses longues jambes dans l'eau froide. Tu veux que je te parle de l'Amérique du Sud ou pas ?

— Vas-y, dit Gary.

— Pour commencer, les glaciers de la cordillère des Andes disparaissent…

Pendant que les mers montaient, le réchauffement global se poursuivait, en s'accélérant. L'une de ses conséquences immédiates était que les villes de la côte Pacifique d'Amérique du Sud, dont l'eau potable provenait de la fonte des glaciers, souffraient de la disparition de ces derniers. Et les villes des zones comparables d'Amérique du Nord et du pied de l'Himalaya commençaient aussi à ressentir la soif.

En même temps, sur la côte est de l'Amérique du Sud, la mer avait fait une incursion majeure dans les larges embouchures du rio de la Plata. Des villes côtières comme Montevideo et Buenos Aires étaient sous l'eau depuis longtemps, et la mer envahissait maintenant les plaines d'Argentine, d'Uruguay et du Paraguay sur des centaines de kilomètres. L'incursion était encore plus dramatique dans le delta de l'Amazone, où l'océan, inondant la vallée fluviale, avait créé une gigantesque mer intérieure.

— Même aux endroits où elle n'est pas sous l'eau, la forêt tropicale est en train de mourir, leur annonça Thandie. Elle pourrit, tout simplement.

— Devenant une nouvelle source de gaz carbonique, au lieu d'être le plus grand piège à carbone de la planète qu'elle devrait être, dit Elena.

Elle était spécialisée dans les cycles écologiques globaux.

— Davantage de gaz à effet de serre.

— Ouais, fit Thandie.

Et bien sûr, se dit-elle, toutes ces incursions cliniquement cartographiées devaient chasser une foule de réfugiés désespérés devant elles, tandis que, derrière elles, des villes et des cités se retrouvaient sous les eaux, pleines de cadavres ; ces choses-là n'avaient plus besoin d'être dites.

Thandie leur raconta qu'après être restée un petit moment avec Lily, au Pérou, elle l'avait accompagnée aux États-Unis, où elles avaient essayé de faire avancer les recherches concernant Grace. Mais le gouvernement fédéral était en cours de déménagement de Washington, désormais inondée, à Denver, dans le Colorado, la capitale d'État la plus élevée. C'est là que Thandie avait commencé à comprendre ce que devenait l'Amérique du Nord.

La Floride et la Louisiane avaient presque disparu. Il n'en restait

rien, si ce n'est des équipes de sauveteurs qui s'affairaient au-dessus des ruines inondées des villes. L'eau envahissait rapidement les grandes plaines de la moitié est du continent, et d'immenses bandes de réfugiés fuyaient vers l'ouest. Une communauté très importante se formait dans les Appalaches, le point le plus élevé situé entre la côte Est et les Rocheuses, et encore au-dessus des eaux. Paradoxalement, le plus gros problème de l'Amérique était une sécheresse dramatique, qui affectait une grande partie du cœur agricole. En attendant, les deux côtes étaient affligées par une succession de tornades, plus nombreuses et plus intenses d'année en année, des tempêtes géantes alimentées par la chaleur de l'océan, et qui achevaient de ravager les villes côtières abandonnées.

Mais il y avait aussi une crise des réfugiés au Canada, tandis que la baie de l'Hudson s'élargissait inexorablement et que la mer se forçait un passage le long de la vallée du Saint-Laurent vers les Grands Lacs, submergeant le Québec, Montréal et Toronto. Thandie leur apprit également que toute la zone était le théâtre d'un autre événement d'extinction : ces lacs étaient le plus grand réservoir d'eau douce de la Terre, et maintenant, leur écologie était empoisonnée par le sel.

Elena prit la parole à son tour :

— J'ai vu une grande partie de l'Europe pendant mes déplacements…

En réalité, la situation désespérée de l'Europe du Nord était la grande histoire de l'année. La disparition de la Hollande sous les flots avait donné le coup d'envoi à une succession d'inondations dramatiques qui se poursuivait maintenant à travers les plaines d'Europe du Nord, l'Allemagne et la Pologne. D'immenses masses humaines, chassées de chez elles, se dirigeaient vers la Scandinavie, au nord, ou vers les pays latins, au sud, dans le cadre d'un programme d'évacuation encore plus ou moins contrôlé par l'Union européenne, sauf qu'il y avait une résurgence des nationalismes. Mais le Sud avait ses propres problèmes, et notamment une intense sécheresse qui allait de l'Espagne au Moyen-Orient. Et ce n'était pas tout : des mouvements isostatiques provoquaient des tremblements de terre et du volcanisme sur le pourtour méditerranéen. Au Moyen-Orient, Israël se préparait à une guerre sans merci contre ses voisins arabes, par suite de tentatives audacieuses, de la Syrie notamment, pour faire main basse sur la technologie avancée de dessalement de l'eau de mer que les Israéliens maîtrisaient.

Ils évoquèrent d'autres zones où aucun des trois n'était allé en personne récemment, commentèrent des comptes rendus de seconde main. Gary répéta ce que Sanjay lui avait dit de l'Australie.

Dans le sous-continent indien, en Inde, au Pakistan et au Bangladesh, les drames des inondations et de la guerre étaient

accentués par des années de moussons avortées ou décalées à cause du changement de la circulation océanique globale. L'Asie du Sud-Est était particulièrement touchée. Au Vietnam, l'évacuation de Hô Chi Minh-Ville vers les zones surélevées du Nord avait été dramatique. Le Cambodge et la Thaïlande avaient quasiment disparu de la carte. Les Corées du Nord et du Sud avaient renoncé à leur guerre fratricide et ouvert leur frontière commune pour permettre de mieux gérer le flux de réfugiés provoqué par l'élévation de la mer Jaune. En Chine, Pékin avait été abandonnée, ce qui s'était traduit par un énorme déferlement de réfugiés en Mongolie-Intérieure et même au-delà.

En Afrique, pendant que la vallée du Rift était envahie par les eaux, une grande partie du continent était en proie à la sécheresse. Les forêts tropicales du Congo mouraient elles aussi, et Gary avait entendu parler d'efforts héroïques pour sauver les dernières colonies de grands singes d'Afrique.

— Et en Russie, dit Elena, sur le toit de la planète, la taïga, la forêt du monde, est en train de brûler.

— Génial, fit Thandie. Encore plus de CO_2.

— Un certain nombre d'entre nous s'inquiètent autant du réchauffement que du déluge, dit Elena.

— Ces Russes et leur sens des euphémismes ! ricana Thandie. J'adore ! Oui, comme vous dites, nous sommes un certain nombre à nous inquiéter de ça. D'autres sources de CO_2, moins de pièges à carbone, pendant que la Terre, ses forêts et ses marécages disparaissent sous les eaux. Tous les problèmes sont exacerbés. L'élévation de la température réduit la productivité du phytoplancton, qui attire moins de CO_2. Et comme la mer s'étend au détriment des terres émergées et des glaces, l'albédo de la planète se réduit.

Le monde inondé, étant plus sombre, réfléchissait moins la lumière du soleil et absorbait davantage son énergie calorifique, ce qui accroissait son réchauffement.

— C'est un cercle vicieux, conclut Gary. Un ensemble complexe de cycles de rétroaction autoalimentés.

— Ouais, acquiesça Thandie. En réalité, je pense que nous sommes arrivés à un point crucial, où les changements climatiques induits par l'élévation des mers proprement dite commencent à monter en première division.

— Et maintenant ? Tu penses que ton élévation du niveau de la mer va se poursuivre ?

— À long terme, oui, murmura Thandie. Mais à court terme, on devrait assister à une pulsation, un artefact de la fonte des calottes glaciaires.

L'élévation du niveau des océans et le réchauffement concomitant avaient suffi à déstabiliser à la fois le Groenland et la calotte glaciaire

de l’Antarctique. La banquise de l’Antarctique Ouest, qui flottait sur l’océan, avait commencé à se déliter alors que l’eau montait régulièrement et se réchauffait. Mais la plaque qui flottait sur la mer agissait comme un barrage qui bloquait les glaciers, ces fleuves de glace qui descendaient du continent gelé. Ils tombaient maintenant dans la mer, formant des icebergs. D’ici peu, l’énorme banquise de l’Antarctique Est, fermement ancrée sur sa base rocheuse depuis vingt millions d’années, commencerait à se désagréger.

— D’où, conclut Elena, des inondations, des tremblements de terre. De vastes flux de réfugiés entraînant des famines, des épidémies et des conflits. Un changement de zones climatiques modifiant notamment le rayon d’action des moustiques et autres vecteurs d’infection. Notre planète nous trahit, et notre civilisation est soumise à une tension immense.

— C’est bien résumé, dit sèchement Thandie. Sacrés Russes ! Vous êtes mal partis, hein ?

— Nous avons un dicton, dit Elena. Ce sont les cinq cents premières années les plus difficiles. Je crois que je commence à avoir froid. Nous devrions y aller et déballer nos affaires pour la nuit. Et puis nous pourrons partager ces nouvelles désolantes avec les autres.

Elle sortit de l’eau, ses sous-vêtements collant à sa peau.

Thandie regarda Elena, et vit que Gary la regardait. Elle se leva, s’étira et s’approcha de lui. Elle est vraiment belle, se dit-il, dans le genre athlétique. Une chasseuse-cueilleuse.

— Tu gardes tes observations pour toi, murmura-t-elle.

C’était dit avec un sourire, sans malice. Elle s’éloigna, lui faisant pleuvoir dessus des gouttelettes réchauffées par son corps.

Pendant qu’ils se rhabillaient, Elena dit qu’elle avait négocié avec le personnel de la datcha pour qu’on leur prépare un dîner.

— Il y aura des spécialités locales : de la soupe de betterave et des truites avec une sauce aux noix. Ne vous en faites pas pour le poisson. Seules les profondeurs de la mer Noire sont contaminées par les poisons industriels, comme le sulfure d’hydrogène…

43

Le groupe franchit le Caucase et se dirigea vers le nord-est en contournant les contreforts des montagnes du Sud. Puis les savants descendirent vers la rive de la mer Caspienne en traversant une steppe d'argile sablonneuse, jusqu'au cours inférieur de la Volga.

Ils restèrent une journée à Astrakhan, près de la frontière avec le Kazakhstan. C'était une ville côtière située sur le delta de la Volga, qui embrassait onze îles. La mer Caspienne, coupée de l'océan global, n'avait pas encore monté, et son rivage était épargné par le déluge général. Gary et les autres trouvèrent bizarre, en faisant le tour de la ville, de voir la cathédrale, le kremlin de la ville, les ponts, tous étrangement intacts, comme si rien n'avait changé dans le monde. Pourtant, la ville était presque déserte, et il y avait plus de soldats que de civils. Les autorités russes étaient au courant de l'arrivée de la transgression océanique, et avaient pris les précautions qu'elles pouvaient.

Le groupe se divisa pour observer l'incursion afin de récolter des points de vue disparates. Certains, dont Sanjay et Elena, restèrent à Astrakhan. Les autres partirent par groupes de deux ou trois et se déployèrent en éventail, les uns remontant la vallée fluviale et les autres suivant la rive nord de la Caspienne, où quelques milliers de kilomètres carrés de terres côtières étaient en dessous de l'ancien niveau de la mer : une grande bande qui s'étendait le long du rivage du nouvel océan, sur cent cinquante kilomètres environ à l'intérieur des terres.

Gary faisait équipe avec Thandie. Ils dressèrent le campement sur le rivage, près d'une plage sablonneuse, déserte, dans l'attente de la rupture escomptée.

D'agréables journées passèrent ainsi. Il faisait bon. Ils nageaient dans l'océan prisonnier de la terre, malgré la pollution par les déchets industriels et pétroliers, malgré les derricks sur l'eau, des formes dégingandées pareilles à des usines flottantes. Ils travaillaient aussi. Ils avaient des ordinateurs portables, des connexions satellite, ils pouvaient parler à leurs collègues, répartis autour de la mer et dans la vallée fluviale. Les chercheurs dispersés tinrent un certain nombre de « feux de camp », par webcam interposée.

Au bout de quelques jours, ils furent rejoints sur le rivage par d'autres observateurs, dans des tentes et des mobile homes. Rares étaient ceux qui baragouinaient un peu d'anglais. Ce n'étaient pas des

chercheurs.

— Des adeptes du tourisme catastrophe, conclut Thandie.

— Comme nous, soupira Gary.

Le soir, ils parlaient de leurs vies, de la captivité de Gary, des ambitions de Thandie, de leurs souvenirs communs. De leurs amis. Et au bout de quelques jours, dans l'obscurité de leur tente, alors qu'ils essayaient de dormir, Gary osa aborder le sujet d'Elena Artemova, et de leur trempette à Krasnaya Polyana.

— Je suis à voile et à vapeur, si tu veux savoir, dit Thandie. Mais le vent qui gonfle mes voiles ne me pousse pas vers toi. Désolée.

— *No problemo,* dit-il calmement. Mais elle a quelque chose. Elena, je veux dire. Hein ?

— Quoi ? Sa poitrine ? railla Thandie.

— Non. Cette tristesse qu'on perçoit chez elle. Elle me rappelle Piers Michaelmas, dans ses jours sombres. Je voudrais la faire sourire. Ça te paraît idiot ?

— Non, répondit Thandie. Parce que j'éprouve la même chose.

— Bon, fit Gary. C'est bien. Vraiment.

Il pensa au bébé qu'elle avait perdu et se sentit envahi par une vague de chaleur.

— Si tu peux trouver le bonheur avec elle…

— Ta gueule, Boyle.

— Bien reçu.

Ils s'endormirent en pensant tous les deux à Elena qui, pour ce qu'en savait Gary, pensait peut-être à eux deux, ou ni à l'un, ni à l'autre.

Le quatrième matin, ils furent réveillés par un rugissement lointain, comme une cascade. Lorsqu'ils sortirent de leur tente, les touristes étaient déjà près du rivage, et regardaient dans leurs jumelles.

Sanjay établit une communication par webcam. Il était tout excité ; il devait hurler pour couvrir le vacarme :

— Il est passé ! On vous a laissés dormir, on pensait que vous préféreriez être réveillés par le bruit. C'est un orage sur la mer Noire qui a provoqué ça…

La montée des eaux de la mer Noire, alimentée par l'océan global via la Méditerranée et la mer de Marmara, avait rompu le barrage du Caucase à son point le plus faible, se forçant un chemin en amont vers la vallée du Don, inondant Volgograd puis se ruant dans la vallée de la Volga, vers Astrakhan.

— Toute cette putain de ville est submergée. C'est extraordinaire !

Le grondement lointain évoquait une guerre distante.

Thandie consulta les données qui affluaient.

— Quand elle a franchi le Caucase, la mer Noire a monté d'une cinquantaine de mètres au-dessus de l'ancien niveau, alors que la Caspienne était à vingt-sept mètres en dessous du niveau de référence. Ça fait environ soixante-dix-sept mètres de dénivelé. Pas étonnant que ça fasse un boucan pareil.

— On a du boulot.

— Ouais. Mais d'abord, on va aller voir.

Obéissant à une impulsion, il lui prit la main. Et ils marchèrent vers le nouveau rivage.

Tout le long du littoral, l'eau crasseuse avançait lentement, progressant par petits bonds, à chaque nouvelle vague qui venait lécher le rivage. Ils reculèrent devant la marée montante, comptant leurs pas, chronomètre en main.

— À ce tarif-là, on va arriver à une avance de cinq cents mètres par jour, conclut Thandie.

Elle tira un ordi nomade de sa poche et procéda à de rapides calculs.

— Une élévation d'une vingtaine de centimètres par jour.

— Alors, ça va prendre un moment pour arriver au niveau global, fit Gary. Un an ?

— Plus.

Les touristes étaient déconcertés. Ils attendaient une vague géante, du genre de celles sur lesquelles on surfe. S'ils voulaient du spectacle, c'est dans la vallée de la Volga qu'ils auraient dû aller, se dit Gary. Mais il avait l'esprit scientifique, lui, il connaissait les chiffres.

— La Caspienne fait mille kilomètres de longueur. Le Japon tiendrait dedans. Et elle se remplit comme une baignoire. Pense aux volumes qui doivent se déverser dans la Volga.

Et puis, se dit Gary, elle allait continuer à avancer, avancer, dévorant la terre ferme.

Ils restèrent là, debout, à se laisser lécher les pieds par l'eau qui montait.

— Personne n'a rien vu de pareil depuis l'ère glaciaire, dit Thandie. Tu penses que c'est un privilège, ou une malédiction ?

— Les deux, peut-être.

— Dis, Gary, après ça, pour toi, qu'est-ce qu'il y a au programme ?

— Et pour toi ? Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Pareil que ça, partout, fit-elle avec un geste de la main. On va voir se recréer des étendues d'eau qui n'avaient pas occupé la Terre depuis la dernière glaciation, quand la fonte des glaces remplissait le moindre creux : la disparition des derniers grands lacs. À partir d'ici, la mer va aller au nord jusqu'à la côte de l'Arctique. En Afrique, l'océan va remonter le Nil et le Niger à contre-courant, et recréer le lac Megachad, une mer de la taille de l'Europe de l'Ouest. Et en

Amérique du Nord, le lac Agassiz va se reformer, une énorme mer intérieure qui allait du Saskatchewan à l'Ontario, des Dakotas au Minnesota. Autant d'images qu'on n'avait pas vues depuis cinq cents générations. Ça vaudra le coup d'œil. Et puis, il y aura du boulot, pour les scientifiques. Même si personne n'achète jamais mon livre sur la question.

Quant à lui, il savait ce qu'il allait faire. Il pourrait continuer à travailler, où qu'il aille : au milieu d'une transformation globale, il y avait des données à collecter partout. Il ferait toujours partie de la communauté mondiale des observateurs. Pourtant il avait pris sa décision. Il retournerait en Amérique. Sa mère était morte, et il n'avait pas de proche famille, là-bas. Mais il pourrait essayer d'aider Lily à retrouver le bébé de Helen. Au fond, il découvrait qu'il était attiré par les gens, pas par le spectacle.

Vingt-sept ans, et il voulait rentrer chez lui. Il essaya d'expliquer ça à Thandie. Qui ne sembla pas très intéressée.

La mer continua à monter, à avancer, jusqu'à ce qu'elle trempe le bas de leur pantalon. Un touriste regardait tout ça, à une dizaine de mètres de là, l'air déçu.

— Ah bon, c'est tout ? C'est vraiment nul.

44

Février 2020

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Quand il s'était enrôlé, à Omaha, Bennie Thornton ne savait pas grand-chose des buts de la croisade. Pour lui, c'était une guerre sainte, une chance, la dernière, de gagner une sorte de grâce en flanquant la pâtée aux musulmans avant que le monde ne sombre dans le désastre.

En réalité, il apprit pendant son entraînement que la guerre, à Jérusalem, faisait partie d'un schéma d'ensemble conçu par un groupe de chrétiens fondamentalistes américains appelés les Troisièmes Templiers – un projet destiné à provoquer l'apocalypse.

Un petit coup d'œil sur Google, et Kristie découvrit que la réponse de la religion au déluge avait été complexe et avait pris toutes sortes de formes différentes, rien qu'au sein de la chrétienté. Comment un chrétien devait-il se comporter dans ces temps extraordinaires ? D'aucuns citaient des passages de la Bible selon lesquels les dévots devaient se cramponner à la certitude qu'ils feraient partie des rescapés. Et pour les adeptes de l'évangile moderne de la prospérité, qui croyaient que Dieu récompensait la foi par la richesse et le succès matériel, le moment de mettre à profit la fortune accordée par Dieu était venu, il fallait acheter les terres hautes et laisser se noyer les moins valeureux. L'Association nationale des évangélistes américains interpella le gouvernement pour qu'il prenne des mesures au sujet du déluge et de ses effets, exactement comme elle avait jadis réclamé des actions au sujet du changement climatique, actions en conformité avec le christianisme, bien sûr.

Peu à peu, une campagne œcuménique menée par les hiérarchies catholique et protestante fit valoir que les actions égoïstes entraient en conflit avec les enseignements chrétiens fondamentaux de déni de soi, d'humilité et de charité. Elles invoquaient la parole du Christ, sa Règle d'Or : « Fais à autrui ce que tu aimerais qu'on te fasse si tu étais dans le même cas que lui » (Luc, 6,31). On était moralement tenu d'aider son prochain affligé par le déluge. Celui-ci affectait désastreusement les plus démunis, comme les pauvres habitants des bidonvilles et des deltas des fleuves. Les chefs des autres grandes religions avançaient des arguments similaires.

Kristie avait l'impression que, globalement, les religions se

donnaient beaucoup de mal pour trouver un fondement éthique et matériel aux vastes efforts d'aide humanitaire entrepris dans le monde entier, et en vérité pour modérer la portée de certains de ces efforts, alors que certains des super-riches, des consultants et des multinationales continuaient à essayer d'exploiter les inondations catastrophiques pour accroître leurs profits et pour conquérir de nouveaux territoires économiques.

Mais la cause des Troisièmes Templiers était plus spécifique.

Ils prétendaient, en s'appuyant sur les Révélations et d'autres sources, que la construction d'un Troisième Temple sur le mont de Jérusalem était un préalable nécessaire à la venue du Christ, qui mettrait un terme à cette ère de tumulte et de désastre. Et c'était ce qu'ils avaient entrepris de faire. Rejoints dans ce but par une bande de sionistes messianiques.

Malheureusement, la construction du Troisième Temple exigeait la démolition de divers monuments islamiques érigés sur le même site ; la mission avait donc aussitôt déclenché un conflit impliquant les trois religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam.

La guerre d'Abraham, comme on disait, avait rapidement contaminé la région et englobé d'autres problèmes, des combats pour les zones élevées, l'eau, et la technologie de dessalement. Depuis le 11 septembre 2001, et même avant, l'État israélien, qui était pionnier dans le domaine des armes et des technologies de sécurité, avait férocement repoussé toutes les menaces. Les Palestiniens, murés dans leurs enclaves, tentaient un baroud d'honneur pour récupérer la terre dont ils estimaient avoir été spoliés. Bennie apprit qu'on avait livré bien des guerres pour Jérusalem, depuis la Rome antique, et probablement avant. Mais celle-ci, d'une façon ou d'une autre, serait vraisemblablement la dernière.

Tout ce qui intéressait Bennie, dix-neuf ans, une masse de muscles et de testostérone, c'était de se battre. Il poussa un hululement enthousiaste en se jetant de l'avion pour effectuer son premier saut en parachute sur la ville en flammes.

45

Juin 2020

L'hélicoptère d'AxysCorp remonta vers Manhattan en rase-mottes sur les eaux huileuses de la baie de New York. Le pilote inclina l'appareil et indiqua la Statue de la Liberté.

— Tout le monde veut voir la vieille dame, dit-il par-dessus son épaule.

Lily était appuyée contre la bulle de Plexiglas. C'était une morne journée, le ciel était une masse compacte de nuages gris ardoise, et une pluie diluvienne s'abattait sur la coque de l'hélico. Le gris du ciel se réfléchissait sur le gris de la mer. Tout n'était que grisaille.

Et puis il y avait la Statue de la Liberté, toujours debout sur son piédestal recouvert d'eau et cerné par une mer turbulente, mais bien penchée depuis le passage du cyclone Aaron, deux ans auparavant. Lily doutait que la grande et majestueuse vieille dame tienne longtemps le coup. Une bonne tempête et son compte serait réglé. Là-dessus, Thandie Jones n'était pas d'accord : la statue survivrait indéfiniment, submergée et enfouie dans les sédiments. Même quand la patine verte sur son revêtement de cuivre s'épaissirait et se changerait en pierre, la forme que lui avait donnée son sculpteur serait encore visible pour les étranges visiteurs sous-marins, quels qu'ils puissent être, qu'elle pourrait recevoir.

Tandis que le paysage inondé de la ville glissait sous l'avant de l'hélicoptère, Lily essaya de se repérer et de voir ce qui avait changé depuis la dernière fois qu'elle était venue là par la voie des airs, deux ans auparavant, lors du topo scientifique de Thandie. Les digues et les barrages érigés en hâte au cours des premiers mois de panique étaient sous l'eau. Brooklyn et Jersey City étaient complètement submergées. Seuls quelques grands bâtiments émergeaient encore. Le long des côtes mouillaient des vaisseaux à l'air majestueux, des bâtiments militaires gris métallisé et des yachts d'un blanc étincelant, qui flottaient tels des jouets dans une baignoire. Le dernier refuge des super-riches de Manhattan, peut-être, amarrés au-dessus de la ville détruite. Manhattan était maintenant une falaise, droit devant elle, ses plus hautes constructions dépassant de l'eau comme des échardes de quartz.

L'hélico plongea vers le quartier de la finance, en passant entre des

moignons de gratte-ciel dévastés, incendiés. Lily avait l'impression de voler à travers une image en réalité virtuelle : un immense réseau de canyons, des blocs rectangulaires simplifiés et des falaises verticales formaient des vallées rectilignes pleines d'eau. Les fenêtres aux vitres brisées étaient noires ; l'eau jonchée d'ordures, de déchets de plastique et de sacs-poubelle éventrés grouillait d'activité : des canots à moteur soulevaient des vagues qui venaient lécher les murs tachés, et des radeaux motorisés se traînaient, plus lourds, plus lentement.

— On va vers Broadway ! hurla le pilote. Je vous dépose à Union Square, ou plutôt au-dessus. Au coin de Broadway et de la 14e Rue. Vous connaissez ?

— Je crois, fit Lily en fouillant dans sa mémoire de touriste. Ce n'était pas un marché bio ?

— Ouais. Un chouette coin, bien qu'un peu à l'abandon. Enfin, c'était comme ça, avant.

Il avait une voix fraîche, dans son casque. Il devait être du coin. Il parlait avec l'accent d'un New-Yorkais, mais d'un New-Yorkais cultivé. Lily se demanda comment il gagnait sa vie avant l'inondation, avant d'en être réduit à ce que tout le monde semblait faire maintenant : travailler pour Nathan Lammockson.

— Vous êtes d'ici, de New York ?

— Oui, madame. J'ai grandi à Gramercy, en fait. Un bon endroit. Ma mère – elle est toujours en vie – a été déplacée dans les Catskills. Elle parle d'aller vivre avec son frère dans une hutte de chasse, dans les Appalaches. C'est assez haut.

— Ça paraît être un bon plan.

— Oui, mais d'après AxysCorp, les collines sont pleines de bûcherons et de survivalistes. Vous savez, le genre de types qui ont chargé leur pick-up et sont partis dès les premières gouttes de pluie. D'après M. Lammockson, aux États-Unis, il y a eu plus de morts par balle, tués à des barrages illégaux, que de victimes des inondations.

— Ça ne m'étonnerait pas.

Elle n'était pas surprise de l'entendre parler de Lammockson. Alors que la crise globale s'intensifiait, il avait pris l'habitude d'abreuver régulièrement de discours son réseau mondial d'employés et de partenaires professionnels, en un mélange de bonnes paroles, de mauvaises nouvelles et de cette philosophie capitaliste anglaise à nulle autre pareille. Dans un monde de plus en plus fragmenté, Nathan Lammockson restait debout, comme la Statue de la Liberté, seul, mais brandissant toujours la torche de l'espoir.

— Alors, dit-elle, vous allez rejoindre votre mère dans les collines ?

Le pilote eut une sorte de reniflement. Il paraissait surpris par sa question.

— Non, madame. Je resterai aussi près de M. Lammockson que

possible. C’est bien ce que vous faites, non ?

46

Dans l'ombre diffuse du Con Ed Building, un radeau géant voguait au-dessus d'Union Square.

Le radeau faisait une bonne centaine de mètres de long. C'était une dalle noire comme du goudron, entourée de barbelés. Des drapeaux américains géants trempés pendouillaient mollement aux quatre coins. À l'arrière, des abris avaient été improvisés avec du contre-plaqué, du plastique et de la tôle ondulée, tout ça attaché à l'aide de bouts de ficelle et de fil de fer. L'un des abris, un peu plus élaboré que les autres, semblait bel et bien construit sur deux niveaux. Il avait des parois de verre, comme une tour d'observation. Sur le radeau, des gens bavardaient, trimbalaient des choses vers des tas de matériel recouverts de bâches. Des bateaux de toutes sortes étaient amarrés autour, des canots, des barques à rames, et des hors-bord arborant le logo d'AxysCorp. Le radeau disposait même d'une aire d'atterrissage, matérialisée par un gros H à la peinture blanche.

L'hélico se posa en douceur. Pendant leur descente, Lily avait aperçu des gens qui les observaient, retranchés dans une sorte de bunker de sacs de sable où était ménagée une meurtrière derrière laquelle brillaient des lentilles de verre.

Elle sortit sous la pluie battante qui rebondissait sur la surface du radeau. C'était un patchwork de contre-plaqué et de bâches en plastique rigidifié, ce qui permettait de marcher dessus. Le radeau oscillait au gré des flots, et elle voyait monter et descendre les lignes verticales des bâtiments autour d'elle. Elle referma son poncho sur elle et tira sa capuche vers l'avant pour se protéger le visage. La pluie avait un goût salé. Et sur tout ça planait une odeur de cloaque, et une autre odeur, aussi, plus profonde, plus insidieuse, de pourriture.

En dehors du chuintement de l'eau sur le sol, des gens qui s'interpellaient, des cris de mouettes – des bruits de bord de mer, se dit-elle –, la ville était étonnamment silencieuse. Tout ce qui circulait jadis à Manhattan, les voitures, les bus, les essaims de taxis jaunes, tout cela rouillait à des dizaines de mètres sous ses pieds.

Nathan Lammockson vint en personne les accueillir à la descente de l'hélico. Il s'avança à grands pas, massif, déterminé, en combinaison imperméable. Il était suivi d'un assistant qui prenait continuellement des notes sur un ordi nomade. Lammockson serra la main du pilote.

— Bel atterrissage, Bobby. Transmets mes amitiés à ta mère.

Le pilote sourit, content, flatté.

— Merci, monsieur Lammockson.

Nathan embrassa Lily.

— Ravi de vous revoir. Bon, sortons de cette saleté de pluie.

Il la conduisit vers le bâtiment à un étage.

Elle jeta un coup d'œil au pilote, par-dessus son épaule.

— Regardez ce gars. Vous avez ensoleillé toute sa journée.

— Les vieux trucs sont toujours les meilleurs. J'ai bien connu Tony Blair. Je vous l'avais dit ? C'est fou ce que j'ai appris, auprès de lui.

La tour se révéla être une sorte de duplex avec une cuisine et une zone de stockage en dessous, et une chambre à coucher-salon-salle à manger d'un seul tenant, à l'étage. C'était petit, fonctionnel, et meublé avec raffinement. Les fauteuils de cuir blanc avaient visiblement été récupérés chez Bloomingdale, à en juger par l'étiquette posée comme un trophée sur une petite table basse. Il avait fallu monter une sacrée opération pour récupérer ces monstres sous l'eau sans les érafler. La récup' posait de gros problèmes dans une ville où tout, en dehors des étages supérieurs des plus grands bâtiments, était complètement submergé.

Lammockson l'aida à retirer son poncho tout en réchauffant du café.

— Bienvenue dans mon humble demeure, dit-il. Hé, vous voulez quelque chose de plus costaud ? Il me reste un fond de Jack Daniel's, et je serais ravi de finir la bouteille.

Il la lui montra.

— Non, merci. C'est un super endroit que vous avez là.

— Le loyer me coûte l'os du coude. Le Collectif se fait passer pour une bande de roms, mais ils sont déjà aussi retors que tous les propriétaires de taudis du Lower East Side.

— Quel Collectif ? Je pensais que le radeau vous appartenait.

Il eut un rire, lui tendit un café et versa un trait de Jack Daniel's dans son propre mug.

— Oh non. Ça revient moins cher de louer. Surtout que… vous comprenez, je n'ai pas l'intention de rester là plus longtemps que nécessaire. J'ai des affaires à boucler, ici. Je suis consultant pour les dernières opérations d'évacuation et de récupération, mais à part ça, j'ai pratiquement quitté New York après l'ouragan.

Pendant des années, Nathan avait systématiquement transféré sa fortune sous forme tangible, en énergie, en terrains et autres biens matériels. Les communications et les transports se désintégraient, et les institutions financières survivantes étaient soumises à une pression croissante. Nathan disait toujours qu'il ne voulait pas que sa fortune disparaisse par suite d'une coupure de courant, avalée par l'ordinateur

d’une banque.

— C’est le Collectif de Greenwich Village qui a construit ce radeau, avec des pneus de voitures et des barils de pétrole. Il a été dessiné et assemblé ici après l’ouragan, alors que l’eau montait sans relâche. Sauf qu’on ne dit pas le « radeau ». Un radeau, c’est une espèce de bateau, hein ? Celui-ci n’est pas fait pour se déplacer ; il est beaucoup trop grand pour passer par les rues de la ville. Considérez plutôt que c’est une île. Ces gens ne sont pas un équipage ou des passagers ; ce sont des habitants. Ça, fit-il en tendant le doigt vers une sorte de cabanon, c’est une unité de filtration d’eau. Et là-bas, c’est une école. Il y a à l’intérieur des enfants qui ne se rappellent même pas le monde d’avant l’inondation.

Il engloba, d’un vaste geste de la main tenant son mug, les rues inondées, les ordures flottant à la surface, les falaises de fenêtres sans vitres qui les entouraient.

— Pour eux, tout ça, c’est normal. Vous vous rendez compte ? Comme le temps passe…

— Et de quoi les gens vivent-ils ?

— De la récupération. Nous flottons au-dessus des vestiges de la plus grande ville du monde. Il y en aura pour des dizaines d’années.

— Je croyais que le gouvernement fédéral contrôlait les opérations de sauvetage et de récupération.

Nathan haussa les sourcils.

— Regardez autour de vous, Lily. Le gouvernement fédéral est à Denver. Il n’exerce guère de contrôle sur ce genre d’endroit.

— La bannière étoilée flotte un peu partout.

— Oh, pour ça oui. Ces gens sont toujours américains. Qui oserait jeter la première pierre au drapeau ? Mais il y a des années déjà qu’ils se préparaient à assurer leur subsistance et leur propre défense. Le gouvernement fédéral ne prélève même plus les impôts, en dehors des contribuables comme moi, qui ne risquent pas de passer inaperçus. Et c’est pareil en Angleterre. Le gouvernement croupion de Leeds n’a aucun contrôle sur les petits récupérateurs minables qui font de la plongée dans l’estuaire de la Tamise.

— Je ne sais pas, fit Lily en haussant les épaules. Je n’ai pas beaucoup de nouvelles d’Angleterre depuis le tsunami. Plus depuis que j’ai fait sortir ma sœur et ses enfants de là-bas – grâce à vous.

Lammockson hocha la tête.

— Où est Amanda ?

— En Iowa, dans le complexe AxysCorp. Je pensais la rejoindre là-bas, et l’emmener avec moi à Project City.

— Bonne idée. Qui voudrait faire vivre des enfants comme ça, quand on peut faire autrement ? Je veux dire, avec tous les risques… les égouts… L’autre jour, sur la côte Est, on a vu un bouillonnement

de fréon jaillir d'une montagne sous-marine de réfrigérateurs qui rouillaient dans une décharge d'ordures. Et tous les jours on voit des cadavres remonter à la surface. Les gamins, ici, gagnent quelques dollars en papier-monnaie Collectif en repêchant les macchabées au grappin. Il y a cinq, dix ans, personne n'aurait imaginé de telles scènes. Enfin, d'ici cinq ans, quand les poissons auront mangé les derniers cadavres des villes, on n'en verra plus. Alors, et vos copains ? fit-il en buvant une gorgée de café. Piers Michaelmas est dans le coin, non ?

— Il paraît qu'un hélicoptère britannique va le déposer ici, à Manhattan, plus tard, dans la journée.

À sa grande surprise, Piers avait fini par démissionner de l'armée anglaise pour accepter « les bons dollars de Lammockson », comme il disait, et venir travailler pour AxysCorp. Mais il ne s'était pas encore décidé à venir à Project City.

— Et le scientifique ?

— Gary ? Il est aux États-Unis, lui aussi. Dans le Colorado, au quartier général de la NOAA.

Lammockson hocha la tête.

— Bon, je vais envoyer chercher Michaelmas. Vous pouvez dormir dans cet appartement, cette nuit. Je vais faire amarrer mon yacht au-dessus de Coney Island. J'y serai très bien. Vous pouvez tenir une conférence téléphonique avec Gary et qui vous voudrez. Mon équipe vous montrera comment faire.

— Merci, Nathan.

— Ce n'est pas de la générosité, croyez-moi ; c'est un intérêt calculé, et bien placé. Je veux que vous, les otages, restiez avec moi. Vous avez déjà essuyé, à titre personnel, une tempête bien pire que toute la merde d'inondation globale qui pourrait nous tomber dessus. Le monde change, Lily. Ce n'est plus une urgence, parce que le changement n'a pas de fin prévisible. Nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire humaine. La Terre s'est mise à interférer dans les affaires de l'humanité. Elle essaye de se débarrasser de nous comme un chien qui se secoue pour chasser ses puces.

Il s'était redressé, inconsciemment, s'était mis à parler comme quand il s'adressait à son troupeau mondial. Lily repensa à l'observation de Piers selon laquelle Nathan était un homme à la recherche d'une crise à la mesure de la stature qu'il pensait avoir – c'est-à-dire à sa démesure.

— L'élévation moyenne du niveau de la mer est déjà de soixante-dix ou quatre-vingts mètres, selon les estimations, et d'après les courbes exponentielles de Thandie Jones, ça va en s'accélérant. Et c'est l'exode général. J'ai des images satellites prises dans l'infrarouge. Il faut que je vous les montre. Des nations entières de réfugiés fuient

vers l’intérieur des terres, poussées par la famine, la soif, les maladies et les guerres de conquête. Avant le déluge, un bon tiers de la population du globe vivait à moins de cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Eh bien, l’eau frise ce niveau. Deux milliards d’êtres humains sont soit déjà morts, soit déplacés.

« Les pouvoirs publics ont enfin cessé de nier l’évidence, mais c’est trop tard. Ils perdent le contrôle sur leurs populations et leurs ressources, au moment même où ils se retrouvent coincés dans une nouvelle espèce de géopolitique. Tout d’un coup, l’altitude est une ressource plus précieuse que le pétrole. Selon certaines rumeurs, la Russie et la Chine se font la guerre pour le Tibet, par exemple. Les gouvernements n’auront bientôt plus aucun sens. Ils auront toujours le handicap de devoir nourrir la population, la soutenir, la supprimer, la commander, ou Dieu sait quoi. Les organisations privées ont des buts bien plus limités – égoïstes, si vous voulez – et donc plus accessibles. Et voilà pourquoi les corporations, les gros cabinets de consultants et les multinationales tiendront le coup quand les gouvernements s’effondreront et tomberont en poussière.

— Et vous avez l’intention de tenir le coup avec eux, hein, Nathan ?

— Pour ça, vous pouvez compter sur moi.

Il tendit la main vers la bouteille de Jack Daniel’s.

— C’est toujours non ? Vous n’allez plus nulle part, aujourd’hui. Détendez-vous. Enlevez vos bottes. La douche est bien chaude. Allez, je vais vous chercher un verre.

47

La journée tirait à sa fin lorsque Piers arriva au radeau d'Union Square. Chez Nathan, un verre de son whiskey à la main, il se planta devant la fenêtre et regarda au-dehors. Il n'était pas rasé, et, à voir ses vilains cernes gris, on avait l'impression qu'il n'aurait pas volé de faire une pause.

Le soleil couchant avait dispersé les nuages. Derrière les silhouettes martyrisées des bâtiments survivants de Manhattan montaient dans le ciel des strates roses et rouges qui se reflétaient sur les flaques huileuses, à la surface des eaux.

— Stupéfiant, dit Piers. Des couchers de soleil volcaniques. Dus aux poussières en suspension.

— Oui.

Il y avait six mois que Lily n'avait vu Piers. Elle n'avait pas très envie de parler de volcans.

Elle essayait de le jauger du regard. C'était le Piers qu'elle avait toujours connu, le même mélange de force et de fragilité, de pouvoir personnel et de maladresse, mais sa présence semblait le mettre mal à l'aise. Comme s'il avait quelque chose à lui dire et ne savait pas par quel bout s'y prendre.

— Sacré Piers ! Je jurerais que tu avais la même chemise la dernière fois qu'on s'est vus, à Newburgh.

C'était un vêtement durable AxysCorp, qui, de fait, l'accompagnait depuis des années. Alors que les autres fabricants disparaissaient les uns après les autres, Nathan Lammockson habillait le monde entier.

Il haussa les épaules.

— Il y a un petit moment que je n'ai pas fait les magasins, dit-il, retrouvant un peu de sa sécheresse d'antan. Lentement mais sûrement, nous devenons tous des épouvantails…

— Ça ne changera pas grand-chose en ce qui concerne mon style vestimentaire, fit la voix de Gary, à laquelle la connexion donnait des accents métalliques.

Ils se retournèrent. Gary était apparu sur l'écran de l'ordinateur portable que Lily avait posé sur une table basse. L'image se pixellisa fugitivement.

Piers et Lily se rapprochèrent. Lily leva son verre de Jack Daniel's.

— Salut, Gary. Tu as de quoi boire un coup, là où tu es ?

Il tendit la main hors champ et récupéra un mug en porcelaine.

— Du café. Sauf que ça fait quatre fois qu'on réutilise la même

mouture. *Et puis, ils ne furent plus que trois…*

— Eh oui.

Piers leva son verre.

— À Helen, et à John Foreshaw, amis disparus.

Ils burent ensemble.

— Je suppose que tu te demandes pourquoi je vous ai demandé d'être là aujourd'hui… commença Lily.

— Ha, ha ! fit Gary.

— Non. Nous savons pourquoi, répondit Piers. Tu veux convaincre notre ami Gary ici présent de signer avec Lammockson, et nous deux de t'accompagner dans les Andes.

— Ouais. Je pense que c'est la meilleure solution pour nous.

— J'ai un truc à faire, avant, répondit Gary. Un truc qui n'est pas sans rapport, d'ailleurs. Je vais vous raconter… Dites donc, fit-il en regardant derrière eux, vous avez un formidable coucher de soleil !

Ils se déplacèrent pour lui permettre de voir par la fenêtre.

— La ville de New York n'est pas aussi belle qu'elle en a l'air, répondit Piers. Les gens vivent comme des rats sur un immense dépotoir.

— Ah, Piers, je reconnais bien là ton âme de poète. Alors, c'est comment, à Newburgh ?

— Tout aussi lamentable.

Les nouveaux bidonvilles des Catskills, de vastes étendues érigées à grands frais, avaient absorbé une bonne partie des millions de gens qui avaient fui New York. Mais ils étaient menacés à leur tour par les eaux qui remontaient la vallée de l'Hudson et clapotaient un peu plus haut chaque jour.

— Nous traversons divers stades de renoncement, dit Piers.

Il figura avec ses mains des murets avançant pas à pas.

— On a essayé de sauver la ville en construisant des digues, des murs le long du fleuve, des canalisations d'évacuation, des stations de pompage. Au fur et à mesure que l'eau envahissait tout ça, on a déplacé les gens vers des villes nouvelles dans les collines. Mais c'est en train de foirer aussi. Tout le monde est à bout. Épuisé par des années d'efforts, passées à bâtir, récupérer, rebâtir. Personne n'a plus envie de redéménager. On ne peut pas écarter le risque de rupture psychologique.

— Ça, ce serait la fin, dit sèchement Gary. Parce que la mer va continuer à monter, que ça nous plaise ou non.

— Vraiment ? demanda Lily. Que dit la science ?

Gary haussa les épaules.

— Les événements confirment les modèles de Thandie. Les données relevées suivent les courbes. Il reste quelques paramètres à préciser – le taux d'élévation semble tendre vers une nouvelle valeur. Et nous

avons eu quelques surprises. Par exemple, l'industrie s'est globalement effondrée au cours des dernières années, et les projections d'aérosols dans l'air se sont brutalement interrompues. Mais beaucoup de ces saletés – les cendres, la suie, les fumées des incendies, les sulfates, bref, tous les polluants – empêchaient la chaleur du soleil d'atteindre le sol. Résultat : l'air est moins pollué, mais le revers de la médaille, c'est qu'il en résulte un accroissement du réchauffement.

« Quant à l'avenir, nous en sommes réduits à observer et à émettre des hypothèses. La NOAA a réussi à persuader l'aviation américaine de mettre quelques missiles balistiques intercontinentaux à notre disposition pour larguer des nuages de poussière intelligente que le vent emporterait et déposerait sur la terre ou dans les océans. Des micro-capteurs d'une durée de vie d'une cinquantaine d'années, alimentés par le mouvement, capables de communiquer et de renvoyer des infos par des réseaux de capteurs auto-assemblés. Avec un peu de chance, nous aurons le temps d'en saturer la planète, ce qui nous permettra de monitorer les événements.

— Encore de l'esbroufe, commenta Piers.

Gary eut un sourire nostalgique.

— C'est tout de même rageant. Au moment précis où on commençait vraiment à comprendre la planète, voilà que la civilisation fout le camp. D'un autre côté, s'il est vrai que le déclencheur de tout ça, c'est l'activité humaine, ce n'est pas une coïncidence. D'après Thandie, il ne fait aucun doute que nous sommes responsables. Mais elle pense aussi que nous sommes en train de perdre à jamais la possibilité de le prouver.

— Où est-elle, en ce moment ? demanda Lily.

— Elle observe le remplissage de je ne sais quelle mer intérieure archaïque. On reste en contact.

Ils parlèrent de leurs projets.

— Nathan m'a « prêté » au gouvernement américain, dit Piers. Après avoir travaillé à sécuriser Sellafield, on m'a envoyé à la centrale nucléaire de Palo Verde. Une grande unité dans le désert, à l'ouest de Phoenix – la plus grande des États-Unis, et la seule centrale américaine qui ne soit pas sur un fleuve, une baie ou la côte de l'océan. Ils ont constitué d'immenses dépôts de carburant, à cet endroit. Si la mer ne l'envahit pas, ça devrait nous garantir des réserves pour un bon moment, indépendamment des importations. Un sanctuaire pour la civilisation.

— Et quand tu auras fini, tu viendras à Project City ? demanda Lily.

— J'y réfléchis, fit-il d'un air méfiant. Enfin, je veux dire, oui. Je viendrai. Mais c'est compliqué.

— Comment ça, « compliqué » ?

Il hésita. Il avait la mine fermée, et on aurait dit qu'il regrettait de ne pas pouvoir se cacher derrière ses serviettes de toilette, comme dans le temps.

Lily retenait son souffle, sentant à quel point ce moment était important pour Piers. Sur l'écran, Gary détourna le regard.

— Écoute, Lily… c'est un nouveau départ pour chacun de nous. D'une façon ou d'une autre, nous allons rebâtir une vie entièrement différente dans les montagnes. Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'elle sera. Je sais juste que ce sera *différent.* Et toi et moi, eh bien, toi, tu as ta sœur, mais…

— Nous sommes tous les deux célibataires.

Il posa sa main sur celle de Lily, mobilisant ce qui parut être une masse énorme de courage.

— Il se peut que nous ne soyons jamais amoureux l'un de l'autre ; il se peut que nous n'ayons jamais d'enfants. Mon Dieu, je ne vois pas comment on pourrait imaginer un plus mauvais moment pour avoir des enfants. Mais…

Il n'arrivait pas à croiser son regard.

Elle pensa comprendre comment ils en étaient arrivés là. Comme Nathan l'avait perçu, à sa façon, la pression du déluge était devenue telle que tout le monde était balayé par le courant. Il n'y avait plus de certitudes. Le conseil que Piers lui-même leur avait donné, il y avait trois ans à peine, de regagner l'Angleterre, se révélait à présent inadéquat. C'est pourquoi Nathan redéployait ses fonctions cruciales et ses équipes vers des enclaves dans les Andes. Et pourquoi ses otages avaient cette conversation, maintenant.

D'où l'étrange déclaration de Piers. Pour lui, un refuge n'était pas forcément un endroit ; Lily elle-même constituait une sorte de refuge, comme à Barcelone, peut-être.

Se moquer de lui maintenant serait fatal, définitif. Elle devait être honnête, franche.

— Oui, dit-elle.

Piers la regarda, surpris.

— Oui ?

— Oui. Je serai avec toi.

— Alors, c'est une affaire qui roule, fit Gary, l'air content. Super !

Piers gonfla les joues, le visage tout rouge.

— Et toi, Gary ? demanda Lily. Tu viens pour faire le quorum ?

— J'ai du boulot, avant, répondit-il. Je vous ai dit que j'avais un truc en cours. J'ai reçu un message de Michael Thurley. Vous vous rappelez, le type des Affaires étrangères ?

Lily fronça les sourcils.

— Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis la mort de Helen.

— Eh bien, il est encore sur l'affaire. Il faut leur laisser ça, les Anglais ont maintenu la pression sur les Saoudiens, et pourtant ils ont bien d'autres problèmes en tête.

Piers hocha la tête.

— Ce bon vieux gouvernement de Sa Majesté ! Alors, où c'en est, maintenant ?

— Saïd était en fuite depuis deux ans, depuis le coup d'État. Il a fini par échanger Grace contre un droit d'asile politique, quelque part dans les Rocheuses. Et Grace a été remise à Thurley, qui se trouve à Denver, où le Département d'État est à présent basé.

— Comme ça, Michael Thurley a enfin récupéré Grace ! Je n'arrive pas à le croire ! fit Lily en secouant la tête. Pauvre Helen… Elle n'aura jamais revu son bébé.

— Mais Thurley ne sait pas quoi faire d'elle. Et ce n'est plus un bébé. La petite Grace a cinq ans. Il a donc pris contact avec moi. Voilà mon projet. Je vais finir ma mission, ici, j'irai à Denver, chez Thurley, chercher Grace, et je la ramènerai à Project City, où je vous retrouverai, les gars.

— Ne traîne pas trop, Gary. Ce genre de voyage ne sera peut-être plus possible d'ici pas longtemps.

Gary hocha la tête avec gravité.

— Oui, je sais. Bon, si nous avons fini, conclut-il en regardant sa montre, je propose que nous en restions là. Ça doit coûter un max à Nathan. Au fait, je ne sais même plus quand nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois en chair et en os…

— Dans le temps, nous ne pouvions pas nous passer les uns des autres, et maintenant, nous n'arrivons pas à nous retrouver, fit Lily.

— Nous allons le faire, dit Gary. Nous occuper les uns des autres.

— Et de Grace.

Il tendit la main hors du cadre, puis son image se dissipa.

Lily et Piers restèrent debout, côte à côte.

— Eh bien, dit-elle. Tout à coup, ça devient délicat.

— Oh, si tu veux commencer à bêtifier, je vais faire un tour.

— On boit un verre, d'abord…

Il y eut un « boum », comme si on tirait au canon. Lily et Piers rentrèrent la tête dans les épaules, instinctivement.

Ils se tournèrent vers la fenêtre, où le coucher de soleil s'assombrissait. Un nuage en forme de champignon montait d'une partie abandonnée de la ville, au loin. Peut-être un bâtiment qui s'était écroulé, se dit Lily. Mais peut-être pas. Les échos de la détonation se répercutèrent sur les eaux, faisant fuir des centaines de pigeons. Ils s'envolèrent de leurs nids dans les pièces aux vitres cassées qui avaient jadis été occupées par des avocats, des concepteurs de sites web et des responsables de relations publiques, et formèrent

d’immenses voiles mouvantes sur le ciel rouge, infini.

TROISIÈME PARTIE

2025-2035

Élévation moyenne de la mer
par rapport au niveau de référence de 2010 :
200 à 800 mètres

48

Février 2025

Lily avait décidé d'aller parler de Kristie à Amanda. À son grand étonnement, Piers tint à l'accompagner.

À midi, il l'attendait devant son bureau d'AxysCorp, sur la plaza de Armas, au centre de Cuzco. Elle se demandait comment il se débrouillait pour que sa combinaison durable AxysCorp soit toujours impeccablement lavée et repassée. Il avait autant d'allure que dans les uniformes militaires auxquels il avait renoncé, cinq ans plus tôt, quand il était venu travailler pour Nathan et qu'ils s'étaient installés à Project City. Il avait quarante-neuf ans, maintenant – comme elle –, les cheveux grisonnants, le visage émacié, et il se tenait si droit que son ombre, sous le bleu du ciel péruvien, ressemblait à l'aiguille d'un cadran solaire. Il a un air presque friable, se dit-elle. Une brindille desséchée, prête à se briser dans le vent, comme avait dit Michael Thurley, il y avait des années de cela. Et pourtant, il survivait.

— Je ne sais pas pourquoi tu veux venir, dit Lily. C'est une affaire de famille.

Il se raidit un peu.

— Ah. Et moi qui pensais que nous étions une famille, maintenant.

Depuis cinq ans qu'ils vivaient ensemble, elle avait maintes fois constaté combien il était extraordinairement facile de le blesser.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est une histoire de frangines. L'histoire d'une mère et de sa fille, d'une tante et de sa nièce. Il y a six mois qu'Amanda et Kristie ne se parlent plus. Depuis que Kristie est partie pour la communauté de Titicaca.

— Ou bien, intervint Piers, depuis qu'Amanda s'est installée avec Juan Villegas.

— Eh oui. Il y a deux façons de voir cette histoire. Comme toutes les histoires… Tout ce que je veux, c'est que ma sœur et ma nièce se reparlent. Et laisser entendre que la brouille serait la faute d'Amanda n'arrange pas les choses.

— C'est pourtant bien sa faute, comme tu dis. C'est par vanité qu'elle est tombée dans les bras de cet homme, et c'est ce qui a chassé sa fille.

— Piers, Kristie a vingt ans. Elle a le droit de décider ce qu'elle veut faire de sa vie. Et toi, comment étais-tu à vingt ans ? Tu ne vivais

pas avec ta mère, je parie.

Il secoua la tête.

— Il n'y a aucun rapport. Ce n'est pas une époque normale. Rien n'est plus comme avant. Les anciennes règles ne s'appliquent plus.

— Hum, dit-elle. Écoute, laisse-moi faire, avec Amanda, tu veux bien ?

Piers resta coi, ne s'engageant pas. Il lui offrit son bras avec un sourire.

Ils se dirigèrent vers la maison d'Amanda – ou plutôt celle de Juan Villegas, le *criollo* chez qui la sœur de Lily habitait. On allait partout à pied, à Project City. À pied, à bicyclette, ou parfois à cheval si on arrivait à en trouver un. Même Nathan Lammockson allait à pied. Pas question de gaspiller du pétrole en futilités.

Ils traversèrent la plaza. Cuzco, l'ancienne capitale de l'empire inca, était ensuite devenue une cité coloniale espagnole, et au vingtième siècle un paradis pour touristes. Maintenant, Cuzco était au centre de Project City, l'enclave en altitude de Nathan Lammockson. Cette vaste place pavée, décorée de fleurs, avec ses lampadaires, restait le cœur de la ville, exactement comme elle avait été le centre d'un empire qui s'étendait sur un continent entier, l'empire que les Incas appelaient Tahuantinsuyo, les Quatre Quartiers de la Terre. Ils passèrent devant des églises coloniales surchargées d'images frappantes, regorgeant de sang et d'or, et gravirent un escalier abrupt, grouillant de gens vêtus par AxysCorp, mais aussi d'Amérindiens en chapeau melon et poncho. Une femme poussait une grande brouette pleine d'ignames. Dès son arrivée ici, Lily avait compris que malgré les grandes réorganisations de la ville et de ses environs ordonnées par Nathan – comme par exemple le déplacement de l'aqueduc transandéen qui alimentait jadis Lima – sa vision, ou sa folie, ne se substituerait jamais au caractère fondamental de cet endroit. Pas plus que la force idéologique des Espagnols conquérants qui, incapables de détruire la ville inca, avaient bâti la leur sur ses fondations monumentales.

Lily leva les yeux vers le ciel d'un bleu de porcelaine, intense, et savoura l'air comme on goûte un vin. Ils étaient à trois mille mètres d'altitude, trois mille mètres dans le ciel, si haut que même le déluge, dont on disait qu'il approchait maintenant les deux cents mètres au-dessus de la cote de référence, ne pouvait avoir d'influence sur le caractère et la qualité de cet endroit.

Amanda les accueillit elle-même à leur arrivée chez Villegas.

— Lil ! Ça fait plaisir de te voir… et Piers ! Je ne vous attendais pas.

Elle leur déposa sur les joues deux baisers légers comme des

papillons.

— J'espère que je ne suis pas de trop, dit poliment Piers.

— Pas du tout, vous êtes toujours le bienvenu, vous savez bien. Entrez… ça va devenir une vraie réception.

Ils la suivirent dans la maison. Force était à Lily d'admettre qu'Amanda avait l'air en forme, avec ses cheveux noirs, épais, noués sur la nuque selon une mode qui lui rappelait Eva Peron, et sa petite robe noire, juste un peu trop décolletée pour midi. Elle avait encore un beau visage, avec quelque chose de nostalgique, de transitoire. Elle faisait bien ses quarante-cinq ans, maintenant.

Elle les fit entrer dans la pièce à vivre. Une immense pièce, qui avait jadis été le salon d'un hôtel. Juan Villegas salua ses invités en levant son verre.

— Trinquons, mes amis !

Lily fut surprise de voir Nathan Lammockson assis là, un verre de vin à la main. Il leva les yeux sur les nouveaux venus puis ramena son regard sur un écran plat où défilaient des images du Pérou, tournées et diffusées par une division d'AxysCorp.

Un domestique s'approcha sans bruit avec un plateau chargé de verres et d'une bouteille de vin. Lily accepta un verre, mais Piers refusa d'un geste.

— C'est un peu tôt pour moi.

— Permettez-moi d'insister, intervint Villegas. C'est un très bon cru.

Élégamment vêtu, la cravate parfaitement nouée, il posait, comme pour un magazine people, à côté de la plus belle chose de la pièce : une longueur de deux mètres du mur inca originel, aux pierres taillées avec une précision digne d'un laser. Cet ancien petit hôtel était sa récompense pour le rôle qu'il avait joué dans les négociations tortueuses qui avaient plus ou moins permis à Nathan d'acheter une ville péruvienne.

— Juan a raison pour le vin, dit Nathan en s'envoyant une gorgée derrière la cravate. Chilien. Pas cette saleté péruvienne. Et d'avant le déluge. On va le chercher au fond, en sous-marin. Vu le mal qu'on se donne pour récupérer ce satané pinard, le moins que vous puissiez faire est d'y goûter.

— Allez, fit Villegas, tout en large sourire, en dents parfaites. Si votre patron dit que c'est okay, comment pouvez-vous refuser ?

Piers accepta le verre à regret. Lily et lui s'assirent sur un petit canapé en cuir.

Amanda faisait des ronds de jambe parmi ses invités, avec des plateaux d'amuse-gueule, une pâte de viande épicée sur des crackers.

— Excusez-moi, Nathan, mais il va falloir que nous éteignions la télévision, vous comprenez.

Elle claqua des doigts, et l'écran devint noir.

— Bon débarras, dit Nathan.

Piers trempa ses lèvres dans son verre, abaissant le niveau d'un millimètre à peine.

— Je pensais que vous poussiez tout le monde à rester chez soi et à regarder la télé, Nathan.

— Absolument. Je les pousse aussi à faire de l'exercice et à manger des légumes. Ça ne veut pas dire que je dois faire ce que je leur recommande.

Il vida son verre, et le serveur l'en débarrassa.

Lily connaissait la théorie. Cuzco était surpeuplée et, franchement, il n'y avait pas grand-chose à faire, ni des masses d'énergie pour le faire. Nathan encourageait donc la population à rester chez elle, à consommer des films, des émissions de télé et des jeux sur des écrans à haute définition, à bavarder, envoyer des mails et se connecter sur des blogs – bref, à avoir une vie sociale électroniquement mouvementée mais physiquement statique.

« De l'élevage d'êtres humains en batterie. »

C'est ainsi qu'il avait jadis caractérisé ces citoyens interconnectés, enfermés comme dans un poulailler.

— Bon, fit Lily, je suis venue parler de Kristie avec ma sœur. Je ne savais pas que vous vous intéressiez tellement à nos problèmes domestiques…

Nathan hocha la tête.

— Vous savez que je m'intéresserai toujours à vous, les gens de Barcelone. Mais vous avez raison. Les bavardages entre filles, ce n'est pas mon fort, conclut-il avec un sourire sarcastique.

— Le mien non plus, répondit mélancoliquement Lily. Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— Je voulais parler à Juan. Il se peut que nous ayons un problème.

— Un incident diplomatique, ajouta Villegas d'un ton modéré.

— Le *Prince of Wales* a traversé l'Atlantique et fait une entrée remarquée en Amazonie, reprit Nathan. Il est actuellement ancré quelque part au-dessus d'Iquitos. Il paraît que les Anglais descendent à terre et parlent aux Amérindiens dans la forêt tropicale.

Le *Prince of Wales* était l'un des deux porte-avions britanniques de nouvelle génération construits en hâte alors que les eaux avaient commencé à monter – neuf ponts, quarante avions, soixante-cinq mille tonnes de puissance militaire projetée. Lors de l'abandon effectif de l'Angleterre, après le tsunami de 2019, le gouvernement de Sa Majesté s'était exilé au Canada, dans la province du Labrador. Les Américains avaient fait toute une histoire en voyant l'ancien pouvoir impérial revenir sur le continent. Mais dans un monde de plus en plus menaçant, le transfert d'une grande partie des atouts militaires

britanniques de l’autre côté de l’Atlantique avait emporté l’adhésion des Canadiens. Et comme les Américains étaient déjà empêtrés dans leurs propres problèmes, ils n’avaient pas pu y faire grand-chose.

— C’est une conséquence remarquable de la nouvelle géographie, dit doucement Villegas, qu’il soit maintenant possible à un bâtiment de la taille du *Prince* de venir par voie de mer depuis l’ancienne côte de l’Atlantique dans le cœur du continent sud-américain, jusqu’au Pérou.

— Je suis sûr que l’incursion du *Prince* n’est qu’un coup de sonde, intervint Piers Michaelmas, tout en douceur. Le monde change et les gouvernements testent la donne.

— Eh bien, grommela Lammockson, que les Anglais aillent la tester ailleurs ! En ce qui me concerne, les gouvernements font maintenant partie du problème, pas de la solution. Je vais traverser les montagnes pas plus tard qu’aujourd’hui, pour nous débarrasser de l’amiral Nelson. Vous devriez peut-être venir avec moi, Piers.

— Alors, vous pourriez m’emmener jusqu’à Titi-caca, dit impulsivement Lily. Je voudrais aller voir Kristie.

Amanda lui jeta un coup d’œil acéré.

— Ce n’est pas sur notre chemin, répondit Nathan. Mais… bah, pourquoi pas, après tout ? On part à quatre heures.

— Je serai prête, répondit Lily.

La conversation revint sur les Anglais.

— Je suis sûr que nous arriverons à trouver une solution raisonnable, dit calmement Villegas.

Lily s’y attendait. Il n’avait ni l’expérience de Piers, ni son intelligence acérée, mais il émanait de lui un air terrible de compétence. Le dernier compagnon d’Amanda offrait un sacré contraste avec le Wayne de Dartmoor. Juan Villegas avait quarante-sept ans, il était veuf, sans enfants, et connu dans la région comme un *criollo,* l’une des plus grosses fortunes de Lima. On disait que sa famille descendait des conquistadors. S’il était né avec une cuiller en argent dans la bouche, par la suite il avait su prendre les bonnes décisions, ne serait-ce que, tout récemment, en soutenant Nathan Lammockson alors que les institutions péruviennes se désintégraient. L’un dans l’autre, c’était exactement le genre d’homme capable d’attirer Amanda. Laquelle – encore belle, à la fois fragile et séduisante, et associée à Lammockson depuis bien avant la fondation de Project City – constituait aussi un réel atout pour lui. En outre Lily décelait entre eux deux une affection sincère. Amanda aurait pu tirer un bien plus mauvais numéro.

Profitant d’un silence dans la conversation, Lily reposa son verre de vin.

— Je crois que je vais vous remercier et filer. Désolée, Amanda. Je

sais que je t'avais dit qu'on aurait un peu de temps à nous deux, mais je voudrais essayer de parler à Benj avant d'aller voir Kristie.

Les yeux d'Amanda lancèrent à nouveau des flammes.

— Pourquoi ? demanda Nathan avec un sourire malicieux. Il ne parle plus à sa mère non plus ?

— Il se tient à l'écart du conflit, répondit Lily. Et c'est pour ça qu'il pourrait peut-être faire quelque chose.

— Ah, fit Piers avec une pointe d'amertume surprenante. Je reconnais bien là notre Benjamin Caistor. Toujours volontaire pour donner un coup de main. Toujours dans nos pattes.

— C'est un bon garçon ! s'exclama Amanda, montant sur ses grands chevaux. Ça a toujours été un bon garçon !

Elle jeta un coup d'œil à Villegas, l'imaginant mal à l'aise devant cet étalage public d'affaires domestiques.

Il se contenta de lui retourner un sourire indulgent.

Amanda suivit Lily dans le petit couloir. Son visage était un masque de colère, bien différent de l'expression qu'elle affichait en public.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? siffla-t-elle. Je t'ai invitée ici pour te parler de Kristie. Sur ton insistance, je te signale. Et voilà que tu prends une fois de plus la direction des opérations ! Ça recommence comme à Dartmoor, hein ?

Lily écarta les mains devant elle dans un geste d'impuissance.

— Écoute, ne le prends pas comme ça. Je voulais juste…

— Tu te mêles de ma vie parce que tu n'as pas de vie à toi ! lança rageusement Amanda. Tu t'immisces dans ma relation avec mes enfants parce que tu n'en as pas. C'est tout. Tu te fous pas mal de ce qui est bien pour moi, Lily. Tu ne t'intéresses qu'à toi, à tes besoins. Comme toujours !

— Amanda, je t'en prie… ! protesta Lily, piquée au vif.

— Va-t'en, dit Amanda.

Elle la poussa pratiquement dehors, sous le grand soleil des Andes, et claqua la lourde porte derrière elle.

49

Pour aller au champ de biocarburant, il fallait traverser les taudis de P-Ville, des abris de fortune bricolés avec des tôles ondulées et du plastique – il n'y avait plus de bois à gâcher. Benj et Lily étaient escortés par quelques sbires d'AxysCorp, lesquels étaient vêtus du même bleu qu'eux, mais, en sus, armés jusqu'aux dents.

Le champ de biocarburant était un rectangle de verdure à ciel ouvert, au milieu de l'énorme bidonville. Des plantes que Lily ne connaissait pas – des rangées tirées au cordeau de tiges d'une trentaine de centimètres de haut, couvertes de feuilles vertes. Lily était vaguement au courant du projet. Elle avait un rôle de touche-à-tout dans l'organisation de Nathan, qui la chargeait de diverses missions. Elle s'était un peu occupée de la conception et de la logistique des champs expérimentaux. Mais cette plante-ci ne lui disait rien.

Les traces de l'explosion étaient nettement visibles sous la forme d'un cercle noirci qui occupait presque tout le champ.

Benj lui en fit faire le tour. Par endroits, la barrière reculait sous la pression des abris informes. Les gardes d'AxysCorp patrouillaient, berçant dans leurs bras des armes automatiques. Ils avaient l'air tendus, aux aguets, comme s'ils anticipaient des problèmes. Les espérant peut-être.

— Tu vois comme ces taudis avancent, remarqua Benj. Nathan a eu beau dire que c'était une Zone verte, tous les deux mois on les repousse, on relève la barrière – et ils reviennent. On n'a pas assez de bras pour les tenir à distance.

— Autant essayer de repousser la marée, murmura Lily.

— Et dans la Zone orange, c'est encore pire. Je te laisse imaginer l'invasion…

Les mains sur les hanches, il regardait autour de lui – le champ, les gourbis, les enfants qui les observaient avec curiosité depuis les intérieurs crépusculaires. Il leur faisait des grands signes, leur souriait. Certains répondaient à ses gestes.

— Jusque-là, on faisait généralement pousser des plantes à la fois comestibles et utilisables comme carburant. La canne à sucre et le maïs, le colza et le soja, qui donnent de l'éthanol ou du biodiesel. L'inconvénient de ces cultures, ce sont les vols. C'était encore gérable, mais Nathan a commencé à s'énerver. Alors il a ordonné qu'on passe à ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du jatropha. Une plante originaire d'Afrique… de Tanzanie, du Mali… qui aime la chaleur et la sécheresse. Un peu de génie génétique, et elle s'est très bien acclimatée ici.

— Et Nathan préfère ça ? Mais pourquoi ?

— L'huile qu'on en tire est toxique, répondit Benj. On peut l'utiliser comme carburant, mais elle est impropre à la consommation. Et donc, il n'y a aucune raison de la voler.

— Je vois. Mais quand on a des enfants à nourrir… répondit Lily en parcourant du regard les cahutes qui les entouraient, et les gamins au visage rond.

— D'où le problème.

— Et voilà à quoi on en arrive, dit-elle.

Benj avait vingt-deux ans. Il était plus grand que Piers Michaelmas. Il ne serait jamais très séduisant, il n'avait pas la finesse de traits de sa mère. Mais il avait l'air compétent, se dit Lily, et bienveillant. On n'aurait jamais reconnu en lui le gamin renfermé, affamé de gadgets, qu'il était à Londres. Il avait toujours su faire preuve de bon sens quand il le fallait, comme à Greenwich, et se montrer compatissant. Il avait trouvé un rôle à sa mesure, en travaillant ici, dans les taudis de Pizarro-Ville, le double non officiel dont Project City se serait bien passée.

Nathan était peut-être une grande gueule, mais Project City était plus ou moins conforme au standard habituel des Zones vertes, riches, entourées par un bidonville. Celui d'ici s'était étalé au petit bonheur, comme tous les bidonvilles, au gré de l'afflux de réfugiés de Lima et des autres villes côtières. Cela dit, il affichait un semblant d'ordre. Ayant rapidement compris que P-Ville ne disparaîtrait pas, que le flux de réfugiés qui remontaient des vallées vers Cuzco et au-delà n'était pas près de se tarir, Nathan Lammockson avait imposé sa vision, comme toujours. S'il devait y avoir des taudis sur le pas de sa porte, ce serait des taudis planifiés, conçus pour tenir plus ou moins le coup. C'était soit ça, soit voir la périphérie de sa ville se métamorphoser en un hinterland de famine, d'épidémies et de chaos.

Et donc il y avait maintenant un semblant de distribution d'eau potable, de sécurité sociale et de soins médicaux. Le maintien de l'ordre était assuré par des gardes d'AxysCorp et des volontaires de P-Ville. Il y avait même une économie rudimentaire, le bidonville servant de réservoir de main-d'œuvre à bas coût pour Project City. AxysCorp louait aussi le toit des cahutes pour y installer des panneaux solaires, et payait pour utiliser les fermes comme zones d'épandage – une somme symbolique, en échange de l'unique et pitoyable produit d'exportation du bidonville. Une espèce d'économie interne se mettait ainsi en place, alimentée par les résidus détrempés des villes des

plaines. Les gens faisaient des centaines de kilomètres à pied, dans des conditions pénibles, pour récupérer des matériaux, jusque dans les faubourgs les plus reculés de Lima, une mégacité devenue une termitière submergée.

Et, dans une phase de frénésie intellectuelle, Lammockson avait découpé le bidonville en trois secteurs. Le tiers Argent, le cœur du bidonville, était « résidentiel ». Le tiers Orange devait rester sauvage. Et le tiers Vert était agricole. L'idée était de faire en sorte que l'endroit soit autosuffisant. Mais la situation était tendue, entre les besoins d'espace habitable et de surface cultivable. Lily avait observé que les gens avaient du mal à se montrer à la hauteur des ambitions que Nathan nourrissait pour eux.

On estimait la population de cet endroit à un million d'individus environ, surtout issus des huit millions d'habitants de Lima, naguère surpeuplée – un nombre qui augmentait constamment, en raison de l'afflux continu de réfugiés et du taux de natalité explosif, contrairement à la population déclinante de Project City proprement dite, où Nathan menait une campagne éclair pour décourager la prolifération superflue. P-Ville était un taudis fécond entourant une utopie vieillissante. Et quels que soient les changements que subissait le monde, un taudis serait toujours un taudis. Les enfants qui regardaient Lily avaient les joues creuses et de grands yeux écarquillés d'affamés. C'étaient les pauvres des cités disparues ; ils étaient pauvres ici aussi. Pour eux, le déluge se traduisait par un seul changement : un bidonville dans une vallée fluviale contre un bidonville dans les montagnes.

Nathan n'avait pas pris la peine de donner un nom à la ville qui entourait sa ville. Ceux qui y vivaient l'appelaient P-Ville, d'après Pizarro-Ville.

— Tu sais, dit Benj, quand Lammockson est venu acheter Cuzco, il y a des gens, ici, qui se sont réjouis. Le gouvernement tombait en déliquescence, à cause des inondations, puis de la sécheresse, quand l'eau de fonte des glaciers des Andes s'est évaporée. Il y a eu aussi les conflits frontaliers avec l'Équateur et le Chili. Le chaos, les guéguerres, les migrations de masse et une démocratie en panne. Les gens n'étaient que trop heureux de troquer un ensemble de patrons inefficaces contre un patron efficace, surtout quand Nathan a commencé à faire toutes ces promesses concernant P-Ville. Le sentiment global est une impression de trahison devant ce que c'est devenu, devant le spectacle de ces soldats qui passent leur temps à chasser les affamés de cultures immangeables.

— Alors, qu'est-ce que c'était ? Un cocktail Molotov géant ?

Il eut un sourire.

— Un débouché créatif pour notre propre fuel. En ce moment,

j'essaie d'empêcher cet incident d'imploser en une espèce de guerre de pacification.

— Je prends l'avion pour Titicaca, tout à l'heure, avec Nathan. Tu veux que je lui en parle ?

— Ça pourrait être utile. C'est encore un cas où la parole de Nathan a force de loi. Je suppose, ajouta-t-il en la regardant, que tu vas parler à Kris.

— C'est bien ça.

— C'est maman qui t'envoie là-bas ?

— Non, répondit Lily avec une grimace. En réalité, elle m'accuse de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Eh bien, c'est exactement le cas.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de nous déchirer. La famille, je veux dire. Kris vit sa vie, et c'est très bien. C'est normal. Mais en dernier ressort, nous sommes tout ce que nous avons, les uns pour les autres.

— Sauf que pour toi, « nous », c'est plus que la famille, releva Benj. Tu as tes amis – les otages. Tu retournes toujours vers eux.

— Je les considère comme la famille, répondit-elle. Tu le sais bien.

— Oui. Mais je me demande si Kristie n'a pas l'impression… comment dire ? Si elle ne voit pas les interventions des autres comme une ingérence…

Lily fronça le sourcil, se demandant s'il n'essayait pas de lui faire passer un message.

— Il y a un problème avec Piers ? C'est ce que tu veux dire ?

Il secoua la tête.

— Non, c'est juste que je ne sais pas dans quel état d'esprit tu vas trouver Kris…

Un écran intégré à la manche de sa combinaison lança des éclairs roses. Il tapota sur un miniclavier et jeta un coup d'œil à un texte déroulant.

— Il faut que j'y aille. Des problèmes dans un coin de P-Ville. Un autre champ expérimental.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. Tu as un avion à prendre. Dis à Kris que je l'aime. Dis-lui que je suis d'accord avec toi, qu'elle devrait appeler maman, ce qui la confortera probablement dans la décision de faire exactement le contraire. Et dis-lui que ce Quechua, Ollantay, avec qui elle est, me doit un verre de *chicha.*

— Je le lui dirai.

— Faut que je me sauve.

Il ordonna à l'un des flics d'escorter Lily hors de P-Ville, et il disparut dans les ruelles tortueuses du bidonville.

50

À bord de l'avion de Nathan, dans le ciel de Cuzco, Lily put voir d'en haut la vieille ville, dont les dômes, les coupoles et les clochers surnageaient sur une mer de tuiles rouges. Autour de la barrière fortifiée qui l'entourait, elle voyait la tache brune du bidonville, et au-delà l'anneau de terrains agricoles avec leur patchwork de murets grossiers, de rangs de peupliers, de champs jaune vif et de petits points noirs qui étaient des vaches et des lamas. Encore plus loin, le dôme de la centrale nucléaire flambant neuve brillait au soleil.

Et puis, comme l'avion continuait à monter, la ville nichée dans sa cuvette se perdit dans les détails d'un paysage froissé de pics et de montagnes tabulaires, drapé dans des nuages bas pareils à des champignons de fumée. C'était la cordillère des Andes, une chaîne de montagnes qui arrivait juste après l'Himalaya par la taille et par l'étendue, et dont la montée des eaux n'avait pas amoindri l'immensité. Au-dessus de la sierra, ils survolèrent un damier de cultures, des champs d'orge et de maïs bien nets, séparés par des rideaux de grands eucalyptus et de cactus raquettes. Six cents ans plus tôt, ces hauts plateaux avaient été cultivés en terrasses par les Incas. On y trouvait encore des champs de pommes de terre et des troupeaux de lamas et d'alpagas qui pâturaient en liberté.

En regardant vers l'est, Lily crut distinguer la mer de nuages qui recouvrait le nouvel océan d'Amazonie, une forêt tropicale maintenant submergée et qui pourrissait sous une mer vieille seulement de quelques années.

Piers Michaelmas se tenait très droit sur son siège, devant Lily. Elle voyait le derrière de sa tête, ses cheveux impeccablement coupés. Il avait décidé de l'accompagner pour « régler ça », comme il disait, et elle n'avait pas réussi à trouver le moyen de l'en dissuader.

Nathan, qui était assis à côté de Lily, regarda par-dessus son épaule.

— C'est stupéfiant ce que les Incas ont fait ici, murmura-t-il. Je veux dire, leur empire n'a duré que quelques dizaines d'années. Mais ils construisaient vite, et en grand, et ils ont laissé leur marque. Exactement comme les Romains.

— Et comme vous, Nathan ?

— N'envoyez pas le bouchon trop loin, Brooke. Oui, comme moi. Il y a des individus dont le regard voit au-delà des siècles. C'est une citation, de Churchill, je crois.

Il contemplait son domaine, son visage charnu ciselé par le soleil éclatant des hauteurs.

L'avion réussit un atterrissage impeccable près du lac Titicaca, à la limite d'une vilaine ville fonctionnelle appelée Puno, qui était jadis le centre de l'exploitation minière de l'argent et maintenant la capitale administrative de l'Altiplano. Lily et Piers descendirent de l'appareil sous un ciel d'un bleu profond.

L'eau du lac était calme, ce jour-là, turquoise et plate, et s'étendait à perte de vue. La lumière du soleil déclinant faisait ressortir le jaune des lits de roseaux. Sur l'horizon, Lily vit une dentelure de pics enneigés, et des nuages qui montaient du sol en bouillonnant, des cumulus générés par l'étendue d'eau. C'était une image qu'elle trouvait stupéfiante, un lac de sept cents kilomètres de long, un vrai lac avec des îles et des barques de pêche, suspendu à trois kilomètres d'altitude dans le ciel. Même là il y avait des réfugiés, même là, une sorte de bidonville avait poussé le long du rivage, des gens accroupis dans des huttes de roseaux rudimentaires ou sous des barques retournées, qui vivaient des poissons qu'ils péchaient, ou des pommes de terre qu'ils cultivaient sur de méchants carrés de terre – et peut-être aussi un peu du trafic d'alpaga.

Nathan se dégourdit les jambes pendant cinq minutes, puis remonta avec Villegas et ses gens à bord de son avion qui redécolla aussitôt en vue de la confrontation avec les intrus anglais et leur porte-avions. Quelques minutes plus tard, une voiture de la compagnie venait chercher Piers et Lily, un buggy traînard, à pile à combustible.

La dernière adresse connue de Kristie Caistor mentionnait les « Islas de los Uros ». La voiture les déposa près d'un embarcadère, où un bateau les attendait, encore un engin AxysCorp, à en croire le logo peint sur la coque – la main en coupe tenant la planète.

Les « îles » étaient artificielles : des radeaux de roseaux. Sur la plus grande se trouvait une espèce de village de huttes de roseaux à l'air impeccable. Des barques à rame étaient tirées sur le littoral boueux. Dans l'air planaient une légère odeur de pourriture et la puanteur, plus forte, des poissons accrochés sur des rangées de fil, qui séchaient au soleil de l'après-midi. Avec sa coque de plastique, le bateau moderne d'AxysCorp avait l'air rigoureusement extraterrestre.

Kristie attendait sa tante debout sur l'île qui était sa maison. Vingt ans, très bronzée, elle portait une tunique de laine tissée, aux couleurs vives, et un chapeau melon noir. À ses côtés, debout, un jeune homme plus petit qu'elle, à la peau brun foncé, aux yeux noirs, vêtu lui aussi de vêtements de laine colorés. Comme Benj, Kristie avait beaucoup changé depuis Fulham. Fulham avait maintenant disparu, et c'était un

nom que personne ne prononçait plus jamais ; la réalité, c'était ce lac d'altitude, et ce que Kristie était devenue.

Alors que le bateau se rapprochait, Kristie courut vers elle.

— Hé, Lily ! Attends, je vais t'aider. C'est un peu délicat de monter sur le radeau, quand on n'a pas l'habitude…

Elle avait raison. Il n'était pas facile de sauter du bateau qui montait et descendait et de prendre pied sur l'île, où les roseaux s'enfonçaient sous les pas, rendant l'équilibre précaire. Lily eut un flash-back : elle se revit montant à bord du *Trieste* avec Thandie Jones, huit ans plus tôt. Huit ans déjà…

Piers la suivit, refusant toute aide avec impatience. Malgré son insistance à l'accompagner, il avait l'air profondément malheureux d'être là.

Le jeune compagnon de Kristie lui tendit la main.

— Alors, vous êtes tante Lily. Venez, je vais vous montrer la maison. Nous n'avons pas beaucoup de visites !

Il parlait bien anglais, avec une trace d'accent qu'elle reconnaissait.

— Ollantay, c'est ça ? fit Lily. Nous nous sommes rencontrés une fois, à Cuzco.

Il la regarda, le regard vide, avec un mince sourire.

— *Qosqo,* dit-il. Nous disons Qosqo. C'est plus proche de la prononciation inca d'origine.

— Le nom de la ville, fit Piers avec raideur, n'est ni Qosqo ni Cuzco ; c'est Project City.

Ollantay se tourna vers lui, son sourire atone inchangé. Ils se serrèrent la main, mais Piers avait un air mauvais.

Ils allèrent jusqu'à un appentis aux murs faits de fagots de roseaux tressés et au toit de tôle ondulée recouvert de roseaux. Des oiseaux avaient fait leur nid dans le chaume. Une petite antenne parabolique était fixée sur le toit.

À l'intérieur, l'espace était étonnamment vaste et net. Des couvertures étaient accrochées aux murs, et une sorte de tapis en laine recouvrait le sol. Il y avait des cartons, des malles, et des clins d'œil à la modernité, tels ces sacs de couchage en nylon roulés dans un coin. Lily vit des traces de l'ancienne Kristie : l'ordi nomade sur lequel elle faisait autrefois ses devoirs et recueillait les clips de son scrapbook, son vieux sac à dos rose accroché à une paroi, et même son nounours usé dans un coin. Une odeur de viande rôtie lui chatouilla les narines. On faisait cuire quelque chose. Sans doute un cochon d'inde, se dit-elle.

Ils s'assirent par terre, en tailleur. Ollantay prépara une bouilloire sur un réchaud de camping.

— Alors, c'est là que vous habitez, dit Lily.

— En réalité, c'est chez mes parents. Dans ma culture, la coutume veut que le couple habite dans la maison des parents de l'un des deux, avant le mariage.

Kris jeta un sourire incertain à Lily.

— Et je ne nous voyais pas vraiment habiter chez ma mère, dit-elle.

— Tu aurais sacrément intérêt à t'y voir, pourtant ! lança Piers. C'est pour ça qu'on est venus.

— Piers… dit doucement Lily avant de s'adresser à Ollantay : Enfin… merci de votre accueil.

— C'est un très bon hôte, dit Kris d'un ton conciliant. La règle habituelle est qu'on parle quechua, ici.

La langue des Incas.

— La vraie langue du Pérou, avant que ce soit le Pérou, reprit Ollantay.

Il versa de l'eau bouillante dans un récipient et disposa des tasses dans lesquelles il jeta du thé vert.

Piers reprit, d'un ton tranchant :

— Mais vous n'êtes pas cent pour cent quechua, n'est-ce pas ?

— Oh, tout le monde est mélangé, ici, aujourd'hui, répondit Kris, faisant un effort de cordialité. Comme partout, je suppose. Il y a des pêcheurs qui sont là depuis des générations. Mais maintenant, nous avons un afflux de gens qui viennent des plaines, qui remontent de la côte. Et puis il y a les *barbaros,* aussi.

Les Amérindiens des forêts d'Amazonie, dont certains avaient réussi à éviter la contamination de la culture occidentale au fil des siècles de colonialisme et d'exploitation industrielle. Ils portaient des noms tribaux comme Mascho Piro, Awa, Korubo. Et puis la mer était venue lécher les pieds de la cordillère des Andes, et ils avaient été chassés, obligés de remonter dans la forêt tropicale d'altitude vers ce plateau hostile. Accompagnés par d'autres habitants de la forêt, des oiseaux, des singes, des serpents. Envers ces derniers, les humains ne montraient guère de pitié, et les montagnes étaient le théâtre de l'extinction d'une espèce.

— De drôles de gens, les *barbaros,* reprit Kris. Aucune notion de l'argent ou des autres langues. Ils ne savent même pas dans quel pays ils vivent.

Lily hocha la tête.

— Nathan envoie des ethnologues et des anthropologues ; certains d'entre eux parlent des langues inconnues. Et il y a un danger d'infection ; le rhume peut être mortel pour eux.

— C'est un sacré remue-ménage, hein ? fit Kristie. Les Amérindiens des forêts se mélangeant à des gens des villes qui étaient encore comptables, avocats, programmeurs informatiques ou Dieu sait quoi,

un ou deux ans plus tôt…

Ce genre d'aperçus pénétrants, se dit Lily, la faisait ressembler à son frère – et donnait l'impression qu'elle était égarée là, auprès de ce beau lac solitaire.

Mais Piers était toujours en rogne.

— Rien de tout ça, fit-il en pointant le doigt vers le Quechua, ne fait de lui ce qu'il prétend être. *Ollantay.* Le nom que vous portiez à la naissance était José Jésus de la Mar !

Ollantay haussa les épaules.

— Ce n'est pas le nom avec lequel j'ai choisi de mourir.

— Mais c'est quoi, ce nom, Ollantay ? Tu le sais, Kris ?

— Oui, je…

— Ollantay était le grand général qui a fondé l'empire inca pour Pachacutec. Drôle de choix, pas vrai, José ? C'est de ça que vous rêvez, de reprendre la terre des Incas ?

Ollantay eut un sourire. Lily se dit qu'en réalité il appréciait les attaques maladroites de Piers.

— Eh bien, nous nous porterions certainement mieux si les Européens n'étaient jamais venus, non ? Ou si les Incas avaient massacré Pizarro et ses saintes fripouilles. Vous croyez que nous serions entassés dans des bidonvilles pendant que vous faites pousser du biocarburant pour faire rouler vos voitures, et que le monde se noie à cause de la gabegie industrielle dont vous vous êtes rendus coupables pendant des siècles ?

— Ça suffit ! lança Lily. Pour l'amour du ciel, Piers, qu'est-ce qui te prend ?

Piers se leva.

— Ce n'est pas moi, le problème. C'est lui. Ce petit héros à la cervelle farcie de bêtises qui a pris Kris comme on ferre un poisson.

C'est alors que Kris se déchaîna contre lui :

— Ne nous parlez pas sur ce ton, espèce de vieux fou momifié. Pour qui vous prenez-vous ? Pour mon père ?

Piers eut l'air étonnamment meurtri. Mais avant qu'il ait pu répondre, Lily se leva, le prit par l'épaule et le poussa dehors.

— Allez, sors !

— Je n'ai pas fini…

— Oh si, tu as fini. Va m'attendre dehors.

Il foudroyait toujours Ollantay du regard. Et puis, tout d'un coup, quelque chose sembla se briser en lui. Il se retourna et sortit de la cabane.

Lily se rassit et gonfla les joues.

— Je suis vraiment désolée.

— Tu n'aurais pas dû l'amener, dit Kris, d'un ton éteint.

— Je n'ai pas pu l'empêcher de venir.

— Tu n'aurais pas dû venir non plus ! s'écria sa nièce, rouge de colère, sous son chapeau noir. J'ai entendu tout ce que je pouvais entendre de la bouche de ma mère. Vous ne pouvez pas tout simplement accepter que j'aie décidé de vivre ma vie comme je l'entends ?

Là, elle marquait un point. Toutefois, quand Lily regarda à nouveau Ollantay, il la dévisageait avec froideur.

Elle prit un téléphone portable dans sa poche et le tendit à Kristie.

— Prends ça. Ton vieux portable ne répondait plus.

Kris eut un sourire.

— Normal. Il est au fond du lac.

— Je t'en prie. Tu n'es pas obligée de t'en servir. Mais prends-le. Laisse Amanda t'envoyer des SMS. C'est une terrible punition, Kris, de couper complètement les ponts avec elle. Et puis, tu sais, mon chou, il arrive que les choses tournent mal. Le jour viendra où tu seras bien contente de nous reparler, crois-moi.

Kris hésita de longues secondes. Puis elle tendit la main, prit le téléphone et le fourra dans son sac à dos rose.

Ollantay la regarda faire, et Lily se demanda si elle aurait le droit de garder l'appareil, si ce n'était pas lui qui avait jeté le vieux dans le lac.

— De toute façon, fit Kris, je n'ai pas le choix. Je suppose que si je ne le prends pas, Piers me mettra ses menottes en plastique et me fera arrêter. Cet homme aime tellement tout contrôler. Il se mêle de tout. J'ai l'impression qu'il a été là toute ma vie, dit-elle en serrant les poings. Je voudrais tant qu'il me laisse tranquille…

— Oh, il ne peut pas, intervint Ollantay. Il ne pourra jamais. Il ne peut pas s'empêcher d'agir comme il le fait.

Kris le regarda, surprise.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Ollantay sourit.

— Parce qu'il est amoureux de toi. Tu ne le vois pas ?

Kris éclata de rire, mais le rire mourut sur ses lèvres et son visage adopta une expression doucement étonnée.

Et Benj l'avait vu, lui aussi, comprit Lily. C'était à ça qu'il faisait allusion, à P-Ville. Et Lily qui ne s'était rendu compte de rien. Elle éprouva une surprise intense, glacée, sauvage, et un sentiment de trahison qui lui fit l'effet d'un coup de poignard en plein ventre.

Piers rentra dans la cabane, son téléphone à la main.

— Toi, alors, on peut dire que tu sais choisir ton moment, dit Lily.

Piers la regarda sans comprendre, regarda Kris, qui détourna les yeux, puis son téléphone.

— Je suis désolé, dit-il.

— De quoi ?

— Nathan nous renvoie son avion. Il te ramène à la maison. Et toi aussi, Kris, si tu…

— Fichez-moi la paix ! lança Kris, violemment.

— Piers, dis-moi ce qui se passe, fit Lily, qui commençait à s'inquiéter.

— C'est Benj, articula péniblement Piers. Il y a eu un incident. Une nouvelle attaque sur une culture de biocarburant. La police a ouvert le feu… Il a essayé d'intervenir…

Lily comprit. Deux fois, au moins, à Greenwich, puis à Dartmoor, elle avait réussi à sauver Benj. Mais elle n'était pas là pour lui, cette fois, et elle n'avait pas pu l'empêcher d'obéir à sa conscience.

— Il est mort ? demanda Kris en se jetant sur Piers. *Il est mort ?*

51

Mars 2025

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

La webcam zooma sur le visage rond du petit John Ojola. Il avait six ans, mais il avait l'air beaucoup plus jeune, trois ans peut-être. La malnutrition avait freiné sa croissance. Il avait les membres comme des brindilles, le ventre enflé sous des côtes saillantes. Il était blotti dans les bras d'une volontaire d'une ONG chrétienne qui n'avait rien à lui donner à manger, dans ce camp de réfugiés de Teso, en Ouganda. Ses énormes yeux lumineux ne cillaient pas malgré les mouches qui butinaient ses larmes. Il semblait regarder à travers la caméra, vers le spectateur.

John était une vision qu'on aurait pu avoir n'importe quand, depuis les années 1960. Sa brève vie n'avait été que souffrance. Ceux qui visitaient le site de cette ONG s'attardaient rarement plus de quelques secondes.

Mais pour le moment, John était distrait. Il inclina la tête contre le bras de la volontaire. Elle aussi, elle détourna les yeux pour regarder quelque chose de beaucoup plus remarquable qu'un enfant affamé au milieu de centaines d'autres.

Le campement était là depuis plusieurs années – mais cette année-là, c'était différent. Cette année-là, il y avait des inondations sur une énorme partie de l'Afrique, de la Corne au Sahel, du Sénégal, de la Mauritanie, du Mali et du Burkina Faso, à l'ouest, au Kenya, au Soudan et à l'Éthiopie, à l'est. Des pays parmi les plus pauvres du continent. Il n'y avait jamais eu grand-chose à manger, mais les inondations avaient empêché les fermiers qui cultivaient le manioc, le millet et les arachides de semer et de planter, et il n'y avait rien eu à récolter. Les routes, coupées par les inondations, ne pouvaient plus être empruntées par les secours. Et comme la montée des eaux contaminait les sources et les puits, les cas de dysenterie et de malaria se multipliaient rapidement.

John n'avait aucun souvenir de la dernière grande inondation de cette partie de l'Afrique, provoquée en 2007 par une Nina, dans le Pacifique. Les eaux à l'époque avaient fini par redescendre. Mais ces nouvelles inondations montaient toujours.

John regardait la famille qui venait d'entrer dans le camp. Des

gens bien habillés, quoique poussiéreux à cause du long voyage, deux enfants en combinaisons durables AxysCorp, la femme en robe. L'homme portait un costume, car la famille avait dû prendre un avion au pied levé pour quitter la ville inondée de Kitgum.

Ils s'assirent dans la poussière. La femme examina ses pieds ensanglantés et s'occupa de ses enfants. L'homme regarda les bénévoles de l'ONG, tendit les mains dans un geste implorant.

— S'il vous plaît… *Please ?*

52

Avril 2025

Gary attendait Thandie Jones devant le poste de quarantaine, à l'entrée de Cadillac City. Il la repéra derrière la dernière porte, alors que les gardes séminoles d'Elan Solitaire vérifiaient pour la énième fois ses papiers, empreintes et rétines.

Il ne l'avait pas vue depuis cinq ans. Elle devait bien avoir quarante ans, maintenant. Grande, mince, tendue à bloc, les cheveux presque ras, elle portait une combinaison durable AxysCorp bleue très reprisée et, pour tout bagage, un petit sac à dos de toile. Elle venait de passer la semaine de quarantaine obligatoire à l'entrée de Cadillac City, et elle avait l'air hors d'elle.

Le garde séminole finit par déverrouiller la grille, comme à regret. En voyant que Gary l'attendait, elle eut un grand sourire et fit quelques pas en courant.

— C'est donc là que tu moisissais…

— Moi aussi, je suis content de te voir.

Ils s'embrassèrent. Derrière l'odeur d'antiseptique du local de quarantaine, il perçut des senteurs de terre plus profondes, cuivrées – une synthèse, pensa-t-il bizarrement, de tous les endroits d'Eurasie, d'Afrique, d'Australie et d'Amérique du Nord et du Sud où elle était allée, témoin d'un monde qui se noyait.

Il la lâcha, se retourna et l'entraîna dans la cité de toile, chez lui.

— Enfin… dit-il. Bienvenue à Cadillac City.

— Ouais, tu parles d'un accueil.

Gary haussa les épaules.

— Désolé pour ces formalités. Les consignes d'Elan Solitaire.

— Elan Solitaire ? Oh, le grand manitou local. Le monde appartient aux gros bonnets, hein ?

— Il y a bien pire qu'Elan Solitaire, à ce qu'il paraît.

— C'est vraiment une ville.

— Ouaip. Sauf que le fameux Cadillac Ranch – toutes ces voitures enfoncées dans le sol, tu sais ? – est en réalité à deux kilomètres. Par là, fit-il en tendant le doigt vers l'est. Administrativement, nous sommes une banlieue d'Amarillo.

Gary la conduisit vers le centre de la ville de tentes, le long d'une

rue de terre battue entre des parois de toile. Elle regardait autour d'elle, d'un œil acéré, analytique.

C'était la fin d'un après-midi de printemps, dans la Panhandle, la « Queue de la Poêle », au nord du Texas. Les seules caractéristiques du paysage plat et désertique, de l'autre côté de l'enceinte, étaient des chevalets de pompage, des bâtiments de ferme et les lumières de villes lointaines. Mais dans le périmètre de l'enceinte, avec ses barbelés, ses miradors et ses patrouilles de gardes séminoles, les tentes usées étaient entassées les unes sur les autres, les grands chapiteaux des installations communales dominant tout le reste. Devant une porte s'était formé un convoi de camions chargés de minéraux extraits des plaines inondées. On manquait toujours désespérément de bois.

Les enfants étaient sortis de l'école, mais la plupart des adultes n'étaient pas encore rentrés du travail. Des odeurs de cuisine – riz, haricots, soja – montaient des tentes sous lesquelles l'électricité était allumée. On entendait pépier des postes de radio et de télévision et des gens parler anglais et espagnol. Beaucoup de Texans, mais tous les États submergés de l'est des États-Unis étaient représentés : le sud de l'Alabama, la Géorgie et la Floride. Il y avait même des New-Yorkais, et une poignée de Bostoniens à l'accent chic.

Ce jour-là, Gary voyait tout par les yeux de Thandie, et comme souvent en sa présence, il se sentait curieusement sur la défensive. Il savait ce qu'elle pensait de lui : il aurait dû être dehors, dans le vaste monde, à faire la même chose qu'elle – de la science –, au lieu de rester terré dans un coin pareil.

Il s'entendit lui dire :

— Elan Solitaire dirige les choses dans les règles. Il y a des années qu'il fait fonctionner cet endroit ; il nous maintient tous en vie.

— Le Paradis sur Terre, ironisa Thandie.

— Non, répondit-il laconiquement. Nous avons aussi nos problèmes…

Les aides financières octroyées par le gouvernement fédéral pour pallier la grande dislocation qui avait affecté l'est des États-Unis étaient généralement siphonnées par les consultants et les multinationales censés promouvoir de grandioses projets de Zone verte, créer une industrie et des richesses elles-mêmes censées avoir des retombées économiques sur le reste de la société. En théorie. En attendant, à moins d'être super-riche, les options étaient généralement soit les campements de la FEMA, l'agence fédérale de secours en cas de crise, campements dans lesquels les gens avaient au moins un toit au-dessus de leur tête et peut-être un minimum de confort, comme un réseau d'égouts, soit un bidonville autour d'une Zone verte, où ça leur était refusé. Ces camps, par définition temporaires, n'avaient même pas d'existence légale, alors que certains étaient là depuis des années.

Elan Solitaire avait les moyens matériels et financiers, et les relations nécessaires, pour inverser plus ou moins cette tendance à son niveau. Il détournait l'argent et les ressources vers Cadillac City, et il faisait appel aux compétences des réfugiés pour construire un endroit vivable – ce qui revenait à se reconstruire soi-même, et constituait par ailleurs une sorte de thérapie.

— Crois-moi, nous apprécions qu'Elan Solitaire se bagarre pour nous.

— En tout cas, pour la quarantaine, il a raison, répondit Thandie. Des épidémies, j'en ai vu. Le choléra et la typhoïde, mais aussi des trucs plus exotiques : le SRAS, le virus du Nil occidental, la maladie de Lyme, la fièvre Ebola, la peste bubonique. Et de nouvelles maladies pour lesquelles personne n'a de nom, qui franchissent la barrière des espèces. Au moins, ici, aux USA, il y a encore une infrastructure capable de produire des antibiotiques, et un personnel entraîné à les manier. On redoute surtout une pandémie massive, sur le modèle de la grippe mexicaine, qui balaierait les gens comme des mouches.

— On parle de bioterrorisme.

— Ça se peut, oui, convint-elle avec un haussement d'épaules. Mais je doute que ce soit significatif. Ces épidémies sont sûrement une résultante du gigantesque brassage de populations consécutif au déluge. La biosphère souffre profondément, des écosystèmes entiers s'effondrent. L'équilibre du monde microbien lui-même est bouleversé.

Ils s'arrêtèrent devant la tente de Gary, une grosse chose massive haubanée au sol, qui n'avait pas bougé depuis des années. Une lampe était allumée à l'intérieur.

— Ah, la douceur du foyer… fit-il.

Puis il se dit qu'il était temps de la prévenir :

— Écoute, Thandie, Elan Solitaire va venir te voir d'ici une heure. Il veut écouter ton rapport en privé avant de décider de la réponse plus publique à lui apporter.

— Pas de problème. J'ai eu le temps de travailler sur mes papiers dans le local de quarantaine, fit-elle en tapotant la bandoulière de son sac.

— En réalité, je ne le connais pas aussi bien que Michael. C'est sur son intervention que tu as été invitée ici. D'accord, les agences gouvernementales de Denver viennent nous briefer sur l'avancée du déluge et sur la situation globale, mais le gouvernement a ses idées sur la question, idées qui consistent généralement à convaincre les gens de ne pas bouger sauf en cas d'absolue nécessité. Tout le monde sait qu'il vaut mieux prendre ces salades avec un peu de recul.

— Et Elan Solitaire pense qu'une tempête pourrait frapper.

— C'est ce qu'il veut être en mesure d'apprécier.

— Bon, je suis prête à lui en parler. Ne t'en fais pas, tout se passera bien ; sauf que ça ne va pas rigoler. Alors, tu veux bien me laisser entrer ? J'ai hâte de rencontrer Grace.

Au centre de la tente, le toit était assez haut pour qu'ils puissent se tenir debout. Au jour qui filtrait à travers les parois de toile s'ajoutait la lumière d'une ampoule électrique – Cadillac City était raccordée à l'électricité – et ça sentait le café. Un breuvage infect, mais Michael aimait en garder une cafetière sur le feu pour chasser d'autres odeurs plus désagréables.

Michael Thurley était assis sur un pliant, selon son habitude, et regardait une émission d'informations gouvernementale sur un ordi nomade. Grace était roulée en boule sur des sacs de couchage étalés par terre et buvait un soda dans un quart en métal tout en faisant ses devoirs sur son ordi personnel. Ils se levèrent à l'entrée de Thandie, qui écarquilla les yeux en voyant Grace se lever. Dix ans, et elle était aussi grande que les adultes. Aussi grande que sa mère.

Michael, rasé de près, portait un pantalon foncé, des chaussures de cuir et une chemise blanche au col ouvert, la cravate dénouée.

— Thandie Jones.

Il lui serra la main.

— Ravi de pouvoir enfin vous rencontrer en personne.

— Moi de même.

— À propos, comment va Elena ? demanda Gary.

— Toujours aussi russe, et toujours aussi lunatique. La dernière fois que je l'ai vue, c'était dans le Gujarat.

— Le Gujarat ? s'étonna Michael.

— Les eaux de la baie du Bengale, après avoir envahi le Bangladesh et le nord de l'Inde, se sont déversées dans la mer d'Arabie. Isolant l'Inde, qui est devenue une île. Vous voyez, encore un événement hydrologique majeur. J'ai hâte d'aller la retrouver.

— Ça, j'imagine. Que voulez-vous boire ? Nous avons de l'eau, recyclée et filtrée, et quelque chose qui passe pour du café. Mais vous préférerez peut-être le Cola de Grace, fabriqué ici même, dans la ville.

— Du Cola de Cadillac City ! J'en ai bu, au poste de quarantaine. Tu savais qu'ils fabriquaient encore du Pepsi et du Coca, à Denver ? fit Thandie avec un grand sourire à Grace, essayant de l'inclure dans la conversation.

La jeune fille détourna le regard.

— En tout cas, que Dieu bénisse l'Amérique. Merci. Je me contenterai d'un verre d'eau.

— Mouais. Notre urine recyclée pétille plus que ce truc-là. Mais posez votre sac, asseyez-vous…

Pendant qu'il s'affairait, Thandie s'approcha de Grace, qui se laissa

tapoter l’épaule.

— Qu’est-ce que tu as grandi, dis donc !

— Alors vous avez connu ma maman…

Grace avait un accent compliqué, mélange d’américain, avec une forte coloration texane acquise dans le camp, et d’anglais – l’anglais châtié de Michael –, avec, par-dessus tout ça, un léger phrasé traînant, vestige du temps qu’elle avait passé parmi les Saoudiens.

— Je ne l’ai rencontrée que sur Internet. Je suis vraiment désolée de ce qui est arrivé.

— Je ne me souviens pas d’elle, répondit Grace, avant de se tourner vers Gary. J’ai des devoirs. Je peux aller chez Karen ?

Michael, qui apportait un mug d’eau à Thandie, fronça les sourcils.

— Ce n’est pas très poli. Tu es vraiment obligée d’y aller tout de suite ?

Thandie sourit et s’effaça pour laisser passer Grace.

— Vas-y, cocotte. On va parler boulot, de toute façon. File faire tes devoirs, va.

— Merci.

Son ordi nomade serré sur sa poitrine, Grace se précipita au-dehors et referma le rabat de la tente derrière elle.

Les adultes s’assirent sur des pliants légers. Gary accepta le mug de café que Michael lui proposait. Thandie but son eau à petites gorgées, en parcourant la tente du regard : la carpette séminole posée sur la grosse bâche qui recouvrait le sol, les malles et placards en plastique, les matelas de camping roulés, le coin cuisine avec le réchaud électrique, le gril et le petit crucifix de Michael accroché au piquet central, symbole de sa tentative de reconversion au catholicisme.

— Soyez la bienvenue dans notre yourte, dit Michael avec un formalisme tout britannique.

— J’ai vu pire, répondit Thandie.

— Je vous crois sans peine. Le fait de ne pas avoir été obligés de déménager durant toutes ces années nous a aidés à nous installer.

Thandie eut un grand sourire.

— Et vous voilà, en chemise et cravate, habillé comme si vous alliez au bureau tous les jours…

— Elan Solitaire dirige une ville, ici. Il apprécie une certaine tenue, même s’il n’insiste heureusement pas pour que nous portions le veston. J’ai une position assez importante, dans ce qui fait office de bureau du maire.

— Importante comme quoi ?

Il eut un sourire.

— Il n’y a que des Séminoles au-dessus de moi. Ce qui passe pour un poste de responsable, dans le coin.

— Et moi, je suis technicien de base, dit Gary. Je m'occupe principalement de la récupération de bois de construction et des programmes de recyclage. Au moins j'utilise mes compétences. Je dirige une sorte de service météo pour la ville.

Thandie le regarda. Gary avait l'air légèrement gêné. Un peu trop sérieux, peut-être. Elle finit son eau.

— Je suis contente d'avoir pu rencontrer Grace.

— Ce n'est pas facile pour elle, répondit Michael. Jusqu'à cinq ans, elle a été élevée par la famille de son père, une branche de sa famille, du moins. Une famille très fortunée. Elle avait des nounous, des domestiques. Ils l'ont pourrie gâtée. Et puis nous l'avons récupérée, Gary et moi. Je suppose que nous faisons un drôle de couple.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Thandie. Mais je suis impressionnée.

— Impressionnée ?

— Tu sais, Boyle, fit-elle en regardant Gary, avant de venir, je n'avais pas idée des raisons pour lesquelles tu restais là. Les recherches qu'on peut faire ici sont limitées. Mais maintenant, je comprends. Tu es resté pour Grace.

Gary hocha la tête, l'air un peu moins sur la défensive.

— J'étais là quand elle est née, dans cette cave. Le seul endroit où j'ai envie d'être, c'est avec elle. Je ne veux qu'une chose, la voir grandir.

— C'est le bon choix, mon ami.

Un raclement de gorge, dehors, devant la tente. Dans cette ville de toile, c'était le signal qui tenait lieu de coup frappé à une porte.

Gary se leva.

— Nous avons de la visite.

53

Elan Solitaire entra seul, mais Gary le soupçonnait d'avoir un ou deux gardes du corps qui l'attendaient, dehors, dans le soir tombant. Thandie se leva pour lui serrer la main.

Le Séminole était plus petit qu'on n'aurait pu s'y attendre, supposa Gary. Il portait une chemise et un pantalon classiques, en tissu synthétique, résistant. Il avait une soixantaine d'années, la peau foncée mais pas boucanée, les cheveux noirs coupés court et saupoudrés de gris. On aurait dit un homme d'affaires hispanique, plus qu'un chef de tribu.

Michael leur servit du café frais. Elan Solitaire sirota le sien, probablement par politesse ; les anciens étaient habitués à de meilleurs produits. Thandie et lui bavardèrent un moment. Thandie parla de son expérience passée, lui résuma sa carrière avant les inondations, et esquissa les grandes lignes de ce qu'elle avait fait depuis, des observations qu'elle avait menées. Gary sentit qu'ils se mesuraient comme deux combattants.

— Ne m'en voulez pas de tourner ainsi autour du pot, finit par dire Elan Solitaire. En réalité, ce n'est pas mon genre. D'habitude, j'aime bien couper court et aller droit au but.

Il avait un accent typiquement bostonien.

— Une habitude d'homme très occupé.

— Oui, mais là je sais qu'il faut que j'écoute très attentivement tout ce que vous me dites. J'ai dépensé une petite fortune en papier-monnaie du gouvernement pour vous faire venir ici, parce que Gary me dit que vous êtes la meilleure dans votre domaine. Nous vivons dans un monde de mensonges, de déni, d'aveuglement délibéré. Mon problème, c'est que je dois juger ce que vous me dites non seulement sur la base de vos paroles, mais aussi sur ce que vous êtes.

— Prenez-moi telle que je suis, dit Thandie d'un ton égal, alors même que Gary sentait que la moutarde commençait à lui monter au nez.

— Oh, c'est ce que je vais faire, répondit Elan Solitaire en se calant à son dossier. Mais je me demande ce que vous pensez de moi. Vous avez vu le monde. Vous attendiez-vous à rentrer chez vous, en Amérique, pour retrouver votre ami Gary dans un camp dirigé par un Indien ?

— Et pourquoi pas ? rétorqua Thandie en haussant les épaules. Tout est tellement sens dessus dessous, maintenant.

— Mon peuple vivait dans l'Est, en Floride. Nous avons été les premiers, en Amérique du Nord, à être confrontés aux colons européens. Ce ne fut pas une expérience plaisante, vous l'imaginez sûrement. Nous avons été pourchassés au point de friser l'extinction dans les Everglades. Mais nous avons survécu à tout, aux privations, aux épidémies, aux tentatives de génocide, à des générations de discrimination.

« Et puis, à la fin du vingtième siècle, un miracle s'est produit. Nous avons fait fortune au jeu – une fortune immense. L'argent nous a donné le pouvoir. Par exemple, nous avons racheté nos terres sacrées, qui étaient condamnées à une exploitation désastreuse par des entreprises aux motivations diverses et variées, et nous avons amorcé un projet de sauvegarde de notre langue. D'autres tribus, dans tout le pays, nous ont imités. Une espèce de tension recommençait à se faire sentir entre les Blancs et nous, et entre les différentes nations indiennes. Mais je pense que nous étions sur le point de trouver un équilibre nouveau – une façon de vivre dans un nouvel âge.

— Et c'est là que le déluge est arrivé, dit Thandie.

— Oui, c'est là que le déluge est arrivé. Encore une fois, nous avons été parmi les premiers frappés, les premiers obligés de déménager, les premiers à perdre la vie. Mais l'argent est toujours utile, n'est-ce pas ? Dieu m'a donné la sagesse, je crois, et l'argent m'a donné le pouvoir d'acheter ce qu'il fallait. De la terre. Des tentes. Des toilettes mobiles, ajouta-t-il avec un sourire. Avant, j'organisais des festivals de musique. Je sais comment héberger des milliers de gens dans un champ. Ici, c'est la même chose ; un Woodstock diluvien.

« Et voilà comment nous survivons quand d'autres ont tout perdu, ou se sont noyés, parce qu'ils n'ont pas pris les décisions qu'il fallait. Aujourd'hui, j'ai d'autres décisions à prendre.

— Oui.

— Beaucoup, dans ma famille, croient que même ça – le déluge –, c'est la faute des Blancs, que s'ils étaient restés chez eux, rien de tout ça ne serait arrivé. Vous pensez que c'est vrai, qu'il faut incriminer les actions humaines ?

— On n'en a pas encore de preuve concrète, fit Thandie avec une moue évasive. Les choses évoluent trop vite ; nous ne sommes pas assez nombreux, et il y a trop d'observations à faire. J'ai le sentiment que nous ne le saurons jamais avec certitude. Et puis, de toute façon, quelle importance ? Ce dont il faut nous préoccuper, c'est des symptômes de cette maladie globale, que nous en comprenions les causes ou non.

— Absolument.

Elan Solitaire fit un clocher avec ses doigts.

— Il se trouve que je suis informé de certaines conclusions

confidentielles du gouvernement fédéral. Il paraît que l'élévation moyenne du niveau de la mer est maintenant de près de deux cents mètres.

— Grosso modo.

— Alors, où va le monde, Thandie Jones ? Dites-moi ce que vous avez vu.

Elle hocha la tête. Et déploya un écran.

Toutes les cartes du monde avaient changé.

En Amérique du Sud, c'était comme si le déluge avait ôté de grosses bouchées du continent traditionnellement conique. Le bassin d'Amazonie était devenu une mer intérieure qui léchait les contreforts des Andes. Dans le Nord, les basses terres du Venezuela et de la Colombie avaient disparu sous les eaux, et dans le Sud, une mer faisait irruption par l'estuaire du rio de la Plata, submergeant l'Uruguay, le Paraguay et l'ouest de l'Argentine, et menaçant de séparer la cordillère des Andes du plateau brésilien.

En Afrique, alors que les eaux envahissaient l'Ouest et le Nord, les populations fuyaient vers les hauts plateaux du Sud. Pretoria émergeait comme un intervenant majeur, dans la région.

L'Australie était perdue, entièrement, à part les reliefs de l'ouest du continent et une frange de montagnes.

En Europe, de vastes populations, chassées des plaines du Nord, s'entassaient dans les régions surélevées du nord et du sud de l'Espagne, dans les pays méditerranéens, les Alpes, et en Scandinavie. L'Union européenne, désormais basée à Madrid, fonctionnait comme elle pouvait, essayant de régler une crise insoluble de flux de réfugiés, de pénurie de nourriture, de terre et d'eau, et de maladies.

— Mais la vraie fosse aux lions, c'est l'Eurasie, poursuivit Thandie. Nous n'avons pas de bonnes données sur le terrain ; nos meilleures informations viennent des satellites encore opérationnels. Nous savons que la Russie d'Europe a disparu, de la Baltique jusqu'en Sibérie. Seul l'Oural émerge encore. Il y a eu de gigantesques mouvements de population vers le Kazakhstan et la Mongolie. Les plaines de Chine sont inondées à l'est d'une ligne qui passe par Pékin, et les réfugiés fuient vers le nord. Les Russes et les Chinois se retrouvent face à face en Mongolie. Je pense que personne ne sait ce qui se passe là-bas, même pas les gouvernements concernés, pour autant qu'il en existe encore.

« Bref, les nombres parlent d'eux-mêmes. À ce jour, nous n'avons perdu que vingt pour cent environ des anciennes terres émergées, mais sur ces vingt pour cent vivait près de la moitié de la population mondiale.

— Et en Amérique du Nord ? demanda Elan Solitaire.

Elle afficha d'autres cartes.

— Dans l'Ouest, les zones côtières sont perdues, la mer a envahi toute la baie de San Francisco jusqu'à la vallée de Sacramento. Dans l'Est, les dégâts sont irréparables. Vous voyez : les eaux du golfe et de l'Atlantique sont entrées dans les terres, recouvrant la Louisiane, l'Arkansas jusqu'à Little Rock, le Mississippi, l'Alabama et la Géorgie jusqu'à Atlanta. La Floride a disparu, évidemment.

— Je suis au courant, pour la Floride.

— Les Carolines du Nord et du Sud sont sous l'eau à l'est d'une ligne qui passe par Charlotte. La côte Est a complètement disparu. La Virginie, Washington DC, Baltimore, Philadelphie, New York n'existent plus. La mer avance maintenant dans le bassin du Mississippi au-delà de Saint Louis. Chicago sera bientôt menacée par la montée des Grands Lacs, et une nouvelle voie maritime coupera le pays en deux.

Pourtant, l'Amérique survivait, plus ou moins. Les régions perdues dans l'Est étaient parmi les plus peuplées et les plus fertiles du pays. Mais dans l'Ouest, il y avait beaucoup d'espace. Les grandes plaines des Dakotas, du Montana et du Wyoming représentaient une surface plus vaste que la France, l'Allemagne et les Pays-Bas réunis, et comptaient moins de trois millions d'habitants avant l'arrivée des réfugiés. Le gouvernement essayait donc de voir au-delà des problèmes immédiats et concoctait un projet massif de construction et de relocalisation. On avait rappelé le coordinateur du Bureau de reconstruction et de stabilisation du Département d'État, qui avait vingt ans d'expérience dans la reconstruction de pays ruinés par suite de désastres naturels ou de guerres. Ce savoir-faire était à présent mis à profit sur le territoire national, à l'aide de fonds mobilisés à partir de ce qui restait des secteurs public et privé. Dans les années à venir, de nouvelles villes pousseraient dans les plaines, avec le soutien de l'arrière-pays agricole et industriel.

— C'est un projet fantastique, dit Thandie. Une sorte de programme de terraformation express.

— Et, dit Michael, un monstrueux tas d'argent remplira les poches d'un monstrueux tas de promoteurs.

— Ouais. Enfin, au moins, c'est visionnaire.

Elan Solitaire hocha la tête.

— Mais à court terme, *qui* du Texas ? Et de nous ?

Thandie traça un contour sur la carte.

— Pour le moment, la menace devient critique le long d'une ligne qui descend vers le sud, jusqu'à San Antonio, en passant par Dallas-Fort Worth, Waco, Temple et Austin. D'ici peu, les habitants vont être obligés de déménager. Deux millions de gens à San Antonio, près d'un million à Austin, six millions rien que dans la région de Dallas-Fort

Worth, la quatrième zone urbaine des États-Unis…

— Tous ces gens. Et qui viennent par ici…

— Ça, vous pouvez parier dessus.

Elan Solitaire eut un sourire.

— En réalité, je ne parie jamais. Je me contente d'empocher les gains. Il paraît que le gouvernement envisage de réquisitionner des terres dans la Queue de la Poêle pour accueillir les réfugiés. Ils parlent d'y envoyer l'armée.

— C'est ce que j'ai entendu dire aussi.

— Donc, les fédéraux vont nous envoyer la moitié de Dallas. Ils vont faire de cet endroit un gigantesque bidonville. Et nous serons submergés par des hordes de réfugiés.

— C'est bien pour ça qu'il faut faire des plans, répondit Thandie d'un ton égal.

Elan Solitaire hocha la tête.

— En tout cas, pour moi, c'est clair. Nous nous en étions bien tirés, jusqu'ici. Mais maintenant, nous devons déménager.

— Déménager ? répéta Gary. Toute la ville ?

— Nous sommes trop près de la marée humaine montante. Nous devons nous retirer un peu plus haut sur la plage.

Pendant qu'Elan Solitaire discutait des détails avec Thandie, Gary tournait et retournait le problème dans sa tête.

Déménager la ville paraissait impossible. Mais ça semblait malgré tout une meilleure solution que d'attendre ici, les bras ballants, que les millions de réfugiés de Dallas surgissent des canyons comme des rats sortant des égouts. Enfin, ça, bien sûr, c'était le point de vue égoïste d'un homme qui avait le ventre plein, de quoi boire, un endroit où dormir, et qui regardait de haut ceux qui n'avaient rien.

Gary réfléchit à sa propre position. Il devait faire sortir Grace et Michael de là avant l'arrivée de la marée humaine. Point final. Rejoindre l'improbable migration d'Elan Solitaire semblait être un meilleur pari que de jouer le coup perso, ce qui reviendrait à les réduire au rôle de trois réfugiés dépenaillés comme tant d'autres.

Si ça ne marchait pas, ils seraient peut-être obligés de remonter plus haut, à l'ouest des Rocheuses. À moins que… à moins qu'ils n'acceptent l'invitation de Lily Brooke à la rejoindre dans les Andes…

Michael le regardait gravement, procédant à ses propres calculs intérieurs.

Gary prêta de nouveau l'oreille à l'échange qui se déroulait à côté de lui :

— Vous avez vu des horreurs, disait Elan Solitaire à Thandie. Les horreurs de l'exode. Des écosystèmes entiers détruits. Mais vous avez dû voir des merveilles, aussi.

— Oh oui. Le monde entier se métamorphose en quelque chose de nouveau. J'ai vogué en bateau au-dessus de la transgression de l'Amérique du Nord – au-dessus des États de l'Est inondés. Le monde se rapproche de ce qu'il était au Crétacé, avant la chute de l'astéroïde qui a exterminé les dinosaures, un monde de mers peu profondes. Mais les nouveaux écosystèmes lagunaires n'auront peut-être pas le temps de s'installer avant d'être noyés à leur tour. Ce qui va arriver ensuite, nous ne pouvons pas le dire.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas dire jusqu'à quelle hauteur l'eau pourrait monter ? Les pouvoirs publics n'ont pas de projections, ou ils ne veulent pas le dire ?

— Les gouvernements survivants n'ont pas de modèle crédible, à ma connaissance. Même à Denver, ils se refusent à affronter le pire, à imaginer un avenir qu'ils ne pourraient pas gérer. C'est devenu un problème idéologique. Du même genre que les vieilles querelles sur le changement climatique. Les conseillers du gouvernement nient le déluge, parce que c'est ce que les politiques veulent entendre, alors même que l'eau leur lèche les pieds. Et le déni est de la mauvaise science.

— Et la bonne science, où est-elle, là-dedans ?

— Les données sont fragmentaires, répondit Thandie. Elles le sont toujours. Masquées par les soulèvements locaux, les points chauds, d'autres effets. Ce que je vais vous dire est à prendre avec des réserves…

— Je ne suis pas un imbécile, mademoiselle Jones, répondit Elan Solitaire d'un ton neutre. Dites-moi ce que vous croyez.

— L'élévation du niveau de la mer s'accélère, lâcha-t-elle platement. Il semblerait que nous soyons installés dans un paradigme d'évolution à long terme. Pendant les cinq dernières années, la montée s'est maintenue assez près d'une croissance exponentielle à un taux de quatorze pour cent par an. Mais évidemment, elle est fonction de facteurs complexes.

— J'ai dirigé des casinos, répondit-il en faisant la grimace. Les intérêts composés, je sais ce que c'est. Il en résulterait un doublement de l'élévation tous les cinq ans. Et si ça continue… ?

— Je vous laisse le soin de faire les calculs.

Il secoua sa lourde tête et fit à nouveau un clocher avec ses doigts. Il n'avait pas l'air aussi choqué que Gary s'y serait attendu.

— Eh bien, c'est en tenant compte de tout ça que je dois réactualiser mes plans.

— C'est ce qu'il me semble. Je tiens à votre disposition un rapport plus détaillé, sur mon ordinateur portable.

Il écarta cette proposition d'un geste.

— Plus tard. Vous avez des enfants, docteur Jones ?

— Non.

— Si vous en aviez, vous trouveriez beaucoup plus pénible d'observer la souffrance du monde.

— Ça, j'imagine. Mais je veux croire que je ferais mon boulot quand même.

— Sans doute. Quoi qu'il en soit, moi, j'ai des enfants, et je ne fais pas le même métier que vous. Mon devoir…

Ils continuèrent à parler tandis que la nuit tombait et que la lueur de la lanterne emplissait la tente. Michael refit du café. Au bout d'une heure, Gary commença à s'inquiéter du dîner.

Et deux heures plus tard, Grace appela Gary sur son portable pour dire qu'elle restait dormir chez son amie Karen.

54

Juin 2029

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

La webcam que sœur Mary Assumpta tenait d'une main tremblante au-dessus de sa tête avait saisi avec une vivacité criante les foules qui grouillaient sur le mont Palatin, autour des ruines monumentales des palais des empereurs romains. Par instants, au gré des mouvements erratiques de la caméra, on entrevoyait ce qui restait de Rome inondée, l'antique ville de nouveau réduite aux sept collines sur lesquelles elle avait été fondée.

La police italienne, positionnée un peu partout sur le mont Palatin, observait la situation avec nervosité. Une longue expérience prouvait que les fidèles ne se comportaient pas toujours formidablement, et un mouvement de foule, ou pire, une soudaine panique, pouvait avoir des conséquences catastrophiques. En outre, par une journée pareille, on ne pouvait écarter la menace du terrorisme.

Et puis la foule remarqua le bruit de l'hélicoptère.

La caméra de sœur Mary balaya les ruines, renvoya une image brouillée de ciel bleu. Enfin, elle cadra l'hélicoptère, aux couleurs combinées de la police italienne et du jaune de la papauté.

L'hélicoptère abaissa une cage vers le palais Flavien. Et quand elle remonta, le Saint Père s'élevait dans les airs, entouré par ses cardinaux et des gardes du corps tout de noir vêtus, lui en robe d'un blanc éclatant, la main levée pour bénir la foule. D'où monta un grand murmure, plutôt un gémissement qu'un cri, et le micro de la webcam enregistra sœur Mary marmonnant comme une mitraillette un crépitement de prières en irlandais.

D'après la rumeur, le pape allait regagner sa terre natale, l'Amérique ; il continuerait à s'adresser à ses ouailles grâce aux moyens modernes de communication. Mais tout le monde, sur le mont Palatin, savait que ce jour-là la papauté abandonnait Rome. Le Vatican était déjà perdu ; c'était la fin d'une turbulente histoire de deux mille ans.

L'hélico monta dans le ciel et vira vers l'ouest, vers la mer qui montait toujours, et le porte-avions américain qui attendait le Saint Père. La police fit mouvement dans la foule, essayant d'amorcer le processus de dispersion.

Quelqu'un cria, avec un accent australien à couper au couteau :
— Prochain arrêt, La Mecque !

55

Août 2031

Amanda envoya une voiture de l'autre côté de Cuzco, chercher Lily qui l'attendait non sans appréhension.

La voiture s'arrêta en douceur devant sa porte. C'était une limousine à moteur à hydrogène de Nathan Lammockson, un nouveau modèle profilé comme un requin, dont l'intérieur sentait bon. Elle repartit en silence.

Il y avait onze ans maintenant qu'ils étaient arrivés à Project City, six ans que Benj était mort. Lily et sa sœur se voyaient rarement. La tension entre Amanda et Piers était devenue insupportable après la mort de Benj. Et l'obsession particulière de Piers pour Kristie, évidente pour Lily depuis qu'Ollantay la lui avait fait remarquer – il y avait pourtant des années de ça –, ne s'était jamais estompée, ce qui n'arrangeait rien.

Mais Kristie avait pris contact avec sa mère et sa tante pour leur demander de venir à Chosica, où Ollantay, ainsi que Lily l'avait appris avec surprise, travaillait sur le projet de Troisième Arche de Lammockson. Lily ne voyait pas comment elle aurait pu décliner une telle invitation. Et elle ne voyait pas comment Amanda aurait pu l'ignorer non plus. Alors elle avait appelé Amanda pour lui suggérer qu'elles en parlent, et elle avait été quelque peu étonnée qu'Amanda accepte de la rencontrer.

Au moins, la voiture était confortable. D'une certaine façon, elle symbolisait à merveille la vision de Lammockson pour Project City, se dit Lily, une vision qui voyait enfin le jour, dix ans après la fondation de la ville. Les deux centrales nucléaires et les fermes à énergie solaire et éolienne séparaient l'eau en hydrogène et en oxygène, assurant l'alimentation en carburant des engins agricoles et des rares véhicules privés de la ville, dont le réservoir servait en fait de batterie mobile. Cette voiture était l'emblème d'un nouveau mode de vie, avec ses systèmes distribués, adaptables, résilients, à longue durée de vie, propres, sans obsolescence et sans déchets. En tout cas, c'était le rêve.

Et c'était dans cette Utopie high-tech, statique, auto-centrée, qu'Amanda vivait en permanence. Elle s'aventurait rarement hors de chez elle, et quand elle y était obligée, elle se précipitait dans l'une des limousines de Villegas, respirant à peine les mauvaises odeurs et

le gaz carbonique de la ville. En tout cas, elle ne voyait jamais rien de l'hinterland, l'arrière-pays qui entourait Project City, les bidonvilles comme P-Ville, la souffrance et le chaos qui régnaient sur le pas de la porte de Nathan.

Arrivée au palais miniature de Villegas, Lily descendit de voiture avec une curieuse réticence.

Un majordome la fit entrer dans le vieil hôtel, où elle fut accueillie par un froid mordant, providentiel, dû à une unité de climatisation pillée à l'ambassade américaine de Lima. Lily ôta, devant le miroir placé à la porte, son chapeau, son poncho réfléchissant et la crème solaire dont elle s'était enduit le visage. Elle eut du mal à enlever la pommade huileuse des rides qui lui barraient le front. Cinquante-cinq ans…

Le majordome, Jorge, attendit. Il était au service d'Amanda depuis des années. Il préparait un doctorat de biotechnologie au collège technique de Nathan, et il était légèrement surqualifié, s'agissant de prendre les manteaux des invités. Mais quand on était riche, à Project City, on n'avait que l'embarras du choix parmi les essaims de réfugiés qui se bagarraient pour quitter les plaines. Il y avait des gens brillants, formidables, qui faisaient des boulots bien pires pour avoir le privilège de vivre dans les hauteurs.

Jorge la conduisit vers le grand salon, naguère le hall de l'ancien hôtel, avec son mur de pierre inca. Amanda était assise sur un canapé en cuir, à l'aise, en pantalon, les jambes repliées sous elle, un verre à moitié plein à la main. Sur le grand écran plasma passait un soap opéra. Un échantillon de l'intarissable torrent de sports et de drames écrits à l'ordinateur et déversés par le service diffusion de Project City, doublé en anglais, en espagnol ou en quechua, selon les goûts. Cela participait de la stratégie de Nathan pour anesthésier la population qu'il abritait sous son aile. Amanda ne vint pas à la rencontre de sa sœur. Elle se contenta de lever son verre.

— Assieds-toi. Prends ce que tu veux. Jorge va te servir. La vodka de pomme de terre n'est pas trop mal, une fois qu'on est immunisé.

Ça, au moins, ça ressemblait bien à l'Amanda qu'elle connaissait.

— Je vais prendre comme elle, s'il vous plaît.

Jorge s'inclina et se retira.

Lily s'assit prudemment au bord d'un des vastes canapés de la pièce.

Amanda regardait son soap opéra. À plus de cinquante ans, elle était encore belle, se dit Lily. Mince, adoptant toujours inconsciemment ces postures flexibles que les hommes trouvent tellement séduisantes. Mais l'amertume qui l'avait envahie quand Benj s'était fait tuer, à P-Ville, se lisait dans le pli de sa bouche et

rétrécissement de ses paupières.

Le salon, tout de cuir luisant et de parquet ciré à mort, était orné d'objets récupérés dans les villes submergées. Juan Villegas, qui était d'origine catholique, avait acquis une belle collection d'objets d'art liturgique, présentés dans des vitrines de verre à l'épreuve des balles, une rangée de calices alignés comme des trophées sportifs. On disait qu'il s'était fait remonter une porte provenant de la cathédrale de Lima.

Jorge revint avec le verre de Lily et s'éclipsa. Lily le goûta ; un vrai tord-boyaux.

— Alors, commença-t-elle d'un ton mal assuré. Où est Juan, aujourd'hui ?

Amanda agita une main et le volume sonore de la télé baissa.

— Dehors, avec la Garde sacrée. Il ne devrait pas tarder à rentrer. Tu ne changes pas, hein ? ajouta-t-elle en regardant Lily. Encore un peu plus coriace, peut-être.

— Merci.

— Mais tu es pâle.

— C'est l'écran total. Et les chapeaux. Il fait chaud, dehors, Amanda.

— C'est pour ça que je ne sors jamais. Tu travailles toujours sur les plantes génétiquement modifiées ?

— Oui. Et sur le programme agricole de Nathan en général.

Elle lui parla de ses projets, de la façon dont les chercheurs de Nathan se démenaient pour résoudre la pression sur les terres agricoles encore disponibles. Les nouveaux cultivars de maïs, de blé et de riz résistaient à la sécheresse, et étaient plus nutritifs que les anciennes souches. La technique la plus radicale consistait à transformer des variétés de plantes vivrières en plantes vivaces : du blé, de l'orge et du maïs qu'on n'aurait pas besoin de ressemer. Ça permettrait de faire d'énormes économies de labours, et les systèmes radiculaires permanents s'enfonceraient plus profondément pour chercher l'eau et les éléments nutritifs, de plus en plus rares à la surface. Avant les inondations, l'Argentine et le Mexique étaient en pointe dans le domaine des cultures transgéniques, et il n'avait pas été difficile de recruter des généticiens pour ce genre de travail.

Il y avait aussi un programme d'adaptation à plus long terme. Au fur et à mesure que la mer montait, tout se passait comme si les fermes étaient sur un ascenseur qui descendait. Pour le moment, les plantes cultivées étaient adaptées aux zones montagneuses. Mais dans l'avenir, lorsque les zones écologiques migreraient vers le haut, il se pourrait qu'ils doivent s'atteler à des cultures d'altitudes moins élevées. Le seul fait de se poser ces questions avait quelque chose d'étrange et de terrifiant, mais Nathan insistait pour qu'ils s'y

préparent malgré tout.

Lily essaya d'expliquer à Amanda le bien que ça pouvait faire de se retrouver parmi les choses vertes qui poussaient, même si la campagne était étrangement silencieuse. Il n'y avait plus beaucoup d'animaux d'élevage ; on gardait les poules et les cochons pour manger les déchets des hommes, ce qui optimisait l'utilisation de la terre, mais le bétail, les moutons, et même les alpagas et les lamas indigènes, étaient devenus trop coûteux. Et c'était apparemment pareil partout dans le monde. Un événement d'extinction parmi les animaux domestiques, voilà qui était vraiment extraordinaire.

Amanda écoutait, mais il était clair qu'elle se désintéressait de tout ça, et elle reporta son attention sur les images vacillantes de son soap.

Lily se tut, plongea ses lèvres dans sa vodka et dit :

— Enfin, voilà… Et Kristie… ?

Amanda haussa les sourcils.

— Elle veut quelque chose. Elle ne reprend contact avec moi que quand elle a quelque chose à me demander. En dehors de ça, pour savoir ce qu'elle fabrique, je n'ai que les rapports des flics d'AxysCorp. Juan a eu accès à son dossier personnel. C'est fou tout ce qu'on peut découvrir sur les gens, grâce à ça.

— Allez, fit Lily. Kristie n'est pas une criminelle.

— Peut-être pas, mais le mois dernier son petit copain quechua était à deux doigts de se faire condamner pour avoir détourné des expéditions de pommes de terre de la zone de Titicaca. C'est vraiment un crétin. J'ai dû tirer pas mal de ficelles avec Juan pour le faire transférer à Chosica et au projet d'Arche. Sans ça, il aurait été exilé.

Exilé… c'est-à-dire banni de toutes les communautés des Andes sous le contrôle direct ou indirect de Nathan, et donc renvoyé dans les ténèbres extérieures, le chaos, la famine, l'exode et les épidémies.

— Et évidemment, il aurait emmené Kristie avec lui. Ou plutôt, elle l'aurait suivi dans l'exil. Cela dit, elle n'aurait pas eu le choix. Juan y aurait veillé. Il soutient la Nouvelle Alliance avec fanatisme, tu sais. Avec lui, maintenant, c'est tout blanc ou tout noir. Si Ollantay n'avait pas fait preuve d'un restant de sens commun et fait marche arrière, je n'aurais pas pu le convaincre d'épargner ce petit con, et Kristie avec lui. Et pourquoi l'aurait-il fait ?

D'une grande gorgée, elle siffla son verre de vodka et le posa sur le bras du canapé. Jorge apparut, sortant de nulle part, avec un verre plein, qu'il substitua à l'autre en douceur. Il y avait de la buée sur les parois du cristal rafraîchi.

— Cette fois, c'est différent, dit Lily. Elle m'a contactée en même temps que toi. Peut-être qu'elle a des nouvelles. Ou bien, elle veut juste nous voir…

— Tu rêves.

— Allons-y ensemble, répondit Lily, impulsivement. Je dois descendre vers la côte, demain. Ils prévoient une nouvelle plongée vers Lima. Sanjay McDonald devrait y être. Il fait des recherches scientifiques pour Nathan.

— Sanjay ? Qui est-ce ?

— Un spécialiste du climat. Il était à Londres. Un associé de Thandie Jones. Qui connaissait Gary. Pour autant que je sache, Gary est toujours avec Grace, quelque part aux États-Unis. Avec un peu de chance, Sanjay aura des nouvelles d'eux.

Une fois de plus, les yeux d'Amanda retournèrent se poser sur le soap murmurant. Au fil des ans, elle se souciait de moins en moins des otages de Barcelone. Contrairement à Lily : alors que sa propre famille se désintégrait autour d'elle, les liens de Lily avec ses compagnons de captivité semblaient se renforcer.

— Peu importe, dit Lily. Quand je reviendrai, allons voir Kristie ensemble, toutes les deux.

— Toi, moi, et Michaelmas, tu veux dire.

— Piers est mon compagnon, dit Lily avec raideur. Il se préoccupe de nous.

— C'est un obsessionnel morbide qui ne s'intéresse qu'à Kristie.

— C'est une connerie. Une faiblesse. Qu'il domine parfaitement.

Ce n'était pas faux ; c'était un trait de sa personnalité que Piers lui-même détestait.

Lily avait depuis longtemps surmonté l'étrange et surprenant accès de rancœur éprouvé en découvrant les sentiments de Piers pour Kristie. Elle savait que Piers ne l'avait jamais aimée et ne l'aimerait jamais ; en réalité, elle en était arrivée à penser que malgré un divorce et deux liaisons qui avaient mal fini il n'avait jamais vraiment aimé personne avant. Il semblait que, pour une raison ou une autre, probablement une conséquence de ces dernières années de cauchemar, il avait fait une fixation sur Kristie, une fille qu'il connaissait à peine. Mais il avait une cinquantaine d'années, maintenant, et Kristie n'en avait que vingt-six. Son amour pour cette petite jeune était une sorte de deuil.

Enfin, se disait Lily, si je peux vivre avec ça, toi aussi tu dois y arriver, Amanda.

Mais elle savait que le problème qu'Amanda avait avec Piers n'était pas seulement sa fixation particulière, pathétique, pour Kristie. Non, son problème était qu'elle avait fini par lui mettre sur le dos la mort de Benj, pris dans un tir croisé, à Pizarro-Ville. Piers était officiellement responsable de la sécurité. Il endossait pleinement cette culpabilité, même si, de toutes les façons moralement envisageables, il n'y était vraiment pour rien. Mais ça, Amanda ne voulait pas l'entendre.

— Écoute, Piers n’est pas un mauvais homme. Il assume ses responsabilités comme chacun de nous, ici. Nous avons tous nos faiblesses. Nous faisons tous des erreurs.

Amanda se renfrogna et détourna le visage.

— Juan ne fait pas d’erreurs. Ou il ne croit pas en faire. Pour le moment, il est en patrouille avec la Garde sacrée, au pied des montagnes, à la recherche de réfugiés.

Les eaux continuaient à monter, approchant maintenant le niveau stupéfiant de quatre cents mètres, et le flux de réfugiés se poursuivait sans relâche. C’est ainsi que Nathan avait créé la Garde sacrée, composée d’unités coriaces, équipées d’armes lourdes, qui s’aventuraient dans le chaos et faisaient ce qu’il fallait pour détourner les essaims de réfugiés. Beaucoup de gardes étaient recrutés à Pizarro-Ville. Des pauvres, désespérés, qui se battaient pour garder le peu qu’ils avaient.

— C’est très dur, dit Lily. Je n’en serais pas capable.

— C’est bien le problème, dit Amanda. Juan non plus. Ou il n’en aurait pas été capable sans les adeptes de la Nouvelle Alliance. C’est un homme de conscience, crois-le ou non. Il a besoin de trouver une justification à ses actes.

Lily connaissait la théorie : si Dieu avait rompu l’alliance qu’il avait conclue avec Noé après le déluge biblique – « J’établirai mon alliance avec vous ; et il n’y aura plus de déluge pour détruire la Terre », comme il était dit dans la Genèse –, ça ne pouvait être que parce que les hommes l’avaient rompue avant. Mais Dieu punissait-il toute l’humanité ? Assurément, ceux qui avaient eu la sagesse de gagner assez tôt les hauteurs étaient une race d’élus, sortis du troupeau de pécheurs, et ils avaient le devoir de se préserver pour la nouvelle ère post-diluvienne à venir. Au contraire, ceux qui n’avaient pas eu l’intelligence de se préparer faisaient ainsi l’aveu de leur faiblesse aussi bien que de leurs péchés. Et donc, les élus des hauteurs avaient le devoir sacré de rester en vie, et de se cramponner à leur territoire.

— Ils ont eu des réunions à ce sujet ici même, dit Amanda en tortillant une boucle de ses cheveux. Des types du genre hommes d’affaires comme Juan, mais aussi des soldats, des médecins et des prêtres. J’ai dû leur servir des boissons et des amuse-gueule pendant qu’ils parlaient de la meilleure façon de tirer sur les réfugiés à la mitrailleuse, et de la justification morale des éliminations.

— « Les éliminations » !

— Il y avait un médecin, parmi eux, qui parlait d’« apoptose » : un phénomène qui se produit dans l’organisme lorsque des cellules malsaines se suicident pour permettre aux cellules saines de se développer. C’est devenu une théorie assez élaborée. Ils ont rédigé des

pages et des pages pour justifier leurs actions. Tout un laïus qu'ils ont mis en ligne. Tu peux le lire, si ça te dit.

— Mon Dieu, Amanda… Je me demande comment tu fais pour gérer ce truc-là.

Tout à coup, Amanda s'enflamma :

— Je déteste tout ça, si tu veux savoir ! Tu ne comprends pas ? Je déteste tout, la façon dont on vit ici, derrière des murs, entourés de barbelés, avec des miradors et des mitrailleuses, pendant que le reste du monde crève de faim, Nathan et ses projets dingues, ses cultures artificielles, ses mines sous l'océan et sa connerie d'Arche, les gens comme Juan, qui étaient des types plutôt bien, dans le temps, et qui deviennent complètement cinglés à cause de ce qu'il faut faire pour rester en vie ! Et moi je suis là, avec mon fils mort et ma fille qui ne me parle plus, sauf quand elle a besoin de moi pour lui éviter d'aller croupir en prison… Tout ça me fait horreur ! Ma vie a commencé à se barrer en couilles quand Jerry nous a plaqués, et ça n'a pas cessé de se dégrader depuis. Quand on était enfants, à Fulham, je n'aurais jamais imaginé que ça finirait comme ça.

— Bien sûr.

Lily éprouva la pulsion soudaine de s'approcher d'elle pour la réconforter. Mais Amanda détourna le regard.

Lily se leva, posa son verre.

— Il faut que je me prépare pour mon voyage à Lima. Je t'appelle en rentrant. Et on ira voir Kristie ensemble, d'accord ?

— Comme tu veux.

Amanda vida son verre et agita la main, faisant remonter le son du soap opéra. Les voix enflèrent si fort qu'elles résonnèrent à travers la pièce comme un coup de tonnerre.

56

Piers dut user de son influence pour que Lily obtienne une place dans un hélicoptère de ravitaillement qui allait à Lima.

L'hélicoptère atterrit dans un nuage de coton blanc. La côte était drapée dans le brouillard bas, tenace, que les habitants de Lima appelaient naguère le *garua,* au milieu duquel se dressa soudain la superstructure massive, complexe, du derrick de forage que Lammockson avait installé au-dessus du cœur de la cité immergée pour ses opérations de récupération.

L'hélicoptère se posa sur le pont supérieur de la plate-forme, et Lily descendit.

La plate-forme était entourée par une rambarde et des plaques de Plexiglas, et on pouvait aller jusqu'au bord. La mer, grise et agitée, se fondait à l'horizon dans le *garua.* Elle aurait pu être au milieu de l'océan. En réalité, elle se trouvait juste au-dessus d'une mégacité, dont rien, aucun signe, n'indiquait la présence.

Un employé d'AxysCorp vint en courant à sa rencontre, un jeune homme à l'air sérieux, mandaté par Piers. Sanjay était sur la plate-forme, mais il supervisait une descente en submersible vers Lima, et elle avait du temps devant elle, une heure peut-être. Le sous-fifre essaya de la convaincre de descendre se mettre à l'abri, manger quelque chose, peut-être boire une bière, et regarder la télévision. Elle refusa. Elle avait besoin d'air. On lui donna un gros ciré, qu'elle enfila sur sa combinaison, une tasse de café, et elle s'éloigna de la nounou de Piers pour faire le tour de la plate-forme.

Elle passa entre des amas de machines qui évoquaient un jardin de sculptures, autour desquelles s'affairaient des ouvriers casqués, en combinaison. Elle reconnut certaines des opérations qui se déroulaient sous ses yeux. La plupart des interventions de récupération étaient effectuées à distance, à l'aide de grues qui immergeaient entre les bâtiments submergés des robots dotés de bras manipulateurs et d'outils de découpe. Après des années de pillage systématique, Lima, comme toutes les cités submergées du monde, recelait encore des trésors stupéfiants.

Mais Lammockson avait toujours plusieurs longueurs d'avance, et la plate-forme servait aussi à tester des technologies plus avancées. D'après ses experts, le sous-sol de l'océan regorgeait d'or, de zinc, de cuivre, d'argent et de plomb, des métaux indispensables pour la survie à long terme de la civilisation. Les savants savaient où chercher : les

sources hydrothermales formaient de grands dépôts volcaniques, des gisements massifs de sulfures sous-marins. De l'eau à quatre cents degrés circulait dans des failles profondes des fonds marins, dissolvant les métaux des roches qui se précipitaient au contact des eaux plus froides, formant des monts coniques, les « fumeurs noirs ». Lammockson créait donc une unité de forage sous-marin. Il avait d'autres équipes d'experts, chargées de la localisation des gisements de pétrole sous-marins. Les forages avaient naguère suscité l'indignation, à cause des nuisances que le bruit, les panaches de sédiments et les turbulences pouvaient causer aux écologies sous-marines si fragiles. Mais personne ne s'en souciait plus maintenant – ou, du moins, personne n'était plus en mesure de faire la police sur la question.

Lily regardait une équipe descendre un nouvel engin par-dessus bord lorsque Sanjay s'approcha d'elle, petit, compact, vêtu de la combinaison AxysCorp standard.

— Lily ! Qu'est-ce qu'une terrienne de ton espèce fait sur un vieux baquet rouillé comme celui-ci ?

Chaque fois qu'elle retrouvait un visage du passé, Lily se sentait submergée par un spasme d'émotion, une sorte de nostalgie particulière. Elle serra Sanjay contre elle.

— C'est bon de te revoir.

Il se laissa faire de bonne grâce et lui rendit son étreinte. Hormis quelques poils gris dans la barbe, Sanjay ne faisait pas ses quarante-cinq ans.

— Tu veux descendre dans la plate-forme ? demanda-t-il. Il y a des salons, des bars. Tu ne veux pas te mettre un peu à l'abri de ce vent furieux ?

— Et toi ? Ça te dit ?

— Je suis dans la salle de commande depuis des heures, à renifler la fumée des cigarettes, la bière aigre et la mauvaise haleine des buveurs de Coca. Alors je préférerais rester au grand air, si ça ne t'ennuie pas.

— Pas du tout. Fais-moi faire le tour.

Lily poursuivit, avec lui, sa lente déambulation sur la plate-forme. Sanjay lui demanda des nouvelles d'Amanda, et il lui parla de ses enfants et de leurs mères dans l'archipel d'Écosse, où une nouvelle et extraordinaire société amphibie émergeait parmi les clans.

La plongée que le véhicule d'immersion profonde venait d'effectuer s'était bien passée, lui dit-il.

— Bien que, ces temps-ci, je sois rarement amené à plonger moi-même, loué soit Ganesh. Regarde, on le voit, là.

Il lui indiqua un bathyscaphe disgracieux qui flottait sur l'eau, suspendu à une grue. Il ressemblait bizarrement à un sous-marin

conventionnel coupé en deux. La section était hérissée de bras manipulateurs, de caméras et de hublots.

— C'est un appareil de conception chinoise. Le COMRA. Ça veut dire China Océan Minerai Resources R & D Association. C'est l'association chinoise de recherche et développement sur les ressources minières océaniques.

— Un sous-marin chinois !

— Acheté à prix d'or par Lammockson pour AxysCorp – ainsi que des villas luxueuses à Project City pour ses ingénieurs et son équipage. L'un des engins les plus modernes conçus avant le déluge. La plongée dans Lima s'est bien passée. On a pu descendre vers le centre culturel, sur la plaza Mayor, et les boutiques de Miraflores. San Isidro, le quartier des affaires, est assez accessible. Et on a de bonnes données scientifiques. En réalité, la plongée a été financée par une communauté quechua, quelque part dans les Andes. Ils avaient des trucs à récupérer.

Ce qui mit la puce à l'oreille de Lily. Elle se demanda si ça avait quelque chose à voir avec Ollantay. D'un autre côté, le pillage de Lima ne la passionnait pas.

— J'ai eu des nouvelles de Gary Boyle, dit Sanjay.

— Par l'intermédiaire de Thandie Jones, j'imagine ? Il y a des années que j'ai perdu le contact avec lui.

— Eh bien, il est dans un endroit d'où il n'est pas facile d'envoyer des cartes postales.

— Où ça ?

— C'est toute la question. Nulle part…

Il lui raconta que Gary faisait maintenant partie d'une communauté itinérante, des milliers de gens qui erraient dans les États de l'Ouest surpeuplés.

— Ils marchent depuis des années. Depuis qu'ils ont été obligés de quitter leur camp, à Amarillo, ils n'ont pas réussi à trouver un endroit où s'installer de façon permanente. Il paraît que c'est partout pareil, ajouta Sanjay en haussant les épaules. Des allées et venues phénoménales de populations errantes, à la recherche d'un lieu où se poser.

— Grace est toujours avec lui ?

— Oh oui. Et Michael Thurley, aussi.

— Ça lui fait quoi, maintenant, à Grace ?… Seize ans ?

— Oui. Et c'est une ado pas facile, d'après Thandie.

— C'est signe de santé, dit fermement Lily. Je voudrais bien pouvoir faire quelque chose pour eux.

— Il y a toujours un lien entre vous, les survivants de Barcelone, hein ? Gary va bien. C'est lui qui voudrait probablement pouvoir faire quelque chose pour toi.

Ils convinrent d'en reparler plus tard. Lily lui dit qu'elle allait rendre visite au projet de Troisième Arche de Lammockson pour voir Kristie. Elle proposa à Sanjay de l'emmener.

— Volontiers. Une arche numéro trois ? Je me demande ce que Nathan nous réserve encore…

— Tu verras ce qu'il y a à voir. Cela dit, il ne nous raconte rien.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Tu n'as pas l'air d'apprécier, on dirait.

— Je me tiens à l'écart de ses entreprises les plus baroques. Il y a un je-ne-sais-quoi de tordu dans ses super-projets. D'obsessionnel, si tu vois ce que je veux dire. Il espère maîtriser le monde grâce à la technologie. Alors que tout autour de nous…

D'un geste, elle engloba l'océan gris qui allait et venait sur les restes inondés de Lima.

— Je vois, répondit pensivement Sanjay. Mais peut-être qu'à des époques comme ça, on a besoin de gens qui ont des grandes idées. Des Nathan Lammockson. Parce que, ce qui est sûr, c'est qu'on a besoin de solutions d'envergure. La folie comme ressource évolutionnaire de dernier ressort, ajouta-t-il avec un sourire. Ne dis pas à Nathan que je t'ai dit ça. Je n'aurais plus qu'à m'enrôler parmi l'équipage du COMRA. On se retrouve à l'hélico.

— D'accord.

Mais alors qu'il tournait les talons, elle lança, dans son dos :

— Au fait, tu as dit que la plongée avait été financée par un groupe quechua. Qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

— Ils ont envoyé un robot télécommandé dans la cathédrale. Ils ont remonté un cercueil, dit-il avec un sourire. Les ossements de Pizarro !

57

Chosica, mille mètres au-dessus de l'ancien niveau de la mer, avait jadis été un lieu de villégiature dans l'intérieur des terres pour les habitants de Lima. Elle se trouvait sur la Rimac, mais hors de la vallée fluviale ; le paysage était désertique, les pentes des montagnes caillouteuses grillaient au soleil. Pour héberger les équipes de Nathan, une communauté informelle d'abris s'était entassée autour du cœur de la vieille ville. Lily guida Sanjay dans le bidonville grâce au dispositif GPS intégré à la manche de sa combinaison, à la recherche de la cabane que Kristie partageait avec Ollantay. C'était la fin de l'après-midi.

Ce n'était qu'un taudis parmi tant d'autres dans un monde de taudis ; sous des abris de fortune, des pots bouillaient, des enfants jouaient et des chiens dormaient, abrutis de chaleur. Sur tout ça planait une odeur insistante d'égouts. Mais au-dessus se profilait la forme d'un vaisseau aux lignes fines, un bâtiment assez grand pour être un paquebot qui sillonnerait les mers, recouvert d'une résille d'échafaudages.

— Je ne peux pas le croire, dit Sanjay. Ce truc fait bien trois cents mètres de long ! Tu parlais d'un projet de « Troisième Arche », je sais bien, mais ça aurait pu être n'importe quoi, une métaphore – une banque de graines, peut-être, une réserve de zygotes congelés. Je ne pensais pas que ce serait un vrai putain de bateau. On est à mille mètres au-dessus de l'ancien niveau de la mer ! Comment Nathan prévoit-il de lancer ce grand machin ?

Lily n'en avait pas la moindre idée.

— Que ce soit le vaisseau qui aille à la mer, ou la mer qui aille au vaisseau, ça promet d'être spectaculaire, non ?

— Il y a quelque chose dans les lignes de cette barcasse qui me rappelle… je ne sais pas… Je ne suis pas ingénieur naval. Enfin, ça me reviendra peut-être.

Il sortit son vieux téléphone portable et parcourut sa base de données.

— En réalité, Nathan le construit en partenariat avec un consortium.

— Quel genre de consortium ? Des gens comme lui ?

— Il ne l'a pas dit, admit-elle. Mais je pense que c'est plus ou moins l'idée. Même les super-riches sont à court de place pour construire des Zones vertes. Alors ils cherchent d'autres solutions.

— Je suppose que si c'est le numéro trois, c'est qu'il y a d'autres arches.

— Je n'en sais rien.

Il ne pouvait détacher ses yeux du vaisseau.

— Je ne peux pas le croire, répéta-t-il. Un vaisseau dans la cordillère des Andes ! Ce type doit être dingue, après tout.

Le patch GPS de Lily émit un « bip ». Ils arrivaient à la cabane de Kristie et d'Ollantay. Amanda devait déjà être là, parce que, chose remarquable, Jorge, son majordome, était planté devant, en costume et cravate, l'air rigoureusement indifférent à la crasse qui l'entourait.

Lily jeta un coup d'œil à Sanjay.

— Ça va saigner.

— Les histoires de famille…

— Oui. Allez, viens, finissons-en.

L'abri était un cube construit avec des plaques de plastique en guise de murs et de toit, encombré par tout un tas de bazar, des vêtements, un lit, une table, des placards. Malgré les fenêtres et le ventilateur alimenté par une source d'énergie quelconque, il faisait une chaleur d'enfer. L'ours en peluche perché en haut d'une armoire était un minuscule rappel d'un lointain passé.

La petite cabane était composée d'une pièce unique, dont les quatre coins étaient occupés par quatre personnes assises aussi loin que possible les unes des autres : Piers, Amanda, Ollantay et Kristie. Amanda portait son tailleur-pantalon noir, et Kristie une robe de laine tissée bariolée, crasseuse. Avec leurs combinaisons AxysCorp, Piers et Ollantay avaient l'air étrangement semblables, face à face, séparés par la diagonale de la pièce. Lily et Sanjay firent leur entrée dans un silence pesant.

— Bon, euh… fit Lily. Vous vous souvenez de Sanjay McDonald, de Londres ?

Personne ne répondit.

Sanjay ne parut pas s'en formaliser. Il eut un hochement de tête à la ronde, s'assit sur un cageot en plastique retourné et parcourut des photos de bateaux sur son portable.

— J'ai l'impression d'arriver au milieu d'une scène de ménage, dit Lily.

— On peut dire ça, lâcha Amanda. Ou d'une bonne blague.

— Oh, maman… fit Kristie.

— Sauf que tu as loupé la chute, poursuivit Amanda. Kristie, si tu répétais à tante Lily ce que tu viens de me dire ?

Incertaine, désemparée, butée, Kristie regarda Lily.

— Nous allons nous marier, lâcha-t-elle. Selon les traditions du peuple d'Ollantay…

— Elle est enceinte, ajouta Piers. Voilà ce qu'elle vient de nous dire. *Enceinte.* De cet homme.

Il n'arrivait pas à regarder Ollantay, ni même à prononcer son nom. Raide, immobile, Piers semblait plus frêle et cassant que jamais, se dit Lily. Desséché, friable. Elle voyait, maintenant, que Kristie avait l'air lourde, enceinte, sous ses vêtements amples.

Ollantay avait une trentaine d'années, à présent ; le cou forci, la peau plus épaisse, il avait perdu son air gamin. Et arborait un sourire plus arrogant que jamais.

Lily gonfla les joues et s'assit.

— Alors, Kris, c'est pour ça que tu nous as fait venir ici…

— Vous êtes ma famille, répondit Kristie. Tu es ma tante. Et c'est ma mère, fit-elle avec une profonde inspiration. Je voulais vous l'annoncer de vive voix. J'espérais que vous seriez contentes pour moi.

— Contentes ? lança Amanda. Pauvre petite idiote !

— La famille d'Ollantay est heureuse. Sa mère…

— Bon sang, Kristie ! Je me fous complètement de ce que peut penser une bande d'éleveurs d'alpagas pleins de puces !

Ollantay foudroya Amanda du regard.

— Dans ma culture, dit-il, les amants vivent ensemble avant le mariage. C'est une période que nous appelons *sirvinakuy,* ce qui veut dire « se servir mutuellement ». On ne se marie que quand on a enfanté, et démontré qu'on engendre des enfants forts. Tout, dans notre relation, est honorable, selon ma tradition.

Piers se leva.

— Tout ça me… c'est… c'est… intolérable.

Il sortit à grandes enjambées, en se penchant pour passer dans la porte basse.

Amanda jeta un coup d'œil meurtrier à Kristie.

— Que faut-il que je fasse pour que tu renonces à cette connerie ? Tu veux que je parle à Juan ou à Nathan ? Ou que je fasse arrêter ce clown qui t'a mise en cloque ?

— Oh, maman…

Amanda se leva et s'approcha de sa fille.

— Et si je te faisais avorter de force ? Je pourrais, tu sais ?

— Maman, j'en suis au septième mois !

— Et alors ? Je ne te parle pas d'un hôpital de l'Assistance publique. Je n'aurais qu'un mot à dire à Nathan. C'est ça, que tu veux ?

Kristie détourna le visage. Ollantay s'approcha dans une attitude protectrice. Lily se leva rapidement, essayant de s'interposer avant que ça tourne au pugilat.

Sanjay, qui regardait son téléphone portable dans son coin, se mit

à rire.

— Je savais bien que j'avais déjà vu ce bâtiment… C'est le *Queen Mary*. Nathan Lammockson est en train de reconstruire le *Queen Mary* dans la cordillère des Andes ! Oh, merci, Ganesh, de m'avoir permis de vivre assez vieux pour voir ça !

58

Gary avançait, un pied, puis l'autre, sur le revêtement noir, poussiéreux. Grace marchait à côté de lui, seize ans, mince, très droite, presque sauvage. Ils poussaient à deux le chariot de supermarché qui contenait la forme inerte de Michael Thurley. Michael dormait d'un sommeil agité sous une bâche plastique, roulé en boule dans le grand panier métallique.

Devant eux, et derrière eux, les marcheurs se traînaient le long d'une ligne qui s'étendait sur des kilomètres. Les gardes du maire longeaient la colonne, leurs fusils et leurs pistolets bien en vue. Autour d'eux, la plate désolation des Grandes Plaines s'étendait jusqu'à l'horizon.

C'était Walker City, la ville des marcheurs, une Ville en Marche. La marche était le monde. Marcher, c'était la vie.

Gary passait la plupart de son temps dans une sorte d'hébétude. Au point que la marche même n'était pas trop éprouvante. Il se perdait dans son rythme lent, le balancement modéré de son corps, le fléchissement de ses muscles, un pied, puis l'autre, usant la force de son âge à marcher sur cette plaine terrible, cette plaine à l'échelle d'un continent, une plaine dont l'esprit se refusait à prendre la mesure. Gary pensait parfois que ce cheminement était une réponse karmique à ce qu'il avait vécu dans les caves de Barcelone, que ces années de semi-infinité, la plaine sous ses pieds, l'énorme ciel au-dessus de sa tête venaient équilibrer sa période d'enfermement.

Tous les matins, au bout de quelques kilomètres, quand ses muscles s'étaient réchauffés, son esprit s'égarait comme un ballon qui s'élève. À trente-neuf ans, il semblait s'être dépouillé de tant de choses, de sa quête obsessionnelle de sens des événements passés, de son angoisse de ce qui les attendait, Grace, Thurley et lui ; rien de tout ça n'avait plus aucune signification, quand tout ce qu'on pouvait faire était marcher, mettre un pied devant l'autre et recommencer, une lente propulsion dans le vrai futur.

De temps en temps, il revenait à lui.

Il avait depuis longtemps perdu toute graisse superflue. Ses pieds étaient comme des bouts de cuir, les muscles de ses jambes et de ses fesses aussi durs que la pierre. Ses chaussures étaient usées, assouplies, polies au point de faire quasiment partie de sa peau. Il portait sa vieille combinaison durable AxysCorp, tellement passée qu'elle était devenue de la couleur de la poussière même. Le

paquetage qu'il avait sur le dos contenait une autre combinaison, son seul vêtement de rechange, des sous-vêtements qu'il avait si souvent lavés qu'on voyait à travers, et d'autres affaires légères, des sandales de plastique, un poncho argenté qui pouvait protéger de la pluie comme de la chaleur du soleil, un sac de couchage mince mais chaud, un matelas de sol gonflable, les éléments d'une tente pliante, de quoi faire cuire quelque chose. Il possédait quelques objets qui ne tenaient pas dans le paquetage, une pelle et une pioche légères, et un autre sac, plus lourd, attaché à sa ceinture, qui contenait des gourdes d'eau et de la nourriture.

Ce matériel avait été sélectionné, au fil de longues années de marche, de survie, passé au tamis d'un filtre darwinien basé sur la nécessité, la solidité et la légèreté, sur lequel s'étaient brisées ses autres affaires, trop encombrantes ou trop lourdes. Tous ces restes d'une civilisation qui avait à peu près complètement disparu étaient insupportablement précieux.

Et c'était pour ça, bien sûr, que Thurley s'était attiré des ennuis, quelques jours auparavant. On ne pouvait pas se permettre de se laisser voler ses chaussures. Il fallait les défendre, même au prix de sa vie.

Ce pays n'avait rien à voir avec l'Iowa, qu'ils avaient traversé au temps des moissons, un pays qui éclatait de vie, avec ses granges rouge feu dans des champs verts et jaunes, ses châteaux d'eau nacrés et ses énormes silos à grains. Là-bas, on avait toutes les chances de trouver du travail : maintenant qu'il n'y avait plus d'essence et que les grands céréaliers étaient isolés, les moissons devaient être faites à la force des bras des hommes.

Mais ici, dans le Nebraska, il n'y avait rien, que le vide, une plaine qui se poursuivait indéfiniment. Les villes étaient toutes petites, avec une seule rue et pas grand-chose en dehors des silos à grain, des stations-service désaffectées, des voitures mortes et des pancartes arborant des messages sans ambiguïté : *RIEN À MANGER. PAS D'ESSENCE. NE VOUS ARRÊTEZ PAS, ON TIRE. CHIENS MÉCHANTS.* Entre les villes, les routes étaient désertes, à part, de temps en temps, un motor-home ou un 4 x 4, abandonné à l'endroit où un émigrant du début des inondations était tombé en panne d'essence. La population avait disparu, en dehors de ceux qui trouvaient plus facile de se nourrir sur le dos des gens de passage que de produire quoi que ce soit par leurs propres moyens. Et voilà comment Thurley avait servi de proie.

Et voilà pourquoi, ce jour-là, Gary ne pouvait détourner son attention de la marche, à cause du fardeau qu'il poussait. Le caddie, qui avait beaucoup voyagé depuis son supermarché de départ, leur avait été loué par le maire. Il était juste assez grand pour transporter Michael, ses pauvres genoux tout maigres repliés sur la poitrine, et le

malheureux devait être rudement secoué quand les petites roues se coinçaient. Il était assis sur ses chaussures, à sa demande expresse. Il avait pratiquement donné sa vie pour ces foutues godasses, et il n'était pas d'humeur à se les faire faucher maintenant.

Gary et Grace se partageaient la corvée de le pousser. Avancer ainsi était particulièrement pénible, et tandis que les kilomètres défilaient, Gary avait de plus en plus mal aux hanches et dans le dos. Force lui était de reconnaître qu'il en voulait à Michael, alors que la longue journée s'éternisait et que ses douleurs augmentaient.

Au milieu de l'après-midi, il souffrait tant qu'il fut rudement soulagé quand le F-15 arriva en hurlant de très loin, au bout de la route, et passa au-dessus d'eux.

Tout le monde se recroquevilla, se coucha à terre. Gary lâcha la poignée, le chariot se renversa. Thurley fut projeté sur le macadam et gémit douloureusement dans son sommeil. La colonne s'arrêta, s'égailla, et un brouhaha de conversations remplaça le bruit régulier des pas.

— Waouh ! fit Grace.

Elle enleva sa casquette de base-ball usée et essuya son front ruisselant de sueur. L'avion était un joyau scintillant, qui disparut le long de la bande noire de la route.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Denver ou Salt Lake City ?

— Les mormons n'ont pas encore d'armée de l'air, pour autant que je sache, grommela Gary.

Et puis il se rappela qu'il en savait très peu, en réalité, et que cet avion était une antiquité.

Grace se pencha sur Thurley. Il s'était rendormi. Il bavait. Un filet de salive coulait sur son menton étroit. Il avait une mine de papier mâché.

— Berck, fit Grace, avec une grimace.

Il y avait des moments où elle ne faisait pas ses seize ans. Elle lui essuya la bouche avec le col de sa combinaison. Puis elle pécha une gourde dans son paquetage et lui donna à boire.

Gary quitta la route et s'avança dans l'herbe rêche de la prairie. Un garde l'observa de travers, mais n'intervint pas. Gary regarda vers l'avant de la caravane, dans l'espoir de voir ce qui se passait. Des véhicules vert olive formaient en travers de la route un barrage sur lequel était accrochée une énorme bannière étoilée qu'aucune brise ne faisait flotter.

— Un barrage, murmura-t-il.

— Tu l'as dit, répondit le garde.

De la tête de la caravane, des coups de sifflet retentirent, et les sbires du maire se mirent à crier, en remontant la colonne :

— Ça suffit pour aujourd'hui ! Rompez les rangs ! Tout le monde quitte la route, et en formation !

Un véhicule électrique avança sur la route en diffusant par haut-parleur les instructions pour la nuit.

— Ceux dont le nom commence par E et F, corvée de latrines. I à K, recherchez les sources d'eau. Veuillez vous identifier auprès des gardes pour les détails locaux. E et F, corvée de latrines…

La colonne s'éparpilla le long de la route. Les gens abandonnèrent la chaussée et se répartirent dans la poussière des bas-côtés. Ils déposèrent par terre leurs paquetages et les éléments de leurs tentes, étalèrent leurs tapis de sol, tendirent les cordes qu'il fallait tendre, gonflèrent ce qui devait l'être. Des hommes et des femmes à l'air renfrogné sortirent de la colonne avec des pelles et des pioches pour creuser les tranchées des latrines qu'ils utiliseraient cette nuit-là.

Gary aida Grace à pousser le chariot sur une cinquantaine de mètres jusqu'à ce qu'ils trouvent un espace dégagé. Grace étala leur bâche en plastique par terre et souleva Thurley du chariot. Décharné, épuisé par la marche, il était assez léger pour qu'elle le soulève toute seule.

Gary prit son téléphone portable, l'alluma précautionneusement, fronça le sourcil en voyant la barre unique qui indiquait que la batterie était presque à plat. Il ne l'éteignit pas pour autant. Il le posa sur la couverture, à côté de Thurley, et le laissa effectuer son repérage, trouver leur position, et relever les messages éventuels.

Le soleil était encore haut. C'était un avantage de la halte non programmée : ils s'étaient arrêtés plus tôt que le maire ne l'ordonnait généralement. Gary sortit son poêle à miroir de son paquetage et l'installa. Il n'y avait pas de combustible pour faire du feu. Gary imaginait parfois qu'il n'y avait plus un bout de bois dans toute l'Amérique du Nord. Tout avait disparu, brûlé par les hordes de sauterelles humaines qui avaient pullulé pendant tant d'années à sa surface. Ce poêle était donc un outil précieux. C'était un miroir parabolique avec des pieds creux, posé sur un petit support métallique. En le positionnant bien par rapport au soleil, on pouvait faire bouillir une petite casserole d'eau placée au point focal.

Grace dit :

— Je pense que ça va. Il ne perd plus de sang. Et sa blessure ne s'est pas rouverte.

— Bon, c'est bien, fit Gary avec une grimace.

En réalité, c'était un miracle. En des temps meilleurs, pareille blessure aurait valu à Michael de rester en soins intensifs, mais les seuls soins qu'il avait reçus étaient ceux que Gary et Grace lui avaient dispensés.

— On va le laisser se reposer un peu, dit Grace, et puis on essaiera

de le faire manger.

— Ouais. Tout à l'heure, je vais remonter la colonne et je tâcherai de trouver un médecin pour qu'il vienne le voir.

Gary fouilla dans son sac à la recherche de leurs feuilles de thé et de leurs quarts en métal, et il vérifia leur nourriture. De la viande de lapin séchée, des tranches de pain sans levain, dur, fourni par les boulangeries de la Ville en Marche, et des fruits séchés au soleil : du raisin et des abricots. L'ordinaire des marcheurs, difficile à mastiquer, et qui durait longtemps.

Grace vit qu'il avait laissé son téléphone allumé.

— Alors, on est où ?

Il le prit et consulta les fonctions GPS.

— À quelques kilomètres au nord de Lincoln. Je ne pense pas qu'on y serait arrivés ce soir. Demain, c'est sûr. Tout dépend du temps que le barrage restera en place.

Ce barrage posait un vrai problème. Le maire avait négocié un séjour de plusieurs semaines, voire davantage, sur un terrain libre au nord de Lincoln, avec de quoi se loger, boire et manger, en échange de travaux de défense contre la montée des eaux, au port, autour de cette ville du Nebraska et dans les champs. Les marcheurs ne pouvaient pas transporter grand-chose, et ils n'avaient plus beaucoup de vivres. Un retard de plus d'une ou deux journées pouvait se solder par une vraie famine. Et Gary n'y pouvait rien.

Il enleva ses chaussures et ses chaussettes, ce qui était un moment clé de la journée. Il pécha les sandales de plastique qu'il portait dans le camp, ouvertes et souples, afin de permettre à ses pieds de respirer et de se détendre. Il cacha ses chaussures sous une couverture et prit son couteau-stylo et sa lime, afin de s'occuper de la corne de ses talons. Comme un soldat, se dit-il distraitement, peut-être comme les types sur le barrage, devant, et comme tous les fantassins de l'Histoire, en remontant jusqu'à Alexandre le Grand. On prenait toujours soin de ses pieds.

— Tu rêvasses, dit Grace. Éteins ton téléphone.

— Ouais.

Il le regarda avec regret. Le petit écran brillait, telle une fenêtre ouverte sur un endroit meilleur. C'était son seul lien avec le reste du monde, au-delà de la Ville en Marche, la famille dont il n'avait pas entendu parler depuis la mort de sa mère, ses collègues scientifiques, Lily de Barcelone. Il avait un chargeur, mais pas de courant. Il en avait été malade quand il avait dû échanger son capteur solaire portatif contre des vivres, quand la Ville en Marche, immobilisée par une tempête de poussière du côté de Dodge City, avait traversé sa période la plus pénible. Parfois, très rarement, on tombait sur une communauté où il y avait l'électricité, d'origine solaire, éolienne,

géothermique, ou obtenue à partir de biocarburants. Dans ce cas, il rechargeait son téléphone en échange d'heures de travail. Mais il y avait très longtemps qu'il n'avait pu le faire, et les quelques secondes ou minutes pendant lesquelles il s'autorisait à le rallumer chaque jour vidaient inexorablement la batterie.

Il avait posé le pouce sur l'interrupteur lorsque l'écran s'alluma. Un texto s'afficha : « N'éteins pas. J'arrive. Te trouverai. » Ça venait de Thandie Jones.

59

Une Jeep arriva à tombeau ouvert, pilotée par un type en uniforme, Thandie et une autre femme à l'arrière. La Jeep avait au moins quinze ou vingt ans, et on lui en aurait donné beaucoup plus. L'armée arrivait donc encore à trouver de l'essence. Les gens la regardaient en ouvrant de grands yeux. En dehors des petites voitures électriques des villes, les véhicules en état de circuler étaient rares.

Pour Gary, tout ça était très excitant. Il n'avait pas vu Thandie depuis cinq ou six ans, depuis qu'elle était venue briefer Elan Solitaire, à Cadillac City. Il savait qu'elle avait écumé les rivages de la mer intérieure qui se formait en Amérique, l'étudiant, conseillant le gouvernement de Denver sur sa navigabilité, son écologie et tout ce qui s'ensuit. Il pensait plus ou moins la revoir à Lincoln, si la Ville en Marche allait jusque-là. Et voilà qu'elle venait le chercher.

La voiture s'arrêta au niveau du petit campement de Gary. Il retrouva les odeurs familières, l'huile de moteur, le caoutchouc des pneus, la suie collante du pot d'échappement. Les parfums qui avaient bercé son enfance américaine.

Thandie descendit de voiture sur ses longues jambes et s'approcha à grands pas. Elle avait bien quarante-cinq ans, à présent. Ses cheveux, coupés presque ras, étaient saupoudrés de gris, et des rides qu'il ne lui connaissait pas donnaient à son visage un air dur, presque masculin, mais elle marchait avec un mélange d'assurance et de grâce. Et quand elle l'embrassa, elle le serra très fort sur son cœur, manquant lui fendre les côtes.

— Sacrée Thandie, va ! Tu as l'air en forme, dis donc.

Elle recula un peu, le tenant à bout de bras.

— Ma foi, toi aussi ! Sacrée vie, la vie qu'on mène aujourd'hui, hein ? L'événement d'extinction globale aura eu la peau des patates de canapé.

Ses compagnons approchèrent. Une femme mince, aux cheveux blond cendré, la quarantaine, l'air sérieuse, vint se planter à côté de Thandie. Elena Artemova, l'écologiste russe. Elle était exactement comme dans les souvenirs de Gary, quand il l'avait rencontrée, sur la route de la mer Caspienne, il y avait toutes ces années. Les rides qui entouraient sa bouche, la touche d'argent qui effleurait ses cheveux ne faisaient que souligner sa beauté. Quand elle s'approcha de Thandie, leurs bras se touchèrent, mais elles ne bougèrent ni l'une ni l'autre, inconscientes du contact.

— Tu sais, dit Gary, quand je repense à vous deux, je me souviens que vous vous chamailliez tout le temps. Quand on était dans cette datcha, au bord de la mer Noire…

— Ben oui, c'est ça, les gouines. Les femmes sans hommes, hein, mon pote ?

Cela avait été dit par le soldat qui faisait office de chauffeur. Un homme solide, carré d'épaules. Il arborait des galons de sergent, et son visage disparaissait derrière un casque et de grosses lunettes de soleil poussiéreuses.

— Gary Boyle, hein ? Vous ne vous souvenez pas de moi…

Il enleva son casque, gratta le chaume presque ras qui grisonnait sur son crâne, ôta ses lunettes. Il était plus âgé qu'eux – peut-être une soixantaine d'années, estima Gary. Il avait des yeux d'un bleu frappant dans un visage tanné, mais pour l'heure ils étaient injectés de sang, et son nez charnu était une cartographie de petits vaisseaux sanguins violacés.

— Le *Trieste,* vous me remettez ?

— Gordo ! fit Gary. Gordon James Alonzo !

— Lui-même ! Sergent Alonzo, maintenant, fit-il en tapotant les galons sur sa manche. J'ai repris du service quand les mormons ont commencé à faire du grabuge. Je suis trop vieux, mais bon sang, on ne met pas un astronaute au rancart !

Il parcourut du regard le campement linéaire, les gens qui creusaient la poussière.

— Et j'imagine qu'il n'y a pas de vaisseaux spatiaux à piloter dans le coin non plus, hein ?

— Ça non, répondit Thandie. Mais il va bientôt y avoir un port pour des bateaux transatlantiques à Lincoln. Un port dans le Nebraska ! Ça donne le vertige. Gary, c'est grâce à Gordo que nous sommes arrivés ici, pour te retrouver. Je ne suis pas sûre que vous puissiez arriver à Lincoln avant longtemps.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'il y a une guerre qui couve, répondit Gordo. Alors, vous nous invitez à entrer ? Vous faites preuve d'un curieux sens de l'hospitalité, mon gars. Z'avez rien à boire ?

Gordo entra dans le petit campement de Gary, jeta un coup d'œil à Michael, à Grace et à leurs modestes possessions. Grace était assise à côté de Michael, l'air indécise. Elle se méfiait des étrangers, et Gary vit que la poignée de son couteau dépassait de sa ceinture. Au grand soulagement de Gary, Gordo ne lui témoigna pas beaucoup d'intérêt. Peut-être les femmes plus âgées, comme Elena, étaient-elles plus à son goût.

Gary en fit des tonnes. Il étala d'autres couvertures sur le sol

poussiéreux, déroula des matelas pour que leurs invités puissent s'asseoir et leur montra son réchaud solaire.

— On peut faire des boissons chaudes. Du thé, si vous l'aimez bouilli. Ou alors, de l'eau. On la filtre assez bien.

Il regarda Gordo.

— Mais on n'a pas d'alcool.

Gordo poussa un grognement. Il pécha une flasque dans une poche de son pantalon, défit le bouchon, s'en octroya une gorgée, la tendit à Gary.

— Ça vous dit ?

Gary regarda la flasque d'un air nostalgique. L'odeur du whisky lui chatouillait les narines de là où il était. Mais il secoua la tête.

— Je ne crois pas. Quand on a commencé à marcher, il m'a fallu un moment pour me débarrasser d'une habitude que j'ignorais avoir prise. Je ne crois pas que ce serait une bonne idée de replonger maintenant, hein ?

Thandie et Elena entrèrent dans le campement et s'assirent par terre, en tailleur, côte à côte.

— On ne veut pas s'imposer, dit Thandie. On voit bien comment vous êtes installés. Mais si ça ne vous ennuie pas, on restera passer la nuit. Écoute, on a apporté notre matériel dans la Jeep de Gordo. Une tente, des provisions. Je prendrai un thé, Gary, mais ensuite, c'est nous qui vous invitons.

— C'est moi qui régale, fit Gordo en soulevant à nouveau sa flasque. Enfin, Oncle Sam et moi.

Thandie se tourna vers Grace.

— Je ne sais pas si tu te souviens de moi, mon chou. La dernière fois qu'on s'est vues, tu devais avoir une dizaine d'années.

Grace détourna le regard, l'ignorant superbement. Gary connaissait cette attitude. Elle n'était jamais à l'aise quand des fantômes du passé refaisaient surface. Elle préférait se concentrer sur le présent, ce monde poussiéreux de campements, de marches, de latrines creusées dans le sol et de bandits de grands chemins – le seul monde qu'elle connaissait, en dehors de ces premières et étranges années, où elle avait été l'otage d'une famille royale saoudienne.

Elena se leva et regarda plus attentivement Thurley, qui dormait sous sa couverture.

— Cet homme…

— Michael Thurley, dit Gary. Il travaillait pour le gouvernement de Sa Majesté britannique. C'est lui qui a essayé d'aider Helen et Grace.

— Il est blessé, dit Elena.

Elle souleva délicatement la couverture pour examiner la blessure de Michael.

— On est tombés sur des brigands, dit Gary. Il y a deux jours et quelques dizaines de kilomètres de ça. On venait des Nebraska Sandhills, les collines de sable.

— Ils voulaient sûrement quelque chose, dit Gordo.

Gary se força à sourire.

— Ses chaussures. C'est tout. Il ne s'est pas laissé faire.

— Et il a gagné, conclut Grace.

— Ça oui. Mais il a pris un coup de couteau.

La lame n'avait pas pénétré très profondément dans le ventre de Michael ; c'était un coup porté latéralement et non perpendiculairement, auquel cas il aurait été fatal. La plaie était nette mais longue, et Michael était déjà très affaibli, pour avoir perdu beaucoup de sang.

Gary n'avait pas trouvé de médecin, et Grace et lui avaient dû se débrouiller seuls. Gary avait rapproché les lambeaux de chair pendant que Grace le recousait avec du fil à pêche, un matériau précieux trouvé dans un magasin de sports dévalisé il y avait quelques centaines de kilomètres de ça. Avec ses doigts fins et ses yeux qui y voyaient bien de près, elle avait fait un bien meilleur boulot que Gary, s'il avait dû s'y atteler lui-même. C'était toujours Grace qui reprisait leurs vêtements. Ils n'avaient pas d'anesthésique, pas de désinfectant, en dehors de l'eau bouillie sur leur poêle à miroir. Mais il avait bien fallu en passer par là.

Elena hocha gravement la tête.

— Vous avez fait ce qu'il fallait. Bon travail. Maintenant, nous vivons dans un monde où il est normal qu'une jeune fille de seize ans effectue une opération de survie sur un blessé.

— Nous faisons de notre mieux, dit gravement Gary, comme s'il se sentait mis en cause.

Grace se leva vivement.

— Gary, je vais voir mes amies.

— Bien sûr, mon chou, si tu veux, répondit Gary. Mais tu n'es pas obligée de…

— Mais si. Et puis tu pourras dire tout ce que tu as sur le cœur à mon sujet. Je vois bien que c'est ce que tu veux.

Elle s'éloigna en frappant le sol de ses talons, remontant la colonne en tournant le dos au barrage routier.

— Désolé, dit Gary. Il me semble qu'elle a déjà fait ça, la dernière fois que tu es venue nous voir.

— Ne t'excuse pas, répondit Thandie. Elle a du caractère. Et pourquoi voudrais-tu qu'elle reste avec des vieux dinosaures comme nous ? Hé, Gordo, tu ne pourrais pas faire venir un toubib de l'armée, pour qu'il jette un œil à Michael ?

— Nan, fit Gordo en secouant la tête. C'est interdit par le règlement de soigner les réfugiés malades ou blessés.

Elena poussa un soupir.

— Les meilleurs traitements médicaux sont réservés aux militaires. Exactement comme à l'époque romaine. Et c'est eux qui mangent le mieux, aussi.

— Ouais, ouais.

— Oh, ça va, la grosse légume, insista Thandie. À quoi bon être astronaute si ce n'est pas pour faire marcher le piston ? Fais-le, c'est tout.

Gordo prit un air agacé. Mais il se leva, retourna vers sa Jeep et parla dans sa radio.

Thandie fit un clin d'œil à Gary.

— Il se prend toujours pour un grand personnage.

— Oui, fit Elena. Et il donne l'impression de penser que toutes les femmes de la Terre le trouvent irrésistible. Une fois, il m'a même fait du plat. La « gouine hommasse », il m'appelait. J'ai dû lui coller mon poing dans les couilles pour qu'il me lâche.

— Il faut apprendre à le gérer, dit Thandie. Tu dois bien admettre qu'il est plutôt utile.

L'eau commençait à bouillir. Gary jeta quelques feuilles de thé dedans, touilla la décoction et la versa dans des quarts en métal. Il prit des lamelles de lapin séché dans son paquetage et les déposa sur leurs minces assiettes de plastique.

Gordo revint. Il resta un instant debout, à siroter sa flasque de whisky tout en regardant le long campement installé sur le bord de la route, son poing libre crispé sur sa hanche.

— Bon Dieu ! dit-il enfin, je n'arrive pas à croire que vous viviez comme ça, les gars. Juste des clodos qui traînent dans la poussière. Est-ce qu'il y a vraiment des femmes avec des enfants, dans c'te caravane ? Qui se sont fait sauter, ont traîné leur gros ventre tout le temps de leur grossesse et ont accouché, tout ça sur la route ?

— Je reconnais bien là ton élégance naturelle, crétin ! lança Thandie.

— Écoutez, nous vivons sur la route, d'accord, intervint Gary, mais nous vivons, comme tout le monde. Et pour la plupart des gens, vivre, ça veut dire avoir des enfants. Et puis nous ne tournons pas en rond. Nous sommes organisés. Vous l'avez vu. Nous sommes une Ville en Marche. Nous avons un maire élu, à main levée, forcément, mais élu. Nous avons des flics, une infrastructure médicale, et nous faisons du troc avec les autres communautés. Quand nous nous arrêtons, nous nous organisons, nous creusons des latrines, nous postons des gardes. Nous avons des aumôniers, de toutes les religions imaginables, des imams et des rabbins. Nous nous entraidons ; nous enterrons nos

morts ; nous nous occupons de nos enfants. Et nous ne cherchons noise à personne. Le premier maire était un homme appelé Elan Solitaire. Un Indien séminole…

— Je me souviens de lui, dit Thandie. Un type intelligent.

— Il a été éliminé par un sniper, mais le système qu'il avait instauré perdure. Nous ne sommes pas des mendiants. Nous sommes des travailleurs migrants. Nous fournissons du travail en échange de vivres ou d'un endroit où dormir. Ce n'est pas idéal, mais ce n'est pas fait pour durer éternellement. Nous cherchons un endroit où nous enraciner. Tant que nous ne l'aurons pas trouvé, nous continuerons à marcher. Une ville de travailleurs migrants, mais une ville quand même.

Thandie jeta un coup d'œil à Elena pendant qu'il disait cela, et Gary comprit ce qu'elle pensait.

La mer intérieure qui avait envahi l'Amérique du Nord par l'est atteignait maintenant, vers l'ouest, une ligne qui descendait jusqu'au golfe du Mexique en traversant les Dakotas du Nord et du Sud en passant par Oklahoma City. À l'est de cette ligne de côte déchiquetée, en dehors de bribes des Appalaches, il ne restait rien des États-Unis continentaux jusqu'à l'ancienne côte de l'Atlantique. Il n'y avait plus que la mer. Même l'Amérique commençait à manquer de place.

— Vous vous faites jeter de partout, dit Elena.

— C'est vrai. Une fois, nous sommes arrivés à un endroit où le maire a mobilisé sa milice contre nous. Il disait que nous méritions de mourir.

Ce qui mit Elena en colère.

— Ce maire était un homme ? Il n'y a qu'un homme pour dire qu'un enfant mérite de mourir.

Il y avait d'autres endroits où ils avaient préféré ne pas rester.

Les « Friedmanburgs », les nouvelles villes flambant neuves du gouvernement fédéral dans les Grandes Plaines, étaient devenues des terrains de jeu pour grands groupes et des enclaves pour riches, autant d'expériences de capitalisme à l'état pur. Les bidonvilles habituels se massaient autour des Zones vertes protégées par des grilles, et vivaient des résidus du passé ou fournissaient une main-d'œuvre bon marché aux burgs. Mais Gary avait entendu dire que depuis un an les choses avaient commencé à changer. Les pauvres n'étaient plus seuls à se retrouver dans les taudis ; maintenant, beaucoup des anciennes classes moyennes américaines, à bout de ressources, vivaient dans des cartons, comme les autres. Les groupes de défense des droits civiques et religieux s'étaient toujours opposés aux Friedmanburgs et à leur domination de caste. Les ex-avocats, comptables et professeurs faisaient désormais entendre leur voix, haut et fort, dans les bidonvilles, mettant la pression sur le gouvernement

qu'ils avaient élu. En même temps, le pouvoir des grands groupes se fissurait alors que les réseaux financiers et d'information et les ressources internationales, complexes, sur lesquels ils s'appuyaient commençaient à s'écrouler.

Le gouvernement fédéral était épuisé par des années de crise et sapé par les sommes qu'il avait dû débourser pour sauver ses citoyens des inondations, au moment même où ses recettes fiscales se réduisaient à néant. Cédant à la pression, qui était formidable, il avait enfin pris des mesures et décidé de nationaliser, de force, les Friedmanburgs, en faisant intervenir la Garde nationale, des tanks et des avions de combat. Les super-riches avaient fui vers un nombre sans cesse plus réduit d'enclaves. Nathan Lammockson en emmena quelques-uns avec lui, à Project City, remboursant ainsi de vieilles dettes ; il disait toujours avoir quitté les États-Unis justement en prévision d'une telle issue.

Mais ça n'aidait pas Gary et les habitants de la Ville en Marche. Ils étaient loin des burgs, et arpentaient une route aussi poussiéreuse que les autres.

— Alors, pourquoi ce barrage ? demanda Gary. Des réfugiés ?

Gordo secoua la tête. Il mastiqua un bout de lapin séché tout en parlant :

— Ce n'est pas ça. C'est ces putains de mormons. Ça commence à chauffer sur l'I-80…

— Qu'est-ce que les mormons ont à voir là-dedans ? fit Gary, surpris.

— L'Utah est assez haut pour être encore plus ou moins intact, répondit Thandie. Ils sont autosuffisants, là-haut. Et voilà que la communauté mormone s'est donné pour leader une espèce de tête brûlée. Estimant que le gouvernement de Denver ne faisait rien pour eux, ils ont commencé par refouler tous les réfugiés, à moins qu'ils ne soient mormons ou prêts à se convertir. Ensuite, ils ont cessé de payer leurs impôts. Quand Denver a envoyé la police, le FBI et finalement l'armée, ils ont riposté.

— Une guerre d'indépendance provoquée par un désaccord sur des taxes, dit Elena. L'histoire américaine est un éternel recommencement…

— Ils ont levé une putain d'armée, poursuivit Gordo. Les Soldats de l'Ange Moroni. Je me suis rengagé quand ça a pris l'allure d'une vraie guerre.

— Mais c'est quoi ? Une guerre sur l'autoroute ? fit Gary.

— Pas seulement l'autoroute.

Thandie esquissa des cartes dans la poussière.

— Lincoln est le terminus de ce qui est encore une route majeure. L'I-80, qui traversait le continent de San Francisco au New Jersey, est

praticable sur presque toute sa longueur, à l'ouest d'ici, de Lincoln, Nebraska, jusqu'à San Francisco.

— Mais, intervint Elena, un peu à l'est d'ici, pas très loin, elle se retrouve sous l'eau. Lincoln est le nouveau terminus.

— Denver avait un coup d'avance, reprit Gordo, sur la façon d'utiliser cette mer, la nouvelle ligne de côte. Je parle gros sous, là, et puissance militaire. Un port au terminus de la route inter-États serait idéal pour le commerce, les mouvements de troupes et tout le toutim. Le seul problème…

Gary finit pour lui :

— Le problème, c'est que Salt Lake City a eu la même idée.

— Exactement, reprit Thandie. Les mormons ont installé un campement à l'extérieur de Lincoln. Et Buzz l'Éclair ici présent et ses copains soldats ont isolé la zone. Ils en sont encore au stade des négociations, à ce qu'il paraît. Il y a un espoir d'éviter le conflit.

— Un espoir que nous ne partageons pas tous, grommela Gordo. Certains d'entre nous sont d'avis de le mettre bien profond aux mormons, une bonne fois pour toutes.

Il revissa le bouchon de sa flasque, la remit dans sa poche.

— Bon, je vais dresser notre tente. Hé, madame Brejnev, vous me donnez un coup de main ?

Elena le regarda en fronçant les sourcils, mais elle se leva, s'épousseta et le suivit vers la Jeep.

Gary resta assis avec Thandie.

— Toutes ces réflexions stratégiques, ces projets de guerre, ces rêves de puissance… mais si la mer continue à monter…

Une question que les climatologues se posaient au fond de leur cœur depuis quinze ans.

Alors que la montée des eaux approchait des quatre cents mètres, quarante pour cent environ de la surface émergée avant le déluge avait disparu, privant au moins soixante-dix pour cent de la population humaine de son espace vital. Quatre milliards de gens. En outre, ces gigantesques masses d'eau pesaient de tout leur poids sur les terres inondées, et c'était un déchaînement continu d'événements tectoniques, d'éruptions volcaniques, de tremblements de terre et de tsunamis.

— Avec les changements climatiques que ça implique, poursuivit Thandie. Des processus de rétroaction multiples s'enchaînent, projetant du dioxyde de carbone et autres gaz à effet de serre dans l'atmosphère, pendant que tous les mécanismes qui pourraient les en chasser s'effondrent les uns après les autres. Même si le niveau de la mer cessait de monter demain, leurs effets se poursuivraient. Nous n'avons pas idée de ce à quoi ressemblera l'état définitif ; sûrement à rien de ce que nous avons connu jusque-là.

— Or la montée des eaux n'est pas près de cesser.

— Non. Ce qui est sûr, c'est que les guerres comme celle-ci vont se multiplier. On va s'entre-tuer pour des bouts de terrain en altitude. On va tous être obligés de choisir où on va se poser. Un groupe de cette taille ne sera pas longtemps viable, dit-elle en parcourant du regard la cité de tentes.

— Je sais.

— Tu as décidé où vous vouliez aller, Grace et toi ?

Il la regarda.

— Et toi ?

— Vers l'ouest, répondit-elle très vite. À Denver. La capitale de l'État le plus haut, la capitale du gouvernement fédéral, sans doute la plus forte concentration de civilisation technologiquement avancée encore existante dans le monde. Je pense que c'est l'endroit où il faudra être.

— L'endroit d'où viendra la solution à tout ça, s'il y en a une.

Elle fit la grimace.

— Je ne crois plus aux « solutions ». Tout ce que je veux, c'est être là où je pourrai espérer avoir une douche chaude le plus longtemps possible. Et toi ?

Il hésita, puis :

— J'ai eu des contacts épisodiques avec Lily Brooke. Nous avons une invitation ouverte à la rejoindre dans la forteresse de Nathan Lammockson, dans les Andes.

— Project City, dit Thandie avec un grand sourire.

— Ouais. Écoute, je sais qu'il y a quelque chose de tordu chez Lammockson, mais c'est un dur à cuire, plein de ressources, qui s'est engagé à nous protéger. À protéger notre groupe d'otages, je veux dire. Il respecte cet engagement depuis quinze ans, maintenant, et Lily et Piers sont assez proches de lui. Je vais essayer d'arriver jusque-là. Elle fronça les sourcils.

— Ça veut dire, aller vers le sud. En traversant le Mexique, Panama…

— Je ne me fais pas d'illusions ; ce ne sera pas facile. Mais tu vois une solution facile, toi ?

— Eh non. Allez, viens, allons aider ces deux idiots.

Ils montèrent donc la tente. Gordo permit à Gary de recharger son téléphone à partir d'une des batteries de la Jeep. Et un médecin de l'armée vint voir Michael. Il nettoya sa blessure, remplaça les fils par un adhésif plastique, et dit que Grace avait fait du bon boulot. Michael resta inconscient pendant tout ce temps.

À la nuit tombante, Gordo installa un réchaud de camping et ils firent cuire du poulet, du porc et des légumes sautés. De provenance

militaire. Il y avait des années que Gary n’avait aussi bien mangé.

Grace revint avec une copine. Elles écoutèrent de la musique, en branchant des écouteurs sur un petit poste de radio à quartz. Les filles chantaient à tue-tête : « J’t’aime plus qu’mon phone / T’es mon Angel, t’es ma télé / J’t’aime plus qu’mon phone…»

Le gouvernement de Denver diffusait de la musique par le réseau de satellites survivants, mais personne n’en enregistrait plus, et on n’entendait rien qui ait moins de quinze ou vingt ans. Ça manquait énormément à Gary. Il avait toujours aimé la musique, et quand il était sorti des caves de Barcelone, il avait rattrapé son retard à toute vitesse, passant beaucoup de temps à écouter ses groupes préférés, et à dévorer le meilleur de la nouvelle musique. Maintenant, ce n’était plus possible. Gary se demandait ce que les filles pouvaient comprendre aux paroles qu’elles ânonnaient, avec toutes ces allusions à un monde disparu. Mais il les enviait de découvrir des choses nouvelles, au moins pour elles.

Elles commencèrent à improviser des mouvements de danse, et les adultes tapèrent dans leurs mains. Gordo fit apparaître des réserves d’alcool, du vin, et Thandie et Elena acceptèrent d’en boire un peu. Même Gary se laissa tenter. Grace en avala une gorgée. C’était la première fois qu’elle goûtait de l’alcool, pour ce que Gary en savait. Elle décréta que c’était amer.

Ils bavardèrent tranquillement en buvant, alors que les étoiles commençaient à briller sur les plaines. Il y eut un léger éclat vers minuit, quand Elena se leva, accusant Gordo de lui avoir mis la main sur la cuisse. En fait, c’était Thandie qui lui faisait une blague.

Et puis ils s’installèrent sous leurs tentes. Michael, Grace et Gary se glissèrent sous le petit dôme orange qu’ils transportaient en pièces détachées sur leur dos depuis des années, et Gordo et les deux femmes s’installèrent dans la grande et solide tente militaire vert bouteille qu’il avait empruntée pour la nuit.

Vers trois heures du matin, Gary fut réveillé par le bruit assourdissant d’un avion volant en rase-mottes.

Il jaillit de la tente. Gordo et Thandie étaient déjà dehors. Gordo enfilait son pantalon, la tête levée. Des avions rugissaient au-dessus d’eux, leurs lumières pareilles à des constellations mouvantes. Ils faisaient un vacarme plus qu’assourdissant – oppressant, écrasant.

— Les nôtres ? hurla Gary.

— Non. Merde alors ! Des appareils russes. Des MIG. Putains de mormons !

Gordo empoigna sa veste et commença à démonter sa tente.

Gary se planta devant Thandie, et dit :

— Alors, Denver ?

— Project City, répondit-elle. Je m'en souviendrai.

— Bonne chance…

Il entendit un grand choc sourd, comme un coup de tonnerre. Du côté de Lincoln, des boules de feu jaillirent dans la nuit.

— Putain de merde ! fit Gordo.

Il balança leur matériel à l'arrière de la Jeep et, d'un bond, se mit au volant.

— Et voilà où on en est, dit-il en mettant le contact. Une guerre civile sur une autoroute inter-États. Quand je pense qu'on devrait être en train de voler vers Mars, là, cette nuit… La NASA avait tout programmé. J'aurais pu être dans le vol. Je ne suis pas encore trop décati…

Il regarda les étoiles et fit ronfler le moteur.

— Bon, les gouines, vous montez, ou quoi ?

60

Mai 2034

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Le clip téléchargé sur le site Toodlepip.com était ambigu. Les détails et la séquence précise des événements étaient difficiles à apprécier dans un panorama crépusculaire de glace polaire fracassée, boueuse, sous un ciel de plomb. Les images étaient floues : des silhouettes d'êtres humains, un petit ours qui se traînait péniblement par terre.

Le déluge provoquait un spasme d'extinction, un événement qui allait en s'accélérant. Dans le monde entier, les animaux étaient chassés de leurs habitats de plus en plus restreints, ou massacrés quand ils entraient en compétition avec les hommes pour les zones élevées restantes. Les oiseaux étaient plus mobiles, mais leur nidification, leurs habitudes alimentaires étaient mises à l'épreuve ; les oiseaux souffraient depuis le début du déluge. Kristie, alors adolescente, avait noté une diminution brutale de la population de mésanges bleues et autres oiseaux du jardin. Alors que les zones climatiques changeaient ou étaient inondées, la végétation était obligée de se relocaliser pour ne pas mourir. Les changements étaient beaucoup plus rapides que le cycle de vie de la plupart des arbres, et les forêts qui brûlaient ou disparaissaient sous les eaux n'étaient pas remplacées. Même le monde microbien était bouleversé, entraînant de nouvelles épidémies qui affligeaient l'humanité.

Nombre de disparitions étaient invisibles. Par exemple, le long des côtes, dans les eaux peu profondes, la vie s'éteignait quasiment sans qu'on le voie. Toodlepip.com se targuait de réunir des images du moment précis de ces extinctions : des images du dernier représentant d'une espèce succombant dans le noir, transmises vers les abonnés du site, dans les Zones vertes du monde entier. Ces images n'étaient pas toujours spectaculaires. La plupart des gens, n'étant pas écologistes eux-mêmes, avaient du mal à s'apitoyer sur la destruction d'un récif de corail. Pour les mammifères, c'était autre chose.

Les ours polaires avaient tenu la vedette dans la crise du réchauffement global qui avait affecté la planète longtemps avant le déluge proprement dit. Maintenant, tout autour de l'océan Arctique, à chaque printemps, Toodlepip – comme d'autres agences – regardait

avec angoisse, ou avidité, les ours sortir de leur hibernation. L'hibernation était le moment crucial de la survie de ces animaux. Si la glace de mer fondait, les mamans ours ne pourraient pas atteindre les bébés phoques, or elles avaient besoin de leur viande pour se nourrir après avoir hiberné tout l'hiver. Si elles ne pouvaient pas se nourrir, leurs bébés mourraient, et la messe serait dite.

Le pauvre ourson qui passait pour être, de l'avis général, le dernier ours sauvage encore vivant était mort de faim, maculé de jaune par l'urine de sa mère morte. Et comme les zoos avaient depuis longtemps été abandonnés, au motif que c'était un luxe coûteux, le dernier ours sauvage était probablement le dernier ours tout court à la surface de la planète ; les ours avaient donc rejoint les éléphants, les tigres, et beaucoup, beaucoup d'autres espèces dans leur ultime refuge, dans des banques génétiques et des réserves de zygotes.

Ce qui n'était pas clair, dans les images de Toodlepip, c'était si l'ourson était mort de cause naturelle, ou s'il avait été tiré par le chasseur inuit qui avait guidé l'équipe de cameramen vers cet endroit reculé de l'Arctique canadien. Ce qui était encore une autre histoire en soi : le dernier Inuit tuant le dernier ours. L'événement fit tellement de bruit qu'il eut les honneurs de la presse internationale.

61

Juin 2035

L'hélico d'AxysCorp descendit d'un ciel turbulent et se posa prudemment sur l'aire d'atterrissage peinte en jaune à la surface du radeau de Nazca, une surface encombrée qui se soulevait et enflait doucement. Lily, qui avait assisté à la manœuvre, savait que les pilotes détestaient se poser sur les radeaux. Et ça se voyait à leur façon de piloter.

Dès le moteur coupé, Juan Villegas descendit et passa, en rentrant instinctivement la tête dans les épaules, sous les pales qui ralentissaient. Il traînait une caisse derrière lui. Le pilote resta bien en sécurité dans la bulle brillante de son cockpit, avec ses lunettes qui lui faisaient de gros yeux d'insecte. Il ne déboucla même pas son harnais. Lily se précipita vers Juan et l'aida à traîner la caisse. Il avait du mal à avancer sur la surface mouvante, et si la caisse n'était pas lourde, elle était encombrante et difficilement maniable. Ensemble, ils se dirigèrent vers le bord de l'aire d'atterrissage, deux personnes aux cheveux gris traînant des fardeaux, pensa Lily, sur cette surface irrégulière, improvisée avec des bâches en plastique, qui montait et descendait, s'enflait et retombait.

— Merci, dit Villegas avec reconnaissance. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi instable sous les pieds.

— Vous vous en sortez bien, répondit Lily, qui le pensait.

Il avait cinquante-sept ans, maintenant, deux ans de moins qu'elle. De ses cheveux jadis noirs, il ne restait pas grand-chose, et il ne portait plus un costume impeccable mais une combinaison AxysCorp aussi usée et rapiécée que celle de Lily. Et pourtant, c'est toujours un beau mâle, se dit-elle avec une pointe de jalousie rare.

— Je veux dire, vous êtes là. Beaucoup des habitants de Project City refusent de mettre les pieds sur les radeaux de la ville.

Il hocha la tête.

— Je sais. Allez dire ça à mon pilote.

Le radeau remonta, les faisant tituber tous les deux, et Lily manqua lâcher la caisse.

Villegas jeta un coup d'œil vers l'ouest, vers le Pacifique.

— L'orage approche, dit-il, mal à l'aise. On le voyait depuis l'hélico. Une lame de nuages noirs. Les prévisions météo l'annonçaient

depuis des jours. Et quand le front sera sur nous, ce sera la fin de Nazca. Vous croyez que le radeau tiendra le coup ?

— Je suis aussi confiante qu'on peut l'être. La cabane de Maria est juste là-bas – Maria Ramos, la mairesse. C'est le meilleur endroit où laisser le matériel.

— Je m'en remets à vous.

Ils continuèrent à avancer.

Lily avait participé à la construction du radeau en encadrant une équipe d'ingénieurs d'AxysCorp. La carcasse avait été préparée d'une pièce, au cœur de la vieille ville. C'était l'assemblage classique de pneus et de barils de pétrole, sur lequel on avait fixé des poutrelles récupérées dans des immeubles en ruine, le tout recouvert de bâches en plastique, de tôle ondulée traitée anticorrosion et autres matériaux non dégradables. Des cabanes et des abris de fortune étaient fixés par des filins sur le large dos du radeau, comme des grenouilles cramponnées à un rondin. Un drapeau de la Croix-Rouge flottait au-dessus d'une baraque plus importante – le centre médical. Quelques structures plus avancées – un mât émetteur, des antennes, une éolienne – dominaient l'ensemble.

Lorsque le projet avait été lancé, deux ans plus tôt, la mer était encore loin, ses vagues se brisaient bien en dessous de Nazca. Il paraissait absurde de construire un radeau aussi haut au-dessus de l'eau. Mais le niveau de la mer avait monté de près de huit cents mètres depuis le début du déluge, l'élévation se poursuivait au rythme hallucinant de cent mètres par an, et allait même en s'accélérant. Tout à coup, l'eau avait été là, elle s'était insinuée jusque dans cette région montagneuse et avait commencé à soulever implacablement l'immense radeau au-dessus de la ville qui lui avait donné naissance. L'évacuation finale approchait, et c'était la frénésie dans cet endroit déjà surpeuplé. Les gens couraient dans tous les sens, chargés de matelas, de couvertures, de draps, de balluchons de vêtements, de paniers de vivres, d'ustensiles de cuisine, de meubles, de ballots de ficelle, de rouleaux de fil de fer, de pelles, de houlettes, de tout ce qui pourrait être utile pendant les longues années à venir, quand le radeau dériverait sur l'infinité de l'océan.

Ils trouvèrent la maison de Maria Ramos et posèrent leur caisse. Lily s'approcha de la porte grossière.

— Maria ? C'est Lily. Nous avons le matériel AxysCorp que vous avez demandé.

Pendant qu'ils attendaient, Villegas détailla avec curiosité l'habitation supportée par ce radeau. La résidence de la mairesse n'était qu'un appentis de tôle ondulée et de portes empruntées à un bâtiment abandonné. Des cages confectionnées avec du grillage

plastique hébergeaient des poules et des cochons. Des bols étaient attachés au toit pour recueillir l'eau de pluie. Les gens allaient et venaient en courant, des adultes et des enfants, entassés là comme partout ailleurs. Lily reconnut vaguement les grands enfants de Maria, et ses petits-enfants. Elle travaillait avec cette femme depuis des années.

Une gamine passa devant eux en galopant, faisant sursauter Villegas. Elle n'avait pas plus de cinq ans, mais elle portait sur la tête un panier d'osier plein de vêtements. Il y avait beaucoup, beaucoup d'enfants, des petits qui marchaient à peine, et d'autres attachés sur le dos de leurs parents.

— Nathan serait déçu, dit Villegas. Ses programmes de contrôle des naissances et ses conférences de « limitation volontaire » ne marchent pas.

Lily grommela :

— Il semblerait que, lorsqu'on est menacé, des pulsions plus profondes entrent enjeu.

— Apparemment. On dit que, après toutes les guerres, il y a un boom des naissances. Et qu'est-ce que c'est que tout ça, sinon un monde en guerre ? Nathan devrait sortir de sa forteresse high-tech et jeter un coup d'œil à ce qui se passe dehors…

Ce que faisait Juan, il fallait lui laisser ça. Au fil des ans, Lily lui avait découvert des forces insoupçonnables chez le dandy mondain qu'il avait jadis été. Juan avait toujours été convaincu qu'il était appelé à jouer un rôle majeur dans la communauté, même sans le patronage de Nathan, et il se comportait en conséquence. Sa foi chrétienne avait surmonté la rude phase de la Nouvelle Alliance et s'exprimait maintenant avec plus de générosité. Il était devenu un allié utile pour Lily dans l'environnement de Nathan. Et malgré des pointes de jalousie, elle se réjouissait de l'espèce de stabilité qu'il avait apportée à la vie sempiternellement mouvementée de sa sœur.

Maria sortit de la maison, vêtue d'une robe-sac de laine passée. Elle avait la mine austère et un air tendu, fatigué.

— Alors, vous voilà, dit-elle à Lily.

— Comme promis. Je vous présente Juan Villegas. Juan, Maria est…

— Je sais qui vous êtes, fit Maria en plissant les paupières. Vous étiez dans les pages people, dans le temps. Un playboy, hein ? Qui sortait avec des vedettes de la pop musique et des joueuses de tennis…

Elle parlait un anglais légèrement teinté d'accent espagnol et quechua.

Juan haussa les épaules, l'air embarrassé.

— C'était il y a longtemps. Dans un autre monde.

— Ça, c'est sûr. Mais vous avez survécu, apparemment, hein ?

— Tout comme vous, dit-il gentiment.

Un coup de vent fit vibrer les haubans. Quelques gouttes de pluie crépitèrent sur les bâches de plastique. Ils regardèrent vers l'ouest, où, juste un instant, le soleil creva la couche nuageuse. Maria repoussa une mèche de cheveux gris égarée sur son front, et la lumière tombant sur son visage fit ressortir sa beauté. C'était une belle femme d'une cinquantaine d'années, un peu métissée, malgré son nom chrétien, se dit Lily. Mais elle avait le regard sombre, et ses lèvres pleines esquissaient une moue.

Lily avait vu ça partout, dans les Andes. Maria était d'une génération qui avait déjà vécu une immense dislocation. Chassée de Lima alors qu'elle était encore jeune, elle était venue là pour bâtir un nouveau foyer et avait passé la moitié de sa vie à travailler dur pour créer des terres cultivables. Et voilà que la mer roulait ses vagues au-dessus des fermes établies il y avait quelques années à peine, l'obligeant à fuir, encore et toujours. C'était difficile à encaisser. Les personnes âgées étaient à bout, incapables d'affronter un nouveau déracinement. Quant aux jeunes, ils n'appréciaient pas de devoir quitter les seules maisons qu'ils aient jamais connues et en voulaient aux vieux du gâchis qui avait peut-être provoqué cette convulsion globale. Les gigantesques procédures d'évacuation n'avaient pas mis fin aux querelles de famille, aux divorces, aux suicides et aux meurtres.

— L'orage approche, dit Maria. Vous feriez mieux de repartir avant qu'il n'éclate.

Lily se sentit obscurément meurtrie par ces adieux abrégés.

— Nous vous avons apporté le package AxysCorp standard. Du matériel radio avec des back-ups, tout ça marchant à l'énergie solaire. Un système de navigation GPS. Cinquante téléphones portables…

Des produits sortant des usines high-tech de Project City, du matériel robuste, conçu pour durer, bien que souvent assemblé avec des composants de récupération. C'était le cadeau standard de Nathan Lammockson à toutes les nouvelles communautés de radeaux, une façon de rester en contact et peut-être de conserver un peu de contrôle sur elles.

— Merci, répondit platement Maria avec un coup d'œil à la caisse.

— J'espère que nous resterons en contact, Maria. Il y a une rotation d'hélicos. S'il y a des urgences, des problèmes médicaux pour lesquels vous pourriez avoir besoin de l'aide de Project City…

— Lily, ce radeau n'aurait pas pu être construit sans les conseils de vos ingénieurs, convint Maria. Mais ne nous leurrons pas. AxysCorp encourage les gens à construire des radeaux parce que sans ça nous deviendrions tous des réfugiés, nous remonterions les vallées comme

une marée, et alors, qu'est-ce qui se passerait ?

— Maria, vous savez comment ça se passe. Nous sommes déjà au-delà de la capacité d'accueil théorique des terres les plus hautes. Nous devons trouver d'autres solutions.

— Je sais, je sais. Mais il n'y a vraiment pas de place pour une ville de plus, une famille de plus… un enfant de plus ?

— Nous devons tous faire des arbitrages, dit Villegas.

Maria haussa les épaules.

— Ça c'est sûr.

Un autre coup de vent, des gouttes de pluie. La lumière dorée se ternit, les nuages filèrent au-dessus de leurs têtes, le radeau se souleva plus fortement sous leurs pieds.

Juan jeta un coup d'œil à Lily.

— Il vaudrait peut-être mieux bouger avant que ce pilote ne se dégonfle et ne redécolle sans nous.

— Allez-y, fit Maria. Allez.

Et elle leur tourna le dos.

Le radeau se cabra violemment, et Juan tomba à plat ventre, une corde en plastique lui ayant fait un croche-pied. Les Nazcans se précipitèrent sur leurs enfants pour les mettre à l'abri et pour attacher les derniers matériels. Le temps d'arriver à l'hélicoptère, le vent soufflait en rafales, la pluie tombait à verse. Les pales de l'hélico tournaient déjà et dans son cockpit ruisselant le pilote leur faisait signe de se dépêcher.

Dès que Juan eut claqué la portière, le pilote fit rugir le moteur et l'hélico se souleva. Les puissantes ruades du radeau laissèrent place à des embardées plus violentes alors que les pales de l'engin mordaient l'air turbulent, orageux.

L'appareil s'inclina, vira vers le nord, et Lily regarda de haut le radeau de Nazca. C'était une île hétéroclite qui s'élevait entre les toits et les rues inondées de cette vieille ville coloniale grillée par le soleil, hérissée d'appentis et d'éoliennes, tous les toits plats couverts de seaux et de baquets pour recueillir l'eau de pluie. Au centre du radeau, un carré de terre marron clair deviendrait une ferme flottante. Tout ce qui avait servi à sa construction datait d'avant le déluge, se dit Lily, des débris manufacturés, indestructibles, maintenant attachés ensemble pour faire cette nouvelle cité, qui montait comme un rêve au-dessus de Nazca submergée.

Et puis le surgissement de la mer commença. De grandes vagues arrivées de l'ouest soulevèrent le radeau. Des cordes cassèrent, des bouts de la structure s'arrachèrent, se détachèrent, des gens se précipitèrent pour réparer. L'hélico mit cap au nord, et le radeau et la ville noyée disparurent à la vue de Lily.

Le pilote trouva une zone d'air plus calme et sembla reprendre confiance. Après quelques minutes de vol, il leur indiqua le sol.

— Dernière chance de les voir ! dit-il en hurlant.

Lily regarda vers le bas. À vingt-cinq kilomètres au nord de Nazca, ils survolèrent une pampa qui avait jadis dû être desséchée, désolée, et qui était maintenant lavée par la mer grise.

Juan se pencha sur elle, pour regarder le paysage.

— Les lignes de Nazca. Vous saviez qu'on les avait découvertes d'avion ? Vous les aviez déjà vues ?

— Nathan m'a emmenée ici plusieurs fois, en avion.

Ce désert, jadis l'un des plus arides de la planète, avait servi d'immense carnet de croquis aux anciens peuples qui avaient vécu là. Leurs dessins, faits en soulevant des pierres pour révéler le sol plus clair qui se trouvait dessous, avaient été préservés par la sécheresse. Mais à présent, de ces étranges figures géométriques millénaires tracées dans la poussière en altitude, du singe, de l'araignée, de la fleur et des oiseaux élaborés, il ne restait plus rien, tout avait été effacé par l'eau salée de l'océan.

— Encore un des trésors de l'humanité à jamais disparu, dit Juan sans émotion.

L'hélico monta plus haut. Derrière eux, le Pacifique haché par la tempête montait à l'assaut des contreforts des Andes. Mais devant eux s'étendait un océan, plus calme, gris acier, une extension de l'Atlantique qui avait fait irruption dans le continent et venait maintenant s'écraser sur les montagnes. Le Pacifique et l'Atlantique visibles d'un même coup d'œil. Et tout le long des nouvelles côtes, de part et d'autre de la chaîne de montagnes, les radeaux s'amassaient, tels les fantômes des villes sous l'eau.

Juan Villegas s'appuya au dossier de son siège et ferma les yeux.

62

— Je suis confiant, disait Domingo Prado.

Il était devant Gary, Grace fermant la marche. Il se frayait un chemin dans l'ombre verte de la forêt de Panama, sa machette à la main, son revolver enfoncé dans la ceinture de son pantalon, sous son sac à dos.

Domingo avait quarante-cinq ans environ, un peu plus que Gary. C'était un grand gaillard costaud, alerte, et il dévalait la pente avec aisance. Eh oui, se dit Gary, après toutes ces années sur la route, ils étaient tous, au mieux, minces, au pire d'une maigreur squelettique. Il était encore tôt, dix heures, tout au plus, mais la chemise de leur guide, le bord de son chapeau de paille mâchuré, et même le fond de son sac à dos de toile étaient trempés de sueur. Il transpirait comme la première fois que Gary l'avait rencontré, des centaines de kilomètres plus au nord, il y avait des années de ça.

— Et pourquoi ça ? lui cria Grace.

— Parce que je connais ce pays. Panama, la zone du canal. J'étais ranger dans le parc national Chagres, qui est du côté colombien du canal, à l'est du lac Alajuela. Vous allez voir. Une fois là-bas, je vous guiderai les yeux fermés. Je connais le coin comme ma poche.

— Sûr, dit Gary. Comme vous connaissiez le Guatemala, le Salvador, le Honduras et le Nicaragua…

— Hé, fit Domingo. Je vous ai déjà plantés ?

Il se retourna. Dans l'ombre verte, son expression était à peine lisible. On ne distinguait qu'un grand sourire.

— Chaque putain de jour, mon vieux, fit tristement Gary.

Il y avait un fond de vérité là-dedans, mais une pointe de non-vérité aussi. En descendant vers le sud des Amériques, les travailleurs itinérants avaient vite compris qu'ils avaient besoin de guides. On ne pouvait pas se fier aux précieuses cartes anciennes que la mairesse gardait dans une malle fermée à clé. Même les données GPS, transmises par un réseau de satellites de plus en plus fragmentaire, ne suffisaient plus. Le monde que la mer engloutissait changeait trop vite.

Et puis il y avait la politique, ou ce qui en tenait lieu. Les marcheurs avaient depuis longtemps laissé derrière eux les juridictions des deux gouvernements plus ou moins fonctionnels dans ce qui restait des États-Unis : le gouvernement fédéral croupion qui siégeait à Denver, et sa rivale mortelle, l'administration mormone

basée en Utah. La loi, quand elle était appliquée, l'était localement. En certains endroits, on pouvait travailler en échange d'un emplacement pour installer sa tente, de nourriture et d'eau fraîche. En d'autres endroits, les communautés de pillards se contentaient d'attaquer les réfugiés de passage – bien que la Ville en Marche, qui comptait encore un millier de têtes, eût généralement de quoi décourager les brigands. Le monde était un patchwork en constante évolution d'opportunités et de menaces. D'où l'utilité des gens du coin, qui connaissaient le terrain.

Domingo Prado s'était attaché à la Ville en Marche à la frontière mexicaine. Ils auraient pu tomber plus mal. Il avait une connaissance de routard de l'Amérique centrale. Il s'égarait souvent, surtout à cause de cette sale habitude qu'il avait de bluffer au lieu d'admettre son ignorance. Mais au moins Gary pensait qu'il se trompait de bonne foi. Il ne parlait jamais beaucoup de lui, de son passé, de la façon dont il avait perdu le foyer qu'il avait pu avoir, de la famille, de la femme, des enfants qu'il avait probablement eus. Il y avait beaucoup de gens comme lui de par le monde, déstructurés, des survivants d'un passé noyé. Tout ce qu'il demandait en échange de ses services, c'était de quoi manger et une occasion de voyager, un peu d'aventure.

De toute façon, coincés dans cette forêt comme ils l'étaient, ils n'avaient pas le choix ; ils devaient faire confiance à Domingo, et donc ils continuaient.

Quelque chose détala dans le sous-bois, faisant sursauter Gary – un opossum, peut-être. Un oiseau battit des ailes dans la canopée, un éclair de couleur, qui poussa un cri. Il n'avait pas idée de ce que pouvaient bien être ces créatures. C'était l'isthme de Panama, là où deux continents étaient entrés en collision trois millions d'années auparavant, permettant à des biomes séparés lors de la division des supercontinents de se fondre les uns dans les autres. Ce qu'on avait appelé le Grand Échange inter-américain. Le résultat de tout ça, au niveau du pont entre les mondes, était exotique et inconnu de Gary. La forêt tropicale était une sorte de cathédrale, avec son dais vert qui filtrait la lumière comme un vitrail et faisait briller les arbres minces pareils à des colonnes gothiques. La plupart du temps, il se contentait de regarder où il mettait les pieds, mais c'était beau, très beau.

Il entendit un froissement plus subtil, quelque part derrière lui. Des gardes de la mairesse, qui les suivaient pour les protéger. On ne voyageait jamais seul.

Et puis, tout à coup, ils sortirent de la jungle. Et Gary se dit que, ce jour-là, Domingo avait peut-être commis l'erreur de sa vie. Parce qu'ils se retrouvèrent devant une étendue d'eau à perte de vue.

La pente descendait dans l'eau, dix ou vingt mètres plus bas. On voyait nettement les endroits où la jungle était inondée, le tapis vert

interrompu, fragmenté, quelques arbres survivants crevant la surface. Au-delà, l'eau s'étendait, grise et calme, jusqu'à de lointaines collines revêtues de vert, à des dizaines de kilomètres au nord-est.

À découvert, le soleil était intense. Ils se retirèrent vers un semblant d'ombre, s'épongèrent le front, déboutonnèrent leur chemise, décollèrent le tissu trempé de sueur de leur peau.

— Et merde… ! dit Domingo.

Il s'accroupit, chassant les mouches avec son chapeau.

— Alors ? C'est quoi, ça ? demanda Grace.

— La zone du canal, répondit Domingo. On regarde plus ou moins vers le nord-est, là, d'accord ? fit-il avec un geste. Bon. À cet endroit, l'isthme (il avait de la peine à prononcer ce mot) fait un détour. Il sépare l'Amérique du Nord de l'Amérique du Sud, mais là, il s'enroule vers le nord-est sur quelques centaines de kilomètres. Alors on a l'Atlantique à l'ouest, par là, et le Pacifique à l'est. Toute cette zone a été transformée par les ingénieurs du canal. Ils en ont fait plus qu'un simple canal, une espèce de pont liquide, avec des écluses pour faire monter les bateaux des deux côtés. Juste là, il y avait le lac Gatun, formé par des barrages du côté Atlantique.

— Et ça, fit Gary en regardant vers le bas de la pente, ce n'est pas le lac Gatun. En mettant les choses au mieux, c'est une sorte d'inondation intérieure. Mais peut-être que c'est la mer qui a réussi à passer.

— D'une façon ou d'une autre, on est dans la merde, dit Domingo.

— Il n'y a qu'un moyen de savoir ce que c'est, dit Grace.

Elle se leva, enfonça sa vieille casquette de base-ball sur sa tête et commença à descendre précautionneusement la pente, vers l'eau.

Le soleil était haut et projetait des reflets éblouissants sur l'eau. Sa silhouette se dessina en ombre chinoise, et la lumière qui brillait autour d'elle la fit paraître plus grande et plus mince. Elle avait les bras nus, et Gary voyait ses muscles, ses biceps noueux. Elle avait vingt ans. L'adolescente difficile était devenue une femme forte. On ne pouvait pas dire qu'elle était belle, en tout cas, pas d'une beauté classique. Elle avait un corps, un port d'athlète, de travailleuse. Il voyait de la beauté dans sa santé, sa force, son équilibre, la beauté d'une sorte de femme de Cro-Magnon, adaptée au monde dans lequel elle avait grandi – un monde où elle avait été une réfugiée depuis l'âge de cinq ans.

En la regardant, Gary se sentit fier. Il n'avait pas pu la préserver de l'inondation – pas plus que Michael Thurley, pauvre Michael, mort si loin de chez lui, d'une blessure au couteau infligée dans le Nebraska. Mais tous deux avaient réussi à la faire entrer dans l'âge adulte en femme sûre d'elle, saine de corps et d'esprit, armée pour un monde dangereux. Beaucoup de jeunes femmes qui avaient grandi dans cette

époque de dislocation avaient sûrement connu un sort bien pire.

Elle arriva au bord de l'eau, s'accroupit, plongea la main dans l'eau, porta sa paume à sa bouche, recracha.

— C'est salé, dit-elle.

— C'est donc ça, fit amèrement Domingo. La plus magnifique création artificielle de l'humanité – disparue ! Submergée comme un château de sable sur la plage…

— Et l'isthme est coupé, dit Gary. Les deux Amériques sont séparées pour la première fois depuis trois millions d'années. C'est stupéfiant, quand on y réfléchit.

Domingo haussa un sourcil.

— Le problème, dit-il, plus pratique, c'est que pour rejoindre vos amis dans les Andes il faut qu'on traverse. Mais comment ?

— Et si on y allait à la voile ?

Grace se leva et tendit le doigt vers l'est, désignant un point du rivage.

Un voilier, un yacht tout cabossé, au mât étincelant, attaché à un arbre mourant.

63

Quelqu'un les héla, depuis le bateau :

— Combien êtes-vous ?

Gary jeta un coup d'œil à Domingo.

— Accent américain. De Floride, peut-être ?

— Possible.

Gary mit ses mains en porte-voix devant sa bouche et répondit :

— Trois ici. D'autres dans la forêt.

Il y eut une pause. Et puis :

— Je vous ai dans ma ligne de mire. Et des garçons à moi vous tiennent en joue, au-dessus de vous, par-derrière. Pigé ?

— Pigé.

C'est comme ça que ça se passait, les bons jours, quand on tombait sur des étrangers. On se dressait sur ses ergots, on affichait des armes et des guerriers qui pouvaient être réels. Ou non. Les mauvais jours, on se faisait tirer dessus avant d'avoir compris qu'on n'était plus tout seul.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Ce coup-ci, c'est Domingo qui répondit :

— Traverser la zone du canal. Aller vers le Darien, dit-il en tendant le bras.

— Nous voulons juste traverser, reprit Gary. Nous allons au Pérou.

— Au Pérou ? Eh ben !

— Oui. Nous n'avons pas l'intention de rester ici.

Il y eut une pause plus longue. Et puis Gary vit un canot à rames qu'on descendait à l'eau, au bout de cordes enroulées sur des cabestans.

— Je viens en parler avec vous. Rappelez-vous, je vous tiens en joue. C'est mon pays, et je le connais sacrément mieux que vous.

Gary écarta les mains devant lui.

— Nous ne représentons pas une menace.

Deux hommes descendirent par une échelle de corde dans le canot, l'un un peu plus raide que l'autre. Ils ramèrent rapidement pour parcourir les quelques centaines de mètres qui les séparaient du rivage. Gary, Grace et Domingo suivirent le bord de l'eau pour venir à la rencontre de la barque. Elle toucha terre à un endroit qui fit à Gary l'impression d'avoir été débarrassé des arbres pourris et des souches afin de servir d'embarcadère.

Les deux hommes avaient un air de famille : tous les deux noirs, les

épaules larges, le visage carré, ils portaient des blousons et des jeans râpés, des casquettes blanchies par le sel. Le plus vieux avait le visage crispé, comme s'il plissait les yeux pour y voir. L'autre, plus jeune, plus nerveux, paraissait plus ouvert. Le père et le fils, supposa Gary. Le fils tenait une espèce d'arme automatique, le canon braqué sur le sol, et il resta en retrait, hors d'atteinte des nouveaux arrivants.

Gary s'avança, la main tendue.

— Je m'appelle Gary Boyle.

Le plus vieux lui serra la main.

— Sam Moore. Mon fils, Tom.

Le garçon hocha la tête.

Domingo tripota prudemment les courroies de son sac à dos.

— Je peux ? J'ai des cadeaux.

Le regard de Moore se durcit, le garçon releva le canon de son arme, mais ils laissèrent Domingo ôter son sac à dos. Il en sortit deux canettes de Coca light, le cadeau standard des Américains qui marchaient.

— En gage d'amitié, dit-il.

Moore était méfiant, mais il prit l'une des canettes et passa l'autre à son fils.

— Bon Dieu ! Il y a des années que je n'en ai pas vu. Ça date de quand ?

— Ils en fabriquent toujours, à Denver, répondit Gary.

— Sans blague ?

Moore décapsula la canette, écouta le sifflement du gaz carbonique qui s'échappait.

— Ce serait meilleur froid, évidemment.

Il en but une longue gorgée.

Le garçon, après avoir tripatouillé la languette de métal, se renversa un peu de soda sur le visage en essayant de boire et fit la grimace.

Moore avait fini son Coca.

— Bon sang ! Ce que c'est bon !

Il écrasa la canette dans sa main et la jeta dans l'eau.

— Vous vous rappelez les slogans « Sauvez la planète » ? Qu'elle crève ! Des cadeaux, hein ? Alors, Gary Boyle, vous êtes qui, et qu'est-ce que vous voulez ?

Gary répondit qu'ils venaient en éclaireurs pour un groupe de voyageurs.

— Les autres sont dans la forêt.

— À pied ?

— Oui. À part les brouettes, les chariots et des trucs comme ça.

— Vous venez de loin, les gars ?

Gary jeta un coup d'œil à Grace.

— Ça dépend des gens. Je dirais de Lincoln, Nebraska. On marche vers le sud depuis notre départ.

Moore poussa un sifflement.

— Et vous allez au Pérou, c'est ça ? Dans l'épine dorsale des Amériques.

— C'est l'idée.

— Quand j'étais jeune, une fois, j'ai suivi la Pan-Américaine du Texas jusqu'en Amérique centrale, et puis jusqu'au Paraguay, en Amérique du Sud. Une sacrée trotte. Le seul endroit où on a dû faire du stop, c'était là.

Il indiqua du pouce le détroit, dans son dos.

— Le Darien Gap. Quatre-vingts kilomètres de jungle. Comme maintenant. Mais je connaissais le coin. C'est là que j'avais grandi. De l'autre côté, on a loué une voiture et on a repris la route jusqu'en Colombie.

— La Pan-Américaine est pratiquement sous l'eau, maintenant, dit Domingo. On a dû suivre des chemins dans les hauteurs. Ce n'était pas facile.

— Alors, vous dites que vous avez grandi ici ? reprit Gary.

— Ouais. Mon grand-père était transitaire dans la zone du canal. Je suis né ici, j'y ai grandi, et j'ai moi-même travaillé sur le canal. On est venus s'installer en Floride en 2000, quand Panama a récupéré la souveraineté sur le canal. Mais je suis revenu sous contrat, et ça ne s'est pas si mal passé. Tout le monde pensait qu'on allait s'entendre avec les autorités locales, et j'ai fini par me réinstaller ici. Tom, fit-il en se retournant, va chercher de l'eau à ces gens.

Tom regarda les nouveaux venus d'un air dubitatif. Puis il retourna au bateau en tenant mollement son automatique dans une main, et en revint avec une grappe de gourdes accrochées par des courroies, qu'il tendit à Gary. Celui-ci les répartit et but avec reconnaissance une eau qui sentait le propre.

— Et vous êtes restés quand le déluge est venu, dit Grace.

— On n'avait nulle part où aller, ma famille et moi. C'est chez nous, ici. Quand la mer a commencé à monter au-dessus des écluses inférieures et que ça a été foutu pour le canal, les Panaméens l'ont tout simplement abandonné. Il aurait pu fonctionner encore un moment, mais comme il n'était plus entretenu, après la rétrocession, il n'a pas mis longtemps à s'effondrer.

Il eut un geste du pouce, par-dessus son épaule, vers le Darien.

— Il y avait un grand barrage, là-haut, sur le Chagres : le Madden, qui formait un lac, l'Alajuela. Le barrage de Madden a cédé, un véritable torrent a dévalé la vallée et s'est déversé dans le Gatun. Le Gatun a débordé ses écluses. Il les a minées, et il a fini par enfoncer son propre barrage du côté Atlantique. Après, le Chagres est revenu

s'enrouler par les failles, et il a retrouvé son ancien chemin vers la mer, du côté Pacifique.

« Et puis la mer a continué à monter, elle a tout recouvert, et maintenant, on ne sait même plus qu'il y avait quelque chose, continua-t-il avec un geste englobant le paysage inondé. Quel gâchis ! Enfin, il a toujours fallu se bagarrer pour empêcher la jungle de tout envahir. Comme disait mon père, le canal était une blessure dans la Terre qui s'acharnait à guérir.

— Et maintenant, vous gagnez votre vie grâce à votre bateau ?

— On pêche. Ma famille, mes garçons et moi. On est tout un tas, le long de cette côte, ajouta-t-il en étrécissant les paupières, l'air méfiant. Des bateaux, des radeaux, des maisons sur la côte. On s'occupe les uns des autres.

— Sûrement, oui.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? Passer de l'autre côté du détroit ?

— C'est à peu près ça, si vous pouvez le faire. Mais on est nombreux.

Encore ce froncement de sourcils soupçonneux.

— Combien ?

— Mille.

— Mille ? fit Moore, bouche bée. Vous vous moquez de moi ?

— Non, et on a été bien plus nombreux que ça.

Beaucoup avaient suivi Thandie Jones vers Denver, et certains avaient essayé de trouver refuge en Utah, mais la Ville en Marche comptait encore des dizaines de milliers de citoyens quand elle avait entrepris sa longue descente vers le sud, à partir de Lincoln. En cours de route, d'autres avaient trouvé un endroit où s'installer de façon permanente, ou bien ils avaient bifurqué, et suivi des routes qui partaient de la Pan-Américaine. Mais des nouveaux venus s'étaient joints à la communauté en marche, des gens déplacés ou simplement malheureux, qui cherchaient une sorte d'ordre auprès de ces travailleurs migrants.

Il y avait eu des naissances, il y avait eu des morts. Lentement, au fil des ans, leur nombre s'était restreint. Ils étaient quand même encore un millier, une Ville en Marche, toujours dirigée par le bureau du maire, avec ses gardes, ses médecins et ses routines quotidiennes, qui suivaient Gary et sa vision de Project City, une enclave sur le toit du monde, où il y aurait de la place pour eux.

— Ça ne va pas être facile de loger tous ces gens-là dans cette satanée forêt tropicale, dit Moore. Et puis, mille, c'est bien plus que mon petit bateau ne peut en transporter.

— Vous y arriverez, dit Domingo. Une cinquantaine, peut-être une

centaine à la fois. Ce n'est pas si loin. Vous pourriez établir un service de navettes.

— Eh bien, ma foi… fit Moore, la suspicion laissant place au calcul. Il me semble que ça devrait être possible. Mais pourquoi est-ce que je ferais ça ?

Gary s'efforça de conserver un ton de voix affable, une expression détendue :

— Nous ne nous attendons pas à ce qu'on nous fasse la charité. Nous paierons.

— En quoi ? En Coca light ? rétorqua Moore en riant.

— Oui, répondit Gary avec franchise. Et nous avons d'autres marchandises. Mais nous pouvons aussi travailler. Nous sommes mille ; nous savons faire des choses, nous avons des outils. Nous pourrions transformer cet endroit pour vous, fit-il en regardant autour de lui. Faire en sorte que vous soyez parés pour l'avenir.

Il faut que vous pensiez à ce qui va se passer. J'étais climatologue. Je sais de quoi je parle. On pourrait vous donner de meilleures chances de survivre à la montée des eaux. En construisant des pontons un peu plus haut, dit-il en indiquant le sommet de la colline. Cent ou deux cents mètres plus haut. Comme ça, vous serez prêts quand la mer arrivera là-haut.

Moore n'avait pas l'air convaincu. C'était une attitude que Gary connaissait bien. Aujourd'hui encore, les gens ne voulaient pas croire au déluge.

— Vous croyez que ça va arriver ? Que ça montera aussi haut ?

— Oh oui. Et il faut vous y préparer. Laissez-nous vous aider.

Moore le regarda, essayant de le jauger. Il se rapprocha pour que son fils ne puisse pas l'entendre.

— Je vais vous dire de quoi j'ai besoin. De femmes. Des femmes pour mes garçons. Vous comprenez ?

Il jeta un coup d'œil en biais à Grace.

— Certains de mes garçons sont encore trop jeunes, mais vous avez peut-être quelques petites filles que vous pourriez nous laisser, en attendant qu'elles mûrissent, hein ? Ça vous ferait autant de bouches à nourrir en moins. Ou bien… un peu d'action, fit-il en inclinant la tête dans un sens puis dans l'autre. On est plutôt isolés, ici. Vous voyez ce que je veux dire ?

Gary répondit d'un ton égal :

— Nous ne tenons pas un bordel. Et nous ne vendons pas nos gens.

— Il me semble que j'ai le bateau dont vous avez besoin…

— Et il me semble à moi, fit Domingo avec un immense sourire, que nous sommes mille et que vous n'êtes qu'une poignée. Vous pourriez nous tuer, tous les trois, vous pourriez tuer trente d'entre nous, mais vous finiriez par y laisser votre peau. Et votre bateau avec.

Moore recula.

— Alors, c'est ça, le deal ? Vous disiez que vous n'étiez pas une menace.

— Eh ben, on a menti, dit Domingo.

— Sam, nous ne sommes pas des bandits, reprit fermement Gary. Nous voulons travailler, ou faire du troc. Nous sommes des travailleurs migrants.

— J'avais un arrière-arrière-grand-oncle qui était travailleur migrant, pendant la Dépression.

— Oui. Ça n'a rien de déshonorant. Mais le résultat pratique…

— C'est que nous n'avons pas le choix. Nous devons continuer, intervint Grace, les surprenant tous. Nous devons traverser ce détroit.

Moore la regarda.

— Et ça veut dire que je suis obligé de faire affaire avec vous.

— Vous ne serez pas perdants, répondit Gary. Mais oui, vous allez être obligé de traiter avec nous.

— Désolé, mon vieux, dit Domingo. Enfin, vous auriez pu tomber plus mal.

Moore sembla accepter la réalité :

— D'accord. Revenez ici demain. On mettra les choses au carré, et on établira une espèce de programme. Et puis il y a d'autres choses qu'il faut que vous sachiez, aussi.

— Comme quoi ?

— Ce n'est pas un pays facile. Ça n'a jamais été facile, dans le coin. Mais maintenant, il y a des indigènes, des paramilitaires et une poignée de marxistes, un groupe de cocos, qui ont monté le coup d'État en Colombie. Vous n'avez pas intérêt à vous retrouver pris entre deux feux.

— Je comprends ce que vous me dites. Nous vous dédommagerons de toute l'aide que vous nous apporterez.

— Bon. À demain.

Moore et son garçon tournèrent les talons et partirent récupérer leur barque.

Gary gonfla les joues.

— Je déteste ça, Domingo. Ces discussions de marchands de tapis.

— Vous n'êtes pourtant pas mauvais à ce jeu-là. Hé, amigo, personne s'est fait tirer dessus aujourd'hui. C'est déjà ça !

Gary baissa les yeux vers le détroit et le bateau, seul, amarré à son arbre noyé.

— Plus de Panama. Vous savez, selon certains géologues, la formation de l'isthme aurait été l'événement géologique le plus important depuis la disparition des dinosaures. Ça a modifié le schéma des courants marins à l'échelle planétaire. À la place des

anciens courants équatoriaux entre le Pacifique et l'Atlantique, il y avait de grands fleuves interpolaires. Les calottes glaciaires se sont formées, marquant le début des ères glaciaires. Sans le refroidissement du climat, qui nous a forcés à descendre des arbres et à nous engager dans la savane, il n'y aurait probablement pas eu d'humanité. Tout ça à cause d'une langue de terre. Et voilà qu'elle se retrouve de nouveau sous les eaux, et tout va changer encore une fois.

Grace braquait sur lui un œil atone. Et Domingo se fichait pas mal des courants marins à l'échelle planétaire. Il dit, grommelant :

— Je préférerais qu'ils prennent les filles et qu'ils laissent les canettes de Coca. Personnellement, j'aime le Coca light, et je ne voudrais pas qu'on leur donne tout ! C'est un crime de demander ça ?

Ils remontèrent vers la lisière de la forêt et la fraîcheur relative de l'ombre verte des arbres.

64

Plus tard, le jour de la dernière visite de Lily au radeau de Nazca, Nathan Lammockson tint une réunion dite « de traversée de l'équateur » à Chosica, dans un des salons de son bateau en construction. Lily était revenue épuisée de son expédition à Nazca. Mais ce n'était pas le genre d'événement auquel on pouvait se dispenser d'assister quand on faisait partie des proches de Nathan.

Celui-ci jouait les maîtres de cérémonie sous un gigantesque planisphère mural animé, qui montrait en boucle la montée des eaux et les continents submergés. Lily tenait donc la chandelle, aussi coquette que possible en tailleur pantalon, un verre de punch à la main. Juan Villegas était égal à lui-même, dans un complet veston impeccable, tout comme Amanda, à son côté. Mince et élégante, à sa façon un peu fragile, elle était belle, même si elle se teignait les cheveux. Lily se disait qu'elle portait bien ses cinquante-cinq ans, malgré les rides de son front, les pattes-d'oie qui griffaient le coin de ses yeux, les plis de son cou.

Un quatuor jouait des morceaux de musique classique lénifiants. Les musiciens avaient été recrutés parmi les réfugiés. Le Service de ressources humaines de Nathan avait le don de repérer et de tester les compétences. Il suffisait d'attendre pour trouver tout ce qu'on voulait dans les marées humaines qui fuyaient les plaines inondées.

La vision, par les hublots dépolis de ce salon encore en travaux, de Chosica et de son immense bidonville de travailleurs, offrait un contraste sinistre avec l'atmosphère étincelante qui régnait à bord du vaisseau. Lily n'était que trop consciente des marmonnements qui accompagnaient la folie grandiose de Nathan. Dans les années 1930, le *Queen Mary* original avait été construit dans un chantier naval qui avait des dizaines d'années d'expérience, et cela avait occupé soixante villes industrielles anglaises. Nathan n'avait pas seulement fait construire un vaisseau ; il avait dû aussi créer les entreprises de construction navale indispensables, privant le Pérou de toutes ses ressources technologiques.

Compte tenu du contexte, la fête n'était pas très animée.

Lily trouva le courage d'en dire deux mots à Nathan :

— Nous sommes tous harassés, Nathan. À bout. La pression constante des événements, vous comprenez ?

— Ça n'arrête pas, hein ?

Il s'octroya une bonne gorgée de son verre, un whisky allongé

d'eau.

— Enfin, bon sang ! Vous avez tout de même le droit de vous amuser un peu. C'est pour ça que j'organise ces fêtes, pour marquer des moments forts. Chaque fois que nous avons quelque chose à célébrer, faisons rouler les barriques !

Elle se força à sourire. L'espace d'un instant, elle lui trouva une vulgarité de tavernier. « Faisons rouler les barriques…»

— Oui, mais, Nathan, je ne sais même pas ce que nous fêtons ici. « La traversée de l'équateur » ? Quel équateur ?

Il eut un grand sourire.

— Je vais l'annoncer tout à l'heure, mais je peux vous le dire… D'après les savants, aujourd'hui, la mer aura monté de huit cents mètres au-dessus du niveau de référence. Et vous savez aussi bien que moi que ce genre de données est sujet à caution. Je veux dire, l'élévation est de plus en plus difficile à calculer au fur et à mesure que les satellites radar dégringolent du ciel, et l'estimation de l'altitude a toujours été merdique, de toute façon. Vous étiez à Nazca, aujourd'hui, quand le plateau a commencé à disparaître sous les eaux, non ? Eh bien, il n'était pas censé se trouver à six cents mètres d'altitude ? Bref, les caïds de la science disent qu'aujourd'hui la mer a monté de huit cents mètres, alors va pour huit cents mètres. Vous voyez maintenant pourquoi c'est une traversée de l'équateur ?

Elle hocha la tête.

— Huit cents mètres, c'est la marque des cinquante pour cent.

— Exactement. Aujourd'hui, nous avons perdu cinquante pour cent des terres émergées de la planète. Et bien sûr, le pourcentage de surface utile perdue est beaucoup plus important : le Groenland et l'ancien Antarctique, des déserts de glace, émergent inutilement au-dessus des vagues, et il y a aussi les chaînes de montagnes. Près des cinq sixièmes de la population terrestre ont été déplacés ou sont morts. Quel gâchis. Allez, santé !

Il s'octroya une gorgée de whisky.

— Vous savez que vous êtes un salaud au cœur de pierre, Nathan ?

— Vous croyez ? Peut-être que je suis simplement exténué, moi aussi. Enfin, regardez cette foutue carte…

Il claqua des doigts.

Le gigantesque écran mural afficha une carte des terres émergées qui se trouvaient à huit cents mètres au-dessus du niveau de référence. Sur le fond bleu, la forme des anciens continents était esquissée en bleu plus clair, et la nouvelle plate-forme continentale apparaissait tavelée de vallées fluviales, de zones désertiques, de forêts et de villes inondées. Les Andes étaient un tracé fantomatique qui longeait la rive occidentale de l'Amérique du Sud.

— Regardez ce qui reste, reprit Nathan. En Amérique du Nord, les

seuls États survivants sont ceux des Rocheuses, du Nouveau-Mexique jusqu'à l'Oregon en passant par le Colorado et l'Utah. En Afrique, une énorme césure n'épargne que l'Afrique du Sud et de l'Est, de la Tanzanie et du Kenya à l'Éthiopie. En Asie, il ne reste que l'Himalaya, la Mongolie et les « Stan » – le Daghestan et tout ce qui s'ensuit, des pays perpétuellement en guerre, qui dévorent les vies comme un hachoir à viande –, et c'est tout. Il ne reste plus rien, en dehors de quelques sommets montagneux isolés et des confettis en Angleterre, en Australie, en Inde et en Indonésie. L'Europe a pratiquement disparu, en dehors des Alpes. La Russie n'existe plus. Même l'Oural est sous l'eau.

— Des sommets de montagnes et des confettis, répéta Lily.

— Nous recevons encore des messages. De stations phares situées en altitude. Bon Dieu ! Je n'avais jamais entendu parler de la plupart de ces endroits avant qu'ils commencent à communiquer par-dessus l'océan planétaire… Il faut que je vous raconte quelque chose, poursuivit-il en la regardant. Nous avons reçu un message de la plus haute ville d'Espagne, Avila. Quand Madrid a été évacuée, le gouvernement espagnol s'est écroulé, il y a eu une lutte pour le pouvoir, et devinez qui l'a emporté ?

— Vous allez me le dire.

— Les Pères des Élus.

— Vous voulez rire !

Il secoua la tête.

— Eh non. Ils nous appelaient à l'aide. Ils avaient entendu dire que j'avais pris les anciens otages sous ma protection. Ils s'imaginaient peut-être que c'était une référence suffisante. Ils vous demandaient votre pardon, à vous, à Piers et aux autres, ajouta-t-il en riant.

Elle n'en revenait pas.

— Que voulaient-ils ?

— La même chose que les autres, répondit-il avec un haussement d'épaules. Un coin dans les hauteurs. Je ne vois pas comment nous pourrions les aider, de toute façon, mais à vous de juger. Qu'auriez-vous répondu ?

Elle ne réfléchit pas longtemps.

— Ils m'ont emprisonnée dans un trou dans le sol, pendant des années. Ils ont tué un de mes amis, ils en ont violé une autre, et ils nous ont laissés pour morts. Qu'ils crèvent.

— Qu'ils crèvent ! répéta-t-il en levant son verre.

Il but une gorgée de whisky et regarda à nouveau la carte.

— Nous ne sommes pas encore tout à fait à court de terres. Lhassa, au Tibet, est à quatre mille mètres d'altitude. La Paz, à peu près autant… D'un autre côté, je pense que nous assistons au dernier round de toutes les guerres. Dans les principales zones d'altitude

subsistantes, en Amérique, en Afrique et dans l'Himalaya, vous verrez bientôt le pouvoir tomber aux mains de quelques gouvernements – ou individus – forts. Une sorte d'ordre s'établira. Et peut-être que les extinctions arriveront à un terme. Je pense aussi que la fringale de profits des grands groupes tire à sa fin. La situation s'est trop dégradée pour que ça dure plus longtemps. Parmi les possédants, les survivants seront ceux qui auront eu le bon sens de convertir leur fortune en pouvoir et en sécurité.

« Vous savez qu'on entend parfois dire que cet effondrement global est une bonne chose. Ou du moins, qu'il aura un effet positif à long terme. Peut-être que notre civilisation était trop compliquée, comme une forêt mature dont chaque pouce de terrain serait occupé, chaque bribe de matière convertible changée en biomasse, les arbres, les vers, les insectes, tout ça imbriqué dans un réseau complexe de dépendances, un tout vivant de tout le reste. L'efficacité maximale, mais la résilience minimale. Et donc, quand le cataclysme ultime se produira – un incendie, un séisme ou la sécheresse, les conséquences seront dramatiques en terme d'extinction. Mais ce qui survivra sera plus fort, plus adaptable, plus robuste…

— Mouais. Je ne suis pas sûre que l'analogie soit très appropriée. Enfin, Nathan, je ne vous vois pas adhérer à une extinction. Je parie que vous voyez plus loin que ça. Vous voyez toujours plus loin.

Il lui jeta un coup d'œil.

— C'est vrai, j'ai un plan B. Vous avez au moins compris ça, depuis le temps. Et quand je n'ai pas de plan, j'ai des options. Par exemple, avant la chute du gouvernement norvégien, j'ai réussi à racheter la Chambre forte mondiale de graines du Spitzberg.

— La… *quoi ?*

— Un truc post-11 Septembre, genre « et si c'était la fin du monde ». Un projet à l'échelle mondiale de banque de semences : trois millions de spécimens, entreposés à cent mètres de profondeur dans une montagne d'une île de Norvège. C'était bien pensé. Même en cas de pénurie d'énergie, le permafrost aurait fait office de chambre froide. Mais ils n'ont pas vu venir le déluge.

— Alors, où sont les graines, maintenant ?

Il indiqua le parquet, sous ses pieds.

— Dans la cale, dit-il avec un sourire.

— À bord du vaisseau ?

— Une jolie image, vous ne trouvez pas ?

— D'accord. Je vous le concède. Quand le déluge refluera, Nathan Lammockson jouera les Johnny Pépin-de-Pomme et replantera le monde. Et quoi encore ? Donnez-moi un gros titre.

— Des armes raciales.

— Bon Dieu, Nathan… ! fit-elle, choquée.

Il jeta un coup d'œil, par la vitre, aux travailleurs dans leurs taudis.

— J'ai fait plancher une équipe d'experts sur la question pendant des années. Une application de la recherche en pharmacogénomique, puisque c'est comme ça qu'on dit. Si ça merde vraiment, je veux être sûr que nous survivrons, moi et les miens.

— Vous êtes vraiment dingue.

— C'est ce que tout le monde dit, répondit-il, impassible. Mais vous m'avez tous suivi de Southend-on-Sea jusqu'à ce putain d'endroit, et aucun de vous n'a eu faim, ne serait-ce qu'une journée. Alors, qui est le plus dingue ? Je prie le bon Dieu de ne jamais avoir besoin d'utiliser ce genre d'arme. Mais je m'en voudrais éternellement de ne pas m'être préparé à ce que je vois venir. Naturellement, c'est confidentiel.

C'est alors que Piers s'approcha de Nathan. Dans son battle-dress crasseux, il paraissait aussi déplacé, dans ce salon au luxe tapageur, qu'un clochard dans un palais.

— Des troubles à La Oroya, dit-il.

— Merde ! lâcha Nathan. Nous avons besoin de cette fonderie.

— Un hélicoptère nous attend. Tu ferais mieux de venir, ajouta Piers en regardant Lily.

— Pourquoi ? Oh. Ollantay est impliqué ?

Piers ne répondit pas.

— Je vais chercher Amanda, dit Lily.

Elle s'enfonça dans la foule.

65

La fonderie et ses installations occupaient le fond de la vallée d'altitude de La Oroya. Les montagnes qui l'encadraient formaient une cuvette naturelle qui empêchait les vents de chasser la pollution, de sorte qu'un brouillard épais, visible à des kilomètres de distance, stagnait au-dessus en permanence. En se rapprochant, ils virent des colonnes de fumée blanche monter dans l'air cristallin. Toute la vallée avait été changée en un site industriel crasseux, jonché de dépôts d'ordures, balafré par les roues des engins de chantier.

Ollantay accueillit Piers avec aplomb à sa descente d'hélicoptère. Il était escorté de son armée privée, des gros bras en costume inca, armés de fusils. Il ignora superbement l'escouade des sbires d'AxysCorp qui accompagnaient Piers, et leurs armes sophistiquées. Les ouvriers qui avaient bloqué la fonderie étaient assis en rangs par terre, derrière lui. Ollantay avait vraiment de l'allure, se dit Lily. C'était un homme dans la force de l'âge, une bonne trentaine d'années. Il portait la tenue des nobles incas : des plumes dans ses cheveux noués sur la nuque, une énorme pièce d'or taillée dans le lobe des oreilles, et une tunique de laine de vigogne teinte, brodée de symboles héraldiques.

Kristie était à côté de lui, vêtue de façon semblable, son enfant dans les bras. Manco, un garçon à moitié quechua, qui avait maintenant près de quatre ans et qui était presque trop grand pour qu'elle le porte. Malgré les regards désolés d'Amanda, elle donnait l'impression d'être à sa place, au côté de son mari.

Gardant ostensiblement ses distances vis-à-vis d'elle, et court-circuitant Ollantay, Piers se planta, les mains sur les hanches, devant les ouvriers assis par terre avec leurs familles. Il s'adressa à eux dans son anglais clair, châtié. Deux de ses sbires traduisirent ses paroles en espagnol et en quechua.

— Écoutez – tout cela est bien inutile, et complètement contre-productif. Je sais que la situation est difficile pour vous, ici, mais c'est difficile pour tout le monde. Et ce que vous faites est très important.

Il indiqua, de la main, l'usine en grève, qui cesserait bientôt de tourner, quand l'équipe de direction d'AxysCorp ne trouverait plus de matières premières nulle part.

— Vous qui raffinez l'arsenic, le plomb, le cadmium et le cuivre, vous êtes un maillon essentiel de l'infrastructure industrielle de Project City et de ses environs. Sans vous, la civilisation de haute

technologie que nous avons réussi à préserver ici disparaîtrait. C'est aussi simple que ça. Et nous serions tous affectés par sa disparition. En ce moment même, de l'autre côté du monde, les chrétiens, les juifs et les musulmans se livrent la dernière bataille pour Jérusalem avec des massues et des pierres arrachées aux ruines des monuments sacrés. Est-ce cela que vous voulez voir ici ?

Une femme se leva, un enfant de deux ans dans les bras. Il était tout mou, sa tête roulait sur le côté.

— Du plomb dans bébé, dit-elle dans un anglais fortement accentué. Dans foie, os, reins, cerveau. Docteur dit.

Elle pinça la jambe de l'enfant.

— Sent rien dans jambes, bras. Parle pas. Plomb dans bébé.

— Je suis sûr qu'il y a des traitements, des solutions. Des filtres, des masques…

Ollantay prit alors la parole :

— Il y avait déjà des problèmes de pollution avant le déluge, avant que Nathan Lammockson achète cet endroit à une corporation américaine. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est venu au Pérou, n'est-ce pas, Piers ? Pour ces exploitations minières en haute altitude ? Avant le déluge, ils avaient l'habitude d'éviter les émissions les plus polluantes la nuit et quand le ciel était couvert. Maintenant, ils s'en fichent ; il n'y a plus de lois, plus de législation environnementale, plus de pouvoirs publics pour empêcher AxysCorp de polluer autant qu'elle veut.

Piers essaya de l'interrompre, mais Ollantay parla plus fort :

— Et la population affectée est tellement plus nombreuse, maintenant, avec toutes ces hordes de réfugiés qui remontent des vallées et qui implorent du travail…

Pendant qu'ils discutaient, Lily s'approcha de Kristie.

— Tu ne devrais pas rester là, dit Lily. Ollantay ne fait que foutre la merde.

— C'est un chef, dit Kristie avec aplomb. Les gens le respectent. Tout le monde dans les vallées d'altitude le respecte, jusqu'à Puno, même les *mestizos* et les Espagnols.

Elle avait maintenant trente ans, et il ne restait rien de la petite Anglaise qui était arrivée là, se dit Lily. Si ce n'est une pointe d'accent.

Amanda n'arrivait pas à regarder sa fille ni son petit-fils.

— Tu n'es qu'une imbécile, et lui aussi.

Elle portait encore la robe noire qu'elle avait mise pour la fête de Nathan, sous un ciré et des bottes en caoutchouc incongrues.

— Et qu'est-ce que tu t'imagines, maman ? siffla Kristie. Tu crois que c'est en nous parlant comme ça que tu vas arranger les choses ? Écoutez-moi tous, Piers, Lily, Nathan et toi, il va falloir que vous

teniez un peu plus compte des sentiments des gens d'ici. Qu'est-ce que vous croyez ? Que vous allez les obliger sous la menace des armes à travailler à la fonderie, et dans les mines de merde de Puno ? Combien de temps vous pensez que ça va durer ?

Lily était rigoureusement consternée par la scène, l'air irrespirable, les gens assis dans la crasse, l'enfant malade, amorphe. C'était le genre d'endroit qu'elle s'efforçait, plus ou moins inconsciemment, d'éviter dans le cadre de son travail pour AxysCorp.

— Pas étonnant que les gens se rallient à Ollantay, s'ils sont obligés de vivre comme ça.

— Eh oui, dit Kristie d'un ton triomphant. Ollantay incarne l'histoire, Lily. Cela signifie quelque chose, pour ces gens-là. Malgré tous leurs efforts, les Espagnols et les autres colons n'ont pas réussi à effacer l'Histoire. Ollantay m'appelle son *aclla.*

— Son *quoi ?*

— Sa femme choisie. Sa compagne sacrée, comme les vestales, à Rome. Encore que je ne sois plus vierge, ajouta-t-elle en soulevant son enfant. Et peut-être que je deviendrai sa *coya,* femme d'empereur.

— Compagne sacrée ! répéta Amanda. Femme d'empereur ! Oh, bon sang, Kristie, espèce de pauvre petite idiote !

Et puis la situation dégénéra. Quelqu'un se leva et balança un coup de poing à Piers. Les sbires d'AxysCorp volèrent à son secours, après quoi Ollantay et ses hommes foncèrent dans le tas. Lily se précipita en avant, dans l'espoir de séparer les hommes avant que des coups de feu ne soient tirés.

66

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Le projet de Troisième Arche de Nathan était financé par une organisation globale d'individus animés du même esprit, des transfuges de l'ancien club de riches de LaRei, lequel avait évolué en un réseau de ressources et de connaissances partagées à l'usage des survivants ; et, de même que Nathan était soutenu par eux, il soutenait les initiatives de ses collègues. Kristie, qui s'y intéressait, comme aux autres projets LaRei en cours dans le monde, entreprit de pirater les systèmes de Nathan et de se connecter sur ses canaux internes en quête de données.

Elle était intriguée par un fil d'information émanant d'un observatoire astronomique situé sur le Cerro Pachon, un pic des Andes chiliennes. Dans l'air transparent, trois grands télescopes étaient en fonction depuis le début du siècle : Gemini South, le SOAR, et l'immense LSST, qui effectuait un balayage du ciel plusieurs fois par semaine. Compte tenu de la relative proximité géographique du site, Nathan veillait au ravitaillement des astronomes, adaptant les procédures et les modifiant au fur et à mesure que les eaux envahissaient les plaines, les routes, les aéroports et les liaisons ferroviaires.

Kristie, qui se préoccupait davantage des autres arches, ne s'attarda pas sur ces images d'astronomes enfermés là à trimer sous des cieux spectaculaires, encadrés par des pics enneigés. Elle ne se demanda que brièvement pourquoi, à une époque de déluge global, une communauté de riches pouvait bien consacrer des ressources à scruter le ciel.

67

Juillet 2035

— Je m'appelle Gary Boyle.

— Désolé, mon vieux, vous n'êtes sur aucune de mes listes.

— Je connais Nathan Lammockson. Il m'a aidé… j'étais otage, à Barcelone. C'est lui qui nous a fait sortir, il avait juré de nous aider…

Mais le garde mastiqueur de coca, planqué derrière ses énormes lunettes, devait être trop jeune pour avoir jamais entendu parler de Gary, ou même de Barcelone.

Ce qu'il défendait, avec ses compagnons, était un mur de trois bons mètres de haut, fait de panneaux de béton coiffés de barbelés, hérissés de nids de mitrailleuses, qui courait jusqu'à un horizon andain clair comme le cristal. C'était le mur d'enceinte de Project City, l'empire de Lammockson. Et Gary aurait aussi bien pu se trouver devant un coffre-fort.

Dans l'immense paysage désert, Gary, Grace et Domingo, qui composaient le groupe de tête de la Ville en Marche, étaient seuls avec les gardes d'AxysCorp, sortis de derrière leur muraille pour parlementer. Une poignée d'indigènes, de jeunes Andains, observaient la scène, l'air de s'ennuyer ferme dans leurs ponchos de laine aux couleurs criardes. Gary, qui avait le mal des montagnes, était au désespoir. Son téléphone était mort depuis des mois. Si les gardes ne le laissaient pas passer, il n'avait aucun moyen de contacter Lily.

— Je suis Gary Boyle ! Je connais Lily Brooke ! Et je suis avec Grace, Grace Gray ! Nous avons traversé deux continents à pied pour venir ici. La marche a dévoré ma vie. Toute ma putain de vie. J'ai quarante-trois ans, maintenant ! Mais on y est arrivés. Et on a besoin d'aide.

Il avait absurdement envie de pleurer.

— Écoutez, les gars, vous voyez comment on est équipés ?

Gary se demanda par quel miracle le type avait réussi à prendre l'accent de Brooklyn. Il ne devait pas avoir plus de cinq ans quand New York avait été inondée.

— Y a plus d'place pour personne. Y a pas d'place pour vous. C'est pas parce que vous pouvez lâcher un ou deux noms que ça fera une différence. M. Lammockson est célèbre dans le monde entier, tout le monde peut dire qu'il le connaît, hein ?

Il se pencha pour se rapprocher de Gary.

— Et je vais vous dire encore un truc. Même si vous et votre amie, là, vous étiez des copains de M. Lammockson, et même si vous pouviez le prouver, y aurait toujours pas moyen d'vous autoriser à entrer avec votre armée de traîne-savates.

— Si vous pouviez seulement faire parvenir un message à Lily Brooke…

— Non ! cria le garde, comme pour affirmer son autorité. Je ne suis pas votre garçon de courses. C'est vous qui allez prendre un message. Un message pour votre « mairesse ». Vous allez lui dire que si vous tirez pas vos mille culs de là, c'est nous qui allons vous tirer dessus.

Il toisa Gary d'un air méprisant à travers ses lunettes noires.

— On vous aura prévenus. Vous avez quarante-huit heures. Pigé ?

Il se retourna et repartit par la porte dans le mur, que ses camarades tenaient ouverte pour lui.

Tout à coup, Gary craqua. Le monde devint jaune. Il sentit le sang battre à ses oreilles. Il se plia en deux, vomit.

Grace lui frotta le dos. Domingo s'accroupit à côté de lui.

— Tu as fait ce que tu pouvais, dit Grace.

— C'est cette saleté d'altitude, dit Gary. Je n'arrive pas à aligner deux idées.

Il s'assit par terre, dans l'herbe, face au mur inexpugnable.

— Personne ne t'en voudra, mon ami, dit Domingo.

— Nathan a rompu sa promesse, dit Gary. Et moi, j'ai trahi la promesse que je vous avais faite à tous, à la mairesse, aux mille personnes qui ont fait ce chemin avec moi.

Grace promena sur le mur nu un regard atone.

— Ça n'a aucune importance, dit-elle. Si nous continuons à marcher. Pas pour moi. J'ai passé ma vie à marcher. Je ne crois pas avoir jamais pensé que ça finirait un jour.

— Écoute, dit Domingo en se rapprochant de Gary. Oublions les promesses. Tu as entendu ce que cet imbécile avec son fusil a dit. Admettons qu'il y ait un moyen d'entrer, de prendre contact avec cette Lily, ou avec ce Lammockson. Admettons qu'en insistant on y arrive, et qu'ils vous laissent entrer, Grace et toi, et peut-être une poignée d'autres. Imagine que ce soit comme le garde a dit, qu'ils vous laissent entrer et que vous soyez obligés de laisser les autres derrière vous…

Ce serait bien le genre de Nathan Lammockson de lui mettre un pareil marché en main, se dit Gary. Et il avait pris sa décision depuis longtemps, même quand c'était devenu vraiment dur. Il s'était rendu compte qu'il ne pourrait jamais abandonner la Ville en Marche.

— Non. C'est tout le monde, ou personne.

— Eh bien, je suppose que ce sera personne, fit Grace avec un haussement d'épaules. On est mille, mais on n'est pas une armée.

— Des armées, il y en a, dans ce monde.

La voix venait de derrière. Gary se retourna. Il vit un pantalon de laine, des bottes, une silhouette debout au-dessus de lui. L'un des indigènes, un Quechua, avait parlé. Gary essaya de se lever, mais tituba, et Grace dut l'aider.

Le Quechua devait avoir une trentaine d'années. Pas grand, mais un visage fort – non, plus arrogant que fort. Il portait une tunique de laine bigarrée. D'énormes plots d'or distendaient le lobe de ses oreilles. Derrière lui, des jeunes gens, vêtus comme lui, les regardaient avec méfiance. Ils portaient des ponchos, malgré la chaleur, et Gary se demanda s'ils ne dissimulaient pas des armes.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Ollantay, répondit l'homme avec un sourire. Mon nom ne vous dit rien. Peu importe. Mais moi, je connais le vôtre, Gary Boyle. Et vous, vous êtes la fille de Helen Gray, hein ? fit-il en se tournant vers Grace.

Machinalement, Domingo s'interposa entre Ollantay et Grace.

— Vous nous connaissez ? Comment ? Vous êtes de Project City, vous êtes des gens de Lammockson ?

— Au contraire. Je n'ai jamais rencontré Nathan Lammockson. Mais j'ai rencontré vos compagnons, les autres otages, Piers Michaelmas, Lily Brooke.

— Oh ? Comment se fait-il…

— Kristie Caistor est ma femme.

Gary le regarda, bouche bée.

— Kristie…

La nièce de Lily, qu'il avait vue pour la dernière fois à Londres, alors qu'elle était encore petite fille, et qui devait maintenant, se dit-il, avoir une trentaine d'années.

— Qu'est-ce que vous disiez, à propos d'armée ? demanda Domingo.

Ollantay plissa les paupières.

— Vous êtes exclus par Lammockson. Comme nous, les Quechuas. Il y a une génération maintenant qu'il nous exploite, embusqué dans son palais, et qu'il construit cet absurde bateau échoué sur une montagne. Ici, sur une terre qui était la nôtre. Nous sommes les victimes du dernier spasme du colonialisme occidental. Mais les temps changent. La dernière bataille est proche, l'affrontement final, avant que la mer ne se referme sur nous tous.

Gary était sidéré par cet exotique jeune homme, et la mention de Lily et de Kristie lui faisait tourner la tête.

— Mais de quoi parlez-vous ? Quel bateau ?

Ollantay fit un geste en direction du mur.

— Il n'y a pas de place pour des barrières comme ça, plus maintenant. Le temps est venu de redresser les torts. Ce ne sera pas de la vengeance. Simple justice.

Domingo le regarda de haut en bas.

— Et comment allez-vous livrer cette bataille, garçon de la montagne ? Montés sur des lamas, en brandissant des lances ?

Ollantay se tourna vers lui et Gary sentit une hostilité, une sourde rivalité naître entre eux.

— Non certes, pas des lances, dit enfin Ollantay. Je vais vous dire une chose, que vous pourrez rapporter à votre mairesse aux pieds endoloris. Nous avons des kalachnikovs. Des AK47, tirés d'une cache secrète. Nous les avons remontés de Lima, notre capitale inondée, au nez et à la barbe de Lammockson, grâce à son sous-marin de récupération. Nous avons des armes et des munitions. C'est comme ça que nous allons livrer combat. Nous réussirions peut-être à l'emporter sans vous, bien que nous ne soyons pas nombreux. Mais vous qui êtes venus ici à pied, sortant de nulle part, vous constituez une opportunité pour nous. Avec vous, nous submergerons Lammockson, ses sbires d'AxysCorp et Project City, son utopie technologique.

— Nous n'avons pas fait tout ce chemin pour ça, dit Gary.

— C'est vrai, Gary, rétorqua fermement Domingo, mais c'est ça que nous avons trouvé. Avant, quand une crise menaçait, nous l'esquivions. Mais ici, c'est la fin du voyage. Tu as toujours su que nous en arriverions là, un jour, quand il n'y aurait plus de terre et que les gens seraient de plus en plus entassés les uns sur les autres, comme des chèvres en haut d'une montagne. Tu as entendu ce que le garde a dit. Si on nous chasse d'ici, nous n'avons plus nulle part où aller. C'est le moment critique, pour nous. Combattre ou mourir.

Gary regarda Ollantay. Et dit :

— Je n'irai pas dire ça à la mairesse.

— Eh bien, moi, si, répondit Domingo.

Il jeta un coup d'œil à Ollantay.

— Vous êtes prêt à nous suivre, tout de suite ?

Ollantay eut un grand sourire.

— C'est ce que j'ai attendu toute ma vie.

Gary regarda Grace. Elle avait une expression fermée, indéchiffrable.

Tout à coup, il se remit à vomir, le sang battant à ses tempes, à nouveau écrasé par l'altitude. Il se pencha, les mains sur les genoux, pendant que Grace lui frottait le dos.

68

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Des radeaux dérivaient tout le long des franges inondées des Andes. Personne ne savait combien ils étaient sur le sein de la mer, ni combien luttaient pour survivre.

Nathan Lammockson postait des troupes le long de la côte mouvante pour les empêcher d'aborder. Il ne manquait jamais de volontaires pour cette tâche.

Et puis, parmi les radeaux, il envoya des bateaux. Sur lesquels il y avait des docteurs. Mais pas pour soigner les malades.

Nathan avait passé pas mal de temps à étudier les vieilles philosophies et techniques de limitation de la population. Il y avait eu déjà, bien avant le déluge, des mouvements d'extinction volontaire, élaborés par des individus convaincus que l'humanité était fondamentalement un fléau et que leur unique et ultime devoir était de s'efforcer de rétablir la Terre dans son état préhumain avant de sombrer docilement dans les ténèbres. Lammockson prétendait qu'il y avait des raisons objectives de ne pas fuir le déluge approchant et de s'y résigner. Les docteurs des bateaux étaient des « missionnaires suicides », formés à persuader les réfugiés d'accepter leur sort. Et munis des thérapeutiques appropriées.

D'autres missionnaires, non mandatés par Lammockson, voguaient parmi les communautés des radeaux. Ainsi, à bord d'un bateau à moteur qui allait et venait le long du rivage, un prêtre haranguait-il la foule avec un haut-parleur. Voilà ce que c'était de vivre dans un monde où un dieu intervenait dans les affaires humaines, disait-il. L'humanité était ramenée à l'époque de l'Ancien Testament. Nathan envisagea de le faire taire, et puis il se dit qu'il faisait un boulot aussi efficace que ses médecins.

La population, sur les embarcations, n'était pas fixée. Les radeaux se disloquaient, étaient cannibalisés par d'autres ou dérivaient au loin, par-delà l'horizon, vers un destin que personne, sur la terre ferme, n'osait imaginer. Mais il en remontait toujours davantage des villes inondées.

Kristie observait tout ça. Éloignée de Cuzco depuis des années, elle se demandait s'il y avait quelqu'un là-dedans qui, comme elle, attendait de savoir avec angoisse combien de temps tout ça pourrait encore durer.

69

Août 2035

L’armée hétéroclite d’Ollantay enfonça l’enceinte extérieure de Project City près de l’aéroport.

La force d’invasion n’avait ni armures, ni armes lourdes. Mais elle comptait beaucoup de membres : les Quechuas et autres dépossédés des hautes terres, un grand nombre de miséreux de P-Ville habités par le désir de vengeance, et les centaines de robustes adultes de la Ville en Marche. Surtout, elle disposait d’une quantité terrifiante d’AK47 et de munitions.

Les échanges de tirs désordonnés autour de l’aéroport ne firent pas énormément de victimes. Les hommes de Lammockson tenaient trop bien la position pour avoir grand-chose à redouter de la tactique rudimentaire d’Ollantay. D’un autre côté, ils semblaient hésiter à déployer les armes lourdes qu’ils possédaient sûrement. À la fin de l’échange, les rebelles en avaient acculé un détachement significatif dans le terminal. Ollantay présenta l’enlisement comme une victoire, parce qu’il laissait ce secteur de Cuzco quasiment sans défense.

Et il fit entrer son armée dans la ville, par le sud-est.

Les envahisseurs se frayèrent un chemin le long de l’avenida El Sol, une large voie déserte qui, d’après les cartes caduques téléchargées sur le patch de manche de Gary, menait droit vers l’ancien centre de Cuzco.

Ils se divisèrent en deux colonnes qui avancèrent le long des bâtiments en évitant le centre de la chaussée, où ils auraient constitué des cibles faciles pour les tireurs embusqués. Cette tactique militaire rudimentaire avait été soufflée à Ollantay par une poignée de vétérans de la Ville en Marche. Mais la couardise, la timidité avec laquelle ils s’abritaient en tremblant dans les entrées d’immeubles, se rencognaient dans le moindre abri, profitaient du moindre couvert, en scrutant craintivement les ombres et le ciel, trahissait leur inexpérience. La plupart balançaient leurs kalachnikovs avec une imprudence qui terrifiait Gary.

La mairesse de la Ville en Marche, Janet Thorson, était une solide quinquagénaire originaire du Minnesota, une blonde grisonnante, râblée, à l’air coriace et qui ne s’en laissait pas conter. Elle avançait avec Gary, dans le sillage de l’armée d’Ollantay. Ils portaient ce qui

ressemblait le plus à un battle-dress dans leur garde-robe : l'antique et inusable combinaison AxysCorp, maculée de terre en guise de camouflage – vêtement dont la commercialisation avait jadis contribué à faire la fortune de Nathan Lammockson, et servait maintenant d'uniforme à l'armée venue l'abattre. Aucun des deux n'avait d'arme, en dehors du pistolet glissé à l'intérieur de leur combinaison. Pas plus qu'ils n'avaient de gilet pare-balles, ou de casque, et Gary, qui n'était pas un soldat, se sentait très vulnérable.

— Enfin, ces gamins ont le droit d'y aller prudemment, disait Janet Thorson. Il faut bien voir qu'aucun de nous n'est plus habitué aux villes. Certains enfants de la Ville en Marche n'en ont jamais vu de leur jeune vie ; c'est la première fois qu'ils se retrouvent dans un environnement pareil. Et ça doit être aussi le cas de la plupart de ces types des Andes.

Gary ne pouvait pas dire le contraire. Il ne pouvait pas nier non plus que Cuzco donnait l'impression d'être plus florissante que n'importe laquelle des villes qu'il lui avait été donné de voir depuis des années. Les bâtiments étaient raisonnablement intacts, le revêtement de la route entretenu. Il y avait même des boutiques le long de cette avenue, fermées et barricadées avec des planches, mais visiblement en activité. Pourtant, il n'y avait personne en vue, aucun adulte, pas un enfant, pas un chien ; même les oiseaux étaient silencieux.

— Je suppose que la ville reflète la volonté de Nathan Lammockson, dit-il. Sa volonté, et son sens de la discipline et du commandement appliqués pendant des dizaines d'années.

— Ouais, grommela Thorson. Ça, et le fric qu'il a réussi à amasser pendant que le monde sombrait dans l'abîme. Enfin, pour la discipline, la vision à long terme, je suis d'accord. Et c'est pour ça que ce calme me met mal à l'aise.

Elle lui indiqua une caméra de vidéosurveillance plantée sur un poteau et qui pivotait sans bruit, suivant l'avance de l'armée.

— Ils savent que nous sommes là. Je crois que Nathan Lammockson sait exactement ce qu'il fait. Il a dû prévoir que ce jour viendrait, que les ouvriers des bidonvilles et des montagnes qui avaient consacré leur vie à sa précieuse ville finiraient par se soulever – même si nous, les travailleurs migrants, ne sommes qu'un joker dans le jeu de cartes. Oui, il avait forcément envisagé tout ça ; il l'avait prévu. Nous fonçons tête baissée dans un piège, voilà ce que je pense, dit-elle d'un ton sombre. C'est juste qu'il ne s'est pas encore déclenché.

Au fur et à mesure de leur progression, les unités avancées se heurtèrent à des périmètres défensifs aux intersections d'El Sol avec des voies transversales : l'avenida Pachacutec, juste au nord de la

gare, et l'avenida Garcilaso, quelques pâtés de maisons plus loin. À chaque halte, Gary entendait des coups de feu, des cris, des hurlements, et puis la colonne repartait. Les gardes de Nathan n'offraient apparemment pas plus de résistance en ville qu'à l'aéroport.

À ces intersections, Gary voyait des vestiges de barrages en fil de fer barbelé, des barricades renversées, des entassements de sacs de sable et de dalles de béton. Et au carrefour avec Garcilaso, il vit un mort, un type en combinaison bleu vif AxysCorp qui donnait l'impression de sortir de l'usine. Il portait un casque blanc, et des galons de sergent sur la manche. À plat ventre sur la chaussée, les membres écartés comme une poupée, une tache rouge sombre s'étalant sur son dos. C'était le premier cadavre que Gary voyait de la journée. Depuis le temps qu'il était dans la Ville en Marche, il avait vu son content de morts et pas mal de morts violentes, mais il ne s'y était jamais fait.

Et puis la colonne s'immobilisa à nouveau. L'ordre arriva d'adopter la formation de défense. Les combattants cherchèrent un endroit à l'abri du soleil et des tirs des snipers, sous les porches et dans les ruelles. Des portes furent enfoncées, des vitres brisées. Les envahisseurs se mirent à piller les boutiques et les habitations, les bureaux et les églises. Gary les entendit se plaindre qu'ils ne trouvaient rien à boire ou à manger.

La mairesse dit à Gary qu'elle allait vers l'avant voir ce dont il retournait, et Gary recula de vingt mètres pour retrouver Grace qui marchait avec Domingo. Elle avait l'air plus mal à l'aise qu'inquiète. Domingo ressemblait à une espèce de pirate. Il dorlotait avec un gigantesque sourire un AK47 qu'il avait si bien astiqué qu'il étincelait au clair soleil des Andes. Il s'était enroulé autour de la tête, comme un bandana, un collier qu'il avait fauché quelque part, un fil sur lequel étaient enfilés des bouts d'aigue-marine.

— Tu es vraiment un connard, Domingo, fit Gary avec un vague dégoût.

Domingo éclata de rire.

— C'est la journée des connards. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait, ô grand gringo non connard ?

— La mairesse est allée aux renseignements, en tête de la colonne. Je suppose qu'Ollantay est en train de réfléchir au prochain mouvement. Allez, on va la rejoindre.

Il prit Grace par la main.

— Nous ne sommes que des fantassins, objecta Domingo.

Gary secoua la tête.

— Nous avons des amis dans cette ville. Tout ce qu'on pourra faire pour réduire le nombre des victimes sera bienvenu.

— Eh bien, je te suis, ô maître, fit Domingo avec une courbette.

Tenant Grace par la main, Domingo sur ses talons, Gary longea la colonne. Il retrouva la mairesse dans un groupe arrêté à un grand carrefour, non loin d'un espace vert, à l'ombre d'une église monumentale.

Debout devant cet obstacle majeur, Ollantay tenait conseil. Il portait sa plus belle tenue inca, une tunique et un pantalon de laine aux vives couleurs, un casque d'or pillé dans une collection privée lors d'un raid éclair monté sur Cuzco avant cet assaut, et ses bouchons d'oreilles en or, qui brillaient au soleil. Il se tenait bien droit, le visage sombre et fier, en ce jour censé marquer son apothéose.

La mairesse Thorson suivait d'un air dubitatif l'échange entre Ollantay et ses principaux généraux, ou ce qui en tenait lieu. C'était une bande de brutes et de sauvages qui avaient quitté leurs fermes et leurs mines des hauts plateaux pour épouser la cause d'Ollantay afin de régler de vieux comptes. Il y avait aussi quelques réfugiés des radeaux, un peu plus loin. Ce petit noyau était debout autour d'un coffre de bois posé sur un chariot. On aurait dit un cercueil.

Parmi eux se trouvait un homme que Gary ne reconnut pas, en combinaison AxysCorp toute neuve. Âgé d'une trentaine d'années peut-être, il était gros, ce qui était une vision inhabituelle ces temps-ci ; il avait un visage bouffi, boudeur, et il semblait nerveux, à côté d'Ollantay.

Kristie était là. Son petit garçon portait un costume de prince inca et des plumes dans les cheveux. Il tenait la main de sa mère, tout en se fouillant le nez. Gary avait eu un choc, ce matin-là, le premier de la journée, en voyant Kristie Caistor à côté d'un type comme Ollantay. Elle portait un sac à dos en plastique rose, incongru sur son accoutrement inca, et il se rappela vaguement que la jolie jeune fille vive qu'elle avait été trimballait déjà ce truc à Londres, il y avait si longtemps.

— Alors, murmura Gary à l'oreille de Thorson. Quel est le plan ?

— Ollantay a des espions dans Project City, répondit-elle. Des taupes. Comme ce gros type, apparemment. Lammockson et les citoyens les plus âgés sont planqués dans un stade à quelques pâtés de maisons, dans cette direction.

Elle tendit le doigt vers l'avenue transversale.

C'était donc là que devaient être Lily et Piers, se dit Gary. Les retrouvailles promettaient d'être curieuses.

— On va les assiéger ?

— Ouais. Sauf qu'Ollantay croit avoir un moyen d'entrer dedans. Et avant, il doit procéder à une espèce de cérémonie, ici.

— Une cérémonie. Un truc inca ?

Gary parcourut du regard les façades vides des maisons qui les

entouraient, les rues désertes. Il entendit le bruit lointain d'un hélicoptère.

— Plus longtemps nous attendrons ici, plus nous serons vulnérables.

— C'est sûr. Mais vous connaissez Ollantay. Regardez ces types. Beaucoup d'entre eux ne réfléchissent pas plus loin que le bout de leur nez. Ils ont tout perdu, ce sont des esclaves de Lammockson, des réfugiés, comme nous. Les types des radeaux, en particulier, n'ont absolument rien à perdre. C'est le grand jour, pour eux. Leur dernière occasion de rendre les coups à quelqu'un, ou à quelque chose. À mon avis, les événements d'aujourd'hui ont autant à voir avec la testostérone qu'avec l'espace vital.

— Ce n'est pas rassurant.

— Enfin, reprit-elle, le visage dur, nous sommes ici pour en tirer le maximum. Nous ne devons rien à Nathan Lammockson.

Le jeune type trop gros s'écarta du groupe d'Ollantay et s'approcha de Gary.

— Je vous reconnais, dit-il. Vous êtes Gary Boyle. L'un des otages de Barcelone.

Gary le regarda, surpris.

— On se connaît ?

— Je n'étais qu'un enfant quand vous avez été libéré. Vous ne vous souvenez peut-être pas de moi. Hammond Lammockson.

La ressemblance avec Nathan lui sauta alors aux yeux. Il lui disait bien quelque chose. Il avait même un peu l'accent londonien de son père.

— Mais oui ! Je vous reconnais. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Avec les ennemis d'AxysCorp, vous voulez dire ? On voit que vous ne connaissez pas mon père. Pour lui, les jeux sont faits. Il sera jugé par le nouveau gouvernement constitué de Cuzco.

— Jugé, hein ? Et vous, vous êtes quoi ? Un témoin de l'accusation ?

— Je ne sais pas ce que vous pensez de Nathan Lammockson, et je m'en fous ! lança Hammond, plein de colère et de ressentiment. En tant que père, c'est une catastrophe. Il a passé sa vie à me rabaisser, à m'écraser, à me marginaliser.

Gary voyait ça d'ici.

— Il le faisait peut-être pour votre bien, en croyant vous endurcir.

— Eh bien, c'est réussi.

— Et Lily Brooke ? Et Piers Michaelmas ? reprit Gary. Ils sont là ? Ils sont vivants ? Je n'ai pas pu les contacter depuis que nous sommes arrivés ici.

— Oh oui. Ils sont bien en vie. Et encore les chouchous de mon père. Alors que moi, je ne suis qu'un passager de son bateau. Il a

toujours été plus proche de ses précieux otages que de moi. Vous étiez ses toutous, fit-il avec un rictus méprisant.

— Vous êtes son fils, rétorqua Gary, choqué par la hargne du jeune homme. Je me rappelle l'avoir entendu dire que tout ce qu'il faisait, c'était pour vous. Pour vous et pour ses petits-enfants.

— Ses petits-enfants, ha ! Vous auriez dû voir la garce frigide qu'il m'avait choisie pour engendrer les petits-enfants en question. Eh bien, je ne lui ai pas donné ce plaisir.

— Je ne peux pas croire que vous envisagiez de le trahir.

— Alors, ouvrez grands vos yeux.

Il tourna les talons et retourna vers le groupe quechua. La cérémonie débutait.

Ollantay grimpa sur la boîte qui ressemblait à un cercueil. Autour de lui, le brouhaha des conversations cessa.

— Ceci marque le commencement de la fin de partie ! déclara Ollantay. La confrontation finale avec Nathan Lammockson et l'éradication de la souillure du colonialisme. Et quoi de plus juste que de nous préparer à l'ultime combat ici, à cet endroit historique… Qoricancha, le Temple du Soleil ! fit-il avec un ample geste de la main. Le lieu de culte le plus important de l'empire inca. Jadis, sept cents feuilles d'or couvraient les murs. Les corps momifiés des empereurs étaient assis sur des trônes d'or et d'argent. Ici même, dans le patio où nous nous trouvons, il y avait des statues d'or de femmes merveilleuses, de lamas, d'arbres, de fleurs – et même des papillons en or. Les Espagnols ont profané le temple, pillant l'or, sans respect des Incas et de leurs dieux, et ils ont changé ce lieu de splendeur en une église chrétienne… Mais voilà que le soleil inca brille à nouveau !

Il leva son pied chaussé d'une lourde botte militaire et l'abattit sur le cercueil. Le couvercle se fendit et s'ouvrit. Ollantay se pencha et en tira un méli-mélo d'ossements grisâtres, poussiéreux, reliés par des bouts de fil de fer afin de reconstituer un vague squelette. Il saisit le crâne à la mâchoire béante et secoua le squelette devant lui.

— Regardez Pizarro ! Regardez-le bien !

Ses fidèles poussèrent un immense rugissement. Deux hommes dressèrent un gibet improvisé avec des piquets de tente, et un nœud coulant fut passé autour du cou du conquistador, mort depuis cinq cents ans.

Alors qu'on hissait le squelette jauni, fendillé, devant les puissantes murailles du temple, la mairesse Thorson murmura :

— Que Dieu nous vienne en aide…

70

Il y avait affreusement longtemps que le stade universitaire de Cuzco n'avait pas été utilisé comme l'avaient prévu ses constructeurs, se dit Lily. Le terrain était occupé par des tentes et des toilettes mobiles. Aux endroits où elle n'était pas recouverte de caillebotis, l'herbe était piétinée et labourée de traces de pneus. Des réserves d'eau et de vivres avaient été constituées, les portes fermées, et des portiques qui avaient jadis supporté des caméras de télévision servaient maintenant de nids de mitrailleuses. L'armée privée de Lammockson n'avait pas beaucoup d'armes lourdes, mais de petites pièces d'artillerie étaient disposées tout autour du terrain.

C'est là que Nathan Lammockson s'était replié. Depuis qu'on lui avait annoncé l'avance d'Ollantay et de son armée de gueux, il avait amorcé une espèce de politique de la terre brûlée. Il s'était barricadé dans cette forteresse préparée de longue date, avec quelques milliers de gens, ses gardes les plus fiables, ses conseillers les plus privés, tous ceux qui lui étaient précieux et loyaux, en fait. Le reste de Project City avait été évacué, les citoyens enfermés dans les églises et les caves ou expédiés à Chosica, où ils étaient réfugiés dans l'Arche inachevée. Après ça, la ville avait été vidée de ses vivres. Nathan était convaincu que les rebelles se disperseraient dès qu'ils commenceraient à avoir faim et soif.

Dans le stade, l'atmosphère était étrange. Le ciel était d'un bleu intense, le soleil, bas en cette journée d'hiver, baignait toute chose d'une lumière dorée, arrachant des reflets aux armes étincelantes, et, dans cette cuvette où le moindre bruit éveillait des échos, le murmure des milliers de gens entassés rappelait une foule de sportifs. L'un dans l'autre, Lily se sentait d'étrangement bonne humeur, comme si elle emmenait les enfants d'Amanda à un match de foot, à Fulham ou à Queen's Park, par un beau dimanche après-midi à Londres. Mais d'autres sortes de réjouissances étaient prévues pour ce jour-là.

Lammockson était assis dans l'herbe, au centre du terrain où jadis des footballeurs se disputaient un ballon rond. Il trônait au soleil sur un fauteuil pliant en toile, ses yeux dissimulés derrière des lunettes noires. Il était entouré de ses troupes, et à quelques mètres à peine attendaient deux hélicoptères aux couleurs d'AxysCorp. Piers était près de lui, Juan Villegas assis avec Amanda et Sanjay McDonald, un peu en retrait. Piers ne parlait pas beaucoup ; il avait le regard distant d'un homme qui écoute une douzaine de conversations en même

temps, probablement grâce à une sorte d'Angel militaire. D'autres conseillers allaient et venaient, surtout des chefs militaires, qui informaient Nathan des dispositions prises par les rebelles. Nathan semblait très calme au milieu de toute cette tension. On aurait dit un réalisateur sur un improbable plateau de cinéma.

Voyant approcher Lily, Sanjay se leva et se précipita à sa rencontre, petit, intense, nerveux, la barbe en désordre.

— Lily, Dieu soit loué ! Il y a du nouveau. J'ai parlé à Thandie, à Denver.

Ce qui réussit à l'atteindre malgré ses préoccupations.

— Thandie ?

— Il faut croire qu'un satellite de communication était bien positionné. Bref, nous avons pu avoir un échange… ça recommence à monter. Le niveau des océans.

Pendant des années, la montée des eaux avait plus ou moins suivi la courbe exponentielle de Thandie, qui correspondait à un doublement tous les cinq ans. Mais la réalité était toujours plus erratique, plus incertaine que la théorie.

— Je suppose qu'une autre mer souterraine s'est ouverte, dit Lily.

— Un truc comme ça. En fait, ça confirme les rapports reçus de Chosica. Il y a eu des épisodes d'inondations sous la ville. Il semblerait que la Troisième Arche de Nathan doive prendre la mer plus tôt que prévu. Mais ce n'est pas tout. Écoute, Lily : Thandie est bien introduite, à Denver, dans les cercles officiels…

— Ça ne m'étonne pas d'elle, fit Lily avec un sourire.

— Et elle a découvert…

— Tiens, Brooke ! Alors, vous avez fini par vous montrer ! lança Nathan, coupant la parole à Sanjay.

Qui battit en retraite, impressionné.

— Plus tard, articula muettement Lily à son intention.

Elle se tourna vers Nathan. En d'autres temps, elle se serait rebiffée, mais elle avait appris à encaisser ses piques.

— Vous saviez où j'étais, Nathan. Je faisais le tour du propriétaire.

— Et alors ?

— Alors vous savez où nous en sommes. Le périmètre est sécurisé, toutes les unités sont en place, armées, provisionnées en munitions. Mais les rebelles ont également pris position.

Elle avait observé, grâce aux caméras fixées sur les vieux bras articulés, l'armée dépenaillée d'Ollantay massée juste sous les murs du stade. On aurait dit des supporters braillards qui attendaient qu'on les laisse accéder à une manifestation sportive, une finale de coupe. Sauf que généralement les supporters ne pillaient pas les propriétés environnantes ni ne tiraient des coups de feu vers le stade.

— Alors comme ça, nous sommes assiégés, fit Nathan, impavide.

Qu'ils aillent se faire foutre !

— Ollantay est là en personne, dit Lily en jetant un coup d'œil à Amanda. On ne peut pas le rater. Il plastronne dans ses plumes incas, avec son casque d'or étincelant. Kristie est avec lui. Et leur enfant. Un sniper pourrait l'éliminer. Même pas besoin de lunette de visée.

Amanda détourna les yeux, pâle comme un linge, le regard perdu dans les ombres. Juan prit sa main entre les siennes.

Nathan secoua la tête.

— Non. Je le veux vivant, pour le contraindre à se rendre. C'est la meilleure façon de sortir de là. Sans compter, ajouta-t-il en jetant à Lily un de ces sourires cruels dont il avait le secret, que c'est un membre de votre famille.

— Oh, ça va, Nathan, coupa Lily. Et à propos de famille, votre propre fils a été repéré dehors, avec eux.

Selon certaines rumeurs, Hammond avait rejoint les rebelles.

Ce fut le tour de Nathan de regarder ailleurs.

— Qu'il aille se faire foutre, lui aussi. Mes hommes ont pour instructions de ne pas lui faire de mal. Quand tout ça retombera, il reviendra la queue entre les jambes. Je lui mettrai un peu le nez dans sa merde, et ce sera réglé.

— « Quand ça retombera », releva Lily. Vous êtes bien confiant, hein ?

— Je ne vois aucune raison de ne pas l'être.

— Nous avions prévu tout ça, Lily, intervint Piers. Tu le sais.

Project City se préparait depuis des semaines à l'assaut d'Ollantay, mettant en pratique des dispositions prises depuis des mois et des années, des plans échafaudés dans l'hypothèse d'une rébellion. Le fait que les rebelles aient reçu les renforts des travailleurs migrants de la Ville en Marche était anecdotique. Nathan voulait une résistance minimale, pour éviter les combats dans la mesure du possible, et il avait interdit le recours aux armes lourdes ou aux mines, sauf en cas d'absolue nécessité. Il voulait préserver sa cité intacte, disait-il. Lily faisait partie des rares personnes à savoir qu'il avait un plan B.

Elle le regarda d'un œil noir.

— Pas de solution de dernier recours, alors.

— Non. À moins que les circonstances ne changent, répondit-il doucement.

Un cri perça l'air comme une sonnerie de clairon.

Nathan se leva. Amanda se cramponna au bras de Juan. Lily entendit le cliquetis des fusils qu'on armait. Il y eut un froissement, puis un bruit évoquant un coup de tonnerre dans le lointain. Tous rentrèrent la tête dans les épaules. Lily se retourna et regarda l'origine du cri, du coup de tonnerre.

Tout à coup, des miliciens d'AxysCorp sortirent en courant des

tunnels par où les joueurs arrivaient jadis sur le terrain de sport. Des nuages de fumée s'en échappaient. Ils étaient poursuivis par une horde de gens en haillons, surtout des hommes, mais aussi des femmes et des enfants, vêtus de tuniques et de capes multicolores. Ils semblaient tous armés, même certains des enfants, et Lily reconnut la forme simple, mortelle, des kalachnikovs.

La forteresse de Lammockson avait été enfoncée, aussi simplement que ça.

Les hommes d'AxysCorp s'abritèrent derrière des rangées de sacs de sable et de toilettes portables. Les tirs commencèrent, les coups de feu secs des petites armes, le ra-ta-ta-ta des armes automatiques. Les premiers tirs firent mouche, des hommes et des femmes tombèrent par terre en vrac, telles des marionnettes dont on aurait coupé les fils. Les troupes entourant Lammockson reculèrent, l'arme à l'épaule. Lily entendit le bruit tranchant des pales des hélicoptères qui hachaient l'air.

C'était un vrai pandémonium dans le stade. Les rebelles se déversaient toujours sur le terrain par les tunnels, et les troupes d'AxysCorp s'efforçaient de prendre la mesure de la situation, et de réagir en conséquence.

Et puis une poignée d'hommes en costume inca coloré donnèrent la charge. Ils enfoncèrent les lignes d'AxysCorp et se ruèrent droit sur le groupe de Lammockson. Piers hurla des ordres. Les troupes d'AxysCorp firent feu. Des Incas tombèrent, les autres ripostèrent par un tir nourri.

Entendant les balles siffler à ses oreilles, Lily se jeta à plat ventre.

— Couchez-vous ! À terre !

Le bruit de moteur s'intensifia. Lily se tortilla et regarda autour d'elle. Au milieu d'un cercle de gens aplatis comme des tiges de maïs dans la tempête, l'un des hélicoptères de Nathan s'élevait dans le ciel. Elle vit une balle ricocher sur la carlingue, y laissant une marque, mais il s'éleva en douceur, emportant Nathan Lammockson. L'autre appareil était au sol et le rotor rugissait furieusement. Tout le monde était aplati par terre. Tout le monde, sauf Amanda, ainsi que Lily le vit avec horreur.

Elle était debout, l'air hébétée. Elle appelait sa fille, encore et encore :

— Kristie ! Kris !

Juan Villegas se redressa pour la tirer par le bras.

— Amanda, pour l'amour du…

C'est alors que son crâne explosa. Un éventail de sang rouge sombre et de tissus cérébraux jaillit d'un trou dans son front. L'espace d'une seconde, elle resta plantée là, vibrante. Et puis elle s'affala par

terre, les membres flasques.

Lily se mit à genoux et rampa vers elle dans le tumulte, le bruit de l'hélicoptère, les hurlements, les coups de feu.

— Amanda !

Piers plongea sur elle comme un rugbyman et la plaqua au sol en la prenant par la taille. Elle tomba à plat ventre.

— Lâche-moi !

Elle eut beau se débattre, il la maintenait au sol.

— C'est trop tard. Il n'y a plus rien à faire pour elle.

Elle lui balança un coup de poing dans la bouche, mais il ne la lâcha pas.

— Piers, espèce de con ! Bravo pour ton système de défense ! Il n'a pas tenu cinq minutes !

— Écoute-moi, c'est tout ce que je te demande ! hurla-t-il pour se faire entendre dans le vacarme. Nous avons été trahis !

— Par qui ?

— Hammond Lammockson. Ne pas l'éliminer après sa défection était un risque. Il a trahi son propre père – il a dû donner à Ollantay les plans du stade, les détails de nos préparatifs militaires, il a réussi à lui faire franchir les portes…

— Alors, tout est fini.

— Non, fit-il en secouant la tête comme pour s'éclaircir les idées. La ville est perdue. Nathan est parti. On aura beau dire, il a l'esprit de décision. Et le deuxième hélico va s'envoler d'un instant à l'autre.

— Pour où ?

— L'Arche de Chosica, je crois. Elle est encore bien défendue. Nous avons une chance d'embarquer, tous les deux. Mais il m'a confié une mission.

— Laquelle ?

— Emmener Hammond.

— Tu veux rire ?

— Non. Tu connais Nathan : le sang est plus épais que l'eau. Hammond est dans le stade, avec les rebelles. Ollantay a eu l'avantage de la surprise, mais sa bande n'est pas une unité militaire entraînée. Une poignée d'entre nous devrait pouvoir passer, lui régler son compte et retrouver Hammond. Écoute-moi, Lily. C'est notre chance. Kristie est là, avec son enfant. Ils doivent être près d'Ollantay. Tu ne peux plus rien pour Amanda, maintenant. Mais si tu veux sauver sa fille…

Elle n'hésita pas plus longtemps.

— Allons-y.

Il la prit par le bras.

— Attends. Prends ça.

Il sortit des masques à gaz légers de sa poche, les secoua pour les

déplier.

— Mets-en un. Normalement, on n’a rien à craindre. Les armes ethniques de Nathan ne ciblent que les Quechuas, mais…

— Nathan ne ferait pas ça !

— C’est déjà fait, dit-il en levant le doigt vers le ciel.

Elle leva les yeux. L’hélico répandait un gaz jaunâtre plus lourd que l’air, qui tombait rapidement. L’appareil s’inclina, décrivit des cercles, répandant son gaz dans le stade.

— Et merde… ! fit Lily.

Elle se plaqua un masque sur le visage.

— Comme tu dis. Et prends-en un autre. Kristie devrait être immunisée, mais son fils…

En tant que rejeton d’Ollantay, Manco était à moitié quechua.

— Compris.

Un groupe d’hommes d’AxysCorp se leva d’un coup, passa en courant près d’eux et fonça vers les rebelles en faisant feu de toutes leurs armes, tout cela en hurlant à travers leurs propres masques à gaz.

— C’est le signal ! hurla Piers. Allez, viens !

Il l’aida à se relever. Elle fit passer son arme dans son dos et s’élança, Piers la tirant par le bras.

71

Les rebelles étaient nombreux, mais c'était une meute désorganisée, mal entraînée, et qui manquait de la plus élémentaire discipline. Dès que les chefs quechuas commencèrent à respirer le gaz jaunâtre et à tomber comme des mouches en hoquetant, la panique gagna la troupe, même les individus que la toxine ethno-spécifique ne semblait pas affecter.

Le peloton d'AxysCorp leur rentra dedans comme un javelot dans des chairs molles, abandonnant derrière lui un sillage de morts et de blessés. Lily, se précipitant à leur suite, vit que beaucoup de ceux qui tombaient portaient de vieilles frusques occidentales, parfois même des tenues AxysCorp en loques. Sans doute les citoyens de la Ville en Marche, des Américains comme la famille de son propre père, égarés loin de chez eux, tout comme elle, et qui étaient venus mourir là aujourd'hui.

Ollantay ne fut pas difficile à trouver, avec son casque d'or et son fier plumage inca. Alors que tous autour de lui tombaient en suffoquant, la langue enflée sortie de la bouche, il resta debout, indemne, son AK47 levé crachant le feu, jusqu'à ce que les miliciens d'AxysCorp le submergent et lui arrachent son arme. D'autres débusquèrent Hammond Lammockson, qui essayait de se cacher parmi les cadavres des Quechuas, et l'entraînèrent de force.

Kristie était là, agenouillée par terre, son garçon serré contre elle. Lily se précipita vers elle avec le masque.

— Mets-lui ça, Kristie. Fais ce que je te dis ! Vite !

Kristie la regarda en ouvrant de grands yeux, hébétée.

Elle prit le masque et, les mains tremblantes, le passa par-dessus la tête de l'enfant et resserra l'élastique.

— Lily, qu'est-ce que c'est ? Tout le monde meurt…

— L'arme génétique de Nathan, répondit laconiquement Lily d'un ton sinistre. Une toxine ethno-spécifique, génétiquement ciblée contre les Quechuas. Censée être mortelle jusqu'à un quart de sang indien. Toi et moi, on devrait être indemnes, mais ton garçon…

— C'est monstrueux ! éclata Kristie.

— Plus qu'un AK47 ? Écoute, il faut que tu viennes avec moi. Ta mère…

— Qu'elle aille au diable !

Elle leva les yeux vers Ollantay, que deux gardes entraînaient, les mains menottées derrière le dos.

— Pourquoi Ollantay n'est-il pas affecté par le gaz ? Piers, son arme pointée sur le visage d'Ollantay, le regardait avec un rictus mauvais.

— Peut-être parce que ce grand héros n'est pas le pur Inca qu'il aurait voulu te faire croire, Kristie. Comme j'ai essayé de te le dire, il y a longtemps.

Les muscles des bras d'Ollantay se gonflèrent comme s'il essayait de se libérer.

— Peut-être que tu as foutu ta vie en l'air pour un mensonge…

— Ça suffit, dit Lily en mettant la main sur le bras de Piers.

— Je ne veux pas partir, dit Kristie.

— Oh, si, tu vas partir ! rétorqua Lily en l'obligeant à se relever.

— Lily…

Elle se retourna. C'était Gary Boyle, les poignets entravés comme Ollantay, à côté d'une femme plus âgée, pas très grande, à l'air coriace, elle aussi menottée.

Malgré la folie environnante, Lily courut vers Gary et le serra contre elle. Il sentait le sale, la cordite, le sang.

— Oh mon Dieu ! Ce que c'est bon de te voir ! Malgré les circonstances. Les guetteurs nous avaient prévenus que des travailleurs migrants arrivaient. Je ne savais pas si tu étais encore avec eux. Ils n'ont pas voulu me laisser tenter d'entrer en contact avec vous.

— Lily, je te présente la mairesse Thorson, de la Ville en Marche.

Lily regarda la femme, qui soutint fièrement son regard.

— J'ai honte qu'on ne vous ait pas laissés entrer.

— Ce n'était pas votre faute, répondit Thorson d'un ton dédaigneux. Ce n'est pas vous qui avez donné l'ordre de tirer, hein ? Et puis, la partie est finie pour vous.

— Pour ça oui, dit Piers.

Il donna l'ordre aux hommes d'AxysCorp d'enlever leurs menottes à Gary et Thorson.

— Écoutez, Lammockson abandonne Project City. Je pense que c'était son intention depuis le début, de partir quand la mer atteindrait son Arche. La ville a joué son rôle, qui était de la construire. Je ne sais pas quel genre d'ordre va émerger ici, maintenant. Je crois que Lammockson s'en fout complètement. Mais nous vous connaissons, les gens de la Ville en Marche. Je crois que vous allez apporter une contribution responsable à…

— Vous ne savez rien de nous, rétorqua hargneusement Thorson. Fichez le camp. Allez retrouver votre maître féodal. Nous gérerons le bordel, ici.

Des émotions compliquées se succédèrent sur le visage de Piers, mais il rendit les armes.

— Comme vous voudrez. Lily, il faut y aller. Nous tenons Hammond. Cet hélico va décoller d'ici quelques minutes, que nous soyons à bord ou non. Gary…

Gary secoua la tête.

— C'est mon peuple, maintenant. Les marcheurs. Je reste. Mais emmenez Grace.

Il regarda autour de lui.

— Grace ?! Où est-elle ? fit Lily.

Une jeune femme émergea d'une foule de prisonniers rebelles, menottée comme les autres. Le portrait craché de Helen Gray. Elle regarda Lily en ouvrant des yeux ronds. Lily sentit fondre son cœur. Elle n'avait pas idée que Grace était là.

— Elle sera en sécurité avec vous, dit Gary. Enfin, plus en sécurité, dans l'environnement de Lammockson. C'est un salaud, mais il est intelligent, une sorte de salaud surviveur.

— Gary…

— Allez-y.

— Viens, fit Piers.

Il leva son arme et ouvrit la voie vers l'hélicoptère.

Lily prit Grace par le bras. Elle se laissa emmener, à la fois réticente et complètement engourdie. Kristie manifesta plus de résistance, mais Lily ne lui laissa pas le choix et l'entraîna de force.

Les troupes d'AxysCorp suivirent, battant en retraite en ordre de combat, poussant Ollantay et Hammond avec eux. Kristie courait tout en protégeant la tête de son fils avec son bras. Lily se rappela qu'elle ignorait encore la mort de sa mère.

Elle regarda en arrière. Gary était perdu dans la confusion. Après toutes ces années, elle n'avait passé que quelques minutes avec lui.

Ils arrivaient à l'hélicoptère, le rugissement du rotor s'ajoutant au vacarme qui régnait dans le stade, quand Sanjay apparut, bafouillant, auprès de Lily.

— Lily ! Il faut que je te dise… Nathan ne m'a pas laissé le temps…

— Qu'est-ce qu'il y a, Sanj ?

— Thandie… Elle m'a parlé du niveau des mers… et de l'Arche.

— Quelle Arche ? La Troisième Arche ? Le bateau de Nathan ?

— Non – écoute-moi : *la Première Arche.* Celle qu'ils construisent dans le Colorado. En fin de compte, d'après Thandie, ce serait la seule chance. En fin de compte… Elle a dit qu'il fallait que tu le saches. Elle a essayé de parler à Gary…

Des hurlements attirèrent l'attention de Lily. Elle se retourna.

Ollantay avait réussi à se débarrasser de ses gardes et Lily le vit, tourné de côté, tenant une arme dans son dos, entre ses mains menottées, un revolver qu'il avait dû cacher sous sa tunique. Il tira à l'aveuglette, visant apparemment Piers.

Sanjay poussa un cri et tomba à terre. Il resta là, à se tordre de douleur, la poitrine ouverte jusqu'à l'os, révélant un bouillonnement de chairs sanglantes.

Piers leva son revolver, visa Ollantay et lui tira une balle en pleine tête. Le Quechua tomba. Kristie poussa un hurlement, cachant les yeux de son fils. Piers abaissa son arme.

— Il y a un moment que ça me démangeait.

— Sanjay ! hurla Lily.

Elle se jeta à terre ; il était encore vivant, et semblait s'efforcer de respirer.

Piers l'empoigna.

— On n'a pas le temps !

Il la poussa par la trappe ouverte de l'hélico, où des types d'AxysCorp l'attrapèrent. Ils hissèrent également Kristie et son fils derrière elle, comme des ballots, puis Grace, Hammond, Piers et quelques autres encore.

L'hélico décolla avec une secousse qui projeta Lily par terre. Elle n'était pas attachée, n'avait même pas eu le temps de s'asseoir. Elle se retrouva en train de regarder par la trappe ouverte le sol qui reculait en dessous d'eux. Sanjay gisait là, en bas, étalé dans son sang comme un oisillon abattu. Elle se jura tout bas d'informer sa famille en Écosse, ses enfants. Plus loin, les troupes d'AxysCorp défendaient toujours le territoire que leur employeur avait déjà abandonné.

Alors que l'hélicoptère s'élevait, la cuvette du stade s'offrit à son regard. Partout, des gens se battaient et mouraient dans un nuage de vapeurs toxiques mêlées à la fumée des tirs, s'entre-tuaient pour le droit d'exister sur ce bout de terre qui allait en s'amenuisant. Et puis, comme l'hélico continuait à monter, le stade se réduisit à un détail dans l'agglomération de Cuzco, un tapis de toits de tuiles rouges où les combats faisaient rage sur les places et dans les rues, cette ville que Lammockson avait fuie maintenant qu'elle avait rempli son office.

Plus haut, encore plus haut, et Cuzco se fondit dans sa cuvette, dans une chaîne de montagnes léchées par les eaux.

Grace s'assit, toujours menottée, ahurie. La Première Arche, pensait Lily en regardant la jeune fille. C'était donc ça. Quoi qu'il arrive, Grace devrait être à bord. Sanjay avait donné sa vie pour lui en parler. Elle devait la faire monter à bord.

Kristie regardait éperdument autour d'elle, choquée.

— Ma mère ? Où est ma mère ? Elle est là ? *Où est ma mère ?*

QUATRIÈME PARTIE

2035-2041

Élévation moyenne de la mer
par rapport au niveau de référence de 2010 :
800 à 1 800 mètres

72

Août 2035

Dans le chaos de l'embarquement, Piers confia Grace, Kristie et son fils, Manco, à Lily. On leur avait attribué des cabines sur le pont principal, trois niveaux en dessous de la passerelle. Après avoir été précipitamment exfiltrés de Chosica, elle aussi en proie à l'insurrection – et sur le point d'être inondée – et propulsés par une passerelle à bord de la Troisième Arche, ils se retrouvèrent dans une sorte de foyer sur le pont A, un niveau en dessous du pont principal, leur dit Piers. Puis, ayant tendu des clés à Lily, il les largua là et courut aider à l'embarquement.

Lily trouvait la situation absurde. Après les effusions de sang et la perte de Project City, la fin abrupte d'un pan de sa vie et de son travail, elle errait maintenant à la recherche d'un escalier dans le labyrinthe de coursives d'un paquebot bondé, à moitié fini, en tenant fermement par la main Grace et Kristie, elle-même cramponnée à Manco.

L'Arche était un endroit plein de bruit, de gens, de confusion. Les membres de l'équipage, surtout des jeunes, surtout quechuas, impeccables dans leur uniforme AxysCorp, remplissaient des magasins de sacs de grain, de quartiers de viande, de machines impossibles à identifier, emballées dans de la mousse. Ils se passaient de l'un à l'autre certaines pièces particulièrement lourdes, formant des chaînes humaines qui serpentaient jusque dans les entrailles du bâtiment. Et puis il y avait les passagers, les évacués de Project City et des dernières communautés andines de Nathan, qui arpentaient les coursives avec leurs enfants et leurs affaires serrées dans des ballots. Tout le monde était couvert de sueur, de crasse, parfois de sang, après les combats de Cuzco et les émeutes de Chosica. Pour ajouter à la confusion, les chiens et les chats avaient été autorisés à monter à bord, et les chiens n'arrêtaient pas d'aboyer. Le vaisseau tanguait, roulait et gémissait, soulevé par la mer qui inondait Chosica et lui faisait rompre ses amarres.

Dans le ventre de cette baleine d'acier qui ne tenait pas en place, Grace et Kristie étaient aussi désorientées l'une que l'autre. Elles avaient vécu ces dernières années sous des tentes et des abris de fortune, et suivaient Lily sans faire d'histoires. Ce dont elle ne se

plaignait pas.

Elle finit par trouver un escalier et elles atteignirent tant bien que mal le pont principal, plus calme, que Nathan avait réservé à ses proches. On se serait cru dans un hôtel. Lily jeta un coup d'œil aux numéros inscrits sur les portes et comprit rapidement la disposition des lieux. Les portes étaient très éloignées les unes des autres ; les pièces, ou suites, devaient être vastes. La finition était de qualité, aussi, il y avait de la moquette partout, l'éclairage indirect projetait une douce lumière sur le plafond. Mais le bateau se cabrait et craquait ; on ne pouvait oublier une seconde où on était.

Lily arriva à leurs chambres, montra à Kristie et Grace les passes que Piers lui avait donnés.

— Ce sont des clés temporaires. Les serrures seront ensuite configurées en fonction de vos marqueurs ADN et d'autres indicateurs personnels. Je suis juste à côté, dans le couloir.

Elle indiqua la porte d'une pièce qu'elle n'avait même pas encore vue, ouvrit la porte de Grace et la poussa chez elle.

— Je reviens tout de suite.

Elle referma la porte et passa la carte devant le lecteur pour la verrouiller de l'extérieur.

Ensuite, dans un effort de gentillesse, elle prit Kristie et son fils par les épaules et les conduisit chez eux. Elle entra à leur suite, referma la porte avec son pied et la verrouilla prestement. Soudain, ils se retrouvèrent dans le calme et le silence. Peut-être les cloisons étaient-elles insonorisées.

Ils étaient dans une espèce d'antichambre lambrissée de bois. L'éclairage indirect projetait une lumière tamisée sur le plafond en stuc, les pieds s'enfonçaient dans la moquette. L'ameublement était moderne : un canapé et des fauteuils devant un grand écran mural. Une double porte donnait sur une chambre avec un grand lit et un autre, plus petit, pour l'enfant, et sur une salle de bains éclairée par des lampes halogènes qui faisaient étinceler le carrelage. Lily trouva l'ensemble vraiment luxueux, comme les plus riches maisons de Cuzco. Dans la chambre, il y avait un grand sac de jouets en plastique multicolores, avec des soldats, des animaux, des ballons de foot, des puzzles, probablement récupérés à Lima ou à Arequipa.

Au milieu de tout ça, Manco était debout, cramponné à la main de sa mère. Ils portaient toujours leurs tenues incas aux motifs héraldiques éclaboussées de sang, et ils sentaient vaguement la poudre. Ils laissaient des empreintes de pas sales sur la moquette neuve. Ils avaient l'air de venir d'un autre monde. Le décalage était surréaliste.

— Piers dit qu'il y a des vêtements dans les placards, dit Lily. Ils ont pensé à tout, on dirait. Regarde, Manco, des jouets !

Elle essaya de sourire, mais Manco se contenta de la regarder en ouvrant de grands yeux. Lily se souvint que ce pauvre petit garçon venait de voir son père se faire tuer sous ses yeux.

Kristie avait son petit sac à dos rose. Elle en sortit son vieux nounours tout râpé et le tendit à Manco, qui le serra contre lui et se fourra le pouce dans la bouche.

— Tu crois que ça va aller ? demanda Lily.

— Que ça va aller ? répéta Kristie d'une voix atone. Tout a disparu. Toute ma vie. Tout ce que j'avais bâti avec Ollantay à Titicaca. Tout ce que nous avions prévu, tout ce dont nous avions rêvé. Anéanti. Mon mari abattu devant les yeux de son fils, dit-elle en posant la main sur le front de Manco. Et ma mère, morte elle aussi. Si ça va aller ? Non, Lily. Je ne pense pas que ça va aller.

— Écoute, Kris, il n'y a plus que nous, maintenant. Tout ce qui reste de la famille, c'est toi, moi, et Manco. Nous avons eu des différends…

Kristie lui rit au nez.

— Des différends ! Nous étions dans les deux camps opposés d'une guerre…

— Ce n'est pas moi qui l'ai voulu ainsi.

— Non. Bien sûr que non, hein ? C'est toujours pareil, avec toi, hein, tante Lily ? Tu ne prends jamais parti. Mais il faut toujours que tu te mêles de la vie des autres. Tu m'as enlevée…

— Je t'ai sauvé la vie.

— Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, c'est mon camp qui a gagné. Même sans Ollantay, j'aurais pu retourner dans sa famille. C'est aussi la famille de Manco. J'aurais repris ma vie à moi.

Tu serais allée te noyer, oui, pensa sinistrement Lily.

— Kris, il va falloir qu'on parle.

— Va-t'en, dit Kristie d'un ton définitif.

C'était l'image même de sa mère, Amanda, quand elle faisait sa tête de cochon, les mêmes lèvres pincées, la même inclinaison de tête, le même regard inflexible.

Le cœur brisé, Lily se tourna vers la porte.

— Oh, Lily. Une seule chose.

— Oui ?

— Empêche-le d'approcher de moi.

— Qui ça ?

— Piers. Je me fous de savoir si ce putain de bateau est grand ou petit. Empêche-le de m'approcher, c'est tout.

Lily s'éloigna sans répondre.

Dehors, elle s'arrêta dans la coursive, s'appuya contre la cloison.

Elle était à bout de forces, vidée, incapable de réfléchir. Elle n'avait pas soufflé un instant depuis qu'ils étaient descendus de l'hélicoptère à Chosica. Elle avait les jambes en coton, la tête embrumée. Le sang rugissait à ses oreilles. Elle allait s'effondrer après les fatigues de la journée, le combat, tous ces morts. Ce n'est plus de mon âge, se dit-elle.

Elle n'avait même pas eu le temps de penser à Amanda, victime d'une balle perdue. Sa sœur était morte, une vie complexe, vivace, différente, inachevée, interrompue en une seconde par un bout de plomb. Lily avait l'impression qu'on venait de la priver de quelque chose, comme si on l'avait amputée. Elle le paierait plus tard, quand elle cesserait enfin de s'activer. Avant cela, elle avait encore une chose à faire.

Elle frappa à la porte de Grace et entra avec le passe.

La suite était identique à celle de Kristie. Grace était assise sur une chaise droite, perchée tout au bord comme si elle avait peur de la salir. Elle ne s'était pas changée ; elle était aussi crasseuse que Kristie. Elle avait juste enlevé ses bottes, qu'elle avait posées auprès de la porte.

Prudemment, Lily s'assit en face d'elle.

— Ça doit te faire drôle, après la Ville en Marche.

— Je n'ai pas été dans une pièce comme ça depuis mes cinq ans. Et je ne m'en souviens pas très bien.

Elle avait cet étrange accent qui ne ressemblait à rien. Elle était repliée sur elle-même, les poings crispés sur le ventre.

— Tu n'as rien à craindre, ici.

Grace se contenta de la regarder, et Lily se demanda combien de fois dans sa vie elle avait entendu ce genre de paroles lénifiantes.

— J'ai enlevé mes chaussures, dit Grace.

— J'ai vu.

— C'est ce qu'ils me faisaient toujours faire. La famille de mon père, dans les palais. Quand je rentrais de jouer, dans les jardins… Ça, je m'en souviens.

— Eh bien, ici, tu pourras garder tes chaussures si tu veux. Tu es chez toi, fit Lily avec un grand geste. Il y a des vêtements dans les placards. Tu vas pouvoir te changer. Et s'ils ne te plaisent pas…

— Gary m'a passée à toi comme s'il te refilait un paquet.

— Ce n'était sûrement pas son intention.

— J'ai été avec lui pendant quinze ans. Il m'a juste passée à toi, comme ça, dit-elle en regardant Lily, pas fâchée, juste étonnée. Je suis au courant, pour Barcelone. Je sais que vous étiez otages, Gary, ma mère et toi.

— Oui. Et toi aussi. Tu es née là-bas.

— Je sais. *Tu* es passée d'un groupe à un autre, comme un enjeu.

Un trophée. C'est ce que vous m'avez fait aujourd'hui.

— Nous voulions ce qu'il y a de mieux pour toi, répondit Lily, désolée. Nous voulions te sauver. C'est tout. Il ne te sera fait aucun mal, ici. Tu es en sécurité, maintenant, Grace, je te le jure.

Mais le regard de Grace était perdu dans le vide, vague, comme si elle regardait en elle-même.

Lily se leva. Arrivée à la porte, elle se retourna. Grace n'avait pas bougé. Elle était assise au bord de sa chaise dans la pièce silencieuse, d'un luxe superflu.

73

Lily fit le tour du vaisseau, seule, évitant les gens.

Partout, ça sentait la sciure, le vernis, la peinture, la moquette neuve. Les sols étaient couverts de caoutchouc synthétique, de linoléum ou de tapis de coco. Certaines cloisons étaient peintes ou lambrissées, ornées de motifs géométriques ou de fresques maladroites. Des années après la construction de la coque, à mi-hauteur d'un flanc de colline des Andes, le vaisseau n'était toujours pas fini, et, en passant devant des cloisons d'acier à nu, Lily estima que la décoration intérieure n'était pas achevée à plus de cinquante pour cent.

C'était la première fois qu'elle montait à bord de ce vaisseau, le plus stupéfiant des nombreux projets de Nathan. Ce grand bâtiment échoué était-il vraiment le meilleur usage possible des moyens dont il disposait ? Lily s'était tenue à l'écart de la controverse. Elle avait eu tort, et ce n'était pas la première fois, avec Nathan. Elle regrettait maintenant de ne pas avoir accepté ses propositions de tournées de formation ; ça lui aurait été bien utile, aujourd'hui.

Elle retrouva, non sans mal, le chemin de sa suite.

Elle enleva sa combinaison sale, prit une douche. Le robinet avait une option qu'elle n'avait jamais vue auparavant : eau salée. Pensant économiser, d'une certaine façon, les systèmes du vaisseau, c'est ce qu'elle choisit. L'eau était chaude, le jet étonnamment fort, et l'odeur saumâtre lui rappela les journées au bord de la mer de son enfance. Elle resta longtemps sous la douche. Puis elle se rinça rapidement à l'eau fraîche.

Elle s'aperçut en se séchant qu'elle ne pouvait supporter la pensée d'affronter aucun des autres, Piers, Grace ou Kristie, et surtout pas Nathan. La journée avait été assez longue comme ça. Il était encore tôt, mais elle s'enferma à clé.

Elle explora la chambre. Dans un petit renfoncement, elle trouva une bouilloire, du café et un four à micro-ondes miniature, presque une minicuisine. Incroyable : il y avait même un minibar. Elle était vraiment dans un hôtel flottant, au bout du monde. Elle se demanda combien de temps cette splendeur pourrait durer.

Elle alluma la télévision et tomba sur une chaîne publique américaine, émise depuis Denver. En plus des informations en direct, il y avait un service de films à la demande, qui proposait même quelques titres des années 1930, époque où l'original de ce bateau

avait été lancé. Elle jeta un coup d'œil à *King Kong* et *à La Vie future* ; les images en noir et blanc avaient été remastérisées. Mais Lily ne s'intéressait plus au cinéma depuis qu'on avait arrêté de faire de nouveaux films. Tous les films étaient devenus de vieux films, situés dans un monde irréel qui ne voulait plus rien dire. Elle éteignit la télé.

Elle dîna d'une barre de chocolat, puis s'intéressa aux petites bouteilles de gin du minibar. Le temps qu'elle s'endorme, elle ne savait plus très bien si elle pleurait ou non.

Le lendemain matin, Piers vint la chercher. Ils avaient une heure à perdre avant une espèce de cérémonie inaugurale organisée par Nathan.

— Présence obligatoire, évidemment.

En attendant, il lui proposait de lui faire faire le tour du vaisseau.

— Bienvenue dans ton nouveau chez-toi.

— Bienvenue à l'asile de fous, plutôt, répliqua-t-elle, morose.

Elle avait la gueule de bois.

— À chacun de se faire son idée sur la question… Ça va ? demanda-t-il en posant la main sur son épaule.

— Je fonctionne.

— Il ne faut pas en demander davantage, la plupart du temps, répondit-il sèchement. Allez, viens. La réception VIP…

Ils prirent un grand escalier qui traversait les ponts comme la cage d'ascenseur d'un puits de mine. Ils grimpèrent jusqu'au pont supérieur, le plus petit ; les ponts du bâtiment étaient en espaliers ; plus on montait, plus leur surface diminuait.

La passerelle se trouvait tout en haut, un vaste abri fortifié avec des vitres panoramiques teintées. Au pied des trois cheminées rouges, monumentales, un amas de bâtiments utilitaires formait une sorte de petite zone industrielle. Des antennes radar tournaient en silence. De grands panneaux solaires orientables indépendamment les uns des autres, comme les lames d'un store vénitien, étincelaient au soleil.

Lily s'approcha du bastingage. Ils étaient à cinq cents mètres, peut-être même moins, de l'endroit où l'eau léchait le toit des maisons de Chosica. On entendait des coups de feu, mais les combats qui avaient accompagné le départ impromptu de l'Arche avaient déjà cessé. Des radeaux offshore s'approchèrent de l'Arche, quelques canots à moteur entamèrent des allers et retours sur l'eau, à titre expérimental, mais, sans doute dissuadés par l'armurerie de l'Arche, choisirent d'en rester là.

— Nathan a un sacré arsenal à bord, dit Piers. Nous ne devrions pas être ennuyés par ces démonstrations.

— Ces gens ont construit ce bâtiment pour Nathan, et maintenant, on les abandonne.

Piers haussa les épaules.

— Ils ont été payés pour ça. Nourris, logés, pendant des années. Il n'y a pas à débattre de l'éthique de ce genre de chose, tu le sais, Lily. Ce sont des temps sans pitié.

Ils poursuivirent leur chemin.

Piers donnait bizarrement l'impression d'être chez lui, sur ce paquebot des années 1930 réincarné. Il avait toujours eu de faux airs de David Niven, une relique d'une ère plus élégante. Il ne trahissait aucun signe des traumatismes de la veille, du fait qu'il avait tué un homme, des combats qui auraient pu si facilement se terminer par sa propre mort. Lily se demanda ce que son visage à elle laissait voir.

Piers lui expliqua que ce niveau était appelé le « pont sportif ».

— Dans le temps, on aurait vraiment vu des gens faire du sport, ici, du tennis, ce genre d'activités. Mais c'est fini. On avait trop besoin de cette place. Sinon, Nathan a fait tout ce qui était en son pouvoir pour construire un bateau qui ressemble le plus possible au *Queen Mary* de la Cunard, tel qu'il était lors de son lancement, en 1936. Par la suite, pendant la Seconde Guerre mondiale, il a servi de transport de troupes et il a été éviscéré. Quand il a été restauré, après la guerre, certains détails ont été un peu modifiés. Mais c'est un vaisseau résolument moderne – un fac-similé de l'ancien *Queen Mary,* construit avec des techniques et des matériaux modernes, par exemple, un revêtement autoréparable sur la coque et les hélices, pour réduire le besoin de cale sèche.

— Et une centrale nucléaire dans la salle des machines, à ce qu'il paraît, dit-elle.

— En effet. Récupérée par Nathan sur un sous-marin nucléaire. Ces splendeurs ne sont là que pour la frime, ajouta-t-il en désignant les trois cheminées rouges, les mains en visière au-dessus des yeux.

— Et les panneaux solaires ?

— Conçus pour se replier complètement en cas de tempête. Nathan prévoit de rester surtout dans les eaux tropicales, alors il y aura tout le soleil qu'on veut. Ça devrait nous permettre de faire durer d'autant plus longtemps nos réserves d'uranium, parce que le réapprovisionnement risque d'être difficile.

— Le réapprovisionnement ? Mais dans quel genre de monde Nathan se croit-il ? Il s'imagine qu'il va faire le tour du monde sur un bateau de croisière en rachetant des stocks d'uranium ? Et d'abord, pourquoi avoir construit une réplique de ce satané *Queen Mary* ? Tout ça est insensé, Piers.

— Vraiment ? fit-il en la regardant.

Ils descendirent un escalier menant au pont solarium. Là, ils suivirent une large passerelle qui faisait le tour du pont. Des canots de sauvetage à fond blanc étaient accrochés au-dessus de leurs têtes. Ils

étaient d’une conception rigoureusement moderne, avec leur superstructure en kevlar orange vif, leurs armoires de premiers secours et leurs moteurs électriques. Ils passèrent devant un gymnase et un court de squash.

— Un court de squash, Piers ! Bon Dieu !

— Il faudra que nous fassions de l’exercice. Nathan a veillé à limiter le nombre des passagers à bord. Trois mille en tout, deux mille passagers, mille membres d’équipage. Tu pourras utiliser le court. On trouvera un système de réservation.

— Tu es grotesque, tu le sais, ça, Piers ? Après tout ce qui nous est arrivé, tu me parles de squash. Grotesque, vraiment.

— On pourrait peut-être organiser une minicompétition… dit-il timidement.

La poupe, à ce niveau, était occupée par un restaurant élégant. L’extérieur était une pure caresse blanche, et l’intérieur, tout en courbes, panneaux de bois et chromes, accueillait un ensemble de tables et une piste de danse. Mais l’aménagement n’était pas tout à fait terminé : les tables étaient recouvertes par des housses, le parquet n’était pas encore vitrifié, une peinture murale représentant des danseurs était inachevée.

— C’est le gril de la véranda, dit Piers. Comme sur le *Queen Mary* original, un endroit pour voir et être vu. Nathan a consacré beaucoup d’efforts à le recréer.

— Putain ! Moi qui ai oublié ma robe de bal…

— On vous trouvera des robes. Tu connais Nathan. Il aime réaliser ses rêves dans tous les détails.

— Nathan est né dans l’estuaire de la Tamise. Qu’est-ce qu’il connaît aux paquebots de croisière des années 1930 ?

— Il a tout de même le droit de rêver, répondit Piers. Un chat peut bien regarder un évêque et tout ce genre de choses…

Ils descendirent vers le pont-promenade. Une autre coursive en faisait le tour, expliqua Piers. Cinq cents mètres de longueur. On dirait une piste d’athlétisme, pensa Lily. Puis ils se promenèrent dans des salles gigantesques. Le Grand Salon de première classe était une sorte de vaste hall d’hôtel luxueusement décoré. Il était dominé par un gigantesque haut-relief représentant deux licornes figées dans un combat stylisé. Une double porte donnait sur une salle de bal, toute d’or et d’argent, avec sa piste de danse, son bar et son « fumoir », comme l’appela Piers, une espèce de fantasme de club anglais aux murs lambrissés et au plafond en forme de dôme. Il y avait même une cheminée.

— Pas croyable, fit Lily. Je veux dire, où allons-nous trouver du bois à brûler dans cette cheminée ?

— Aucun problème. Il y a des bûches artificielles.

Ils passèrent par un salon d'observation, puis un autre, des coquilles inachevées mais déjà surchargées de détails. Lily trouva plaisant le salon d'observation, avec son plan en arc de cercle. La pièce maîtresse était un tableau : une Madone à l'Enfant, copie d'une toile commandée pour le vaisseau original, qui représentait une vierge auréolée d'une rose des vents, debout parmi des instruments de navigation.

Le vaisseau était assez vaste, mais on ne pouvait pas aller très loin sans tomber sur une cloison ou un bastingage, et Lily commençait déjà à s'y sentir à l'étroit, prisonnière, oppressée. Cette opulence inachevée avait quelque chose d'irréel après les expériences sanglantes de la veille. Et pourtant, malgré tout ce que cela avait de surréaliste, ils étaient là, à bord de cet extraordinaire vaisseau. Ils vivaient une fois de plus le rêve de Nathan, comme dans les Andes.

Ils regagnèrent la cage d'escalier et continuèrent à descendre, traversant rapidement le pont principal et les ponts A et B. Le pont inférieur était le pont G, après quoi on arrivait aux salles des machines, aux soutes et aux entrepôts, dans le ventre du vaisseau. Ils s'arrêtèrent sur le pont C, et Piers l'emmena au restaurant, une salle énorme, avec un dôme incrusté dans un plafond monumental. Elle était divisée par des colonnes en une nef et des ailes latérales, comme une église. Une gigantesque carte ornementée de l'Atlantique occupait tout un mur. Mais une cuisine étouffante, miteuse, apparut brièvement dans l'ouverture d'une porte qui laissa passer une fille quechua, ployant sous le fardeau d'un sac de riz.

— C'était jadis le plus vaste espace public clos flottant, dit Piers. Assez grand à lui seul pour contenir les trois vaisseaux de Christophe Colomb, les pionniers qui avaient traversé l'Atlantique. Tu imagines ça ? Il y a une piscine au pont D, en dessous. Et un sauna, à côté de l'hôpital…

— Oh, putain… ! Ça suffit, Piers !

— Il est certain que l'usage que nous ferons du vaisseau évoluera. Mais nous aurons le temps de nous y préparer. Le bâtiment lui-même sera réparé, reconstruit en pleine mer. Nous avons des installations qui le permettront.

— Reconstruit ? Mais avec quelles matières premières ?

— Tu vas voir. L'une des surprises de Nathan. La situation est claire. Quoi que tu puisses en penser, ce vaisseau est notre monde. La mer sur laquelle il vogue, l'air, et ce que nous pourrons en extraire, c'est tout ce que nous avons. Et en vase clos, comme ça, il y a des règles à observer, si on veut survivre.

— Le contrôle du taux de natalité, par exemple.

— Absolument. Il va nous falloir définir toutes ces règles.

— Tu vas adorer ça, hein ? Décider de la vie des gens.

— Il faut bien que quelqu'un prenne la direction des opérations, murmura-t-il.

Elle le regarda. Un vivant paradoxe, se dit-elle pour la énième fois. C'était celui des otages dont on pouvait dire qu'il avait le moins bien supporté la captivité. Et il se retrouvait là, dix-neuf ans plus tard, à cinquante-neuf ans, se délectant littéralement d'un nouvel enfermement. C'était un névrosé qui voyait s'accomplir ses fantasmes, le captif regagnant sa cage – dans le rôle du geôlier, ce coup-ci.

— Tu sais, ce vaisseau est exactement comme je pensais qu'il serait. Insensé. Une folie grandiose. C'est pour ça que je me suis tenue à l'écart de la dinguerie de Nathan pendant toutes ces années.

— Attends d'entendre ce qu'il a à dire, répondit-il gentiment. Et que les préparatifs soient terminés. Je crois que tu seras impressionnée. Allez, viens, fit-il en regardant sa montre. Pas question d'arriver en retard à la petite sauterie du patron.

74

La fête organisée par Nathan pour célébrer le voyage inaugural de l'Arche avait lieu en plein air, à l'un des bouts du pont solarium, où était peint un gros H : une aire d'atterrissage pour hélicoptères.

Des serveurs circulaient avec des flûtes de champagne. Lily trempa ses lèvres dans son verre. Elle n'était pas fanatique du champagne, mais, par les temps qui couraient, ça changeait, c'était le moins que l'on puisse dire. Quelque chose dans les bulles, ou l'alcool, parut soulager sa gueule de bois persistante, due au gin du minibar. De là où elle était, Lily voyait le reste du vaisseau, ses ponts étagés en gradins, sa rangée de cheminées décoratives. C'était une sorte de croisement d'hôtel suranné et de centre commercial en cours de travaux. Elle avait du mal à croire qu'elle était vraiment là, à bord de cette chose flottante, et peut-être condamnée à y passer les mois et les années qu'il lui restait à vivre.

Le groupe était petit, réduit aux plus proches compagnons de Nathan. Il y avait donc Piers et Lily, et les membres de son cercle restreint, dont Juan Villegas. Villegas était en noir. Il jeta un regard attristé à Lily. Sa compagne, Amanda, était morte la veille seulement. Lily se dit, et ce n'était pas la première fois, que sa sœur aurait pu beaucoup plus mal tomber. Villegas l'avait aimée.

Grace Gray était debout auprès de lui. Elle portait une robe blanche impeccable. Elle avait l'air indifférente à ce qui l'entourait. Quand son regard passa sur Lily, elle donna l'impression de ne même pas la reconnaître. Lily éprouva une pointe d'angoisse, un avant-goût de culpabilité. Elle avait juré de préserver Grace de tout danger. Avait-elle déjà violé cette promesse rien qu'en l'amenant ici ?

Et puis il y avait Hammond Lammockson, les yeux baissés, les poings serrés, l'air dans ses petits souliers. Il portait un costume, comme son père, à qui il ressemblait, en plus râblé, plus sombre. Il n'était pas menotté, mais deux armoires à glace d'AxysCorp étaient debout derrière lui. Lily se demandait avec un peu d'appréhension ce que Nathan lui réservait.

Ledit Nathan fit tinter un verre et s'éclaircit la gorge.

— Merci d'être venus. Enfin, comme si vous aviez le choix…

C'était l'une de ses piques déconcertantes caractéristiques, dirigée contre les gens à sa botte, et qui lui valut en réponse un murmure nerveux.

— Il faut que je vous dise, avant tout, que nous avons reçu des

nouvelles de Denver. Nous n'étions pas seuls en guerre. Jérusalem a disparu sous les eaux. D'accord, ce n'était pratiquement qu'un tas de ruines, de toute façon, mais, hier, la mer s'est refermée dessus. C'est donc la fin de la guerre d'Abraham, et de toutes les guerres pour Jérusalem, depuis les Romains, une guerre éteinte par la mer comme la marée montante éteint un feu de camp sur une plage.

« Et c'est comme ça que ça va se passer maintenant, dans le monde entier. Le niveau de l'eau monte au rythme de cent mètres par an. Cent mètres ! La société humaine va être soumise à rude épreuve. Les gouvernements, l'économie et les civilisations vont se fissurer et s'écrouler sous les tensions…

Il allait et venait, tout en parlant :

— C'est pour ça que j'ai construit ce bâtiment. D'abord, pour servir de refuge. Il était prévu depuis le début que nous puissions y vivre si nous étions obligés de quitter les Andes. Eh bien, jusque-là, nous avons réussi, n'est-ce pas ? Mais j'ai d'autres buts. Je veux faire renaître l'espoir.

Il eut un mouvement de la main en direction du pont, des cheminées dressées au-dessus d'eux.

— J'ai vu le vieux *Queen Mary* quand j'étais enfant. Il était à quai, à Long Beach. Pour ce que j'en sais, il y est toujours, piégé, immergé sous les eaux. Je suis aussitôt tombé amoureux de cette vieille barcasse.

C'est donc ça, se dit Lily. Nostalgie, quand tu nous tiens…

— Je l'ai donc fait revenir, sous cette nouvelle forme. Le *Queen Mary* marque l'apogée de la construction navale anglaise, une tradition qui remonte à Brunei, et même avant. Le bâtiment, sa construction, son lancement, les records qu'il avait établis, tout ce qui l'entourait exerçait une fascination sur les gens. C'était un exploit technologique, pour l'époque, une fusée vers la Lune. Et il était beau ; un mariage d'art et de technologie, une synthèse que nous avons perdue en cours de route.

« Voilà pourquoi j'ai voulu construire un beau bâtiment, pas seulement un navire, un vulgaire bateau comme les autres. Tous ces satanés paquebots sont depuis longtemps tombés à cours de carburant et sont devenus des refuges flottants. Le *Queen Mary* représente le point culminant de son époque, de la civilisation technologique qui nous a engendrés. Et voilà, il est revenu, et il vogue sur les mers, même si j'espérais pouvoir attendre encore un an, pour le lancer le jour de son centenaire. Enfin, c'est comme ça. Tandis que nous voguerons autour du globe, je veux qu'il représente l'espoir dans l'esprit de ceux qui le verront, une aspiration de civilisation proposée, sur l'eau, à toutes ces communautés de radeaux miteuses, et sur la terre ferme, aux réfugiés qui se noient – l'espoir qu'une telle beauté

pourra revenir à la vie, un jour, dans l'avenir, quand ce satané déluge cessera enfin.

— Je me pince pour ne pas rigoler, murmura Lily à Piers.

— Les ambitions de Nathan t'ont toujours laissée dubitative, murmura Piers. Je te rappelle que…

— Je suis sur son bateau, je sais, je sais.

Puis Nathan arriva à la dernière raison pour laquelle il avait entrepris la construction du bâtiment :

— C'est pour mon fils, dit-il sans regarder Hammond. Le seul membre de ma famille encore vivant, à ma connaissance.

Il se tourna vers Hammond, qui le foudroya du regard.

— C'est pour toi que j'ai fait tout ça, Hammond. Ça a toujours été pour toi, tu le sais. Même quand je t'ai renié, tourné le dos, puni ou parlé durement, tout ça, c'était pour ton bien. J'ai passé ma vie à te le dire. Tu le comprends, au fond de ton cœur, non ?

Hammond le regardait d'un œil noir.

— Et toi, tu m'as trahi.

Nathan parlait tout bas. Mais un tel silence régnait, maintenant, sur le pont, que ses paroles retentissaient distinctement :

— Tu t'es allié à mes ennemis, à cet imbécile d'Ollantay. Tu les as fait entrer dans Project City. Tes actes ont eu pour conséquence la destruction de ce que j'avais mis vingt ans à construire. Eh bien, tu sais ce que je vais faire ? Je vais te pardonner. Il le faut. Agenouille-toi devant moi, fils.

Hammond ne bougea pas. Lily vit qu'il ouvrait et fermait les poings, ses gros muscles se nouant et se décrispant.

Nathan fit un signe de menton à ses gardes. L'un d'eux sortit une matraque et en flanqua un coup derrière les genoux de Hammond. Il poussa un gémissement de douleur et ses jambes ployèrent sous son poids, le faisant s'agenouiller maladroitement. Les gardes se penchèrent sur lui, le prirent par les épaules et le maintinrent ainsi.

— Devant tout le monde, dit Nathan. Devant mes amis les plus proches, ici présents, tu dois expier, mon fils. Je veux t'entendre me faire des excuses publiques, complètes. Reviens-moi, et tu auras tout. Tout ce que je posséderai à ma mort. Une princesse pour transmettre mes gènes – nos gènes – à ses enfants, fit-il avec un sourire.

C'est alors qu'il jeta un curieux coup d'œil à Grace. Quelque chose comme un signal d'alarme retentit dans la tête de Lily.

— Mais je dois préserver mon autorité. Si tu persistes dans ta trahison, tu ne me sers à rien, et pour toi, ce sera les poissons.

Il jeta un coup d'œil en direction de la mer.

— Alors, qu'est-ce que ce sera ? L'amour ou la haine ? La vie ou la mort ?

Hammond tenta de détourner les yeux, mais un garde lui prit le

menton et l'obligea à relever la tête. Le père et le fils se regardèrent dans les yeux. Un moment extraordinaire, se dit Lily. Un drame purement primitif.

Hammond craqua le premier :

— Très bien, dit-il, la mâchoire crispée par la poigne du garde.

— Hein ? Comment ?

Nathan fit signe au garde de lui lâcher la mâchoire.

— Très bien. Je m'excuse. Je m'excuse pour ma trahison. Tu as gagné.

— Oui, hein ? J'ai gagné, fit Nathan avec un grand sourire, en reculant.

Les gardes lâchèrent Hammond. Il bascula vers l'avant, en se frottant l'arrière des jambes.

Nathan se retourna.

— Maintenant que c'est fait et que nous sommes une famille à nouveau, nous pouvons poursuivre notre croisière. La croisière d'une vie, ha !

Les moteurs se mirent à tourner, Lily le sentit plus qu'elle ne l'entendit, à la sourde vibration qui parcourut les ponts. Le rivage commença à dériver sur le côté alors que l'Arche s'éloignait sur l'eau, propulsée par son énergie propre. La sirène du bâtiment retentit, une note grave, profonde, qui rappelait le chant des baleines. Un nuage d'oiseaux s'envola de Chosica en train de se noyer.

Nathan leva son verre et une vague d'applaudissements parcourut l'assemblée.

Hammond se releva lentement.

75

Décembre 2035

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Kristie ne rouvrit son ordi nomade que le jour de Noël 2035, le premier Noël à bord de la Troisième Arche. Elle n’avait rien noté dans son scrapbook depuis la mort d’Ollantay et de sa mère, par cette calamiteuse journée du mois d’août. C’était au-dessus de ses forces.

Mais Nathan avait fait les choses en grand, pour Noël : une fête au restaurant pour les enfants du vaisseau, des centaines d’enfants. Alors Kristie organisa une petite fête pour Manco, dans leur cabine, avec des bateaux qu’elle avait confectionnés elle-même à partir de papier tiré de la chitine des crustacés, et un petit guerrier inca, une poupée tricotée avec la laine de vigogne de leurs vieux vêtements. Elle laissa aussi Lily voir son petit-neveu. Celle-ci apporta des bonbons. Kristie enregistra une partie de la fête, en pensant à Manco, plus tard. Il aurait paru grossier de ne pas le faire.

À un moment, elle surprit Lily en train de contempler son ordi nomade, et son vieux sac à dos rose qui l’avait suivie depuis Londres, et qu’elle avait récupéré, au péril de sa vie, sous le nez de Wayne, à Dartmoor.

Ce sac à dos et son contenu avaient pour Kristie une importance particulière, si grande qu’elle avait du mal à y réfléchir. Ce petit sac de souvenirs était le dernier lien avec son passé. Elle l’avait ramené avec elle de Cuzco, par cette fatale journée d’août. Et pourquoi l’aurait-elle fait, sinon parce qu’elle sentait, au plus profond d’elle-même, que ce jour marquerait une nouvelle rupture avec le passé ? Elle soupçonnait Lily de ruminer les mêmes idées.

Kristie pleura, en cette nuit de Noël, comme elle n’avait pas pleuré depuis le mois d’août. Elle pleura pour Manco, et pour la mort d’Ollantay, elle pleura pour l’arrogance et la stupidité qui l’avaient tué, elle pleura car elle avait toujours su que ça finirait ainsi. Et elle pleura pour Londres, pour tout le chemin parcouru, qu’elle ne pourrait plus jamais refaire en sens inverse.

76

Mars 2036

Lily sortit sur le pont-promenade. Il était sept heures et demie du matin. Le ciel était couvert, gris ; il crachinait. Le bateau avançait. À la faible vibration du pont, on sentait que les hélices tournaient.

Piers vint à sa rencontre. Il portait une combinaison légère dont il avait déroulé les manches. Il tendit à Lily une casquette de base-ball John Deere, jadis bleu marine, maintenant passée et devenue grisâtre.

Elle la prit sans empressement.

— Pff… Je n'ai jamais aimé les chapeaux. Je n'ai pas une tête à chapeaux.

— Il tombe plus d'un millimètre de pluie à l'heure.

— Bon sang, Piers, on est au sec ! Je vois la pluie, mais il n'y a pas un souffle de vent. On est aussi abrités qu'on peut l'être, ici.

— C'est le règlement du bord. Les pluies acides. Tu connais les conséquences. Mieux vaut mettre un chapeau qu'avoir le crâne brûlé… Tu es vraiment de mauvais poil, aujourd'hui, ajouta-t-il sur un ton jovial.

— C'est une sale journée, c'est tout, grommela-t-elle. Le monde entier est gris. Enfin, donne-moi ça, va.

Elle mit la casquette.

Ils prirent leurs marques, côte à côte. Piers lança son chrono et ils effectuèrent leur circuit habituel autour du bateau, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, pas trop vite, leur chaussures faisant un bruit sourd sur le bois poli du pont. Évidemment, c'était toujours Piers qui tenait le chrono, qui rythmait leur course, qui gardait le contrôle ; Lily avait depuis longtemps cessé de discuter à ce sujet.

Ils croisèrent quelques couples de promeneurs que Lily connaissait vaguement – au bout de sept mois en mer, elle connaissait, au moins de vue, une grande partie des membres de ce village flottant. Lily et Piers ralentirent au passage, et ils échangèrent un hochement de tête et un sourire. C'était le comportement « sociable » encouragé par Nathan, un excès de politesse qui rappelait à Lily le Japon, autre environnement intensément surpeuplé.

Lorsqu'ils arrivèrent à la poupe, Lily vit le long sillage du vaisseau, derrière eux, une autoroute tracée sur l'océan.

Ils suivirent la courbe qui épousait la poupe, retournèrent vers l'avant par tribord, passèrent devant la coupée qui descendait vers la centrale ETM, un radeau qui longeait le flanc profilé du bâtiment – le domaine d'activité de Lily ; elle y avait des responsabilités importantes. Rien n'avait l'air de brûler ou de couler. Bien. La centrale pourrait se passer d'elle pendant encore une heure.

— Une idée de l'endroit où on est ? demanda-t-elle à Piers.

Elle avait depuis longtemps perdu tout intérêt pour les déplacements de l'Arche.

— La mer du Nord. Nous allons vers les Pays-Bas. Nous allons entrer en Europe, suivre la vallée du Rhin vers le sud, et la Suisse. Il se pourrait qu'il y ait quelque chose à voir, pour changer. Tu n'es pas seule à devenir chèvre.

Lily et Piers étaient de retour à leur point de départ. Le circuit autour du pont faisait moins de cinq cents mètres, et même à cette allure modérée, c'était l'affaire de quelques minutes à peine. Ils repartirent donc pour quelques minuscules tours de plus.

Piers soufflait comme un phoque.

— Je trouve ça dur, aujourd'hui…

— C'est peut-être le gaz carbonique.

Il n'y avait pas de climatologue à bord pour expliquer ce phénomène, mais le déluge avait une conséquence indéniable : l'accroissement constant du niveau de CO_2 dans l'atmosphère. En dehors du réchauffement qu'il provoquait, les pluies acides brûlaient les feuilles des plantes, dans les jardins et la petite ferme du vaisseau, elles attaquaient les panneaux solaires et piquaient parfois même la peau humaine non protégée.

— Ça n'a pas l'air de gêner les jeunes, remarqua Piers. Cela dit, les jeunes, rien ne les gêne.

— Non. Tu ne te demandes jamais pourquoi on fait ça, toi et moi, Piers ? Courir le long de cette stupide piste, tous les jours, toujours dans le même sens, le sens contraire des aiguilles d'une montre ? Bon Dieu, ce qu'on peut être routiniers !

— C'est reparti… soupira Piers.

— Franchement, regarde les choses en face, Piers. On a passé cinq ans enfermés dans des caves ; on se retrouve à nouveau enfermés, et qu'est-ce qu'on fait ? On court le long des murs. On dirait qu'on secoue les barreaux de notre cage.

— C'est peut-être seulement pour rester en forme.

— Kristie dit qu'on n'est pas allés assez longtemps chez le psy, en revenant de Barcelone.

Piers renifla.

— Je crois me souvenir que Londres était en train de disparaître sous les eaux, à l'époque. Ce n'était pas vraiment le moment de passer

des heures sur un divan, hein ?

— Peut-être pas, mais…

— Ce n'est pas nous qui avons un problème, Lily. S'il y a des psychotiques, ici, ce n'est pas nous, même si on a passé un moment enchaînés à des radiateurs. C'est le monde. C'est le monde qui est dingue. Franchement, c'est comme ça que tu te voyais passer tes vieux jours ? Non, Lily, tu es l'une des personnes les plus saines d'esprit que je connaisse sur ce bâtiment. Si tu deviens dingue, on est tous fichus.

— Peut-être.

Pourtant, elle n'avait pas toujours l'impression d'être totalement saine d'esprit, pas quand elle restait allongée sur sa couchette, avant le lever du jour, seule dans sa tête, à écouter le profond gémissement de la coque du bateau qui avançait interminablement sur ce monde-océan de plus en plus profond.

Rétrospectivement, après sept mois de voyage, les premiers jours et les premières semaines avaient été extraordinaires.

La vie sociale intense de Project City, sur les cimes émergées, s'était transposée dans l'Arche, fragile, cancanière, un peu désespérée, comme si tout cela n'était qu'une croisière exotique. On servait tous les soirs des repas de quatre services dans le grand restaurant, et le quatuor à cordes de réfugiés chouchou de Nathan jouait dans le bar de la véranda. Amanda aurait été dans son élément, pendant ces premiers temps, se disait tristement Lily.

Cette période faste n'avait pas duré. Si Lily avait pu garder sa suite, il y avait affreusement longtemps que personne n'était venu remplir son minibar. En réalité, elle y rangeait maintenant ses chaussettes. La barrière artificielle entre « les passagers » et « l'équipage » avait cédé lors d'une scène grotesque au cours de laquelle Nathan avait essayé de corriger l'un des employés des cuisines pour avoir mis une passagère enceinte. Ils étaient tous membres de l'équipage, maintenant, ils avaient tous un boulot à faire.

Et, de même que les relations entre individus trouvaient un nouvel équilibre, les fonctions internes du bâtiment se réorganisaient. Nathan avait ordonné que quelques zones soient réservées aux loisirs et aux exercices, comme la piste du pont-promenade, mais d'autres avaient été réaffectées à des fonctions vitales, tel le dessalement.

L'une des piscines servait maintenant de zone d'extraction minérale. On y réalisait l'électrolyse de l'eau de mer pour extraire les minéraux dissous dedans. L'eau était pleine de carbonate de calcium – résidu des coquilles de minuscules créatures marines – qui servait à fabriquer une espèce de béton. Et il y avait aussi du magnésium – un kilo environ par tonne d'eau de mer. Le plan de Nathan était d'utiliser ces matières premières pour la réfection du vaisseau même. Lily

trouvait miraculeux de voir ces substances surgir de nulle part ; elle n'aurait jamais imaginé que l'eau de mer puisse être si riche.

Son unité ETM était une expérience d'extraction d'une autre ressource de la mer : l'énergie. Il y avait une différence de quelques dixièmes de degrés entre la surface chaude de la mer et ses profondeurs, qui étaient à une température proche de zéro degré. De même qu'il faisait toujours nuit au fond, il y faisait toujours froid. Le principe de l'ETM, c'est-à-dire l'énergie tirée de la mer, consistait à transformer cette différence de température en une énergie utilisable. Sous le radeau, une tige emmenait à plus de mille mètres de profondeur dans l'océan un peu d'eau de surface, chaude. Là, celle-ci se refroidissait, tandis que l'eau froide des profondeurs se réchauffait, et le flux calorique pouvait être capté. L'écart de température était plus important au niveau des tropiques, plus chauds, et c'est là que Nathan espérait faire voguer son Arche pendant la majeure partie de l'année.

Le brassage des eaux de surface et des eaux profondes, plus riches en nutriments, avait un effet secondaire : les algues foisonnaient dans une frénésie de nourrissement et de reproduction. On les récoltait, notamment une variété appelée spiruline, une plante idéale dont presque toute la substance était comestible : pas de gaspillage en frivolités telles que les feuilles, le tronc ou les tiges. Cela dit, les protéines d'algues requéraient une énorme préparation pour être consommables par des êtres humains.

Il se passait quelque chose d'encore plus exotique dans le vieux bar-véranda, sur le pont-promenade. La piste de danse avait été fermée, le bar reconverti en laboratoire, et certains des savants chouchous de Nathan essayaient de mettre au point une forme de pile solaire radicalement nouvelle. Les panneaux du pont sportif de l'Arche, des panneaux conventionnels de polymères recouverts de titane, avaient un rendement de dix pour cent, alors que les algues capables de photosynthèse pouvaient piéger jusqu'à quatre-vingt-dix-sept pour cent de l'énergie solaire qu'elles recevaient. Les bioingénieurs de Nathan pensaient pouvoir cultiver des panneaux solaires vert vif, comme des feuilles, recouverts de molécules de pigments avides de lumière comme on en trouvait dans les cellules des algues. Nathan espérait qu'à long terme ces nouvelles piles solaires, complétées par l'ETM, permettraient au vaisseau de s'affranchir de l'approvisionnement en uranium pour sa principale centrale énergétique. Et dans un monde où la lumière solaire était la plus accessible de toutes les sources d'énergie, la technologie pouvait se révéler très viable sur le plan économique.

Mais Nathan voyait plus loin que les seuls facteurs économiques. Ses projets étaient les facettes d'une vision plus vaste.

Personne ne pensait que le voyage durerait éternellement ; tôt ou tard, l'Arche s'échouerait sur son mont Ararat. En attendant, Nathan voulait que sa ville flottante soit complètement indépendante de la terre ferme. Qu'elle puisse se nourrir à partir de la mer, recueillir l'eau de pluie en guise d'eau fraîche. Avec l'ETM et ses piles solaires, il espérait recueillir une énergie utilisable à partir du soleil et de la mer, et avec son béton de mer et son magnésium, il pensait pouvoir entretenir le vaisseau sans avoir besoin de se réapprovisionner à terre. Lily imaginait un jour futur où toutes les parties du vaisseau auraient été usées et remplacées par des matériaux extraits de la mer. Ce serait le coup de grâce porté par le déluge aux ambitions humaines dévastées.

Malgré ses défauts, côté vision d'avenir, Nathan était une sorte de génie – force était à Lily de le reconnaître. Peut-être le monde avait-il besoin de rêveurs de cette espèce, comme le lui disait jadis Sanjay McDonald. Elle se demandait souvent combien de temps elle aurait survécu sans la protection que Nathan lui avait accordée depuis Barcelone.

Évidemment, ça ne voulait pas dire que son rêve de ville-bateau voguant éternellement sur la mer allait se réaliser, pas plus que son enclave dans les Andes n'avait finalement survécu.

Ils achevèrent leurs vingt tours habituels, une distance de huit kilomètres environ. Ils effectuaient le dernier tour lorsque Kristie vint attendre Lily, accoudée au bastingage.

Lily s'arrêta à côté d'elle. Kristie attendit que sa tante reprenne son souffle. Piers rentra dans sa cabine prendre une douche – à l'eau salée : il n'y avait plus le choix, maintenant. Kristie ne lui accorda pas un signe de tête, pas même un regard. Elle avait apporté deux tasses d'ersatz de café. Lily but le sien avec soulagement. Sauf qu'elle aurait préféré de l'eau fraîche – même le truc à l'odeur chimique qui sortait des unités de dessalement par osmose inverse du bâtiment.

Kristie s'apprêtait à aller travailler. Sur sa combinaison AxysCorp réglementaire, elle portait une tenue protectrice légère avec une capuche et des lunettes, et elle avait de gros gants enfoncés dans sa ceinture. Elle travaillait dans la salle de bal, où on avait implanté une unité de transformation des carcasses de crabes, de crevettes et de langoustes. On utilisait leur chitine en guise de substitut de cellulose pour fabriquer du papier et du carton. C'était l'un des projets les plus ingénieux de Nathan, un produit de sa quête inlassable de moyens d'assurer la viabilité de l'Arche et de ses passagers : ils pouvaient ainsi vendre du papier de coquille de crustacés aux autres civilisations maritimes. Lily pensait que ce n'était pas une idée aussi géniale que le petit atelier d'optique qu'elle avait installé dans un autre coin du

vaisseau, et qui fabriquait des verres de lunettes : les gens voudraient y voir clair longtemps après avoir renoncé à écrire.

— Je ne t'attendais pas, fit Lily. Qu'est-ce qui se passe ? Manco va bien ?

Kristie fit la grimace.

— Ce petit chameau est infernal, le matin, à c't'heure-ci.

Ses racines londoniennes transparaissaient, surtout quand elle était en rogne, sous le vernis vaguement transatlantique qu'elle avait acquis.

— Il est dans le Jungle Gym. C'est mieux quand on n'est pas dans ses pattes, et il peut aller nager. J'ai intérêt à le fatiguer avant de l'amener à l'école… Lily, je voulais te voir. Je me suis dit que tu aimerais le savoir…

— Quoi donc ?

— C'était aux nouvelles. Le phare de Scafell Pike a disparu cette nuit.

— Oh !

Scafell Pike, dans la région des Lacs, était le point le plus élevé d'Angleterre.

— Il doit encore subsister quelque chose des montagnes du pays de Galles, des Highlands, en Écosse…

— Oui, et il paraît que ça grouille de bandits. La Grande-Bretagne est toujours là. Mais l'Angleterre a disparu, jusqu'au dernier centimètre carré. Ça fait drôle, non ?

— Ça, tu l'as dit. On était là-bas, quand tout a commencé.

Kristie eut un sourire.

— Quand tu es venue nous sauver, à Greenwich.

— Oui. Enfin, vous vous en seriez bien sortis tout seuls. Et nous voilà, aujourd'hui.

— Nous sommes allés quelques fois dans la région des Lacs. Maman nous y avait emmenés.

— Je me souviens des cartes postales.

— Mais nous n'avons jamais escaladé le Scafell Pike.

— L'escalade n'était pas vraiment le truc de ta mère, hein ?

— « Quoi, avec mes talons ? »

Lily éclata de rire. Tout à coup, elle eut envie de serrer sa nièce contre elle, de l'embrasser, cette jeune femme meurtrie de trente et un an. Une impulsion subite, puissante. Mais elle savait qu'il ne fallait pas. Cet échange devrait suffire, pour le moment.

Le problème entre elles, c'était Piers. Sa mère ne lui avait pas pardonné la mort de Benj, et Kristie lui en voulait toujours d'avoir tué Ollantay. Lily avait essayé de la convaincre de tourner la page, mais Kristie ne pouvait oublier avec quelle satisfaction Piers avait abattu son rival. Elle l'avait vue sur son visage et dans ses yeux alors qu'il

pressait la détente. Elle en était même plus ou moins arrivée à accuser Piers de la mort de sa mère.

En d'autres temps, Kristie aurait pu prendre ses distances par rapport à lui. Mais ils étaient coincés à bord d'un bateau qui paraissait très petit quand on était obligé de le partager avec quelqu'un qu'on détestait. Lily se disait souvent que, de ce point de vue, l'Arche était une sorte de monde en réduction.

— Enfin, voilà, c'est fini pour l'Angleterre, dit Kristie. Allez, il faut se mettre au boulot.

Elle laissa Lily l'embrasser sur la joue. Et puis elles se séparèrent. Lily repartit vers sa cabine pour se changer, et Kristie se dirigea vers la salle de bal, où la cargaison de crustacés du jour était en cours de préparation.

77

Avril 2036

L'Arche s'approcha précautionneusement de la côte de ce qui avait été l'Europe.

Nathan voulait atteindre la Suisse, où il espérait établir des relations commerciales avec ce qui semblait être le gouvernement le plus opérationnel d'Europe de l'Ouest. Ensuite, il avait l'intention d'aller vers l'est et les plateaux d'Asie centrale. Sa destination finale était le Népal, l'entrée du plateau tibétain, où il chercherait à faire de bonnes affaires.

« C'est la terre émergée la plus vaste du monde, disait-il. Et le pivot de l'avenir de l'humanité. C'est pour ça que nous devons y aller. »

Mais ils n'avaient plus que des nouvelles en pointillés de la région, depuis qu'on avait annoncé une guerre dévastatrice entre la Chine, la Russie et l'Inde pour les précieux territoires en altitude – une guerre dont les rumeurs disaient qu'elle était devenue nucléaire avant même d'avoir commencé. Les passagers de l'Arche se demandaient ce qui les attendait là-bas, s'ils y arrivaient jamais. Enfin, ils avaient le temps d'y penser.

Le vaisseau s'engagea dans l'estuaire de l'Escaut. Le sonar et le radar renvoyaient le tracé du paysage immergé qui défilait sous la proue, et le système de vidéo du bord retransmettait les images lourdement retraitées dans la cabine de Lily : un tapis fantomatique de maisons, de routes et de voies de chemin de fer. C'était la Hollande, ses digues, ses canaux, submergés après des siècles de résistance, s'enfonçant lentement dans les sédiments. En réalité, l'eau n'avait pas monté au point que sa profondeur empêche la lumière de parvenir au paysage englouti en dessous. Si quelqu'un s'était trouvé dans les rues d'Anvers ou d'Arnhem, il aurait vu passer la coque de l'Arche au-dessus de sa tête, tel un nuage lenticulaire.

Sur le vaisseau, on savait quand on était au-dessus de ce qui avait été des terres émergées. Des nuées d'oiseaux s'abattaient sur le pont, des pinsons, des étourneaux et des corbeaux privés de nichoir. Les enfants gagnaient des rations alimentaires supplémentaires en les tuant à coups de balai. L'eau était couverte d'une mince écume de pétrole et des détritus qui remontaient encore des cités submergées. Il y avait beaucoup de plastique, vivement coloré, aussi indestructible

que le jour de sa fabrication, mais aussi des masses de carton détrempé, de déchets grisâtres, sur lesquelles plongeaient des mouettes surgies de nulle part. On voyait parfois une forme plus sombre, plus massive, un cadavre boursouflé, échappé d'une tombe improvisée, qui était remonté à la surface et flottait entre les ordures.

Manco et les autres enfants faisaient la comédie pour qu'on les laisse nager parmi ces trésors flottants, tellement fascinants. Pour eux, qui étaient nés au moins dix ans après le début du déluge, une canette de soda en aluminium ou un plateau télé en plastique étaient autant de merveilles exotiques. Mais il n'aurait pas été prudent de les laisser faire, même si le vaisseau n'avait pas poursuivi sa route.

L'Arche passa au-dessus de la frontière allemande. Chaque fois que c'était possible, ils suivaient le cours des vallées fluviales encore visibles dans le paysage inondé. De temps en temps ils s'arrêtaient pour effectuer un sondage manuel, grâce à l'antique moyen consistant à plonger un câble dans l'eau. Nathan recommandait toujours une extrême prudence dans la navigation et ne se fiait pas aux seuls systèmes électroniques.

Sur les cartes animées, les passagers pouvaient voir les villes au-dessus desquelles ils passaient : Duisburg, Düsseldorf, Cologne. Arrivés dans les environs de Bonn, ils voguèrent au-dessus de la vallée du Rhin, le pilote prenant garde à rester bien au milieu. À l'est et à l'ouest, des bribes de l'ancien relief étaient visibles au-dessus des vagues, sous forme d'îles arrondies. Lily vit des vestiges du paysage urbain de l'Europe de l'Ouest, jadis très peuplée : des îles couvertes, comme par des coraux, de maisons, d'usines et de centrales, hérissées de pylônes et de relais téléphoniques, parfois le modernisme tape-à-l'œil d'un centre commercial. L'équipage scrutait les flots à la jumelle ou à la longue-vue, et envoyait parfois un groupe en éclaireur, dans une barque. Le vaisseau faisait retentir sa sirène endeuillée, dont la note grave, profonde, retentissait sur la mer sans éveiller d'échos. Il n'y avait jamais de réponse, juste de vastes nuées d'oiseaux qui s'envolaient à tire-d'aile au-dessus des îles.

Et finalement, la Troisième Arche entra dans le cœur de la Suisse.

Elle jeta l'ancre quelque part vers les ruines inondées de Genève. Le nord-ouest du pays était maintenant dominé par la réunion des vieux lacs de Neuchâtel et de Genève, et l'eau était salée, car ce n'était plus désormais qu'une baie de la mer du Nord monstrueusement hypertrophiée.

Un groupe fut envoyé à terre, pour rencontrer des agences gouvernementales et cantonales dans une communauté montagnarde appelée La Nouvelle-Genève. Bien situé au-dessus de la ligne des hautes eaux, ce site temporaire, composé de tentes et de maisons de bardage et de tôle rouillée, était opérationnel. Les Suisses étaient

favorables à des négociations avec Nathan et à l'étude de ses propositions d'échange. Certains cantons de la région avaient été épargnés par le déluge, et les Suisses s'étaient vite organisés pour tenir à distance les hordes de réfugiés affamés qui affluaient des pays limitrophes. Nathan avait l'intention de les traiter comme des partenaires commerciaux valables sur le long terme. Il comptait même leur proposer d'effectuer des forages en eaux profondes pour leur compte.

Lily ne figurait pas dans le groupe officiel, mais elle put descendre brièvement à terre. Après huit mois en mer, ça faisait vraiment drôle de se tenir debout sur la terre ferme, de ne pas sentir le monde bouger sous ses pieds. Le lac était un miroir d'un bleu profond, entouré par des montagnes à perte de vue, toujours aussi acérées et vivaces, même si la neige qui les recouvrait jadis avait en grande partie disparu. Si on n'avait pas connu la Suisse avant, se dit Lily, on n'aurait jamais pensé qu'il y avait quelque chose de bizarre dans cette scène, et que des cités entières gisaient, pourrissaient sous les eaux de ce lac étincelant.

Dans ce décor, l'Arche flottait sur l'eau comme un jouet clinquant, sous le soleil radieux. Le vaisseau avait fière allure, avec ses ponts étagés et le rouge éclatant de ses cheminées qui se reflétait sur l'eau. Avec le sens du spectacle qui le caractérisait, Nathan avait fait garnir le pont supérieur de drapeaux qui ondulaient au gré du vent. C'était dans de tels moments que Lily entrevoyait le génie visionnaire de ce dingue de Nathan. Dans ce monde inondé où s'étaient englouties tant de réussites humaines, l'Arche ressemblait à un visiteur d'une autre époque. Ce n'était pas un bateau qui allait sur l'eau, mais une machine à remonter le temps.

Piers menait la délégation envoyée à terre. Nathan avait fait enfiler un costume et une cravate à son héritier, Hammond, et l'avait expédié avec eux. Ça faisait partie de la patiente tentative de reconquête de son renégat de fils, après la trahison et l'humiliation de l'année passée. Hammond semblait être parvenu à une sorte de modus vivendi avec son père. Mais une pointe d'amertume persistait en lui, comme une graine coincée entre ses dents.

Lily était plus ennuyée par le fait que Nathan avait donné l'ordre à Grace d'accompagner Hammond.

Nathan tenait mordicus à ce qu'il se marie et fonde une famille. Pour des raisons purement égoïstes : il pensait qu'une relation convenable équilibrerait Hammond tout en lui permettant, à lui, de transmettre ses gènes aux générations futures. Hammond avait envoyé promener les candidates que son paternel lui avait proposées jusque-là. Mais depuis le début du voyage, son père louchait sur Grace Gray. Peut-être voyait-il en elle le moyen d'unir deux de ses projets fétiches, la famille informelle d'ex-otages qu'il protégeait depuis vingt ans et

son fils. Et Hammond n'avait apparemment rien contre Grace.

Mais Grace ne voulait pas entendre parler de lui. L'étrange vie qu'elle avait vécue avec la Ville en Marche avait fait d'elle une fille renfermée, lointaine et – se disait Lily – presque certainement vierge. Quand elle se retrouvait, bien malgré elle, en présence du lourdaud et possessif Hammond, elle se repliait encore plus sur elle-même, si c'était possible.

Lily n'avait pas envie de heurter Nathan, ni même Hammond, de front. Mais elle devait protéger Grace. Elle essaya d'aborder le problème avec Piers, qui était beaucoup plus diplomate qu'elle, mais il se contenta de dire que la situation était « compliquée ».

Quoi qu'il en soit, Lily ne voyait pas ce qui pourrait arriver à Grace pendant cette mission. Hammond et elle n'auraient pas l'occasion de se retrouver seuls ensemble. Elle regagna le vaisseau et vaqua à ses occupations, les soucis qu'elle se faisait pour Grace vaguement présents à l'arrière-plan.

Vingt-quatre heures plus tard, Piers l'appela. Grace s'était enfuie et avait disparu dans La Nouvelle-Genève.

— On dirait qu'elle attendait l'occasion d'échapper à Hammond, lui dit Piers. L'ennui, c'est que si les Suisses la retrouvent avant nous ils vont la flanquer dans le lac. Ils ont des lois très strictes sur les réfugiés.

— J'arrive, fit Lily.

Elle replia son téléphone portable en jurant :

— Et merde ! Merde !

Les Suisses retrouvèrent Grace, et la remirent aux responsables de l'Arche.

L'équipage passa des mois sur le lac de Genève immensément étendu, à commercer, à s'entraîner, à réparer le bâtiment. Pendant tout ce temps, Grace fut consignée à bord, sous l'étroite surveillance de gardes d'AxysCorp. Lily pensa souvent à Barcelone.

78

Juin 2037

De Genève, l'Arche se dirigea prudemment vers le confluent des deux fleuves qui avaient donné naissance au Danube, à Donaueschingen. De là, les navigateurs pilotèrent le vaisseau le long de la vallée fluviale inondée, vers le sud de l'Allemagne et l'Autriche, voguant au-dessus des anciennes cités d'Ulm, de Ratisbonne, de Linz et de Vienne. Dans toutes les villes, ils retrouvaient les ordures et les cadavres boursouflés habituels, et le ramassis de radeaux faméliques qui disputaient les détritus aux mouettes. Lily se dit que c'était une triste fin pour l'Europe. Nathan augmenta peu à peu la sécurité à bord du vaisseau. Il ordonna de passer très au large des villes, et fit patrouiller des hommes en armes vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur le pont-promenade. Les groupes envoyés à terre étaient lourdement armés. À bord, tout le monde était sur ses gardes, et l'ambiance devint pesante, tendue.

Ce fut un soulagement quand l'Arche quitta l'emplacement de Budapest et fila vers le sud, à travers la plaine hongroise. À cet endroit, il n'y avait aucune trace des villes, profondément submergées, à la surface de la mer placide. Après Belgrade, l'Arche passa par une vallée relativement étroite, où le Danube longeait la frontière avec la Roumanie. Des espèces de communautés survivaient dans les Carpates, au nord, à en juger par les panaches de fumée qui montaient vers le ciel, mais les appels radio de Nathan ne reçurent pas de réponse.

Deux années s'étaient écoulées depuis leur départ de Chosica, et le vaisseau avait de plus en plus de problèmes. L'ETM, les expériences d'aquaculture, et même les unités de production de béton de mer se révélaient malcommodes et peu rentables. Les ateliers limités du vaisseau n'arrivaient pas à répondre à la demande de pièces détachées, et, d'après Lily, sans le matériel récupéré en Suisse, beaucoup d'unités seraient tombées en panne, alors que les installations du vaisseau avaient déjà été cannibalisées, des cloisons intérieures arrachées pour réparer la coque et les parois principales. Le bâtiment commençait à avoir l'air déglingué, négligé.

L'Arche arriva dans une large vallée qui avait été la Valachie, et s'engagea dans la zone de débris écumeux qui marquait

l'emplacement de Bucarest. Lorsqu'ils eurent franchi l'ancienne côte de la mer Noire, Nathan fit mouiller l'ancre et lança une revue complète du vaisseau et de ses fonctions.

Pendant ces réfections, les débats sur l'avenir du bâtiment arrivèrent à un paroxysme. Le grand restaurant principal était utilisé pour ce que Nathan appelait des « parlements » hebdomadaires, où chacun pouvait aborder toutes les questions qui lui passaient par la tête. Juan Villegas était le principal opposant des visions fondamentalistes, inchangées, que Nathan se faisait de l'avenir.

— Il faut être réaliste, Nathan, disait-il. Nos besoins sont élémentaires. Des légumes frais, cultivés dans la terre. Des graines, si nous parvenons à en trouver. Et même du terreau. Des fournitures de base de toutes sortes. Et tout ce que nous pourrons trouver pour remettre le bateau en état…

— Non, Juan. Vous connaissez ma philosophie, répondait Nathan. Si nous retournons téter les mamelles de la terre à la première occasion, nous ne réussirons jamais notre sevrage. Ce qu'il nous faut, c'est des gens. Des ingénieurs, des biologistes, des médecins. Des visionnaires pour faire avancer notre grand projet d'indépendance…

— Les visions ne se mangent pas en salade ! Les rêves ne flottent pas. Et ce n'est pas de plus de gens que nous avons besoin, au contraire. Nous sommes déjà trop nombreux. Nous devons trouver le moyen de débarquer des passagers. Vous avez vu les chiffres, vous voyez bien que nos réserves n'arrivent pas à satisfaire la demande interne…

Il dégainait alors un ordi nomade, qui avait vingt ans d'âge, et commençait à afficher des tableaux. Mais Nathan ne voulait rien savoir. Villegas s'énervait de plus en plus.

En mer, une fois qu'il eut surmonté le choc des événements qui avaient accompagné l'abandon de Project City, Villegas avait acquis une certaine autorité parmi les barons qui entouraient Nathan. Lily se demanda si, d'une certaine façon, sa relation avec Amanda ne l'avait pas tiré vers le bas à Project City. Elle prenait la mesure de son esprit de décision et de sa vision pénétrante, à long terme, qui avaient dû faire sa fortune avant le déluge, déjà.

Mais la vision qu'il avait du vaisseau et de ses passagers, de leur mission et de leurs besoins, divergeait trop de celle de Nathan. Villegas voulait que le voyage prenne fin le plus vite possible, avant l'accident fatal qui ne pouvait manquer de survenir. Nathan à l'inverse voulait que le voyage ne finisse jamais. Et plus le temps passait, plus leurs différends devenaient accablants. Villegas et Nathan étaient deux dinosaures, se disait Lily, les derniers représentants de leur espèce, et l'affrontement final semblait inéluctable. Après l'une de ces sessions parlementaires qui avait tourné à un quasi-pugilat, Nathan

demanda à ses sbires d'AxysCorp de monter sur la scène avec lui, leurs armes bien visibles au côté.

Typiquement, dans le saint des saints, Nathan était parvenu à une sorte de compromis. Lily, qui faisait encore partie de son petit cercle intérieur – ce qu'elle devait peut-être uniquement à Grace –, détecta ce changement à certains indices, le ton de ses conversations, des allusions à des briefings qu'il demandait qu'on lui prépare. Sans s'avouer prêt à renoncer à son rêve de ville flottante, Nathan commençait à accepter l'idée selon laquelle, à court terme au moins, ils pourraient avoir besoin du rivage. Mais – tout aussi typiquement – il ne partagea pas cette évolution de sa pensée avec son principal et plus ancien partenaire, Juan Villegas, qui était aussi son adversaire le plus significatif.

De toute façon, pendant ce temps-là, Lily avait ses propres problèmes à régler.

Un jour, Grace refusa de manger. Lily s'en voulait à mort. C'était elle-même qui lui avait fourré cette idée dans la tête, en lui racontant comment elle avait fait pression sur les Pères des Élus, dans les caves de Barcelone, en faisant la grève de la faim. Et voilà que Grace, otage d'une cave flottante, s'y mettait à son tour pour faire pression sur Nathan.

Celui-ci n'était pas du genre à se laisser impressionner par un chantage au suicide. Il la menaça de demander à ses médecins de la nourrir de force s'il le fallait. Lily passa beaucoup de temps avec Grace, à essayer de trouver un moyen de sortir de ce merdier, un moyen de la faire revenir sur sa décision.

L'élévation du niveau de la mer atteignit alors un kilomètre, une nouvelle étape horrible, redoutée. Il y avait des accélérations et des accalmies, mais la tendance ne donnait toujours pas l'impression de ralentir par rapport à l'accroissement exponentiel de Thandie, qui avait prévu un doublement tous les cinq ans. Terrible perspective, dont personne ne parlait jamais.

L'Arche vogua vers le sud, au-dessus d'Istanbul et de la mer de Marmara, puis à travers les Dardanelles vers la mer Égée. De là, elle passa au-dessus de Suez et le long de la mer Rouge, vers l'océan Indien.

Et puis elle mit cap au nord-est, à travers l'Inde, en suivant les vallées fluviales, et remonta vers la frontière avec le Népal. Une grande partie de l'Inde était profondément submergée, mais la mer disparaissait, absolument partout, sous les détritus, les flaques de produits pétroliers, les îles d'ordures en plastique indestructibles, qui tournaient lentement dans les courants léthargiques, et entre les cadavres gonflés, nus, qui remontaient comme des ballons des ruines

pourrissantes, en dessous. Des milliards de gens avaient jadis vécu à cet endroit ; il y avait donc eu des milliards de cadavres.

Lily éprouva un profond soulagement quand on repéra une terre, sur l'horizon, au nord : les pentes de l'Himalaya, ses sommets bruns, déchiquetés. Ils avaient atteint le Népal.

79

La barge envoyée à terre déposa sur le rivage un des camions de l'Arche, un véhicule blindé à hydrogène qui devait emmener à Katmandou Lily, Nathan, Piers et quelques types d'AxysCorp. Villegas avait été laissé aux commandes du vaisseau.

Ils suivirent des routes étroites, tortueuses, qui grimpaient dans des collines toutes vertes. Dans des petits villages surpeuplés, les gens les regardaient passer d'un œil apathique. De temps en temps, lorsque la vue était dégagée, Lily apercevait les plus hauts sommets, au nord. Mais ces pics n'étaient pas d'une blancheur étincelante, comme sur les cartes postales ; des traînées brunes de roche à nu balafraient les parois jusqu'au sommet.

Ils furent arrêtés avant Katmandou par un barrage militaire. Depuis les tours de guet, on braqua sur eux des armes impressionnantes. Un jeune homme poli, en tunique orange – un représentant de Prasad Deuba, le contact de Nathan sur place –, leur présenta ses excuses pour ces regrettables mesures de sécurité. D'âpres pourparlers s'ensuivirent, menés par Piers.

Lily resta à l'écart, dans le camion. Les gardes népalais la regardaient sans aménité, le visage atone. Ils avaient l'air de connaître leur boulot et tenaient leurs armes avec assurance. Lily se rappela que les Gurkhas, les supplétifs de l'armée britannique pendant des décennies, venaient du Népal. L'entraînement et la discipline s'étaient peut-être émoussés, mais certains de ces jeunes gens portaient au visage des cicatrices qui rappelaient les brûlures des radiations.

En fin de compte, un accord fut trouvé. Les sbires d'AxysCorp ne seraient pas obligés de déposer les armes, mais ils seraient escortés par des hommes armés. Des soldats qui ressemblaient aux Gurkhas s'assirent avec raideur à l'arrière du camion, dorlotant leurs armes dans leurs bras. Ils entrèrent dans le campement, suivis par deux Jeep de l'armée népalaise.

En arrivant à Katmandou, Lily fut ébahie. C'était une ville gigantesque, qui comptait naguère un million d'habitants, et en hébergeait peut-être encore autant – une agglomération majeure, autrefois située à plus de mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. La ligne de crête des montagnes qui étaient toujours les plus hautes du monde se découpait sur le ciel. Le jeune émissaire poli de Deuba jouait maintenant les guides touristiques, et leur indiquait les points remarquables. Les rues serpentant entre de

délicates pagodes grouillaient de piétons, de cyclistes et de voitures particulières à trois roues. Des moines vivaient encore dans un ashram, près du grand complexe de temples, le long du fleuve, et, sur la rive opposée, des familles continuaient à se réunir autour de la fumée graisseuse des bûchers funéraires.

L'endroit était à l'évidence devenu d'une opulence phénoménale. Entre les temples hindous et bouddhistes se dressaient des bâtiments modernes, des immeubles de bureaux aux façades de verre, et des villas, de vastes résidences privées derrière des portails automatiques. Dans les rues, les gens aux traits indiens, délicats, étaient luxueusement vêtus. Même les mendiants crasseux accroupis dans la rue, qui quémandaient de la nourriture au passage de leur camion, arboraient des bijoux clinquants.

— Mais les diamants, ça ne se mange pas, fit leur jeune guide.

Ils passèrent devant l'une des résidences du roi, gardée par des éléphants de pierre taillée. Un orchestre jouait dans la rue.

— Putain de merde ! s'exclama Nathan. Des cornemuses !

Prasad Deuba, le contact commercial de Nathan, les accueillit chez lui. Il habitait, au cœur de la vieille ville, une villa impressionnante constituée de plusieurs bâtiments de construction récente, mieux défendue que la frontière même du pays. Deuba leur offrit du thé et des gâteaux, à l'anglaise, et leur proposa une liqueur de lait de yack.

— Très rare, et affreusement chère, maintenant que les Russes ont mangé tous les yacks !

— Je parie que vous avez réussi à tirer de l'argent même de ça, Prasad, espèce de vieux requin ! grommela admirativement Nathan. Sacré Prasad ! ajouta-t-il en prenant ses compagnons à témoin. On peut s'estimer heureux quand on sort d'une négociation avec lui en ayant encore sa chemise sur le dos !

Deuba eut un sourire, mais Lily vit que son regard restait glacé. Il n'était pas du genre à se laisser avoir par de basses flatteries.

Il était apparemment déjà dans les affaires, avant tout ça. C'était un homme d'une soixantaine d'années, très soigné, qui faisait de grands gestes, lançait de rapides sourires et avait le regard pénétrant du commerçant. Il portait un complet veston à l'occidentale, et ses cheveux étaient plaqués sur son crâne, avec du gel. Il parlait très bien l'anglais. Il avait fait ses études en Angleterre.

Nathan fit son topo. Il ne cherchait plus des partenaires commerciaux, comme en Suisse. Ce qu'il voulait, c'était un sanctuaire.

— Il faut que vous voyiez comment nous sommes équipés, Prasad. Il faut que vous veniez voir la Troisième Arche, vous serez mon invité d'honneur, nous organiserons un dîner d'enfer, au restaurant…

Deuba inclina la tête.

— Ce serait avec plaisir…

— C’est un bateau magnifique, qui pourrait durer des années, des dizaines d’années. Mais peut-être pas éternellement. Je reconnais que nous avons besoin d’un soutien à terre.

Il engloba, d’un grand geste, la villa, la salle de réception où ils étaient assis, son ameublement luxueux, ses domestiques silencieux debout dans les coins.

— Et je ne peux imaginer un meilleur endroit que celui-ci, un meilleur associé que vous, Deuba. Ce que j’attends de vous, c’est un contact avec votre gouvernement, ces maoïstes qui dirigent le pays, maintenant. Nous avons beaucoup à offrir.

Il commença à énumérer les atouts de l’Arche, sa centrale nucléaire, son prototype d’ETM, ses unités de production : le bateau était une ville flottante équipée des dernières technologies.

— Et puis il y a les gens, mes ingénieurs, mes médecins, mes artisans, mes matelots…

Deuba leva la main.

— J’ai une simple question. Le seul chiffre que le gouvernement vous demandera. Combien êtes-vous ?

— Trois mille, répondit Piers d’un ton égal. Dont un certain pourcentage de non-actifs : des personnes âgées, des enfants, des handicapés, des malades. Je pourrais vous donner des chiffres plus précis…

Deuba hocha la tête d’un air attristé.

— Trois mille, répéta-t-il. Vous avez vu notre ligne de côte en perpétuel changement, où les radeaux des indigents viennent s’échouer comme des algues…

— L’Arche n’est pas un radeau, fit Nathan, irrité.

Deuba leur parla alors de ce qu’était devenu son pays :

— Vous devez comprendre la situation, ici. Ça a commencé avant même que la plupart d’entre nous n’aient conscience du déluge : un lent afflux de réfugiés qui passaient la frontière de l’Inde. On ne parlait pas de réfugiés, à ce moment-là. C’étaient des gens riches, qui venaient des villes côtières d’Inde, et qui avaient accès aux meilleures données et prévisions scientifiques. Ils savaient ce qui se préparait. Ils voulaient, à court terme, échapper aux guerres locales et aux bouleversements provoqués par l’inondation, et, à long terme, préserver leur petit confort. Ils arrivaient avec de l’argent pour acheter des terres et des propriétés dans nos montagnes. Ceux qui leur ont vendu leur terrain se sont rapidement enrichis, eux aussi. Je dois dire que j’ai très vite vu ce qui se préparait. J’ai acheté beaucoup de terrains pour une bouchée de pain et je les ai revendus à de riches Indiens moyennant un joli bénéfice. Résultat : une affluence record et un boom immobilier en ville. Ce pays, qui était l’un des plus pauvres

du monde, est rapidement devenu l'un des plus riches par habitant. Tout ça grâce à sa situation élevée. J'ai moi-même utilisé ma fortune pour construire et renforcer cet endroit, en faire une forteresse.

— Vous avez été très avisé.

— Oui. Parce que, par la suite, le lent afflux de réfugiés est devenu une invasion. Des gens qui avaient moins de moyens ont commencé à se déverser ici. Les classes moyennes de l'Inde, du Pakistan et du Bangladesh ont donné toute leur fortune pour un confetti de notre pays. Ce qui a encore enrichi beaucoup de gens, au moins sur le papier, en crédits et en or, mais ils se sont dépouillés de leur bien le plus précieux, leur propre terre.

« Et il en venait toujours, des plaines de l'Inde, un exode de millions de gens, pauvres, pouilleux, désespérés, qui avaient tout perdu. Ça grouillait de gens comme ça dans les provinces inondées de l'Uttar Pradesh et du Bihar. Nous en avons accepté quelques-uns, nous avons créé des camps de réfugiés. Nous étions riches, nous étions humains. Mais tous les efforts ont été balayés par l'immensité de la masse en mouvement. Le gouvernement a bien essayé de fermer la frontière, mais elle est très longue, et difficile à policer. Alors, en fin de compte, nous avons établi des corridors.

— Des corridors ? releva Piers.

— Nous avons accordé aux réfugiés un passage sécurisé à travers le Népal vers les terres plus hautes, vers des points d'entrée au Tibet. Le Népal a toujours été un point de jonction commercial entre l'Inde et le Tibet.

Piers fronça les sourcils.

— Et là-bas, que devenaient-ils ?

— Ah ça… fit Deuba avec un sourire, en écartant les mains devant lui. Ça, c'est la responsabilité du gouvernement tibétain légalement constitué.

Lily avait du mal à faire abstraction des manières onctueuses de l'homme et à réfléchir aux implications de ses paroles.

— Des provinces entières d'Inde se déversant dans votre pays, pendant des années… ça a dû être extrêmement pénible.

— Ça oui, fit Deuba avec légèreté. Ça a commencé par des émeutes de la faim – tous ces gens qui étaient sur notre sol, il fallait bien les nourrir – et nous avons bel et bien eu une révolution. Vous en avez peut-être entendu parler. Les insurgés maoïstes, dont la présence dans les collines posait problème depuis des dizaines d'années, ont réussi à exploiter les soulèvements populaires et ont renversé le gouvernement. Maintenant, on a droit à des laïus interminables sur la philosophie du Grand Timonier, dit-il plaisamment. Mais à part ça, ça n'a pas beaucoup changé. Les maoïstes ont gardé les vieux fonctionnaires et les jeunes ministres, et ils circulent dans les

limousines du gouvernement. Ils ont même gardé la monarchie, le symbole de la nation. Et ils ont réussi à maintenir un dialogue constructif avec leurs homologues sur la frontière tibétaine, avec qui ils partagent plus ou moins la même idéologie. Et puis le flux de réfugiés d'Inde a fini par se tarir, bien sûr, même s'il arrive encore que des retardataires se présentent par une route ou une autre…

— Comme nous, fit Piers d'un ton funèbre.

— Absolument. Mon ami Nathan, nous avons fait de bonnes affaires, dans le passé. Mais je ne peux plus vous aider, aujourd'hui. Je connais exactement la réponse de nos gouvernants. Ils ne vous enverront pas promener tout à fait ; ils fixeront un quota. Mettons dix pour cent, soit trois cents d'entre vous. Vos médecins et vos ingénieurs les plus talentueux, etc. Ils pourront rester, ils seront les bienvenus à terre. Mais pas d'enfants ; nous en avons assez comme ça. Les autres devront reprendre la mer.

— Vous feriez un tri parmi mon équipage et vous m'enverriez au diable ? s'exclama Nathan, furieux. Mais qu'est-ce que c'est que ce genre de marché ?

Deuba secoua tristement la tête.

— Ce ne sont pas mes termes à moi, mon ami. Ce sont ceux de mon gouvernement. Notre pays est surpeuplé !

Nathan se contrôla :

— Allons, Prasad. Je vous connais. Vous faites monter les enchères, c'est ça ? Eh bien, si vous voulez quoi que ce soit…

Deuba adopta une expression qui ressemblait à de la pitié.

— Regardez autour de vous, Nathan. Qu'avez-vous à offrir que je pourrais bien vouloir ?

Nathan se leva.

— Très bien. Alors, *quid* du passage à travers le pays vers la frontière tibétaine ?

— Je pourrais sûrement organiser ça pour vous.

— Moyennant un certain prix ?

— Un péage. Pas ruineux. Le voyage se déroulera essentiellement à pied, j'en ai bien peur. Je pourrai évidemment engager des porteurs et tout ce qui s'ensuit. Ce n'est pas la main-d'œuvre qui manque ! Mais il faudra que vous continuiez tout seuls et vous devrez vous débrouiller pour passer la frontière.

Lily lui toucha le bras.

— Nathan, vous êtes sûr que c'est une bonne idée ?

— C'est une option, répondit Nathan, qui faisait visiblement un effort sur lui-même pour garder son calme. Si ça ne marche pas avec ces gens-là, on pourra peut-être traiter avec les Chinois.

— En réalité, fit Deuba d'un ton apaisant, le gouvernement tibétain n'est plus chinois, à proprement parler. Il faudra vingt-quatre heures

pour organiser le voyage. En attendant, je vous offre l'hospitalité. En gage d'amitié.

Nathan, qui le regardait d'un œil noir, s'adoucit subtilement.

— Oh, et puis au diable tout ça. D'accord. J'ai besoin de chier un coup, de prendre une douche et de me raser, alors… Mais écoutez, Prasad, je n'ai jamais pris « non » pour une réponse. Nous sommes des gens honnêtes, pleins de ressources, respectueux des lois, qui voudraient apporter quelque chose à votre pays.

— J'en suis sûr, répondit doucement Deuba. Et je regrette de ne pas pouvoir faire en sorte qu'il en soit ainsi. Bien, suivez-moi ; je vais vous montrer vos chambres.

Piers et Lily se levèrent, indécis. Lily se sentait humiliée par cette fin de non-recevoir. Humiliée, et terrifiée.

Ils quittèrent le salon sur les talons de Deuba, une armée de larbins à la remorque.

80

Le lendemain matin, avant que le groupe se mette en branle, Nathan s'assura que tout le monde avait pris les cachets antiradiations distribués par la pharmacie de l'Arche. Il y avait des façons plus plaisantes de se réveiller, se dit Lily.

L'un des brillants jeunes acolytes de Prasad Deuba, apparemment d'origine chinoise, fut chargé de les conduire vers la frontière tibétaine. Le trajet débuta par quelques heures de voiture, et puis, trop tôt aux yeux de Lily, il n'y eut plus de route, et le groupe dut continuer à pied : les trois émissaires de l'Arche, quelques gardes d'AxysCorp, le guide de Deuba et une poignée de sherpas, des jeunes gens secs et nerveux qui transportaient leurs bagages dans d'énormes paniers en bambou à l'aide de sangles passées sur leur front.

Ils marchèrent pendant des heures. Le chemin montait régulièrement, redescendait parfois dans des vallées vertes, plongées qui ne faisaient que précéder une nouvelle montée d'autant plus frustrante. Lily avait tenté de soigner sa forme, sur le bateau. Elle faisait plusieurs kilomètres à la course, tous les jours, avec Piers, sur le pont-promenade, elle passait des heures sur les machines de musculation et les tapis de marche des gymnases. Mais une demi-journée de cette marche harassante avait suffi à exposer les limites de sa forme, à lui mettre les jambes, le dos et les poumons en feu – et à lui rappeler qu'elle avait tout de même soixante et un ans. Nathan, qui en avait soixante-sept, était le plus lent du groupe. Il ne pouvait même pas porter son propre sac à dos. Mais il aurait préféré crever plutôt que de déclarer forfait.

Toujours présents devant eux, flottant au-delà de l'horizon comme un rêve, les pics de l'Himalaya étincelaient.

Le sherpa de Lily s'appelait Jang Bahadur. Il avait une trentaine d'années, il était beau, costaud, et il avait l'air heureux de vivre. Il portait un foulard blanc autour du cou et transportait sans effort un panier formidable, plein de marchandises, de vêtements, de matériel de camping et de provisions.

— J'étais avocat, avant, dit-il. Spécialisé dans le droit des brevets. Maintenant, je peux transporter quarante kilos pendant douze heures d'affilée. Mes professeurs ne le croiraient jamais !

Il parlait avec un fort accent indien.

— J'ai peur d'avoir le mal des montagnes, dit Lily.

Jang secoua la tête.

— C’est très improbable aujourd’hui, à moins que vous ne fassiez vraiment de l’escalade. En réalité, avec la montée des eaux, nous avons perdu un kilomètre d’altitude, et l’atmosphère a été repoussée vers le haut. Katmandou était jadis à mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, mais maintenant, elle n’est plus qu’à quatre cents mètres d’altitude – rien du tout.

« À vrai dire, notre problème, aujourd’hui, ce n’est pas le mal des montagnes, c’est le mal des plaines. Quand les gens de la génération de mes parents descendaient au niveau de la mer, ils trouvaient l’air trop épais, trop riche pour leur sang. Le mal des montagnes à l’envers. Ma mère disait toujours qu’elle ne pouvait pas dormir dans cet air visqueux, que ça lui faisait comme si on lui mettait une couverture étouffante sur la figure. On pouvait s’acclimater, mais ça prenait du temps. Maintenant, c’est comme ça partout, l’air épais. Partout.

— Tout le monde ne peut pas s’adapter.

Il eut un haussement d’épaules.

— Les vieux meurent. Mes parents sont morts. Et c’est vrai dans la nature, aussi. Quand la mer monte, fit-il en indiquant les montagnes qui se découpaient sur l’horizon, elle repousse les zones de vie devant elle, dans les hauteurs, jusqu’à ce qu’elles soient chassées du sommet même des montagnes, et comme elles n’ont nulle part où aller, elles n’ont plus qu’à disparaître. C’est une extinction de masse particulière à laquelle nous assistons, une catastrophe montagnarde.

— Vous comprenez beaucoup de choses, dit Lily en lui jetant un coup d’œil.

— Pour un sherpa ?

— J’allais plutôt dire « pour un avocat ».

— Eh bien, fit-il en souriant, la plupart de mes clients n’ont pas spécialement envie de parler. La marche me laisse tout le temps de réfléchir.

Cette nuit-là, ils dormirent à la belle étoile, dans un air frais et clair comme Lily n’en avait jamais connu.

Le lendemain, ils parvinrent à un pont pittoresque appelé le Friendship Bridge, qui enjambait une vallée profonde. Ce « pont de l’amitié » était le seul point de passage restant entre le Népal et le Tibet. C’était une frontière officielle, matérialisée par un fronton rouge et or spectaculaire au-dessus duquel flottait un drapeau rouge avec une faucille et un marteau. La barrière était gardée par une poignée de soldats en uniforme marron dont le visage plat, mongol, tranchait avec les traits fins des Népalais. Le groupe de Nathan traversa sans trop d’histoires, moyennant un modeste bakchich en monnaie népalaise. On leur laissa néanmoins entendre qu’une fouille plus sérieuse suivrait ultérieurement.

Ils passèrent encore de longues heures à marcher.

Enfin, le lendemain, en milieu de journée, ils débouchèrent dans de vertes vallées, et se retrouvèrent sur un terrain plat, caillouteux, brun rouille. Il n'y avait pas un arbre, que des bouquets d'herbe coriace. Par son aspect rouillé, poussiéreux, érodé par le vent, le plateau tibétain rappela à Lily certaines images de la surface de Mars. Plus loin, une rangée de collines brunes, massives, précédait des montagnes plus hautes, en dents de scie, qui se découpaient sur l'horizon. C'était une vision stupéfiante, d'une beauté céleste. Lily avait du mal à croire qu'elle était vraiment là, que son propre étrange voyage l'avait propulsée des caves et des sous-sols de Barcelone jusqu'ici – le toit du monde.

Le plateau était coupé par une barrière, un mur de Berlin de dalles de béton, de fil de fer barbelé et de tourelles de mitrailleuses. Au-delà, Lily voyait un saupoudrage de communautés égarées sur ces hauteurs dénudées, des amas de tentes et d'abris de fortune, quelques panaches de fumée qui montaient dans le ciel clair, immobile.

Jang tira sur son foulard blanc pour se recouvrir la bouche.

— Les retombées des bombes, dit-il à Lily. Ma mère m'obligeait à mettre ça.

— Votre mère était une femme avisée.

Nathan se dirigea, haletant, épuisé, vers la porte imposante enchâssée dans la palissade. Soudain, les sherpas népalais se turent, même Jang. Ils s'efforçaient d'éviter le regard des gardes qui les surveillaient depuis les miradors.

Le groupe se joignit à une caravane de porteurs qui croulaient sous d'énormes paniers de bambou. Ils étaient escortés par des Chinois armés. On aurait dit des chiens de berger guidant un troupeau. Des cloches sonnant une sorte de glas accompagnaient leur marche.

— Ces cloches étaient jadis accrochées au cou des yacks, expliqua Jang à Lily. Quand les Russes, les Chinois et les Indiens se sont battus pour cet endroit, ils ont mangé tous les yacks, ou ils les ont tués avec leurs bombes. Maintenant, les hommes et les femmes portent les cloches eux-mêmes.

— Ce sont des esclaves ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, esclave ? fit Jang avec un haussement d'épaules. Trop de gens, trop peu de place, pas assez à manger. Ceux qui possèdent des terres en altitude peuvent faire tout ce qui leur chante.

À la porte, la colonne de porteurs fut autorisée à passer, mais le groupe de Nathan dut rester devant. Le guide de Deuba parlementa avec un commandant, en chinois, très vite. Les gardes n'avaient pas l'air pressés de relever la barrière.

Au bout d'une demi-heure à peu près, un grand gaillard bien bâti,

de l'âge de Nathan, sortit de derrière la barrière. C'était un Européen, mais il portait une espèce de veste à Col Mao, coupée dans un bon tissu. Il était flanqué par des assistants.

— Sans blague, marmonna Nathan.

Il s'approcha de l'homme avec une confiance retrouvée.

— Harry ! Harry Sixsmith, espèce de vieux crabe !

Il le salua exactement comme il avait salué Prasad Deuba. Lily se dit qu'il avait dû entretenir des relations d'affaires avec des hommes de ce genre, aux quatre coins du globe.

— Espèce de vieux crabe !

Harry Sixsmith se laissa serrer la main.

— Ravi de vous voir, Nathan. Ça fait un bail, hein ?

Il parlait avec un accent anglais raffiné, cultivé. Son expression était indéchiffrable, mais il n'avait pas l'air excessivement heureux de cette rencontre.

Ils commencèrent à parler en anglais, avec une traduction en chinois pour les assistants de Sixsmith.

— Harry Sixsmith est une relation d'affaires de Nathan, souffla Piers à l'oreille de Lily. Il était basé à Hong Kong, avant la rétrocession à la Chine, et depuis il s'est installé sur le continent. C'est un Anglais qui a fait fortune en Chine. Ils ont gagné beaucoup d'argent, Nathan et lui, en spéculant sur l'immobilier pendant le boom économique de la Chine. On dit aussi qu'il a collaboré à des panels de conseillers gouvernementaux sur les mesures radicales à prendre contre les dissidents.

— Charmant bonhomme… Je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils se racontent.

— J'ai l'ouïe fine, dit Jang. L'ami de M. Lammockson lui explique avec insistance que le Tibet n'est pas un bon endroit pour emmener son peuple. Il essaie de l'en dissuader, alors même que lui, personnellement, en tirerait profit.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Piers.

Jang le regarda d'un œil vide. Mais avant qu'il ait eu le temps de répondre, le radio-téléphone de Piers sonna et celui-ci s'éloigna en parlant tout bas dans son appareil.

— Racontez-moi ça, demanda Lily à Jang.

— Vous savez que c'était une zone de combat, fit Jang. Une guerre stratégique a eu lieu ici, entre les Russes, les Chinois et les Indiens, quand il est apparu évident que le déluge allait devenir dramatique. Des armes nucléaires ont été utilisées. Les gens d'ici, les Népalais et les Tibétains, pris au milieu d'une invasion qui venait de trois côtés, ont dû trouver le moyen de survivre. C'était ça, ou disparaître. Les pertes humaines ont été terrifiantes.

« Au bout du compte, une nouvelle administration a émergé, une

ligne dure maoïste, une faction chinoise à la base, mais non rattachée au gouvernement de Pékin. Comme vous voyez, les maoïstes ont à leurs côtés des Russes, des Indiens, des Occidentaux – et même des Népalais, leurs anciens ennemis. Depuis qu'elle a pris le pouvoir, cette administration a mené des campagnes contre les populations placées sous son contrôle. Du nettoyage ethnique. Des campagnes d'endoctrinement. Tout ça dans un paysage dénudé par l'altitude et empoisonné par les radiations.

« Bref, les maoïstes ont les moyens d'imposer leurs conditions à tous ceux qui voudraient venir ici. Harry Sixsmith dit à M. Lammockson que s'il amène l'équipage de son Arche ici on lui demandera de payer une dîme.

Lily et son sherpa s'approchèrent pour entendre ce qui se disait. Lammockson essayait de marchander, vantait sa technologie, ses techniques de production avancées, sa banque de graines norvégienne. Mais Sixsmith lui répondait que les maoïstes n'avaient que faire de banques de graines. La dîme serait en drogues, en armes, en femmes. Et en « classes inférieures ».

— Des classes inférieures ? s'étonna Lily.

— Selon certaines rumeurs, des dîmes encore plus drastiques seraient imposées aux réfugiés, répondit Jang. C'est un endroit pauvre, surpeuplé. Que voulez-vous qu'ils mangent ? Comment voulez-vous qu'ils se nourrissent ? demanda-t-il en la regardant bien en face.

— Le cannibalisme ? Nous en avons entendu parler. Des communautés désespérées, isolées sur des îlots d'altitude…

— Il n'y a pas de désespoir, ici, pas parmi les dirigeants. Les maoïstes ont emprunté la notion de castes aux hindous pour justifier leurs actes. Ici, l'élevage de gens est systématique.

Lily regardait Sixsmith en ouvrant de grands yeux incrédules.

— Jang, pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit avant de nous amener ici ?

— Vous ne me l'avez pas demandé. Je ne suis qu'un sherpa. Et de toute façon, vous ne m'auriez pas cru. Il fallait que vous le voyiez de vos propres yeux.

— Mais vous étiez au courant.

— Au Népal, nous nous projetons dans l'avenir, répondit-il avec un sourire. La mer monte de plus de cent mètres par an. Katmandou n'est qu'à quatre cents mètres au-dessus de l'eau, maintenant. D'ici quatre, cinq ou six ans, où irai-je ? Je serai peut-être debout ici, le foulard de ma mère sur la bouche, en train de mendier l'entrée dans cette Utopie idéologique.

Nathan revint vers eux pour leur rendre compte de sa discussion

avec Harry Sixsmith.

— Bordel de merde ! lâcha-t-il, l'air sombre.

— Nous en avons assez entendu, dit Piers d'un ton sinistre.

— Harry a risqué sa peau pour nous avertir de ne pas mettre les pieds ici. Et il a encore risqué sa peau en persuadant ces gardes de nous laisser repartir. Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille.

Il était pâle, tremblant, les muscles de ses joues frémissaient. Il regardait, autour de lui, le sol aride, les montagnes.

— C'est peut-être ici que se jouera le dernier acte de la comédie humaine. Les derniers survivants se bagarreront pour ronger les derniers ossements humains pendant que la mer leur léchera les pieds. Bon Dieu ! On ne peut pas rester.

— Nathan, j'ai reçu un message, dit Piers. Il y a des problèmes à bord de l'Arche. Une espèce de mutinerie. Une tentative de sabordage du vaisseau pour nous obliger à descendre à terre.

— Ils veulent me forcer la main. Et ce connard de Villegas a laissé faire ça ?

— D'après le capitaine, répondit Piers, la mine sombre, c'est lui qui mène la révolte.

— Bon Dieu de bon Dieu ! fit Nathan en secouant la tête.

Ses épaules s'affaissèrent, et l'espace d'un instant, tête basse, le dos rond, il eut vraiment l'air au bout du rouleau. Et puis il se redressa, regarda autour de lui comme s'il se demandait où il était, par où aller.

— Pas de temps à perdre. Piers, dites à ces foutus sherpas de se remettre en colonne.

Et il s'éloigna à grands pas.

Ils le suivirent, Piers marchant à côté de Lily.

— C'est une sorte de camp de concentration, dit-il. Tout ce plateau. Pire que tout ce dont les nazis avaient rêvé.

— Il y a eu tellement d'horreurs dans le monde, Piers. Nous avons été épargnés, la plupart du temps. Le déluge, les privations, les épidémies, le désespoir ultime…

— C'est vrai.

— Pourquoi ? Pourquoi nous ?

Piers la regarda.

— Le bras puissant de Lammockson, la chance aveugle qui a fait que nous nous sommes retrouvés sous sa protection. Et si nous n'avions pas été épargnés, nous ne serions pas ici, en train de nous poser des questions métaphysiques, hein ?

Lily jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers la frontière maoïste. Les grandes portes se rouvraient pour laisser rentrer Harry Sixsmith. De l'autre côté, une route s'enfonçait entre des bâtiments aux toits plats, passés à la chaux. La route était bordée par des poteaux sur lesquels on avait planté des crânes humains sans

mâchoires.

81

Octobre 2037

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Lorsque l'élévation du niveau de la mer dépassa mille mètres, l'attitude de l'équipage de l'Arche vis-à-vis du déluge sembla changer.

Pendant l'année suivant l'expédition de Nathan au Népal, la mer monta encore de cent cinquante mètres. L'équipage regarda les lumières s'éteindre les unes après les autres sur ses cartes animées. Téhéran, Cabramurra, la dernière ville émergée d'Australie. Des grandes villes d'Afrique du Sud comme Harare et Pretoria étaient menacées à leur tour. Même Caracas, en Amérique du Sud. Les radio-opérateurs de Nathan recevaient encore des émissions de Denver et de quelques enclaves survivant en haute altitude. Mais d'après le livre de bord, les passagers se connectaient de moins en moins sur les images de souffrance humaine, les exodes sans fin, les colonies de radeaux, les guerres minables, et davantage sur les données chiffrées – les informations sur les niveaux atteints et autres graphiques concernant la terrible catastrophe qui se déroulait dans le monde entier. Alors qu'il approchait de sa phase finale, le déluge devenait une abstraction dans l'esprit des hommes, un événement intelligible uniquement par le biais de nombres et de dates sinistres.

Lily Brooke et Piers Michaelmas tinrent une sorte de veillée privée lorsque Avila, la dernière lueur de l'Espagne, disparut sous les eaux et que la péninsule Ibérique sombra à jamais dans le silence, marquant la défaite ultime des Pères des Élus.

82

Mai 2038

Lily et Piers regardaient, depuis la passerelle, la proue de l'Arche ouvrir un chenal dans la croûte qui recouvrait la mer.

Ils auraient pu se trouver sur un brise-glace qui se serait frayé un chemin à travers les plaques de glace de l'Arctique. Sauf que la croûte de cet océan n'était pas de glace mais d'ordures. Lily avait de petites jumelles, et quand elle regardait dedans, les résidus flottants se révélaient composés d'un magma de filets de plastique, de canettes d'aluminium, de bouteilles de soda, de sacs de supermarché, de bouts d'emballage en matière plastique… Le soleil ruisselant sur tout cela faisait ressortir les couleurs – rouge, orange, bleu électrique –, les couleurs artificielles caractéristiques du monde disparu. Lily avait l'impression de sentir une odeur de pourriture, de moisissure et de décrépitude, mais c'était probablement son imagination. Si loin de toute terre émergée, il y avait peu de chance que quoi que ce soit ait survécu aux mâchoires avides de la mer, hormis le plastique indestructible, biologiquement sans intérêt.

Doucement soulevées par les vagues de l'océan, les ordures s'étendaient jusqu'à l'horizon, où rôdaient, telle une bande de charognards, des bateaux délabrés. Et derrière s'élevait un banc de nuages noirs, menaçants.

Le soleil était haut dans le ciel, la mer chaude. L'Arche était dans le Pacifique, entre Hawaii et la Californie. Au milieu du tourbillon subtropical du pacifique Nord, un gigantesque vortex de courants océaniques si profonds que même la submersion des terres n'y avait pas changé grand-chose. C'était là, dans cet abcès de fixation, que finissaient par s'accumuler les ordures jetées dans les égouts qui se jetaient dans les fleuves qui se jetaient dans les mers.

— La poubelle du monde, deux mille kilomètres de diamètre, fit Lily.

— Ouaip, fit Piers.

Il regardait au loin. Son grand nez proéminent pelait à cause des coups de soleil, sa combinaison AxysCorp passée, maintes fois reprisée, tombait en morceaux.

— En réalité, on ne voit pas la totalité des ordures. Mais une infime fraction. Le plastique proprement dit est indestructible. Un sac

plastique peut être réduit en lambeaux, mâché, érodé, déchiqueté en tout petits bouts et finir sous la forme d'un nuage de particules presque invisibles dans l'eau, il peut passer à travers le système digestif des poissons, il en ressortira, jamais détruit, ni absorbé. Presque tout le plastique du monde, produit depuis les années 1950, un milliard de tonnes de plastique, est encore là, quelque part, à la surface de la planète.

— Stupéfiant. Il survit donc à la civilisation qui l'a créé.

— Sans problème. Il survivra largement à l'humanité. Un million d'années, peut-être, jusqu'à ce qu'un insecte évolue et se dote de la capacité à le digérer. Quelle contribution à la biosphère !

— Et là, on vogue en plein milieu.

— Bien obligés, ma chère, dit Piers. Bien obligés…

Elle parcourut les environs du regard. L'Arche était accompagnée par d'autres vaisseaux, une petite flottille de bateaux propulsés par panneaux solaires, de radeaux assemblés à partir de détritus – vieux pneus et tôle ondulée –, qui voguaient sous des draps et des couvertures en lambeaux en guise de voiles. Certaines de ces embarcations étaient tellement déglinguées qu'on pouvait à peine les distinguer des ordures à travers lesquelles elles naviguaient, comme si elles en étaient issues.

— Nous nous passerions bien de cette escorte. On dirait des mouettes qui suivent une baleine. Assez gênant.

— Sauf que ce n'est pas nous qu'ils suivent mais les cyclones, fit Piers en indiquant une tache noire sur l'horizon.

Il avait raison. Avec le réchauffement des eaux, l'océan devenait moins productif, les réserves de poissons et de plancton diminuaient, la vie désertait les eaux de surface. Or les cyclones, en brassant l'eau, faisaient remonter les couches inférieures plus froides, riches en nutriments, et dans leur sillage on pouvait assister à un bref foisonnement de vie. Les bateaux, les radeaux, les vaisseaux, et même la puissante Arche, suivaient donc les orages pour cette seule raison.

Mais c'était un boulot risqué. La mer plus chaude nourrissait des tempêtes plus puissantes, et la disparition des terres émergées leur laissait tout loisir de se déchaîner. Un typhon était un fournisseur farouche et peu fiable.

Piers emprunta ses jumelles à Lily et parcourut l'horizon du regard.

— Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda-t-elle. Une poupée Barbie pour ta collection ?

— Je cherche le *New Jersey*, si tu veux le savoir.

L'un des sous-marins nucléaires armés par le gouvernement croupion des États-Unis basé à Denver, qui patrouillait encore sur l'océan global.

— On l'a *pingé,* il y a un moment. On a lancé un salut sonar, mais il

n'y a pas eu de réponse. Il y a tellement d'activité ici, dans le Vortex, qu'il serait logique que le gouvernement américain s'y intéresse.

— Ils vont probablement nous taxer pour les ordures que nous récoltons, dit Lily.

— Il se pourrait que Nathan ne soit pas d'accord, murmura Piers, les yeux rivés aux jumelles.

L'Arche s'approchait de la petite galaxie d'embarcations qui orbitaient au cœur du continent d'ordures. La sourde vibration du pont s'estompa alors que les turbines se mettaient à tourner au ralenti. Lily entendit un bruit de chaînes et sentit que le bâtiment décélérait ; on avait mouillé les ancres.

Quand le bâtiment fut immobilisé, Lily entendit une voix amplifiée par un système de haut-parleur qui hurlait :

— … règles de procédure. Je répète, pour les nouveaux venus, le gros bateau de croisière très chic et les radeaux, attention, attention ! Ne tentez pas de récupérer le plastique, de le ramasser, le décharger ou de l'extraire d'une façon ou d'une autre. Le plastique est la propriété des Communes. Vous pouvez négocier l'achat de matériaux retraités auprès des consortiums de chalutage. Toute tentative d'extraction de plastique sans autorisation fera l'objet de représailles de rétorsion. Veuillez respecter nos lois et nos coutumes, et vous en tenir strictement aux règles de procédure. Je répète…

Un crépitement électronique à plein volume l'interrompit :

— Ici Nathan Lammockson, d'AxysCorp, à bord de la Troisième Arche. Puis-je respectueusement vous demander qui vous êtes, de qui vous tenez votre autorité et au nom de qui vous vous exprimez ? Oh, et puis, « représailles de rétorsion »… c'est un pléonasme.

La réponse leur parvint sur les ailes du vent, pas intimidée :

— Disons que je suis le patron, monsieur Lammockson. Mon nom n'a pas d'importance. Je travaille pour les chalutiers qui opèrent sous licence dans le Vortex. Je suis chargé de maintenir l'ordre avec mes forces de police, dans l'intérêt commun.

— « Maintenir l'ordre », hein ? C'est une décharge d'ordures, alors vous êtes le patron des rats, c'est ça ? Écoutez-moi, mon pote, un million de tonnes de plastique flottent ici. Pourquoi, au nom du diable, devrais-je vous les payer ?

— Pour les services que nous offrons, monsieur Lammockson, à savoir l'extraction, le tri, le conditionnement et le chargement. Si nos services ne vous intéressent pas, vous pouvez aller voir ailleurs.

Nathan se tut. Lily sentait vibrer sa colère dans l'air vide. Le patron reprit son laïus sur les règles de procédure. Au bout d'un certain temps, à sa voix se joignirent des déclamations similaires en d'autres langues : espagnol, russe, chinois, malais, japonais.

Les moteurs de l’Arche ne repartirent pas. Nathan n’allait nulle part.

Le seul pouvoir encore légitime effectif sur l’océan global était celui de la marine américaine, d’une puissance toujours infiniment plus grande que le reste des forces mondiales. Mais les vaisseaux de surface ne s’éloignaient pas des côtes de ce qui restait des États-Unis. Ils agissaient comme bases offshore, procédaient à des évacuations, protégeaient le rivage contre les immigrants indésirables. Seuls les sous-marins nucléaires rôdaient dans l’océan global, et ils intervenaient rarement dans les conflits qui n’affectaient pas directement les intérêts des États-Unis. Dans le vide ambiant, la seule autorité était locale et incarnée par des patrons comme les contrôleurs autoproclamés de cette Sargasse de déchets de plastique. Nathan n’était pas en position de les défier.

Et, tout comme n’importe quel crétin de base, il avait besoin de ces ordures. Des petits bateaux, des radeaux, des chaluts et des navires-usines affluaient déjà du centre de la mer croûteuse et voguaient vers l’Arche pour proposer leur camelote. Certains radeaux étaient assez vastes, parfois recouverts de dalles vert vif, des fermes flottantes autour desquelles volaient des oiseaux. L’équipage de l’Arche descendit des échelles de corde et mit des canots à l’eau, ou plutôt dans la mer de détritus. Le marchandage n’allait pas tarder à commencer.

Une petite main tirailla la jambe de Lily.

— Tante Lily ! Maman dit que je peux aller me baigner dans la mer.

Lily baissa les yeux. C’était Manco, pieds nus, vêtu d’un short effrangé et d’une réplique d’un vieux maillot de foot. Il avait sept ans, et il était mignon comme tout. Il était devenu étonnamment blond, preuve supplémentaire, s’il en était besoin, que son père, Ollantay, n’était pas un Quechua bon teint. Mais comme la plupart des enfants qui grandissaient sur le bateau, il avait la peau brune comme une châtaigne à cause du soleil. Il était plein d’une énergie inépuisable.

Chaque fois que le vaisseau mouillait l’ancre, si la mer était raisonnablement sûre, les enfants étaient autorisés à aller nager. La dernière piscine du bord avait été changée en bac à électrolyse, et on ne pouvait plus s’y baigner. Mais à cet endroit la mer était trop pleine de saletés.

— Je ne suis pas sûre, Manco. Ta maman a vraiment dit que c’était d’accord ?

Il fit la moue. Il avait le caractère obstiné de son père et de sa grand-mère.

— Bon, je ne veux pas te mentir. Maman a dit que si tu m’emmenais, c’était okay.

Lily poussa un soupir.

— Elle a dit ça, hein ?

C'était bien le genre de Kristie : utiliser Manco pour remporter une petite victoire à bon marché sur sa tante. Lily avait donc le choix entre décevoir son petit neveu ou passer des heures dans une combinaison en caoutchouc à tremper dans ce merdier.

Piers haussa un sourcil amusé.

— Ça va très bien se passer, Lily. Regarde, les plongeurs déblayent la surface.

Lily regarda l'eau, en bas : une escouade de plongeurs de l'Arche avait sauté dans l'eau et dégageait un périmètre matérialisé par une corde supportée par des flotteurs orange, débarrassant de ses ordures un volume cylindrique de mer. D'autres plongeurs descendaient dans les profondeurs, armés de harpons pour éloigner les prédateurs humains ou non humains.

— Je vais mettre ma combinaison en caoutchouc, promit Manco. Et mes filtres nasaux. Oh, je t'en prie, Lily. Maman ne veut pas que j'y aille sans toi.

— Tiens, fit Piers en lui passant un radio-téléphone. On restera en contact.

— Merci, soupira Lily. Enfin, si ça peut te faire plaisir… Allez, viens.

Manco fila et dévala l'escalier qui descendait vers les vestiaires. Lily le suivit en s'efforçant de ne pas donner à Piers la satisfaction de la voir y aller trop à reculons.

83

Lily et Manco enfilèrent des combinaisons en caoutchouc et, malgré les protestations de Manco, passèrent de longues minutes à les vérifier. Elles s'usaient vite, et l'expérience prouvait qu'il valait mieux faire attention. Lily obligea Manco à mettre un gilet de sauvetage orange, faisant fi de ses protestations d'où il ressortait qu'il n'était plus un bébé.

Ensuite, ils sortirent et descendirent à une échelle de corde accrochée à l'avant. Une demi-douzaine de barreaux avant la surface, Manco se laissa tomber dans l'eau parmi les enfants qui pataugeaient déjà en piaulant à qui mieux mieux.

Lily s'aventura plus prudemment et prit place dans le petit canot à moteur qu'un plongeur stabilisait pour elle, juste à la limite du cordon orange. Elle démarra le moteur électrique et s'éloigna de quelques mètres dans les ordures, écartant des bouteilles de soda, des sacs en plastique et du film alimentaire. Tous ces détritus avaient forcément plus de vingt ans ; la plupart avaient l'air aussi neufs que s'ils étaient sortis de l'usine la veille. Maintenant qu'elle en était tout près, elle se rendait compte qu'en dehors des algues saumâtres qui s'y mélangeaient la masse crasseuse, écumante, ne sentait rien.

Elle laissa mollement dériver le canot. Le mouvement rythmique des flots qui montaient et descendaient, le clapotis des vaguelettes avaient quelque chose d'apaisant. Elle regarda les gamins s'amuser sous la grande falaise grise du bâtiment. Ils se renvoyaient un ballon en criant et en se disputant au sujet des règles d'un jeu ou d'un autre. Quelques-uns, comme Manco, se contentaient de nager et de faire du sous-l'eau, parfois pendant de longs moments. Ils y seraient restés plus longtemps sans les gilets de sauvetage qui les empêchaient de s'enfoncer. C'était une observation fréquente : la nouvelle génération d'enfants, dont les plus jeunes n'avaient jamais mis les pieds sur la terre ferme, étaient attirés par la mer, qui était devenue leur milieu naturel, et par les mystères infinis de ses profondeurs. Ces gamins océaniques rêveurs, qui seraient peut-être amenés à composer l'équipage de l'Arche quand celui d'aujourd'hui serait trop vieux, avaient du travail une vision qui tracassait beaucoup Nathan.

Lily parcourut du regard la falaise lisse qu'était la coque de l'Arche. Sur toute sa longueur, des hublots avaient été ouverts, des échelles de corde accrochées, de petites grues déployées, et les récupérateurs pointaient le nez à l'intérieur pour proposer leurs

marchandises. On se croirait dans un film, se dit bizarrement Lily. Un de ces films où des gens des îles du Sud viennent proposer des coquillages à un bâtiment de la Navy.

Sauf qu'il n'y avait rien d'exotique dans le marchandage qui se déroulait là. C'était une question de survie, de part et d'autre. L'Arche avait besoin des produits de cette île d'ordures grande comme le Texas. Elle n'avait pas réussi à entrer dans un port depuis le Népal ; elle avait dû vivre sur ses ressources, et des produits de la mer. Les unités de production de magnésium et de béton de mer étaient tout juste opérationnelles. Les plaques de béton servaient à rafistoler la coque et à faire des cloisons intérieures. Mais il n'y avait rien pour remplacer le plastique ou les métaux comme le fer, l'acier, l'aluminium. La magnifique Arche en était donc réduite à troquer de l'eau douce ou du béton de mer, des verres de lunettes ou une visite chez le dentiste du bord contre des filets de pêche en plastique recyclé et des sacs pleins de bouts de polystyrène.

Depuis le Népal, l'ambiance, à bord, était désastreuse. Nathan avait essayé de garder le silence sur ce qui se passait au Tibet, mais on ne pouvait empêcher les bruits de courir parmi les passagers de l'Arche. Ils étaient mis en face du cauchemar qui hantait la plupart des adultes capables de réfléchir depuis le début du déluge même : la fin qui les attendait peut-être tous. L'épisode du Tibet avait fait voler en éclats les plans de Nathan. L'Arche était repartie indemne. Mais, sans destination, le voyage devenait sans objet.

Sur l'océan de plus en plus global, de nouveaux dangers mortels apparaissaient : d'énormes éruptions de méthane, libérées par la fonte du permafrost, projetaient parfois vers la surface des blocs de clathrate crépitants et méphitiques – dont la respiration était mortelle lorsque la concentration était trop forte. Ces jaillissements pouvaient même provoquer des courants sous-marins capables d'envoyer un navire par le fond. Le poids de l'eau pesant sur les terres submergées entraînait des séismes et de gigantesques glissements de terrain, qui déclenchaient à leur tour des tsunamis et des maelströms, amplifiés à proximité des anciens continents submergés.

Au sommet de la structure de commandement de l'Arche, les relations avaient atteint leur point de rupture. Nathan, Hammond et Juan Villegas campaient sur leurs positions : un triangle de haine. Typiquement, Nathan n'avait pas fait la seule chose à faire – jeter Villegas par-dessus bord après sa tentative de mutinerie, au Népal. Il semblait considérer la trahison non comme une fin en soi, mais comme une épreuve. Villegas avait conservé la vie, son poste, sans doute après avoir avalé en privé des couleuvres dont on n'avait rien su. Mais Lily n'avait pas vu Villegas et Nathan se parler depuis ce moment-là, en dehors des échanges de pure forme sur le pont ou dans

les parlements du bord.

Elle en était arrivée à voir dans l'Arche un archétype des failles intellectuelles de Nathan. Il suivait toujours ses impulsions, sa grande vision, mais il n'allait pas jusqu'au bout de sa réflexion. La conception du vaisseau n'avait pas bénéficié des procédures de contrôle à redondances multiples qui auraient pu en faire un bâtiment vraiment autosuffisant pendant des années ou des dizaines d'années. Obsédé par son rêve de civilisation, Nathan s'était intéressé au style, à l'aspect général, et avait laissé les systèmes se réguler tout seuls. Le résultat était ce clone ridicule du *Queen Mary* dressé au-dessus des radeaux qui vivaient de cette mer d'ordures, se dévorant en boucle pour rester en vie, comme un corps affamé qui aurait métabolisé ses propres organes.

Et au fur et à mesure que le monde devenait plus périlleux, que les composants des matériaux du bâtiment se corrodaient, le moral de ceux qui étaient massés à bord, au milieu de cette décrépitude, de tous ces dangers et de la mer infinie, se détériorait aussi.

Un vent salé lui ébouriffa les cheveux. Elle regarda, vers le nord, le système orageux qui formait un banc menaçant sur l'horizon. Il semblait s'épaissir. Auquel cas…

Son téléphone bipa, dans sa poche. Elle le prit, l'ouvrit.

— Piers ?

— Lily ! Remonte tout de suite !

Elle entendit un martèlement sourd, une sorte de grondement d'eau brassée. La coque du vaisseau défila le long de son dinghy, qui se mit à rebondir sur les remous. Elle ne pouvait pas le croire : ils étaient toujours dans l'eau, les plongeurs, les enfants et elle, et les hélices de l'Arche tournaient !

— Piers ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est l'orage ?

— Non, non ! Récupère Manco et remontez tout de suite à bord. Il y a du grabuge. Je crois que…

Un bateau peint en gris comme la mer passa en rugissant près d'elle. Ébranlé par son sillage, le dinghy de Lily manqua se retourner. Elle dut se cramponner aux bords pour ne pas se retrouver à la baille, et elle lâcha son téléphone dans l'eau stagnante, au fond du canot. Elle le récupéra précipitamment.

Le bateau gris vira de bord, projetant une gerbe de mousse sur la coque de l'Arche. Lily crut entendre crier les enfants. Des plongeurs – deux, trois, puis quatre – se laissèrent tomber du bateau dans l'eau. Ils étaient armés de tubes gros comme des bazookas. L'un d'eux commença à tirer avant même de toucher l'eau. Lily entendit siffler des balles qui se perdirent dans la mer. Les plongeurs d'AxysCorp tentèrent de riposter, mais des traces de turbulence pareilles au sillage de torpilles miniatures quadrillèrent la zone, et Lily les vit se tortiller

et mourir pendant que des fleurs de sang écarlates s'épanouissaient à la surface de l'eau. Des coups de feu retentirent. L'équipage de Nathan tirait depuis les ponts, mais la mer arrêtait leurs balles, et, à moins de toucher les bandits hors de l'eau, ils avaient peu de chance de leur faire beaucoup de mal.

D'un peu partout, le long de la coque, un essaim d'embarcations ennemies arrivaient à toute vitesse et d'autres plongeurs se laissaient tomber dans l'eau avec leurs lourdes armes.

Lily ne pouvait que regarder, pétrifiée par la soudaineté de l'attaque et par l'efficacité de l'arsenal des bandits. Elle savait que les techniciens de Nathan avaient réfléchi au problème du combat sous-marin. Par exemple, ils avaient étudié l'insertion d'une pulsion de gaz sous pression dans l'eau, de sorte que la balle entraînait l'air avec elle, se frayant un sillage. Ou bien le tir de salves d'eau sous pression si rapides qu'elles provoquaient un phénomène de cavitation, créant des volumes de vapeur à basse pression qui filaient dans l'océan. Le pistolet à eau le plus mortel du monde…

Mais tout cela était encore expérimental. Les plongeurs d'AxysCorp n'avaient pas de réponse à cette attaque, aucune arme opérationnelle en dehors de leurs harpons. Ils ripostaient comme les Incas contre les Espagnols, avec des arcs et des flèches contre des fusils à silex. Nous étions trop sûrs de nous, se dit Lily. Nous ne sommes pas assez endurcis pour affronter ce monde de pirates des mers, et nous allons le payer.

Et puis elle entendit un cri, une voix de garçon. Elle sortit de son hébétude en une fraction de seconde. Manco !

Pendant que les plongeurs se battaient à la limite du périmètre de natation défini par la corde orange, à l'intérieur les enfants se démenaient pour sortir de l'eau, accrochés à une échelle de corde qu'on hissait vers l'intérieur du navire. Mais l'un d'eux s'agitait encore dans l'eau, sautant pour attraper une échelle de corde déjà hors de sa portée. Manco. Il avait enlevé son gilet de sauvetage, sans doute pour pouvoir plonger plus profondément.

Lily ne réfléchit même pas.

— Tiens bon ! J'arrive !

Elle fit rugir le moteur du canot et fonça à travers les bouts de plastique multicolores qui jonchaient la mer. Si elle arrivait à atteindre le cordon qui protégeait la zone de natation, elle pourrait attraper Manco, le hisser dans le canot, après quoi elle essaierait de foncer vers l'autre côté de l'Arche…

Une gerbe d'eau provoquée par une rafale de balles éclaboussa le dinghy sur toute sa longueur. Instinctivement, elle se laissa tomber par-dessus bord, à travers la croûte d'ordures, dans l'eau froide. Ce fut le premier choc. Sa tête s'emplit des bruits de la mer, et c'est alors

qu'elle ressentit le deuxième choc.

Dû à la balle qui l'atteignit à la jambe, au-dessus de la cheville, lui traversant les chairs et ressortant de l'autre côté. Tirée par les pirates ou par son propre camp ? Elle ne le saurait jamais. Elle ne ressentit aucune douleur. Juste le froid de l'eau.

D'autres balles atteignirent le dinghy, masse sombre qui dérivait au-dessus d'elle, et filèrent à travers l'eau comme des oiseaux en piqué. Elle se laissa couler. Elle sentit l'eau entrer dans ses oreilles, dans sa bouche, salée, sanglante, le sel lui piquer les yeux. Elle n'était pas loin sous la surface, et la lumière était vive ; elle regarda une capsule plastique portant une marque de soda tourner dans l'eau devant son visage, plus indestructible que les pyramides, inutile, belle. C'était le cauchemar qu'elle redoutait depuis qu'elle avait pataugé dans Londres inondée. Pour le fuir, elle avait escaladé des montagnes, elle était montée à bord d'un foutu paquebot de croisière. Mais l'eau avait fini par la rattraper, elle était submergée, elle coulait dans un océan sans limites…

Manco. Retrouver Manco. Elle fit des mouvements désordonnés, avala de l'eau, recracha, toussa, en avala davantage. Quelque chose lui déchira, lui brûla la poitrine. De l'eau dans les bronches. Elle agita les bras et les jambes, tenta de nager, mais sa jambe blessée la lançait à chaque mouvement.

Une masse remonta à côté d'elle, orange vif – un gilet de sauvetage. Impossible de dire à quelle distance il se trouvait. Elle tendit la main, réussit à l'attraper, se laissa remonter, comme un ballon. Tout en bloquant sa respiration, elle leva les yeux vers la surface, chercha l'Arche du regard. Elle la vit, mur noir qui divisait son univers en deux. Elle avait vaguement conscience du battement des hélices ; elle devait absolument les éviter, éviter de se faire attirer vers elles et découper en morceaux.

Elle creva enfin la surface. Elle émergea, hoquetante, recrachant de l'eau, dans un tumulte, un vacarme de coups de feu et de cris, Nathan qui braillait dans son haut-parleur, et le bruit formidable des hélices. Les vagues se refermèrent sur son visage, et elle but à nouveau la tasse. Mais elle remonta encore, en toussant, l'eau jaillissant de sa bouche, la poitrine en feu. Cette fois, elle resta à la surface, accrochée au gilet de sauvetage.

Le cordon de natation avec ses flotteurs orange s'était détaché du vaisseau. Elle passa par-dessus, donnant des coups de pied malgré la douleur qui lui déchirait la jambe, vit un corps en dessous d'elle. Une petite silhouette descendait, inerte, dans l'obscurité. Manco ? Elle plongea, brassa l'eau avec ses bras et ses jambes pour le rattraper. Elle réussit à glisser ses mains sous ses aisselles, attira son petit visage contre sa poitrine. Il était amorphe, ne respirait plus. Elle donna de

nouveaux coups de pied, hurla dans l'eau, de souffrance à cause de sa jambe blessée, son cri s'exhalant de sa bouche sous forme de bulles.

C'est alors qu'elle vit un éclair dans les profondeurs, loin en dessous d'elle, sous la coque du paquebot. Elle savait ce que ça voulait dire, ce que Nathan avait fait. Elle essaya de donner des coups de pied, pour s'éloigner.

Et puis le choc. Un mur d'argent s'abattit sur elle, à travers les masses d'eau. Un bruit énorme ébranla profondément sa poitrine douloureuse, réduisant ses pensées à un magma. C'était la mine acoustique de Nathan, son arme du désespoir, une bulle de plasma à haute pression qui produisait une onde de choc intense. Bon vieux Nathan ! Il avait toujours un coup d'avance. Un hurlement de dinosaure, infernal, qui parut continuer, durer, se prolonger éternellement. Battre des jambes, cramponner Manco. Battre des jambes, battre des jambes, battre des jambes…

Elle creva la surface, avala de grandes goulées d'air, l'eau salée lui éclaboussant les yeux, une douleur glacée, insupportable, lui paralysant la jambe. Elle était environnée de débris, de bateaux qui dérivaient, de cadavres, de paquets de chips, de préservatifs, de couches de…

Un nuage gris s'éloignait. L'Arche. Plus loin, des bateaux à moteur rugissaient, rapides, mortels. Et derrière tout ça, le système orageux, de plus en plus menaçant. Elle vit des bateaux qui filaient au loin, comme des copeaux d'écume sur une mare agitée. Elle sentit une bulle de rire naître tout au fond d'elle. Si les méchants n'avaient pas sa peau, le cyclone s'en chargerait.

Une nouvelle vague la recouvrit. Elle en émergea en hoquetant, crachant, Manco désespérément serré contre sa poitrine.

Puis une nouvelle forme apparut dans l'eau, à côté d'elle : un grand aileron noir, ruisselant. Un requin ? Non. Pas un aileron. Le kiosque d'un sous-marin. Des gens sortirent d'une écoutille, apparurent derrière un écran en Plexiglas. Une silhouette agita la main, une voix amplifiée lui parvint :

— Salut, Lily. Tu veux entrer ? Tu parles d'un *deus ex machina,* hein !

Ce phrasé traînant, à nul autre pareil… Thandie Jones.

Le monde se replia sur lui-même, disparut. Elle dériva dans une obscurité plus profonde même que la mer.

84

Juin 2038

Lily se réveilla dans une chambre d'hôpital.

Le décor était assez familier : un lit, une chaise, une armoire, des appareils de monitoring, rien que des choses normales dans un hôpital. Mais les murs étaient en acier. Les livres de poche mâchurés, sur l'étagère, à côté de son lit, étaient maintenus par une barre de bois. Et elle percevait une palpitation régulière, continue, comme provoquée par d'énormes moteurs.

Elle ne savait pas où elle était, mais dans l'ensemble, c'était plutôt rassurant. Elle sombra à nouveau dans l'inconscience.

Lorsqu'elle reprit connaissance, la première chose qu'elle vit, ce fut un médecin en combinaison bleue.

— Bienvenue à bord du SSGN *New Jersey*, dit-il.

C'était un homme rond, souriant, tranquillisant, d'une cinquantaine d'années. Il lui expliqua, avec un fort accent texan, qu'il l'avait fait mettre dans une sorte de chambre privée.

— Ce n'est qu'une pièce de stockage. Mais à bord de ce sous-marin, on dort dans des carrées de neuf couchettes. Et croyez-moi, vous n'avez pas envie de récupérer au milieu d'une bande de troufions qui ronflent comme des locomotives.

— Manco… réussit-elle à articuler, d'une voix parcheminée.

— Le petit garçon ? Il va bien. Bien mieux que vous, en fait. Il se repose.

Lorsqu'elle se réveilla, la fois suivante, Thandie Jones était là.

À plus de cinquante ans, Thandie était encore une belle femme, mince, élancée, les cheveux longs, grisonnants, coiffés en chignon. Elle portait une combinaison bleue et des sneakers, comme le toubib ; ça devait être l'uniforme standard à bord.

Elle se pencha sur Lily et lui donna une sorte d'accolade.

— Salut.

— On est dans un sous-marin, c'est ça ?

— Ouais. Ça change du *Trieste,* hein ?

— Le café n'est pas meilleur, j'imagine, murmura Lily.

Thandie éclata de rire.

Lily avait hâte de l'interroger sur la Première Arche, quoi que ça puisse être, sur le message énigmatique de Sanjay et sur le rapport que Thandie pouvait avoir avec ce projet qui l'intriguait depuis des années. Elle n'avait jamais voulu en parler par radio. Le moment de le faire était arrivé.

Thandie insista pour que Lily se repose.

— D'après le toubib, le problème, ce n'est pas ta blessure par balle. Elle était bien nette. Il s'en est fallu de peu que tu te noies, mais ce n'est pas ça non plus. Tu as plus de soixante ans…

— Tu n'es pas de la première jeunesse non plus.

— Doc Morton dit que tu as craqué. Un effondrement de tous les systèmes. Tu es à bout de forces, Lily. Ça ne doit pas être de tout repos, la vie avec Nathan Lammockson, hein ?

Dans le calme bourdonnant, à la lumière fluorescente de ce bateau sous-marin, Lily repensa à la Troisième Arche, à la lourde atmosphère qui régnait entre les commandants, à la lente détérioration du bateau, à l'impression de plus en plus pesante qu'ils étaient tous embarqués pour une croisière vers nulle part.

— Pas de tout repos, non. Tu peux le dire.

— Écoute, tu n'as pas à t'en faire. On a pris contact avec Nathan. On lui a dit que tu allais bien. Et l'Arche aussi, va bien, rassure-toi. Nathan dit qu'ils ont repoussé ces pirates sans pertes significatives.

— C'est bien son genre de dire ça.

— De toute façon, tu ne peux rien y faire. On ne pouvait pas te ramener à bord de l'Arche. La situation était plutôt chaotique après l'attaque des pirates, avec la tempête. Le *New Jersey* a suivi sa route, et on ne recroisera pas le chemin de l'Arche de sitôt.

— Pas de sitôt ? Depuis combien de temps suis-je… ? Kristie. Ma nièce. La mère de Manco. Il faut que je lui parle…

— Je vais t'arranger ça. Mais elle sait que Manco va bien. Nathan le lui a dit. Pour le moment, *calmos,* Lily. Dors, décompresse, lis, regarde la télé. Tu ne rates pas grand-chose, de toute façon. Un sous-marin nucléaire lance-missiles aérodynamiques n'est pas l'endroit le plus folichon du monde.

— Prends soin de Manco pour moi.

Thandie se leva et se dirigea vers la porte.

— Compte sur moi, répondit-elle en souriant. Sauf qu'il n'en a pas vraiment besoin.

Lily perdit le compte des jours, qu'elle passa à somnoler.

Elle essaya de regarder la télé sur l'écran plasma de sa cabine, mais elle ne supportait vraiment plus les vieux films. On lui installa une espèce de lien audiovisuel pour qu'elle puisse voir l'équipage faire du sport, de la lutte, jouer au poker, lire des bandes dessinées, se

connecter sur l’Intranet. Ça ne lui disait rien non plus. Ce n’étaient que les *private jokes* d’un équipage principalement composé d’hommes d’âge mûr, qui se connaissaient par cœur, et à peu près coupés du monde extérieur. Ça ne voulait rien dire pour elle.

Elle tenta de s’intéresser aux livres sur l’étagère, près de son lit. Surtout des romans, des éditions de poche, jaunies. La fiction contemporaine n’avait aucun sens, des instantanés saisis à un moment ou un autre, au cours des dernières décennies d’avant le déluge. Toutes les hypothèses alors formulées sur le monde s’étaient révélées erronées. Elle trouva quand même quelques romans historiques, des aperçus de mondes qui avaient disparu avant le sien, et d’autres livres, plus anciens, des « classiques ». Il y avait des romans de Dickens, et un long moment elle s’absorba dans les histoires compliquées de l’Angleterre.

Il y avait aussi un almanach astronomique, des tableaux des éclipses et des déclinaisons stellaires jusqu’à la fin du siècle. Un livre de marin. La contemplation de la précision céleste, inhumaine, décrite par les tables d’almanach lui apportait parfois plus de réconfort que Dickens lui-même.

Les moteurs bourdonnaient, les lumières ne vacillaient jamais. Elle se sentait comme dans un cocon. Par moments, quand elle somnolait, elle sentait que sa couchette s’inclinait ; le bâtiment effectuait une manœuvre. Voilà donc pourquoi il y avait une barre en travers de l’étagère des livres.

Manco vint la voir. Les premiers jours suivant leur sauvetage, il était resté près d’elle à la regarder dormir. Après tout ce temps sur l’Arche, les nouveaux visages le terrorisaient et il se cramponnait à ce qui lui était familier. Comprenant ce besoin, l’équipe médicale lui avait installé une couchette dans la chambre de Lily. Et des toilettes chimiques, pour qu’il ne soit pas obligé de sortir la nuit.

Puis il reprit le dessus. Être dans le ventre d’un sous-marin ne le bouleversait pas fondamentalement. Il avait pris à bord de l’Arche l’habitude de vivre en mer, environné de machines. Et l’équipage était amical avec lui. On lui trouva dans les fournitures une petite combinaison bleue standard pour enfant et une casquette de base-ball rouge du *New Jersey*. Lily apprit que seul le capitaine était normalement autorisé à porter une casquette rouge, alors c’était un sacré privilège.

Au bout d’une huitaine de jours, les toubibs laissèrent Lily sortir de sa cage. On l’équipa d’une combinaison bleue et de sneakers, et Thandie l’emmena faire des promenades pas trop fatigantes.

L’intérieur du bâtiment était tout en coursives, éclairées par des bandes fluorescentes. La courbure de la coque à pression était visible. Le plafond était un fouillis de tuyaux, de conduites et de câbles, et les

cloisons étaient doublées de boîtes d'instruments. C'était un endroit bruyant ; les voix des membres de l'équipage se répercutaient sur les parois d'acier, et se superposaient à celle, rauque, d'un système de communication interne qui transmettait des ordres plus ou moins compréhensibles. Lily s'étonna que les portes soient banalement rectangulaires, et pas manœuvrées par des roues comme dans les films de sous-marins qu'elle avait vus dans son enfance. Thandie lui dit qu'il n'y avait à bord du sous-marin que quelques portes étanches, entre les grands compartiments, et qu'elles n'étaient pas ovales mais circulaires.

Le *New Jersey* était un gros bâtiment de cent soixante-dix pieds de long et quarante-deux pieds de diamètre – la marine américaine comptait encore en pieds et en pouces –, mais on en faisait le tour en quelques minutes. Un effort avait été porté sur la décoration intérieure ; malgré cela on avait continuellement l'impression d'être enfermé, et on ne pouvait pas oublier qu'on était dans le ventre d'une machine.

Elle s'inquiétait pour Manco et en toucha deux mots à Thandie :

— J'espère que Manco ne va pas faire trop de bêtises, ici.

— Les hommes le trouvent formidable.

— Ça, je te crois. Mais il était habitué à l'espace de l'Arche. Et il voulait toujours aller se baigner. Il doit tourner comme un lion en cage dans cette boîte de conserve.

— Rassure-toi, fit Thandie en haussant les épaules. Il y a des activités sportives. Des machines d'exercice, des tapis de marche, des vélos d'intérieur, des systèmes de réalité virtuelle pour jouer au tennis et tout ce qu'on veut. Les gars le fatiguent bien. Depuis qu'on lui a montré la salle de contrôle, il fait le forcing pour qu'on le laisse piloter le bâtiment. La barre est un joystick, comme dans une console de jeu…

— S'ils le laissent faire, il va nous faire sauter hors de l'eau comme un saumon.

Thandie se mit à rire.

— Il y a des simulateurs et toutes sortes de logiciels de formation dans la cambuse. Il y passe beaucoup de temps. Ne t'en fais pas. Le commandant du bâtiment m'a dit qu'il veillait personnellement à empêcher Manco de faire des bêtises.

— Surtout, remercie-le de ma part.

C'était un bâtiment de classe Ohio, lui dit Thandie. Il avait été construit bien avant le déluge. Il était jadis équipé de missiles nucléaires Trident, mais il avait été requalifié SSGN, et sa mission était de lancer des missiles guidés et d'autres armes conventionnelles : des missiles de croisière Tomahawk, des drones, et divers systèmes de reconnaissance.

Les sous-marins nucléaires, conçus pour réaliser des missions de plusieurs mois en effectuant des réapprovisionnements et des réparations minimales, continuaient à patrouiller dans le monde. Ils conservaient le contact avec les rares communautés humaines qui subsistaient tout en protégeant les intérêts des États-Unis. Les sous-marins étaient armés, parfois encore d'ogives nucléaires, et n'étaient pas restés inactifs : ils avaient escorté des convois et détourné des tentatives de débarquement sur les côtes des États-Unis. Mais la plupart des agresseurs potentiels étaient loin de ce qu'il restait maintenant des USA, et le gouvernement de Denver intervenait rarement dans les conflits entre tiers. L'époque où les États-Unis étaient les gendarmes du monde était depuis longtemps révolue.

Les sous-marins servaient désormais de plates-formes flottantes pour les savants comme Thandie, des océanographes, des climatologues, des biologistes qui étudiaient ce monde en plein changement, mais aussi des historiens et des anthropologues chargés d'enregistrer les avatars de ce qu'il restait de l'humanité.

— Ils enregistrent ça pour qui ? grommela Lily.

— Nous ne nous posons jamais la question.

L'équipage était constitué de cent quarante hommes encadrés par quinze officiers, plus une poignée de passagers, surtout des savants comme Thandie, dont quelques femmes. Tout le monde portait la même combinaison bleue passe-partout et les mêmes sneakers souples, mais la ceinture des officiers était kaki, et non noire, et ils arboraient au col l'insigne de leur grade. Beaucoup portaient des casquettes de base-ball, des souvenirs passés d'équipes sportives depuis longtemps dissoutes.

Traditionnellement, les recrues embarquées sur ce genre de bâtiment étaient jeunes, mais à bord du *New Jersey,* les moins de trente ans étaient rares. L'âge moyen semblait plutôt friser la fin de la quarantaine. La marine avait beaucoup levé le pied sur les recrutements au cours des dernières années. Les sous-marins et autres bâtiments approchaient de la fin de leur durée de vie opérationnelle, et la marine se contentait de garder les hommes jusqu'à ce qu'ils prennent leur retraite, avec leur bâtiment, qui était réformé du même coup. Du reste, les hommes n'avaient pas envie d'aller ailleurs ; où, sur Terre, trouveraient-ils un meilleur environnement que celui-là ?

Lily trouvait le bateau à la fois exigu et assez vaste pour qu'on y maintienne une forme de courtoisie : les hommes s'effaçaient avec un sourire devant les femmes. Tout était d'une propreté méticuleuse, et vivement éclairé. Et comme tout le monde était vêtu de la même façon et avait à peu près le même âge, ça faisait un environnement assez étrange, un peu comme s'ils étaient dans un hôpital, ou un hospice.

Pendant que Lily reprenait lentement des forces en arpentant les coursives pour rééduquer sa jambe, elle et Thandie parlèrent de ce qu'elles avaient fait depuis leur dernière rencontre.

Thandie avait essayé de rester en relation avec le réseau de chercheurs qui allait en s'amenuisant, dont Gary Boyle, qui se cramponnait toujours dans les Andes, et avec Nathan et sa communauté de l'Arche. Quand elle avait remarqué que le cap du *New Jersey* devait croiser la route de l'Arche, elle avait persuadé le capitaine de faire un léger détour. L'Arche était un bâtiment assez remarquable pour que le gouvernement de Denver s'y intéresse. Le destin avait voulu que Thandie et le sous-marin arrivent juste à temps pour sauver Lily.

Thandie écouta Lily lui raconter le voyage de l'Arche, les communautés maritimes de bateaux vieillissants, les radeaux qui se désintégraient, ce qu'elle avait vu de la dictature qui émergeait au Tibet. Elle l'encouragea à raconter tout ça aux anthropologues du bord.

— Pour le moment, ça ne va pas trop mal aux États-Unis, poursuivit-elle. Une grande partie de l'Utah est maintenant sous l'eau, ce qui a définitivement réglé le problème des mormons, mais il y a toujours cet afflux incessant de réfugiés des plaines, qui tentent de gagner les derniers lambeaux de terres en altitude.

— On ne peut pas tous les accueillir ?

— Non, Lily, c'est impossible. Nous n'avons pas encore sombré dans la barbarie du Tibet. Mais le contrôle aux frontières est vraiment strict. Nous prenons les médecins, les ingénieurs et les gens comme ça, qui ont une qualification avérée. Ce qui devient rare, parce que la plupart des universités ont fermé depuis longtemps. Les autres sont refoulés.

— Combien de temps ça va durer ? Même Denver va disparaître, un jour.

— Encore une chose dont on ne parle jamais. D'ailleurs, on n'en arrivera peut-être pas là. Pas tout le monde, en tout cas.

— Sanjay m'a raconté un truc, commença Lily en la regardant. Une histoire de Première Arche…

Thandie hocha la tête.

— Je lui avais dit de te transmettre le message, s'il pouvait. Je n'étais pas très sûre de pouvoir le faire transiter par Nathan… Bref, chaque fois que je suis à Denver, j'entends des rumeurs au sujet d'une espèce de programme de la dernière chance. Les Arches, comme ils appellent ça. C'est censé être top secret, mais ça fuite tant que ça peut, parce que les ingénieurs et les savants qui travaillent dessus sont comme ça – on est comme ça : on se parle. Nathan lui-même a été dans le coup, à un moment.

— D’où la Troisième Arche.

— Oui. Je pense qu’au départ c’était une initiative des riches, un réseau global de riches qui essayaient de trouver des moyens technologiquement avancés, ambitieux, de sauver leurs fesses. Ils mettaient des idées, des techniciens, des ressources en commun. Sur le territoire américain, au début, l’initiative appartenait au gouvernement de Denver, mais le programme s’est poursuivi. Enfin, c’est ce que j’ai entendu dire.

— Alors, qu’est-ce que c’est, la Première Arche ?

— Je n’en sais rien. Mais quoi qu’ils fabriquent à Denver, ça a intérêt à mieux tenir le coup à long terme que les projets de Nathan Lammockson. Je me rappelle la promesse que tu as faite à tes compagnons de captivité, à la fille de Helen Gray. Et que Gary a faite aussi.

— Grace, oui. Elle est à bord de la Troisième Arche.

— Je n’ai pas idée de la façon dont tu pourrais l’entraîner dans le projet de Première Arche, quoi que ça puisse être. J’arriverai peut-être à en savoir plus. J’ai des contacts à Denver.

Lily retint son souffle, choisissant précautionneusement ses mots, ne voulant pas éteindre cette petite flamme d’espoir vacillante :

— Ce serait un sacré défi.

— J’aime bien les défis.

D’autres jours passèrent. Lily ne savait pas toujours très bien si elle rêvait ou si elle était éveillée. Elle lisait un roman de Dickens jusqu’à ce qu’une phrase ou une image lui rappelle quelque chose, et elle se rendait compte qu’elle relisait la même page que la veille. Pourtant, peu à peu, jour après jour, elle se sentait plus en forme physiquement et mentalement.

Elle commençait à ne plus tenir en place lorsque Thandie l’invita à venir visiter le laboratoire où elle travaillait.

C’était un endroit assez vaste, qui avait été récupéré sur une partie du compartiment à missiles. Il y avait un labo de biologie bien équipé, plein de flacons de verre, de tubes à essai, de pipettes et d’appareils dans des boîtiers blancs qui ne disaient rien à Lily. Dans une zone réservée à la géologie et à l’hydrologie étaient méticuleusement rangés sur des rayons de petits échantillons d’eau de mer et des carottes du fond marin en perpétuel changement. Lily se rappela être allée à New York avec Thandie pour présenter des spécimens de ce genre au PICC, il y avait vingt ans de ça.

Le clou de la visite l’attendait dans la zone d’observation du sous-marin, une salle fermée par un rideau et plongée dans une lumière rouge. Ceux qui étaient assis là, dans un silence quasi religieux, étaient en majorité des savants, assistés par des opérateurs sonar et

d'autres membres de l'équipage spécialisés. Uniquement des hommes d'un certain âge, qui, irrités par la soudaine irruption de lumière, jetèrent un coup d'œil par-dessus leur épaule. Puis ils retournèrent à leur travail, qui consistait surtout à suivre ce qui se passait sur des écrans, à prendre parfois des notes verbalement dans des micros, ou à griffonner sur des blocs de papier – du papier de coquille de l'Arche, ainsi que le constata Lily non sans surprise, et même avec un certain plaisir.

— Ah tout de même ! murmura-t-elle. Des lumières rouges, des bips de sonar, des types qui regardent des écrans… Enfin ce que j'attendais : un décor digne *d'Octobre rouge…*

— Silence ! Le bateau a tout un attirail de capteurs. Des instruments de navigation et un sonar actif, montés sur la proue, fit Thandie en lui montrant des écrans étiquetés BQQ-6, BQR-19, BQS-13. Pour les plongées, ils sont complétés par du matériel scientifique, un dispositif remorqué, des véhicules robots, et nous sommes accompagnés, en surface, par des V2A. Des véhicules aériens autonomes.

— Des drones, quoi, traduisit Lily.

— C'est ça. Dotés de capteurs de pression, de température, de densité, et même chimiques, qui réalisent une imagerie sur différentes longueurs d'ondes, sonar, radar, etc., ainsi que la liaison avec le réseau GPS subsistant. Ça nous permet d'assembler une sacrée image. Regarde plutôt ça…

Elle lui indiqua un écran qui affichait une carte en fausses couleurs d'un archipel d'îles éparpillées sur un immense océan. Un point vert, clignotant, matérialisait ce que Lily supposa être la position du *New Jersey*.

— C'est pour ça que je t'ai fait venir aujourd'hui, Lily. Ce paysage submergé. J'ai pensé que ça t'intéresserait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les îles Britanniques.

85

Thandie proposa un siège à Lily et lui tendit un mug de café.

Tout ce qui restait de la Grande-Bretagne était un saupoudrage d'îlots à la place de ce qui avait été l'Écosse et les pics des Highlands submergés.

— Le Ben Nevis est encore visible. Mais l'Angleterre et le pays de Galles ont disparu depuis longtemps. Le mont Snowdon est maintenant sous plusieurs centaines de mètres d'eau.

— L'Angleterre ? Mais tu m'as récupérée dans le Pacifique. À quelle vitesse cet engin se déplace-t-il ?

— Il file une vingtaine de nœuds.

— Alors, pendant combien de temps est-ce que je me suis traînée comme un zombie ?

— Plus longtemps que tu ne penses, je suppose. Tu demanderas au toubib…

Elles regardèrent par-dessus les épaules des opérateurs les écrans qui affichaient des vues de l'extérieur, prises par des caméras fixées sur la coque. L'eau était boueuse, pleine de particules en suspension qui brillaient parfois d'un éclat vif, artificiel : des résidus de plastique indestructibles. C'était le milieu de la matinée, le soleil était haut dans le ciel et en attrapant la lumière les particules créaient de longues colonnes de clarté qui évoquaient la nef d'une immense église. C'était assez beau, rendu sur les écrans du bateau en vraies couleurs, sur un fond d'un bleu océanique profond. Plus loin, Lily distingua vaguement un flanc de colline avec une sorte de quadrillage : des rectangles qui pouvaient être des champs, et des bâtiments massifs, sans toit.

— C'est ce que nous appelons la zone photique, dit Thandie. La limite de pénétration de la lumière. L'eau est assez opaque ; à cent cinquante mètres de profondeur seulement, quatre-vingt-dix pour cent de la lumière solaire est absorbée. En dessous, on est dans le noir.

— Mais l'eau a monté de près d'un kilomètre, non ?

— Un peu plus, même.

— Alors, non seulement la Grande-Bretagne est submergée, mais en plus elle est dans le noir.

— Ça change quelque chose ? demanda gentiment Thandie.

Une forme traversa l'un des écrans, faisant sursauter l'opérateur.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Lily. Un phoque ?

— Non… Bill, tu peux nous repasser ça au ralenti ?

Il apparut que c'était un enfant, un garçon uniquement vêtu d'un

short. Il ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans. Son corps mince glissait le long de la coque, tournoyait et s'agitait dans le champ de la caméra.

— Un petit coquin. Un visiteur d'un radeau, au-dessus de nous. Des pêcheurs, probablement.

— Waouh ! Mais on est à quelle profondeur ?

— Cinquante mètres, répondit l'opérateur.

Thandie eut un grand sourire.

— Ce n'est rien. Il y a des gamins qui nous suivent jusqu'à cent mètres de profondeur, et j'ai entendu dire qu'il y en a qui plongent encore plus loin. C'est comme ça partout dans le monde. Les mômes inventent des techniques de respiration qu'ils se transmettent par radio, et ils descendent de plus en plus bas. C'est assez innocent. On a des visiteurs moins bienveillants, qui essaient d'endommager les capteurs, ou qui tentent même de fixer des mines sur la coque.

L'enfant figé sur l'image rappelait vaguement à Lily un autre fan de nage dans l'océan. Manco.

— Ces enfants sont nés après l'inondation du monde. Ils n'ont rien d'autre à explorer que l'océan.

— Tant qu'ils ne touchent pas à mes capteurs, pour ce qui me concerne, ils peuvent jouer à Aquaman tant qu'ils veulent, conclut Thandie avec fermeté.

Alors que le bateau obliquait vers le sud, Lily regarda les cartes de ce qui restait de la Grande-Bretagne.

— On va contourner les Highlands par l'ouest, dit Thandie. Traverser le Firth of Forth au niveau d'Edimbourg, et redescendre vers l'Angleterre au-dessus des collines de Lammermuir. Des centaines de mètres au-dessus ; rien ne devrait entraver notre avance. Nous franchirons la frontière avec l'Angleterre au niveau des monts Cheviot. Il y a un but à ce voyage, Lily : observer la topographie du pays, regarder comment il s'adapte à la masse d'eau qui pèse dessus, établir la carte des tremblements de terre, des glissements de terrain et des changements de charge isostatique. Ça fait partie d'un tableau global qui devrait nous permettre, du moins nous l'espérons, de prévoir les prochains séismes, et donc les tsunamis.

Le sous-marin descendit dans les profondeurs ; la lumière qui évoquait un intérieur de cathédrale s'estompa, laissant place aux ténèbres. Finalement, un peu en dessous de deux cents mètres, des projecteurs fixés sur la coque du bâtiment s'allumèrent et révélèrent toutes sortes de créatures vivantes, des espèces de poissons, de méduses et d'anguilles. Lily n'arrivait pas à croire qu'elle était vraiment suspendue dans le ciel au-dessus du sud de l'Écosse, qu'elle volait dans un sous-marin, entourée par ce grouillement de vie.

— C’est ce qui s’appelle être entre deux eaux, murmura Thandie. Il n’y a pas de soleil, ici. La photosynthèse est impossible. Alors il n’y a pas de plantes, que des animaux et des bactéries. Et donc ces créatures n’ont pas d’autre solution que de s’entre-dévorer. Elles ont mis au point des stratégies incroyables pour échapper aux prédateurs. L’invisibilité, par exemple. L’eau est pleine de créatures gélatineuses, il y a même une pieuvre invisible… Hé, regarde ça !

Elle lui indiqua un poisson qui ne payait pas de mine.

— C’est un cyclothone. On pense que c’est le vertébré le plus abondant sur Terre.

— Vraiment ?

— Et tu n’en avais jamais entendu parler, hein ? L’océan, c’est là que ça s’est toujours passé. Il y a probablement, là-dessous, des classes entières d’espèces vivantes complètement inconnues. La découverte des fumeurs noirs, des biotopes rigoureusement indépendants du soleil, date des années 1970 seulement, et il a fallu attendre les années 1980 pour en découvrir d’autres, autour des récifs émetteurs de gaz, principalement du méthane, qui réalisent la chimiosynthèse. Et qui sait ce qu’il peut y avoir d’autre ? Je pense que nous ne le saurons jamais. Ma génération est certainement la dernière à avoir le privilège de mener ce genre de recherches. Nos enfants, nos petits-enfants en seront réduits à compter les types de méduses, conclut-elle avec un rire sans joie. Hé, Bill, tu peux baisser la lumière ? On voudrait voir la bioluminescence.

— Bien sûr.

La lumière rouge de la salle d’observation diminua aussitôt d’intensité. Les opérateurs tapotèrent sur leurs claviers et les images des écrans devinrent grisâtres.

— C’est un peu difficile à voir, à moins de savoir ce qu’on cherche, dit Thandie. Et la vie est plus rare, à cet endroit… Tiens, là, tu vois ?

Il y eut d’abord une vague lueur qui aurait pu être un jouet sous-marin dérivant, d’une couleur indéfinissable. Et puis l’image se précisa, révélant une spirale bleue spectaculaire, cloutée d’étincelles jaunes.

— C’est un siphonophore, dit Thandie. Une sorte de colonie, des centaines de créatures gélatineuses disposées le long d’un cordon central. On pense que quatre-vingts pour cent des espèces de ces profondeurs intermédiaires sont bioluminescentes. Ces tentacules lumineux servent à séduire les proies…

— Mais ça doit aussi attirer les prédateurs, non ?

— Exact. Certaines espèces s’en servent pour aguicher des prédateurs plus gros que leurs propres prédateurs afin qu’ils les en débarrassent. Des stratégies compliquées.

Lily vit une chose qui ressemblait à une méduse brillant d’une

lueur spectrale, qui s'enflait et se contractait comme un nuage de fumée. C'était extraordinairement beau.

— En réalité, on assiste à un événement d'extinction. Avec le réchauffement, les grands courants froids des pôles qui plongeaient sous l'eau plus chaude et plus légère des faibles latitudes se réduisent. Or c'était un gigantesque tapis roulant qui transportait l'oxygène dans les profondeurs, et alimentait la vie. Maintenant que le robinet d'eau froide est fermé, tout, en bas, suffoque et meurt de faim. Enfin, ce n'est pas la première fois que ça arrive. Les enregistrements fossiles montrent que ce genre de pulsation climatique s'est déjà produit. Il y a eu des pics de chaleur il y a quatre-vingt-dix millions d'années, et plus récemment, il y a soixante millions d'années. Et une extinction est aussi une aubaine…

Plus au sud, ils passèrent au-dessus du mont Cheviot, une haute colline volcanique qui culminait naguère à plus de huit cents mètres. Les cairns jadis érigés sur le sommet par les randonneurs étaient maintenant à plus de trois cents mètres sous la surface de la mer. Mais les pentes sculptées par les glaces attiraient la vie : une vague colonne de poissons et de prédateurs gélatineux. Lily crut reconnaître un requin.

— Pour les océanographes, le mont Cheviot est une montagne sous-marine, poursuivit Thandie. Les courants sous-marins obligés de passer par-dessus créent une zone tourbillonnaire qu'on appelle une cellule de Taylor. Bref, ça produit un échange de nutriments et de formes de vie qui stimule le biotope. Et c'est bon pour la pêche, aussi.

L'un des opérateurs confirma qu'une communauté de radeaux dérivait à la surface, à la verticale de leur position.

— D'avion, on peut encore deviner le relief des pays submergés, dit Thandie. À partir des flottes de pêcheurs qui sont massées à l'emplacement des anciens sommets.

— Un requin en train de nager au-dessus du mont Cheviot… fit rêveusement Lily, qui allait de surprise en surprise.

— Ça aurait paru bizarre, dans le temps, convint Thandie.

Le *New Jersey* plongea plus profondément. Quarante ou cinquante kilomètres au sud du mont Cheviot, au niveau de Newcastle, une caméra télécommandée repéra dans le paysage une crête marquée par un amas d'épongés colorées.

Thandie leva un poing triomphant.

— Ha ! J'en étais sûre ! Tu sais ce que c'est ? Le mur d'Hadrien ! On est tout près du fort de Housesteads. La région est recouverte par un limon calcaire, le genre de truc qu'on trouve un peu partout dans les fonds sous-marins. Mais il y a des espèces qui préfèrent la roche nue, et celles-là recherchent les crêtes, les pentes où la vase ne tient pas. Les coraux, les lis de mer, certaines étoiles de mer, les violets, les

crinoïdes. Il y a tout un carnaval qui colonise les pierres du mur romain et la crête sur laquelle il se dresse. Même compte tenu des circonstances, c'est une vision remarquable, non ? fit-elle avec un large sourire.

— Quelle frimeuse !

Lily et Thandie faisaient des pauses pour manger et dormir. Mais Lily revenait toujours vers la lumière rouge de la salle d'observation, cette ruche de mystères et de monitoring silencieux, d'écrans pareils à des fenêtres ouvertes sur un monde changé. Elle suivait leur progression vers l'intérieur des terres et la chaîne Pennine, qui courait le long de l'épine dorsale du pays inondé. Ils firent un détour pour passer au-dessus de Leeds, Bradford et Manchester, des villes où avaient jadis ronflé les chaudières de la révolution industrielle, maintenant englouties dans les ténèbres abyssales. Puis le *New Jersey* poursuivit vers les plaines du sud de l'Angleterre.

Au-dessus de Nottingham, Thandie montra à Lily les images d'une créature que les phares du bâtiment avaient interceptée un peu plus tôt. On aurait dit une sorte de vase ou de pot de fleurs, hérissé de piquants.

— Désolée que tu aies raté ça… C'est un calmar vampire.

— Un *quoi ?*

— Un fossile vivant, comme le cœlacanthe, le poisson fossile, qui, en réalité, n'est pas un fossile du tout. On en voit dans des strates d'il y a deux cents millions d'années. Nous sommes proches d'un niveau minimal d'oxygène, Lily, à près de mille cinq cents pieds de profondeur. Plus de quatre cent cinquante mètres. Pas grand-chose ne peut survivre, par ici.

— À part le calmar vampire…

— Ouais. Une niche particulière. C'est une stratégie pour éviter les prédateurs : se planquer là où personne d'autre ne peut respirer. Et en cas d'extinction de masse, tes descendants pourront coloniser toutes ces niches vides. Voir ça, c'est comme trouver un dinosaure vivant, ajouta Thandie en secouant la tête, émerveillée. Dommage que tu n'aies pas pu le voir de tes propres yeux. Tu crois que ça intéresserait Manco ?

— Possible.

Sauf que non, ça ne l'intéressait pas.

Ils passèrent au-dessus des Midlands, au-dessus des villes de Leicester et de Northampton submergées par plus de deux mille pieds d'eau. Thandie fut prodigieusement excitée par la découverte des formes de vie exotiques qui se tortillaient dans la vase coquillière sous laquelle disparaissaient maintenant les rues et les champs du centre de l'Angleterre. Notamment une araignée de mer aux pattes jaunâtres qui faisait, dit-elle, une vingtaine de centimètres de diamètre.

— La faune de l'Antarctique dans le Leicestershire ! Incroyable qu'elle ait réussi à remonter si loin au nord en si peu d'années !

Chose remarquable, les plaines du sud de l'Angleterre étaient maintenant en dessous du niveau de la plate-forme continentale offshore d'avant le déluge, et les formes de vie qui habitaient les fonds sous-marins entourant la Grande-Bretagne ne pouvaient y survivre. Mais la plate-forme continentale de l'Antarctique avait toujours été plus profonde. Le continent avait été enfoncé dans la croûte terrestre par le poids de la calotte glaciaire épaisse de plusieurs kilomètres qui l'écrasait, et les formes de vie de la plate-forme s'étaient adaptées à la profondeur. Ces créatures polaires colonisaient à présent de nouveaux environnements, comme le Leicestershire et le Northamptonshire.

La destination finale du voyage était Londres. Toutefois, à plus de trois mille pieds de profondeur, la ville était hors de portée du *New Jersey*, sa coque étant étudiée pour résister à des profondeurs de mille huit cents pieds maximum. Les savants prévoyaient donc d'y envoyer des engins téléguidés, des plates-formes autopropulsées équipées de caméras, de projecteurs et d'une batterie de capteurs de température, de pression, de salinité et autres, pendant que le *New Jersey* planerait au-dessus des rues de la ville comme un zeppelin du temps jadis.

Le jour du lancement de la flottille d'engins, le chef de quart fit une annonce par le système de sonorisation du bord. Il y avait beaucoup d'excitation parmi l'équipage, qui se comportait d'ordinaire comme si le monde, en dehors des parois d'acier du bâtiment, avait cessé d'exister. Mais le sort d'une grande ville comme Londres titillait l'imagination. Le capitaine ordonna que les images renvoyées par les véhicules téléguidés soient retransmises sur tous les écrans plasma du bâtiment. Pour le coup, même Manco – qui comprenait tout juste de quoi il retournait – fut intéressé, et il accompagna Lily dans la salle d'observation.

Thandie intercepta Lily devant la porte.

— Lily, j'ai du neuf… À propos de la Première Arche.

— Raconte !

— Ça a quelque chose à voir avec Pikes Peak, la base de l'armée de l'air américaine. Il y a une espèce de centre opérationnel à Alma, dans le Colorado – la ville la plus haute d'Amérique du Nord. J'ai été tuyautée par des copains de la NOAA qui sont dans le coup. Ça paraît être une opération majeure.

— Alors, c'est quoi ? Encore un bâtiment, un sous-marin ? Un refuge ?

— Je n'en sais rien. C'est top secret. Mais il commence à y avoir des fuites parce qu'ils recrutent un équipage. Une sacrée sélection de talents. Il faut deux doctorats rien que pour passer le premier barrage.

Et que des célibataires, pas de familles, pas d'enfants. Mais ils prennent les femmes enceintes. En début de grossesse, du moins.

— Pourquoi ?

— La diversité génétique, je suppose. Un éventail aussi large que possible, compte tenu de la taille de l'équipage. Si je suis enceinte, je porte les gènes du père pendant la balade.

— Et comment je vais faire admettre Grace dans le programme ?

— Pas la moindre idée. Mais je vais te dire à qui demander : Nathan Lammockson. Si quelqu'un peut tirer les ficelles dans une histoire pareille, c'est bien lui, non ?

Peut-être, se dit Lily. Mais il y avait un autre facteur dans l'équation : Hammond, le fils de Nathan. Ne le ferait-il pas passer avant Grace, dans la file d'attente à l'entrée de ce sanctuaire miraculeux ? Réfléchissant très vite, elle dit :

— Tu pourrais me ramener à la Troisième Arche ? Je voudrais parler à Grace de vive voix. Il faut que j'y retourne, de toute façon.

Thandie fit la moue.

— Ça dépend du capitaine, et des instructions qu'il donnera pour le bâtiment. Nous sommes peut-être à plusieurs mois d'une rencontre avec la Troisième Arche.

— Je sais. Fais ce que tu peux.

Bill appela depuis la salle d'observation :

— Hé, les gars, le spectacle commence !

86

La salle d'observation était pleine à craquer. Le capitaine, son second et les autres officiers supérieurs étaient venus assister à cette expédition robotique en direct. Quand la porte fut fermée et que la lumière rouge fut la seule source d'éclairage, Lily se sentit vaguement oppressée par les corps invisibles qui se pressaient autour d'elle. La petite main de Manco chercha la sienne.

— Bon Dieu… fit Bill. Regardez…

Il entonna la mélodie de Big Ben :

— « Ding dong ding *dong*…»

Tout le monde avait les yeux rivés sur les écrans.

Les engins robotisés volaient le long de l'ancien cours de la Tamise. La plupart des ponts étaient toujours debout, mais le fleuve avait disparu – ou plutôt c'était comme s'il avait envahi le monde entier. Des bateaux gisaient sur le flanc, abandonnés. Sur les rives, Lily crut reconnaître des masses qui pouvaient être des rangées de voitures, immobiles, couvertes de vase. Tout était drapé dans un magma boueux qui adoucissait les formes et les couleurs, gommant les détails.

Sur la gauche, les puissants phares des robots révélaient des ruines hérissées de flèches, une tour brisée qui ressemblait à une terrible stalagmite. Le palais de Westminster, qui avait été le siège du Parlement d'Angleterre pendant des siècles. L'engin s'écarta du fleuve et remonta sur la rive nord. Il suivit Whitehall, les grosses masses des bâtiments officiels recouverts de limon, parvint à l'espace dégagé de Trafalgar Square. Nelson était fièrement dressé sur sa colonne, drapé d'éponges et d'algues. L'appareil descendit vers le trottoir de la place. Le limon était épais, la densité de la vie surprenante.

— Il faut se rappeler qu'il n'y a pas de vie végétale, à cette profondeur, dit Thandie avec enthousiasme. Il n'y a que des animaux et des insectes ; la « forêt » qu'on voit est en réalité composée d'animaux, d'anémones de mer, de coraux et de vers tubulaires. Et les flâneurs sont des concombres de mer et des oursins.

Lily se rappela s'être tenue debout là, avec Piers, Helen et Gary, après la tempête qui avait inondé Londres. Et maintenant, à cet endroit même, les créatures vivantes des fonds marins, rigoureusement étrangères à Lily, se bagarraient et grouillaient dans la vase.

L'engin robotisé monta comme un hélicoptère, retourna vers la Tamise et suivit à nouveau son ancien cours. Au Tower Bridge,

Thandie demanda à l'équipage d'immobiliser l'appareil et de diminuer l'intensité des projecteurs. Au bout de quelques minutes, la forme familière du pont apparut, révélée par les créatures bioluminescentes agglutinées à ses pierres, ou qui grouillaient derrière ses fenêtres brisées. On voyait même que, au moment où le pont avait été abandonné, la chaussée avait été soulevée en une sorte d'ultime salut.

C'était une vision étrange, magique. On aurait dit que le pont avait été orné de guirlandes de Noël.

Le robot se dirigea vers Greenwich. Ses phares firent étinceler les vitres fracassées des immenses bâtiments de la City, puis il remonta en tournant sur lui-même, leur offrant une vue panoramique. Aussi loin que portait la lumière de ses projecteurs, le grand récif de Londres s'étalait, ses collines basses couvertes de masses qui étaient des maisons, des églises, des boutiques et des écoles, œuvres des siècles qui se dissolvaient dans le limon. Toutes les deux ou trois minutes, l'un des autres engins traversait l'image, fureteur, inquisiteur, comme un explorateur extraterrestre.

— Hé, c'est le Dôme ! s'exclama Thandie.

En réalité, la structure de tissu fragile du Dôme s'était depuis longtemps décomposée. Mais le profil circulaire du site était visible, pareil à un cratère lunaire, les vestiges de sa carcasse encore apparents, avec ses salles de concert et sa galerie extérieure de boutiques et de restaurants. Lily aurait voulu dire à Manco que cet étrange endroit était celui où elle était venue rechercher sa mère, son oncle et sa grand-mère, dans un hélicoptère qui avait volé bien en dessous de l'altitude présente du *New Jersey*. Mais elle n'arrivait pas à trouver les mots.

Sur la place, devant le Dôme, près de la station de métro de North Greenwich, il y avait de l'activité, un vague mouvement soulevait un nuage de boue incolore. Bill tapota l'écran.

— Regardez-moi ces morfals !

— On voit ce genre de chose autour des carcasses de baleine, dit Thandie. Les profondeurs sont fondamentalement dénuées de nutriments ; un bon gros cadavre peut nourrir des biomes entiers pendant des siècles.

— Sauf que ce n'est pas une baleine, hein ? demanda Lily, mal à l'aise.

— Probablement pas, répondit Bill. J'ai déjà vu ça dans d'autres villes. Probablement une station de métro éventrée. Tous les cadavres entassés dedans, tu imagines ? Conservés pendant des années. Les requins et les myxines se servent en premier. Ils dévorent les chairs en décomposition et les os. Ensuite viennent les escargots, les vers et les crustacés, et puis c'est le tour des coques, des moules et des palourdes, qui aiment les sulfures dégagés par la putréfaction. Une tombe peut

durer des mois. La grande bouffe !

Lily serra Manco contre elle et lui boucha les oreilles avec ses mains.

87

Juillet-août 2039

Extrait du scrapbook de Kristie Caistor :

Le rendez-vous entre le *New Jersey* et l'Arche eut lieu en juillet 2039, un peu plus d'un an après le sauvetage de Lily et de Manco lors du raid pirate. Les retrouvailles de Kristie et de son fils furent poignantes.

Après cela, les relations de Kristie et de Lily devinrent encore plus complexes. Kristie était évidemment reconnaissante à Lily d'avoir sauvé Manco de la noyade et de s'être occupée de lui à bord du sous-marin. Mais elle était jalouse. Lily avait eu Manco rien qu'à elle pendant toute une année de sa jeune vie, et il était revenu plus vieux, un peu plus calme, plus grand, plus expérimenté – changé, et Kristie n'avait pas vécu ces changements avec lui. Elle lui montra des enregistrements qu'elle avait faits avec son ordi nomade pendant les mois où il avait été absent, mais ça ne parut pas l'intéresser plus que ça.

Nathan réussit à convaincre le capitaine du *New Jersey* de rester quelques semaines dans le coin. Il invita l'équipage du sous-marin à monter à bord de l'Arche pour se reposer et se distraire, et organisa quelques fêtes en témoignage de reconnaissance pour l'aide qu'ils leur avaient apportée, et pour marquer le quatrième anniversaire du lancement de l'Arche. La quatrième nuit de la visite du *New Jersey,* eut lieu dans le restaurant une fête réservée aux officiers supérieurs et à quelques invités spéciaux. Les membres de l'équipage du sous-marin avaient fière allure dans leurs tenues blanches, et les passagers de Nathan revêtirent en leur honneur leurs uniformes, smokings ou robes de bal encore mettables.

Au cours de la soirée, Nathan stupéfia tout le monde en annonçant les fiançailles de son fils Hammond avec Grace Gray.

Kristie, sidérée, enregistra quelques réactions alentour : la satisfaction assez puante de Hammond, l'espèce de stupeur résignée qui embrumait le visage pâle de Grace, tavelé de taches de rousseur – et dans les yeux de Lily une sorte de satisfaction glacée.

88

Août 2041

La Troisième Arche s'avançait au ralenti dans les eaux turbides, jonchées de débris, le long de la bande côtière occidentale de ce qui restait des États-Unis.

Le capitaine Suarez – une femme – pilota le bâtiment au-dessus de l'ancienne côte, au niveau de San Diego, depuis longtemps submergée, et mit le cap vers l'est, suivant la vallée de la Gila, plus ou moins parallèle à la frontière entre le Mexique et les États-Unis. Elle négocia la nouvelle voie maritime qui séparait les deux pays et que les mariniers appelaient le détroit d'El Paso. Une fois au-dessus du Texas, l'Arche prendrait vers le nord, longeant l'archipel des Rocheuses, et se dirigerait vers le Colorado, où un rendez-vous était prévu avec le *New Jersey*.

Le niveau des océans atteignait maintenant les mille huit cents mètres au-dessus de l'ancienne cote. De l'Amérique du Nord, il ne restait pratiquement plus rien, que des îles et des plateaux, des miettes des États des Rocheuses, de l'Idaho à l'Arizona, du Nevada au Colorado. Le capitaine avançait lentement, prudemment. Les eaux peu profondes de l'archipel étaient très dangereuses, surtout depuis la submersion de Denver, qui avait entraîné la relocalisation des vestiges du gouvernement fédéral. Personne ne contrôlait plus les hordes qui envahissaient les terres encore émergées.

Quant à Suarez, elle s'était fait les dents en haute mer. En réalité, c'était l'ex-chef du commando pirate qui avait attaqué l'Arche dans le Vortex avant d'être recrutée par Nathan dans la grande tradition lammocksonienne d'absorption de l'ennemi. Suarez n'aimait pas s'approcher du rivage, qui était toujours frangé d'une masse de bateaux, de radeaux, voire de cités flottantes entières. Elle n'aimait pas voguer à travers le magma qui remontait en bouillonnant des cités immergées. Et, en tant qu'ex-pirate, l'idée d'un nouveau rendez-vous avec le *New Jersey* lui déplaisait souverainement. Mais c'était le plan, et comme tous ceux qui suivaient Nathan, elle finissait toujours par en passer par ses exigences.

Le vaisseau n'avait plus grand-chose à voir avec le paquebot rutilant qui avait quitté son chantier naval dans les montagnes des Andes, six ans plus tôt. Sa coque était couverte de rustines et de

cicatrices, son intérieur éventré, ses ponts hérissés d'armes. Mais Lily avait réussi à garder sa cabine sur le pont-promenade. Elle était généralement épuisée par la chaleur bien avant midi. Alors elle se réfugiait dans l'ombre de sa cabine – il n'était plus question de climatisation – et elle suivait l'avance du bateau sur son écran mural, grâce au système de diffusion du bord.

Grace prit l'habitude de venir la rejoindre. Elle était enceinte de trois mois – de Hammond –, et épuisée par les nausées matinales. Il était évident que tout ce qu'elle voulait, c'était un endroit où s'asseoir, un endroit relativement frais, où on ne viendrait pas l'ennuyer. Lily se prêtait volontiers au jeu et veillait à ce qu'elle ait son content d'eau, de fruits et de poisson séché. Elle n'attendait pas d'amitié de sa part, et encore moins qu'elle lui pardonne d'avoir ourdi son mariage avec Hammond Lammockson, une manœuvre qui devait lui faire l'impression d'une immense trahison, venant de celle qui avait promis de la protéger envers et contre tous. Lily se contentait de ce qu'elle pouvait avoir, et qui se résumait, pour l'instant, à sa compagnie silencieuse.

On constatait le même genre de relations un peu partout à bord de ce bateau décrépit. On s'entendait avec son voisin, ou on s'en débarrassait ; il n'y avait pas assez de place pour éviter ses ennemis.

Grace la regardait.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien du tout. Désolée.

Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle parlait tout haut.

Elle avait soixante-cinq ans, maintenant. Ce n'était pas un âge très avancé, avant le déluge, mais vivre comme une réfugiée pendant un quart de siècle l'avait prématurément vieillie, et elle se sentait usée. Tout se ramollissait, chez elle, pensait-elle parfois. La frontière entre la pensée et le langage se brouillait.

— Je marmonnais, c'est tout.

— La carte recommence à déconner.

Lily regarda l'écran. Il affichait une image composite de l'archipel de l'ouest des États-Unis, assemblée à partir de photos satellites, à laquelle était superposé le tracé de l'ancienne côte du continent ; la position de l'Arche était figurée par un point vert fluo. Le système était encore assez opérationnel, et quand on pointait sur l'écran, de petites icônes explicatives apparaissaient. Lily avait appris à reconnaître la mer intérieure qui s'était formée au-dessus du Grand Lac Salé et de son désert, couvrant Salt Lake City et la majeure partie de l'Utah. Les anses et les baies qui résultaient de l'inondation du Grand Canyon et des nombreux canyons et vallées sillonnant le plateau du Colorado formaient un méli-mélo compliqué. Vues de l'espace, les terres encore émergées avaient adopté une teinte gris-

vert, la couleur de l'humanité massée là, de ses bidonvilles et de ses pauvres fermes improvisées. Il était étrange de penser qu'en dehors de cette masse d'îles il ne restait rien de l'hémisphère occidental, hormis la Sierra Madré, au sud, et une partie des Andes, en Amérique du Sud. Les chaînes de montagnes du Nord et du Sud n'étaient plus que les fantômes des continents disparus.

La carte vacilla alors que les processeurs se déconnectaient et se reconnectaient mollement, dégradés par des années de chaleur et d'air marin.

— Je ne sais pas pourquoi on regarde ça, soupira Grace. Les cartes, c'est vraiment pour les gens comme toi, qui se souviennent comment c'était. Pour leurs enfants, ça ne veut rien dire.

Elle caressa distraitement son ventre.

— Ils auront peut-être des cartes à eux, un jour, dit Lily. Des courants océaniques. Des maelströms…

— On n'a pas besoin de carte de la mer…

Cette tentative de conversation s'interrompit là.

Lily avait observé que c'était souvent comme ça, ces temps-ci. Comme s'il faisait trop chaud pour penser, pour parler, comme si tout le monde était trop exténué. On échangeait trois mots, et puis on laissait tomber. Ses pensées perdirent à nouveau toute consistance, s'égarèrent.

La carte revint. Elles restèrent toutes les deux assises là, à la regarder, en silence, pendant que le brave petit point vert de l'Arche cheminait vers l'est à travers les eaux traîtresses du détroit d'El Paso.

89

L'Arche mouilla l'ancre à quelques kilomètres à l'est des villes submergées de Colorado Springs et de Pueblo. Très loin au large, selon la procédure standard. À cette distance, les bateaux minables, les radeaux et les débris qui hantaient les côtes étaient rarement capables d'atteindre l'Arche.

Le lendemain de l'arrivée de l'Arche, la tourelle du *New Jersey* monta doucement au-dessus de l'eau. Une hampe de drapeau apparut, une bannière étoilée se mit à flotter bravement au vent. Une annexe gonflable fut mise à l'eau et s'approcha de l'Arche, manœuvrée par des officiers et des hommes d'équipage en uniforme blanc et képi. Lily ne fut pas surprise de reconnaître Thandie, en gilet de sauvetage orange.

Nathan observa l'approche du canot debout sur le pont-promenade, avec le capitaine Suarez, Piers, Lily, Grace et Hammond, tous vêtus des combinaisons les plus élégantes que les laveries subsistantes de l'Arche avaient pu leur procurer. Lily jeta un coup d'œil à Grace. Elle fut prise de l'envie fugitive de lui conseiller de regarder l'Arche une dernière fois, pour lui dire adieu, mais elle savait qu'elle ne devait faire aucune allusion à ce qui allait se passer ce jour-là.

Trois années s'étaient écoulées depuis que Thandie avait sauvé Lily et Manco de la noyade, dans le Vortex, et près de deux ans depuis que le *New Jersey* avait organisé le rendez-vous avec l'Arche pour les y débarquer. Lily était restée en contact avec Thandie, pour mettre leur stratagème au point. Le projet avait bien avancé, à l'insu de tous. Ni Nathan, ni Grace elle-même n'étaient au courant. Mais à la fin de la journée, se disait Lily avec un petit frémissement d'excitation, si tout se passait bien, ce serait réglé. Et elle pourrait enfin se reposer.

L'annexe se rapprocha. L'équipage de sous-mariniers défiait Suarez et ses hommes du regard. Il y avait de l'électricité dans l'air.

— Bon Dieu, regardez ces chemises repassées, grommela Nathan.

Il flaira ses propres aisselles, ses narines charnues frémissant.

— Quoi que vous ayez combiné avec ces connards, Lily, il vaudrait mieux que ça vaille le coup.

— Vous ne serez pas déçu, rétorqua Lily.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils brandissent toujours ce foutu drapeau. Franchement, combien de fragments d'États américains sont encore au-dessus de l'eau ? Ils devraient découper toutes ces étoiles,

sauf une douzaine. Et quel genre de marine est réduite à un unique bateau ?

— Nous nous cramponnons tous à notre passé, répondit Piers.

L'âge réduisait Nathan, qui avait plus de soixante-dix ans, à une sorte de masse molle, ridée, un Walter Matthau du pauvre, alors que Piers, qui avait peut-être cinq ans de moins, suivait la pente inverse, se disait Lily. Il se tenait de plus en plus droit et son phrasé devenait de plus en plus précis.

— Si nous n'avions pas le passé, que nous resterait-il ?

Grace fronça son nez couvert de taches de rousseur.

— L'avenir ?

L'annexe s'arrêta le long de l'Arche et Nathan descendit en premier par l'une des échelles de corde déroulées pour l'occasion, suivi par Lily, Grace et Hammond. Le capitaine Suarez et Piers restèrent sur le pont. Deux enfants, qui avaient réussi, d'une façon ou d'une autre, à mettre un canot à l'eau, arrivèrent en pagayant de l'autre côté de l'Arche. L'équipage du sous-marin les observait avec une certaine réserve. Les gamins glissaient sur l'eau, semblables à des otaries, des créatures aquatiques brunes, nues, une espèce radicalement distincte des humains en uniforme raide de la vedette.

Nathan et Hammond serrèrent la main des officiers supérieurs du sous-marin. Lily embrassa Thandie. Contrairement à Lily, qui accusait le poids des ans, elle ne semblait pas avoir vieilli d'une journée, comme si elle avait atteint une sorte de palier.

L'équipage leur tendit des gilets de sauvetage, et la vedette repartit en direction du rivage. Lily vit qu'ils allaient être escortés par d'autres vedettes du sous-marin. Ce qui se comprenait : les eaux côtières grouillaient de petites embarcations de toutes sortes.

Thandie jeta un coup d'œil en arrière à l'Arche, en direction du capitaine Suarez.

— Je n'arrive pas à croire que Nathan ait embauché cette foutue bonne femme. Et qu'il l'ait bombardée capitaine ! Elle a bien failli le couler, dans le Vortex. Si le *New Jersey* n'était pas arrivé à ce moment-là…

— Sacré Nathan, fit Lily. Quand il a mis la pâtée à quelqu'un, il faut qu'il l'absorbe. Je ne sais combien de fois je l'ai vu faire le coup. Même à son propre fils.

Elle jeta un coup d'œil à Hammond. Trente-cinq ans, morne, assis avec raideur à côté de Grace.

— Tu parles d'une stratégie de management : s'entourer de gens qui ont une dent contre soi…

— C'est assez darwinien, je trouve. Il faut être fort pour survivre dans son environnement immédiat.

Thandie hocha la tête.

— Enfin, jusque-là, vous avez tous survécu.

— Ouais. Mais Nathan ne durera pas toujours, et son Arche non plus. Raison pour laquelle…

Thandie posa la main sur celle de Lily.

— Je sais. Écoute, je me suis démenée pour combiner tout ça. Avec un peu de chance, pas mal d'imagination, et en y mettant du nôtre, il se pourrait que ça marche. Mais pour l'instant, il n'y a plus qu'à regarder comment ça va tourner…

Elles se turent. Les vedettes approchaient du rivage.

Ils arrivèrent quelque part au-dessus des ruines immergées de la ville de Pueblo. Lily voyait déjà les montagnes qui se profilaient au-dessus de l'horizon, à l'ouest. Dénudées, dépouillées de leur couverture neigeuse depuis quelques années maintenant, elles paraissaient étrangement brunes.

Près de la terre ferme, ils passèrent entre les communautés flottantes. Les navettes se rapprochèrent pour assurer leur protection, et les hommes d'équipage se levèrent, leurs armes – des pistolets et des matraques – bien en vue. Il y avait des embarcations de toutes les formes et de toutes les tailles, et beaucoup de radeaux improvisés à partir des détritus des villes inondées. Une famille était assise sur un panneau publicitaire arraché le long d'une route, ses couleurs criardes vantant toujours les mérites d'une marque de hot dogs. Il n'y avait pas beaucoup de gens âgés sur ces embarcations, très peu de la génération de Lily. De partout montait une puanteur d'égouts. Au passage de la navette, les enfants se précipitaient vers le bord des radeaux, les mains tendues. Lily reconnut les terribles ventres gonflés caractéristiques de la malnutrition.

— Bon Dieu, fit Hammond. Mais c'est un zoo ! On ne peut pas aider ces pauvres gens ?

— On n'en a pas les moyens, répondit Thandie. « On » – la marine, le gouvernement – ne peut plus aider tout le monde.

— Quelle bande de losers, fit Nathan d'un ton hargneux. Ils ont un radeau. Ils pourraient aller en mer et pêcher tout ce qu'ils veulent. En restant si près du rivage, ils n'auront rien, que les rogatons de la côte. Pathétique.

— Ah, Nathan… Tout le monde n'a pas votre énergie, murmura Lily.

— Eh bien, qu'ils aillent se faire foutre.

Lily vit que Hammond regardait son père avec un air de dégoût.

Le rivage, une pente rocheuse qui sortait de l'eau et montait en pente raide, était bordé de fils de fer barbelé et de blocs de béton qui auraient arrêté un tank. Des hommes en uniforme vert olive passé patrouillaient le long de la barrière, portant des massues qu'ils avaient

manifestement l'intention d'utiliser contre ceux qui essaieraient d'aborder. Leurs casques arboraient l'emblème de la Sécurité du territoire. Lily se dit que le rôle qu'ils jouaient là était l'aboutissement, l'expression ultime de la fonction historique de cet organisme.

Le long du rivage, on voyait d'autres membres de la troupe et des civils qui reconstruisaient la barricade un peu plus haut, l'éloignant de la mer qui montait maintenant d'un mètre par jour.

Les vedettes parvinrent à une route qui sortait tout droit de la mer. Les troupes déplacèrent les blocs de béton et les barbelés pour les laisser aborder, et tirèrent la navette de l'eau pour la hisser sur le goudron. Les passagers descendirent prudemment. Hammond tenta aussi galamment qu'ostensiblement d'aider sa femme, mais Grace refusa la main qu'il lui tendait. Lily se dressa sur la surface inclinée de la route et fléchit les orteils pour tester son équilibre.

Thandie mena la marche vers une flottille de voitures électriques aux armes de la Sécurité du territoire, de l'armée des États-Unis et de la marine. L'équipage de l'Arche monta dans ces véhicules comme dans un rêve ; Lily ne savait plus quand elle avait pris une voiture pour la dernière fois, même une Jeep électrique cabossée comme celle-ci. Ils allaient à quelques kilomètres vers l'intérieur des terres, près d'une vieille ville minière appelée Cripple Creek, un centre de population près duquel ils devaient rencontrer des gens, leur expliqua Thandie.

Comme ils s'éloignaient du rivage, elle indiqua à Lily certains points intéressants.

— Ça, c'est Pikes Peak. Cripple Creek est de l'autre côté.

— Il y a un moment que je n'ai pas mis pied à terre, dit Lily. Ces radeaux, ces gens qui meurent de faim… Je ne savais pas que ça allait si mal.

— Ça pourrait être pire, marmonna Thandie. Il paraît qu'en Asie centrale, c'est l'épouvante. En Amérique, la tragédie a été plus lente. Ça ne se passe pas toujours génialement, le déluge a aggravé les inégalités et les grands groupes ont fait main basse sur bien des choses, mais les Américains sont encore ceux qui s'en sont le moins mal sortis. Ils avaient bâti une patrie ici, dans les Grandes Plaines, toute une nouvelle nation, et dix ans plus tard ils ont dû partir à nouveau.

— Comme la troupe, sur la plage. Tu construis un barrage, et un peu plus tard, tu es obligé de recommencer…

— Un peu comme ça, oui.

Ils poursuivaient leur chemin, montant toujours plus haut sur ce qui, à en croire les restes de panneaux qu'ils croisaient, était la State Highway 67. La route s'étrécit pour franchir un col, offrant par endroits des perspectives vertigineuses.

— Les choses se barrent vraiment en couilles, poursuivit Thandie. Le gouvernement a transféré toutes les ressources budgétaires sur quelques projets spéciaux pour les booster. En dehors de ça, avant de se liquéfier complètement, l'administration se contente de préparer les gens à passer à la phase suivante.

— Les radeaux.

— Ouais. Il n'y a plus aucune autre solution.

Ils approchaient de la ville.

Nathan, assis sur la banquette arrière, se pencha vers elles.

— Des « projets spéciaux »… Quel genre de projets ?

— C'est pour en parler que nous sommes là, Nathan, dit Lily.

Elle jeta un coup d'œil à Thandie, qui haussa les épaules.

— Ce ne sera plus très longtemps un secret, de toute façon. Dis-lui.

— Un projet du genre de la Première Arche, lâcha Lily.

90

Cripple Creek était une misérable ville minière qui avait connu une brève prospérité quand on avait découvert de l'or à Pikes Peak, dans les années 1890. Et puis, quand les filons avaient été épuisés, c'était devenu un piège à touristes. Le centre était un alignement de façades comme dans un décor de western, avec ce qui avait été des boutiques de souvenirs et des marchands de glaces. Une enseigne à la peinture écaillée vantait les excursions à la mine d'or de Mollie Kathleen.

Mais le déluge était passé par là. Les sans-abri campaient au cœur de la ville, dans les rues, les parkings, les stations-service abandonnées, et, très au-delà de ses anciennes limites, s'étendait un bidonville où les tentes voisinaient avec des cabanes faites de bric et de broc, une vaste communauté de réfugiés accrochée à la paroi de la montagne.

Le groupe de Thandie fut cornaqué vers un restaurant désaffecté qui avait jadis été un Denny's. Un jeune troufion montait la garde devant la vitrine qui disparaissait sous les affiches annonçant que l'endroit était réservé au personnel de l'armée des États-Unis et aux fonctionnaires du gouvernement fédéral. Les cabanes du bidonville arrivaient jusqu'à la porte. Lily louvoya entre les taudis de toile et de plastique en faisant bien attention où elle mettait les pieds.

L'intérieur du restaurant était propre et convenable, sinon très glamour. Gordon James Alonzo était assis à une table et dorlotait entre ses mains un mug de café. Il se leva en les voyant entrer.

Nathan prit la direction des opérations, comme toujours. Il s'avança droit vers lui et lui serra la main.

— Gordo, vieux frère ! Ça fait un bail, dites donc !

Gordo le gratifia d'une accolade.

— Ouais, et vous, vous ne m'avez pas envoyé mon dernier chèque de paye, espèce de chacal.

L'ex-astronaute devait avoir soixante-dix ans, calcula Lily, mais il se tenait plus droit que jamais dans son uniforme d'officier de l'armée de l'air impeccable, et il avait l'air en pleine forme. Il était presque intimidant, avec ses yeux bleus toujours aussi brillants. Il avait perdu tous ses cheveux, et son crâne d'un brun chaud, lisse comme de l'ivoire, ressemblait à un œuf de bois poli.

Nathan, Lily, Hammond, Grace et Thandie s'assirent à sa table. Les membres de l'équipage du *New Jersey* qui avaient accompagné Thandie s'installèrent dans un coin et enlevèrent leur képi. Un jeune

appelé du contingent s'approcha et servit à tout le monde du café et des bagels. Pendant que Nathan faisait les présentations, Lily goûta le café. Il était tout frais, et particulièrement aromatique. Il y avait des années qu'elle n'en avait pas bu d'aussi bon.

— Tu peux remercier la guerre froide pour le café, murmura Thandie.

— Comment ça ?

— Une plaisanterie à mes dépens, mademoiselle Brooke, dit Gordo. Je travaille à la base de l'armée de l'air de Cheyenne Mountain, et plus précisément à la direction de Cheyenne Mountain. Un centre d'alerte aérienne et de détection des missiles, un centre de contrôle aérospatial et Dieu sait quoi encore, tout ça protégé par des murailles de béton et d'acier, à six cents mètres dans les profondeurs de la montagne. Quand la guerre froide a pris fin, la base a été mise en stand-by sous la responsabilité du NORAD, le commandement de la Défense aérospatiale de l'Amérique du Nord…

— Je sais ce que c'est que le NORAD, Gordo, coupa Lily, agacée. J'étais dans l'armée de l'air, moi aussi, vous savez.

— C'est vrai. Toutes mes excuses. Bref, dès le début des inondations, la base a été réactivée pour gérer les problèmes de sécurité provoqués par la nouvelle situation. Finalement, moi aussi j'ai été réactivé, si j'ose dire, réaffecté dans l'armée de l'air et envoyé en poste ici. Et nous avons soixante-dix ans de stocks de café, de haricots et de barres chocolatées à portée de main, dans les abris antiatomiques.

— Et, intervint Thandie, Gordo fait partie intégrante du projet Première Arche.

Gordo regarda furtivement autour de lui.

— Nous ne l'appelons jamais comme ça. Le nom de code est Nemrod.

— Va pour Nemrod.

Nathan se pencha vers Gordon.

— J'ai été impliqué au tout début, dit-il. Quand nous avons conçu le programme Arche. Une idée qui avait germé au sein de LaRei, un club de riches, qui appartient au passé, maintenant. Nous avons tous planché sur des projets, des moyens de lutter contre le déluge, et de nous entraider pour les mener à bien. Ça a toujours été top secret. Moi, j'ai construit la Troisième Arche, et je n'ai jamais su ce que devaient être les autres, ni même si elles avaient été construites. Et puis tout le programme a été récupéré par le gouvernement fédéral, et j'ai été encore moins en mesure de savoir de quoi il retournait. Et ça va être pareil maintenant, non ? Vous n'allez pas nous dire ce qu'est le Projet Nemrod, hein, Gordo ?

— C'est classé secret défense, monsieur.

Nathan se tourna vers Thandie.

— Alors, pourquoi sommes-nous là ?

— J'en sais plus sur le projet Nemrod que je ne devrais, répondit-elle, sur la défensive. Oh, ne me regarde pas comme ça, Gordo. Je travaille avec l'armée depuis des années. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour apprendre tout ce qu'on veut. L'armée américaine, ou ce qu'il en reste, prépare quelque chose, au cœur de Cheyenne Mountain. Je ne dirai pas ce que c'est. Cela dit, vous n'avez qu'à vous demander pourquoi ils ont bien pu embaucher notre ami Gordo comme consultant. En tout cas, ce qui est clair, c'est que le projet est conçu pour sauver un petit nombre de gens, sélectionnés pour leur diversité génétique et leurs compétences.

— Les sauver de quoi ? lança Nathan.

— Du pire.

— C'est-à-dire ? insista-t-il en fronçant les sourcils.

— L'extinction, répondit-elle.

Ce qui jeta un froid.

L'Extinction. Cette hypothèse, qui avait toujours figuré dans le champ des possibles, était devenue de plus en plus probable alors que le déluge se poursuivait inexorablement et que l'humanité perdait sa capacité de résistance. La chute de la civilisation était une chose, mais si la Terre disparaissait complètement sous l'eau, s'il n'y avait plus de silex à entrechoquer, plus de savanes habitables pour un primate en maraude, alors quoi ? C'était un mot que personne n'utilisait, comme si le seul fait de le prononcer risquait de provoquer l'événement même. Mais il était présent à l'esprit de ceux qui avaient pour deux sous de jugeote.

Lily regarda Nathan. Il réfléchissait. Au bout de toutes ces années, elle le connaissait par cœur. Si l'extinction devenait une menace réelle, ce Projet Nemrod serait peut-être le seul moyen de transmettre ses gènes aux générations futures. Voilà ce qu'il se disait.

Et c'était ce qui allait dicter la suite des événements. Son esprit calculateur, implacable, allait accoucher de nouveaux plans, ou du moins c'était ce qu'espérait Lily. Elle n'aurait qu'à le suivre pour arriver à ses propres fins.

Gordo Alonzo fronçait les sourcils.

— Voyons, que se passe-t-il, ici ? Mlle Jones m'a dit que nous devions discuter d'une contribution au projet. De votre part, monsieur Lammockson.

— Tout ça est nouveau pour moi, Gordo. Nous nous sommes fait manipuler par ces dames, répondit-il en regardant Lily et Thandie. Enfin, de quelle contribution parlez-vous ? Je ne peux pas croire que vous me demandiez de l'argent.

— Pas de l’argent, Nathan, dit gentiment Lily. Quelque chose de beaucoup plus précieux. Des graines. Des zygotes. Les archives norvégiennes entreposées dans la soute de la Troisième Arche.

Un trésor que Nathan protégeait depuis des années, alors que le monde se désintégrait autour de lui et que son paquebot de croisière était requalifié en bateau de guerre.

— Et pourquoi vous les donnerais-je ? demanda Nathan.

Lily pouvait presque voir les rouages de son cerveau en train de mouliner.

— Oh, je comprends. Ce n’est pas un don que vous voulez. C’est un échange.

Gordo fut plus lent à la détente.

— Un échange ? Contre quoi ?

— C’est une idée que nous avons eue toutes les deux, Lily et moi, répondit Thandie. Écoutez, voilà ce que je sais. La Première Arche a besoin d’une chose que détient Nathan : les souches végétales pour rebâtir un monde, puisque les programmes gouvernementaux américains ont failli à ce sujet. Or je sais que vous avez une influence sur le programme, beaucoup d’influence, Gordo. Il y a une liste de candidats au départ, non ? Vous pouvez faire partir des gens d’ici, si vous dites ce qu’il faut dans les bonnes oreilles. Ça ne doit pas être très difficile. Mais, plus important, vous avez personnellement une chance au moins de faire figurer quelqu’un sur la liste.

Gordo étrécit les yeux.

— C’est donc ça. En échange de ce congélateur plein de graines d’herbe et d’embryons de cochon, Nathan veut acheter une place dans Nemrod…

— Hé, ne me regardez pas comme ça, fit Nathan en levant les mains. Je ne suis pas venu ici quémander quoi que ce soit.

Même si, appâté par la perspective d’un marché, il observait avec attention la réaction de Gordo, il ne put s’empêcher de dire :

— Toutefois, juste pour l’amour de la discussion : si Nemrod existe, si vous avez ce genre d’influence… Vous pensez pouvoir y arriver ?

Gordo haussa les épaules.

— Je pourrais peut-être faire participer une certaine catégorie de gens. Dont vous ne faites pas partie, Nathan. Il y a des critères à satisfaire, comme, par exemple, le fait d’être assez jeune pour procréer. Ce qui vous exclut. Et moi aussi, ajouta-t-il en se raidissant imperceptiblement.

Grace prit la parole pour la première fois :

— Vous avez travaillé sur ce projet en sachant dès le départ que vous en seriez exclu ?!

— Le devoir, madame, répondit-il. Rien de plus.

Thandie surprit le regard de Lily et eut un imperceptible

hochement de tête. Quoi de plus cucul qu'un astronaute qui jouait au héros ? Mais Lily se sentit quand même émue.

Nathan, lui, était déjà passé à l'étape suivante :

— Bon. Donc, je n'en serai pas. Mais Hammond, fit-il en prenant son fils par l'épaule. Il n'a que trente-cinq ans. Vous pourriez emmener Hammond, n'est-ce pas ?

Le visage fermé de Hammond exprima un mélange extrêmement complexe d'expressions : le soulagement d'échapper peut-être à un danger qu'il n'avait évidemment pas été capable d'envisager tout seul, et la hargne envers un père qui venait encore interférer dans sa vie.

Gordo fit une sorte de grimace.

— Ça se pourrait…

— Non, trancha Lily.

Tous les regards convergèrent vers elle. Elle se pencha en avant, le cœur battant. C'était le moment crucial de l'affaire. De sa vie entière, dans un certain sens, depuis Barcelone.

— Non, Hammond. Pas vous. Mais Grace. Envoyez Grace, Nathan ; c'est elle que vous devez sauver.

Nathan comprit dans la seconde de quoi il était question :

— D'accord. Et comme ça, vous aurez tenu la promesse que vous aviez faite à Helen, il y a je ne sais combien de temps. Avec vous, les gars, on en revient toujours là, à ces années et à ces putains de caves, hein ? On en revient toujours là.

— Vous nous connaissez mieux que personne, répondit Lily avec un haussement d'épaules.

— D'accord. Mais pourquoi devrais-je faire ça ? Pourquoi devrais-je virer mon propre fils de ce havre de sécurité, quel qu'il puisse être, et la mettre à la place ?

— Parce qu'elle porte l'enfant de Hammond, fit-elle en indiquant le ventre de Grace. Vos gènes sont là-dedans, Nathan.

Thandie se tourna vers Gordo et prit le relais :

— En réalité, elle fait une bien meilleure candidate que Hammond, selon les critères de Nemrod. Elle n'est pas universitaire, mais elle a fait preuve de dons pour la survie que Hammond n'a jamais démontrés, franchement. Et avec une femme enceinte, vous en avez deux pour le prix d'un, deux jeux de gènes – deux fois plus de diversité génétique. Elle sera plus facile à vendre à vos décideurs.

Grace avait l'air extraordinairement choquée.

— C'est toi qui as magouillé ça depuis le début ! lança-t-elle à Lily en mettant sa main sur son ventre. Tu as manigancé ma relation avec Hammond, tu as même programmé ma grossesse pour me faire embarquer à bord de cette Arche ! Tu complotes ça depuis des années !

— Et moi ? lança Hammond. Pourquoi devrais-je laisser faire ça ?

Si j'insiste, papa, tu me feras avoir cette place. Je sais que tu le feras. Pourquoi devrais-je l'aider, elle, alors que je ne serais même pas sûr de survivre ?

— Au moins, on se souviendra de vous, répondit Gordon Alonzo.

Un ange passa.

Lily sentit que la décision faisait son chemin dans les têtes. Elle éprouva un immense soulagement. Je l'ai fait, Helen. J'ai tenu la promesse que je t'avais faite il y a si longtemps. J'ai réussi.

— Bon, il faut que j'y aille, dit Gordo en se levant. Je vais avoir beaucoup de points à aborder avec mes supérieurs si – *si* je peux mettre ça en branle.

— Je sais que tu ne nous diras rien de la nature du projet, intervint Thandie. Mais pourquoi Nemrod, Gordo ? Pourquoi ce nom ?

Droit comme un i, il baissa les yeux sur elle.

— J'en déduis que tu as séché le catéchisme, quand tu étais petite. La Genèse, 10, versets 8 à 10 : « Cush engendra aussi Nemrod ; c'est lui qui commença à être puissant sur la terre… Il régna d'abord sur Babel, Erec, Accad et…»

— Babel ?

— Ce n'était que quelques générations après le Déluge de Noé. Chapitre 11, verset 4 : « Ils dirent encore : Allons ! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel. »

— Mais Dieu les a frappés, quand ils ont construit la tour !

— Oui, mais pourquoi ? Même chapitre, verset 6 : « Et maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. » Voilà ce que Dieu disait de l'humanité. Il nous craignait, et c'est pour ça qu'il nous a frappés. Nous avons inscrit ce verset sur de grandes banderoles pour motiver les ouvriers. « Rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. »

— Waouh, dit Thandie. Vous défiez Dieu ?

— Et pourquoi pas, au nom du diable !

Le radio-téléphone de Nathan sonna. Puis celui de Lily, et celui de Hammond.

C'était Piers, qui les appelait de la Troisième Arche. Le vaisseau était attaqué.

91

Gordo et Thandie firent venir un hélicoptère pour les ramener de toute urgence vers le rivage. En se posant à Cripple Creek, l'appareil fit se volatiliser quelques-uns des abris précaires entassés les uns sur les autres. Mais la population n'eut pas l'air de trop s'en formaliser. Le voisinage du NORAD devait être l'un des rares endroits de la planète où les hélicoptères étaient encore courants.

Ils montèrent précipitamment à bord. Sauf Grace, qui resta sur place, avec Gordon Alonzo, en vue de son intégration au Projet Nemrod, ou Première Arche, quoi que ça puisse être. Lily savait que c'était fini, elle ne la reverrait jamais. Grace pleurait. Elles n'eurent guère le temps de se dire au revoir. De toute façon, le bruit de l'hélicoptère couvrit leurs paroles.

Lily articula :

— Pardon.

Puis Thandie la poussa dans l'hélico tandis que Gordon Alonzo retenait Grace, et le sol plongea en dessous d'eux, réduisant à un point le visage de la jeune femme levé vers eux.

Ensuite, le trajet retint toute l'attention de Lily. Elle ne savait même plus quand elle avait volé pour la dernière fois.

Les odeurs de cuir, de toile et d'huile, les vibrations du rotor lui rappelaient tout un flot de souvenirs.

D'en haut, Lily vit que la Troisième Arche donnait de la gîte. Un panache de fumée montait de la salle des machines, une flaque de pétrole s'étalait à la surface de l'océan. La passerelle était dévastée, le pont sportif était la proie des flammes. Des boudins de caoutchouc orange se balançaient aux bossoirs : on mettait les canots de sauvetage à l'eau.

Les radeaux et les embarcations improvisées fondaient sur le bâtiment comme des requins autour d'une baleine blessée. Et il en venait toujours.

— On dirait que le bateau a été torpillé, fit Nathan. Pourquoi votre putain de sous-marin n'a rien fait ?

— Il fait quelque chose, là, tout de suite, répondit Thandie en tendant le doigt. À défaut d'autre chose, le *New Jersey* va sauver votre réserve de graines.

— Vous pouvez compter sur nous, monsieur, intervint un sous-officier. Nous sauverons autant de vos hommes que possible.

Alors que l'hélico descendait, Lily vit les premiers pillards s'attaquer à l'équipage sur les échelles de corde et le pont-promenade. Elle pensa à Piers, à Kristie, à Manco, et à tous ceux qui comptaient pour elle à bord, le seul monde qu'elle connaissait depuis des années. Et moi ? se demanda-t-elle. Où vais-je vivre maintenant ? Dans une cabane en tôle ondulée accrochée au flanc d'une montagne ? Sur un radeau ?

— Bordel, vous allez enfin vous poser ?!

Nathan se tenait dans l'ouverture de la portière, un pistolet à la main.

CINQUIÈME PARTIE

2041-2052

Élévation moyenne de la mer
par rapport au niveau de référence de 2010 :
1 800 à 8 800 mètres

92

Août 2041

Nathan et Hammond sortirent eux-mêmes Piers de l'épave de l'Arche. Il était inerte dans leurs bras, grand, frêle, ses longues jambes repliées comme les pattes d'une sauterelle. Ses poignets osseux dépassaient de ses manches. Le père et le fils se frayèrent tant bien que mal un chemin parmi un archipel de barques et de radeaux – les canots gonflables de l'Arche, d'autres improvisés avec des débris d'épave. Les embarcations surchargées montaient au gré des flots, s'enfonçaient sous leurs pieds, tandis qu'ils passaient de l'une à l'autre, et c'était un miracle qu'ils ne se retrouvent pas à l'eau, avec l'homme qu'ils transportaient. Mais ils continuaient d'avancer.

Lily, Kristie et Manco avaient un canot de sauvetage pour eux seuls ; rafistolé de partout, il flottait néanmoins. Kristie et Manco étaient recroquevillés à l'ombre d'un auvent improvisé avec une couverture. Kristie avait posé à ses pieds son sac à dos rose tout usé, qui la suivait encore et toujours à chaque étape de sa vie. Manco, dix ans, ouvrait de grands yeux. Il était vêtu en tout et pour tout d'un caleçon de bain, d'un gros gilet de sauvetage et de la précieuse casquette de base-ball rouge du *New Jersey*. Kristie le serrait contre elle, et quand les détonations des armes à feu ou les cris devenaient trop assourdissants, elle lui bouchait les oreilles avec ses mains et l'écrasait contre sa poitrine.

Les Lammockson atteignirent le canot de Lily. Ils déposèrent doucement Piers dans l'eau saumâtre du fond.

— On l'a retrouvé sur le pont-promenade, dit Nathan, haletant et ruisselant de sueur. Il était K-O. On lui a enfilé son gilet et nous voilà.

Hammond se tenait debout, se massant le bras, le visage grimaçant comme s'il avait été lui-même blessé. De temps en temps, il regardait vers le rivage, à l'endroit où ils avaient laissé Grace et son futur rejeton.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, répondit Lily.

Elle lança à Nathan une bouteille d'eau de la petite réserve de secours du radeau. Il en avala une grande goulée, s'en versa un peu sur la tête et la tendit à Hammond. Lily tiqua en voyant ce gâchis, mais ce n'était pas le moment de la ramener.

Elle baissa les yeux sur Piers. Il était allongé dans l'eau saumâtre,

et il n'y avait pas d'autre endroit où le mettre. Elle se pencha en avant, lui souleva la tête et l'appuya sur ses genoux.

Kristie observait le visage pâle, inerte, de Piers.

— Il vaudrait peut-être mieux éviter de le bouger.

— Regardez sous son gilet de sauvetage, bougonna Hammond.

Lily se pencha, défit la fermeture à glissière du gilet de Piers et révéla un affreux spectacle : un magma de lambeaux de combinaison et de chairs déchiquetées dans une mare de sang collant.

— Oh, mon Dieu !

— Je pense qu'il a pris une balle dans le dos, reprit Hammond, très clinique. Pour moi, c'est plutôt une blessure de sortie.

— Il aura cherché la bagarre, dit Nathan. Je savais que ça finirait comme ça.

— Il n'y a pas de médecin ? Porter, ou le docteur Schmidt ? Personne dans le coin ?

— Aucune idée, répondit Nathan. Et je ne vois pas comment on pourrait le savoir maintenant. Désolé, mon petit, il va falloir vous débrouiller par vos propres moyens.

Soudain, il donna l'impression de se dégonfler comme une baudruche.

— Oh, bon Dieu !

Il se replia sur lui-même, s'assit sur le gros boudin gonflable du canot et s'essuya le front avec le dos de la main.

— Il faut qu'on y retourne, il y a encore des gens qui essaient de quitter l'épave. Mais je suis crevé. Laisse-moi juste une minute, mon fils.

Hammond haussa les épaules. Dans l'ombre de Nathan, comme toujours. Incapable d'aller où que ce soit sans son père.

Lily jeta un coup d'œil à sa nièce.

— Kris, il y a une trousse de secours dans le radeau. Regarde, la fermeture à glissière, derrière toi. Tu peux me la passer ?

Kristie resta figée une longue seconde, son gamin serré sur son cœur. Puis elle se tortilla pour attraper la trousse.

— Ne gâche pas le contenu. Nous ne savons pas combien de temps nous devrons tenir avec ce qu'il y a dedans.

Elle avait raison. L'Arche était mourante, son équipage avait peu de chance d'être autorisé à entrer au Colorado. Même appuyés par le *New Jersey,* ils n'avaient plus nulle part où aller, aucun endroit où toucher terre. Que ce radeau. Lily écarta cette pensée. De toute façon, elle n'avait pas le choix.

Kristie lui tendit la trousse. Lily l'ouvrit.

— Non.

Il y eut un contact sur son poignet, froid et humide. C'était Piers. Les yeux ouverts, il la regardait, le visage à l'envers pour elle, la

bouche tordue par la douleur. Comme un cadavre revenu à la vie.

— Piers…

— Kristie a raison.

Sa voix était un gargouillis indistinct, et le seul fait de respirer semblait être une torture pour lui.

— Tu le sais. Moi aussi. Enfin, j'ai soixante-cinq ans.

— Moi aussi, répondit Lily en déroulant un bandage.

— Réfléchis un peu, Lily. Et puis c'est un ordre.

Elle s'obligea à rire.

— Je n'ai pas obéi à un ordre de toi depuis Barcelone.

— S'il te plaît. Pour moi.

Elle hésita. Puis elle poussa la boîte vers Nathan, avec un hochement de tête. Subrepticement, hors de la vue de Piers, Nathan prépara une seringue de morphine.

— Et le bateau ? L'équipage ? demanda Piers.

— Nous l'avons perdu.

Lily leva les yeux. L'océan était jonché de bateaux orange : les canots de sauvetage de l'Arche. Les embarcations déglinguées de leurs assaillants se déplaçaient dans la mêlée comme des ailerons de requin, et de petits combats se déroulaient un peu partout. Mais l'un après l'autre, les attaquants se retiraient, et les survivants de l'Arche tiraient sur des cordages de plastique pour se rapprocher les uns des autres. Quant à l'Arche proprement dite, elle sombrait dans une mare de pétrole gargouillante.

— Je pense que nous avons réussi à faire sortir la majeure partie des gens, dit-elle à Piers. Mais nous n'avons pas les moyens de les compter tout de suite.

Nathan enfonça la seringue dans la cuisse de Piers, à travers le tissu de sa combinaison. Piers n'eut pas l'air de le sentir. Entre ses dents, Nathan dit :

— On les comptera plus tard, quand les connards qui ont fait ça auront eu ce qu'ils voulaient et déguerpi. Ils peuvent être fiers d'eux. Ils ont envoyé un putain de bateau par le fond, avec un réacteur nucléaire et tout ce qu'il y avait à bord. Quel gâchis, un bateau qui aurait pu durer des dizaines d'années encore, tout ça pour des bouts de bois et de ferraille qui permettront de bricoler quelques petits radeaux merdiques de plus…

— Les Américains, dit Piers, tout bas. Le sous-marin. Ils n'ont rien pu faire ?

— Ils n'ont pas voulu, répondit Lily. Thandie Jones a parlé au capitaine.

— Ils ne prennent pas part aux combats, dit Nathan. C'est comme ça qu'on réussit à survivre pendant des années en mer. À mener une vie de con, oui ! Bravo, la marine américaine ! J'ai toujours su que le

jour viendrait où nous perdrions l'Arche. Le moment d'amorcer la phase suivante est venu, c'est tout.

— Quelle phase suivante ? demanda Kristie.

Nathan engloba dans un grand geste la mer couverte de débris.

— Les radeaux, voilà quelle phase. La survie sur la mer. Les matériaux nécessaires nous attendent, ici même, fit-il en indiquant l'Arche. Nous avons fait en sorte que ce truc en sorte et reste à la surface si nous perdions subitement le bateau. Je parle des algues. Le varech génétiquement modifié par les gars de nos labos. À partir duquel on extrait l'acide alginique – l'algin. On en fait des émulsions, des fibres… Le matériau constitutif de radeaux qui pousseront à partir de la mer. Il n'y a qu'à le laisser flotter. Vous allez voir.

Il se leva et le radeau oscilla doucement.

— En attendant, il faut qu'on y retourne. Allez, mon fils, viens.

Il se leva et repartit, en passant d'un radeau à l'autre, vers le centre des embarcations éparpillées, le cimetière de son Arche. Hammond le suivit à regret, en faisant la grimace à cause de la blessure qu'il avait à l'épaule.

— Ils ont pris toute notre eau, dit Kristie. Il n'y en a plus une goutte à bord de ce satané rafiot.

— On en retrouvera, affirma Lily, qui n'en était pas si sûre. Il va peut-être pleuvoir.

— Pas de pluie aujourd'hui, murmura Piers.

Il avait les yeux écarquillés, les pupilles dilatées, et il regardait fixement le ciel.

— Tu te souviens comme il pleuvait quand on est sortis de la crypte, sous cette cathédrale, comme il pleuvait à Londres…

— Je me souviens.

Kristie prit la trousse médicale, la referma, la rangea et tira la fermeture à glissière. Piers la regarda, inclina la tête. Il réussit à soulever le bras, le tendit vers elle.

— Allez, Kris, murmura Lily. Prends-lui la main, juste un instant.

Mais Kristie se contenta de détourner le visage de son enfant de l'homme qui était en train de mourir.

Piers se cramponna jusqu'à la fin de la journée, jusque dans la nuit.

À la tombée du jour, Manco se plaignit de la soif et de la faim, mais il finit par s'endormir. Kristie le garda à l'abri de l'auvent, et bientôt il fit trop noir pour que Lily les distingue l'un de l'autre.

Nathan ne revint pas. Lily resta assise sur le radeau, la tête de Piers sur les genoux. Il n'y avait pas de lune, pas un nuage. Les étoiles étaient extraordinaires, enchâssées dans un ciel pratiquement lavé de toute pollution humaine. Lily avait passé des années sur un bateau, en mer, mais elle n'avait jamais vu les étoiles comme ça. Sur l'Arche, il y

avait toujours une lumière à proximité pour vous éblouir.

Autour du radeau, c'était le silence, uniquement troublé par le clapotis des vagues, des murmures de voix, quelqu'un qui pleurait, très loin. C'était une nuit pour se reposer, une nuit dont beaucoup devaient vouloir qu'elle ne finisse jamais, parce que, le lendemain, un nouveau combat commencerait. Pour le moment, c'était le calme.

Piers se réveilla encore une fois.

— Tu l'as ?

— Quoi donc, Piers ?

— Pour mon visage. Tu sais bien. Au cas où ils reviendraient.

Il essaya de changer de position. Leva faiblement les mains.

— Elle a dû tomber.

— Ta serviette ?

— Tu l'as ?

Kristie avait autour du cou un foulard qui lui servait à se protéger du soleil. Elle l'enleva, le passa à Lily. Qui le défroissa et le posa sur le visage de Piers. Il soupira et ne bougea plus.

93

Septembre 2043

Et puis Kristie mourut.

Ça devait être quelque chose qu'elle avait mangé, un fruit de mer qui n'était pas aussi familier qu'il en avait l'air. C'était une cause fréquente de décès, sur les radeaux. Elle avait trente-huit ans. Elle avait survécu deux ans au naufrage de l'Arche.

Manco, orphelin à douze ans, était inconsolable.

Lily regarda dans le petit sac à dos rose de gamine que Kristie traînait depuis Londres. Il contenait quelques pauvres petits objets en plastique, son ordi nomade, son vieux nounours. Lily décida de garder l'ordi. Elle proposa à Manco de prendre le nounours, mais c'était trop bébé pour lui. Il préféra un collier de perles d'ambre, qu'il s'enroula autour du poignet.

Kristie et sa tante n'avaient jamais fait la paix, même pas vers la fin. Kristie n'avait pas encaissé que Lily ait obtenu une place sur la Première Arche – quoi que ça puisse être – non pour Manco, sa chair et son sang, mais pour Grace, ce vestige de l'époque où elle était otage. Lily avait eu beau protester que Manco n'aurait probablement pas été pris, de toute façon, et que Nathan ne l'aurait sûrement pas soutenu, rien n'y avait fait. Lily n'avait pas essayé : ça suffisait pour constituer une trahison aux yeux de Kristie.

D'une façon ou d'une autre, la captivité de Lily s'était dressée entre elles pendant la majeure partie de la vie de Kristie, et les avait poursuivies jusqu'à la mort.

Cette nuit-là, pendant que Manco dormait, Lily jeta un coup d'œil à l'ordi nomade de Kristie.

Il n'avait pas de liaison satellite ou radio, mais il disposait d'une fonction agenda et d'une vaste base de données que Kristie appelait son scrapbook. Lily se rappela qu'elle l'avait commencé à la table de la salle à manger de sa mère, à Fulham, par une observation d'un vieil homme qui ne pouvait pas se rendre à un match de foot à cause des inondations de Peterborough. Cet extrait y figurait encore. Lily parcourut d'autres articles. Ils étaient judicieusement choisis, et rédigés avec une grâce spontanée. En des temps plus cléments, Kristie aurait pu écrire, peut-être faire du journalisme. Ces dernières années,

depuis la disparition de l'Arche et leur installation sur les radeaux, Kristie n'avait pratiquement plus eu accès aux réseaux d'informations globaux, en dehors des bribes qu'elle saisissait sur les radios à manivelle de Nathan. Paradoxalement, le monde s'était élargi pour elle alors que les communautés de radeaux qui erraient sur les océans du monde se rapprochaient et échangeaient des nouvelles, qu'elle avait enregistrées sur son ordi nomade.

Par curiosité, Lily ouvrit le tout dernier document. Une info saisie quelques semaines plus tôt. Une femme avait raconté à Kristie un événement survenu quelques mois à peine après que Lily eut déposé Grace dans le Colorado. Cette femme appartenait à une communauté de radeaux qui dérivait dans l'océan à l'est des Rocheuses. Une nuit, alors qu'elle tressait les cheveux de sa fille aînée, une lumière avait projeté une ombre sur le radeau, devant elle. Elle avait d'abord pensé que quelque chose brûlait. Elle s'était retournée pour voir ce que c'était et elle avait vu un point lumineux qui montait dans le ciel, à l'ouest, entraînant une colonne de fumée illuminée par la flamme qui la provoquait. Le tracé s'était incurvé en montant, dessinant une courbe impeccable dans le ciel. Et puis elle avait entendu le bruit, un grondement sourd, comme un orage dans le lointain. La tête d'épingle lumineuse s'était éloignée dans le ciel.

Grace, pensa aussitôt Lily. Grace. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Elle passa rapidement en revue la base de données. Ce n'était qu'une rumeur que Kristie avait recueillie d'une passagère d'un autre radeau, qui la tenait de quelqu'un d'autre à son tour qui… Et ainsi de suite. C'était invérifiable. La source n'avait même pas de nom. Lily ne saurait jamais si c'était vrai. Elle lut et relut l'article dans l'espoir d'en tirer des informations qui lui auraient échappé, jusqu'à ce que Manco l'appelle dans son sommeil.

Plus tard, par curiosité, elle regarda l'avant-dernière entrée. C'était une info entendue à la radio sur ce qui restait de l'Amérique. On pensait que la race chevaline était éteinte.

Le lendemain matin, Lily prépara le corps de Kristie comme elle put. Elle fourra son nounours dans son sac à dos, qu'elle lui passa au cou. Ensuite, elle se fit aider pour l'emmener au bord du radeau. C'était maintenant une grosse embarcation de près de cent mètres de longueur, un village flottant construit sur un substrat d'algin obtenu à partir des algues génétiquement modifiées de Nathan. Kristie fut confiée à la mer, nue en dehors de son sac à dos ; ils n'avaient pas les moyens de se priver de ses vêtements. Cela donna malgré tout lieu à controverse avec certains passagers du radeau, un groupe de jeunes qui étaient contre les enterrements en mer. Sans aller jusqu'au

cannibalisme, ils estimaient que le corps de Kristie représentait une ressource trop valable pour qu'on s'en débarrasse. Lily leur demanda de faire une exception, et en tant qu'« ancienne » de l'Arche on accéda à sa requête.

Elle ne pouvait même pas lester le corps. Elle n'avait rien pour ça. La tombe de Kristie serait la dent acérée de l'océan.

Et c'est ainsi que Lily et Manco se retrouvèrent seuls, tous les deux. Deux étrangers, issus de deux mondes différents, qui passaient beaucoup de temps à se chamailler et à pleurer.

94

Mars 2044

Quand l'éclipse de Lune entra dans sa phase de totalité, quand l'ombre de la Terre eut entièrement couvert son disque qui devint d'un rouge sang fascinant, un hoquet étouffé parcourut la communauté des radeaux, un murmure général de crainte respectueuse, des voix d'enfants qui disaient : « Regarde ! » dans toute une variété de langues. Dans cette lumière orange, le visage levé de Manco brillait comme une pièce de monnaie. Et dans le ciel privé de la lumière de la Lune, une moisson d'étoiles apparut, dominée par Jupiter, la reine des planètes.

Lily essaya d'imaginer la vision que devait offrir, depuis la Lune, l'océan palpitant de la Terre baigné par la lueur sanglante de l'éclipse, ininterrompu d'un pôle à l'autre, seulement ponctué par les derniers sommets montagneux épars et par un saupoudrage de radeaux, de bateaux, d'îles de détritus, et de tous ces gens, le visage levé pour regarder le ciel. Lily se serait bien abandonnée à cette contemplation, comme eux. Mais elle avait du pain sur la planche, des connaissances à faire entrer dans la tête du gamin de treize ans qu'était Manco.

Elle s'installa plus confortablement à côté de lui, sur le bout de bâche en plastique récupéré de l'Arche qu'ils avaient étendu sur le sol d'algin collant.

— Tu vois, Manco, ce qui est important, c'est de bien remarquer le moment où l'ombre de la Terre masque le disque lunaire, c'est-à-dire tout le temps où la Lune entre dans le cône d'ombre et en sort. On peut chronométrer ces moments avec précision, à la seconde près, et en garder une trace, comme ça…

À l'appui de ses paroles, elle nota quelque chose sur l'ordi nomade de Kristie.

— La lumière est drôle, dit-il. Ça ne ressemble plus du tout à la Lune.

— Non. C'est parce que ce n'est pas sa lumière normale. Quand la Lune brille, c'est parce qu'elle est éclairée par le Soleil. Pendant une éclipse, la Lune réfléchit la lumière qui lui parvient par les côtés de la Terre. Tu comprends, elle traverse l'atmosphère terrestre, ce qui la rend rouge, comme tous les levers et les couchers de soleil du monde. C'est comme si la lumière du Soleil couchant tombait tout à coup sur

la Lune…

Sauf que ça n'intéressait pas Manco.

La voix lui manqua. Elle avait soif. Bon Dieu ! Elle avait soixante-six ans, elle vivait sur un radeau depuis trois ans, et il y avait déjà plusieurs jours que les seaux en plastique étaient vides. Elle avait la gorge sèche. On pouvait toujours obtenir un peu d'humidité grâce aux poissons, en aspirant leurs globes oculaires et leur moelle épinière ; ça ne posait apparemment pas de problème aux enfants comme Manco, mais ça mettait Lily mal à l'aise, et lui laissait un arrière-goût salé, huileux, qui était presque pire que la soif elle-même.

Elle essaya de se concentrer.

Elle s'efforçait de faire entrer dans le jeune crâne de Manco la méthode qu'elle avait imaginée pour calculer la longitude.

C'est qu'il était essentiel de mesurer le temps avec précision. Quand toutes les montres et les pendules auraient cessé de marcher, trouver le moyen de calculer la longitude serait un défi. Or elle avait gardé de son passage sur le *New Jersey* un almanach astronomique qui indiquait toutes les éclipses lunaires visibles du méridien de Greenwich jusqu'en 2100. Une éclipse lunaire était un événement visible sur une face entière de la planète. Il suffisait de garder trace de la date – elle savait, grâce à l'ordi nomade de Kristie, qu'on était le 13 mars 2044 –, de repérer le moment de l'éclipse puis de consulter l'almanach pour connaître l'heure du méridien de Greenwich à ce moment précis. À partir de là, on n'avait plus qu'à regarder la position des étoiles au-dessus de soi et à la comparer à celle que l'almanach indiquait à cette heure-là, dans le ciel de Londres, pour savoir à quelle distance on s'en trouvait…

Lily elle-même trouvait ça horriblement compliqué.

— Je ne vois pas à quoi ça peut bien servir, disait Manco. La longitude, d'accord, la distance à laquelle on est de l'équateur…

— La latitude, rectifia-t-elle doucement. Ça, c'est la latitude. La longitude, c'est…

— La latitude, c'est facile. Ça dépend juste de la hauteur de ça, fit-il en indiquant l'étoile polaire. Et la latitude, c'est important.

Très vrai. Mieux valait rester près de l'équateur, où les grands cyclones étaient rares, mais on pouvait parfois s'aventurer un peu vers le nord ou vers le sud, parce que, après le passage des orages, quand l'eau avait été brassée, la pêche était meilleure.

— Mais la longitude, on s'en fout ! Qu'est-ce que ça peut faire ? C'est partout pareil. Qu'on aille à l'est ou à l'ouest, il n'y a que de l'eau. Je veux dire, où est-ce qu'on est, là ?

— À soixante-quinze degrés de longitude est, à peu près. Quelque part dans l'océan Indien.

— Et alors ? Quelle importance ? Ça veut dire quoi, Indien, d'abord ?

— D'Inde. Ça vient de l'Inde. Et c'est important parce que…

— Je peux aller voir Ana ? Je voudrais lui parler de l'éclipse, de la latitude et de tous ces trucs.

— La longitude.

— Si tu le dis.

Il s'éloigna d'une démarche gracieuse, dans son short effrangé, les pieds nus sur le sol du radeau, indifférent au merveilleux substrat de Nathan, ce miracle quotidien qui s'entretenait de lui-même, que tout le monde considérait comme allant de soi, auquel les jeunes ne comprenaient rien et qu'ils ne remarquaient même plus.

Arrivé au bord, Manco se glissa dans l'eau et s'éloigna à la nage dans le clair de lune.

Elle entendit Nathan tousser bien avant qu'il sorte des ténèbres.

Il s'approcha en claudiquant. Depuis quelques années, il avait de l'arthrite, ce qu'il mettait sur le compte de l'humidité.

— Alors, où est passé Manco ? Je croyais que c'était l'heure de sa leçon.

Lily tapota un tas de couvertures, lui faisant signe de s'asseoir dessus. Ce qu'il fit, péniblement.

— Bah, Nathan, vous savez comment sont ces enfants. Ils ne tiennent pas en place. Enfin, Ana n'est pas une méchante fille. Vous connaissez ses parents ? Des Russes, qui ont fui à l'ouest, aux États-Unis, quand leur pays a été submergé. Une histoire pénible. Ana ne se souvient de rien, évidemment.

— Ce que je crois, c'est que ces gamins ne pensent qu'à nager et à baiser toute la journée. Il y en a qui attrapent les poissons avec leurs dents, vous savez. Un sacré spectacle.

— Possible, oui…

— Il faut les é-du-quer ! scanda-t-il en tapant par terre avec sa main. On ne peut pas laisser ces putains de gamins se changer en phoques. Il faut qu'ils apprennent la longitude. Il faut qu'ils apprennent à lire, à écrire et à compter. Il faut qu'ils apprennent à vivre sur une putain de boule dans le ciel. Parce que sans ça, en l'espace d'une génération, ils n'utiliseront plus vos éclipses de Lune pour calculer la longitude. Ils trembleront de peur sous l'œil de Dieu.

— Je sais, je sais…

— Ce satané gamin, Manco, est plus difficile depuis la mort de sa mère. On aura beau dire, et elle avait sûrement bien des griefs contre moi, mais c'était une bonne mère, cette Kristie, une mère à poigne.

— C'est ça, et moi, je suis infoutue de m'en sortir, hein ? fit Lily, montant sur ses grands chevaux. Bon sang, Nathan, je vais sur mes

soixante-dix ans. Si je pouvais faire revenir sa mère, je le ferais tout de suite. Et vous n'avez pas de leçons à me donner, vu la façon dont vous vous en êtes tiré avec Hammond…

À la première occasion, après le naufrage de l'Arche, Hammond avait réquisitionné deux canots de sauvetage et mis cap au sud, dans l'espoir, disait-il, de retrouver un point de chute dans les Andes. Son père ne voulait pas le laisser partir et leur séparation avait tourné au pugilat.

La sortie de Lily sembla glisser sur Nathan. Il se pencha vers elle et lui dit dans un murmure, bien qu'il n'y ait personne pour surprendre leur conversation :

— À propos de Hammond, j'ai eu un message de lui, aujourd'hui.

Ils restaient en contact grâce à la radio à manivelle et à capteur solaire.

— Il a des nouvelles de la Tache, poursuivit Nathan.

La Tache était un système d'hyper-ouragan apparemment permanent qui oscillait autour des tropiques de la Terre, alimenté par le réchauffement de l'air, et qu'aucune élévation de terrain n'empêchait plus d'aller et venir. On l'appelait la Tache parce qu'on pensait que c'était à ça que le phénomène aurait ressemblé de l'espace s'il y avait encore eu des satellites opérationnels – une tempête permanente sur Terre, comme la Grande Tache Rouge de Jupiter. Nathan afficha des coordonnées. Il était intéressant de connaître la position de la Tache et des tempêtes qui l'accompagnaient ; ça permettait d'éviter d'être détruit tout en profitant des eaux brassées, riches en nutriments, qu'elles abandonnaient dans leur sillage.

— Et puis, dit Nathan, il a eu un message d'Alma. Ou plutôt, il n'en a pas eu.

Alma, dans le Colorado. La plus haute ville des États-Unis.

— Alors quoi ?

— Glou, glou, glou, répondit Nathan.

— Oh mon Dieu…

Lily essaya de se rappeler à quoi les petites villes américaines ressemblaient – le centre-ville, les centres commerciaux de la périphérie, les écoles, les stations d'essence, les banlieues. Disparu, tout ça, anéanti, plus radicalement que tous les empires évanouis du passé.

La litanie des disparitions n'en finissait pas. Ça devenait de plus en plus irréel. La mer était tellement haute, maintenant, que même les villes perchées sur les hauteurs des Andes avaient été submergées : Bogota, Quito, La Paz. Avant cela, c'était l'Australie qui avait disparu. Ç'avait été le premier continent englouti en totalité. Lily avait marqué le jour où elle avait calculé que les mers s'étaient refermées sur le mont Kosciuszko, dans la Nouvelle-Galles du Sud, deux mille deux

cent vingt-huit mètres d'altitude, le point le plus haut du continent insulaire. Elle avait doucement fredonné « Waltzing Matilda », l'hymne australien, en manière d'adieu…

Elle n'écoutait plus Nathan. Voilà qu'elle s'abîmait dans la rêverie. Elle essaya de reprendre le fil.

Nathan, se balançant doucement, continuait à pérorer comme il l'avait toujours fait, exposant de nouvelles visions de l'avenir :

— … devons veiller à l'éducation de ces gamins. Ce sont les héritiers de quarante mille ans de culture. Dans le temps, les êtres humains vivaient au milieu du monde qu'ils avaient créé, les bâtiments, les livres, les machines, et cet environnement les formait. Tout ça a disparu, maintenant, anéanti, à part ce que nous avons là-dedans.

Il se tapota la tempe, tout doucement, ménageant son poignet arthritique.

— Ce n'est pas seulement un déluge. C'est une gigantesque amnésie collective. Enfin, on n'y peut rien. Il faudrait qu'ils apprennent. Mais ils n'apprennent rien. Ils n'écoutent pas. Ils ne veulent pas suivre les programmes prévus pour eux…

Lily avait déjà entendu ces arguments, et pas seulement de la bouche de Nathan. Les gens se plaignaient que les gamins n'écoutaient pas les prêcheurs itinérants, les imams et les rabbins qui parcouraient les communautés de radeaux. Si les gamins rejetaient la vision de Nathan selon laquelle tout était possible dans le monde, ils cherchaient apparemment leurs propres dieux, quelque part dans l'immense océan qui était leur monde.

— De toute façon, marmonna Nathan, le déluge n'est que l'une des convulsions climatiques d'une longue liste. Il y a cinq millions d'années, une ère glaciaire a fait disparaître la forêt en Afrique. Nos ancêtres se sont divisés et ont commencé à évoluer pour s'adapter à des paysages à ciel ouvert. Les chimpanzés sont restés dans les fragments subsistants de forêt, et vous savez quoi ? ils étaient toujours là quand cette putain d'eau est montée pour les engloutir. La Terre qui nous a engendrés nous a façonnés avec son rude amour. Cette ère aqueuse d'aujourd'hui, l'hydrocène, n'est qu'un nouveau façonnage à la dure, et nous y survivrons, plus intelligents et plus forts que jamais. Nous sommes les enfants de l'hydrocène. Tiens, ça me plaît, ça…

Il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un pour noter cette déclaration.

— Foutus chimpanzés ! Ces gamins, je veux dire. Nager, c'est tout ce qu'ils savent faire…

Il ferma les yeux comme s'il s'endormait en parlant, tout en continuant à se balancer légèrement. Il faisait bien ses soixante-treize ans, tout à coup.

— Nathan, vous devriez peut-être vous allonger…

— Nager, c'est tout ce qu'ils savent faire…

Une lumière flamboya dans le ciel. Lily leva les yeux, pensant que c'était la fin de l'éclipse, que le soleil éclairait à nouveau, sans obstacle, la face de la lune. Mais le disque lunaire, toujours complètement éclipsé, était aussi rond et brun que précédemment.

Jupiter. Jupiter s'embrasait. Une tête d'épingle lumineuse, comme toujours, mais beaucoup plus vive. Suffisamment pour projeter des ombres incroyablement nettes sur les algues luisantes du substrat du radeau. Et puis la lumière diminua, comme si elle reculait dans le lointain. Et Jupiter retrouva sa luminosité habituelle.

L'Arche, pensa-t-elle aussitôt. Grace. Qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ?

Et puis une mince faucille blanche apparut sur le bord de la lune, et le soleil éclaboussa les cratères lunaires. Aveuglée, Lily perdit Jupiter de vue. Elle ne saurait jamais.

— Je vous ai amenés ici, hein ? Je vous ai gardés en vie.

— Oui, Nathan.

Elle lui passa une couverture autour des épaules sans qu'il cesse de se balancer et de débiter sa litanie sur révolution, la destinée et les enfants, un vieil homme arthritique plié en deux par la douleur.

— Oui, vous avez réussi.

Et si c'était la Première Arche ? se dit-elle. L'équipage avait peut-être *calculé* cet étrange départ en sachant que la plupart des yeux, de ce côté de la Terre plongé dans la nuit, seraient levés vers le ciel, vers le spectacle offert par l'éclipse. Un sacré timing, se dit-elle. Un sacré exploit. Et une sacrée façon de dire adieu.

— Je vous ai maintenus en vie. Il faut que nous nous adaptions. Les chimp… les enfants, je veux dire, il faut qu'ils apprennent…

95

Août 2048

Gary Boyle vint voir Lily, sur son radeau qui tournait lentement sur lui-même. Elle alla jusqu'au bord pour regarder approcher leur barque.

Gary ramait avec un jeune homme. Ils tiraient tous les deux très fort sur leurs avirons. Ils venaient de ce qui ressemblait à un archipel d'îles basses, éparses, recouvertes de verdure, et qui étaient en réalité les sommets des Collegiate Peaks, les plus élevés des Rocheuses en dehors du Canada et de l'Alaska. Ces énormes montagnes ne dépassaient plus qu'à peine de l'eau.

Les enfants des radeaux allèrent nager autour du bateau de Gary. À les voir plonger et remonter à la surface, on eût dit des petits phoques. Ils chantaient en boucle une de leurs chansons sans queue ni tête : « Je te ris plus ma joie, tu es mon enjoie, tu es mon ti-fi, je te ris plus ma joie…»

L'un des gamins était Boris, le fils de Manco et d'Ana. Il n'avait pas encore deux ans, mais il nageait avec la même assurance que les grands. Debout au bord de l'eau, Ana tapait dans ses mains pour essayer de le faire revenir.

Gary et son compère amenèrent leur barque au bord du radeau déchiqueté et montèrent dessus avec raideur. Lily tendit la main à Gary, plus par affection que pour l'aider vraiment, et il la serra très fort contre lui.

Elle lui fit faire le tour du radeau.

— Hé, c'est quoi, ça ? Du caoutchouc ?

Le dernier legs de Nathan, l'algin couvert de limon qui constituait la base du radeau, survivait trois ans après qu'une infection pulmonaire eut fini par emporter son créateur.

— Génétiquement modifié ? Noon… ! Eh bien, je n'en reviens pas !

Ils s'assirent sous le petit abri de plastique et de toile de bâche que Lily partageait parfois avec Manco ou Boris, et plus rarement avec Ana, qui préférait rester avec sa propre famille. Lily donna à Gary de l'eau douce et du poisson séché épicé avec un peu du précieux poivre qu'elle avait réussi à acheter à une grande ferme flottante au milieu du Pacifique.

— Tu devrais voir ces fermes, Gary. Des jardins suspendus, des

fontaines d'eau douce, des turbines à vent et des capteurs solaires, au beau milieu de l'océan. Ils ont des poules dans des poulaillers boulonnés aux murs et des légumes qui poussent dans des vieux pneus de camion. Même Nathan aurait été impressionné.

Gary l'écoutait poliment. Malgré ses cinquante-six ans, Lily retrouvait chez lui certains traits du gamin qu'elle avait connu dans le temps. Il avait toujours gardé la forme, quand il était chercheur, toujours en mouvement, toujours au grand air, sur le terrain, et puis comme réfugié pendant toutes ces années. De ce point de vue, sa vie n'avait pas tellement changé. Il était relativement bien habillé. Alors que Lily portait ce qui restait de ses combinaisons AxysCorp, lavées et reprisées un nombre incalculable de fois, sa chemise et son pantalon, récemment récupérés dans une ville américaine inondée, étaient à peine passés. Mais ses cheveux grisonnants s'étaient terriblement dégarnis, et son regard exprimait une espèce de lassitude triste. Et il avait une sorte de creux sur une tempe, cicatrice d'un coup de feu ; il n'en parla pas.

Il avait passé des dizaines d'années dans les communautés des Andes, où la Ville en Marche avait enfin mis un terme à ses pérégrinations. Et puis la situation avait commencé à se dégrader là-bas aussi, et il avait décidé qu'il voulait finir chez lui, dans ce qui restait des États-Unis continentaux. C'est ainsi qu'après une odyssée océanique en solitaire il s'était retrouvé dans le Colorado.

Et voilà, il était là. Il se pencha et prit les mains de Lily entre les siennes.

— Bon sang, ce que c'est chouette de te revoir, Lily, de t'entendre parler ! C'est vraiment formidable que tu sois venue jusqu'ici, que tu aies traversé le monde.

Car c'était ce qu'elle avait fait. Les radeaux étaient manœuvrables, dans une certaine mesure, à l'aide de gouvernails et quand le vent gonflait leurs voiles. Après la mort de Nathan, Lily avait hérité de ses biens, et notamment de ses précieuses radios, grâce auxquelles elle avait pu retrouver la trace de Gary quand il était retourné en Amérique du Nord. Et quand il lui avait dit combien l'année allait être significative, elle s'était sentie obligée de venir à sa rencontre. Les autres avaient accepté de bonne grâce. Lily avait l'impression qu'ils se fichaient pas mal de savoir où ils étaient, tant que la pêche était bonne.

— Tu vis une vie beaucoup plus étrange que tout ce que j'ai vu jusque-là, dit-il. Mais qu'est-ce que vous faites, toute la journée ?

— On pêche, répondit-elle. On récupère de l'eau. On s'occupe des radeaux. On fait un peu de troc. Mais surtout, on nage et on baise.

Ce qui le fit rire.

— Enfin, en ce qui me concerne, reprit-elle, je fais pas mal de l'un

et pas du tout de l'autre. Ils ont des enfants, tu sais, de plus en plus jeunes. Manco et Ana, par exemple, n'avaient que quinze ans à la naissance du petit Boris. Les mères accouchent dans l'eau. Même Manco et Ana ne nous ressemblent déjà plus vraiment. Et la nouvelle génération, celle de Boris, n'aura aucun rapport avec nous. Rien de commun, aucun souvenir partagé. Enfin, c'est ce que je crains. Je leur raconte beaucoup d'histoires. De là où ils viennent.

Ils parlèrent de leurs autres amis, de Thandie et d'Elena, et de la communauté éparse de savants. Ils tenaient toujours des « feux de camp » sur les radios survivantes, et ils essayaient encore d'observer la vaste transformation que subissait le monde. Ils parlèrent de Nathan, qui était mort sans son fils, de Piers et de Helen, et même de John Foreshaw, qui était mort à Barcelone, et qui n'avait rien su du déluge.

Et de Grace. Gary en savait encore moins sur la Première Arche que Lily. Laquelle s'était résignée depuis longtemps à ne jamais savoir ce qu'était devenue la fille de Helen.

Ils parlèrent de l'année qui s'annonçait.

— C'est vraiment une année faite pour les amateurs de catastrophes, dit Gary. Au cours des douze prochains mois, nous allons perdre les continents par paquets. En janvier, quand le mont Elbrus, en Russie, sera submergé, l'Europe aura définitivement disparu. En mai, quand le Kilimandjaro sera englouti, ce sera le tour de l'Afrique. À ce moment-là, le continent nord-américain aura disparu, lui aussi, en dehors de quelques montagnes en Alaska. L'année prochaine, ce sera l'Amérique du Sud, avec la cordillère des Andes, et il ne restera plus rien de l'Occident…

Elle répugnait à l'admettre, mais elle ne savait pas très bien quand on serait en janvier, ni en quel mois ils étaient. On perdait facilement toute notion du temps, en mer.

— Je me demande comment nous marquerons le passage du temps, quand toutes les terres émergées auront disparu. Ce sera peut-être le plus grand événement que l'humanité aura jamais connu. J'ai entendu Manco et Ana parler de « l'année de la grande vague ».

Il se pencha en avant, intéressé.

— Quelle grande vague ?

Elle la lui décrivit : une immense onde d'eau, qui devait faire cent mètres de haut, et qui avait balayé l'océan d'un horizon à l'autre. C'était déconcertant, terrifiant. Mais les radeaux étaient en haute mer, et la vague ne s'était pas brisée sur eux. Les radeaux étaient juste passés par-dessus et redescendus en douceur de l'autre côté.

— Une vague planétaire, fit Gary en hochant la tête. La théorie des mondes océaniques avait anticipé ce genre de phénomène. Une longueur d'onde à l'échelle globale, un mouvement visqueux qui ferait constamment le tour des océans du monde sans rencontrer d'obstacle.

— Sans rien pour l'arrêter.

— C'est ça. Ça a peut-être commencé par une secousse sismique sous-marine, ou un glissement de terrain. Le poids de l'eau qui pèse sur le sol provoque encore des réactions géologiques. C'est ce qu'indiquent les relevés sismiques, mais on n'arrive pas à dire de quoi il retourne. Aucun moyen de descendre voir ce qui se passe, bien sûr.

— « Des mondes océaniques »…

— Ouais. On en avait même vu dans le ciel, à l'époque où on cherchait des planètes à l'aide de télescopes. Quand on y pense, ça ne doit pas être fréquent, les mondes comme la Terre, avec un mélange de roches et d'océans. Les mondes entièrement rocheux, comme Vénus ou Mercure, ou uniquement composés d'eau, comme Titan, doivent être beaucoup plus communs. Ou les lunes de glace, avec des océans glacés sur des centaines de kilomètres d'épaisseur entourant un noyau rocheux. Quoi qu'il en soit, on voit émerger ici, sur Terre, les caractéristiques d'un monde océanique : les vagues planétaires, les tempêtes perpétuelles, les hyper-ouragans comme la Tache, et un système de circulation océanique global beaucoup plus simple.

— Et la vie ?

— Ouais, la vie, hein ? fit-il avec un sourire. Écoute, j'ai ma théorie sur ce qui va nous arriver. Mais ne le répète pas. Thandie me tuerait si elle m'entendait.

— Oh, ça va ! Je ne travaille pas pour une revue scientifique, alors accouche !

— En réalité, il y a des précédents. À l'époque de la Pangée, il y a quelques centaines de millions d'années, quand tous les continents étaient réunis en un seul, il y avait un océan semi-global qui ressemblait beaucoup à ce qu'on voit aujourd'hui. Le déluge a vraiment dévasté le cycle biologique du carbone, le carbone que la matière végétale des plantes extrayait de l'air, sur terre et dans les mers, grâce à la photosynthèse, et qui était relâché dans l'atmosphère par la respiration des créatures vivantes et la décomposition des créatures mortes.

« Avant le déluge, le cycle du carbone était dominé par la vie terrestre et la végétation. Nous avons complètement perdu ce mécanisme essentiel basé sur terre. Et nous avons aussi pratiquement perdu un deuxième mécanisme avec l'érosion des roches de surface – le CO_2 qui était dissous dans l'eau de pluie, les pluies acides qui rongeaient les roches, tout ça. Ce n'était qu'un composant biologique sur des milliers, mais sur une très longue échelle de temps, ça finit par compter.

« Le pire, c'est que même dans les mers les mécanismes de prélèvement cessent de fonctionner. L'élévation de la température réduit l'efficacité du phytoplancton. L'augmentation de l'acidité des

océans n’arrange pas les choses non plus – le CO_2 plus l’eau, ça fait de l’acide carbonique. Sans compter que nous n’avons plus les courants polaires, froids, qui descendaient sous les eaux chaudes tropicales, entraînant l’oxygène et les nutriments vers les profondeurs. C’est pour ça que des floraisons d’algues suivent les systèmes orageux. Les brassages sont temporaires et localisés.

— On sait tout ça, dit Lily. C’est ce qui assure notre subsistance.

— Nous avons perdu l’ensemble des mécanismes de prélèvement au moment même où on constatait une injection massive, brutale, de gaz carbonique dans l’atmosphère à cause des incendies, et où les terres inondées se couvraient d’une végétation pourrissante. C’est comme si on avait fait un feu de joie avec toute la verdure de la planète. Et les choses se sont mises à changer. La Terre est un système de courants de matière et d’énergie, et de rétroaction.

— Gaia, murmura Lily.

— C’est l’idée. La plus grosse pression qui a pesé sur la Terre a toujours été le lent réchauffement du Soleil : l’énergie que le Soleil déverse sur la planète a augmenté d’un tiers environ depuis l’apparition de la vie. Maintenant, les systèmes de Gaia s’ajustent inconsciemment pour maintenir une température égale à sa surface, une température qui permet à la vie d’exister, malgré le réchauffement. Dans les premiers temps, du méthane – autre gaz de serre – a été injecté dans l’air, pour continuer à faire monter la température. À un moment donné, il y a deux millions d’années environ, le rendement du Soleil était optimal pour la vie sur Terre. Et puis il s’est mis à faire trop chaud. Gaia avait besoin de rester au frais, et pour ça, elle a principalement extrait le gaz carbonique de l’air en l’entreposant dans les roches, dans des réservoirs fossiles comme le pétrole et le charbon.

Lily hocha la tête.

— Avec la diminution du gaz à effet de serre, la chaleur est moins piégée.

— C’est ça. Mais ce mécanisme tend vers une limite. Le réservoir de CO_2 de l’atmosphère est – *était* – pratiquement vide. Gaia était déjà vieille, même avant le déluge, et le soleil chauffait trop fort.

« Nous sommes quelques-uns à penser que la glaciation était une sorte d’expérimentation d’un nouvel état stable. Si les ères glaciaires ont été rudes pour les êtres humains, du point de vue de Gaia, abandonner les latitudes élevées à la glace faisait perdre un certain pourcentage de surface utilisable mais permettait de renvoyer dans l’atmosphère une sacrée quantité de lumière solaire. Et la vie pouvait toujours foisonner dans les latitudes médianes plus fraîches – et sur les terres découvertes par l’abaissement du niveau de la mer. Sans compter que les océans sont plus féconds quand l’eau est plus fraîche ;

Gaia n'aime pas trop la chaleur. Le mécanisme avait donc bien fonctionné. Mais ça ressemblait quand même à un sursis arraché in extremis.

« Et voilà que Gaia se retrouve subitement riche en eau, très chaude, avec un niveau de gaz carbonique très élevé. Elle est de nouveau soumise à un stress important, un stress peut-être sans précédent dans son histoire.

— C'est ce que dit Thandie. Le stress…

— Eh oui. Or on sait que la Terre aime s'installer dans des états stables, où les cycles géologiques, climatiques et biologiques œuvrent ensemble. Pendant ces derniers millions d'années, elle a oscillé entre des glaciations et des ères interglaciaires chaudes. Pour moi, Gaia arrive à un nouvel état de stase, un nouveau point d'équilibre où nous observerons une élévation de la température globale et du niveau de gaz carbonique dans l'atmosphère. Toute cette chaleur va générer des orages et brasser les océans, or le brassage des nutriments est favorable à la vie, ce qui fournira un mécanisme d'attraction pour le gaz carbonique. Et donc, on obtiendra un état stable, mais avec un niveau de CO_2 plus élevé.

— Je vois. Enfin, je crois. Plus besoin de terre, en somme ?

— Non. Un nouvel équilibre stable sur une Terre aqueuse, chaude, orageuse. D'une certaine façon, on pourrait dire que c'est pour ça que les réservoirs souterrains se sont ouverts : pour libérer l'eau et provoquer ce nouvel état, les états précédents, glaciations-ères interglaciaires, étant sur le point de flancher. Tu sais pourquoi ? J'ai fait de vagues calculs, eh bien, dans cette nouvelle configuration, il se pourrait que la biomasse totale de la Terre soit plus importante qu'avant. En réalité, la planète en sortira plus saine.

— Mais il n'y aura plus de place pour nous.

— Pas forcément. Il y a plein de poissons dans la mer, pour qui aura l'habileté de les attraper. De toute façon, cette histoire n'a jamais tourné autour de nous, hein ? Dans le passé comme aujourd'hui, il ne s'est jamais agi que de la Terre et de ses transformations. Même si c'est nous qui lui avons donné le coup de pied au cul qui l'a incitée à amorcer le processus.

Lily regarda les enfants qui jouaient dans la mer.

— Notre civilisation a disparu. Tout ce que nous avons construit. Regarde nager ces gamins. Ils se foutent pas mal que le Smithsonian soit sous l'eau, ou que nous soyons tous injoignables par téléphone jusqu'à la fin des temps.

— Oui, murmura Gary. Et même si nous disparaissons, ça finira bien, malgré tout, d'une certaine façon. Tu sais, « une génération s'en va, une autre vient, et la Terre subsiste toujours »… L'Ecclésiaste, 1, 4. C'est Thandie qui m'a fait lire la Bible, dit-il avec un grand sourire.

Mais ne lui dis pas ça non plus.

— Bon, et toi ? Quand l'Amérique du Nord sera submergée, tu viendras avec nous ?

— À priori non, répondit-il d'un ton léger, comme un gamin qui refuserait qu'on lui remplisse son verre d'eau. Je crois que j'en ai assez de voyager. Et puis il y a des gens, là-bas, qui comptent pour moi.

— Tu t'es toujours intéressé aux autres, répondit Lily avec un sourire. Sans toi, Grace n'aurait jamais survécu. Mais je ne te vois pas baisser les bras. Tu n'as que cinquante-six ans. Je vais te donner des algues du radeau de Nathan à faire pousser.

— Merci. Mais, écoute, Lily, reprit-il, l'air inquiet, les algues seules ne suffiront pas. On finira par manquer de tout le reste. Le plastique, le nylon, les lignes pour pêcher et tout ce qui s'ensuit.

— On le sait bien : les radeaux ne dureront pas éternellement. De temps en temps, on se retrouve pris dans un orage qu'on n'a pas pu éviter, et on perd quelques personnes. Et puis il y a encore des pirates, sur la mer.

— Ça ne t'inquiète pas ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? demanda-t-elle en haussant les épaules.

— C'est une tragédie, tu sais. On a juste manqué de temps. Cinquante ans plus tard, on aurait eu des centrales énergétiques en orbite, fit Gary en regardant le ciel immense. On aurait exploité des mines sur la Lune et sur les astéroïdes, on n'aurait pas eu besoin de ces satanés continents. Enfin…

— Eh oui…

Ils se levèrent en s'aidant mutuellement. Bras dessus, bras dessous, ils allèrent jusqu'au bord du radeau, où l'ami de Gary attendait à côté de leur barque. Il faisait des tours avec des pièces pour une nuée d'enfants, certains dans l'eau, les autres dehors. Ils avaient l'air enchantés.

— Je sais où tu vas aller ensuite, dit Gary à Lily.

— Ah bon ?

— Il n'y a qu'un seul endroit où se retrouver, en fin de compte, non ? Une dernière chose à voir. Tu as le temps, tu as encore quelques années devant toi.

Il la serra dans ses bras et remonta dans sa barque. Ils tirèrent sur leurs avirons et la barque s'éloigna.

— Enfin, tu sais qu'elle sera là !

— Qui ça ?

— La touriste du désastre des touristes du désastre ! répondit-il en criant. Thandie Jones ! Transmets-lui mon affection quand tu la

verras !

Le bateau repartit vers les Rocheuses presque submergées. Les enfants du radeau jouaient à s’éclabousser dans son sillage, mendiant des pièces. Lily entendit la voix fluette d’Ana appeler le petit Boris, lui dire de rentrer.

96

Mai 2052

Boris avait six ans, maintenant. Et il ne s'intéressait pas beaucoup aux masses rocheuses qui dépassaient de l'océan. On voyait des masses comme ça partout, qui dépassaient, et alors ? Il n'avait jamais mis les pieds dessus. Et pourquoi aurait-il bien pu vouloir y monter ? Ce n'était pas un radeau, ça n'allait nulle part, ça ne se mangeait pas, à quoi ça servait ? Celle-ci n'avait qu'une originalité : le drapeau planté au sommet, rouge vif, avec un joli petit dessin jaune dans le coin. Mais même ça, ce n'était pas très intéressant.

Il devait tout de même faire comme si ça l'intéressait, lui avait dit son père, Manco, parce que mémé Lily s'y intéressait, elle. « Et puis, regarde, avait-il ajouté, il y a d'autres personnes que ça intéresse aussi. » Des radeaux étaient venus tourner autour du rocher, une réunion sur la mer, rien que des étrangers, qui convergeaient vers cet endroit. S'ils venaient tous ici, c'était qu'il devait y avoir quelque chose à voir, non ?

Lily était assise sur une chaise, enroulée dans une couverture. Elle avait soixante-seize ans, un âge qu'elle qualifiait d'« impossible ». Elle passait le plus clair de son temps à dormir. Quand elle ne dormait pas, elle regardait approcher le rocher, un point obscur, terne, qui se découpait sur le fond d'océan étincelant, et Boris écoutait docilement mémé Lily lui parler des jours étranges où le monde était plein de terre avec presque pas de mer, où personne ne nageait, où on ne mangeait pas de poisson, sauf si on voulait. En ce temps-là, disait-elle, ce rocher avait divers noms, des vieux noms comme Chu-mu-lang-ma, et d'autres plus récents, comme Everest. C'était un rocher spécial, parce que ce serait bientôt le seul au monde à dépasser de l'océan.

Ce qui impressionna Boris, enfin, une fraction de seconde, mais que demander de plus ? Même quand le rocher serait sous l'eau, on pourrait toujours plonger pour le voir, si on voulait. Quoi qu'il en soit, Boris se laissa plus ou moins cajoler, tapoter et répéter qu'il était un bon garçon, dans l'espoir d'obtenir un bout de poisson séché ou une pièce. Et puis il aimait bien la vieille Lily, il l'aimait vraiment, et pas seulement pour les friandises qu'elle lui donnait.

Au bout d'un moment, elle se rendormit en marmonnant, en bavant un peu. Boris resta avec elle, essuyant parfois son menton.

Un autre radeau approcha, plus gros que le leur, supporté par de gros pneus noirs et surmonté par une voile déchiquetée.

Les gens de ce radeau portaient les mêmes combinaisons bleu passé que mémé Lily, mais Boris était beaucoup plus intéressé par les enfants qu'il voyait jouer avec un pneu accroché à une corde. Ils grimpaient dessus, se balançaient, passaient à travers et faisaient comme s'ils nageaient dans l'air.

Des gens sautèrent de l'autre radeau et s'approchèrent de Lily. Ils se penchèrent sur elle en souriant.

Lily s'ébroua, se recroquevilla comme pour échapper au cercle de visages.

— *¿ Cómo se llama usted ? ¿ Me puede ayudar, por favor ? Me llamo…*

— Lily. Lily, tout va bien. C'est moi.

Lily ouvrit les yeux, plissa les paupières.

— Thandie ? Thandie Jones… Et Elena… Ça me fait plaisir de vous voir. J'étais tellement contente quand vous vous êtes trouvées, toutes les deux. Ce n'est pas facile de trouver quelqu'un dans ce monde où nous vivons maintenant, j'en sais quelque chose. Vous êtes venues avec le sous-marin ?

— Le *New Jersey* ? Non, m'dame. On a été virées au moment de l'évacuation finale du gouvernement fédéral, quand des gens du Congrès ont pris le pouvoir, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs maîtresses. Maintenant, on est sur un radeau, comme toi. Quant à ce que le *New Jersey* a bien pu devenir, je n'en ai pas idée.

Thandie et Elena se penchèrent au-dessus de Boris. Thandie était grande et noire, Elena plus petite, et blonde. Elles étaient toutes les deux vieilles, mais pas autant que Lily, pas au point de ne plus pouvoir marcher. Thandie ébouriffa les cheveux de Boris.

— Et toi, tu dois être Boris. Tu es vraiment trognon, tu sais ?

— Il est à moitié russe, un quart anglais et un quart quechua, dit Lily. Enfin, pour le sang quechua, à condition de croire ce qu'Ollantay racontait à son propre sujet.

— Quoi qu'il ait pu être, il serait fier de son petit-fils.

— Vous avez des pièces ? demanda Boris. Vous savez faire des tours ?

— Ne les embête pas, Boris, dit Lily.

Un homme s'approcha.

— Salut, Lily Brooke.

— Jang ! Jang Bahadur ! C'est bien vous ? Ça alors ! Je n'en reviens pas ! Vous êtes toujours aussi beau, hein ?

— Et vous, Lily Brooke, vous êtes la lumière de mes yeux.

— Menteur !

— Il travaille pour nous, fit Thandie. Et son fils aussi.

— Comme sherpa ? Vous n'êtes jamais redevenu juriste, hein ?

— Personne n'a plus besoin d'avocats. Et puis, regardez ça ! fit-il avec un geste en direction du rocher. C'est bien ma veine. La dernière montagne disparaît. Personne n'a plus besoin de sherpas non plus et je me retrouve sans boulot encore une fois.

— Vous survivrez. Vous avez bien survécu au stalag qu'était devenu le Tibet, alors… J'ai toujours su que vous vous en sortiriez. Même ça, ça a disparu, maintenant, non ? C'est parti avec le reste, et ce n'est pas une perte. Vous aurez vécu pour voir tout ça, voir les eaux recouvrir le toit du monde.

— Je suis béni…

Lily blêmit et crispa ses mains sur sa poitrine. Thandie se pencha, inquiète. Ana, la mère de Boris, se précipita vers Lily, comme toujours en pareil cas, et caressa ses cheveux gris.

— Tant de questions… chuchota Lily.

— Je sais, Lily, fit Thandie en s'agenouillant devant elle. Tu devrais peut-être te reposer.

Un gong sonna quelque part, sur un radeau, et le son se réverbéra sur les eaux.

— C'est le moment ! se hélèrent les gens, d'un radeau à l'autre. C'est le moment !

Tout le monde, sur tous les radeaux, se tourna vers le rocher dans l'océan.

Boris regarda aussi. Il vit que l'eau avait monté, pendant que Thandie parlait à mémé Lily. En réalité, il ne restait déjà plus grand-chose du rocher, juste quelques pierres que la mer venait lécher. Ce n'est qu'un caillou, pensa Boris, agacé. Mais sa mère le tenait fermement par la main. Allez, vite, que ce satané machin disparaisse et qu'on n'en parle plus, qu'on puisse retourner nager !

— Des questions… fit Lily, d'une voix hoquetante.

Elle fit signe à Thandie.

— Écoute. J'ai vu Gary. On s'est rencontrés. C'était l'an dernier. Il m'avait dit que je vous retrouverais ici, aujourd'hui. Il vous envoie son affection.

Thandie lui planta un baiser sur la joue.

— Merci.

— Il a une théorie. Sur la vie sur un monde océanique. Les orages et tout ça. Un nouvel équilibre.

Thandie eut un reniflement.

— Gary raconte des conneries. Il y a trente ans qu'il a abandonné la science. Cela dit, je l'aime de tout mon cœur.

— Mais tu ne crois pas que… tu sais… que ce serait possible ? Que ce serait ça, l'avenir ? Tout ça pour que la Terre trouve une nouvelle

façon d'entretenir la vie ?

— Je ne sais pas, répondit Thandie. Aucun de nous n'a la réponse à cette question.

Le gong retentit à nouveau, et Boris se retourna pour regarder le rocher.

— Et ça, fit Lily en tiraillant la manche de Thandie, ça, c'en est une bonne. Ça m'empêche de dormir, la nuit. D'accord, il y a des tas de choses qui m'empêchent de dormir. Thandie, j'ai été sur la Troisième Arche, moi qui te parle. J'ai vu décoller la Première Arche. Ou du moins, je le crois. Mais…

Il y eut un coup de vent, les vagues s'écrasèrent sur le rocher, et l'espace d'un instant il se retrouva sous l'eau. Même le drapeau fut trempé. La vague reflua, et le rocher reparut à la surface, tout ruisselant. Il était évident qu'on ne le verrait plus très longtemps.

Quelques instants plus tard, une autre vague submergea le récif. Cette fois, ce fut la bonne. Quelque chose comme un murmure d'adieu parcourut les radeaux.

Bientôt, le petit groupe de radeaux commença à se disperser. Tout le monde se remit à parler des vrais sujets comme la pêche, et s'il allait pleuvoir aujourd'hui, tournant le dos à l'endroit où s'était trouvé le rocher. Boris regardait en ouvrant de grands yeux pleins d'envie la balançoire faite avec un pneu. De sa vie, il n'avait jamais rien vu d'aussi merveilleux.

Mémé Lily tiraillait toujours la manche de Thandie.

— Thandie… murmura-t-elle. Thandie… *Mais qu'est-ce que c'est, la Deuxième Arche ?*

Postface

Comme je l'écris au chapitre 34, les récits de déluges planétaires remontent à Noé et même avant, et se sont perpétués jusqu'à nos jours, avec, par exemple, *Appareillage pour le grand départ,* de H. G. Wells (1940), et *The Second Deluge,* de Garrett P. Serviss (1912). Le déluge est un *ur*-mythe, l'un des mythes premiers de notre culture.

D'après certaines théories, les hommes auraient pu voir de leurs propres yeux d'énormes déluges. Par exemple, lorsque les calottes glaciaires ont reculé, il y a vingt mille ans, l'océan, en montant, a rompu le barrage naturel constitué par le détroit du Bosphore, et la mer Noire que nous connaissons s'est remplie en quelques années à peine (lire, à ce sujet, *Le Déluge de Noé,* de William Ryan et Walter Pitman, 1998). Il se pourrait que nos légendes de déluge soient des vestiges de véritables traumatismes du passé.

Quoi qu'il en soit, d'après certaines recherches, il est possible que le manteau – les couches rocheuses profondes de la croûte terrestre – contienne des masses d'eau à côté desquelles les océans actuels passeraient pour des flaques d'eau (voir A. B. Thompson, « Water in the Earth's upper Mantle », dans *Nature,* vol. 358, pp. 295 à 302, 1992). Tout récemment, deux savants américains prétendent avoir déduit de l'étude des vagues sismiques que les roches poreuses du sous-sol de Pékin emprisonnent un océan (*New Scientist,* 10 mars 2007), et à Tokyo des chercheurs ont observé une aspiration d'eau aux zones de subduction (*Science*, 8 juin 2007). De nouvelles théories montrant comment des mondes renfermant d'énormes masses d'eau auraient pu se former, même très près de leur étoile parente, ont été présentées à la trente-septième Conférence de science lunaire et planétaire qui eut lieu au Texas en mars 2006.

Dans *La Terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa* (Flammarion), James Lovelock envisage la Terre comme un système autorégulé en fonction de composantes physiques, chimiques et biologiques, un système qui comporterait plusieurs états stables. Cela dit, l'idée selon laquelle un de ces états stables pourrait être un monde recouvert d'eau, chaud et sujet à de fréquentes tempêtes, est issue de mon imagination, tout en étant extrapolée à partir des données connues sur la Terre à des époques où elle était dominée par un unique supercontinent et un océan planétaire (voir Ted Nield, *Supercontinent,* Granta, 2007).

La vulnérabilité de la Grande-Bretagne aux inondations a fait

l'objet d'un rapport du programme Foresight, dirigé par le Bureau de la science et de la technologie du gouvernement *(Future Flooding,* 2004, *www.foresight.gov.uk).* On y trouve une description d'inondation de Londres plus ou moins extrapolée à partir des événements de janvier-février 1953, qui ont donné le coup d'envoi à la construction du barrage sur la Tamise. Le dernier « London Flood Response Stratégie Plan » édité par le groupe de travail du London Resilience Partnership(2) date de mars 2007 *(www.london prepared.gov.uk/ downloads/flood_response_plan.pdf).*

Je tiens à remercier Malcolm Burke, de Sharperton Systems *(www.sharpertonsystems.com),* qui m'a beaucoup aidé dans mes recherches.

Les citations bibliques sont extraites de la Bible du roi Jacques.

Je revendique l'entière responsabilité des éventuelles erreurs et approximations.

Stephen Baxter
(Northumberland, janvier 2008)

Composé par Facompo
à Lisieux, Calvados

Imprimé en Espagne par
Liberdúplex
en janvier 2012

POCKET – 12, avenue d'Italie – 75627 Paris cedex 13

Dépôt légal : février 2012
S20812/01

1 La « Tour de la Liberté » est la plus haute tour du complexe qui devrait remplacer les tours jumelles du World Trade Center détruites lors des attentats du 11 septembre 2001. *(N.d.T.)*

2 Agence gouvernementale mise en place après le 11 septembre 2001 pour apprécier l'échelle et la nature de nouvelles menaces. *(N.d.T.)*